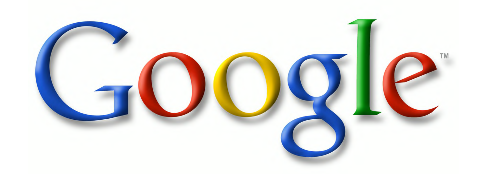
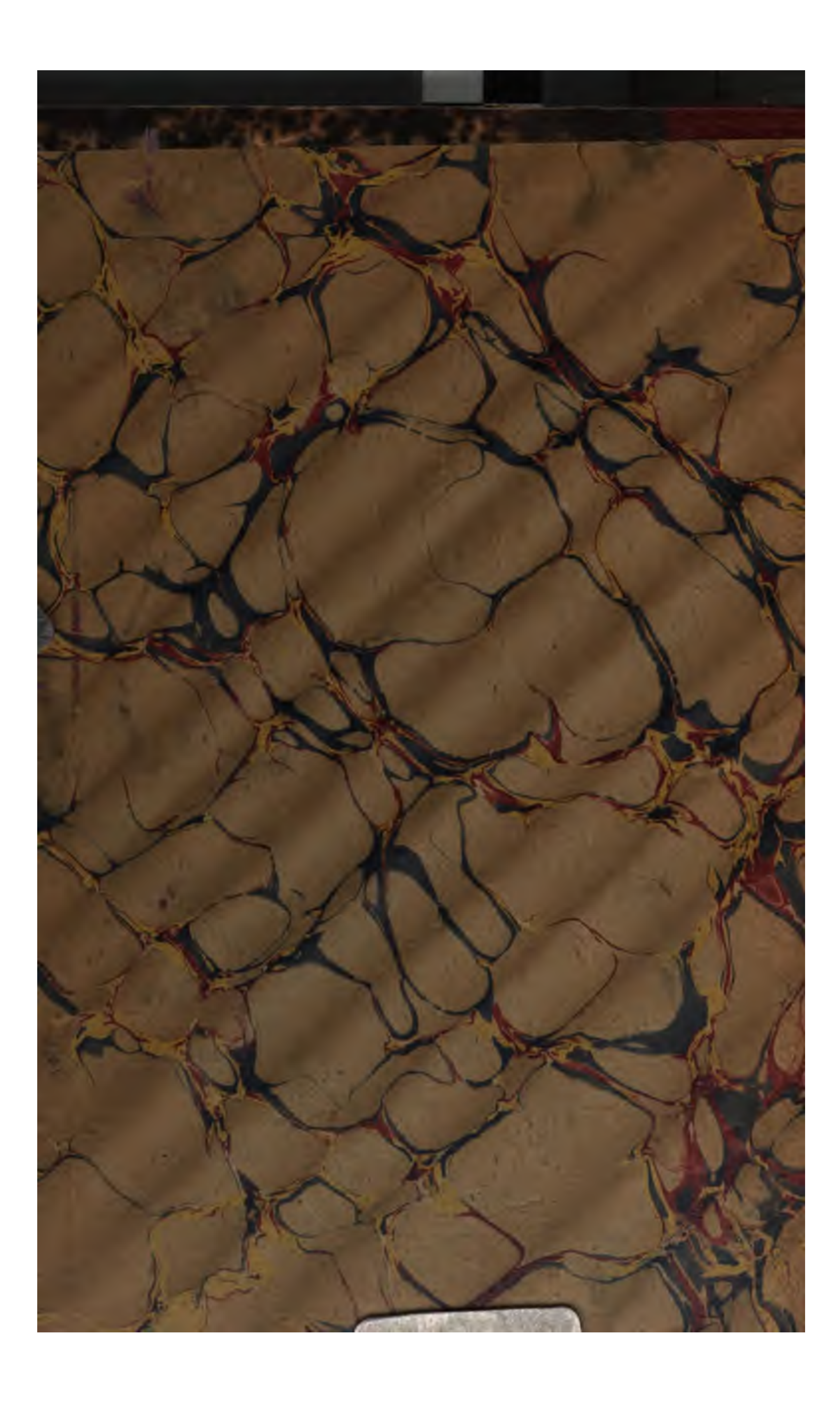








# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# VOLTAIRE

47

CORRESPONDANCE

XV

Années 1770-1771. — Nos 7805-8451

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET Cie

7, RUE SAINT-BENOIT

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# VOLTAIRE

*NOUVELLE ÉDITION*

AVEC

NOTICES, PRÉFACES, VARIANTES, TABLE ANALYTIQUE

LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS ET DES NOTES NOUVELLES

Conforme pour le texte à l'édition de Beuchot

ENRICHIE DES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

ET MISE AU COURANT

DES TRAVAUX QUI ONT PARU JUSQU'A CE JOUR

PRÉCÉDÉE DE LA

## VIE DE VOLTAIRE

PAR CONDORCET

ET D'AUTRES ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

Ornée d'un portrait en pied d'après la statue du foyer de la Comédie française

---

CORRESPONDANCE

XV

(Années 1770-1771. — Nos 7805-8451)

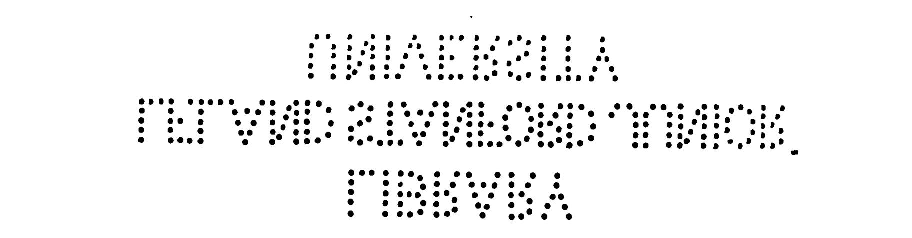



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1882


UNIVERSITY
LELAND STANFORD, JUNIOR
LIBRARY

# CORRESPONDANCE

---

## 7805. — DE CATHERINE II[1],

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

18 février-1er mars 1770.

Monsieur, en réponse à votre lettre du 2 février, je vous dirai que le hospodar de Moldavie est mort; que celui de Valachie a beaucoup d'esprit; que nous continuons à être les maîtres de ces deux provinces, malgré les gazettes, qui nous en chassent souvent.

Le sultan avait fait un nouvel hospodar *in partibus infidelium*, auquel il avait ordonné d'aller avec une armée innombrable se mettre en possession de Boucharest : il ne trouva que six à sept mille hommes, avec lesquels il fut battu comme il faut au mois de janvier. La semaine passée, je reçus la nouvelle de la prise de Giorgione sur le Danube, et de la défaite d'un corps turc de quinze mille hommes. Nous avons chanté le *Te Deum* le lendemain pour cet avantage, et pour tant d'autres que nous avons remportés depuis le 4 de janvier.

On dit ma flotte partie de Mahon. Il faut espérer que nous en entendrons parler bientôt, et qu'elle prendra la liberté de donner un démenti à ceux qui soutiennent qu'elle est hors d'état d'agir. Je trouve très-plaisant que l'envie ait recours au mensonge pour en imposer au monde. Un pareil associé est toujours prêt à faire banqueroute. Le peu de vaisseaux turcs qui existent manquent de matelots. Les musulmans ont perdu l'envie de se laisser tuer pour les caprices de Sa Hautesse.

M. Todtleben a passé le Caucase, et il est en quartiers d'hiver en Géorgie. Mais comme la mauvaise saison est courte dans ces pays, j'espère qu'il ouvrira bientôt la campagne.

Lorsque la première division de ma flotte relâcha en Angleterre, le comte Czernischew, alors ambassadeur à cette cour, était inquiet de ce que quelques vaisseaux avaient besoin de radoub, etc. L'amiral anglais lui dit : « Vous faites du bruit pour bien peu de chose; jamais expédition maritime de quelque importance ne s'est faite sans pareils inconvénients : cette aventure est neuve pour vous; chez nous, c'est affaire de tous les jours. Ceux qui s'en étonnent n'ont aucune expérience sur ce point. »

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances relatifs à l'histoire de l'empire de Russie*, etc., tome X, page 405.

Je souhaite, monsieur, que vous ayez le plaisir de voir s'accomplir vos prophéties. Vos protégés, les officiers huguenots que le roi de Sardaigne a réformés, seront les bienvenus chez nous. Il sera aisé d'en placer une trentaine; ils n'ont qu'à venir, et s'adresser au comte Zacharie Czernischew, vice-président du collége de guerre, qui les placera. J'ai grondé le comte Schouvalow; il jure par Jupiter qu'il vous a répondu exactement : ses lettres se sont perdues peut-être.

### 7806. — A M. DE LA HARPE.

2 mars.

J'allais vous écrire, mon cher confrère, tout occupé et tout languissant que je suis, lorsque j'ai reçu votre lettre du 23 février. Je tremble pour *la Religieuse*, si elle n'est pas imprimée avant l'assemblée du clergé; mais les cris du public feront taire ceux qui oseront murmurer. Votre ouvrage a enchanté tout Paris ; M. d'Alembert en est idolâtre. Vous avez pour vous les philosophes et les femmes : avec cela on va loin.

Je regarde la prison des quatre mille volumes in-folio comme une lettre de cachet qu'on donne à un fils de famille pour le mettre à la Bastille, de peur que le parlement ne le mette sur la sellette.

Il m'est tombé, il y a quelques mois, entre les mains un ouvrage philosophique et honnête, intitulé *Dieu et les hommes* [1]. On le dit imprimé en Hollande; mais l'extrême honnêteté dont il est fait qu'on n'ose pas l'envoyer par la poste, de peur des curieux malhonnêtes.

Vous avez bien raison de dire que la philosophie gagne, et que les arts se perdent. Heureux ceux qui, comme vous, font une *Religieuse* dont la philosophie fait verser des larmes!

Vraiment vous ne connaissez pas toutes mes dignités. Non-seulement je suis père temporel des capucins, mais je suis capucin moi-même. Je suis reçu dans l'ordre, et je recevrai incessamment le cordon de saint François, qui ne me rendra pas la vigueur de la jeunesse.

A l'égard du cordon dont on régale actuellement bien des gens à Constantinople, je ne puis mieux faire que d'en envoyer une aune à Martin Fréron.

M^me Denis vous fait mille compliments. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous félicite de vos succès. Mes hommages à M^me de La Harpe.

1. Tome XXVIII, page 120.

Vous savez qu'on s'est un peu égorgé à Genève; on y a assassiné jusqu'à des femmes : tout cela ne sera rien.

7807. — A M. D'ALEMBERT.

3 mars.

Je commence à être dans le cas de notre pauvre Damilaville, mon cher philosophe, malgré mon cordon de saint François.

J'ai reçu votre lettre [1] dans le temps même que je venais de me plaindre de vous [2]; elle m'a bien consolé.

Vraiment je serai très-satisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'est pas de moi. Vous sentez bien que, dans les circonstances où je suis, une telle accusation me serait plus mortelle que la grosseur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre prudence, et je suis persuadé que celui qui vous a confié son ouvrage [3] le tiendra secret. Il ne servirait qu'à lui attirer la haine de deux cents personnes, toujours très-redoutables quand elles sont réunies : cela pourrait l'empêcher d'être de l'Académie. Je l'aime, je l'estime, je suis son partisan le plus déclaré et le plus invariable; je compte sur son amitié. Les philosophes doivent se tenir serrés comme la phalange macédonienne.

Sirven va prendre ses premiers juges à partie au parlement de Toulouse. On l'y protége hautement; mais ce qui vous surprendra, c'est que l'abbé Audra, parent et ami de l'abbé Morellet, docteur de Sorbonne comme lui, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon *Histoire générale*. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'usage des colléges [4], avec privilége. Un vicaire l'a brûlée devant sa porte; le premier président l'a envoyé prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Presque tout le parlement court aux leçons de l'abbé Audra. On ne reconnaît plus ce corps; la philosophie commence à expier le sang des Calas : quel plaisir pour un pauvre capucin comme moi !

Voici la première feuille d'un ouvrage [5] qu'on imprime en Hollande; elle m'est tombée entre les mains. Je me flatte, mon très-cher et très-véritable philosophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embrasse en saint François et en saint Cucufin.

1. N° 7797.
2. Dans la lettre 7803.
3. *Michaut et Michel;* voyez une note sur la lettre 7688.
4. Voyez tome XI, page 197, et lettre 8088. L'abbé Audra, né à Lyon en 1714, est mort à Toulouse le 17 septembre 1770.
5. Du premier volume des *Questions sur l'Encyclopédie;* voyez lettre 7820.

7808. — A MADAME LA MARQUISE DE FLORIAN.

Le 3 mars.

Je vous prie, ma chère nièce, de me faire un très-grand plaisir. J'implore surtout l'assistance de monsieur le grand écuyer de Cyrus, qui est un homme ingambe et serviable.

J'ai le plus grand et le plus pressant besoin des livres dont vous trouverez la note sur un petit billet. Je ne sais où ils se vendent. M. de Florian, en allant à la Comédie, peut aisément les acheter, et donner ordre qu'on me les envoie par les guimbardes de Lyon.

Croiriez-vous qu'un docteur de Sorbonne[1], ami et parent de l'abbé Morellet, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon *Histoire générale;* que tout le parlement vient l'écouter; qu'il l'a fait imprimer pour l'usage des colléges, en y retranchant seulement quelques petites libertés philosophiques ; qu'un prêtre fanatique l'a brûlée devant sa porte, pour faire amende honorable à la sainte Église ; que le premier président l'a fait prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience ; que la fille du premier président m'a écrit d'assez jolis vers[2] ; que Sirven va demander la permission de prendre ses premiers juges à partie; que la philosophie expie, au bout de huit ans, l'assassinat de Calas?

Allons, courage, monsieur le Turc[3], monsieur du parlement de Paris[4], mettez la philosophie, l'humanité, à la mode. Que fera-t-on pour Martin?

J'ai obtenu deux mille écus des créanciers de Durey, par les bons offices de M. de Beaumont. J'ai marié Mlle Nollet, qui l'avait suivi dans tous ses malheurs depuis douze ans, et que l'abbé Nollet son oncle reniait comme un beau diable. Durey, dans le fond, n'est pas à beaucoup près aussi coupable qu'on le dit; c'est un bon homme très-serviable, très-faible, qui a fait de très-mauvais marchés, et dont le plus grand crime est d'avoir demandé par écrit à sa femme, en grâce, de le faire cocu. Je vous jure, d'ailleurs, qu'il n'a jamais empoisonné personne.

Avez-vous lu le dernier mémoire d'Élie? n'est-il pas bien fort, bien convaincant, bien utile? La Harpe vous a-t-il récité sa

1. Voyez la lettre qui précède.
2. Voyez lettre 7728.
3. L'abbé Mignot. (K.)
4. M. d'Hornoy. (K.)

*Religieuse?* avez-vous pleuré? avez-vous vu l'opéra-comique[1] de Marmontel? comment vous portez-vous tous tant que vous êtes? J'ai une enflure à la gorge qui n'est point du tout plaisante au milieu de quarante ou cinquante lieues de neige. Sur ce, je vous donne à tous ma bénédiction.

Frère FRANÇOIS, *capucin indigne.*

## 7809. — A M. TABAREAU,

A LYON.

3 mars.

M. Tabareau et M. Vasselier savent sans doute ce qui se passe à Genève : on y assassine dans les rues des vieillards de quatre-vingts ans et des femmes grosses; la sainte cité est devenue un enfer. Grâce au ciel, on ne voit point de pareilles horreurs à Lyon.

Je réciterai pour vous la prière des voyageurs; je ne cesserai de demander au ciel qu'il vous rende l'argent que vous avez perdu au billard[2]. J'espère tout obtenir par l'intercession de mon confrère saint Cucufin.

Je vois que vous n'étiez pas instruit de ma fortune. Non-seulement je suis père temporel des capucins de Gex, mais j'ai l'honneur d'être capucin moi-même. J'ai droit de porter le cordon et l'habit; j'ai reçu ma patente de notre révérend père général Amatus d'Alamballa[3], à qui sans doute vous vous êtes confessé quand vous étiez à Rome.

[4] J'avais écrit, il y a quelques semaines, à M. de La Borde, qui avait eu lui-même la bonté de placer en rescriptions toute la fortune dont je pouvais disposer; je crois qu'il a été si embarrassé pour lui-même qu'il ne m'a point encore fait de réponse; il attend apparemment qu'il y ait quelque chose de décidé. On m'avait écrit, il y a quelques mois, que M. de La Borde était exilé; mais je crois qu'il n'y a de banni que l'argent de la caisse d'escompte.

Permettez à votre bibliothécaire de demander justice contre toutes les lettres simples qu'on me fait payer doubles. Je suis d'ailleurs assassiné de lettres d'inconnus que je suis obligé de

1. *Sylvain*, représenté le 19 février 1770.
2. C'est-à-dire avec le caissier des postes nommé Billard.
3. Voyez la lettre 7775.
4. Ce qui suit est postérieur au 3 mars.

renvoyer. Pardonnez à un pauvre capucin, à qui M. l'abbé Terray ravit deux cent mille francs dans sa besace, de ménager quatre sous. Vous me dites que le ministère veut protéger l'agriculture : il ne devait donc pas dépouiller un laboureur de deux cent mille francs qui sont tout son patrimoine. Il faut mettre ces petites aventures, comme bien d'autres, au pied de son crucifix. Voici des *Oremus* de frère François, capucin indigne.

### 7810. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 mars.

Mon cher ange, je devrais m'adresser à saint Cucufin mon confrère, mais je vous donne la préférence. M. Bouvart vient souvent chez vous ; je vous prie de lui communiquer ma petite requête. Il conduit si bien la santé de Mme d'Argental que j'ai en lui une extrême confiance. Je sais bien qu'il ne l'a point mise au lait de chèvre ; mais comme je suis plus sec, plus vieux, plus attaqué que Mme d'Argental, je veux absolument tâter du lait de chèvre, et que M. Bouvart soit de mon avis. Ainsi je vous demande votre protection ; plaidez pour ma chèvre, je vous en prie.

Vous avez vu sans doute la belle pancarte du roi d'Espagne, signée d'*Aranda* [1], par laquelle on coupe les ongles jusqu'au vif au très-révérend grand inquisiteur, archevêque de Pharsale. Cet archevêque me paraît être l'aumônier de Pompée. Le voilà battu sans ressource.

Tout capucin que je suis, je ne laisse pas de bénir Dieu de cette petite mortification donnée à M. de Pharsale.

Vous devez savoir si cet archevêque de Pharsale n'est pas confesseur du roi. Ayez la bonté, je vous prie, de me le mander : car je m'intéresse vivement à toutes les affaires ecclésiastiques.

Je crois que vous n'ignorez pas ma nouvelle dignité. J'en ai la première obligation à Mme la duchesse de Choiseul. Si elle a la ceinture de Vénus, j'ai le cordon de saint François.

On dit que si M. l'abbé Terray continue son petit train, nombre d'honnêtes gens seront obligés de quêter comme mes confrères.

Croiriez-vous qu'on a imprimé à Toulouse une certaine *Histoire générale des Mœurs et de l'Esprit des nations*, à l'usage des col-

1. Voyez tome XVII, page 344.

léges[1], avec privilége du roi; qu'un docteur de Sorbonne, professeur en histoire, l'enseigne publiquement, et que tout le parlement va l'entendre? Vous voyez comme Dieu bénit ceux qui sont à lui.

Mille tendres respects à mes deux anges.

Frère François, *capucin indigne.*

7811. — A M. BOUVART[2].

5 mars.

Un vieillard de soixante-seize ans, attaqué depuis longtemps d'une humeur scorbutique qui l'a toujours réduit à une très-grande maigreur, qui lui a enlevé presque toutes ses dents, qui s'attache quelquefois aux amygdales, qui lui cause souvent des borborygmes, des insomnies, etc., etc., attachés à cette maladie;

Supplie M. Bouvart de vouloir bien avoir la bonté d'écrire, au bas de ce billet, s'il pense que le lait de chèvre pourrait procurer quelques soulagements.

Il est ridicule peut-être de prétendre guérir à cet âge; mais le malade ayant quelques affaires qui ne pourront être finies que dans six mois, il prend la liberté de demander si le lait de chèvre pourrait le mener jusque-là?

Il demande si on a l'expérience que le lait de chèvre, avec quelques purgations absolument nécessaires, ait fait quelque bien en cas pareil?

7812. — A M. DE LA HARPE.

7 mars.

J'avais grand besoin de ce que je viens de recevoir. Je suis très-malade, mon cher enfant, mais j'ai oublié mes maux en vous lisant. Voilà le vrai style, clair, naturel, harmonieux, point d'ornement recherché; tous les vers frappés et sentencieux naissent du fond du sujet, et se présentent d'eux-mêmes; grande simplicité, grand intérêt; on ne peut quitter la pièce dès qu'on en a lu quatre vers, et les yeux se mouillent à mesure qu'ils lisent. Il faut jouer cette pièce dans tous les couvents, puisqu'on ne la jouera pas sur le théâtre; mais je suis persuadé qu'on la jouera

1. Voyez tome XI, page 497.

2. Michel-Philippe Bouvart, médecin, membre de l'Académie des sciences, né à Chartres le 11 janvier 1717, mort le 19 janvier 1787.

dans trente familles : je dis plus, je parie qu'elle fera beaucoup de bien, et que plus d'une fille vous aura l'obligation de n'être point religieuse.

J'ai reçu cette semaine deux pièces qui m'ont bien consolé. Premièrement la vôtre, et ensuite celle de M. le comte d'Aranda, qui porte le dernier coup à l'Inquisition.

En voici une troisième non moins agréable que je trouve dans le paquet avec *Mélanie* : c'est votre joli envoi [1]. Je ne suis pas en état de vous payer en même monnaie. Votre jeune et brillante muse me prend trop à son avantage. Il m'est plus aisé, dans mes souffrances, de sentir votre mérite que d'y répondre.

Mme Denis m'arrache *Mélanie*, et va pleurer comme moi.

### 7813. — A M. DE CHABANON.

7 mars.

Vous m'avez fait un grand plaisir, mon cher confrère. Comme vous savez que j'ai l'honneur d'être capucin, vous devez présumer que je n'aime pas les dominicains. Nous ne pouvons souffrir, nous autres serviteurs de Dieu, les gens qui se croient en droit de venir voir ce que nous faisons dans nos couvents.

Je remercie bien M. le duc de Villa-Hermosa ; je bénis M. le comte d'Aranda [2]; je fais mes compliments de condoléance à la sainte Inquisition. Cette petite anecdote trouvera sa place avant qu'il soit peu. Il y a d'honnêtes gens qui ne laissent rien échapper. J'avais besoin d'une consolation ; je suis dans un état assez triste. Une humeur de soixante-seize ans s'est jetée sur mes glandes, et le contrôleur général, sur mes rescriptions.

Je vous embrasse de toute mon âme. Sœur Denis vous est toujours très-dévouée.

Frère François.

### 7814. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 9 mars.

C'en est *trop* d'avoir tout ce feu
Qui si vivement vous inspire,

1. Cet envoi est imprimé en tête de *Mélanie*, page 165 du tome Ier des *Œuvres de La Harpe*, édition de 1821.
2. A qui est adressée une lettre du 20 décembre 1771.

Qui luit, qui plaît, et qu'on admire,
Quand les autres en ont *trop peu*[1].

Sur les humains *trop* d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Étonnent les grands et les sages,
Qui devant vous sont *trop petits*.

J'eus *trop* d'espoir dans ma jeunesse,
Et dans l'âge mûr *trop* d'ennuis;
Mais dans la vieillesse où je suis,
Helas! j'ai *trop peu* de sagesse.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques muses se sont bannies :
Nous n'avons pas *trop* de savants;
Nous avons *trop peu* de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi *trop* prétendre :
Et si mon sort est *trop peu* doux,
C'est à lui que je veux m'en prendre.

Sire, il est clair que vous avez *trop* de tout, et moi *trop peu*. Votre *Épître à Mme de Morrien* sur ce sujet est charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune Parisien oisif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que sa toilette ; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout seul une vingtaine de provinces, fasse sans peine des vers à la Chaulieu, des vers qui sont à la fois d'un poëte et d'un homme de bonne compagnie, c'est ce qui me passe. Quoi ! vous nous battez en Thuringe, et vous faites des vers mieux que nous ! c'est là qu'il y a du *trop;* et vous me causez trop de regrets de ne pas mourir auprès de Votre Majesté héroïque et poétique.

### 7815. — A M. AUDIBERT.

A Ferney, le 9 mars.

Savez-vous bien, monsieur, que vous avez assisté le serviteur de Dieu? Sans y penser vous avez fait une œuvre pie, tout maudit huguenot que vous êtes. Je suis capucin ; j'ai le droit de porter

1. Voyez le second alinéa de la lettre 7786.

le cordon de saint François. Le général des capucins m'a envoyé de Rome ma patente; n'en riez point, rien n'est plus vrai. Cela m'a porté bonheur, car Dieu a été sur le point de m'appeler à lui, et j'aurais été infailliblement canonisé. M. le marquis de Saint-Tropez n'y aurait gagné qu'une rente de cinq cent quarante livres, qui ne vaut pas la vie éternelle. Il est vrai que j'ai prêché la tolérance; mais cela n'a pas empêché qu'on ne s'égorge à Genève. Dieu merci, ce n'est pas pour des arguments de théologie; il ne s'agit que d'une querelle profane: ainsi elle ne durera pas longtemps. S'il était question de controverse, nous en aurions pour trente années.

Vous savez sans doute que le pouvoir de l'Inquisition vient d'être anéanti en Espagne; il n'en reste plus que le nom: c'est un serpent dont on a empaillé la peau. Le roi d'Espagne, par un édit, a défendu que l'Inquisition fît jamais emprisonner aucun de ses sujets. Nous voilà enfin parvenus au siècle de la raison, depuis Pétersbourg jusqu'à Cadix; et ce qui vous surprendra, c'est qu'il y a des philosophes dans le parlement de Toulouse. Je ne vois pas qu'il se soit jamais fait une révolution plus prompte dans les esprits. La canaille est et sera toujours la même; mais tous les honnêtes gens commencent à penser d'un bout de l'Europe à l'autre.

Mme Denis vous fait les plus sincères compliments. Agréez, monsieur, de votre, etc.

### 7816. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 mars.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne que si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécile; plaignez-moi donc, et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous: aux sentiments de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens?

Je verrai Panckoucke, et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la Bastille peut être dûment tranquillisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue, pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, et, Dieu merci, ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantiabilité du Verbe. A quoi pense l'orateur

Vernet de ne pas faire comme ce philosophe dont parle Tacite[1], d'aller se mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala disserens?* Il y attraperait quelque coup de fusil ou de broche, et ce serait grand dommage.

Oui vraiment je sais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment sur cette nouvelle dignité séraphique. Ne vous avisez pas au moins de vous faire jésuite, surtout en Bretagne, car ils y sont actuellement très-malmenés, et on vient de les en chasser pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois ou quatre ans. Le roi de Prusse me mande[2] qu'il est le meilleur ami du cordelier pape[3], et que le successeur de Barjone le regarde, tout hérétique qu'il est, comme le soutien de sa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majestés très-chrétienne et très-catholique voudraient lui faire chasser. Je ne doute point que le nouveau sujet de frère Amatus d'Alamballa ne devienne bientôt aussi le meilleur ami du frère Ganganelli. Si vous allez jamais lui baiser les pieds et servir sa messe, avertissez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller sonner.

On est bien plus occupé en ce moment du contrôleur général[4] et de ses opérations (vraiment chirurgicales) que de l'assemblée du clergé. Je ne doute point que cette assemblée ne se passe, comme toutes les autres, à payer, à clabauder, et à se faire moquer d'elle. Quand on aura son argent, on lui dira comme Harpagon : « Nous n'avons que faire de vos écritures[5] »; et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu *la Religieuse*[6] de La Harpe, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne pensez-vous pas de même? Adieu, mon cher et illustre ami; croyez que je suis et serai toujours *tuus ex animo*.

Que dites-vous des *Géorgiques*[7] de l'abbé Delille et du livre de l'abbé Galiani?

## 7817. — A CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 10 mars.

Madame, j'aurais eu l'honneur de remercier plus tôt Votre Majesté impériale, si je n'avais pas été cruellement malade. Je n'ai pas la force de vos sujets, il s'en faut de beaucoup. Je me flatte surtout qu'ils auront celle de continuer à bien battre les Turcs.

Votre Majesté m'a dit un grand mot : *Je ne manque ni*

1. *Histoires*, III, 81.
2. La lettre du roi de Prusse est du 8 janvier 1770.
3. Clément XIV.
4. L'abbé Terray.
5. *L'Avare*, acte V, scène VI.
6. *Mélanie*.
7. Voyez lettres 8200 et 8230.

*d'hommes ni d'argent*[1] : je m'en aperçois bien, puisqu'elle fait acheter des tableaux à Genève, et qu'elle les paye fort cher. La cour de France ne vous ressemble pas; elle n'a point d'argent, et elle nous prend le nôtre.

La lettre dont Votre Majesté a daigné m'honorer m'était bien nécessaire pour confondre tous les bruits qu'on affecte de répandre. Je me donne le plaisir de mortifier les conteurs de mauvaises nouvelles.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer cinquante vers français fort jolis[2]; mais j'aimerais mieux qu'il vous envoyât cinquante mille hommes pour faire diversion, et que vous tombassiez sur Moustapha avec toutes vos forces réunies. Toutes les gazettes disent que ce gros cochon va se mettre à la tête de trois cent mille hommes; mais je crois qu'il faut bien rabattre de ce calcul. Trois cent mille combattants, avec tout ce qui suit pour le service et la nourriture d'une telle armée, monteraient à près de cinq cent mille. Cela est bon du temps de Cyrus et de Tomyris, et lorsque Salomon avait quarante mille chars de guerre, avec deux ou trois milliards de roubles en argent comptant, sans parler de ses flottes d'Ophir.

Voici le temps où les flottes de Votre Majesté, qui sont un peu plus réelles que celles de Salomon, vont se signaler. La terre et les mers vont retentir, ce printemps, de nouvelles vraies et fausses. J'ose supplier Votre Majesté impériale de daigner ordonner qu'on m'envoie les véritables. Écrire un code de lois d'une main, et battre Moustapha de l'autre, est une chose si neuve et si belle que vous excusez sans doute, madame, mon extrême curiosité.

J'ai encore une autre grâce à vous demander, c'est de vouloir bien vous dépêcher d'achever ces deux grands ouvrages, afin que j'aie le plaisir d'en parler à Pierre le Grand, à qui je ferai bientôt ma cour dans l'autre monde.

J'espère lui parler aussi d'un jeune prince Gallitzin qui me fait l'honneur de coucher ce soir dans ma chaumière de Ferney. Je suis toujours enchanté de l'extrême politesse de vos sujets. Ils ont autant d'agrément dans l'esprit que de valeur dans le cœur. On n'était pas si poli du temps de Catherine Ire. Vous avez apporté dans votre empire toutes les grâces de madame la princesse votre mère, que vous avez embellies.

1. Lettre 7755.
2. L'*Épître à madame de Morrien*; voyez une note sur la lettre 7786.

Vivez heureuse, madame ; achevez tous vos ouvrages ; soyez la gloire du siècle et de l'Europe. Je recommande Moustapha à vos braves troupes : ne pourrait-il pas aller passer le carnaval de 1771 à Venise avec Candide?

Je reçois une lettre de M. le comte de Schouvalow, votre chambellan, qui me fait voir qu'il a reçu les miennes, et que la pétaudière polonaise ne les a pas arrêtées.

Que Votre Majesté impériale daigne toujours agréer mon profond respect, mon admiration et mon enthousiasme pour elle.

7818. — A M. TABAREAU [1].

Mars 1770.

Partez-vous bientôt pour Paris, monsieur? Me permettrez-vous de vous adresser ce paquet, que je vous supplierai de faire rendre à M. de La Harpe, lorsque vous serez arrivé? Il n'y aura qu'à le faire remettre chez Lacombe, libraire, rue Christine, que tout le monde connaît.

Vous avez lu sans doute *la Religieuse* : c'est un ouvrage qui fera plaisir aux lecteurs et qui, si je ne me trompe, fera du bien aux familles.

Oserai-je vous demander ce que c'est que cette équipée de saisir toutes les rescriptions aux particuliers? On m'a pris [2] le seul argent dont je pouvais disposer. Dieu veuille que vous ne soyez pas traité de même! Je n'entends rien à cette nouvelle opération de finances, car je suis fort ignorant.

J'embrasse de tout mon cœur M. Vasselier.

7819. — A M. HENNIN.

Dimanche.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien me mander s'il est vrai que M. Cramer le conseiller soit envoyé par le *magnifique* conseil au petit duc de Choiseul, dans la petite cour de France, pour représenter au roi l'insolence de ses ministres. Je ne doute pas que s'il va donner des ordres à Versailles, il ne soit reçu avec toute la soumission qu'un roi doit à la république romaine. En attendant il s'agit d'avoir à Versoy du bœuf, du mouton, du

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Chez le banquier La Borde.

veau, du bois et de la chandelle; cela est plus important que l'ambassade de Flaminius Cramer.

Je suis toujours dans mon lit, d'où je contemple tranquillement les orages; mais je vous avoue que mon orgueil est bien flatté de voir un de mes libraires aller donner des ordres à votre cour.

Vous devriez bien venir coucher chez nous quand vous serez de loisir.

7820. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 mars.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier [1] que vous m'avez envoyé. Je suis touché, comme je le dois, de votre confiance, et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième [2] volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième, que se trouve l'éloge de Dumarsais.

Page 8. Je crois cette digression [3] déplacée pour plusieurs raisons : 1° parce que les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très-modiques, et, si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grâce, et en déclarant qu'on [4] n'aime point les gens de lettres ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion; 2° parce que je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du *bien de l'État*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'État que celui qui leur donne des secours de son propre bien, surtout s'ils sont donnés comme je viens de le dire; 3° parce que je crains que ces éloges, donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas, et à propos de la voyelle *A*, ne paraissent de l'adulation, et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques sur l'orthographe de *françois* [5] sont très-justes; mais on ferait peut-être bien d'ajouter que *français* ne représente guère mieux la prononciation, et qu'on devrait écrire *francès*, comme *procès*. C'est un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *è*.

Page 12 [6]. Les *hiatus* sont sans doute un défaut en général; mais 1° il y a des hiatus à chaque moment au milieu des mots, et ces hiatus ne choquent point; croit-on qu'*ilia*, intestins, soit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue? 2° ne devrait-on pas dire que c'est une puérilité, et souvent un

1. La première feuille des *Questions sur l'Encyclopédie*; voyez lettre 7807.
2. Cette faute a été corrigée, tome XVII, page 7.
3. Voyez tome XVII, page 7.
4. Cet *on* désigne le duc de Choiseul; voyez lettres 7833 et 7842.
5. Voyez tome XVII, page 8.
6. Tome XVII, pages 10-11.

défaut contraire à la simplicité et à la naïveté du style que le soin minutieux d'éviter des hiatus dans la prose, comme le pratique l'abbé de La Bletterie? Cicéron se moque, dans son *Orator*, de l'historien Théopompe, qui s'était trop occupé de ce soin ridicule. Il me semble qu'au mot *hiatus* ou *bâillement* on pourrait faire à ce sujet un article plein de goût; 3° notre poésie même me paraît ridicule sur ce point; on rejette : *J'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet : *J'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du second vers soit beaucoup plus rude; 4° il *a Antoine* en aversion n'est point proprement le concours de deux *a*, parce que *an* est une voyelle nasale très-différente de *a;* 5° pourquoi est-ce un défaut qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre? qu'importe qu'on y emploie une seule lettre ou plusieurs? Le seul défaut, c'est l'identité de la préposition *à* et du verbe *a*.

Page 13. Vers la fin, ne faut-il pas dire : *Vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle suivie du mot commençant* PAR LA MÊME *voyelle?* car rien n'est plus commun, ce me semble, dans Virgile et dans tous les poëtes, qu'une rencontre de *deux voyelles différentes*. D'ailleurs il y a, ce me semble, dans Virgile, et assez fréquemment, des élisions encore plus rudes que *arma amens*[1], comme *multum ille et terris*[2], etc., et mille autres semblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurais dû me dispenser, en songeant au proverbe *Ne sus Minervam*[3]. L'auteur devrait bien consoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la suite de l'ouvrage, si elle lui tombe entre les mains. J'embrasse de tout mon cœur mon illustre et respectable confrère, et je lui fais mon compliment sur le succès de Sirven, dont l'humanité lui est uniquement redevable. J'ai reçu, il y a quelque temps, par l'abbé Audra lui-même, l'*Histoire générale abrégée*, et je lui ai écrit une lettre de remerciements, de félicitation, et d'encouragement.

## 7821. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, 12 mars.

Vous avez bien raison, monsieur, de demander ma bénédiction : car enfin je suis capucin; j'ai reçu mes patentes de notre général qui réside à Rome. J'ai le droit de porter le cordon de saint François, et j'aurais baptisé mademoiselle votre fille très-proprement, et tout aussi bien qu'un curé, si j'avais été à Paris. J'ai prié Dieu avec ferveur pour la santé de l'accouchée, et pour la prospérité de toute la famille.

J'ai vu avec horreur mes voisins les Genevois s'égorger.

1. *Æn.*, II, 314.
2. *Æn.*, I, 7.
3. En tête de la fable IX du livre V des *Fables de Phèdre*, on lit : *Sus Minervam.*

L'Église abhorre le sang! nous avons beaucoup d'émigrants dans le pays de Gex; cela peuplera la colonie de M. le duc de Choiseul. On aligne aujourd'hui les rues de la ville qu'il fait bâtir. Je n'aurai pas la satisfaction de voir cette ville; je suis dans toute la faiblesse de la décrépitude, et malade au lit; mais mon cœur bat très-fortement pour vous, et sera à vous deux tant qu'il battra.

Le paquet que je vous avais envoyé il y a trois mois n'est pas le seul qui ait été perdu. Dieu soit béni!

Recevez la bénédiction du frère François.

### 7822. — DE M. HENNIN[1].

A Genève, lundi 12 mars 1770.

Il m'a été impossible, monsieur, de répondre ce matin à votre dernière lettre; mais je n'y répondrais jamais si j'attendais pour le faire que je cessasse d'en rire. Il est très-vrai que M. Philibert, comme il se faisait appeler à Paris, et non Cramer, est allé à Versailles pour prouver que le magnifique conseil a eu raison. Je crois que monsieur le duc l'écoutera avec bonté, et lui dira, en d'autres termes: Que m'importe? Comme il me semble que ceux qui servent les grands princes doivent n'avoir d'autre politique que d'être vrais, j'ai dit à monsieur le conseiller que je lui donnais carte blanche pour me contredire, et que je lui permettais même de commencer sa harangue par dire: Le résident vous a trompé, etc. S'il me fait chapitrer, je croirai bien à son éloquence, car M. de Bournonville me marque que monsieur le duc a parlé avec éloge de ma conduite et de mon travail. L'orgueil ronge ce pays-ci; le conseil veut soutenir son opération martiale. Il n'avait qu'à convenir bonnement qu'on lui avait forcé la main; on l'aurait plaint.

Je me suis mis ces jours-ci dans une grosse colère de tous les propos qui couraient sur la France, sur monsieur le duc, sur vous, sur moi. J'ai dit: Messieurs, vous inventez des mensonges, vous les écrirez, on les imprimera, il faudra y répondre. Or, de tous ceux que vous impliquez dans vos bavardages, je ne connais que le seigneur de Ferney qui aime à faire gémir la presse, dont bien nous prend. Les autres ne sont pas rieurs, et s'il leur fallait imprimer, vous ne seriez pas contents de leur style. On m'a entendu, et on s'est donné le mot pour se taire. C'est tout ce que je demande.

Voilà notre colonie en bon train. Je vous en félicite. Vous voyez qu'il y a encore moyen de faire le bien dans notre drôle de patrie.

J'imagine aisément que vous avez payé à monsieur le duc le tribut d'éloges qu'il mérite. Puisse-t-il être assez heureux pour venir souper à l'hôtel de ville de Versoy entre vous et un ministre du saint Évangile.

Je ne sais, monsieur, quand je pourrai vous voir. Je n'ai pas besoin que

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*; 1825.

Genève soit comme elle est pour que mes bons jours soient ceux que je passe à Ferney; mais depuis vingt ans, je suis accoutumé à voir mes devoirs en contradiction avec mes plaisirs.

Le 13.

*P. S.* On me remet à mon réveil, monsieur, votre billet[1]. Je voulais vous donner quelque détail sur l'ambassade de votre libraire, et il m'avait été impossible de le faire hier.

Je suis bien fâché que M. l'abbé Terray vous ait pincé. On soutient encore, même ici, qu'il prend le bon chemin pour rétablir l'ordre.

7823. — A M. HENNIN.

13 mars.

Le pauvre vieux malade est bien étonné de n'avoir point reçu de nouvelles de M. Hennin; il ne s'agissait que d'un oui ou d'un non, pour savoir si une nouvelle était fausse ou vraie.

On m'a dit que c'était un nommé Mercier qui appelait toujours M. le duc de Choiseul *le petit duc*. Je ne sais si ce Mercier n'est pas un prêtre. Je vais loger deux familles dans mon château, qui l'appelleront le grand-duc.

M. Hennin sera toujours mon cher résident, titre que je ne donnerai pas à l'abbé Terray, qui m'a pris mon argent[2].

7824. — DE M. HENNIN[3].

A Genève, le 15 mars 1770.

Voici, monsieur, une lettre du nommé Bougroz dont vous vous êtes plaint. Si cet homme est ce que vous m'en avez dit, on peut suivre sa trace et lui faire rendre ce qu'il a pris à différentes personnes. Je ne lui répondrai pas que je ne sache quelles sont vos intentions. Et, en me les faisant connaître, je vous prie de me renvoyer sa lettre.

Rien de nouveau qu'une lettre de M. le marquis de Jaucourt, qui m'annonce que tout est en bon train pour notre colonie.

7825. — A M. HENNIN.

16 mars 1770.

Vraiment, monsieur, je ne me plains point de Bougroz; mais je plains beaucoup ceux qu'il a volés. Sa femme et lui sont fort

1. La lettre suivante.
2. Il lui avait pris deux cent mille francs; voyez tome VIII, page 534.
3. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*; 1825.

adroits. Ils enlevèrent tous leurs meubles pendant la nuit sous le nez de leur hôtesse, emportèrent la clef de l'appartement, laissèrent pour environ six cents livres de dettes, et vinrent tranquillement vous demander un passe-port.

Ce Bougroz a été garde du corps dans la compagnie de Noailles, chassé probablement pour des tours semblables, et envoyé en Amérique. Il se fit depuis chirurgien, médecin et apothicaire. Il est très-violemment soupçonné d'avoir empoisonné à Ferney une pauvre fille de Suisse qu'il disait sa femme.

Tout ce qu'on pourrait faire en faveur de celle qu'il a emmenée en Languedoc, et avec laquelle il a fait un contrat en Suisse, serait de l'exhorter à n'être jamais purgée de sa façon.

Je pense d'ailleurs que vous pourriez lui faire envoyer son attestation de divorce, mais avec une boîte de contre-poison.

Voilà tout ce que je sais de Bougroz.

Quant à monsieur l'ambassadeur, si c'est M. le baron de Philibert [1], il est bon qu'on en soit instruit à Versailles pour le recevoir selon sa dignité.

On prétend que monsieur le duc est fort mécontent de monsieur l'abbé [2], je le défie de l'être plus que moi; j'aiderai pourtant la colonie autant que je le pourrai, quoiqu'on m'ait pris une somme terrible.

Il y a deux émigrants à Ferney, l'un nommé Vaucher, l'autre Gaubiac, qui veulent ravoir leurs femmes et leurs effets. On les a menacés de la prison, s'ils reviennent à Genève, parce qu'ils n'ont pas fait le serment. Je pense que vous pourriez leur accorder un passe-port comme à des Français; mais, en attendant, j'envoie leur placet à monsieur le duc, et je le prie de vous le renvoyer apostillé.

On m'a assuré que l'ambassadeur, qui est séduisant, séduirait M. de Taulès contre vous, et que tous deux séduiraient M. de Bournonville, lequel séduirait monsieur le duc. Je doute beaucoup de toutes ces séductions. Vous savez avoir raison et plaire. Vous avez séduit mon cœur pour tout le temps qu'il battra dans ma pauvre machine.

Comme le pape me fait des compliments par M. le cardinal de Bernis, je vous prie, monsieur, de recevoir ma bénédiction séraphique.

Frère François, *capucin indigne*.

1. Philibert Cramer, l'un des imprimeurs de Voltaire; voyez lettre 7841.
2. L'abbé Terray.

### 7826. — A M. BACULARD D'ARNAUD[1].

16 mars 1770.

J'ai l'honneur d'être capucin, et, en ma qualité de moine, je vous dirai que votre moinesse de la Trappe[2] m'a infiniment touché. Je bénis Dieu que le théâtre se soutienne par l'Église. On dit que la comédie française est absolument tombée. La muse tragique se retire dans les couvents comme Mme de La Vallière se retira aux carmélites.

### 7827. — A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 17 mars.

Notre protecteur, vous ne croyez donc pas aux femmes grosses assassinées? Tenez, voyez, lisez. Il y a huit jours que je n'ai vu votre résident; il se peut faire qu'on vous ait caché une partie des horreurs qui se sont passées à Genève. Très-souvent on ne sait pas dans une rue ce qu'on a fait dans l'autre. Pour moi, qui suis bien malade, et qui paraîtrai bientôt devant Dieu, je vous dis la vérité telle qu'on me l'a dite. Je n'en aime pas moins mon libraire Philibert Cramer, conseiller de Genève.

Je pardonnerai, à l'article de la mort, et pas plus tôt, à M. l'abbé Terray; et je ne pardonnerai ni dans ce monde ni dans l'autre à ceux qui voudraient vous contrecarrer : voilà ma dernière volonté. Mes petits-neveux verront Versoy, mais moi je verrai Dieu face à face ; je vous aurais donné volontiers la préférence. Agréez le profond respect du capucin, et moquez-vous de lui si vous voulez.

### 7828. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

17 mars.

Madame, il ne s'agit point ici de capucins, il s'agit de femmes grosses; vous devez les protéger; et plût à Dieu que vous le fussiez ! (car *la fussiez* n'est pas français, régulièrement parlant) je ferais une belle offrande à saint François mon patron. Oui, madame, on a assassiné des femmes grosses à Genève, et je vous

1. *Amateur d'autographes*, année 1868, page 24. Ce n'est qu'un extrait.
2. Voltaire fait allusion au drame du *Comte de Comminge*, imprimé en 1764 et joué seulement en 1790, que Baculard lui avait envoyé.

demande justice de monseigneur votre époux. Je vous demande en grâce de lui faire lire cette lettre, quoiqu'il n'ait pas beaucoup de temps à perdre.

Je ne veux pas abuser du vôtre et de vos bontés; je suis très-malade; ma dernière volonté est pour votre salut; et, si je réchappe, je compte avoir l'honneur de vous envoyer des œufs de Pâques. En attendant, daignez agréer le respect paternel, les prières et les bénédictions de

Frère François, *capucin indigne.*

### 7829.— A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 mars.

Je reçois, mon cher ange, aujourd'hui 17 de mars, votre lettre du 27 de février. Cela est aussi difficile à concilier que la chronologie de la *Vulgate* et des *Septante.*

Quoique votre lettre vienne bien tard, je ne laisse pas d'envoyer sur-le-champ à M. le duc de Choiseul les attestations de la mort de femmes grosses. Je prétends qu'on me croie quand je dis la vérité. Un capucin est fait pour être cru sur sa parole, qui est celle de Dieu. D'ailleurs on ne ment point quand on est aussi malade que je le suis; on a sa conscience à ménager.

Si les choses de ce monde profane me touchaient encore, je vous parlerais de M. l'abbé Terray, votre ancien confrère, qui, sans respecter votre amitié pour moi, m'a pris, dans la caisse de M. de La Borde, tout ce que j'avais, tout ce que je possédais de bien libre, toute ma ressource. Je lui donne ma malédiction séraphique. Mais, plaisanterie à part, je suis très-fâché et très-embarrassé. Je n'ai assurément ni assez de santé, ni assez de liberté dans l'esprit pour songer au *Dépositaire.* Mon dépositaire est contrôleur général; mais il n'est pas marguillier. J'ai soupçonné que, dans toute cette affaire, il y avait eu quelque malin vouloir; et vous pouvez, en général, me mander si je me trompe.

Je vous ai envoyé une petite consultation pour M. Bouvart [1]; elle arrivera peut-être au mois d'avril, comme votre lettre de février est arrivée en mars. Je voulais savoir s'il avait des exemples que le lait de chèvre eût fait quelque bien à des pauvres diables de mon âge, attaqués de la maladie qui me mine. N'ayant point de réponse, j'ai consulté une chèvre; et si elle me trompe, je la quitterai.

1. La lettre 7811.

J'imagine qu'à présent vous avez quelques beaux jours à Paris, et que M[me] d'Argental s'en trouve mieux. Je vous souhaite à tous deux tous les plaisirs, toutes les douceurs, tous les agréments possibles. Vous pouvez être toujours sûrs de ma bénédiction. Non-seulement je suis capucin, mais je suis si bien avec les autres familles de saint François que frère Ganganelli m'a fait des compliments.

Vraiment oui j'ai lu *la Religieuse*, et ce n'a pas été avec des yeux secs. Tout ce qui intéresse les couvents me touche jusqu'au fond de l'âme.

Recommandez-vous bien aux saintes prières de

Frère FRANÇOIS, *capucin indigne.*

7830. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 mars.

Je reçois la lettre du 13 de mars, mon cher ange. Il n'y a point eu de retardement à celle-ci. Il faut que la première, du 27 de février, ait traîné dans quelque bureau ; ce qui arrive quelquefois.

Je ne suis pas assurément en état de travailler au *Dépositaire* pour le moment présent ; mais j'espère que Dieu m'exaucera quand j'aurai fait mes Pâques. Jamais temps ne fut plus favorable pour des restitutions de dépôt. J'espère que la grâce se fera entendre au cœur de M. l'abbé Terray. Voudrait-il m'enlever mon seul bien de patrimoine, que j'avais en dépôt dans la caisse de M. de La Borde, le seul bien qui puisse répondre à mes nièces des clauses de leurs contrats de mariage, le seul avec lequel je puisse récompenser mes domestiques ? Dans quel tribunal une telle action serait-elle admise ? en a-t-on un seul exemple, excepté dans les proscriptions de Sylla et du Triumvirat ? M. l'abbé Terray, qui sort de la grand'chambre, ne devrait-il pas distinguer entre ceux qui achètent du papier sur la place, et ceux qui déposent chez le banquier du roi leur bien paternel ? Je vois bien qu'il faudra que je meure en capucin, tel que j'aurai vécu.

Dès que j'aurai chassé ces tristes idées de ma cervelle encapuchonnée, et que ma chèvre aura mis un peu de douceur dans mon sang, je vous parlerai de Ninon ; je vous dirai qu'elle ne serait pas Ninon si elle ne formait pas les jeunes gens, et qu'alors il faudrait lui donner tout un autre nom. Le plaisant et l'utile, à mon gré, est qu'une coquette soit cent fois plus vertueuse qu'un marguillier, sans quoi il n'y a plus de pièce.

Je ne connais ni *Sylvain* [1], ni *les Trois Capucins*. Je suis entièrement de votre avis sur *la Religieuse* [2]. C'est la seule pièce de théâtre qui nous tire de la barbarie welche; elle est écrite comme il faut écrire.

Je tremble sur la démarche de Mlle Daudet [3]. Comment l'envoyer dans un pays si orageux, pendant une guerre ruineuse, et qui peut finir d'une manière terrible, quoiqu'elle ait heureusement commencé? En vérité je ne sais quel parti prendre. Mon avis est qu'on attende les événements de cette campagne; est-ce le vôtre?

On dit qu'on ne pendra ni Billard [4] le dévot, ni Grizel [5] l'apôtre; c'est bien dommage que ce confesseur ne soit pas martyr. J'ai quelque envie de donner à M. Garant [6] le nom de Grizant au moins.

Mais si vous avez quelqu'un à pendre, je vous donne Fréron. Lisez, je vous prie, le mémoire ci-joint que m'a envoyé son beau-frère [7]. Tâchez d'approfondir cette affaire, quand ce ne serait que pour vous amuser. On m'assure que Fréron est espion de la police, et que c'est ce qui le soutient dans le beau monde. Je me flatte que vous distribuerez des copies du petit mémoire du beau-frère. Il faut rendre justice aux gens de bien.

Nous faisons mille vœux ici pour la santé de Mme d'Argental; vous savez si nos cœurs sont aux deux anges.

### 7831. — A M. BERTRAND.

19 mars.

Je suis, monsieur, aussi honteux que reconnaissant; tous les bienfaits sont de votre côté, et tous les torts sont du mien. Je vous devais depuis longtemps une réponse à une lettre charmante que vous m'aviez écrite; mais que ne vous dois-je point pour l'article *Droit canonique* [8]! Je ne sais rien de mieux pensé, de plus méthodique, de plus vrai; vous avez un esprit juste et un

1. Voyez lettre 7808.
2. *Mélanie*.
3. Fille de Mlle Lecouvreur; voyez tome XXXVIII, page 113.
4. Voyez tome VIII, page 536.
5. Voyez *ibid.*
6. L'un des personnages du *Dépositaire*; voyez tome VI, page 396.
7. Un passage de ce mémoire est tome XVII, page 215. Voyez aussi le *Mémoire* à la suite de la lettre 7833.
8. C'est de Bertrand qu'est le préambule de l'article DROIT CANONIQUE dans les *Questions sur l'Encyclopédie*; voyez tome XVIII, page 429.

cœur droit, et vous immolez la prêtraille à la vérité et à l'intérêt public : votre courage est aussi respectable que votre écrit est bien fait. Il y aura peut-être quelques endroits qu'on vous demandera la permission d'élaguer, parce qu'ils sont déjà traités dans quelques autres articles.

Si vous avez du loisir, si vous voulez rendre service au genre humain, donnez-nous encore quelque chose sur la primitive Église ; sur l'égalité des prêtres et des évêques ; sur les usurpations de la cour romaine, sur tout ce qui vous passera par la tête : tout ce qui sortira de cette tête achèvera d'éclairer les autres cervelles. Il faut que le feu de la vérité porte la lumière dans les yeux de tous les hommes honnêtes, et brûle les yeux des tyrans.

On ne peut vous estimer et vous aimer plus que votre collaborateur.

7832. — A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

Le 19 mars.

Je crois, mon cher Cicéron, qu'il ne sera pas difficile de vous faire tenir les pièces de l'interrogatoire de Sirven par le nouveau juge nommé pour juger en première instance. J'attends ces pièces dans deux ou trois jours. Je les avais demandées inutilement pendant quatre mois. Vous verrez ce que vous en pourrez faire. Le fumier deviendra or entre vos mains.

Vous aurez le temps de faire votre mémoire pour Pâques ; c'est après Pâques que l'affaire sera jugée.

Vous vous ressouvenez bien que Sirven était détenu très-rigoureusement au secret par l'ancien juge même de Mazamet, qui s'était fait le geôlier de son confrère subrogé à sa place. Il ne lui était pas permis de recevoir une lettre. Il a fallu que j'aie écrit au procureur général, et que je lui aie envoyé une lettre ouverte pour Sirven. Le procureur général a réprimandé le geôlier-juge ; et le nouveau juge, nommé Astruc, forcé de reconnaître l'innocence de Sirven, n'a donné sa sentence que comme le diable est obligé de reconnaître la justice de Dieu.

Je crois qu'on a pillé un peu Sirven dans sa prison, car j'ai été obligé de lui envoyer de l'argent deux fois.

Je dévore votre factum pour M. de Lupé. J'en suis à l'endroit où la mère voit le portrait de Henri IV et de Louis XV. Si vous plaidiez devant eux, vous gagneriez bientôt votre cause avec dépens.

L'abbé Grizel n'était-il pas confesseur de Fréron? Que dites-vous de l'enlèvement de nos rescriptions? sont-elles plus justes que l'enlèvement du beau-frère de maître Aliboron? Saviez-vous que ce coquin était espion de la police, et que c'était cela seul qui le soutenait, et qui lui facilitait les moyens de vivre dans la plus infâme crapule?

Mon cher ami, je vous crois nécessaire dans Paris : plus les injustices sont atroces, plus on a besoin d'un homme comme vous.

Mme Denis et moi, qui sentons également votre mérite, nous vous bénissons tous deux, et je vous donne aussi mon autre bénédiction de capucin dans ce saint temps de carême.

*P. S.* Si vous voyez M. de La Harpe, dites-lui combien je l'aime, lui et sa *Religieuse*.

### 7833. — A M. D'ALEMBERT.

19 mars.

Mon cher philosophe, mon cher ami, vous êtes assurément fort modeste, car vous traitez bien mal vos panégyristes, qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7, cela se corrigera aisément.

Vous avez toujours sur le bout du nez un certain homme[1]. Le contrôleur général vient de me prendre deux cent mille francs, seul bien libre que j'avais, et dont je pusse disposer ; de sorte que, s'il ne me les rend point, je n'ai pas de quoi récompenser mes domestiques après ma mort. L'autre, au contraire, m'a accordé sur-le-champ toutes les grâces que je lui ai demandées, places, argent, honneurs, et je ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriser, si je ne l'aimais pas.

Il me paraît que *français*[2] doit avoir la préférence sur *francès :* 1° parce que dans plusieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès ;* 2° parce qu'on doit écrire je *fais*, tu *fais*, il *fait*, et non pas je *fès*, tu *fès*, il *fèt ;* 3° parce que la diphthongue *ai* indique bien plus sûrement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier, et que les provinciaux prononcent toujours mal;

4° Parce que la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous les mots où elle est employée;

1. Le duc de Choiseul; voyez lettres 7820 et 7842.
2. Voyez le quatrième alinéa de la lettre 7820.

5° Parce qu'elle montre mieux l'étymologie. Je *fais, facio* ; je *plais, placeo;* je *tais, taceo.* Vous voyez qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillements des voyelles au milieu des mots et les bâillements entre les mots, parce que les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très-souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* longtemps que je vous aime : *il y a* est fort doux ; *il alla à Arles* est un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirais hardiment dans une comédie de bas comique : *Il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu.*

Je n'aime point un verbe en monosyllabes. Nos barbares de Welches ont fait *il a* d'*habet.*

*L'abbé Audra a à Toulouse un,* etc.

J'avoue qu'il y a un peu d'arbitraire dans mon euphonie; chacun a l'oreille faite comme il peut.

Un *e* ne me paraît point choquer un *e*, comme *a* choque un *a*.

*Immolée à mon père* n'écorche point mon oreille, parce que les deux *e* font une syllabe longue. *Immolé à mon père* m'écorche, parce qu'*e* est bref. Je peux avoir tort en voyelles et en consonnes ; mais je crois que si les vers des quatre *Saisons*[1] et de *la Religieuse*[2] flattent mon oreille, et si tant d'autres vers la déchirent, c'est que MM. de Saint-Lambert et de La Harpe ont senti comme je sens.

Je vous demande très-humblement pardon de toutes ces pauvretés ; elles sont au-dessous de vous, je le sais bien ; il ne faut pas parler d'*a b c* à Newton. J'espère qu'il y aura quelques articles plus amusants pour votre imbécillité. Vous êtes imbécile, à ce que je vois, comme Archimède et Tacite, quand ils étaient las de travailler.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de Saint-Lambert. Mme Denis et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur. V.

Voici une affaire qui n'est pas de grammaire : je vous prie instamment d'en conférer avec M. Duclos.

1. De Saint-Lambert.
2. La *Mélanie* de La Harpe.

Vous me demandez ce que je pense de *la Religieuse*, des *Géorgiques*, et de *l'Exportation des blés*.

Je dis anathème à quiconque ne pleurera pas en lisant *la Religieuse;*

A quiconque ne rira pas des facéties de Galiani, lequel pourrait bien avoir raison sous le masque;

Et à quiconque ne sera pas charmé de voir *Virgile* traduit mot à mot avec élégance.

Puisque je suis en train d'excommunier, et que c'est mon droit, en qualité de capucin, j'excommunie aussi les gens sans goût et sans connaissance de la campagne, qui n'aiment pas les quatre *Saisons* de M. de Saint-Lambert.

Bonsoir, mon cher philosophe ; je suis bien malade; mais je prends cela *de la part d'où ça vient.*

*Mémoire sur lequel M. Duclos est prié de dire son avis, et d'agir selon son cœur et sa prudence.*

Le sieur Royou, avocat au parlement de Rennes[1], me mande de Londres, où il est réfugié, que le nommé Fréron, ayant épousé sa sœur depuis trois ans, a dissipé sa dot en débauches, et fait coucher sa femme sur la paille ; qu'il la maltraite indignement, etc.

Qu'étant venu à Paris pour y mettre ordre, Fréron l'a accusé d'un commerce secret avec M. de La Chalotais, et a obtenu une lettre de cachet contre lui ; que Fréron a conduit lui-même les archers dans son auberge, et lui a fait mettre les fers aux pieds et aux mains. *N. B.* Fréron tenait le bout de la chaîne.

Que, par un hasard singulier, le sieur Royou s'est échappé de sa prison; que Fréron a servi, pendant six mois, d'espion à Rennes; qu'il a depuis été espion de la police, et que c'est la seule chose qui l'a soutenu.

Qu'on peut s'informer de toutes les particularités de cette affaire au sieur Royou, père du déposant, lequel demeure à Quimper-Corentin; à M. Dupont, conseiller au parlement de Rennes; à M. Duparc, professeur royal en droit français à Rennes; à M. Chapelier, doyen des avocats à Rennes.

La personne à qui le fugitif s'est adressé ne fera rien sans que M. Duclos ait pris des informations, qu'il ait donné son avis, et accordé sa protection au sieur Royou.

1. Voyez tome XVII, page 215.

7834. — A M. SAURIN[1].

21 mars.

Mon cher confrère, vous voyez par ma réponse combien je mérite peu que Mme Saurin veuille bien baiser ma barbe[2]. Si on pend Grizel, je vous prie d'obtenir qu'on me nomme pour son confesseur. Vous verrez avec quelle sainteté je m'acquitterai de cette douce commission. Votre invariable partisan et ami.

Frère François V.

7835. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 21 mars.

Vraiment le grand écuyer de Cyrus est devenu un excellent ambassadeur. Je le remercie très-tendrement des livres qu'il veut bien me faire avoir, et que probablement je recevrai bientôt.

J'accable aujourd'hui toute ma famille de requêtes. Je recommande à M. d'Hornoy l'infortune d'un pauvre diable qui se trouve vexé par des fripons. J'ennuie le Turc du compte que je lui rends d'un mauvais chrétien. J'envoie un petit sommaire du désastre d'un beau-frère de Fréron, qui pourra vous paraître extraordinaire ; mais je m'adresse à vous, monsieur, pour l'objet le plus intéressant.

M. l'abbé Terray me saisit tout le bien libre que j'avais en rescriptions, les seuls effets dont je pusse disposer, mon unique bien, tout le reste périssant avec moi. Il est un peu dur de se voir ainsi dépouillé à l'âge de soixante-seize ans, et de ne pouvoir aller mourir dans un pays chaud s'il m'en prend fantaisie.

J'ai quelque curiosité de savoir comment on débrouillera le chaos où nous sommes. Vous me paraissez d'ordinaire assez bien instruit. Voici le temps des grandes nouvelles. Les Russes pourront bien être à Constantinople dans six mois, et les Français, à l'hôpital.

La petite ville de Genève est toujours sous les armes, et les émigrants sont à Versoy sous des planches. J'en ai logé quelques-uns à Ferney. On aligne les rues de Versoy ; mais il est plus aisé d'aligner que de bâtir ; et, s'il arrivait malheur à M. le duc de Choiseul, adieu la nouvelle ville. Je vous embrasse tous deux du meilleur de mon cœur avec la plus vive tendresse.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Voyez tome VIII, page 535, les stances : *Il est vrai, je suis capucin.*

### 7836. — A MADAME DESPREZ DE CRASSY[1].

Ferney, 23 mars.

Madame, nous sommes pénétrés, ma nièce et moi, des procédés nobles de M. de Crassy et des vôtres. Si je n'étais pas depuis longtemps au lit, je viendrais moi-même m'informer de la santé de M. de Crassy, et vous assurer du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

### 7837. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 26 mars.

Madame, j'ai envoyé bien vite à votre protégé, M. Fabry, la lettre que vous avez bien voulu faire passer par mes mains. Vous avez, comme M. le duc de Choiseul, le département de la guerre. Vous faites du bien aux pacifiques capucins et aux meurtriers canonniers. Je vous dois en outre mon salut, car c'est à vous, après Dieu et frère d'Alamballa, que je dois mon cordon. Frère Ganganelli espère beaucoup des opérations de la grâce sur ma personne ; vous êtes, madame, le premier principe de tant de faveurs.

Il faut avouer que la grâce
Fait bien des tours de passe-passe
Avant que d'arriver au but[2].

Je me flatte que, quand Versoy sera bâti, monseigneur votre époux voudra bien me nommer aumônier de la ville. Je suis encore un peu gauche à la messe, mais on se forme avec le temps, et l'envie de vous plaire donne des talents.

Un de nos frères, qui fait des vers, m'a envoyé ces petits quatrains[3], et m'a prié de vous les présenter. Je m'acquitte de ce devoir en vertu de la sainte obédience.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. Ces trois vers sont la fin d'une pièce de vers intitulée *la Bathsebath* (Betsabée), commençant par :

Autrefois, sur le point du jour,
Une certaine Barsabée,
Après sa cornette lavée,
Voulut se laver à son tour. (B.)

3. Voyez tome VIII, page 534, les *Stances à madame de Choiseul*.

Je vous supplie, madame, d'agréer toujours mon profond respect, ma reconnaissance, et ma bénédiction. Frère François, capucin par la grâce de Dieu et de Mme la duchesse de Choiseul.

7838. — A M. L'ABBÉ AUDRA.

Le 26 mars.

Mon cher philosophe, c'est apparemment depuis que je suis capucin que vous me croyez digne d'entrer dans des disputes théologiques. Vous n'ignorez pas qu'ayant obtenu de M. le duc de Choiseul une gratification pour les capucins de mon pays, frère Amatus d'Alamballa, notre général résidant à Rome, m'a fait l'honneur de m'agréger à l'ordre ; mais je n'en suis pas plus savant.

J'attends toujours, avec la plus grande impatience, le mémoire de M. de la Croix, en faveur de Sirven. Je vous prie de vouloir bien me mander si Sirven a reçu quinze louis d'or que je lui envoyai à la réception de votre dernière lettre.

Je suis toujours bien malade. La justification entière de Sirven, et ce coup essentiel porté au fanatisme, me feront plus de bien que tous les remèdes du monde. On m'a mis au lait de chèvre, mais j'aime mieux écraser l'hydre.

Amusez mes confrères, les maîtres des jeux floraux, de ces petits versiculets [1] ; vous verrez qu'ils sont d'un capucin bien résigné.

Donnez-moi votre bénédiction, et recevez celle de

Frère François, *capucin indigne.*

*P. S.* M. d'Alembert est bien content de votre Abrégé de mon *Essai sur l'Histoire générale de l'Esprit et des Mœurs des nations.* Quelques fanatiques n'en sont pas si contents, mais c'est qu'ils n'ont ni esprit ni mœurs : aussi n'est-ce pas pour ces monstres que l'on écrit, mais contre ces monstres.

7839. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 mars.

Mon cher ange, je vous remercie de tout mon cœur de la consultation de M. Bouvart ; j'avais oublié de vous remercier de

1. Voyez tome VIII, page 535, les *Stances à M. Saurin* :

Il est vrai, je suis capucin.

*Sémiramis :* c'est un vice de mémoire et non de cœur. Je vous ai envoyé [1] un mémoire sur Fréron, qui m'a été adressé par son beau-frère, et qui me paraît bien étrange. Si vous découvrez quelque chose touchant cette affaire, ayez la bonté, je vous prie, de m'en instruire.

Je ne sais aucune nouvelle des grandes opérations de M. l'abbé Terray, je trouve seulement qu'il ressemble à M. Bouvart; il met au régime.

Je m'amuse actuellement à travailler à une espèce de petite *Encyclopédie*, que quelques savants brochent avec moi. J'aimerais mieux faire une tragédie, mais les sujets sont épuisés, et moi aussi.

Les comédiens ne le sont pas moins ; on ne peut plus compter que sur un opéra-comique.

J'avais fait, il y a quelque temps, une petite réponse à des vers que m'avait envoyés M. Saurin : cela n'est pas trop bon; mais les voici [2], de peur qu'il n'en coure des copies scandaleuses et fautives. Je ne voudrais déplaire pour rien du monde ni à mon bon patron saint François, ni à frère Ganganelli.

Comme l'ami Grizel n'est pas de notre ordre, je crois que la charité chrétienne ne me défend pas de souhaiter qu'il soit pendu, et que l'archevêque le confesse à la potence, ce qui ne sera qu'un rendu.

Je me flatte que la santé de Mme d'Argental se fortifie et se fortifiera dans le printemps. Je me mets au bout des ailes de mes deux anges.

### 7840. — A M. BOUVART.

26 mars.

Le vieux capucin de Ferney, qui a eu l'honneur de consulter M. Bouvart, le remercie très-sensiblement des conseils qu'il a bien voulu lui donner.

Il a eu précisément les gonflements sanglants dont M. Bouvart parle. Il prend le lait de chèvre avec beaucoup de retenue, dans un pays couvert de glaces et de neiges six mois de l'année, et où il n'y a point d'herbe encore.

Il croit qu'il sera obligé de chercher un climat plus doux l'hiver prochain, et, en ce cas, il demande à M. Bouvart neuf mois de vie au moins, au lieu de six, saufà lui présenter une

1. Avec la lettre 7830.
2. Ce sont les stances, tome VIII, page 535.

nouvelle requête après les neuf mois écoulés. Il en est de la vie comme de la cour ; plus on en reçoit de grâces, plus on en demande. Il prie M. Bouvart de vouloir bien agréer les sentiments de reconnaissance dont il est pénétré pour lui.

7841. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

26 mars.

Je ne vous ai point écrit, madame, depuis que j'ai obtenu ma dignité de capucin : ce n'est pas que les honneurs changent mes mœurs, mais c'est que j'ai été entouré de massacres, et que les Genevois qui n'ont pas voulu être tués, et qui se sont réfugiés chez moi, n'ont pas laissé que de m'occuper.

Je crains bien de ne pas vous tenir parole sur les rogatons que je vous avais promis [1] pour vos pâques. De deux frères libraires qui avaient longtemps imprimé mes sottises, l'un [2] est devenu magistrat, et est actuellement ambassadeur de la république à la cour, où il fera, dit-on, beaucoup d'*impression ;* l'autre monte la garde soir et matin, et ne marche qu'au son du tambour. Ainsi vous courez grand risque de vous passer de ma petite *Encyclopédie* [3]. D'ailleurs vous n'aimez guère que le plaisant ; mon *Encyclopédie* est rarement plaisante. Je la crois sage et honnête, et puis c'est tout. Elle ne sera bonne que pour les pays étrangers, où l'on ne rit pas tant qu'en France, quoique à présent nous n'ayons pas trop de quoi rire.

Si M. l'abbé Terray vous a rogné un peu les ongles, il me les a coupés jusqu'au vif. J'avais en rescriptions tout le bien dont je pouvais disposer, toutes mes ressources sans exception. Vous verrez, par les petits quatrains [4] que je vous envoie, qu'il veut que je m'occupe uniquement de mon salut. J'y suis bien résolu, et je sens plus que jamais les vanités des choses de ce monde, d'autant plus que je suis malade depuis six semaines, et si malade que je n'ai pas consulté M. Tronchin. L'estomac, l'estomac, madame, est la vie éternelle. Je ne suis pas mal, heureusement, avec frère Ganganelli : c'est une petite consolation.

C'en est une fort grande que l'aventure de l'abbé Grizel [5] : on

1. Voltaire ne promet rien dans ses lettres 7766 et 7792 ; il promet dans la lettre 7828, à Mme de Choiseul.
2. Philibert Cramer ; voyez lettre 7843.
3. C'est-à-dire les *Questions sur l'Encyclopédie*.
4. Les stances à Saurin, tome VIII, page 535.
5. Voyez tome VIII, page 536.

dit que les dévotes se trémoussent prodigieusement à Paris et à Versailles. Je m'intéresse passionnément à ce saint homme ; et, s'il est pendu, je veux avoir de ses reliques. Il y a quelques années qu'on fit cette cérémonie à un nommé l'abbé Fleur, bachelier de Sorbonne, qui, dit-on, ne prêchait pas mal.

Si les quatrains sur mon capuchon ne vous déplaisent pas absolument, il y en a d'autres encore plus mauvais qui sont entre les mains de votre grand'maman, et qu'elle pourra vous montrer. Elle a eu pour moi des bontés dont je suis confus. C'est à vous, madame, que je dois toutes les grâces dont elle m'a comblé. Je n'ai nulle idée de sa jolie figure ; je ne la connais que par son soulier. Jouissez, pendant quarante ans, madame, d'une société si délicieuse ; je vous serai entièrement attaché tant que ma vie durera, mais elle ne tient à rien.

### 7842. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 26 mars.

Mon cher et illustre ami, je pourrais vous dire comme Agrippine :

> Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.
>
> (Racine, *Britannicus*, acte I, scène i.)

Je sais que la personne dont vous me parlez[1] fait profession de haine pour la philosophie et les lettres; je ne sais pas non plus si l'État a plus à s'en louer que la philosophie; mais je lui reconnais des qualités très-louables, et je sais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve seulement que son éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'est à la première page, et à propos de la lettre *A*. A l'égard du contrôleur général (que Dieu absolve!), il me fait aussi perdre à moi environ cinq à six cents livres, et c'est le denier de la veuve. Jusqu'à présent nous voyons comment il sait prendre; le temps nous fera voir comment il saura payer. Tout mis en balance, la personne que vous louez me paraît en effet la plus louable de ses semblables; vous en avez loué d'autres qui assurément le méritaient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup.

A l'égard de notre petite controverse poétique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable; mais pourquoi employer deux lettres *a i* pour marquer un son simple comme celui de l'*e* dans *procès*? La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parce que la première règle, et la seule raisonnable, est

1. Le duc de Choiseul; voyez lettre 7833.

d'écrire comme on prononce : les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très-humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux,* par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi,*

Disperse tout son camp à l'aspect de Jéhu,

(RACINE, *Athalie,* acte I, scène I.)

et mille autres heurtements semblables, ne soient pas plus écorchants qu'une simple rencontre de voyelles que nos règles interdisent? Ces règles vous paraissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux; mais je voudrais qu'on ne fît pas plus de grâce aux autres heurtements que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire Duclos est absent depuis trois semaines? On prétend qu'il est allé négocier avec M. de La Chalotais; on assure même que sa négociation n'a pas réussi : je n'en sais pas plus là-dessus que le public, qui pourrait bien n'en rien savoir. Dès que Duclos sera de retour, je lui donnerai votre mémoire[1]; au reste, je vous avertis que l'homme qui bat sa femme[2], et qui est espion de la police, est protégé au delà de tout ce que vous pouvez croire, et que la personne de France[3] la plus respectable après le maître lui a sauvé, en dernier lieu, le For-Lévêque, ou Four-l'Évêque, qu'il avait mérité pour je ne sais quelle impertinence nouvelle.

Priez Dieu pour l'âme de l'archidiacre Trublet, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battants du paradis. J'espère que nous aurons Saint-Lambert à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête, car je n'en ai plus; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

### 7843. — A M. DUPONT.

A Ferney, 30 mars.

Mon cher ami, vous avez été bien étonné peut-être que je n'aie point répondu à votre dernière lettre, et que je ne vous aie point envoyé ce que vous m'avez demandé. Mais figurez-vous que

1. Celui qui est à la suite de la lettre 7833.
2. Fréron.
3. Encore le duc de Choiseul.

mon libraire[1] est sous les armes depuis environ six semaines; que toute la ville monte la garde; qu'on a assassiné des vieillards de mon âge, des femmes grosses; que presque toutes les boutiques sont fermées, dans cette anarchie horrible; que plusieurs habitants sont sortis de la ville, qu'on ne sait où les loger, et que tout est en combustion. Le Cramer[2] que vous avez vu à Colmar chez moi est actuellement conseiller à grande perruque. Sa république l'a envoyé en qualité d'ambassadeur à la cour de France pour justifier les petits procédés de Genève. On disait qu'étant libraire il ferait beaucoup d'*impression* à la cour; cependant il n'en a fait aucune: il n'a pas même vu les ministres.

Je ne sais si je vous ai fait mon compliment sur la cure de monsieur votre fils; je m'offre à l'aider dans ses fonctions quand il voudra, car il faut que vous appreniez que je suis capucin.

J'avais rendu, je ne sais comment, de petits services à des capucins, mes voisins, auprès de M. le duc de Choiseul; notre révérend père général m'a sur-le-champ envoyé de Rome de belles lettres patentes de capucin. Il ne me manque que la vertu du cordon de saint François. Le pape m'en a fait des compliments par le cardinal de Bernis; mais monsieur le contrôleur général n'a pas été si poli que le pape: il m'a pris tout le bien que j'avais à Paris, dès qu'il a su que j'avais renoncé à ceux de ce monde. Je me suis trouvé englobé dans la saisie des rescriptions, sur quoi je me suis récrié, en mettant cette déconvenue au pied de mon crucifix :

Dès que monsieur l'abbé Terray
A su ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré.
Que servent-ils dans l'autre vie?
J'aime fort cet arrangement :
Il est leste et plein de prudence.
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France!

Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et toute votre famille.

Frère François V., *capucin indigne.*

1. Gabriel Cramer; voyez lettre 7841.
2. Philibert Cramer.

7844. — A M. GABRIEL CRAMER[1].

A Ferney, 31 mars 1770.

Mon cher Gabriel, je vous ai demandé mille fois de ne me point immoler au public. Vous avez imprimé, sans me consulter, des sottises de ma jeunesse et des pièces fugitives qui ne méritent pas de grossir les recueils. Je vous ai dit, je vous ai écrit, j'ai écrit à Panckoucke, votre associé, que vous seriez tous deux, tôt ou tard, les dupes de cette rage de tant d'octavos et de quartos. Je vous répète qu'on ne va point à la postérité avec un si gros bagage. Il en est, Dieu me pardonne, des auteurs comme des rois; de même qu'il ne faut pas écrire toutes les actions des rois, mais seulement les faits dignes d'être écrits, il ne faut pas imprimer toutes les sottises des auteurs, mais le peu qui mérite d'être lu.

Je voudrais qu'on n'eût point grossi les œuvres du chancelier d'Aguesseau de je ne sais quelles réflexions sur la tragédie, où il n'entendait rien du tout, et de quelques autres pièces très-médiocres qui figurent mal avec ses bons ouvrages.

Je voudrais qu'on n'eût point déshonoré la mémoire de l'illustre Bossuet, en mettant à côté de ses oraisons funèbres son *Apocalypse*, sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et des écrits de controverse dans lesquels, en vérité, il y a plus de mauvaise foi que d'érudition.

Pourquoi imprimer les lettres de Bayle à madame sa chère mère, et ses misérables disputes avec le détestable Jurieu?

Que de platitudes, que d'inutilités dans la prétendue continuation de Bayle par un nommé Chaufepié?

N'a-t-on pas imprimé des histoires de moines en neuf ou dix volumes in-folio? Les déclamations puériles qu'on trouve jusque dans l'*Encyclopédie* ne déshonorent-elles pas un dictionnaire utile, dont elles augmentent la cherté?

Quelle foule épouvantable de controversistes et de casuistes pourrissent dans la Bibliothèque du roi et dans celle de Saint-Germain des Prés! Si tout cela était avec la bibliothèque d'Alexandrie, il y aurait eu du moins à gagner : ces monceaux de paperasses dégoûtantes auraient servi à chauffer des bains.

Je vous le redis, mon cher Gabriel, vous vous ensevelissez, Panckoucke et vous, sous du papier et de l'encre.

1. Éditeurs, Bavoux et François.

Vous craignez, dites-vous, de manquer au public; et moi, je vous assure que vous ne consultez assez ni le public ni vos intérêts.

Au surplus, puisque vous avez la maladie de vouloir faire un gros in-quarto plutôt qu'un petit, puisque vous cherchez partout de vieilles puérilités qui courent sous mon nom, n'y fourrez pas du moins ce qui ne m'appartient pas. Que chacun garde son bien, si ces pauvretés peuvent être appelées de ce nom. Je n'ai point fait les *Si*[1], que vous avez imprimés dans des octavos sans me consulter. Je vous ai dit de qui ils sont.

Le *Préservatif*[2] est d'un petit abbé de Lamare, que j'avais recueilli à Cirey. Il le fit en présence de Mme la marquise du Châtelet, qu'on a trop tôt perdue, et de Mme de Champbonin, qui vit encore. Je me souviens qu'à l'âge de dix-neuf ans j'essuyai des calomnies et des persécutions qui m'ont poursuivi jusqu'à mon extrême vieillesse pour une pièce intitulée les *J'ai vu*, qui était d'un très- mauvais poëte nommé Le Brun, père d'un plus mauvais poëte[3] encore, digne antagoniste de Fréron.

Il en est de même à présent d'un poëme intitulé *Michon et Michette*, que je n'ai jamais vu. On m'a imputé *le Balai, les Jésuitiques, le Compère Matthieu*[4]. Je ne finirais pas.

En un mot, je tâcherai de vous rassembler quelques pièces utiles, qui ne pourront ni déshonorer l'auteur, ni ruiner le libraire.

Je vous embrasse à la hâte, comme je dicte ma lettre. *Vale, amice.*

## 7845. — DE CATHERINE II[5],

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Saint-Pétersbourg, 20-31 mars 1770.

Monsieur, j'ai reçu hier votre lettre du 10 de mars. Je souhaite que celle-ci trouvera votre santé tout à fait rétablie, et que vous parveniez à un âge plus avancé que celui de Mathusalem. Je ne sais pas au juste si les années de cet honnête homme avaient douze mois; mais je veux que les vôtres en aient treize, comme l'année de la liste civile en Angleterre.

Vous verrez, monsieur, par la feuille ci-jointe, ce que c'était que notre

1. Les *Si* sont de Morellet.
2. Il passe toujours pour être de Voltaire.
3. Écouchard Lebrun.
4. Ouvrage de du Laurens.
5. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances relatifs à l'histoire de l'empire de Russie*, tome X, page 407.

campagne d'été et celle d'hiver, sur le compte desquelles je ne doute point qu'on ne débite mille faussetés. C'est la ressource d'une cause faible et injuste que de faire flèche de tout bois. Les gazettes de Paris et de Cologne ayant mis tant de combats perdus sur notre compte, et l'événement leur ayant donné le démenti, elles se sont avisées de faire mourir mon armée de la peste. Ne trouvez-vous pas cela très-plaisant ? Au printemps apparemment les pestiférés ressusciteront pour combattre. Le vrai est qu'aucun des nôtres n'a eu la peste.

Vous trouvez, monsieur, les tableaux que j'ai achetés à Genève chers. J'ai été tentée plus d'une fois avant la conclusion du marché de vous en demander votre avis; mais trop de délicatesse peut-être m'en a retenue. On m'assurait de Paris que M. Tronchin était honnête homme, et puis il faut convenir que le prix des tableaux est assez un prix de caprice. J'en ai un qui me fait toujours bien du plaisir quand je le vois : c'est celui que vous m'avez envoyé il y a un an. Ce M. Huber m'en a fait promettre par tierce main plusieurs, mais apparemment qu'il n'en fait qu'un par an : jusqu'ici je ne suis en possession que de deux. Cependant les sujets qu'il choisit sont si intéressants que je désire beaucoup que ma collection soit complète.

Je ne puis qu'être très-sensible à votre amitié, monsieur; vous voudriez armer toute la chrétienté pour m'assister. Je fais grand cas de l'amitié du roi de Prusse, mais j'espère que je n'aurai pas besoin des cinquante mille hommes que vous voulez qu'il me donne contre Moustapha.

Puisque vous trouvez trop fort le compte de trois cent mille hommes à la tête desquels l'on prétend que le sultan marchera en personne, il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année passée, qui vous fera juger de ce fantôme selon sa vraie valeur. Au mois d'octobre, Moustapha trouva à propos de déclarer la guerre à la Russie; il n'y était pas plus préparé que nous. Lorsqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna: car on lui avait fait espérer beaucoup de choses qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de son empire, un million cent mille hommes se rendraient à Adrianopole pour prendre Kiovie, passer l'hiver à Moscou, et écraser la Russie.

La Moldavie seule eut ordre de fournir un million de boisseaux de grains pour l'armée innombrable des musulmans. Le hospodar répondit que la Moldavie dans l'année la plus fertile n'en recueillait pas tant, et que cela lui était impossible. Mais il reçut un second ordre d'exécuter les ordres donnés; et on lui promit de l'argent.

Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de cette multitude. Il devait consister en six cents pièces de canons, qu'on assigna des arsenaux; mais lorsqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on planta là le plus grand nombre, et il n'y eut qu'une soixantaine de pièces qui marchèrent.

Enfin, au mois de mars, plus de six cent mille hommes se trouvèrent à Adrianopole; mais comme ils manquaient de tout, la désertion commença à s'y mettre. Cependant le vizir passa le Danube avec quatre cent mille hommes. Il y en avait cent quatre-vingt mille sous Chotin le 28 d'août. Vous

savez le reste. Mais vous ignorez peut-être que le vizir repassa, lui septième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas cinq mille hommes lorsqu'il se retira à Balada. C'était tout ce qui lui restait de cette prodigieuse armée. Ce qui n'avait pas péri s'était enfui, dans la résolution de retourner chez eux.

Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et en venant ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la résistance. Ce que je vous dis est si vrai que même j'ai plutôt diminué qu'augmenté les choses, de peur qu'elles ne parussent fabuleuses.

Tout ce que je sais de ma flotte, c'est qu'une partie est sortie de Mahon, et qu'une autre va quitter l'Angleterre, où elle a hiverné. Je crois que vous en aurez plus tôt des nouvelles que moi. Cependant je ne manquerai pas de vous faire part, en son temps, de celles que je recevrai, avec d'autant plus d'empressement que vous le souhaitez. L'ouvrage du code est un peu retardé par tous ces faits de guerre; il est devenu cause seconde: il faut espérer que le temps viendra qu'il reprendra la première place parmi mes occupations.

Vous me priez, monsieur, d'achever au plus tôt et la guerre et les lois, afin que vous en puissiez porter la nouvelle à Pierre le Grand dans l'autre monde : permettez que je vous dise que ce n'est pas le moyen de me faire finir de sitôt; mais comme il n'y a rien qui presse, à mon tour, je vous prie bien sérieusement de remettre cette partie le plus longtemps que faire se pourra. Ne chagrinez point vos amis de ce monde pour l'amour de ceux qui sont dans l'autre. Si là-bas, ou là-haut, chacun a le choix de passer son temps avec telle compagnie qu'il lui plaira, j'y arriverai avec un plan de vie tout prêt, et composé pour ma satisfaction. J'espère bien d'avance que vous voudrez dès à présent m'accorder quelques quarts d'heure de conversation dans la journée : Henri IV sera de la partie, Sully aussi, et point Moustapha.

Je suis bien aise, monsieur, que vous êtes content de nos Russes qui viennent chez vous. Ceux qui retournent chez eux des pays étrangers sans avoir été à Ferney en sont toujours au regret. Notre nation, en général, a les plus heureuses dispositions du monde. Il n'y a rien de plus aisé que de leur faire goûter le bon, le raisonnable. Je ne sais d'où vient qu'on s'est trompé souvent dans les moyens : volontiers je mettrai le tort du côté du gouvernement, qui s'y est pris gauchement. Quand on connaîtra plus cette nation en Europe, on reviendra de beaucoup d'erreurs et de préventions qu'on a sur le compte de la Russie.

Je vois toujours avec bien du plaisir le souvenir que vous avez de ma mère, qui est morte bien jeune à mon grand regret.

Si messieurs les Vénitiens le voudraient, il n'y aurait rien de plus aisé que d'envoyer Moustapha, selon vos désirs, passer le carnaval de l'année 1771 avec Candide dans leur humide ville. Je suis charmée de savoir le comte Schouvalow rentré dans vos bonnes grâces; il serait étonnant qu'il ne vous eût pas répondu, car assurément il est un des hommes les plus exacts et les plus appliqués que je connaisse. Je ne crois pas me tromper en prédi-

sant que sa patrie a de grands services à en attendre; sa capacité est fort au-dessus de son âge : il n'a pas trente ans.

Soyez assuré, monsieur, de tous les sentiments que vous me connaissez.

CATHERINE.

### 7846. — DE M. LE PRÉSIDENT DE BROSSES [1].

Mars 1770.

Nos voisins les Genevois, monsieur, veulent se mettre à la grecque; c'est l'air et la mode du jour. Ils ont lu leur Thucydide; ils savent que l'usage et la bonne manière sont qu'il y ait deux factions dans une ville; que celle qui prédomine pour le moment mette poliment l'autre à la porte, et que celle-ci se retire à Mégare, où on la reçoit avec beaucoup de charité. C'est ce que la ville de Versoy, honnête comme elle est, ne manquerait sans doute pas de faire si elle existait; mais les exilés, qui se seront munis de parapluies en attendant les toits, peuvent s'assurer de sa bonne volonté future contingente et très-contingente. J'ignore le droit public de ces messieurs, et ne sais qui des deux a tort ou raison dans cette querelle, où l'on dit que vous favorisez fort le parti expulsé : *Placuit sed victa Catoni.* Mais je sais fort bien qu'il en peut être de ceci comme de tant d'autres événements, où les deux partis ont tort et personne n'a raison. Je me rappelle qu'un de mes amis, voyant ses gens se battre, leur disait : « Battez-vous bien, mes enfants, vous ne vous battrez jamais tant que vous le méritez. » Il est écrit qu'il faut que le monde se dévore ici-bas. Ces gens-là n'ont pas, comme d'autres, de dragon qui les mange tout vifs et engloutisse leur substance. Faute de cela, ils se dévorent eux-mêmes par passe-temps.

Il est pourtant malheureux pour notre pays de Gex que le projet très-bon d'une ville à Versoy n'ait pas été pris sur le temps, exécuté sur le chaud [2]. De toute manière, les événements auraient tourné en faveur du nouvel établissement; et l'on peut s'assurer que les émigrations du voisinage auraient été fréquentes. A présent, c'est une chose en l'air et probablement manquée. Le cardinal de Richelieu disait que tout projet où l'on met dix ans à l'exécution n'a point de suite en France.

Cette occasion heureuse en amenait simplement et naturellement une autre beaucoup plus essentielle et de plus grande importance : le moyen tant cherché, et enfin trouvé, de donner un état à un si grand nombre de citoyens qui n'en ont point [3], d'en ramener bien d'autres qui reviendraient

1. Éditeur, Th. Foisset.

2. Ce projet venait, comme on sait, du duc de Choiseul. Depuis 1815, Versoy fait partie des communes du pays de Gex qui ont été incorporées au canton de Genève. (TH. F.)

3. Les protestants. Dès 1759, le président de Brosses, d'accord avec le ministère, avait fait en leur faveur au parlement de Dijon une ouverture qui avait échoué. (TH. F.)

peut-être [1], et de laisser la tolérance se gîter au moins dans un petit recoin des confins. On n'a osé le proposer dans le temps, crainte d'être contredit par les antagonistes. On le fera encore moins aujourd'hui que la faction adverse se tient debout contre l'autre. Elle a de quoi se soutenir, ayant de son côté le grand nerf. Il y a là quelqu'un qui n'en doit pas manquer [d'argent], de l'air dont il s'y prend et de la façon dont il le prend [2].

Venant à la proposition que vous me faites de cent dix mille livres comptant pour la propriété de Tournay, voulez-vous bien vous rappeler que j'ai cette proposition écrite et convenue de votre main à cent quarante-sept mille livres, en 1759, y compris à la vérité les trente-cinq que vous m'avez payées pour la jouissance en 1758? Observez qu'il y a onze ans de cela, et que l'intervalle écoulé a nécessairement absorbé d'autant le temps de la jouissance et rapproché d'autant un terme malheureux, mais inévitable à l'humanité. Je désire de tout mon cœur, et plus sincèrement que vous ne le croyez peut-être, qu'il soit encore extrêmement reculé. Un homme aussi célèbre que vous ne peut trop longtemps faire l'honneur de son siècle. Mais tout le pouvoir de l'univers ne saurait empêcher qu'onze ans s'étant écoulés depuis 1759, le terme quelconque ne soit de onze ans plus voisin aujourd'hui qu'il ne l'était en 1759. Ne parlons pas de l'avenir; à notre âge, Montaigne n'aimait plus à y jeter les regards.

> Tu ne quæsieris, scire nefas! quem mihi, quem tibi
> Finem Di dederint!

Calculez sur les onze ans passés, vous qui calculez si bien.

Peut-être me direz-vous que ce n'était pas sérieusement que vous aviez fait cette convention à cent quarante-sept mille livres. Peut-être cette fois-ci n'est-ce aussi qu'une velléité passagère qui vous a pris l'autre jour en m'écrivant, à laquelle vous ne songez plus au moment où nous en parlons. Quoi qu'il en soit, et quelque marché que fasse aujourd'hui celui qui vend des fonds, il est comme impossible qu'il ne soit mauvais pour lui. Il y a de perfides nécromans qui ont reçu le pouvoir de transformer les patagons [3] en feuilles de chênes. Il est certain que, si je les consulte, ils me conseilleront d'accepter le marché et d'envoyer cet argent tenir compagnie à vos anciens trente-cinq mille livres déjà métamorphosées [4].

## 7847. — A MADAME NECKER.

(Vers mars.)

Il me paraît, madame, que le plaisir de servir le public est un excellent remède pour M. Necker. On dit qu'il a parlé avec

1. Les descendants des réfugiés.
2. L'abbé Terray, contrôleur général.
3. Monnaie d'argent espagnole.
4. Il paraît que ces nouvelles propositions de Voltaire n'eurent pas d'autre suite.

la plus grande éloquence à la séance de la compagnie des Indes. Je vois de plus en plus que vous êtes faits l'un pour l'autre.

J'ai lu l'abbé Galiani[1]. On n'a jamais été si plaisant à propos de famine. Ce drôle de Napolitain connaît très-bien notre nation : il vaut encore mieux l'amuser que la nourrir. Il ne fallait aux Romains que *panem et circenses*[2]; nous avons retranché *panem*, il nous suffit de *circenses*, c'est-à-dire de l'Opéra-Comique.

Vous êtes bien bonne, madame, de tenir pour l'ancien goût de la tragédie. Soyez bien persuadée que vos lettres me font beaucoup plus de plaisir que les battements de mains du parterre; vous êtes mon public.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

### 7818. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Avril[3].

Je reçois, en ce moment, les faveurs de M. Bouvart[4], dont je vous remercie tous deux. J'ai renoncé à ma chèvre, mon cher ange; le temps est trop affreux; je suis plongé dans les neiges.

Je vous demande quelques mois de grâce pour *le Dépositaire;* il m'est impossible de travailler dans l'état où je suis; quand je serai en vie, à la bonne heure, je serai assurément à vos ordres.

Les petits versiculets faits pour M^me^ la duchesse de Choiseul et pour M. Saurin n'étaient faits que pour eux.

C'est apparemment pour faire sa cour à M. l'abbé Terray qu'on les a montrés.

Voulez-vous me faire un plaisir? informez-vous, je vous en prie, si on a *fulminé*, le jeudi de l'absoute, la bulle *In cœna Domini*[5]. Quel mot, *fulminé!* cela m'est important pour fixer mes idées sur Ganganelli ; il faut avoir des idées nettes.

Mais surtout dites à M^me^ de Choiseul que vous vous êtes chargé expressément de la gronder.

Me pardonnez-vous tout ce bavardage?

1. *Dialogues sur le commerce des blés*, 1770, in-8°. Voyez tome XVIII, page 12.
2. Juvénal, satire x, vers 81.
3. Dans l'édition de Kehl, cette lettre est datée de mars. Le nom du mois est surchargé dans l'original. (B.)
4. La réponse à la consultation, ou lettre 7811.
5. Clément XIV ne la fulmina pas; voyez la note de Voltaire, tome XVIII, page 43.

### 7849. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

3 avril 1770.

De Chaulieu l'épicurien
Je n'eus point en don le génie;
Mais la goutte qui me retient
Sur mon grabat à l'agonie,
Vient par sa généalogie
De la même dont fut atteint
Cet aimable Sybaritain.
Je vois que par détail il faut quitter la vie
Ou plus tôt ou plus tard; les ressorts sont usés :
L'un ne digère plus, l'autre a les yeux blessés;
De sourds et de perclus la gente moribonde
Transportent en ballots par bonne occasion
Leur gros bagage en l'autre monde,
Jusqu'à la dissolution
Qui rassemble le tout dans le séjour immonde.
Pour moi, je sens déjà crouler le bâtiment,
Mes pieds estropiés perdent leur mouvement;
Couvert de mes débris, je me fais une fête
Que de maux conjurés l'implacable tempête,
Par hasard jusqu'en ce moment,
Ait encore épargné ma tête.

Mes maux m'ont empêché de répondre à votre charmante lettre. Les sons de votre lyre se sont fait entendre dans le Tartare, où j'étais à la gêne; ils ont fléchi les tyrans qui m'opprimaient; ils m'ont rendu à la vie, comme autrefois Orphée sut délivrer Eurydice. Le premier usage que je fais de ma convalescence est de remercier l'Orphée ou l'Apollon qui me l'a procurée, et de lui envoyer en tribut une faible production de malade[2]. J'attends le retour de mes forces pour vous en dire davantage, en implorant la nature pour qu'elle conserve la seule colonne du Parnasse qui nous reste, et ce bras armé du foudre de la raison, qui a écrasé la superstition et le fanatisme.

### 7850. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 7 avril.

Mon cher grand écuyer, il faut que frère François mette tout au pied de son crucifix. Les livres qui font ma consolation ne me viennent point, il faut que l'abbé Terray ait arrêté les guimbardes avec les rescriptions. Il m'a pris tout mon bien de patrimoine, et fort au delà. Non-seulement il me traite en capucin,

1. *OEuvres de Frédéric le Grand*, édition Preuss, tome XXIII; Berlin, 1853.
2. *Dialogue de morale à l'usage de la jeune noblesse.*

mais il me traite en évêque. Il veut que je meure banqueroutier comme la plupart de nosseigneurs. Le bon Dieu soit loué! La fin de la vie est triste, le milieu n'en vaut rien, et le commencement est ridicule.

M. Delaleu a trop d'affaires pour m'avoir jamais entendu. Je lui ai toujours dit que le plaisir que me faisait M. de La Borde était de m'épargner sept à huit pour cent, pour le change et pour la conversion de l'argent de Genève en argent de France.

Au reste, je trouve très-bon qu'on prenne les rescriptions des financiers qui ont gagné beaucoup en pillant l'État; mais je trouve très-mauvais qu'on prenne le patrimoine des particuliers, et qu'on ruine des familles innocentes. Vous vous en sentirez comme moi, messieurs; je vous exhorte à entrer, à mon exemple, dans l'ordre des capucins.

Je remercie bien le conseiller du parlement[1] de la bonté qu'il a pour l'affaire de mon benêt de Franc-Comtois. Je le prie de vouloir bien me mander combien cela aura coûté de frais. J'enverrai sur-le-champ une lettre de change, en dépit de M. l'abbé Terray.

Si j'avais des rescriptions sur le Grand Turc, l'impératrice de Russie me les ferait bien payer. Je crois vous avoir dit[2] qu'elle m'a mandé qu'elle ne manquerait ni d'hommes ni d'argent; tout le monde n'en peut pas dire autant.

Genève se dépeuple, mais le contrôleur général de France leur paye toujours quatre millions cinq cent mille livres de rente. Pourquoi ne pas prendre cet argent, au lieu du nôtre?

Allez au plus vite jouir des douceurs de la campagne avec Mme de Florian. Nous sommes enchantés d'apprendre que sa santé s'est rétablie.

Nous vous embrassons, vous et elle, et le grand conseil et le parlement.

Frère François.

### 7851. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 9 avril.

Madame, en attendant que vous veniez faire votre entrée dans votre nouvelle ville, qu'il est si difficile de fonder; avant que je vous harangue à la tête des capucins; avant que je vous pré-

1. D'Hornoy, petit-neveu de Voltaire, et fils de la première femme de Florian.
2. Il n'en a pas encore parlé à Florian.

sente le vin de ville, le plus détestable vin qu'on ait jamais bu; avant que je vous affuble du cordon de saint François, que je vous dois; avant que je mette mon vieux cœur à vos pieds; pendant que les tracasseries sifflent à vos oreilles, pendant que des polissons sont sous les armes dans le trou de Genève, pendant que tout le monde fait son jubilé chez les catholiques-apostoliques-romains, pendant que votre ami Moustapha tremble d'être détrôné par une femme, je chante en secret ma bienfaitrice, dans le fond de mes déserts; et comme on ne vous peut écrire que pour vous louer et vous remercier, je vous remercie de ce que vous avez bien voulu faire pour mon gendre Dupuits-Corneille.

J'ai eu l'insolence d'envoyer à vos pieds et à vos jambes les premiers bas de soie[1] qu'on ait jamais faits dans l'horrible abîme de glaces et de neiges où j'ai eu la sottise de me confiner. J'ai aujourd'hui une insolence beaucoup plus forte. A peine monseigneur Atticus-Corsicus-Pollion a dit, en passant dans son cabinet : « Je consens qu'on reçoive les émigrants, » que sur-le-champ j'ai fait venir des émigrants dans ma chaumière. A peine y ont-ils travaillé qu'ils ont fait assez de montres pour en envoyer une petite caisse en Espagne. C'est le commencement d'un très-grand commerce (ce qui ne devrait pas déplaire à M. l'abbé Terray). J'envoie la caisse à monseigneur le duc par ce courrier, afin qu'il voie combien il est aisé de fonder une colonie quand on le veut bien. Nous aurons, dans trois mois, de quoi remplir sept ou huit autres caisses; nous aurons des montres dignes d'être à votre ceinture, et Homère ne sera pas le seul qui aura parlé de cette ceinture.

Je me jette à vos gros et grands pieds pour vous conjurer de favoriser cet envoi, pour que cette petite caisse parte sans délai pour Cadix, soit par l'air, soit par la mer; pour que notre protecteur, notre fondateur, daigne donner les ordres les plus précis. J'écris passionnément à M. de La Ponce[2] pour cette affaire, dont dépend absolument un commerce de plus de cent mille écus par an. Je glisse même dans mon paquet un placet pour le roi. J'en présenterais un à Dieu, au diable, s'il y avait un diable; mais j'aime mieux présenter celui-ci aux Grâces.

O Grâces! protégez-nous!

C'est à vous qu'il faut s'adresser en vers et en prose.

1. Voyez lettre 7667.
2. Cette lettre manque.

Agréez, madame, le profond respect, la reconnaissance, le zèle, l'impatience, les sentiments excessifs de votre très-humble et très-obligé serviteur.

Frère FRANÇOIS, *capucin plus indigne que jamais.*

7852. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Paris, 9 avril 1770.

C'est donc à un révérend père capucin à qui j'ai affaire aujourd'hui? Vous avez choisi une étrange métempsycose. Savez-vous ce que je ferais si je choisissais la mienne? Je deviendrais taupe. Je suis si ennuyée de ce qui se passe sur terre que j'aimerais mieux ce qui se passe dessous; je n'y verrais pas ce qu'on appelle le dessous des cartes; j'ignorerais toutes les tricheries, et tant mieux; je serais avec mes semblables, et je me dirais : Ces gens-là du moins ne me trompent pas, ils ne m'en font pas accroire. Mon Dieu! mon cher Voltaire, que j'aimerais à causer avec Votre Révérence! vous nous avez envoyé des vers qui ne sentent pas trop la capucinerie, surtout ceux à la grand'maman, que vous m'aviez dit être les moins bons : ils sont charmants, ils ont un succès infini.

La *Mélanie* de La Harpe est fort tombée depuis l'impression; j'aime beaucoup mieux sa *Lettre du solitaire de la Trappe* à l'abbé de Rancé. Saint Grizel et saint Billard sont toujours enfermés. Mais nous avons bien d'autres affaires qui nous occupent, les opérations de finance: elles m'ont rogné les ongles, qui, comme vous savez, n'étaient pas trop longs; je perds plus de mille écus de rente, et je me flatte, pour l'amour de vous, toute proportion gardée, .que vous en perdez cinq ou six fois autant. Plus la somme que l'on perd est petite, plus le dommage est grand, parce qu'il est bien près du nécessaire.

Nous avons aussi le procès de M. d'Aiguillon qui fait grand bruit; vous ne vous attendez pas que je vous raconte aucun détail; c'est au-dessus de ma capacité.

Vous êtes extrêmement bien avec la grand'maman, nous ne cessons de parler de vous. Quand il arrive une de vos lettres, soit à elle ou à moi, c'est une grande joie pour le petit comité. Le capucin Voltaire serait admis dans ce comité et deviendrait notre directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que votre *Encyclopédie*? Vous ne m'en jugez pas digne; est-ce qu'elle ressemblerait à l'autre?

Dites-moi aussi, je vous prie, pourquoi vous n'avez pas engagé M. Cramer à me venir voir? Ses impressions ne sont-elles que pour la cour? Vous comptez pour bien peu vos amis.

J'entends dire qu'on vous érige une statue, qu'elle sera placée dans la Bibliothèque; je l'aime mieux là qu'à l'Académie. Votre empire est univer-

1. *Correspondance complète,* édition de Lescure; 1865.

sel, vous n'êtes point fait pour un petit État; mais revenons à votre capucinerie.

Vous ne fûtes jamais des Cotins le héros;

et l'on ne dira point :

Et maintenant le soutien des dévots.

Ces vers sont assez jolis, et j'achèterais bien cher certain ouvrage dont on n'a que des fragments.

Il est vrai, je ne m'en défends pas, j'aime mieux le plaisant que le sérieux; cependant je serais bien aise d'avoir votre *Encyclopédie;* c'est le seul moyen de me faire rechercher et mériter le beau titre d'encyclopédiste.

Adieu, mon révérend père, faites tous les jours mention de moi dans votre *Memento.*

### 7853. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 10 avril.

Madame, mon enthousiasme a redoublé par la lettre du premier mars, dont Votre Majesté impériale a daigné m'honorer. Il n'y a point de prêtre grec qui soit plus enchanté de votre supériorité continuelle sur les circoncis que moi, misérable baptisé dans l'Église romaine. Je me crois né dans les anciens temps héroïques, quand je vois une de vos armées au delà du Caucase, les autres, sur les bords du Danube; et vos flottes, dans la mer Égée. Je plains fort le hospodar de la Moldavie. Ce pauvre Gète n'a pas joui longtemps de l'honneur de voir Tomyris. Pour le hospodar de la Valachie, puisqu'il a de l'esprit il restera à votre cour.

Il ne reste plus d'autre ressource à vos ennemis que de mentir.

Les gazetiers ressemblent à M. de Pourceaugnac, qui disait : Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait[1].

Je m'imagine très-sérieusement que la grande armée de Votre Majesté impériale sera dans les plaines d'Andrinople au mois de juin. Je vous supplie de me pardonner si j'ose insister encore[2] sur les chars de Tomyris. Ceux qu'on met à vos pieds sont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne suis point du métier des homicides. Mais hier deux excellents meurtriers

1. *Pourceaugnac*, acte I, scène VI.
2. Voyez tome XLVI, page 341.

allemands m'assurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille, et qu'il serait impossible à un bataillon ou à un escadron de résister à l'impétuosité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains se moquaient des chars de guerre, et ils avaient raison ; ce n'est plus qu'une mauvaise plaisanterie quand on y est accoutumé ; mais la première vue doit certainement effrayer et mettre tout en désordre. Je ne sais d'ailleurs rien de moins dispendieux et de plus aisé à manier. Un essai de cette machine, avec trois ou quatre escadrons seulement, peut faire beaucoup de bien sans aucun inconvénient.

Il y a très-grande apparence que je me trompe, puisqu'on n'est pas de mon avis à votre cour; mais je demande une seule raison contre cette invention. Pour moi, j'avoue que je n'en vois aucune.

Daignez encore faire examiner la chose ; je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils disent qu'il n'y a que les chevaux de frise qui puissent rendre cette manœuvre inutile : car pour le canon le risque est égal des deux côtés ; et, après tout, on ne hasarde de perdre, par escadron, que deux charrettes, quatre chevaux, et quatre hommes.

Encore une fois, je ne suis point meurtrier, mais je crois que je le deviendrais pour vous servir.

Il y a quinze jours que les officiers du régiment de Montfort, que j'avais engagés à servir Votre Majesté impériale, ont pris parti : les uns sont rentrés au service savoyard, les autres sont allés en France ; il y en a un qui a l'honneur d'être capitaine dans l'armée de Genève, consistant en six cents hommes. Genève est actuellement le théâtre de la plus cruelle guerre en deçà du Rhin. Il y a eu même quatre personnes assassinées par derrière dans l'Église militante de Calvin. Je m'imagine que dorénavant l'Église grecque en usera ainsi, et qu'elle ne verra plus que le dos des musulmans ; en ce cas, les chars ne seront bons qu'à courir après eux.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté, comme le hospodar de Valachie, et j'envie sa destinée.

Que Votre Majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, la reconnaissance, et l'admiration du vieil ermite de Ferney.

J'ai reçu une belle lettre de M. le comte de Schouvalow, votre chambellan ; mais il ne me dit point le jour où votre cour sera dans Stamboul.

### 7854. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 12 avril.

M. Duclos est arrivé il y a dix ou douze jours, mon cher et illustre maître. Je n'ai rien eu de plus pressé que de lui donner le mémoire sur le sieur Royou. Il m'a demandé un peu de temps pour faire des informations; et c'est ce qui a retardé tant soit peu la réponse que je vous dois à ce sujet. Il s'est donc informé à différentes personnes de Bretagne, qui sont à Paris, et qui lui ont toutes assuré que ce Royou est à la vérité un homme de beaucoup d'esprit, mais un très-mauvais sujet. On a dû écrire, il y a quelques jours, en Bretagne, pour avoir plus de détails, et on attend la réponse, dont je ne manquerai pas de vous faire part. En attendant, M. Duclos, qui me charge de vous faire mille compliments et remerciements de votre confiance, vous exhorte à aller, comme on dit, bride en main, et à ne pas vous intéresser pour ce Royou, avant que de savoir s'il en est digne.

Vous n'ignorez pas, sans doute, que notre confrère était allé à Saintes pour négocier avec M. de La Chalotais, qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ses fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'Aiguillon entamée: elle pourrait devenir très-sérieuse; mais elle pourrait bien aussi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire Panckoucke, qui voit toujours ses cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, se propose d'aller incessamment vous rendre ses hommages. C'est un honnête garçon dont je crois que vous serez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit[1], la litière de maître Aliboron, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes[2] qui seront, à ce qu'on dit, magnifiques; en attendant, nous n'avons pas le sol ou le sou; nous danserons bien, et nous rirons tant bien que mal, mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours assez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité, qui continue; mais cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois.

### 7855. — A M. TABAREAU[3].

14 avril 1770.

Si vous êtes à Paris encore, monsieur, votre bibliothécaire vous présente une requête au nom du pays de Gex[4]: c'est

1. Voyez tome XLIII, page 224.
2. Pour le mariage du dauphin, depuis Louis XVI.
3. Éditeurs, Bavoux et François.
4. Voyez les *Écrits pour les Serfs du mont Jura*.

qu'aucune des lettres qu'on nous écrit ne passe par Genève, et que tout soit adressé à Versoy, où nous les envoyons chercher.

Les lettres simples de Paris à Gex et à Versoy ne doivent coûter que neuf sous, et elles en coûtent quinze en passant par Genève. Cela fait au bout de l'année un objet très-considérable pour les particuliers, surtout dans un temps où M. l'abbé Terray nous invite à l'économie.

Oserais-je encore vous supplier de vouloir bien faire insérer dans les *Petites Affiches* cet avertissement :

*Tous ceux qui écrivent au pays de Gex sont avertis d'adresser leurs lettres à Versoy, et non pas à Genève, sans quoi elles courent risque d'être perdues.*

Je me charge de faire passer le même avertissement au *Mercure* et à la *Gazette*.

On me dira peut-être qu'il faut que les citoyens se retranchent, et que la ferme des postes gagne. Mais si les citoyens n'ont plus d'argent pour payer les pensées de leurs amis, que deviendrons-nous ? Un peu de commisération, messieurs, je vous en supplie.

### 7856. — A M. TABAREAU [1].

Je fais toujours de sincères vœux, dans ce saint temps de Pâques, pour la délivrance de saint Grizel et de saint Billard; mais je fais encore plus de vœux pour être en état de vous recevoir à Versoy ou à Ferney. Si les nouveaux établissements vous engagent à faire encore quelque voyage dans notre pays, vous y trouverez des amis véritables: car vous êtes aimé partout où vous allez, et surtout de Mme Denis et de frère François.

Je ne sais s'il me serait permis de représenter à monsieur le contrôleur général que c'est mon patrimoine que j'avais mis en rescriptions; que ce n'est point une affaire de finance, que c'est un bien dont je suis comptable à ma famille, etc. Probablement il ne m'écouterait pas; ventre affamé n'a point d'oreilles; il faut en France souffrir et se taire.

1. Dans l'édition Beuchot, ce billet est daté du 14 avril 1770. Cette date est fausse si celle du billet précédent est exacte. (G. A.)

Il y a de plus, dans Beuchot, deux paragraphes tirés de la lettre du 28 juin suivant.

7857. — A M. DE LA BORDE.

A Ferney, 16 avril.

Je n'ai l'honneur de vous connaître, monsieur, que par votre générosité. Vous commençâtes par m'aider à marier la petite-fille de Corneille; vous avez eu toujours la bonté de me faire toucher mes rentes, sans souffrir que je perdisse un denier par le change; vous avez bien voulu encore placer mon petit pécule : qu'ai-je fait pour vous? rien.

Si j'étais jeune, je viendrais en poste vous embrasser à la Ferté ; mais j'ai bientôt soixante-dix-sept ans, et je suis très-malade.

Je ne savais pas un mot des belles choses qui se sont faites, quand je vous écrivis le 5 de mars[1]. Je n'ai encore vu ni édit, ni déclaration ; je suis enterré dans les neiges, où je meurs.

Je comprends un peu à présent, et je conçois qu'on a jeté sur votre maison une grosse bombe, dont un éclat est tombé sur ma chaumière. Dans ce désastre, vous voulez encore rétablir mon toit, que les ennemis ont brûlé. C'en est trop, monsieur, il ne faut pas que vous payiez tous les frais de la guerre ; vous êtes trop noble. J'accepte tout ce que vous me proposez, excepté ce dernier trait de grandeur d'âme.

Oui, monsieur, votre idée des rentes sur la ville est très-bonne ; et je vous supplie de donner ordre qu'on l'exécute.

Vous savez les desseins de M. le duc de Choiseul sur la fondation d'une ville dans mon voisinage. Vous êtes instruit des meurtres commis à Genève, et de la protection que la cour donne aux émigrants.

Je n'ai pas déplu à M. le duc de Choiseul, en recueillant chez moi plusieurs habitants de Genève. En six semaines ils ont fait des montres, j'en ai envoyé une caisse à M. le duc de Choiseul lui-même. J'établis une manufacture considérable; si elle tombe, je ne perdrai que l'argent que je prête sans aucun profit.

Les seize mille cinq cents livres dont vous me parlez viendraient très-bien au secours de notre manufacture au mois d'auguste.

Si vous pouviez m'indiquer quelque manière d'avoir de l'or d'Espagne en lingots ou espèces, vous me rendriez un grand ser-

1. Cette lettre manque.

vice ; il ne nous en faudra que pour environ mille louis par an. Les ouvriers disent que l'or est beaucoup trop cher à Genève, et qu'on perd trop sur les louis d'or; on donnerait des lettres sur Lyon pour chaque envoi de matière.

Tout cela est fort éloigné de mes occupations ordinaires; mais j'ai le plaisir de décupler les habitants de mon hameau, de faire croître du blé où il croissait des chardons, d'attirer des étrangers, et de faire voir au roi que je sais faire autre chose que l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*, et des vers.

Je sais surtout, monsieur, sentir tout votre mérite et toutes les obligations que je vous ai. Je vous crois fort au-dessus des revers que vous avez essuyés. Toutes les âmes nobles sont fermes.

J'ai l'honneur d'être, avec une reconnaissance inviolable, avec l'estime qu'on vous doit, avec l'amitié que vous m'inspirez, monsieur, etc.

### 7858. — DE M. HENNIN[1].

A Genève, le 19 avril 1770.

Les deux aventuriers dont j'ai eu l'honneur de vous parler, monsieur, se sont rendus si suspects que je vous serais très-obligé de me dire ce que vous savez de leur conduite avec le pauvre M. D........; l'ont-ils créé gouverneur du fils de leur prince, qui n'est pas encore marié, et s'est-il tiré sain et sauf de leur compagnie?

Je ne reçois aucune nouvelle. On oublie Versoy, Genève, et toutes les montagnes d'Europe pour s'occuper du grand procès[2], et du mariage[3] qui va faire distraction aux idées financières ou antifinancières.

Salut et gaieté en attendant que monsieur l'abbé[4] vous remette en état de faire le bien que vous aimez.

Mes respects, etc.

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin;* 1825.

2. Il est question ici du procès du duc d'Aiguillon, relativement à sa conduite en Bretagne pendant le temps qu'il avait été commandant dans cette province, procès auquel le public s'intéressait beaucoup, à cause des discussions qu'il amenait sur les matières d'administration.

C'est aussi à cette époque qu'eut lieu le célèbre procès de Billard, caissier des postes, qui avait fait une banqueroute considérable : cette affaire présentait des circonstances singulières qui occupaient aussi le public.

3. Le mariage du dauphin, depuis Louis XVI.

4. L'abbé Terray.

7859. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Par Versoy, pour le château de Ferney, 20 avril.

Je suis enchanté quand vous avez la bonté de m'écrire, mais je ne me plains point quand vous me négligez. Il faudrait que je radotasse cent fois plus que je ne fais pour exiger que mon héros, vice-roi d'Aquitaine, premier gentilhomme de la chambre, entouré d'enfants, de parents, d'amis, d'affaires considérables domestiques et étrangères, eût du temps à perdre avec ce vieux solitaire qui vous sera attaché jusqu'à son dernier moment.

Je m'attendais bien, monseigneur, que les *Souvenirs de madame de Caylus* vous en rappelleraient beaucoup d'autres. Ils ne disent presque rien; mais ils rafraîchissent la mémoire sur tout ce que vous avez vu dans votre première jeunesse. Tout est précieux du siècle de Louis XIV, jusqu'aux bêtises du valet de chambre La Porte [1]. Je ne crois pas qu'il y ait un seul nom des personnes dont sa cour était composée qui ne puisse exciter encore de l'attention, non-seulement en France, mais chez les étrangers.

Il faut à présent aller en Russie pour voir de grandes choses. Si on vous avait dit, dans votre enfance, qu'il y aurait à Moscou des carrousels d'hommes et de femmes plus magnifiques et plus galants que ceux de Louis XIV; si on avait ajouté que les Russes, qui n'étaient alors que des troupeaux d'esclaves, sans habits et sans armes, feraient trembler le Turc dans Constantinople, vous auriez pris ces idées pour des contes des *Mille et une Nuits*.

L'impératrice me faisait l'honneur de me mander, il n'y a pas quinze jours [2], qu'elle ne manquait et ne manquerait ni d'hommes ni d'argent. Pour des hommes, il y en a en France; et pour de l'argent, votre contrôleur général doit en avoir, car il nous a pris tout le nôtre. La bombe a crevé sur moi: il m'a pris deux cent mille francs qui faisaient tout mon patrimoine, et que j'avais mis entre les mains de M. de La Borde. Si cet holocauste est utile à l'État, je fais le sacrifice sans murmurer.

J'avais déjà partagé mon bien comme si j'étais mort. Mes besoins se réduiront à peu de chose pour quelques jours que j'ai encore à vivre; ainsi je ne regrette rien.

Vous avez eu trop de bonté de vous arranger si vite avec ma

1. Il y a un article tome XIV, page 95.
2. Il y a un peu plus longtemps (voyez lettres 7755 et 7817); ou la lettre est perdue.

famille ; vous savez que j'étais bien éloigné de demander pour elle un payement si prompt. Je serais extrêmement affligé que vous vous fussiez gêné.

Je ne sais à quoi aboutiront toutes les secousses que l'on donne aux fortunes des particuliers. J'imagine toujours que le gouvernement sera prudent et équitable.

Je ne m'attendais pas que mon neveu, qui a eu l'honneur de vous parler, fût jamais juge de M. le duc d'Aiguillon ; cela me paraît ridicule. Je suis entouré de ridicules plus sérieux. Vous savez sans doute qu'il y a eu du monde de tué à Genève, et que ces pauvres enfants de Calvin sont sous les armes depuis deux mois. Genève n'est plus ce que vous l'avez vue. Mon petit château, que vous avez daigné honorer de votre présence, et que j'ai beaucoup agrandi depuis, est plein actuellement de Genevois fugitifs à qui j'ai donné un asile. J'ai eu chez moi des blessés, la guerre a été à ma porte. La république a envoyé mon libraire en ambassade à Versailles ; je m'imagine que le roi lui enverra son relieur pour mettre la paix chez elle.

Je conçois que vous avez des affaires qui doivent vous occuper davantage ; les tracasseries de ce monde ne finissent point tant qu'on est sur le trottoir.

La Fontaine avait bien raison de dire :

> Jamais un courtisan ne borna sa carrière.

On n'attrape jamais le repos après lequel tout le monde soupire ; le repos n'est que dans le tombeau. J'ai été sur le point de le trouver au milieu de mes neiges, il n'y a pas longtemps ; j'en suis encore entouré l'espace de quarante lieues ; il y en a actuellement de trente pieds de hauteur dans les abîmes du mont Jura. La Sibérie est le paradis terrestre, en comparaison de ce petit morceau.

Franchement, j'aurais mieux aimé vous faire ma cour dans votre beau palais, qui est aussi brillant que votre Place-Royale était triste ; mais je vois bien que je mourrai sans avoir eu la consolation de vous revoir, et cela me fâche.

Si vous êtes le doyen de notre Académie, je suis, moi, le doyen vos courtisans ; il n'y a personne en France qui puisse me disputer ce titre.

Je serais enchanté que vous pussiez rendre M^lle^ Clairon au théâtre. Je ne jouirais pas à la vérité de cette conversion, mais le public vous en saurait gré (si le public sait jamais gré de

quelque chose). On passe sa vie à travailler pour des ingrats; on voit deux ou trois générations passer sous ses yeux : elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau : j'entends pour les vices du cœur, car pour les beaux-arts et le bon goût, c'est autre chose. Le bon temps est passé, il faut en convenir. Enveloppez-vous dans votre gloire et dans les plaisirs, c'est assurément le meilleur parti. Vous pourriez très-bien, quand vous serez dans le royaume du prince Noir[1], vous donner l'amusement de faire jouer *les Guèbres*. Il y a là un jeune avocat général, M. Dupaty, qui pétille d'esprit, et qui déteste cordialement les prêtres de Pluton. Il est idolâtre de la tolérance. Mon apostolat n'a pas laissé de faire fortune parmi les honnêtes gens; c'est ce qui berce ma vieillesse. Mais ce qui la bercerait avec plus de charmes, ce serait de vous apporter ma maigre figure, avec mon très-tendre et très-profond respect.

En attendant, je prierai Dieu pour vous, en qualité de bon capucin. Cette nouvelle dignité, dont je suis décoré, a beaucoup réjoui Ganganelli, qui est en vérité un homme de beaucoup d'esprit.

Daignez recevoir ma bénédiction, comme vous la reçûtes à Notre-Dame de Cléry.

Frère François, *capucin indigne.*

7860. — A M. DE SUDRE,

AVOCAT A TOULOUSE.

20 avril.

Monsieur, quarante lieues de neige qui m'entourent, soixante-seize ans sur ma tête, ma vue presque entièrement perdue, trois mois de suite dans mon lit, m'ont privé de l'honneur de vous répondre plus tôt.

Il me semble qu'il est fort peu important que messieurs les avocats fassent un corps ou un ordre. Les ducs et pairs, les maréchaux de France, font un corps; on dit le corps du parlement, et non pas l'ordre du parlement. Les mots ne sont que des mots. Ce qui est essentiel, c'est que les juges ne fassent pas rouer un innocent, quand les avocats ont démontré son innocence; c'est qu'un gradué de village n'ait pas l'insolence de condamner à mort la famille de Sirven, sur les présomptions les plus absurdes; c'est qu'on respecte plus la vie des citoyens, et que nos barbares

1. La Guienne, dont Richelieu était gouverneur.

usages, qu'on appelle jurisprudence, ne déshonorent pas notre nation.

Dieu merci, la française est la seule, dans l'univers entier, chez qui l'on achète le droit de juger les hommes, et chez qui les avocats ne parviennent pas à être juges par leur seul mérite. Nous avons été Gaulois, Ostrogoths, Visigoths, Francs, et nous tenons encore beaucoup de notre ancienne barbarie dans le sein de la politesse.

Ce sont là mes griefs; et je souhaite passionnément que votre corps ou votre ordre puisse les corriger. Si cela était, ma lettre serait à M. le président de Sudre.

7861. — A M. DE LA HARPE.

23 avril.

Mon cher enfant, n'espérez pas rétablir le bon goût. Nous sommes en tout sens dans le temps de la plus horrible décadence. Cependant soyez sûr qu'il viendra un temps où tout ce qui est écrit dans le style du siècle de Louis XIV surnagera, et où tous les autres écrits goths et vandales resteront plongés dans le fleuve de l'oubli. Les hommes veulent bien se tromper pour quelque temps, cabaler, en imposer; mais ils ne veulent point s'ennuyer.

Il est impossible de lire la plupart des ouvrages qu'on fait aujourd'hui; mais on lira toujours *la Religieuse*. Pourquoi? parce qu'elle est écrite dans le style de Jean Racine.

Je crois qu'à présent on ne lit guère dans Paris que les arrêts du conseil : l'auteur a bien senti qu'il fallait intéresser pour être lu, et parler aux passions. Je suis même persuadé que les écrits de monsieur le contrôleur général ont touché jusqu'aux larmes quatre ou cinq mille pères et mères de famille. Jamais Mlle Clairon ni Mlle Dumesnil n'en ont tant fait répandre; mais on ne peut pas dire à l'auteur, avec Horace[1] et Boileau :

> Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.
> (BOILEAU, *Art poét.*, ch. III, v. 142.)

Celui qui vous a prié, dans sa lettre anonyme, de ne me point ressembler a bien raison; ne ressemblez jamais qu'à vous-même.

Nous embrassons de tout notre cœur, Mme Denis et moi, le père et la marraine de *Mélanie*.

1. *Art poétique*, vers 102.

### 7862. — A M. HENNIN.

24 avril.

Ce qui fait que je n'ai point répondu à mon très-aimable résident, c'est que j'étais mort. Nous avons tous été malades d'un catarrhe qui ne vaut rien du tout pour les gens de soixante-dix-sept ans et demi.

La prospérité du hameau de Ferney m'a ressuscité. J'ai actuellement une quarantaine d'ouvriers employés à enseigner à l'Europe quelle heure il est. Mais je suis bien indigné que M. le duc et Mme la duchesse de Choiseul n'aient point répondu à la lettre la plus importante et la plus ridicule que je pusse jamais leur écrire[1].

M. l'abbé Terray continue à faire des siennes; il continue à me ruiner, il m'écrase sans en rien savoir. Il faut avouer qu'il me met en grande compagnie. Vous savez le conte de l'homme qui criait au voleur quand il passait; cela est fort plaisant, mais cela ne rend l'argent à personne.

Si vous voulez que je vous dise des nouvelles, je n'en sais point d'autres, sinon que le roi de Prusse me mande qu'il protége vivement les jésuites auprès du pape, et qu'il compte sur la canonisation de saint Voltaire et de saint Frédéric. Il me place le premier comme le plus ancien, mais non comme le plus digne.

Pendant ce temps-là, Catherine suit toujours sa pointe, comme dit élégamment le Père Daniel; mais elle n'a point l'ambition de sa canonisation, comme le roi de Prusse.

Mme Denis vous fait mille tendres compliments.

### 7863. — A M. TABAREAU[2].

A Ferney, 24 avril.

Nous autres Français, mon cher ami, nous ne sommes pas dignes de billets de banque ni d'aucuns billets publics. Cela est bon pour des Hollandais, des Anglais, des Vénitiens et des Génois. Mais ce qui est remède pour eux est poison pour nous. Un poison qui me mine, c'est l'aventure de la caisse d'escompte. J'y avais mis presque tout mon bien libre. Ne savez-vous rien de

1. La lettre 7851.
2. Éditeurs, de Cayrol et François (2me Suppl.).

ce nouvel arrangement de finance? Les pauvres actionnaires de bonne foi seront-ils ruinés? La gazette de Suisse dit que La Borde est exilé dans une de ses terres; mais je crois qu'il n'y a de banni que l'argent mis par les particuliers à la caisse d'escompte.

Portez-vous bien : santé vaut mieux que richesse. Je vous embrasse de tout mon cœur.

7864. — A M. LEKAIN.

25 avril.

Mon très-grand et très-cher soutien de la tragédie expirante, on avait dit dans la chambre du roi que vous étiez mort; on me l'avait mandé, et, au lieu de vous répondre, je vous ai pleuré. Dieu merci, j'apprends que vous êtes en vie. La vérité ne se dit guère dans la chambre du roi.

Vous allez briller à Versailles, et faire voir à madame la dauphine ce que c'est que la tragédie française bien jouée. Elle n'en a sûrement pas l'idée.

Pigalle, mon cher ami, tout Pigalle, tout Phidias qu'il est, ne pourra jamais animer le marbre comme vous animez la nature sur le théâtre. Vous avez au-dessus des sculpteurs et des peintres un grand avantage, c'est celui de rendre tous les sentiments et toutes les attitudes, et ils n'en peuvent exprimer qu'un seul.

Nous savons à peu près ce que c'est que la petite drôlerie dont vous nous avez parlé; c'est une ancienne pièce qui n'est point du tout dans le goût d'à présent. Elle fut faite par l'abbé de Châteauneuf, quelque temps après la mort de M[lle] Ninon de Lenclos. Je crois même qu'elle ne pourrait réussir qu'autant qu'on saurait qu'elle est du vieux temps. Ce serait aujourd'hui une trop grande impertinence d'entreprendre de faire rire le public, qui ne veut, dit-on, que des comédies larmoyantes.

Je crois qu'il n'y a dans Paris que M. d'Argental qui ait une bonne copie du *Dépositaire*. Je sais de gens très-instruits que celle qu'on a lue à l'assemblée est non-seulement très-fautive, mais qu'elle est pleine de petits compliments aux dévots que la police ne souffrirait pas. L'exemplaire de M. d'Argental est, dit-on, purgé de toutes ces horreurs.

Au reste, si on la joue, on pourra très-bien s'arranger en votre faveur avec Thieriot; mais il faut que le tout soit dans le plus profond secret, à ce que disent les parents de l'abbé de Châteauneuf, qui ont hérité de ses manuscrits.

Je ne crois pas, entre nous, que les eaux, de quelque nature

qu'elles soient, puissent faire du bien ; mais je crois que l'eau pure en fait beaucoup, et le régime encore davantage. Les voyages des eaux ont été inventés par des femmes qui s'ennuyaient chez elles.

Conservez votre santé malgré M. l'abbé Terray, et qu'il ne vous ôte pas ce bien inestimable.

7865. — A M. ÉLIE DE BEAUMONT[1].

Le 25 d'avril.

Mon cher ami, les dévots qui cabalaient contre M. de Lupé étaient sans doute les Grizel et les Billard. Votre second mémoire est un des plus forts, des plus éloquents, des plus concluants que vous ayez jamais faits. J'approuve fort le *respect* avec lequel vous recevez les lettres de cachet ; mais pour la *joie*, il me paraît qu'elle est de trop. Le *respect* suffisait. La *joie* n'est bien placée qu'à l'audience, où l'on fait payer une lettre de cachet vingt mille francs[2].

On pourrait parler de cette affaire dans le *Dictionnaire encyclopédique*, et vous rendre justice sur tous les points, excepté sur celui de la *joie*. On pourrait glisser cet article dans celui d'*Arrêts notables*. On n'oublierait pas M. Target ; mais il serait bon d'avoir son plaidoyer.

Peut-être le beau-frère de Fréron, à qui ce Fréron a servi d'espion, dont il avait été le délateur, et contre lequel il a obtenu une lettre de cachet, vous priera de le prendre sous sa protection. C'est alors que le public vous bénirait, et qu'on vous battrait des mains depuis votre maison jusqu'à la grand'-chambre.

Je n'ai pas plus de nouvelles aujourd'hui de l'affaire de Sirven que s'il ne l'eût jamais entreprise. Il se pourrait bien faire qu'il l'eût abandonnée. Je vous ai déjà dit que je soupçonnais fort sa cervelle et celles de toute sa famille d'être mal timbrées.

Ma lettre est courte, mon cher ami ; nous sommes tous malades au château, et moi plus que les autres, parce que je suis le plus vieux. Nous avons au mois d'avril dix pieds de neige d'un côté et trente de l'autre. Ce sont là de terribles lettres de cachet de la cour d'en haut.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Élie de Beaumont avait fait obtenir ce dédommagement à la comtesse de Lancize, mise arbitrairement à la Bastille.

7866. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 avril.

Mon cher ange, on m'avait mandé que Lekain était mort ; passe pour moi, qui ai, comme vous savez, soixante-dix-sept ans, et qui n'en peux plus ; mais il faut que Lekain vive, et qu'il fasse vivre mes enfants. Permettez que je vous adresse mes lettres pour lui.

Il me semble que les ciseaux de M. l'abbé Terray sont encore plus tranchants que ceux de la Parque. Ce diable d'homme, en deux coups, me dépouille de tout le bien que j'ai en France.

Je ne sais si vous avez vu milord Cramer, ambassadeur de la république de Genève ; et si, en qualité de mon libraire, il a fait, comme on dit[1], *une grande impression* à Versailles. N'allez-vous pas les mardis dans ce pays-là ?

Je vous demande très-instamment une grâce auprès des puissances : c'est de gronder beaucoup Mme la duchesse de Choiseul, et même, s'il le faut, monsieur son mari, et, par-dessus le marché, M. de La Ponce, son secrétaire.

J'ai recueilli chez moi des horlogers français établis ci-devant à Genève ; j'ai rendu une cinquantaine de familles à la patrie ; j'ai établi une manufacture de montres ; j'ai prêté de l'argent à tous ces ouvriers pour les aider à travailler ; ils ont, en six semaines de temps, rempli de montres une boîte pour Cadix. J'ai pris la liberté de l'envoyer à M. le duc de Choiseul, comme un essai de ce qu'on pouvait faire dans sa nouvelle colonie. J'ai écrit la lettre la plus pressante[2] à Mme la duchesse de Choiseul, et une autre non moins vive à M. de La Ponce. Si on ne me répond point, vous sentez bien qu'on ne survit point à ces outrages-là quand on est attaqué de la poitrine, au milieu des neiges, à la fin d'avril.

Si on ne favorise pas ma manufacture de toutes ses forces, il est certain que je n'ai pas huit jours à vivre. Il n'est pas juste que quand M. l'abbé Terray m'assassine à droite, M. le duc de Choiseul m'égorge à gauche. En vérité, sans saint Billard et saint Grizel, qui font mourir de rire, je crois que je mourrais de douleur.

Mettez-vous donc en fureur contre Mme la duchesse de Choi-

1. Voyez lettre 7843.
2. La lettre 7851.

seul. On dit qu'elle est emportée comme vous dans la conversation, qu'elle n'a ni finesse ni agrément; c'est précisément ce qu'il vous faut.

Comment se porte Mme d'Argental? Vous n'avez pas nos neiges, mais vous avez, dit-on, de la pluie et du froid.

Les solitaires de Ferney sont à vous plus que jamais.

Lisez, s'il vous plaît, cette réponse [1] au frère de Fréron ; et, si vous la trouvez bien, ayez la bonté de la faire mettre à la poste. Je crois qu'il faut affranchir pour Londres.

Je vous demande bien pardon de tant de peines ; mais quand il s'agit de Fréron, il n'y a rien qu'on ne fasse.

Point du tout : ce pauvre diable, accusé par son beau-frère Fréron d'avoir cabalé à Rennes, est actuellement en Espagne. Dieu veuille délivrer la France de son cher beau-frère, et qu'il soit assisté en place de Grève par l'abbé Grizel! V.

### 7867. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 avril.

Vous voulez être taupe, madame : savez-vous bien qu'il y a un proverbe qui dit que les taupes servent d'exemple? *exemplum ut talpa*. Il est vrai que nous avons, vous et moi, quelque ressemblance avec ces animaux, qui passent pour aveugles. Je suis toujours de la confrérie, tant que les neiges couvrent nos montagnes : je ne vois guère plus qu'une taupe; et d'ailleurs j'irai bientôt dans leur royaume, en regrettant fort peu celui-ci, mais en vous regrettant beaucoup.

Vous avez deviné très-juste, madame, en devinant que M. l'abbé Terray m'a pris six fois plus qu'à vous; mais c'est à ma famille qu'il a fait cette galanterie : car il m'a pris tout le bien libre dont je pouvais disposer, et je ferai probablement, en mourant, banqueroute comme un évêque.

Vous voulez avoir cette prétendue *Encyclopédie* qui n'en est point une : c'est un ouvrage malheureusement fort sage (à ce que je crois), mais fort ennuyeux (à ce que j'affirme). Je serai mort avant qu'il soit imprimé, attendu que, de mes deux libraires, l'un est devenu magistrat et ambassadeur, l'autre monte la garde continuellement, en qualité de major, dans le *tripot* de Genève, qu'on appelle *république*.

1. Cette lettre à Royou, beau-frère de Fréron, manque.

Cependant, madame, afin que vous ne m'accusiez pas de négligence, voici trois feuilles qui me tombent sous la main. Faites-vous lire seulement les articles *Adam* [1] et *Adultère* [2]. Notre premier père est toujours intéressant, et adultère est toujours quelque chose de piquant. Vous pourriez aussi vous faire lire l'article *Adorer* [3], parce qu'il y a réellement une chanson composée par Jésus-Christ qui est fort curieuse. Ce n'est point une plaisanterie, la chose est très-vraie. Vous verrez même que c'est une chanson à danser, et qu'on dansait alors dans toutes les cérémonies religieuses.

Quand vous vous serez amusée ou ennuyée de ces trois rogatons, n'oubliez pas, je vous prie, de gronder horriblement votre grand'maman. Elle m'a comblé de grâces, elle m'a fait capucin; elle a fait capitaine d'artillerie un homme [4] que j'ai pris la liberté de lui recommander sans le connaître; elle a donné une pension à un médecin [5] que je ne connais pas davantage, et que je ne consulte jamais; et ce qui est le plus essentiel, elle m'a écrit des lettres charmantes; mais elle est devenue une cruelle, une perfide qui m'abandonne dans ma plus grande détresse, dans une affaire très-importante, dans une manufacture que j'ai établie, et que j'ai mise sous sa protection.

C'est la plus belle entreprise qu'on ait faite dans le mont Jura depuis qu'il existe; cela est bien au-dessus de ma manufacture de soie. Je sers l'État, je donne au roi de nouveaux sujets, je fournis de l'argent même à M. l'abbé Terray; et on ne me fait pas le moindre remerciement; on ne répond point à mes lettres; on se moque de moi, et le mari de Mme Gargantua s'en moque tout le premier : voilà comme sont faites les puissances de ce monde. Je sais bien qu'elles ont d'autres affaires que celles du mont Jura; mais on peut faire écrire un mot, consoler, encourager un pauvre homme.

Enfin, madame, grondez votre grand'maman si vous pouvez; mais on dit qu'il est impossible d'en avoir le courage. Portez-vous bien, madame; ayez du moins cette consolation. Qu'importent mon attachement inviolable et mon respect du mont Jura à Saint-Joseph? L'éloignement entre les gens qui pensent est horrible.

Frère François.

1. Tome XVII, page 53.
2. *Ibid.*, page 65.
3. *Ibid.*, page 60.
4. Fabry.
5. Coste.

### 7868. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 27 avril.

Sire, quand vous étiez malade, je l'étais bien aussi, et je faisais même tout comme vous de la prose et des vers, à cela près que mes vers et ma prose ne valaient pas grand'chose ; je conclus que j'étais fait pour vivre et mourir auprès de vous, et qu'il y a eu malentendu si cela n'est pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jésuite ; c'est encore une raison de plus qui devait me retenir à Berlin; cependant on dit que frère Ganganelli a condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent sous mon nom.

Je vais écrire à Sa Sainteté que je suis un très-bon catholique, et que je prends Votre Majesté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole ; et comme je suis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniser au plus vite : cela ne coûtera que cent mille écus; c'est marché donné.

Pour vous, sire, quand il faudra vous canoniser, on s'adressera à Marc-Aurèle. Vos dialogues[1] sont tout à fait dans son goût comme dans ses principes; je ne sais rien de plus utile. Vous avez trouvé le secret d'être le défenseur, le législateur, l'historien, et le précepteur de votre royaume; tout cela est pourtant vrai : je défie qu'on en dise autant de Moustapha. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon : ce serait rendre service au genre humain.

Pendant que l'empire russe et l'empire ottoman se choquent avec un fracas qui retentit jusqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève est toujours sous les armes; mon manoir est rempli d'émigrants qui s'y réfugient. La ville de Jean Calvin n'est pas édifiante pour le moment présent.

Je n'ai jamais vu tant de neige et tant de sottises. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

1. On trouve dans les *OEuvres posthumes de Frédéric II* trois dialogues. Les interlocuteurs sont, pour le premier, *le prince Eugène, Marlborough* et *le prince de Lichtenstein ;* pour le second, *le duc de Choiseul, Struensée* et *Socrate.* Le troisième est le dialogue intitulé *Marc-Aurèle et un Récollet :* il est de Voltaire; voyez tome XXIII, page 479. Les *OEuvres primitives de Frédéric* contiennent un *Dialogue de morale à l'usage de la jeune noblesse :* et c'est de celui-ci que parle ici Voltaire.

Daignez recevoir la bénédiction de frère François, et m'envoyer celle de saint Ignace.

Restez un héros sur la terre, et n'abandonnez pas absolument la mémoire d'un homme dont l'âme a toujours été aux pieds de la vôtre.

### 7869. — A M. D'ALEMBERT.

A Ferney, 27 avril.

Il n'y a pas d'apparence, mon cher philosophe, mon cher ami, que ce soit à Voltaire vivant [1]; ce sera à Voltaire mourant, car je n'en puis plus ; et depuis quelques jours je sens que je suis au bout de mon écheveau. Je me regarde, dans votre entreprise illustre, comme votre prête-nom. On veut dresser un monument contre le fanatisme, contre la persécution ; c'était vous, c'était Diderot qu'il fallait mettre là ; je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas, au reste, y mettre une barbe de capucin : car, tout capucin que je suis, je n'en porte point la barbe.

Il ne serait pas mal que Frédéric se mît au rang des souscripteurs : cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre philosophique. Il vous a envoyé sans doute le petit ouvrage qu'il a composé en dernier lieu [2], dans le goût de Marc-Aurèle, pendant qu'il avait la goutte : cela sent encore plus son Frédéric que son Marc-Aurèle.

Je vous suis très-obligé de l'article de M. Duclos. Je vous supplie de l'en bien remercier : il est clair, par ce nom même d'Audouer, qui est actuellement en fuite, qu'il y a beaucoup de turpitude dans cette affaire. On m'assure que Fréron jouait alors le rôle d'espion à Rennes, et qu'il l'est à Paris ; voilà la source cachée de la protection qu'il obtient. L'anecdote de la chaîne [3], dont maître Aliboron tenait le bout, est curieuse, et tout à fait digne de ceux qui protégent ce maraud. Il est plaisant que certain libraire [4] ait l'honneur d'être lié avec vous et avec M. Diderot, après avoir imprimé tant de sottises atroces contre vous deux dans les ordures de ce folliculaire. Il a eu même la bêtise d'ima-

1. Voltaire parle de sa statue (voyez lettre 7870) ; mais s'il rappelle ici l'expression d'une lettre de d'Alembert, cette lettre manque.
2. Le *Dialogue de morale à l'usage de la jeune noblesse*.
3. Voyez le mémoire à la suite de la lettre 7833.
4. Panckoucke ; voyez lettre 7854.

giner d'en faire une édition nouvelle par souscription : l'excès de ce ridicule l'a couvert de honte. J'ai peur qu'il ne fasse une mauvaise fin.

Il est vrai que les feuilles de maître Aliboron eurent d'abord un cours prodigieux, et furent l'école de tous les petits provinciaux; mais cela est tombé au fond de la bourbe du fleuve de l'oubli avec les ouvrages extravagants de Jean-Jacques, qui vaut pourtant beaucoup mieux que lui.

Adieu, mon digne et illustre ami ; et si mon mal de poitrine augmente, adieu pour toujours.

7870. — A M. MARMONTEL.

27 avril.

Au sujet près, mon cher ami, jamais les gens de lettres, dans aucun pays, n'ont imaginé rien de plus noble. Les douze apôtres n'ont pas eu ce courage. Les douze personnes à qui cette étrange idée à passé par la tête sont dignes chacune de ce qu'elles veulent me donner.

Cet honneur est bien grand, tous l'ont su mériter.
Mais douze monuments et douze statuaires !
Ce serait un peu trop d'affaires.
Ils ont dit : « Choisissons, pour nous représenter,
Celui qui d'entre nous donna les étrivières
Le plus fort et le plus longtemps
Aux Grizels, aux Frérons, aux cuistres, aux pédants;
C'est notre prête-nom, c'est lui qui dans la troupe
Combattit en enfant perdu;
C'est notre vieux soldat, au service assidu:
Faisons son effigie avant qu'à notre insu
La friponne Atropos lui coupe
Le fil mal renoué dont on le tient pourvu;
On croira, quand on l'aura vu,
Que de nous tous on voit le groupe.
D'ailleurs, si nous l'aimons, certe il nous le rend bien.
Vite, qu'on nous l'ébauche; allons, Pigal, dépêche;
Figure à ton plaisir ce très-mauvais chrétien;
Mais en secret nous craignons bien
Qu'un bon chrétien ne t'en empêche. »

Vous m'allez dire que ces petits versiculets familiers ne valent rien : je le sais tout comme vous ; mais j'ai la poitrine attaquée,

je n'en puis plus; et je vous conseille de mettre l'inscription : « A Voltaire mourant », comme je le mande à M. d'Alembert [1].

Bonsoir, mon très-cher confrère.

Frère FRANÇOIS.

7871. — A M. LAUS DE BOISSY [2].

Ferney, 28 avril.

Monsieur, Anacréon chantait et dansait, Platon raisonnait ou déraisonnait dans le beau pays de la Grèce, et moi je suis entouré de quarante lieues de neiges, à la fin d'avril, entre les Savoyards et les Suisses ; et tant que les neiges sont sur la terre, je suis privé de la vue. Pardonnez-moi si, dans cet état, je ne réponds qu'en prose à vos très-jolis vers ; je sens tout leur mérite ; mais vous me prenez trop à votre avantage ; ce n'est pas le cas où

Nardi parvus onix eliciet cadum.

Vejanius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro.

Vous daignez me chercher dans la solitude où je suis enseveli pour me récompenser de mes travaux passés ; je ne puis que vous offrir de sincères et d'inutiles remerciements des fleurs que vous jetez sur le bord de mon tombeau. J'ai perdu la voix ; mais si elle me revient, ce sera pour vous dire combien je suis sensible aux bontés dont vous m'honorez.

7872. — A M. SÉNAC DE MEILHAN.

Au château de Ferney, le 1er mai.

Monsieur, si vous vous souvenez encore de moi, permettez que je recommande avec la plus vive instance, à vos bontés, un citoyen de la Rochelle, qui, à la vérité, a le malheur d'être ministre du saint Évangile à Genève [3], mais qui est le plus doux, le plus honnête, le plus tolérant des hommes. Il ne vient dans sa patrie pour quelque temps que pour les intérêts de sa famille, et compte

1. Lettre 7869.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Jean Perdriau, né à Genève en 1712, auteur de quelques *Éloges* et de quelques *Sermons,* fut ami de J.-J. Rousseau, qui en parle dans le livre VIII de ses *Confessions,* et lui adressa deux lettres, en novembre 1754 et janvier 1756.

repartir dès qu'il les aura arrangés. Il ne s'agit ici en aucune manière de la parole de Dieu, qu'il prêche le plus rarement qu'il peut à Genève, et qu'il ne prêchera certainement point à la Rochelle. Il a été pasteur d'une église où j'avais un banc; et nous l'appelions *brebis* plutôt que pasteur. C'est le meilleur diable qui soit parmi les hérétiques. Je vous prie, monsieur, de lui accorder votre protection, et point d'eau bénite de cour, attendu qu'il n'aime l'eau bénite d'aucune façon. Je regarderai comme des faveurs faites à moi-même toutes les bontés que vous voudrez bien avoir pour lui.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

### 7873. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 4 mai.

Sire, je me flatte que votre santé est entièrement raffermie. Je vous ai vu autrefois vous faire saigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain : vous faites encore plus aujourd'hui ; vos dialogues à la Marc-Aurèle[1] sont fort au-dessus d'une course à cheval et d'une parade.

Je ne sais si Votre Majesté est encore autant dans le goût des tableaux qu'elle est dans celui de la morale. L'impératrice de Russie en fait acheter à présent de tous les côtés ; on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève ; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reste pour battre Moustapha. Je voudrais que vous vous amusassiez à battre Moustapha aussi, et que vous partageassiez avec elle ; mais je ne suis chargé que de proposer un tableau à Votre Majesté, et nullement la guerre contre le Turc. M. Hennin, résident de France à Genève, a le tableau des trois Grâces, de Vanloo, haut de six pieds, avec des bordures[2]. Il le veut vendre onze mille livres : voilà tout ce que j'en sais. Il était destiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, et voilà ma commission faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'est pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je suis : car si Votre

1. Voyez lettre 7868.
2. Frédéric n'acheta pas le tableau; voyez lettre 7892.

Majesté a eu la goutte, votre vieux serviteur se meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne sais si la nature traite mieux les sables de Berlin, mais je me souviens que le temps était toujours beau auprès de Votre Majesté. Je la supplie de me conserver ses bontés, et de n'avoir point de goutte. Je suis plus près du paradis qu'elle, car elle n'est que protectrice des jésuites, et moi je suis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de saint François, tiré sur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère François Voltaire.

7874. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

Mon cher ange, je me plaignais à tort de l'indifférence de M. le duc de Choiseul pour ma manufacture. Il a eu plus de bonté et d'attention que je n'osais en espérer. J'ai poussé l'injustice jusqu'à gronder Mme la duchesse de Choiseul, qui ferait tout pour moi; j'étais, sans le savoir, le plus ingrat des hommes et le plus difficile à vivre.

Voici une autre affaire qui pourra vous amuser, en attendant le mariage de votre prince. Vous êtes supplié de lire ce mémoire[1], et de nous dire si nous n'avons pas raison; et, en cas que nous ayons prodigieusement raison, comme je le crois, de recommander l'affaire à M. le duc de Praslin, qui est un des juges.

A propos, j'ai une fluxion horrible de poitrine qui m'empêche de faire usage de l'ordonnance de M. Bouvart. M'est avis, mes anges, que je m'en vais à tous les diables, avec mon cordon de saint François.

Portez-vous bien, et ne faites ce voyage que le plus tard que vous pourrez.

7875. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 mai.

Je suis un ingrat, madame, indigne de vous et de votre grand'-maman. Je ne mérite pas de voir le jour, aussi je ne le vois

1. Ce doit être l'écrit intitulé *Au Roi en son conseil, pour les sujets du roi qui réclament la liberté en France*, tome XXVIII, page 353.

guère, car il tombe encore de la neige chez moi au 5 de mai.

Oui, j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit :
Cette image est trop révoltante;
Je crois qu'on peut la définir
Une adorable indifférente,
Faisant du bien pour son plaisir.

Figurez-vous, madame, que lorsque j'appelais[1] votre grand'-maman inconstante, volage, cruelle, elle me comblait tout doucement de bontés; elle les a poussées non-seulement jusqu'à protéger mes horlogers, mais jusqu'à protéger aussi mon sculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'est que cette nouvelle faveur, car, s'il faut se livrer à la reconnaissance, il ne faut pas se livrer à la vanité. Je ne sais si elle a dans le moment présent beaucoup de temps à elle ; mais en avez-vous, madame, vous qui, malgré votre état de recueillement, passez votre vie à courir?

Je vous envoie l'article *Ame*, que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plaît pas. Votre grand'maman vous dira, si elle le veut, ce que c'est que sa jolie âme; pour moi, je n'ai jamais su comment cet être-là était fait, et vous verrez que je le sais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer, je suis votre homme. Je n'écris qu'à vous, et point à votre grand'maman, car je suis honteux devant elle.

J'aurai pourtant, je crois, dans quelques jours, une grâce à lui demander; mais il me sera impossible d'avoir cette hardiesse après mes injustices. Voici le fait:

Avant que les jésuites fussent devenus gens du monde, ils avaient un établissement à ma porte pour convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentilshommes[2], sept frères et deux sœurs; sept étaient mineurs, et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au service du roi. Le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en

1. Lettre 7867, page 61.
2. Desprez de Crassy: l'affaire remonte à 1754; il en est question tome XXVII, page 407; XLI, 128 et suivantes, etc.; mais, le plus souvent, Voltaire ne parle que de six frères.

avait vingt-cinq. Le procureur des jésuites, le plus grand fripon que j'aie jamais connu, obtint une pancarte du conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfants. Ils vinrent me trouver : je me fis leur don Quichotte ; ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaisir d'attraper les jésuites avant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de satisfaction.

L'aîné des sept frères a une grâce à demander, et il va même à Versailles dans le temps des fêtes. Ce n'est point à M. l'abbé Terray qu'il demandera cette grâce, car il ne s'agit point d'argent, et monsieur l'abbé le jette par les fenêtres ; en un mot, je ne sais ce que c'est que cette grâce, et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre grand'maman. Vous lui en parlerez si vous voulez, madame; mais, pour moi, Dieu m'en garde! j'ai trop abusé de ses extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre Dupuits. Il faut que je m'aille cacher, quand je pense à tout cela. C'est à vous, madame, que je dois tous ces agréments qui se répandent sur les derniers jours de ma vie ; c'est vous qui m'avez présenté à votre grand'maman, que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler ; c'est à vous que je dois son soulier et ses lettres : elle m'a fait capucin, je luis dois tout. Puissiez-vous jouir longtemps des charmes de son amitié et de sa conversation !

Quand il y aura quelques articles de belles-lettres moins ennuyeux que ceux de métaphysique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit, dans ce monde, que d'attraper la fin de la journée sans douleur et sans ennui, et encore la chose est-elle difficile. Je suis à vous, madame, jusqu'à mon dernier souffle, avec le plus tendre respect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère François.

### 7876. — A M. URIOT [1].

Au château de Ferney, 7 mai.

Il y a deux ans, monsieur, que je passe ma vie dans mon lit. Si ma vieillesse et mes maladies ne me retenaient pas dans cette triste situation, je viendrais remercier monseigneur de Wurtemberg de tout le bien qu'il fait à ses sujets. Vous en avez rendu un

1. Voyez tome XXXVI, page 260.

compte si vrai et si touchant que le voyage serait aussi pour vous.

Je ne puis vous dire à quel point je vous suis obligé de m'avoir gratifié d'un ouvrage[1] si intéressant, puisque c'est la vérité qui l'a dicté : il fait autant d'honneur au panégyriste qu'au prince.

Je vous prie de me mettre aux pieds de Son Altesse sérénissime.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que vous méritez, etc.

VOLTAIRE.

### 7877. — A M. VERNES.

7 mai.

Mon cher prêtre philosophe, je ne connais point du tout *le Système de la Nature*[2]. On a tant dit de sottises sur la nature, que je ne lis plus aucun de ces livres-là. C'est apparemment quelque livre impie contre ma chère religion catholique, apostolique, et romaine. Il faudrait que je demandasse permission de le lire à mon gardien, selon les règles de notre patriarche François, et on ne l'accorderait pas : ainsi je ne pourrais le lire sans péché mortel.

A l'égard de la nature de mon individu, elle est toute délabrée, et s'en va à tous les diables : ce climat-ci me tue. Je veux aller passer l'hiver en Grèce, où Catherine II me donnera une bonne habitation.

Je vous souhaite joie et santé.

Frère FRANÇOIS, *capucin indigne.*

### 7878. — A M. BERTRAND.

Ferney, 7 mai.

Je suis beaucoup plus malade, monsieur, que je ne l'étais lorsque j'ai eu la consolation de vous voir avec M. d'Osterwald. Si je reviens au monde, ce sera pour m'occuper de tout ce qui pourra servir à votre entreprise : elle m'est plus chère que la manufacture de montres que j'aie établie dans mon village, et qui prospère plus que je ne l'osais espérer.

1. *Discours sur la richesse et les avantages du duché de Wurtemberg*; 1770, in-4°.

2. 1770, deux volumes in-8° (par le baron d'Holbach), sous le nom de Mirabaud. Voltaire en a souvent parlé, toujours pour le réfuter.

Vous me ferez un extrême plaisir de m'envoyer la *Primauté du Pape*, la *Législation du Divorce*, et le *Traité de l'amitié perpétuelle entre la Pologne et Catherine.*

J'ai reçu ce que vous avez bien voulu m'envoyer par le coche. Vous me paraissez bien mieux fourni que les libraires de Genève, qui ne vendent que des romans de France et des opéras-comiques.

Je vous demande en grâce, monsieur, de ne vous point constituer en frais pour m'envoyer les livres dont vous me gratifiez. Permettez que je vous les rembourse, et envoyez-moi tout ce que vous croirez pouvoir contribuer à la petite *Encyclopédie* à laquelle j'aurais bien voulu travailler avec vous. J'attends surtout, avec impatience, le *Traité de l'amitié perpétuelle ;* mais comme il est fait par un ennemi, je crois qu'il faut s'en défier : *audi et alteram partem.* Tout ce que je sais bien positivement, c'est que le prince Repnin lui-même a fourni tous les mémoires à M. Bourdillon[1], et qu'il a fait imprimer deux mille Bourdillons à la Haye.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de M. d'Osterwald.

Votre très-fidèle ami V. sans cérémonies.

7879. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

8 mai.

Frère François, monsieur, est pénétré de la bonté que vous avez de mettre dans le tronc pour faire placer son image dans une niche ; il vous supplie de ne pas oublier l'auréole.

Comme il sait qu'on ne canonise les gens qu'après leur mort, il se dispose à cette cérémonie. Une fluxion très-violente sur la poitrine le tient au lit depuis un mois. Il tombe encore de la neige au 8 de mai, et il n'y a pas un arbre qui ait des feuilles. Si j'étais moins vieux et plus alerte, je crois que j'irais passer la fin de mes jours en Grèce, dans le pays de mes maîtres Homère, Sophocle, Euripide et Hérodote. Je me flatte qu'à présent Catherine II est maîtresse de ce pays-là. Les Lacédémoniens et les Athéniens reprennent courage sous ses ordres. Nous touchons au moment d'une grande révolution dont l'Opéra-Comique de Paris ne se doute pas. Saint Nicolas va chasser Mahomet de l'Europe ; je dois en bénir Dieu en qualité de capucin.

On dit[2] que frère Ganganelli a supprimé la belle bulle *In cœna*

1. C'est sous ce nom que Voltaire a donné son *Essai historique et critique sur les dissensions des églises de Pologne ;* voyez tome XXVI, page 451.

2. Cela était vrai ; voyez tome XVIII, page 43.

*Domini*, le dernier jeudi de l'absoute; cela est d'un homme sage.

Si vous voyez mon cher commandant, je vous prie, monsieur, de vouloir bien entretenir la bienveillance qu'il veut avoir pour moi, et de me conserver la vôtre : elle fait ma consolation dans le triste état où je suis.

Agréez mon tendre respect et ma bénédiction.

Frère FRANÇOIS, *capucin indigne.*

## 7880. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [1].

Paris, 8 mai 1770.

Vous reconnaissez vos torts avec la grand'maman et vous les réparez bien; vous ne pourriez sans ingratitude être mécontent d'elle. Si elle ne vous écrit pas souvent, c'est qu'elle n'a pas un moment à elle; elle fait usage de ceux qu'elle passe avec vos amis pour dire de vous toutes les choses que je voudrais que vous entendissiez. Vous ne sauriez nous envoyer trop souvent de vos œuvres; de quelque genre qu'elles soient, elles plaisent et réveillent. Vos derniers vers sont les plus jolis du monde : *faisant le bien pour son plaisir* m'a charmée.

On ne parle ici que de votre statue : le siècle s'honore en vous rendant cet hommage. Vous en devez être flatté; mais cependant n'oubliez jamais, mon cher contemporain, que vous êtes du siècle de Louis XIV. Vous êtes la plus parfaite et la plus singulière des sept merveilles qu'il a produites; je voudrais vous faire le pendant de saint Michel, terrassant les erreurs et le fanatisme; mais que d'attributs il faudrait rassembler, si l'on y mettait tous ceux qui vous désignent! Si vous ne voyez pas mon nom dans la liste des souscripteurs, croyez que c'est par humilité : il y aurait trop de vanité à se placer parmi les gens de lettres et les beaux-esprits. J'en use avec vous comme avec la Divinité, qui se contente d'être adorée en esprit et en vérité.

Je vais perdre tout à l'heure la grand'maman : elle part jeudi pour Chanteloup; elle va tondre ses moutons, en faire carder et filer la laine, dont on fera de beaux draps et toutes sortes d'étoffes. Amboise est une nouvelle Salente, mais dont les lois ne seront pas dictées par un pédant.

Soyez son émule dans votre ville de Versoy, et faites à qui mieux mieux le bonheur de tout ce qui vous environne; faites le mien en particulier, en m'aimant toujours.

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

7881. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL[1].

A Ferney, faubourg de Versoy, 11 mai.

Mademoiselle, nous autres capucins, nous ressemblons aux amoureux dans les comédies : ils s'adressent toujours aux demoiselles suivantes pour s'introduire auprès de la maîtresse du logis. Je prends donc la liberté de vous importuner par ces lignes, pour vous demander si nous pourrions prendre l'extrême liberté d'envoyer de notre couvent à Mme la duchesse de Choiseul les six montres que nous venons de faire à Ferney. Nous les croyons très-jolies et très-bonnes, mais tous les auteurs ont cette opinion de leurs ouvrages.

Nous avons pensé que, que dans le temps du mariage et des fêtes, ces productions de notre manufacture pourraient être données en présent, soit à des artistes qui auraient servi à ces fêtes, soit à des personnes attachées à madame la dauphine. Le bon marché plaira sans doute à M. l'abbé Terray, puisqu'il y a des montres qui ne coûteront que onze louis chacune, et que la plus chère, garnie de diamants, n'est mise qu'à quarante-sept louis. Celle où est le portrait du roi en émail avec des diamants n'est que de vingt-cinq louis ; et celle où est le portrait de monseigneur le dauphin avec une aiguille en diamants n'est que de dix-sept. Tout cela coûterait à Paris un grand tiers de plus. Nous servons avec la plus grande économie, et par là nous méritons la protection du ministère.

Des gens qui sont au fait du secret de la cour nous assurent que le ministre des affaires étrangères et le premier gentilhomme de la chambre font des présents, au nom du roi, dans l'occasion présente ; mais nous ne savons comment nous y prendre pour obtenir la protection de votre bienfaisante maîtresse ; nous craignons qu'elle ne nous prenne pour des impertinents qui ne savent pas leur monde. Cependant la charité nous oblige de représenter qu'il faut aider notre colonie naissante de Ferney, qui n'est composée, jusqu'à présent, que de soixante personnes, lesquelles n'ont chacune que leurs dix doigts pour vivre.

C'est une terrible chose, mademoiselle, qu'une colonie et une manufacture. Nous espérons que votre maîtresse indulgente aura pitié de nous, malgré les injures que nous lui avons dites. Nous

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — Cette lettre est censée adressée à la première ou à la seconde de ses femmes de chambre.

sommes importuns, il est vrai; mais nous savons qu'il faut faire violence au royaume des cieux, comme dit l'autre. Ainsi, mademoiselle, nous demandons votre puissante protection auprès de madame la duchesse, et nous prierons Dieu pour elle et pour vous, ce qui vous fera grand bien. Je vous supplie en mon particulier, mademoiselle, de me mettre à ses pieds, longs de quatorze pouces de roi.

J'ai l'honneur de demeurer en Christ, mademoiselle, votre très-cher

Frère FRANÇOIS, *capucin indigne.*

Permettez-moi, mademoiselle, d'ajouter à ma lettre que, si monseigneur le duc ou madame la duchesse montrait au roi la montre en diamants avec trois fleurs de lis, et celle où est son portrait, il serait émerveillé qu'on ait fait cette chose dans notre village[1].

1. MM. de Cayrol et François ont publié une réponse, sans nom d'auteur :

Chanteloup, 19 mai.

Monsieur, nous avons reçu avec autant d'étonnement que de reconnaissance la lettre dont vous nous avez honorées. Notre étonnement porte sur notre bonne fortune, et notre reconnaissance sur la gloire qui nous en reviendra: car nous savons que vous avez le don de rendre célèbres tous ceux dont vous parlez, témoin les compilations de M. l'abbé Trublet, et à plus forte raison sans doute ceux à qui vous parlez. Nous ne savons pas de qui vous tenez ce don, si c'est de Dieu, du diable ou de votre père saint François. Mais de quelque part qu'il vous vienne, nous le révérons, pourvu qu'il nous rende célèbres, car les femmes aiment la célébrité, et nous pensons que les femmes de chambre l'aiment plus que toutes les autres femmes, d'après ce que nous avons entendu dire à notre maîtresse, que les objets s'agrandissent dans l'éloignement. N'allez pas cependant vous imaginer, monsieur, que nous vous donnions notre maîtresse pour un bel esprit, parce qu'elle nous jette comme cela à la tête quelques belles maximes auxquelles nous n'entendons rien, ni elle non plus; c'est au contraire une très-bonne personne dont nous nous moquons toute la journée, et à laquelle nous rions au nez, sans qu'elle s'en fâche. Elle est si bête qu'elle s'est écriée, en lisant votre lettre et en voyant la boîte, qu'elle aimait autant ce que vous faites que ce que vous dites, comme si c'était vous qui eussiez fait ces montres, et qu'une montre valût un poëme épique. Heureusement pour elle que ce qu'elle fait vaut souvent mieux que ce qu'elle dit. Elle s'est affligée d'être en province; craignant d'avoir perdu le moment favorable pour le débit de vos montres, elle les a envoyées sur-le-champ à son mari, qui a un bureau suivant la cour, et elle l'a menacé de les prendre toutes sur son compte, quoiqu'elle n'ait pas le sou, s'il ne trouvait pas le moyen de les prendre sur celui du roi.

Vous voyez, monsieur, par ce procédé, qu'elle n'a pas conservé d'aigreur du mal que vous avez dit d'elle, et même de votre dernière épigramme; vous verrez qu'elle ne l'aura pas entendue.

Si vous êtes content de la façon dont nous nous sommes acquittées de votre commission, nous espérons, monsieur, que vous continuerez à nous honorer de vos ordres. Nous ne demandons pas mieux que d'avoir affaire à vous, et nous

### 7882. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 11 mai.

Quoique je sois, monseigneur, fort près d'aller voir saint François d'Assise, le patron du pape et le mien, il faut pourtant que je prenne la liberté de vous proposer une négociation mondaine, et que je vous demande votre protection.

Je ne sais si Votre Éminence est informée que M. le duc de Choiseul établit une ville nouvelle à deux pas de mon hameau. On a déjà construit sur le lac de Genève un port qui coûte cent mille écus. Les bourgeois de Genève, gens un peu difficiles à vivre, ont conçu une grande jalousie de cette ville, qui sera commerçante; et, depuis que je suis capucin, ils ont craint que je ne convertisse leurs meilleurs ouvriers huguenots, et que je ne transplantasse leurs ouailles dans un nouveau bercail, comme de fait, grâce à saint François, la chose est arrivée.

Vous n'ignorez pas qu'il y eut beaucoup de tumulte à Genève il y a trois mois. Les bourgeois, qui se disent nobles et seigneurs, assassinent quelques Genevois qui ne sont que natifs : les confrères des assassinés, ne pouvant se réfugier dans la ville de M. le duc de Choiseul, parce qu'elle n'est pas bâtie, choisirent mon village de Ferney pour le lieu de leur transmigration ; ils se sont répandus aussi dans les villages d'alentour. Je les ai convertis à moitié, car ils ne vont plus au prêche : il est vrai qu'ils ne vont pas non plus à la messe ; mais on ne peut pas venir à bout de tout en un jour, et il faut laisser à la grâce le temps d'opérer. Ce sont tous d'excellents horlogers ; ils se sont mis à travailler dès que je les ai eu logés.

J'ai pris la liberté d'envoyer au roi de leurs ouvrages ; il en a été très-content, et il leur accorde sa protection. M. le duc de Choiseul a poussé la bonté jusqu'à se charger de faire passer leurs ouvrages à Rome. Notre dessein est de ruiner saintement le commerce de Genève, et d'établir celui de Ferney.

Nos montres sont très-bien faites, très-jolies, très-bonnes, et à bon marché.

La bonne œuvre que je supplie Votre Éminence de faire est

serons très-flattées que vous ayez affaire à nous : car nous sommes d'une humeur fort obligeante. C'est dans ces sentiments que nous avons l'honneur d'être avec respect, monsieur, vos très-humbles et très-obéissantes servantes.

Angélique, Marianne.

seulement de daigner faire chercher par un de vos valets de chambre, ou par quelque personne en qui vous aurez confiance, un honnête marchand, établi à Rome, qui veuille se charger d'être notre correspondant. Je vous réponds qu'il y trouvera son avantage.

Les entrepreneurs de la manufacture lui feront un envoi, dès que vous nous aurez accordé la grâce que nous vous demandons.

Je suis enchanté de mes nouveaux hôtes ; ils sont tous d'origine française. Ce sont des citoyens que je rends à la patrie, et le roi a daigné m'en savoir gré. C'est cela seul qui excuse la liberté que je prends avec vous. Cette négociation devient digne de vous, dès qu'il s'agit de faire du bien. La plupart de ces familles sont *languedochiennes;* c'est encore une raison de plus pour toucher votre cœur.

Si Catherine II prend Constantinople, nous comptons bien fournir des montres à l'Église grecque ; mais nous donnons de grand cœur la préférence à la vôtre, qui est incomparablement la meilleure, puisque vous êtes en cardinal. La triomphante Catherine m'a donné rendez-vous à Athènes [1], et je n'y trouverai personne que je vous puisse comparer, quand il descendrait d'Homère ou d'Hésiode en droite ligne. Mais en trouverais-je beaucoup à Rome?

Que Votre Éminence conserve ses bontés à frère François, capucin indigne.

7883. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 mai.

Mon cher ange, je me hâte de vous remercier de votre lettre du 10 de mai. Je vous enverrai la copie de la lettre du beau-frère de Martin Fréron, dès que je l'aurai retrouvée dans le tas de paperasses que je mets en ordre : cela vous mettra entièrement au fait. Il est bon de rendre justice aux gens qui honorent le siècle et l'humanité.

Je suis bien fâché que les prémices de ma manufacture ne puissent être acceptées. J'avais envoyé à M^me^ la duchesse de Choiseul une petite boîte de six montres charmantes, et qui coûtent très-peu ; ce serait d'assez jolis présents à faire à des artistes qui auraient servi aux fêtes. La plus chère est de qua-

1. La lettre de Catherine manque.

rante-six louis, et la moindre est de douze; tout cela coûterait le double à Paris. J'aurais voulu surtout que le roi eût vu les montres qui sont ornées de son portrait en émail et de celui de monseigneur le dauphin. Je suis persuadé qu'il aurait été surpris et bien aise de voir que, dans un de ses plus chétifs villages, on eût pu faire, en aussi peu de temps, des ouvrages si parfaits; mais le voyage de Mme la duchesse de Choiseul à Chanteloup dérange toutes mes idées. Elle va aussi prendre soin de ses manufactures. C'est une philosophe pas plus haute qu'une pinte, et dont l'esprit me paraît furieusement au-dessus de sa taille.

Je songe comme vous à Mlle Lecouvreur-Daudet. Je frémis de l'envoyer en Russie; mais qu'en faire? a-t-elle au moins quatre ou cinq cents livres de rente? voilà ce que je voudrais savoir. J'aimerais mieux établir une manufacture de filles qu'une de montres; mais la chose est faite, je suis embarqué.

Votre prince[1] donne un plus bel exemple; il établit une manufacture de comédies. Il faut que M. le duc d'Aumont en fasse une d'acteurs; cela devient impossible, on ne joue plus que des opéras-comiques dans les provinces. Il faut que tout tombe quand tout s'est élevé; c'est la loi de la nature.

Vous êtes tout étonné, mon cher ange, que je me vante de soixante-dix-sept ans, au lieu de soixante-seize : est-ce que vous ne voyez pas que, parmi les fanatiques mêmes, il y a des gens qui ne persécuteront pas un octogénaire, et qui pileraient, s'ils pouvaient, un septuagénaire dans un bénitier ?

J'ai pensé comme vous sur frère Ganganelli, dès que j'ai vu qu'il ne faisait point de sottises.

N'allez-vous pas à Compiègne? attendez-vous à faire vos compliments à Versailles ?

Voudriez-vous bien faire parvenir à M. le duc d'Aumont ma respectueuse reconnaissance de toutes les bontés qu'il me témoigne ?

Je me doutais bien que Mme d'Argental se porterait mieux au mois de mai ; mais c'est l'hiver, le fatal hiver qui me désespère. J'en éprouve encore d'horribles coups de queue. Une maudite montagne couverte de neige fait le malheur de ma vie.

Mme Denis et moi, nous vous renouvelons à tous deux le plus tendre attachement qui fut jamais.

1. Le duc de Parme, dont le comte d'Argental était ministre plénipotentiaire près la cour de France.

7884. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, ce 18 mai.

Madame, les glaces de mon âge me laissent encore quelque feu; il s'allume pour votre cause. On est un peu Moustapha à Rome et en France; je suis Catherin, et je mourrai Catherin. La lettre dont Votre Majesté impériale daigna m'honorer, du 31 mars, me comblait de joie; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de vicissitudes, et je n'en voulais pas; on dit que les Turcs ont repassé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie: il faudra donc les battre encore; mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens sont en petit nombre; enfin on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponse, je maudis Moustapha, et je prie la sainte Vierge de secourir les fidèles. Je suis sûr que vos mesures sont bien prises en Grèce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins se joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes marchant à leur tête les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Égypte a secoué le joug de Moustapha, je ne doute pas que Votre Majesté n'ait quelque part à cette révolution; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèse aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des Pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos saïques; ainsi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Égypte, ni de la Grèce, ni du Voncara d'Enghis. Vous assaillez ce vaste empire depuis Colchos jusqu'à Memphis. Voilà mes idées; elles sont moins grandes que ce que Votre Majesté a fait jusqu'ici. Le revers annoncé de la Valachie m'ôte le sommeil, sans m'ôter l'espérance: le roman des chars de Cyrus me plaît toujours dans un terrain sec comme les plaines d'Andrinople et le voisinage de Stamboul.

Je ne trouve point que les tableaux genevois soient trop chers, je trouve seulement Votre Majesté impériale trop généreuse; mais j'oserais désirer cent capitaines de plus, au lieu de cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevassiez votre code, plus beau que

celui de Justinien, dans la ville où il le signa. Si Votre Majesté veut me rendre la santé et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaira pas à frère Ganganelli, mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec son cordon.

Je redouble mes vœux ; mon âme est aux pieds de Votre Majesté impériale.

### 7885. — A M. HENNIN.

A Ferney, 19 mai.

Je suis fâché de troubler vos fêtes par des plaintes. Le sieur Pierre Dufour-Vincent, domicilié à Ferney, sous la protection du roi, allant aujourd'hui à Genève pour les affaires de son commerce, a été insulté assez près de la porte, et battu outrageusement par le nommé Lalime fils, dit Vernion, à la tête de quelques séditieux. Il n'a pu pénétrer chez vous, craignant d'être massacré dans la rue.

De pareils excès arriveront fréquemment si on n'y met pas ordre. Les sujets du roi sont tous les jours insultés dans Genève, tandis que les Genevois sont reçus avec la plus grande honnêteté dans tout le pays de Gex.

Je vous supplie d'envoyer ma lettre au ministère, m'en rapportant d'ailleurs à votre prudence et à votre zèle.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

### 7886. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 9-20 mai 1770.

Monsieur, vos deux lettres, la première du 10, la seconde du 14 d'avril, me sont parvenues l'une après l'autre, avec leurs incluses. Tout de suite j'ai commandé deux chars selon le dessin et la description que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous suis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma présence. Nos militaires conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées : ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne passée était d'entourer nos troupes en se dispersant, et qu'il n'y avait jamais un escadron ou un bataillon ensemble. Les

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances relatifs à l'histoire de l'empire de Russie*, etc., tome X, page 417.

janissaires seuls choisissent des endroits couverts, comme bois, chemins creux, etc., pour attaquer par troupes, et alors les canons font leur effet. En plusieurs occasions, nos soldats les ont reçus à coups de baïonnettes, et les ont fait rétrograder.

La traduction du charmant petit poëme de M. Plokof m'a fait un plaisir infini. Il est aussi rempli de feu et d'imagination que pourrait l'être l'ouvrage d'un jeune homme; mais à la raison supérieure qui y règne, l'on voit bien qu'il y a déjà quelque temps que M. Plokof a quitté l'université. Comme cet homme-là est Allemand, il y a apparence qu'il fera gagner plus d'un procès à la chambre impériale de Wetzlar; lorsqu'il se donnera la peine de plaider, les juges se rangeront aisément de son côté. Je reconnais partout votre amitié pour moi : l'envoi du poëme de M. Plokof en est une nouvelle preuve.

L'officier qui voulait venir ici, mais qui s'est engagé dans l'armée de Genève, était apparemment avide de combats; il en a trouvé à Genève, il s'y est fixé. Il a pensé peut-être que les plus proches avaient au moins cette commodité qu'ils épargnent les fatigues du voyage. Je ne comprends pas comment la bourgade de Genève s'y prend pour avoir si longtemps une guerre civile dans ses murs. Apparemment que cet état plaît aux deux partis, sans quoi ces petits différends devraient tomber d'eux-mêmes, sinon faute de combattants.

Vous avez raison, monsieur, l'Église grecque voit jusqu'ici partout le dos des musulmans, et même en Morée. Quoique je n'aie point encore de nouvelle directe de ma flotte, cependant les nouvelles publiques me répètent tant qu'elle s'est emparée du Péloponèse qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en est quelque chose. La moitié de ma flotte n'y était point encore lorsque la descente s'est faite.

Je n'ai point reçu la prophétie de Cheseaux, ou bien aussi je l'ai jetée au feu avec plusieurs autres qu'on m'a adressées en ce temps-ci. Mais, monsieur, vous me permettrez de ne point confondre M. Plokof avec les faiseurs de prophéties tirées de l'*Apocalypse*.

Soyez assuré aussi que je fais un cas infini de votre amitié, des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je suis très-sensible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à Moustapha de près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos; mais, quoi qu'il en soit, je vous prie d'être assuré que Catherine seconde ne cessera jamais d'avoir une estime et considération particulières pour l'illustre ermite de Ferney.

### 7887. — DE M. HENNIN[1].

A Genève, le 20 mai 1770.

Aussitôt que je l'ai pu, monsieur, je suis allé chez M. Rigot, syndic de la garde, à qui j'ai fait part de l'avis que vous me donnez. Il doit avoir vu,

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin;* 1825.

à la manière dont je lui ai parlé, que l'affaire était très-sérieuse. Votre lettre n'entrant en aucun détail, je n'ai pu l'assurer qu'il y eût des témoins. Il m'a dit qu'aucune raison n'empêchant le sieur Dufour-Vincent d'entrer dans Genève, le plus simple était qu'il vînt lui-même faire sa déposition; et sur ce que je lui ai demandé s'il m'assurait qu'il n'y serait pas insulté, il m'a répondu que non, mais qu'on en ferait bonne et prompte justice si le fait était avéré. Je crois donc qu'à tous égards il convient que le sieur Dufour vienne ici au plus tôt; qu'il amène des témoins, s'il y en a, et que, pour plus de sûreté, il se fasse accompagner par deux Français. Il ira chez M. Rigot, qui fera recevoir sa plainte par un auditeur; et vous pouvez être certain que je suivrai cette affaire avec toute l'attention qu'elle mérite. Lalime est un des plus grands pendards de la république. J'avais avis depuis longtemps qu'il guettait les natifs pour les insulter, s'il pouvait les trouver seuls dans les chemins. En France, il serait roué : nous verrons ce qu'on en fera ici.

J'aurai soin, monsieur, de rendre compte au ministre du commencement et de la suite de cette affaire, et je n'oublierai pas de l'instruire de l'intérêt que vous y avez pris.

Il ne serait pas inutile de faire faire une note de tous les faits dont les natifs se plaignent. Je prévois que si nous n'avons pas justice, nous recevrons ordre de nous la faire; c'est fort mon avis, et j'en écrirai dans ce sens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*P. S.* Je viens d'apprendre qu'il y avait des témoins, et leurs noms. Que Dufour fasse en sorte de les rassembler, et qu'ils aillent tous chez M. Rigot en disant que c'est moi qui leur ai fait savoir qu'ils devaient s'y rendre, et qu'ensuite ils viennent m'instruire de ce qui se sera dit et fait pour la poursuite de cette affaire.

### 7888. — A M. CHRISTIN [1].

21 mai.

Mon cher petit philosophe saura que M. le duc de Praslin, l'un des juges, a été très-content du mémoire [2], et qu'il est disposé comme nous désirons qu'il le soit. Nous avons tout lieu d'espérer que les autres juges penseront de même. Tous ceux qui ont lu ce factum ont la même indignation que nous contre les chanoines. Toutes les vraisemblances sont que mon cher petit philosophe gagnera sa cause et sera regardé comme le défenseur de la liberté publique. On lui fait mille tendres compliments.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Pour les serfs de Saint-Claude.

### 7889. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 mai.

Mon cher ange, les bonnes actions ne sont jamais sans récompense, car Dieu est juste. On ne peut vous donner un prix qui soit plus suivant votre goût qu'une tragédie : en voici une qui m'est tombée entre les mains, et dont je viens de corriger moi-même toutes les fautes typographiques. C'est à vous à juger si M. Lantin [1] était aussi bon réparateur de *Sophonisbe* que M. Marmontel l'a été de *Venceslas* [2]. Il y aura des malins qui diront que M. Lantin se moque du monde, et qu'il n'y a pas un mot dans *Sophonisbe* qui ressemble à celle de Mairet ; mais il faut laisser dire ces gens-là, et ne pas s'en embarrasser.

Au reste, je serais au désespoir qu'on pût m'accuser d'avoir la moindre correspondance avec les héritiers de M. Lantin. M. Marin, qui a fait imprimer cette pièce, dont l'original est chez M. le duc de La Vallière, peut me rendre la justice qui m'est due ; mais, si on fait une sottise dans Paris, tout aussitôt on me l'attribue. Je ne doute pas que votre amitié et votre zèle pour la vérité ne s'opposent à ce torrent de calomnies.

On a bien eu la cruauté de m'imputer *le Dépositaire*. Il faut que ce soit l'abbé Grizel qui ait débité cette imposture, et c'est ce qui m'empêche de donner la pièce. Je ferai écrouer l'abbé Grizel comme calomniateur impudent. Il avait volé cinquante mille francs à M<sup>me</sup> d'Egmont [3], fille de M. le duc de Villars, lorsqu'il la convertit. Je ne sais pas au juste ce qu'il a volé depuis, pour la plus grande gloire de Dieu ; mais je le tiens pour damné s'il dit que *le Dépositaire* est de moi.

Voici un tarif très-honnête des montres que M. le duc de Praslin a bien voulu demander. On ne peut mieux faire que de s'adresser à nous, nous sommes bons ouvriers et très-fidèles. Si quelqu'un de vos ministres étrangers veut des montres à bon marché, qu'il s'adresse à Ferney. Secourez notre entreprise, mes chers anges ; nous avons vingt familles à nourrir.

A l'égard des humeurs scorbutiques, je plains bien M<sup>me</sup> d'Argental si son état approche de mon état. Portez-vous bien tous deux, jouissez d'une vie douce, conservez-nous vos bontés, pro-

1. Nom sous lequel Voltaire donna sa *Sophonisbe* ; voyez tome VII, page 42.
2. Voyez tome XLV, page 491.
3. Voyez tome XXXVIII, page 494.

tégez nos manufactures; mais protégez aussi celle de feu M. Lantin. Nous vous présentons nos cœurs, Mme Denis et moi.

7890. — A MADAME NECKER.

21 mai.

Ma juste modestie, madame, et ma raison me faisaient croire d'abord que l'idée d'une statue était une bonne plaisanterie; mais, puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous parle sérieusement.

J'ai soixante-seize ans, et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage; mais, madame, il faudrait que j'eusse un visage: on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est point coquetterie: c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état; M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui; et, pour moi, j'ai tant d'amour-propre que je n'oserais jamais paraître en sa présence. Je lui conseillerais, s'il veut mettre fin à cette étrange aventure, de prendre à peu près son modèle sur la petite figure en porcelaine de Sèvres. Qu'importe, après tout, à la postérité, qu'un bloc de marbre ressemble à un tel homme ou à un autre? Je me tiens très-philosophe sur cette affaire. Mais, comme je suis encore plus reconnaissant que philosophe, je vous donne, sur ce qui me reste de corps, le même pouvoir que vous avez sur ce qui me reste d'âme. L'un et l'autre sont fort en désordre; mais mon cœur est à vous, madame, comme si j'avais vingt-cinq ans, et le tout avec un très-sincère respect. Mes obéissances, je vous en supplie, à M. Necker.

7891. — A M. DE LA HARPE.

23 mai.

Le capucin attaché à la paroisse du curé de Mélanie prie toujours Dieu, mon cher enfant, pour vos affaires temporelles, car, pour les spirituelles, elles vont très-bien, Dieu merci.

Il est bien plaisant, bien digne des Welches, qu'un Fréron ait le droit exclusif de dire son avis grossièrement sur les welcheries nouvelles, et qu'on vous conteste celui de dire le vôtre avec

finesse et agrément. Il me semble qu'il n'y a jamais eu d'injustice plus ridicule, et que c'est le dernier degré d'ignominie dans laquelle les lettres sont tombées en France. Il est bien honteux qu'un misérable comme lui, chargé de crimes et d'opprobres, trouve de la protection. La lettre de son beau-frère Royou, dont vous avez, je pense, un extrait, suffirait seule pour le faire enfermer à Bicêtre; mais parce qu'il s'est fait hypocrite,

Fruitur dis
Iratis.
(JUVEN., sat. I, v. 49.)

Les anecdotes sur ce coquin m'intéressent moins que celles de Suétone sur ces coquins d'empereurs romains, qui ne valaient guère mieux.

Quand aurons-nous donc votre *Suétone?* Si vous l'enrichissez de remarques historiques et philosophiques, ce sera un livre dont aucun homme de lettres ne pourra se passer. Je l'attends avec le plus grand empressement : car, tout vieux et tout malade que je suis, j'ai encore les passions vives, surtout quand il s'agit de votre gloire.

## 7892. — DE M. HENNIN [1].

A Genève, le 23 mai 1770.

Aux noces des enfants des dieux,
Je voudrais inviter Homère, etc.

Ma muse engourdie n'a pas eu la force d'aller plus loin. D'autres, pour célébrer ce grand hyménée [2], réuniront la magnificence allemande à l'élégance française; mais notre simplicité suisse fixera les yeux de l'Europe, si vous pouvez orner la fête. J'espère que vous ne me refuserez pas cette satisfaction.

Mon frère et ma sœur [3] ont la plus grande impatience de vous offrir leurs hommages; mais les embarras qu'ils partagent avec moi m'obligent à différer de quelques jours à vous les présenter.

Je ne pourrai jamais vous exprimer, monsieur, tous les sentiments qui m'attachent à vous.

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.
2. Le mariage du dauphin.
3. M. et Mme Legendre.

## 7893. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Charlottenbourg, 24 mai.

Je vous crois très-capucin, puisque vous le voulez, et même sûr de votre canonisation parmi les saints de l'Église. Je n'en connais aucun qui vous soit comparable, et je commence par dire : *Sancte Voltarie, ora pro nobis !*

Cependant le saint-père vous a fait brûler à Rome[1]. Ne pensez pas que vous soyez le seul qui ayez joui de cette faveur : l'*Abrégé*[2] de Fleury a eu un sort tout semblable. Il y a je ne sais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je suis le protecteur des jésuites; vous, des capucins; vos ouvrages sont brûlés à Rome; les miens aussi. Mais vous êtes saint, et je vous cède la préférence.

Comment, monsieur le saint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne sois pas! cela n'est pas trop canonique. Sachez donc que les philosophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Russie peut guerroyer à son aise : elle a obtenu de Diderot, à beaux deniers comptants[3], une dispense pour faire battre les Russes contre les Turcs. Pour moi, qui crains les censures philosophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèse-philosophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les subsides, j'ai cru qu'il m'était permis, selon les lois civiles et naturelles[4], d'en payer à mon allié, auquel je les dois; et je suis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de fesser[5] princes, rois, et empereurs, qui désobéissent à leurs règles.

Je me suis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé *Essai sur les Préjugés*[6]. Je vous envoie quelques remarques[7] qu'un solitaire de mes amis a faites sur ce livre. Je m'imagine que ce solitaire s'est assez rencontré

1. Un bref du 1[er] mars 1770 condamne plusieurs ouvrages de Voltaire. qui toutefois n'est pas nommé. Ce sont les *Conseils raisonnables* (voyez tome XXVII, page 35), les *Fragments d'une lettre de lord Bolingbroke* (tome XXIV, page 155), l'*Homélie du pasteur Bourn* (tome XXVII, page 237), la *Profession de foi des théistes* (tome XXVII, page 55), les *Remontrances du corps des pasteurs du Gévaudan* (tome XXVII, page 106), l'*Épître aux Romains* (tome XXVII, page 83).

2. Le même bref du 1[er] mars condamne l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, dont le roi de Prusse avait fait l'*Avant-propos* (voyez tome XXVII, page 284; et XLIV, 203), et l'appelle *mendax titulus mendacissimi operis*.

3. Elle avait acheté sa bibliothèque.

4. « Selon les lois de la nature. » (*Édit. de Berlin.*)

5. « De fouetter. » (*Édit. de Berlin.*)

6. L'*Essai sur les préjugés*, 1770, in-8°, est du baron d'Holbach. On le donnait comme l'ouvrage de Dumarsais; il a même été admis dans ses *OEuvres*.

7. *Examen de l'Essai sur les préjugés;* cet écrit fait partie des *OEuvres* primitives *de Frédéric*.

avec votre façon de penser, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reste, je ne pense plus à mes maux; c'est l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant ou boitant, sans m'embarrasser de ces bagatelles. Lorsque j'étais malade, en recevant votre lettre, le souvenir de Panétius[1] me rendit mes forces. Je me rappelai la réponse de ce philosophe à Pompée, qui désirait de l'entendre; et je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux suisses; mais je n'en achète plus depuis que je paye des subsides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes sûr des premiers, et les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi je prie saint Jean du désert, saint Antoine, saint François d'Assise, et saint Cucufin, de vous prendre tous en leur sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

### 7894. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[2].

24 mai 1770.

Votre dernière lettre est du 5, ma dernière est du 8; j'en attendais une nouvelle de vous, pour éviter que nos lettres se croisassent; elle n'arrive point; je m'ennuie de ce long silence. J'ai du scrupule de n'avoir pas encore obéi à la grand'maman, qui m'avait chargée de vous dire beaucoup de choses. Peut-être vous les aura-t-elle écrites elle-même; mais elle dit si bien qu'il n'y a pas d'inconvénient à la répéter : je vais la transcrire.

« Je vous envoie, ma chère petite-fille, une requête que M. de Voltaire m'a envoyée; vous verrez qu'elle est adressée au roi, et qu'il dit en note que l'instance est au conseil. Le sujet en est très-intéressant; la cause qu'il défend est certainement bonne en soi, mais je crains bien que la manière un peu trop philosophique dont elle est traitée, et le nom de M. de Voltaire n'y nuisent beaucoup. Comme votre commerce avec lui est plus régulier que le mien, je vous prie, la première fois que vous lui écrirez, de lui accuser pour moi la réception de cette requête, et de l'en remercier. Dites-lui en même temps, vous qui êtes en droit de lui tout dire, que vous ne lui conseillez pas de badiner avec le roi; que les oreilles des rois ne sont pas faites comme celles des autres hommes, et qu'il faut leur parler un langage plus mesuré. Je vous prie aussi d'envoyer la requête au grand-papa, dès que vous l'aurez lue : je la lui annonce. »

1. Frédéric veut dire Posidonius, disciple de Panétius.
2. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

Dans une seconde lettre, elle me mande que vous lui avez écrit sous l'adresse de sa femme de chambre, en lui envoyant six montres; qu'elle les a envoyées sur-le-champ à son mari; qu'elle le menace de les prendre toutes six sur son compte s'il ne les fait pas acheter par le roi.

Voilà, je crois, toutes les commissions dont je suis chargée; mais après m'en être acquittée, je n'ai pas tout dit, il faut que je parle pour moi à mon tour.

Votre requête m'a paru le modèle du style des avocats; peut-être voudrais-je en retrancher le ton philosophique, qui n'est pas nécessaire pour combattre l'injustice.

Vos derniers cahiers m'ont ravie; l'article *Ame* me déterminerait seul à me rendre votre écolière. Il y a longtemps que je pense que la seule chose qu'on puisse bien savoir, c'est que nous sommes faits pour ignorer tout. Le doute me paraît si naturel et si sage que je n'ose m'élever contre les affirmations, de peur de me laisser entraîner à affirmer moi-même. Tout ce que nous ne pouvons pas comprendre nous doit être aussi inutile qu'impossible à croire; un aveugle-né peut-il se soumettre à croire les couleurs? Qu'est-ce que ce serait que sa soumission? Qui pourrait-elle satisfaire? Il n'y a que des fous qui pourraient l'exiger. Ma philosophie est terre à terre. Voyez si vous voulez d'une telle écolière. Mais, soit instinct, sentiment ou raison, je n'aurai jamais d'autre maître que vous.

J'aime beaucoup votre triomphe sur le fripon jésuite. Je vous promets la vie éternelle, mon cher Voltaire; si vous n'en jouissez pas dans le ciel, vous en jouirez dans tous les cœurs de ceux qui resteront sur terre. Je voudrais bien passer avec vous le peu de temps qui me reste à l'habiter; vous fortifieriez en moi ce qu'on appelle âme, qui de jour en jour s'affaiblit et s'attriste. Ah! vous avez raison, on serait heureux, si l'on passait ses vingt-quatre heures sans douleur et sans ennui! Si on me donnait un souhait à faire, avec la certitude qu'il serait exaucé, j'aurais bientôt dit : Ce n'est ni la fortune, ni les honneurs, ni même une parfaite santé que je désire, c'est le don de ne me jamais ennuyer. Vous pouvez, mon cher contemporain, remplir mon souhait en m'envoyant tout ce que vous faites; ne retranchez rien, excepté les articles *sciences*, où je ne pourrais rien comprendre.

Je ne sais point encore ce que le grand-papa aura répondu à la grand'-maman sur vos montres; dès que je le saurai, je vous le manderai. Adieu.

### 7895. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 mai.

Je soupçonne, madame, que vous vous souciez peu de la métaphysique; cependant il est assez curieux de chercher si on a une âme ou non, et de voir tous les rêves qu'on a faits sur cet être incompréhensible. Nous ressemblons tous au capitaine suisse qui priait dans un buisson avant une bataille, et qui disait : « Mon Dieu, s'il y en a un, ayez pitié de mon âme, si

j'en ai une. » Vous me paraissez fort indifférente sur ces bagatelles : on s'endurcit en vivant dans le monde.

Vous avez voulu absolument que je vous envoyasse quelques chapitres ; mais j'ai peur qu'ayant beaucoup lu et beaucoup réfléchi, vous ne soyez plus amusable, et que je ne sois point du tout amusant. Vous en savez trop pour que je vous donne du plaisir.

Voyez si les articles *Alchimiste*[1], *Alcoran*[2], *Alexandre*[3], qui sont remplis d'historiettes, pourront vous désennuyer un moment. Je suis avec vous comme Arlequin, à qui on disait[4] : Fais-moi rire, et qui ne pouvait en venir à bout.

J'imagine que votre grand'maman est une vraie philosophe ; elle s'en va voir sa colonie, que vous appelez si bien Salente. Elle va faire le bonheur de ses vassaux, au lieu d'avoir la tête étourdie du fracas des fêtes, dont il ne reste que la lassitude quand elles sont passées. Je crois le fond de son caractère un peu sérieux, d'une couleur très-douce, toute brodée de fleurs naturelles. Je me figure qu'elle a une âme égale et constante, sans ostentation ; qu'elle n'aime point à se prodiguer dans le monde ; que chaque jour elle aimera davantage la retraite ; qu'en connaissant les hommes par la supériorité de sa raison, elle aime à répandre des bienfaits par instinct ; qu'elle est très-instruite, et ne veut point le paraître : voilà le portrait que je me fais de la souveraine d'Amboise, au pied de mes Alpes, où j'ai encore de la neige.

J'ai pris avec elle une étrange liberté ; j'ai mis sous sa protection des essais de ma manufacture de montres : que ne suis-je un de ses vassaux d'Amboise ! On dit que le blé a manqué jusque dans ses États; nous n'en avons point dans notre pays barbare.

Je crois que les Russes mangeront bientôt celui des Turcs. Il me semble que voilà une révolution qui se prépare, et à laquelle personne ne s'attendait : c'est de quoi exercer la philosophie de votre grand'maman.

La mienne consiste à souffrir patiemment, ce qui coûte un peu, et à vous être attaché, madame, avec le plus tendre respect. Il ne faut assurément nul effort pour vous aimer.

Voulez-vous bien, madame, avoir la bonté de me mettre aux pieds de votre grand'maman ?

1. Voyez tome XVII, page 96.
2. *Ibid.*, page 98.
3. *Ibid.*, page 107.
4. *La Vie est un songe*, scène VI. Cette comédie est de Boissy.

7896. — A M. HENNIN.

Samedi au soir.

Je crois que le bon homme Homère
Eût été très-flatté de dîner avec vous.
Mon destin n'est pas fait pour des plaisirs si doux :
Hélas ! je ne suis que Voltaire.

J'ai voulu m'essayer. J'ai été chez mes enfants[1] à Maconex aujourd'hui, en robe de chambre ; cela ne m'a pas réussi. Je ne puis mettre un justaucorps. Le canon me tuerait ; le dîner encore plus. Ma faiblesse augmente d'heure en heure. Je dînerai bientôt avec Homère dans les champs Élysées. Je présente ma misère et mon respect à madame votre sœur et à monsieur votre beau-frère[2].

7897. — DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 16-27 mai.

Monsieur, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte Féodor Orlof, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé le 17 février à Porto-Vitello, mes troupes se joignirent aux Grecs, qui désiraient de recouvrer leur liberté. Ils se partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte ; et le second, celui de légion du nord de Sparte. La première s'empara dans peu de jours de Passava, de Berdoni, et de Misistra[3], qui est l'ancienne Sparte. La seconde s'en alla prendre Calamata, Léontari, et Arcadie. Ils firent quatre mille prisonniers turcs dans ces différentes places, qui se rendirent après quelque défense ; celle de Misistra surtout fut plus sérieuse que les autres.

La plupart des villes de la Morée sont assiégées. La flotte s'était portée de Porto-Vitello à Coron ; mais cette dernière ville n'était point prise encore le 29 de mars, jour du départ du courrier. Cependant on en attendait si bien la réduction dans peu qu'on avait déjà dépêché trois vaisseaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avait reçu la nouvelle devant Coron d'une affaire qui s'était passée entre les Grecs et les Turcs, au passage de l'isthme de Corinthe. Le commandant turc a été fait prisonnier en cette occasion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, monsieur, parce que je sais qu'elles vous feront plaisir, et que cela est bien authentique, puis-

1. M. et M$^{me}$ Dupuits.
2. M. et M$^{me}$ Legendre.
3. Ou Misitra, qui, selon Guillet, doit son nom au fromage qu'on fait dans le pays ; voyez l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Chateaubriand.

qu'elles me viennent directement. Je m'acquitte aussi par là de la promesse que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles aussitôt que je les aurais reçues.

Soyez assuré, monsieur, de l'invariabilité de mes sentiments.

CATHERINE.

Voilà la Grèce au point de redevenir libre, mais elle est bien loin encore d'être ce qu'elle a été : cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse.

### 7898. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

A Ferney, 28 mai.

Monsieur, je persiste à croire que les philosophes m'ont daigné prendre pour leur représentant, comme une compagnie fait souvent signer pour elle le moindre de ses associés. Je consens de signer, quoique j'aie la main fort tremblante.

Vous avez donc la bonté, monsieur, d'être un des protecteurs de la statue. M. le duc de Choiseul y a de plus grands droits qu'on ne pense ; il fait des vers plus jolis que ceux de nous autres faiseurs, et tient le cas secret[1]; j'en ai de lui qui sont charmants.

Je ne sais comment reconnaître ses bontés : il protége une manufacture de montres que les émigrants de Genève ont établie dans mon hameau ; il a bien voulu descendre jusqu'à leur faciliter le débit. Je ne verrai pas la ville qu'il va bâtir dans mon voisinage ; mais je jouis déjà de tout le bien qu'il veut faire.

Je goûte à présent, malgré tous mes maux, le plus grand des plaisirs ; je vois les fruits de la philosophie éclore. Soixante artistes huguenots, répandus tout d'un coup dans ma paroisse, vivent avec les catholiques comme des frères ; il serait impossible à un étranger de deviner qu'il y a deux religions dans ce petit canton-là. En conscience, messieurs les moines, M. Rose, évêque de Senlis[2], MM. les curés Aubry[3] et Guincestre[4], cela ne vaut-il pas mieux que vos Saint-Barthélemy ?

Peut-être l'impératrice de Russie opère-t-elle à présent une grande révolution chez les Turcs ; mais j'aime mieux celle dont

1. Voltaire savait bien que l'ode à laquelle il fait allusion ici n'était pas de Choiseul ; voyez tome XL, page 419.
2. Voyez tome XII, page 568.
3. Voyez tome XII, page 555 ; et XV, 556.
4. Voyez tome XXI, page 361.

je suis témoin, et j'ai la mine de mourir content. Je crois que ces nouvelles ne déplairont pas au respectable M. d'Alembert, l'appui de la tolérance et de la vertu, et si digne d'être votre ami.

Conservez vos bontés, monsieur, à votre très-humble et très-obéissant, et très-reconnaissant serviteur, le languissant frère François, plus humain que tous les capucins du monde.

### 7899. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 mai.

C'est M. Pigalle qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme Virgile aurait reçu Phidias, si Phidias avait vécu du temps de Virgile, et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de leurs compatriotes. Avec quel tendre respect la postérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument, s'il avait pu exister? Elle aura, mon cher et illustre maître, le même sentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de visage à offrir à M. Pigalle; le génie, tant qu'il respire, a toujours un visage que le génie, son confrère, sait bien trouver; et M. Pigalle prendra, dans les deux escarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre statue. Je ne saurais vous dire, mon cher et respectable confrère, combien M. Pigalle est flatté du choix qui a été fait de lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la sienne, et à celle de la nation française. Ce sentiment seul le rend aussi digne de votre amitié qu'il l'est déjà de votre estime. C'est le plus célèbre de nos artistes qui vient, avec enthousiasme, pour transmettre aux siècles futurs la physionomie et l'âme de l'homme le plus célèbre de notre siècle, et (ce qui doit encore plus toucher votre cœur) qui vient, de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniser sur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. Pigalle n'a pas besoin de recommandation; cependant il a désiré que je lui donnasse pour vous une lettre dont il est si fort en droit de se passer; mais ce désir même est une preuve de sa modestie, et par conséquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illustre et ancien ami; renvoyez-nous M. Pigalle le plus tôt que vous pourrez, car nous sommes pressés de jouir de son ouvrage. Je ne vous dis rien de moi, sinon que je suis toujours imbécile; mais cet imbécile vous aimera, vous respectera, et vous admirera tant qu'il lui restera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais présent appelé *raison*, que la nature nous a fait.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

*P. S.* Un très-grand nombre de gens de lettres a déjà contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de Ri-

chelieu et plusieurs personnes de la cour ont contribué aussi; M. le duc de Choiseul et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince étranger n'en fit autant, si vos compatriotes n'étaient jaloux d'être seuls; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu, adieu.

### 7900. — A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE[1].

1er juin.

Je dois vous dire, monsieur, que mon ombre, ensevelie pendant six mois dans des neiges qui durent encore, est de toutes les ombres la plus sensible; que je suis pénétré dans mon tombeau de toutes vos bontés, et que je pense comme vous sur les affaires de ce monde et de l'autre.

J'eus l'honneur de vous écrire quand vous étiez aux États[2]. Votre province manquerait à présent de blé si on n'avait pas arrêté celui qui allait à Genève. Les Genevois ne méritent guère de manger du pain, depuis qu'ils se mettent à canarder leurs compatriotes. Pour nous autres, si les choses continuent sur le même pied, nous allons voir renaître le beau siècle d'or où l'arbre de Jupiter nourrissait des hommes qui étaient, dit-on, innocents, ou plutôt des innocents.

Quand Son Altesse sérénissime voudra des montres de Ferney, qui a l'honneur d'être dans sa province, nous en faisons d'aussi bonnes qu'à Paris, et à un tiers meilleur marché.

Conservez, monsieur, vos bontés au vieil ermite.

### 7901. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Ferney, 1er juin.

Madame, je crois que vous avez fait une gageure d'exercer votre patience, et moi, de pousser à bout vos bontés. J'ai eu l'honneur de vous parler, dans une de mes lettres[3], de sept frères, tous au service du roi, dont les jésuites avaient usurpé l'héritage, pour la plus grande gloire de Dieu. Voici, je pense, l'aîné de ces sept Machabées. Il prétend qu'ayant été auprès de vous, madame, le secrétaire des capucins, je dois, à plus forte raison,

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. De Bourgogne, à Dijon, avec le prince de Condé.
3. Ce n'est pas dans une lettre à Mme de Choiseul (à moins qu'elle ne soit perdue), mais dans celle à Mme du Deffant, n° 7875.

être celui des officiers qui ont été blessés au service. Je ne sais pas ce qu'il demande. Pour moi, je ne demanderais, à Versailles, que l'honneur et la consolation de vous entendre. Tout le monde croit, dans mon pays de neiges, que j'ai un grand crédit auprès de vous, depuis l'aventure des capucins, et surtout depuis celle des montres. Moi, qui suis excessivement vain, je ne les détrompe pas; ils viennent tous me dire: Allons, notre secrétaire, vite une lettre pour madame la duchesse, qui *fait du bien pour son plaisir* Je baisse les oreilles, j'écris, et puis je suis tout honteux, et je voudrais m'aller cacher.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, et en rougissant de mes hardiesses, madame, votre très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur.

7902. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

1er juin.

Vous avez dû voir, madame, que je consume ma pauvre vie dans mes déserts de neige pour vous récréer un quart d'heure, vous et votre grand'maman. Il y a des insectes qui sont trois ans à se former pour vivre quelques minutes: c'est le sort de la plupart des ouvrages en plus d'un genre. Je vous prie toutes deux de prêter un peu d'attention à l'article *Anciens et Modernes*[1], c'est une affaire de goût: vous êtes juges en dernier ressort.

Quant aux choses scientifiques, je ne crois pas que tout ce qu'on ne peut comprendre soit inutile. Personne ne sait comment une médecine purge, et comment le sang circule vingt fois par heure dans les veines; cependant il est très-souvent utile d'être purgé et saigné.

Il est fort utile d'être défait de certains abominables préjugés, sans qu'on ait quelque chose de bien satisfaisant à mettre à la place. C'est assez qu'on sache certainement ce qui n'est pas, on n'est pas obligé de savoir ce qui est. Je suis grand démolisseur, et je ne bâtis guère que des maisons pour les émigrants de Genève. La protection de Mme la duchesse de Choiseul leur a fait plus de bien que leurs compatriotes ne leur ont fait de mal. Qui m'aurait dit que je lui devrais tout, et qu'un jour je fonderais au mont Jura une colonie qui ne prospérerait que par ses bontés? et puis qu'on dise qu'il n'y a point de destinée! C'est vous,

1. Voyez tome XVII, page 225.

madame, qui m'avez valu cette destinée-là ; c'est à vous que je dois votre grand'maman.

Je lui ai envoyé le mémoire[1] des communautés de Franche-Comté, d'accord ; mais il est signé des syndics, et non pas de moi. Je ne suis point avocat : le fond du mémoire est de M. Christin, avocat de Besançon ; je l'ai un peu retouché. Il n'y a rien que de très-vrai. L'avocat au conseil chargé de l'affaire l'a approuvé, l'a donné à plusieurs juges. S'il n'est pas permis de soutenir le droit le plus évident, où fuir? Je tiens qu'il faut le soutenir très-fortement, ou l'abandonner.

Ce n'est point ici une grâce qu'on demande. Ces communautés sont précisément sur la route que M. le duc de Choiseul veut ouvrir de sa colonie en Franche-Comté. Ces gens-là seraient fort aises d'être les serfs du mari de votre grand'maman, mais ils ne veulent point du tout l'être des moines de saint Benoît, devenus chanoines. La prétention de saint Claude est absurde. Saint Claude est un grand saint, mais il est aussi ridicule qu'injuste; du moins il me paraît tel. J'ai cru qu'il fallait faire sentir cette absurdité avant qu'on discutât des fatras de papiers que les ministres n'ont jamais le temps de lire.

J'avoue que mon nom est fatal en matière ecclésiastique; mais je n'ai jamais prétendu que mon nom parût; Dieu m'en préserve! et d'ailleurs ceci est matière féodale. Le roi ne lit point ces factums préparatoires, on ne les met point sous ses yeux. Le rapporteur seul est écouté; et comme tout dépend ordinairement de lui, il nous a paru essentiel que les juges fussent bien au fait. Ils jettent souvent un coup d'œil égaré sur ces pièces ennuyeuses; j'ai voulu les intéresser par la tournure; j'ai voulu les amuser, eux, et non pas le roi, qui a d'autres affaires, et qui très-communément laisse décider ces procès sommaires sans y assister, comme il arriva dans le procès des Sirven, où M. le duc de Choiseul fut net contre moi, et avec raison.

Enfin, si j'ai tort, on perdra de bons sujets, et j'en suis fâché; mais je me résigne, car il faut toujours se résigner, et je ne suis pas capucin pour rien.

Résignez-vous, madame, à la fatalité qui gouverne ce monde. Horace recommandait cette philosophie, il y a quelque dix-huit cents ans; il recommandait aussi l'amitié, et la vôtre fait le charme de ma vie.

1. Tome XXVIII, page 353.

7903. — A M. L'ABBÉ AUDRA[1].

2 juin.

Pardonnez, mon cher docteur, si je réponds si tard à votre dernière lettre: ce n'est pas négligence, c'est misère; je tombe tous les jours, je n'ai pas un moment de santé.

A l'égard de Sirven, l'affaire a tant traîné qu'elle ne fera nulle sensation dans le monde lorsqu'elle sera sur le bureau. Personne au monde ne se souciera que Sirven, replongé dans son obscurité, ait un hors-de-cour ou un arrêt plus agréable. Le voilà maître de son bien; il exerce son ancienne profession. Ses filles sont un peu folles; ainsi l'était la noyée. Sa famille a été bien secourue; il doit être content. S'il obtient l'arrêt qu'il désire, tant mieux; sinon je lui conseille de vivre en paix.

Jouissez, mon cher ami, de votre réputation et de tous les agréments que votre mérite vous procure.

Puis-je vous demander s'il y a quelques négociants à Toulouse qui puissent faire usage des billets ci-joints?

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

7904. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 juin.

Mon cher ange, je vous dirai d'abord, pour m'insinuer dans vos bonnes grâces, que l'abbé de Châteauneuf s'est arrangé tout comme vous l'avez voulu avec *le Dépositaire*. Ninon n'a point couché avec le jeune Gourville; et quant à M. Agnant, il n'est point un ivrogne à balbutiement et à hoquets; c'est un buveur du quartier qui peut regarder les gens fixement et d'un air comique, en disant son mot, mais qui n'est point du tout ivre : et, en cela même, il est un personnage assez neuf au théâtre.

Dès que messieurs du clergé seront prêts à plier bagage, je vous enverrai celui de Ninon; l'*Encyclopédie* ne me laisse pas à présent à moi.

Venons maintenant au profane. Je crains bien que M. le duc de Praslin ne fasse pas sitôt des présents de montres aux janissaires et aux douaniers de la Porte Ottomane. Vous savez comme on s'égorge dans la patrie de Sophocle et de Platon, comme on massacre et comme on pille. Cependant, si nos consuls restent,

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

si M. le duc de Praslin veut des montres, nous sommes à ses ordres.

M. le duc de Choiseul a la bonté de nous en prendre. Favorisez-nous, je vous en conjure; engagez vos camarades, messieurs les ministres étrangers, à nous donner la préférence. Si nous avions une estampe de votre prince[1], nous lui enverrions une montre avec son portrait en émail qui ne serait pas chère.

Nous avons fait celui du roi et de monseigneur le dauphin, qui ont parfaitement réussi. Nous faisons à présent celui de M. le comte d'Aranda; c'est une entreprise très-considérable. M. l'abbé Terray en a fait une bien cruelle en me saisissant deux cent mille francs d'argent comptant qui n'avaient rien à démêler avec les deniers de l'État, et qui auraient servi à bâtir des maisons pour nos artistes, et à augmenter la fabrique. Il a fait un mal irréparable.

On avait bien trompé ou du moins voulu tromper M. le duc de Choiseul, quand on lui avait dit que les natifs de Genève massacrés par les bourgeois n'étaient que des gredins et des séditieux. Je vous assure que ceux qui travaillent chez moi sont les plus honnêtes gens du monde, les plus sages, les plus dignes de sa protection.

Dites bien, je vous prie, à MM. les ducs de Choiseul et de Praslin combien je leur suis attaché; mon cœur vous en dit toujours autant.

7905. — A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI[2].

4 juin.

Je ne commence que d'aujourd'hui, monsieur, à être débarrassé de mes neiges et à ouvrir un peu les yeux. Mon état est si triste que vous devez me pardonner mon silence. J'ai commencé à lire ce que vous avez bien voulu m'envoyer. C'est une nouvelle obligation que je vous ai. Mon estime et mon attachement pour vous ne diminuent point comme mes forces. La langueur extrême de mon état n'influe point sur les sentiments avec lesquels je serai jusqu'à mon dernier moment, monsieur, votre, etc.

1. Le prince de Parme.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

7906. — A TOUS LES AMBASSADEURS.

Ferney, le 5 juin.

Monsieur, j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que les bourgeois de Genève ayant malheureusement assassiné quelques-uns de leurs compatriotes, plusieurs familles de bons horlogers s'étant réfugiées dans une petite terre que je possède au pays de Gex, et M. le duc de Choiseul les ayant mises sous la protection du roi, j'ai eu le bonheur de les mettre en état d'exercer leurs talents. Ce sont les meilleurs artistes de Genève ; ils travaillent en tout genre, et à un prix plus modéré qu'en toute autre fabrique. Ils font en émail, avec beaucoup de promptitude, tous les portraits dont on veut garnir les boîtes des montres. Ils méritent d'autant plus la protection de Votre Excellence qu'ils ont beaucoup de respect pour la religion catholique.

C'est sous les auspices de M. le duc de Choiseul que je supplie Votre Excellence de les favoriser, soit en leur donnant vos ordres, soit en daignant les faire recommander aux négociants les plus accrédités.

Je vous prie, monseigneur, de pardonner à la liberté que je prends, en considération de l'avantage qui en résulte pour le royaume.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, monsieur, de Votre Excellence, etc.

VOLTAIRE,
gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

7907. — A M. VASSELIER [1].

Ferney, 6 juin.

L'aventure d'Arrie-Petus [2] est bien étonnante pour des Welches. Je voudrais bien savoir au juste le véritable motif de ce coup fourré : car il me semble que les raisons qu'on en donne ne sont guère valables.

Je vous enverrai, monsieur, le mémoire de Billard, écrit de sa main, si vous ne l'avez pas. C'est dans ce mémoire qu'il dit que la Providence l'appelait à voler la caisse.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Deux amants qui s'étaient suicidés à Lyon.

Dès que nous aurons une petite pacotille de montres, nous la recommanderons à vos bontés.

Mille tendres compliments à M. Vasselier.

7908. — A M. DELISLE DE SALES.

Ferney, 6 juin.

J'ai lu, monsieur, votre livre[1] avec enchantement. Je vous suis d'autant plus obligé que je le crois capable de faire le plus grand bien. Tous les gens sages le liront, et estimeront l'auteur; mais c'est principalement aux malades à lire les bons livres de médecine. Vous leur avez emmiellé les bords du vase, comme dit Lucrèce[2]. Vous ne vous contentez pas de leur parler raison, vous y joignez l'éloquence, qui est son passe-port : *Utile dulci*[3] est votre devise.

La lecture de votre ouvrage, monsieur, m'a fait oublier ma vieillesse et les maux dont je suis accablé. Vous êtes comme les anciens mages, qui guérissaient avec des paroles enchantées.

J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnaissance et toute l'estime que je vous dois, etc.

7909. — A M. THIERIOT.

Ferney, 6 juin.

Mon ancien ami, comme il y a un an que je n'ai reçu de vos nouvelles, j'ignore si vous demeurez aux Incurables ou au faubourg Saint-Antoine.

Je suppose que vous n'avez appris la mort de votre frère qu'au bout de trois mois, et que, dans deux ans, vous me manderez si vous avez touché quelque chose de sa succession. Il est bon de mettre de grands intervalles dans les affaires : cela donne le temps de réfléchir, et prévient les fausses démarches.

Vous avez peut-être rencontré depuis votre dernière lettre, c'est-à-dire depuis quinze mois, les héritiers de l'abbé de Châteauneuf, qui se sont arrangés avec vous pour le dépôt de la belle gardeuse de cassettes. Vous vous êtes accommodé sans doute avec l'assemblée du clergé, afin que, dès qu'elle sera dissoute, on

1. *La Philosophie de la Nature.* (K.) — Voyez lettre 8093.
2. Livre I, 935 et suiv.; IV, II et suiv.
3. Horace, *Art poétique*, vers 343.

puisse produire M. Billard et l'abbé Grizel sous le nom de M. Garant. Je crois qu'on mettra partout *Philosophie* à la place de *Théologie*, pour ne point effaroucher les âmes timorées. M. d'Argental et M. Marin se chargent de vos intérêts : car, si on s'en remettait à vous, nous n'en saurions des nouvelles que dans trois ans. Vous saurez que, dans trois ans, j'en aurai au moins quatre-vingts, s'il plaît à Dieu.

Je suppose que vous recevrez ma lettre en quelque endroit du monde que vous soyez gîté ; je vous adresse celle que je dois à M. de Sales. Quelque louange que je lui donne, je ne lui ferai pas la moitié du plaisir qu'il m'a fait.

Faites bien mes compliments, je vous prie, à M. de Montmercy[1]. Portez-vous bien, vivez longtemps, et aimez-moi.

### 7910. — DE CATHERINE II[2],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Czarskoe-Selo, le 26 mai-6 juin.

Monsieur, je me hâte de répondre à votre lettre du 18 mai, que j'ai reçue hier au soir, parce que je vous vois en peine. Les vicissitudes que les adhérents de Moustapha répandent que mon armée doit avoir essuyées, la perte de la Valachie, sont des contes dont je n'ai senti d'autre chagrin que celui de vous voir appréhender que cela ne soit vrai. Dieu merci, rien de tout cela n'a existé. Il y a huit jours que j'ai reçu encore la nouvelle qu'un petit corps turc avait passé sur des radeaux le Danube, près d'Isaksi, pour reconnaître nos postes ; mais il a été si bien accommodé qu'il s'en est retourné avec plus de diligence qu'il n'était venu, et les nôtres ont tiré d'un ruisseau que les Turcs avaient voulu passer à la nage. Plus de trois cents corps sont noyés, sans compter les tués et les blessés. Je vous ai mandé, la poste passée, les nouvelles que j'ai reçues de la Morée, qui, pour premier début, paraissent assez satisfaisantes.

J'espère que par votre intercession la sainte Vierge n'abandonnera pas les fidèles.

Ces pauvres diables de partisans de Moustapha n'ont d'autres ressources pour faire aller leurs brouettes que de composer au désavantage de la Russie des combats sans fin ; mais ils ne sauraient par là remédier au délabrement universel de la monarchie turque. Ce fantôme s'écroule ; ils l'ont eux-mêmes secoué, mal à propos peut-être : voilà ce que c'est que de ne pas connaître à qui l'on a affaire. Le roi Ali d'Égypte a su profiter de l'occasion ; on dit que les

1. Le Clerc de Montmercy.
2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances relatifs à l'histoire de l'empire de Russie*, etc., tome X, page 421.

chrétiens et les musulmans en sont également contents, parce que le roi Ali est tolérant et juste. Les Vénitiens, à force de politiquer lorsqu'il s'agit de profiter, ressemblent à cet animal de la fable qui mourait de faim entre deux bottes de foin.

Dormez tranquillement, monsieur; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne discontinuez de me témoigner, je prends hardiment ce titre ) vont un train très-honnête : elle-même en est contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, est merveilleusement bien équipée! Faute de matelots, on a mis sur les vaisseaux de guerre les jardiniers du sérail.

Je vous promets d'achever mon code après la paix.

Frère Ganganelli a trop d'esprit pour être fâché, au fond de son cœur, de mes progrès. Nous n'avons rien à démêler ensemble. Je ne lui ai pris ni Avignon, ni Bénévent. Ma cause, au bout du compte, est celle de la chrétienté. Il n'appartenait qu'à frère Rezzonico [1] de s'aveugler dans sa dévotion. Clément XIV me paraît plus éclairé.

Les capucins, monsieur, ont, je pense, les mêmes droits que les cordeliers. Vous pouvez devenir pape [2]; et même cela doit se faire pour le bien de l'Église, c'est voici pourquoi : les deux chefs de l'Église grecque et romaine non-seulement seront en correspondance directe, mais encore on les verra liés par l'amitié, chose qui n'a existé encore jusqu'ici. Je prévois déjà d'avance un grand bien pour la chrétienté. Je vous déclare que je serai modérée, mais ferme sans opiniâtreté.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré qu'on ne saurait ajouter à la sensibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien aussi n'égale l'estime que j'en fais.

### 7911. — A M. LACOMBE.

Juin.

Ah! monsieur, que je suis content de *Mélanie!* voilà le style dont il faut écrire. Les Welches vont être débarbarisés.

Je ne regarde l'aventure de l'*Encyclopédie* que comme une défense aux rôtisseurs de Paris d'étaler des perdrix pendant le carême. Je suis persuadé qu'après Pâques on fera très-bonne chère. Je souhaite beaucoup la délivrance des volumes de l'*Encyclopédie* et des rescriptions. Les dernières m'intéressent très-particulièrement.

Je vous remercie, mon cher monsieur, de la *Gazette littéraire* et de la lettre de M. de Fontanelle, et d'avoir purgé votre li-

1. Clément XIII.
2. Voltaire avait été agrégé à l'ordre des capucins

brairie des follicules de ce maraud de maître Aliboron. Vous imprimez le *Suétone* au lieu de *l'Ane littéraire;* c'est mettre un diamant à la place de la boue. Vous me faites un plaisir extrême de me dire que les remarques sont excellentes, je m'en doutais bien. Personne, à mon gré, n'a le jugement plus sûr que M. de La Harpe : son style est clair et vigoureux ; il dit beaucoup en peu de mots ; c'est le grand ennemi du fatras. Il faut absolument le mettre de l'Académie quand il décampera quelque évêque ou moi. Je vous réponds de moi dans peu de temps.

Vous devez avoir vu une assez belle bibliothèque à Manheim. Vous êtes sans doute en correspondance avec M. Colini, mon ami. Je me flatte que je puis vous appeler du même nom. Vous devez bien compter sur tous les sentiments, etc.

### 7912. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

8 juin.

Quand un cordelier[1] incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On sent bien que c'est jalousie,
Et l'effet de l'esprit malin ;
Mais lorsque d'un grand souverain
Les beaux écrits il associe
Aux farces de saint Cucufin,
C'est une énorme étourderie.
Le saint-père est un pauvre saint,
C'est un sot moine qui s'oublie :
Au hasard il excommunie.
Qui trop embrasse mal étreint.

Voilà Votre Majesté bien payée de s'être vouée à saint Ignace ; passe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à saint François.

Le malheur, sire, c'est qu'il n'y a rien à gagner à punir frère Ganganelli : plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voisinage, et que vous ne fussiez pas si loin de Notre-Dame de Lorette.

Il est beau de savoir railler
Ces arlequins faiseurs de bulles;
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

1. Le pape Clément XIV, qui avait été franciscain, avait condamné plusieurs ouvrages anonymes de Voltaire, qui avait sa patente de capucin, et un écrit du roi de Prusse; voyez lettre 7893.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de Simon Barjone, tandis que l'impératrice de Russie époussette le vicaire de Mahomet? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges sottises. J'avais autrefois conçu ces grandes espérances de vous; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au solide, et d'être un héros très-avisé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'*Essai sur les Préjugés*, mais je ne l'avais jamais lu; j'avais essayé d'en parcourir quelques pages, et, n'ayant vu qu'un verbiage sans esprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer[1]; mais béni soyez-vous d'avoir marché sur des cailloux, et d'avoir taillé des diamants! Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon qu'ils en produisent d'utiles.

De la fange la plus grossière
On voit souvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs : j'aime mieux la famille de Socrate que les descendants d'Orcan, malgré mon profond respect pour les souverains.

Sire, vous savez bien que, si vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous.

*Le vieux Malade ermite.*

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. Hennin ; celles qui vous inspirent quand vous écrivez sont beaucoup plus grâces.

### 7913. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 juin.

Mon cher et illustre confrère, cette lettre vous sera remise par M. Panckoucke, que vous connaissez depuis longtemps, et dont vous m'avez souvent parlé, dans vos lettres, avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore, s'il est possible, par celui que je prends à M. Panckoucke, et par la connaissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère, et des sentiments de respect et d'attachement dont il est rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéressent, et je l'ai assuré

1. Voyez une note sur la lettre 7893.

que vous ne lui refuseriez pas vos bontés et vos conseils. Il vous contera tous les malheurs qu'a essuyés l'infortunée *Encyclopédie,* et le besoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philosophes fassent un bataillon carré pour la soutenir. J'espère qu'il m'apprendra en quel état est l'ouvrage que vous avez entrepris [1], et qui sera si utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le Suisse de Félice [2] et ses coopérateurs, au nombre desquels sont quelques polissons d'écrivailleurs français qui prétendent, à ce qu'on dit, élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou prospectus qu'ils ont publiés, ce sera de la besogne bien faite; et je ne doute pas que cette société de gens de lettres, soi-disant, ne renferme plusieurs suisses de porte nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en soit, mon cher et illustre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. Panckoucke; et j'espère que quand vous l'aurez vu vous l'en trouverez digne, et que ma recommandation lui deviendra tout à fait inutile.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

### 7914. — A M. DE BELLOY.

A Ferney, 11 juin.

En vérité, monsieur, vous travaillez pour l'honneur de la France, en prose comme en vers. Plus d'une ancienne maison du royaume vous a de très-grandes obligations; mais les lecteurs ne vous en ont pas moins. Vous avez bien mérité du public en tout genre. Les Duchesne et les Dupuy n'ont jamais mieux discuté que vous en généalogie. Les Coucy vous devront leur illustration par vos recherches [3] comme par votre tragédie.

Il est bien naturel, quand tous les Français vous doivent de la reconnaissance, que le maraud de Quimper-Corentin soit le serpent qui ronge votre lime. Celui qui fait honneur à notre littérature doit avoir pour ennemi celui qui en fait l'opprobre. Il est bon que vous connaissiez l'extrait d'une lettre de son beau-frère. Vous verrez qu'un homme qui fait un métier aussi infâme ne peut être qu'un scélérat. J'aurais voulu joindre à cet extrait des anecdotes qui m'ont été envoyées de Paris sur ce misérable; je tâcherai de vous les faire parvenir bientôt. *Oportet cognosci malos.*

Le triste état de ma santé m'empêche de vous en dire davantage. *Diligo probos.*

1. Les *Questions sur l'Encyclopédie.*
2. Voyez lettre 7567, tome XLVI, page 347.
3. *Mémoires historiques sur la maison de Coucy, sur la dame de Fayel, sur Eustache de Saint-Pierre;* 1770, in-8°.

### 7915. — A M. LE FRANÇAIS,

ANCIEN OFFICIER DE CAVALERIE.

Ferney, 11 juin.

Le vieillard très-malade que M. Le Français a bien voulu honorer de son attention, et des meilleurs vers qu'on ait faits depuis longtemps, lui demande bien pardon de le remercier si tard, et de ne le remercier qu'en prose : soixante-seize ans, des montagnes pleines de neige qui lui font perdre la vue, et des maladies cruelles, sont une excuse trop valable; agréez-la, monsieur, avec la reconnaissance respectueuse que vous doit le solitaire honoré de vos bontés.

### 7916. — A M. D'ALEMBERT.

11 juin.

Mon cher ami, mon cher philosophe, êtes-vous toujours bien imbécile à la manière de Locke et de Newton? Prêtez-moi un peu de votre bêtise, j'en ai grand besoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monsieur l'archevêque de Toulouse[1], qui passe pour une bête de votre façon, très-bien disciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre espèce cesseront d'être assemblées? cela est assez important pour ce pauvre Panckoucke.

Répondez, je vous prie, à une autre question.

Le roi de Prusse vous a envoyé, sans doute, son petit écrit[2] contre un livre imprimé cette année, intitulé *Essai sur les Préjugés;* ce roi a aussi les siens, qu'il faut lui pardonner : on n'est pas roi pour rien. Mais je voudrais savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel Sa Majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement. Serait-il de Diderot? serait-il de Damilaville? serait-il d'Helvétius? peut-être ne le connaissez-vous point; je le crois imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il soit, me paraît ressembler à Le Clerc de Montmercy; il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous dise un mot de la plaisanterie de l'effigie. Le vieux magot que Pigalle veut sculpter sous vos auspices a perdu toutes ses dents, et perd ses yeux; il n'est point du tout

1. Loménie de Brienne; voyez tome XLIII, page 558.
2. Voyez lettre 7893.

sculptable ; il est dans un état à faire pitié. Conseillez, je vous en prie, à votre Phidias de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sèvres, qui lui servirait de modèle. J'aimerais bien mieux avoir votre buste que tout autre.

Bonsoir, mon très-cher philosophe ; badinez avec la vie : elle n'est bonne qu'à cela.

7917. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL[1].

11 juin.

Eh ! mon Dieu, madame, je n'ai appris que par la poste du 9 de ce mois le triste accident arrivé à M. d'Argental[2]. On me mande qu'il n'aura point de suites funestes ; mais on me dit que l'épaule est démise ; cela n'est que trop funeste.

Vous sentez comme je partage vos peines et vos inquiétudes ; nous ne parlons, Mme Denis et moi, que de cette inconcevable aventure. Nous ne savons jamais rien à temps dans nos déserts. Celui qui nous a écrit a supposé que nous étions informés, et n'est entré dans aucun détail. Nous vous demandons en grâce de nous faire écrire, par votre secrétaire, en quel état est M. d'Argental, et comment il s'est pu faire qu'il ait été blessé dans un carrosse. Cela fait frémir. On prétend qu'il y a eu près de trois cents personnes de mortes. Est-ce un échafaud qui est tombé ? Voilà un abominable feu d'artifice.

M. d'Argental est-il au lit ? Son épaule a-t-elle été réellement démise ? Si cela est, il a dû souffrir de grandes douleurs. Tout cela n'a pas dû raffermir votre santé. Nous vous conjurons, madame, de nous faire savoir comment nos deux anges se portent. Nous avons le plus grand besoin d'un mot qui nous rassure.

7918. — A M. HENNIN.

A Ferney, lundi au soir, 11 juin.

La personne à qui nous avons proposé des grâces[3] en a tant qu'elle ne se soucie pas d'en acheter des autres. D'ailleurs, leur sexe est un empêchement dirimant.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Aux fêtes du 30 mai.
3. Voltaire avait proposé au roi de Prusse, dans une lettre du 4 mai 1770, l'achat du tableau de Carle Vanloo, représentant les Trois Grâces, qui appartenait à Hennin. Le roi répondit, le 24 du même mois, qu'il n'achetait plus de tableaux depuis qu'il payait des subsides.

Au surplus, le nommé Charles, huissier de je ne sais quels magnifiques et très-honorés seigneurs[1], s'est avisé d'assigner le sieur Dufour, directeur de la manufacture royale de Ferney, naturalisé Français, protégé spécialement par le roi, et si bien protégé que le roi vient de lui acheter et de lui payer argent comptant six belles montres de sa façon, pour encourager ladite manufacture royale.

On ne voit pas de quel droit les magnifiques et très-honorés seigneurs assignent le très-magnifique et honoré Dufour.

Je vous prie réellement, monsieur, et raillerie à part, d'interposer votre autorité pour que dorénavant on s'abstienne de pareilles violations de territoire, sans quoi on serait obligé de traiter fort mal lesdites assignations, juridiquement parlant. Il est temps de mettre ordre à ces impertinences. Notre manufacture française, protégée par le roi, et travaillant pour le roi, doit être respectée.

Je vous demande en grâce d'en parler vertement. Vous savez que la loi est qu'on assigne à Gex ceux qui demeurent dans le territoire de Gex. Nous prévoyons que, si on ne met pas un frein à ces polissonneries, elles reviendront tous les jours; le temps de nos artistes est précieux. Mme Denis se joint à moi pour vous prier avec la plus vive instance de soutenir les droits des Français. Vous n'avez pas besoin d'être prié.

Mille respects à madame votre sœur et à vous. V.

### 7919. — DE M. HENNIN[2].

A Genève, le 12 juin 1770.

Je garderai mes *Grâces*, et mes créanciers attendront. Je ne vous en suis pas moins obligé de la bonne volonté avec laquelle vous vous êtes porté à me rendre service à cette occasion.

Si l'assignation a été portée à Ferney par l'huissier des magnifiques seigneurs, c'est une chose contraire au droit public, et dont je vous assure que je parlerai si sèchement qu'on ne s'avisera pas d'y revenir. Si, dans une affaire que le sieur Dufour peut avoir à Genève, on l'a assigné à son ancien domicile, comme il n'a pas renoncé à son droit de cité, c'est à lui à s'expliquer vis-à-vis du magistrat. Je vous prie de m'éclaircir. J'ai besoin de renseignements sur ce point, pour les joindre à d'autres. Il est très-vrai que je n'ai pas à me louer de la manière dont on rend justice, à Genève, aux sujets du roi. J'en ai écrit à monsieur le duc, et je ne doute pas qu'il ne

1. De la république de Genève.
2. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.

fasse sentir à ces messieurs son mécontentement. Mais, en matière civile, je n'ai vis-à-vis d'eux que la voie de la recommandation.

Ils ont jugé, avant-hier, de la manière la plus ridicule et la plus injuste, le fait d'un âne blessé par le postillon de Saint-Genis. J'ai été violemment tenté de leur en faire une avanie; mais la plaisanterie n'est pas de notre ressort. Je vous recommanderais cette affaire, si elle pouvait vous amuser. Il y aurait une requête fort plaisante à faire sur ce jugement.

Ne croyez pas, au reste, monsieur, que je puisse faire pour les affaires particulières tout ce que je voudrais. Avant de s'avancer, il faut être sûr d'être soutenu, sans quoi on risque de faire plus de mal que de bien. Ceci n'est pas fait pour être traité par écrit. J'aurai l'honneur de vous en entretenir un de ces jours.

Ma sœur, qui a été incommodée et qui commence à se guérir, a été, monsieur, très-sensible à votre souvenir. Nous irons, dès qu'il nous sera possible, profiter de quelques-uns des moments que vous donnez au repos.

### 7920. — A M. HENNIN.

A Ferney, 16 juin.

« Va te faire f....., va gratter ton cul avec celui du résident; tu as du pain dans tes poches pour les grimauds; tu viens de la part de ces b...... de Français de Ferney, etc., etc., etc. »

Ce sont là, monsieur, les propres mots de la philippique prononcée aujourd'hui, 16 du mois de la jeunesse, contre Dalloz, commissionnaire de Ferney, porteur, non de pain pour les grimauds, mais d'une petite truite pour notre souper.

Ces galanteries arrivent fort souvent. Nous en régalerons M. le duc de Choiseul, à qui nous devons d'ailleurs des remerciements pour avoir fait acheter et payer par le roi nos montres de grimauds. Je n'ai point vu le cul de Dalloz; je ne crois pas qu'il soit digne de gratter le vôtre. Passe encore pour celui[1] à qui vous destiniez vos Grâces. Mais franchement les bontés des Genevois deviennent trop fortes depuis le soufflet donné à tour de bras, dans la rue, au président du Tillet[2]. On dit dans l'Europe que notre nation porte un peu au vent, et a l'air trop avantageux. Ces petits avertissements, que l'auguste république de Genève

1. Le roi de Prusse.

2. C'est en 1765 que ce fait avait eu lieu. Le président du Tillet était venu à Genève, fort malade, pour se mettre entre les mains du docteur Tronchin, et il y languissait depuis trois ans. Un citoyen de Genève, probablement dans un accès de mécontentement contre la conduite du gouvernement français envers sa patrie, lui donna un soufflet au milieu de la rue.

daigne lui donner, la corrigera sans doute, et le roi lui en aura une très-grande obligation.

Nous vous prions, Mme Denis et moi, de vouloir bien présenter nos très-humbles remerciements à monsieur le syndic de la garde et à monsieur le commandant de la sublime porte de Cornevin[1].

On dit le pain ramendé dans la superbe ville de Gex, et que le blé n'y vaut plus que 24 livres la coupe, c'est-à-dire 50 livres le setier; c'est marché donné. Rien ne fait mieux voir la haute prudence des Welches, qui vendirent tout leur blé en 1769, ne se doutant pas qu'ils auraient faim en 1770.

Bonsoir, monsieur. L'oncle et la nièce vous font les plus tendres compliments.

### 7921. — DE M. HENNIN[2].

A Genève, le 17 juin 1770.

Vous êtes sans doute instruit, monsieur, de la manière dont le sergent de garde à la porte de Cornevin, et le visiteur de cette porte, ont traité votre commissionnaire. J'ai été averti sur-le-champ de cette affaire et des circonstances qui l'aggravent, parce qu'elles vous regardent. J'en ai demandé réparation par écrit au syndic de la garde. Il m'a répondu qu'il allait faire faire les informations. Nouvelle lettre de ma part, telle que je ne crois pas qu'on balance à punir ces insolents. Les têtes se renversent plus que jamais à Genève. On ne sait plus où est l'autorité, ni le moyen de se faire rendre justice. Il faudra se fâcher. J'ai un petit recueil de faits déplaisants que ces messieurs redresseront, ou ils éprouveront encore de la part de monsieur le duc à quoi s'exposent les petits, quand ils se croient puissants.

Je pense que les procédures contre les natifs qui sortent volontairement cesseront, parce que je demanderai en forme à ces messieurs si un Genevois, pour habiter en France, perd ses droits dans sa patrie. La réponse pourra les embarrasser. Ils en sentiront les conséquences. Et si les bourgeois qui obligent les magistrats à poursuivre les émigrants ne sont pas entièrement les maîtres, j'espère qu'on n'ajoutera pas cette sottise aux autres.

Je souhaite que vous puissiez faire tout le bien que vous désirez.

Mes respects à Mme Denis.

*P. S.* Je rouvre cette lettre, monsieur, pour vous assurer de nouveau que je vais suivre l'affaire qui en est l'objet. Je crois que c'est pour rendre la chose plus touchante que Dalloz m'a fourré dans les ordures de ces messieurs, car mes gens, qui étaient présents, et qui ont pensé rosser le sergent et le visiteur en vous entendant injurier, ne se seraient pas tus si j'avais été

1. La porte de Cornevin ou Cornavin est celle par où l'on sort de Genève pour aller à Ferney.

2. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.

apostrophé. Faites, je vous prie, faire une déposition en forme à votre homme. Je juge de votre humeur par la mienne. Comptez que je ferai ce que je pourrai pour avoir pleine satisfaction. M. le duc de Choiseul est déjà prévenu que l'insolence de la nombreuse canaille de Genève est poussée à l'extrême. Reste à savoir comment il voudra y mettre fin, s'il est possible.

J'aurai l'honneur de vous voir dès que je le pourrai.

### 7922. — A M. HENNIN.

A Ferney, dimanche matin, 17 juin.

Le plus aimable des résidents verra par la présente que ses blanches et potelées fesses ont été compromises avec les fesses de Dalloz, qui n'en sait pas assez pour inventer un tel épisode. Les gens de monsieur le résident ne firent que passer, et peuvent très-bien n'avoir pas entendu tous les compliments, puisqu'on retint avec outrage Dalloz au corps de garde une demi-heure entière.

Nous voyons avec douleur les chrétiens réformés appeler leurs frères Raca[1] et b......, ce qui est expressément défendu dans l'Évangile, et ce qui attire infailliblement la géhenne du feu.

Nous irons le plus tôt que nous pourrons voir monsieur le résident et Mme Legendre[2] dans sa maison de campagne, quelque belle soirée, quand le vieux malade pourra un peu aller.

Je leur présente mes très-humbles respects. V.

*P. S.* Jean-Louis Tourte a été dépouillé à Collonge de dix-huit montres d'or.

Il n'est pas malheureusement domicilié au pays de Gex, mais je pense que s'il pouvait prendre un logement en ce pays on lui rendrait ses montres.

Je m'en rapporte à M. Hennin, mieux instruit que moi, et qui est autorisé.

(La pièce jointe est une déposition faite par Dalloz, par-devant le greffier de la justice de Ferney, relativement aux injures qui lui avaient été dites à la porte de Cornevin.)

1. Matthieu, v, 22.
2. Sœur de M. Hennin.

7923. — A M. THIERIOT.

17 juin.

Mon ancien ami, c'est dommage que M. Guy-Duchesne ait imprimé avec tant de fautes de commission et d'omission [1] la vieille *Sophonisbe* de Mairet, rajeunie par M. Lantin. Vous connaissez ce Lantin, auteur du conte de *la Fourmi* [2]. Son neveu, qui demeure à Dijon, est bien indigné qu'on attribue à d'autres qu'à lui le rapetassage de cette vieille *Sophonisbe*. C'est, à ce que je vois, *le Rajeunissement inutile* [3]. On a une étrange rage dans Paris de vouloir toujours nommer au hasard les pères des enfants trouvés: sans cela vous auriez déjà Mlle Ninon [4] aux Tuileries.

Vous souvenez-vous d'une espèce de *Vie de Catherin Fréron* [5], dit Aliboron, que vous m'envoyâtes manuscrite il y a vraiment dix années? Je ne savais ce qu'elle était devenue : je la trouve imprimée dans un recueil intitulé *les Choses utiles et agréables* [6]; mais on en a fait une autre édition particulière [7], à laquelle on ajoute la lettre du sieur Royou, beau-frère d'Aliboron, avocat au parlement de Rennes, lequel se plaint que son beau-frère, ayant servi d'espion dans les troubles de Bretagne, l'accusa d'avoir écrit en faveur de M. de La Chalotais, obtint une lettre de cachet contre lui, vint lui-même le saisir avec des archers, le fit enchaîner, et le conduisit en prison en tenant le bout de la chaîne. Fréron mettra apparemment cet événement dans son *Année littéraire*.

Portez-vous bien, mon ancien ami, et jouissez de l'hiver de la vie autant que vous le pourrez.

7924. — A M. HENNIN.

A Ferney, dimanche au soir, 17 juin.

Permettez-moi, mon très-aimable résident, de ne point envoyer Dalloz devant un auditeur qui est Genevois. Nous n'attendons

1. Expression de Bayle dans le 4e paragraphe de la Préface de la première édition de son *Dictionnaire*.
2. Voyez tome VII, page 35.
3. Titre d'une pièce de vers de Moncrif.
4. *Le Dépositaire;* c'était alors aux Tuileries que jouaient les comédiens français.
5. *Anecdotes sur Fréron*, tome XXIV, page 181.
6. Voyez la note, tome VII, page 35.
7. Voltaire veut sans doute parler de l'édition qui est à la suite de sa réfutation du *Système de la Nature,* dont nous avons parlé tome XIX, page 161.

ni ne voulons aucune justice de ces messieurs. Nous pensons que c'est à M. le duc de Choiseul qu'il faut envoyer sa déposition, seulement pour l'amuser, en attendant qu'il rende aux Vingt-Quatre[1] et aux Vingt-Cinq[2] tout ce qu'il leur doit.

Pigalle est venu. Vous seriez charmant si vous vouliez venir quelqu'un de ces jours avec un recueil de vos plus belles estampes: vous raisonneriez peinture et sculpture avec un homme qui est assurément digne de vous entendre.

Maman vous fait mille compliments.

7925. — DE M. HENNIN[3].

A Genève, le 18 juin 1770.

Nous n'allons pas du même pas, monsieur, et ce n'est pas le moyen d'obtenir justice. Je ne ferai point usage de la déposition de Dalloz, et le mieux à tous égards est de ne pas la laisser paraître, et, s'il est possible, d'en retirer la minute de votre greffe, comme inutile pour le moins. Celui de mes gens qui était présent n'a rien entendu qui me compromît. Le sergent a dit, sur ce que votre homme demandait d'être conduit chez moi : « Qu'est-il nécessaire qu'on te conduise chez le résident ? » Au reste, quand cet homme et le visiteur m'auraient mêlé dans une sottise, il faudra toujours commencer par la première cause de la querelle.

Dalloz ne dit pas un mot de ce que les témoins déposent, savoir, que le visiteur, en sortant de son bouge, dit : « Il faut l'envoyer en prison ; qu'est-il besoin de le ménager? Il appartient à ce b..... de Voltaire. » Ce qu'il a répété plusieurs fois; et le sergent a renchéri sur ces expressions. Voilà ce dont je porte plainte.

Dalloz pourra se trouver seul à soutenir que j'aie été mis en jeu dans les sottises de ces messieurs, et dès lors il perdrait. On insistera sur ce point douteux pour faire tomber les autres, qui sont le fond du procès. La circonstance que Dalloz rapporte est un grand grief de plus, mais n'est qu'accessoire.

Si je produisais sa déposition de Ferney, où il déclare qu'il n'a rien à dire de plus que ce qu'elle renferme, ni vous, monsieur, ni peut-être moi, ne pourrions rien obtenir en justice, parce qu'il n'y aurait qu'un témoin pour l'article qu'il attribue au sergent, et que le quidam à qui il fait dire la plus grosse sottise ne se trouverait pas.

Je compte que Dalloz passera demain ici. Je l'enverrai chez l'auditeur faire sa déposition, et lui recommanderai d'entrer dans un plus grand détail,

1. C'était le nombre des commissaires nommés pour défendre la cause des représentants ou originaires genevois devant les médiateurs.
2. C'était le nombre des membres du petit conseil de la république de Genève.
3. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.

de dire ce qu'il a entendu, ce qu'il n'a peut-être pas voulu faire par un respect louable pour vous. Enfin, voici ma marche. On a maltraité votre homme sans raison, on vous a insulté à la face de trente témoins, dont j'en produis quatre ou cinq qui ont parlé; Dalloz de plus dit qu'on m'a mêlé dans les sottises qu'on lui a dites. Je demande réparation de ces faits. C'est ainsi qu'il faut traiter cette affaire. Je demande que le visiteur perde sa place, que le sergent soit cassé à la tête de la garde, et s'il m'a mis même indirectement dans ses sottises, qu'il soit mis en prison jusqu'à ce que je l'en fasse sortir.

J'ai déjà avis qu'on est bien fâché de cette algarade, et qu'on se dispose à faire ce qui convient pour que ni vous, ni moi, n'ayons à nous plaindre. Pardon, monsieur, de ce plaidoyer. Plus ces gens-ci sont répréhensibles, plus il faut être exact.

C'est une fort bonne chose, monsieur, que de rire et de faire rire les ministres quand ils en ont le temps. Mais j'ai commencé cette affaire sérieusement; continuons-la de même, je vous supplie. Envoyez Dalloz. Il est dans la règle qu'il dépose à Genève, puisque le délit s'est commis à Genève, et que j'en ai porté plainte au magistrat. Suspendez de faire passer à monsieur le duc la déposition, qui n'est pas assez grave pour faire impression, et qui, à l'examen, se réduirait à peu de choses. Laissez-moi faire mon métier comme je l'entends, et continuer cette affaire que mon respect et mon amitié pour vous m'ont fait entamer. Il n'importe pas seulement qu'on sache que la canaille de Genève est insolente; il faut qu'elle cesse de l'être. On a déjà ôté le visiteur de son poste. J'aurai, si je le puis, l'honneur de vous voir ce soir. J'espère que vous enverrez votre homme sur-le-champ. S'il ne paraissait pas, messieurs de Genève diraient qu'on ne les a pas mis à portée de faire justice, et votre plainte à monsieur le duc serait sans effet. D'ailleurs, vous me mettriez dans la nécessité de ne pas poursuivre, et j'aurais fait une fausse démarche.

### 7926. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 18 juin.

On fait ce qu'on peut, madame, dans nos déserts, pour vous faire passer quelques minutes à Saint-Joseph ; et, malgré la crainte de vous ennuyer, on vous envoie ces deux feuilles détachées. Imposez silence à votre lecteur, sitôt que vous vous sentirez la moindre envie de bâiller.

J'ignore tout ce qui se fait à présent sur la terre. Je ne sais pas même si Lacédémone appartient à Catherine II ou à Moustapha ; je ne sais où est votre grand'maman, et c'est ce qui m'intéresse davantage. Si elle est dans son palais de Chanteloup, occupée de sa florissante colonie, je la déclare philosophe. J'entends surtout, par ce mot, philosophe pratique : car ce n'est pas

assez de penser avec justesse, de s'exprimer avec agrément, de fouler aux pieds les préjugés de tant de pauvres femmes, et même de tant de sots hommes, de connaître bien le monde, et par conséquent de le mépriser ; mais se retirer de la foule pour faire du bien, encourager les arts nécessaires, être supérieur à son rang par ses actions comme par son esprit, n'est-ce pas là la véritable philosophie ?

Je vous plains toutes deux de ne pouvoir pas aller ensemble dans le paradis terrestre de Chanteloup. Il faut toujours, madame, que je vous remercie de toutes les bontés dont elle m'a comblé, car sans vous elle m'aurait peut-être ignoré. Elle protége, du haut de sa colonie de Carthage, la colonie de mon hameau ; elle me fait goûter chaque jour le plaisir de la reconnaissance. Je me flatte qu'elle était dans son royaume dans le temps que les badauds de Paris se tuaient au milieu des fêtes [1], assez près de son hôtel ; elle aurait été trop sensiblement frappée de ce désastre. Est-il possible qu'on s'égorge pour aller voir des lampions !

Adieu, madame ; conservez du moins votre santé ; la mienne est désespérée. Mille tendres respects.

### 7927. — A M. HENNIN.

Lundi, à dix heures trois quarts.

Vous êtes trop bon, monsieur, et Dalloz est un animal. Je vous l'envoie tout malade qu'il est ; je le suis aussi. Il jure toujours qu'il y a eu du cul dans cette affaire. Le mien est dans un piteux état ; il n'est pas fait pour être sculpté par Pigalle. Prêtez-nous le vôtre, ou plutôt votre belle mine,

Consule Fabricio dignumque numismate vultum.

### 7928. — A M. CHRISTIN [2].

18 juin.

Mon cher petit philosophe, nous avons donc été malades, éloignés l'un de l'autre, et c'est ce qui m'afflige doublement. Il est vrai que le libraire de Genève avait vendu quelques exem-

1. Pour le mariage du dauphin (depuis Louis XVI). Beaucoup de personnes périrent le 30 mai.

2. Éditeurs, de Cayrol et François.

plaires [1], quoiqu'il n'en dût pas vendre. On a pris alors le parti d'en faire une nouvelle édition. Vous verrez combien elle était nécessaire par la copie de ma lettre à M. de Cléry. Vous verrez combien on craint que vous ne soyez renvoyés au parlement de Besançon. Je frappe à toutes les portes pour parer ce coup, qui serait funeste aux habitants.

Il me semble qu'il y a un ancien édit qui porte : *Nulle servitude sans titre*. N'est-ce pas au roi d'expliquer cet édit, émané de l'autorité royale?

Bonsoir, mon cher philosophe ; je vous embrasse bien tendrement.

*P. S.* On vous envoie quelques exemplaires de la nouvelle fournée, qui pourra adoucir un peu les chanoines.

Le sieur Buvard, dont vous me parlez, a voulu sans doute faire sa cour à ses maîtres aux dépens de ses concitoyens.

### 7929. — A M. L'ABBÉ AUDRA.

Le 19 juin.

Mon très-cher philosophe, vous m'avez raccommodé avec Sirven. Je vois avec plaisir qu'il poursuit son affaire ; je ne doute pas qu'un homme aussi sage et aussi éloquent que M. de La Croix ne lui fasse remporter une victoire entière. Tous les honnêtes gens lui applaudiront. Dites-lui, je vous prie, qu'il ait la bonté d'adresser son mémoire à M. Vasselier, premier commis de la poste de Lyon. Il ne serait pas mal qu'il y en eût deux exemplaires dans le paquet, l'un pour M. Vasselier, l'autre pour moi. Vive désormais le parlement de Toulouse !

Je dois vous dire que j'ai prié M. de La Croix [2] de gronder Sirven d'avoir été six mois entiers sans écrire à ses filles.

A l'égard de votre sage hardiesse, vous n'avez rien à craindre. Il n'y a pas un mot dans votre *Abrégé* [3] sur lequel on puisse vous inquiéter. On sera fâché, mais comme les plaideurs qui ont perdu leur procès. Vous avez d'ailleurs un archevêque [4] qui pense comme vous, qui est prudent comme vous, et qui sera

1. Du mémoire au roi pour les serfs de Saint-Claude.
2. La lettre à de La Croix manque.
3. Voyez tome XI, page 497.
4. M. de Brienne. (K.) — Voyez tome XLIII, page 558.

bientôt de l'Académie ; il ne ressemble point du tout à Martin Lefranc de Pompignan.

Je vous demande votre bénédiction, mon cher docteur de Sorbonne ; et je vous donne la mienne, en qualité de capucin.

### 7930. — A MADAME NECKER.

Ferney, 19 juin.

Quand les gens de mon village ont vu Pigalle déployer quelques instruments de son art : *Tiens, tiens*, disaient-ils, *on va le disséquer ; cela sera drôle*. C'est ainsi, madame, vous le savez, que tout spectacle amuse les hommes ; on va également aux marionnettes, au feu de la Saint-Jean, à l'Opéra-Comique, à la grand'messe, à un enterrement. Ma statue fera sourire quelques philosophes, et renfrognera les sourcils réprouvés de quelque coquin d'hypocrite ou de quelque polisson de folliculaire : vanité des vanités !

Mais tout n'est pas vanité [1] ; ma tendre reconnaissance pour mes amis et surtout pour vous, madame, n'est pas vanité.

Mille tendres obéissances à M. Necker.

### 7931. — A M. D'ALEMBERT.

21 juin.

Vous qui, chez la belle Hypathie [2],
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous saurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal
A dessiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant mes honneurs insignes ;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus dignes [3].

1. L'*Ecclésiaste* dit le contraire, chapitre I, verset 2.
2. Mme Necker. (K.)
3. Ces strophes sont adressées, non à d'Alembert seul, mais aux gens de lettres qui se réunissaient chez Mme Necker. La statue faite par Pigalle est dans la bibliothèque de l'Institut. On lit au bas ces mots :

A MONSIEUR DE VOLTAIRE, PAR LES GENS DE LETTRES
SES COMPATRIOTES ET SES CONTEMPORAINS, 1776.

C'est un beau soufflet, mon cher et vrai philosophe, que vous donnez au fanatisme et aux lâches valets de ce monstre. Vous employez l'art du plus habile sculpteur de l'Europe pour laisser un témoignage d'amitié à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des Pompignan et des Fréron, etc. Vous écrasez sous ce marbre la superstition, qui levait encore la tête.

M. le duc de Choiseul se joint à vous, et c'est en qualité d'homme de lettres : car je vous assure qu'il fait des vers [1] plus jolis que tous ceux qu'on lui adresse ; et soyez très-certain que sans Palissot, fils de son avocat, et sans Fréron, qui a été son régent au collége des jésuites, il aurait été votre meilleur ami : je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai presque autant d'obligation qu'à vous. Vous savez dans quel affreux désordre est tombée cette malheureuse petite république de Genève. Les sociniens sont devenus assassins. J'ai recueilli vingt familles émigrantes; j'ai établi une manufacture de montres chez moi ; M. le duc de Choiseul les a protégées, et a fait acheter par le roi plusieurs de leurs ouvrages. Vous voyez si son nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la statue.

A l'égard de Frédéric, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Il me doit, sans doute, une réparation comme roi, comme philosophe, et comme homme de lettres ; ce n'est pas à moi à la lui demander, c'est à vous à consommer votre ouvrage. Il faut qu'il donne peu. Pour quelque somme qu'il contribue, Mme Denis donnera toujours vingt fois plus que lui ; elle est au rang des artistes les plus célèbres en fait de croches et de doubles croches.

M. Pigalle m'a fait parlant et pensant, quoique ma vieillesse et mes maladies m'aient un peu privé de la pensée et de la parole ; il m'a fait même sourire : c'est apparemment de toutes les sottises que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et surtout des miennes. Il est aussi bon homme que bon artiste : c'est la simplicité du vrai génie.

J'ai vu le dessin du mausolée du maréchal de Saxe ; ce sera le plus grand et le plus beau morceau de sculpture qui soit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec sa naïveté dépouillée de tout amour-propre, qu'il avait conçu le dessin des accompagnements de la statue du roi, qu'il a faite

1. Voltaire savait bien que le duc de Choiseul n'était pas l'auteur de l'ode contre le roi de Prusse; voyez tome XL, page 419.

pour Reims, sur ces paroles qu'il avait lues dans le *Siècle de Louis XIV*[1] : « C'est un ancien usage de sculpteurs de mettre des esclaves aux pieds des statues des rois ; il vaudrait mieux y représenter des citoyens libres et heureux. »

Il communiqua cette idée à M. Bertin, qui, en qualité de ministre d'État, et plus encore de citoyen, la saisit avec chaleur, et doubla sa récompense : ainsi c'est à lui que nous devons l'abolition de cette coutume barbare de sculpter l'esclavage aux pieds de la royauté. Il faut espérer du moins que cette lâcheté insultante à la nature humaine ne reparaîtra plus ; il faut espérer aussi qu'en figurant des citoyens heureux bénissant leurs maîtres, jamais les artistes ne mentiront à la postérité.

Adieu, mon grand philosophe, mon cher ami, et mon soutien.

### 7932. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

23 juin.

Mon aimable commandant est ici, monsieur ; ma consolation aurait été parfaite, si vous étiez venu avec lui. Pigalle a déjà modelé le squelette dont l'âme subsiste encore, et vous sera très-attachée jusqu'au moment où elle sera dissipée et rendue à la matière subtile dont elle est venue.

Je vous sais bien bon gré de ne point aimer du tout ce fanatique de Joad. Je bénis Dieu de ce que le petit-fils de Henri IV pense comme vous sur ce barbare énergumène.

J'ai raisonné beaucoup avec Pigalle sur le veau d'or qui fut jeté en fonte, en une nuit, par cet autre grand prêtre Aaron ; il m'a juré qu'il ne pourrait jamais faire une telle figure en moins de six mois. J'en ai conclu pieusement que Dieu avait fait un miracle pour ériger le veau d'or en une nuit, et pour avoir le plaisir de punir de mort vingt-trois mille Juifs qui murmuraient de ce qu'il était trop longtemps à écrire ses deux tables.

Agréez toujours, monsieur, ma tendre reconnaissance de toutes les bontés que vous me témoignez.

### 7933. — A M. DE LA TOURRETTE[2].

23 juin.

Vous savez peut-être, monsieur, qu'on a imprimé, dans la gazette de Berne, que Jean-Jacques Rousseau vous avait écrit

1. Chapitre XXVIII, tome XIV, page 495.
2. Voyez tome XL, page 328.

une lettre par laquelle il souscrivait entre vos mains pour certaine statue. Je vous prie de me dire si la chose est vraie. J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci est une galanterie toute française. Ceux qui l'ont imaginée sont tous ou artistes ou amateurs. M. le duc de Choiseul est à la tête, et trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette se trouvât vrai.

M^me^ Denis vous fait les plus sincères compliments. Agréez, monsieur, les assurances de mon tendre attachement pour vous et pour toute votre famille.

### 7934. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

24 juin 1770.

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais toujours que la grand'maman me dictât quelque chose pour vous; je l'en ai pressée, mais elle est d'une paresse d'esprit dont on ne peut la tirer. Elle s'en rapporte à moi pour vous dire tout ce qu'elle pense pour vous; je serai donc son indigne interprète, mais j'aurai le mérite de vous dire la vérité en vous assurant que ses sentiments ne se bornent point à l'admiration et à l'estime, qu'elle y joint une très-véritable amitié. Elle voudrait vous satisfaire sur toutes les choses que vous désirez, et nommément sur votre affaire de Saint-Claude. Elle trouve la cause que vous défendez très-juste, mais elle ne peut vous seconder que par ses représentations et ses sollicitations; elle est aussi reconnaissante et aussi contente que moi des cahiers que vous nous envoyez, et nous vous prions de continuer. Je serai encore du temps sans revoir cette grand'maman; elle ne reviendra que le 17 ou le 18 de juillet, et peu de jours après elle partira pour Compiègne. La vie se passe en absences, on est toujours entre le souvenir et l'espérance; on ne jouit jamais; si du moins on pouvait dormir, ce ne serait que demi-mal. Dormez-vous, mon cher Voltaire? Ce serait pour vous un temps bien mal employé; il n'y faut donner que le pur nécessaire pour votre santé; employez tout le reste à instruire, à éclairer, et surtout à amuser la grand'maman et sa petite-fille. Pour moi, qui ne dors point, je m'occupe souvent les nuits à repasser tous les vers que j'ai retenus; vos épîtres au roi de Prusse, à M^me^ de Villars, au président, etc., ont souvent la préférence. Pourquoi ne feriez-vous pas une jolie épître pour la grand'maman ? Le sujet ne vous laisserait pas manquer d'idées.

M. de Saint-Lambert fut reçu hier à l'Académie; il récita le second chant d'un poëme qu'il fait sur le génie : il faut en avoir beaucoup pour rendre ce sujet piquant.

Votre article des *Anciens et des Modernes* me fait très-grand plaisir. Vous êtes judicieux, vous avez toujours raison; et jamais, non, jamais, vous

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

n'êtes ni faux, ni fatigant, ni froid. Vous savez que le grand-papa a acheté toutes vos montres; vous êtes très-bien avec lui. Il ira le 9 du mois prochain chercher la grand'maman, pour la ramener le 17 ou le 18. Je voudrais bien qu'il y eût un terme où j'aurais l'assurance de vous revoir; mais j'ai bien peur, mon cher Voltaire, que nous n'ayons d'autre rendez-vous qu'aux champs Élysées. Nous n'aurons rien à changer à nos figures : elles se trouveront, en les conservant telles qu'elles sont, à l'unisson des ombres; mais j'espère que la mienne verra la vôtre; ainsi, loin de rien perdre, je compte gagner beaucoup. Bonjour, adieu; donnez-moi de vos nouvelles. Je vous envoie une lettre, je ne sais pas de qui; je crois cependant que c'est d'un homme qui vous estime beaucoup, et qui désire que vous l'estimiez; il en sera ce qu'il vous plaira, mais il vous prie de m'adresser la réponse que vous lui ferez : il l'enverra chercher chez moi.

### 7935. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 juin.

J'apprends que le vainqueur de Mahon et le dictateur des fourches caudines de Closter-Severn[1] a bien voulu faire pour son vieux serviteur ce que les Génois[2] firent pour mon héros : proportion gardée, s'entend, entre le héros et le barbouilleur de papier. Je le prie de recevoir les très-humbles remerciements du squelette de Ferney, que Pigalle a su rendre vivant. Ce squelette n'est en vie que pour sentir la reconnaissance qu'il doit à son doyen de l'Académie.

Comme vous serez un jour le doyen des pairs, permettez-moi de vous féliciter sur le succès indubitable du procès que M. le duc d'Aiguillon a voulu absolument avoir devant les pairs. Il ne tiendrait qu'à vous d'avoir la bonté de faire gagner le procès des *Guèbres* au parlement du parterre de Bordeaux. Un mot à l'avocat général M. Dupaty, qui est un franc Guèbre, ferait l'affaire.

On dit que vous protégez prodigieusement une nouvelle pièce de Palissot, intitulée *le Satirique*[3]; c'est un beau grenier à tracasseries. Je vois que vous faites la guerre aux philosophes, ne pouvant plus la faire aux Anglais et aux Allemands : cela vous amuse, et c'est toujours beaucoup. Puissiez-vous vous amuser

1. Voyez tome XV, page 347.

2. Ils avaient élevé une statue à Richelieu (voyez tome X, page 353); Richelieu avait souscrit pour la statue de Voltaire.

3. C'était en effet Richelieu qui, par l'entremise de l'abbé de Voisenon, avait accordé sa protection à cette comédie de Palissot, qui fut défendue le jour même que devait se donner la première représentation.

pendant tout le siècle où nous sommes! Vous en avez fait l'ornement, et vous en ferez la satire mieux que personne.

Je voudrais bien avoir une copie de votre statue, pour que la mienne fût aux pieds de la vôtre.

Agréez toujours, monseigneur, mon tendre respect.

### 7936. — A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney, 25 juin.

Mon cher capitaine philosophe, je vous suis très-obligé de votre souvenir : M[me] Denis partage ma reconnaissance. Je crois qu'il en est des Anglais comme de nous, leur bon temps en fait de génie est passé ; ils n'ont plus ni d'Addison, ni de Pope, ni de Swift. A l'égard de leurs querelles intestines et de leurs projets militaires, comme je n'y entends rien, il ne m'appartient pas d'en parler.

Je m'imagine que vous entrez dans leurs plaisirs sans entrer dans leurs dissensions : il y en a partout ; on s'est assassiné à Genève.

Il est vrai que j'aimerais mieux votre climat de Languedoc que celui de nos glacières ; mais il n'y a pas moyen de me transplanter à mon âge : je ne puis abandonner une maison que j'ai bâtie et une colonie que j'ai formée ; il faut que je m'enterre dans ma caverne.

Ce pauvre malade, qui ne peut vous écrire de sa main, vous prie de lui conserver vos bontés, et de présenter ses respects à monsieur l'ambassadeur.

### 7937. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

25 juin.

Nous remercions bien tendrement M[me] d'Argental de nous avoir écrit et de nous avoir rassurés ; elle a rendu un compte bien net de la mêlée : peu d'écrivains font des récits de bataille plus précis et plus intéressants.

Nous envoyons, pour amuser les deux convalescents, un petit *Lantin*[1] bien corrigé. Le paquet serait trop gros si on y joignait *le Dépositaire*, qui est prêt depuis longtemps. Le neveu

1. C'est sous le nom de Lantin que Voltaire donnait sa *Sophonisbe;* voyez tome VII, page 35.

de l'abbé de Châteauneuf, auteur de cette pièce, croit avoir fait tout ce qu'on exigeait de lui. Il n'y a que le mot de dévot qu'il faudra peut-être changer dans un endroit où il est nécessaire, car j'ai ouï dire que les Welches étaient devenus bien plus difficiles que Louis XIV ne l'était du temps du *Tartuffe*.

Nous envoyons à nos deux anges le panégyrique de Fréron [1]; il n'est pas fait par un homme bien éloquent ; mais on dit que tout est dans la plus exacte vérité, et la vérité vaut mieux que l'éloquence.

Thieriot nous envoya ce chef-d'œuvre il y a environ huit ans. Je crois qu'il serait expédient que M. d'Argental eût la bonté de prier Thieriot de passer chez lui. Thieriot ne pourrait lui refuser de nommer l'auteur. Il faut enfin qu'on connaisse les méchants, et qu'on rougisse de protéger un pareil faquin. C'est par cette raison qu'on a joint au panégyrique un extrait fidèle de la lettre du sieur Royou, beau-frère du scélérat [2].

Nous ne perdons point de vue M^lle^ Daudet [3] ; mais nous sommes actuellement plongés dans les embarras d'un établissement très-considérable : s'il réussit, nous pourrons l'y intéresser. Nous pouvons aussi nous y ruiner, si nous ne sommes pas entièrement favorisés par le gouvernement. C'est une affaire qui peut aisément produire dix mille écus par an, mais qui peut aussi ruiner de fond en comble l'entrepreneur, un peu amoureux des choses extraordinaires. Il a tout fait à ses dépens, sans se réserver un denier de profit pour lui. C'en est un peu trop à la fois qu'une *Encyclopédie*, un *Dépositaire*, une *Sophonisbe*, une manufacture, et une construction de maisons sur deux cents pieds de face.

Pigalle a fait un chef-d'œuvre de squelette, et le squelette se couvre des ailes de ses deux anges.

### 7938. — DE M. DE LA TOURRETTE [4].

Lyon, 26 juin.

Je n'ai pas vu, monsieur, la gazette dont vous me faites l'honneur de me parler; mais, sur ce que vous en dites, il paraît que le fait dont il s'agit a été altéré dans quelques circonstances; le voici tel qu'il est. J'étais, il y a

1. *Anecdotes sur Fréron*, tome XXIV, page 181.
2. Tome XXIV, page 189.
3. Fille de M^lle^ Lecouvreur; voyez tome XXXVIII, page 113.
4. Réponse à la lettre 7933.

quelque temps, chez Mme de ***, avec M. Rousseau; il y avait beaucoup de monde; on vint à parler de la statue qu'on projetait d'ériger à Paris; il s'écria avec enthousiasme : « Cela honore la France et le siècle! Je voudrais bien être admis au nombre des souscripteurs : comment faut-il s'y prendre? » On lui répondit qu'il fallait s'adresser à M. d'Alembert. Deux jours après, je fus fort étonné de recevoir un billet de M. Rousseau, qui me priait de faire passer à Paris sa souscription, et m'en envoyait le montant.

N'ayant pas l'honneur d'être en relation directe avec M. d'Alembert, j'adressai la souscription et le billet à M. Bourgelat, son ami et le mien. Peu de temps après, M. d'Alembert eut la bonté de m'écrire lui-même qu'il avait reçu la souscription de M. Rousseau pour la statue de M. de Voltaire, et qu'il la ferait remettre au notaire chargé du dépôt. « M. de Voltaire, ajoutait-il, sera sûrement très-sensible à cette marque d'estime de la part de M. Rousseau; je ne manquerai pas de l'en informer, etc. »

M. Rousseau était parti pour la Bourgogne lorsque je reçus cette lettre : je lui en envoyai sur-le-champ un extrait, pour lui rendre compte de la commission qu'il m'avait donnée. Ma lettre lui sera parvenue à Montbard, où je le crois encore.

Tandis qu'on vous élève, monsieur, des statues à Paris, nous apprenons que vous en méritez de nouvelles à Ferney. Les unes seront couronnées de lauriers; celles-ci doivent porter la couronne de chêne, celle du citoyen qui fait des établissements utiles à sa patrie, et qui l'enrichit après l'avoir éclairée.

J'ai toujours différé, par discrétion, de vous demander une réponse sur la traduction de *la Henriade,* du chevalier Ceretesi, dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer le manuscrit; ce gentilhomme florentin m'en fait demander des nouvelles par tous ceux qui reviennent de Naples, où il s'est établi.

Je suis bien sensible au souvenir dont m'honore Mme Denis. J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement, etc., etc.

La Tourrette.

## 7939. — A M. TABAREAU [1].

28 juin.

Mille tendres compliments à M. Tabareau. J'ai bien peur qu'il n'ait pas été payé de ce que lui devait saint Billard. Que ne se rejette-t-il sur saint Grizel, qui de ma connaissance a volé cinquante mille francs à la fille de M. le duc de Villars, qu'il a faite religieuse?

Par le mémoire que M. Vasselier a bien voulu m'envoyer, je vois que l'affaire durera longtemps, et que saint Billard mériterait bien un bout de corde au moins autant qu'une auréole.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

Je remercie M. Vasselier de la bonté qu'il a eue de faire partir les montres de notre manufacture royale.

Pigalle m'a fait pensant et parlant ; mais il n'a pas pu empêcher que je ne fusse très-souffrant. Les honneurs ne guérissent personne.

### 7940. — DE FRÉDÉRIC,

LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 30 juin.

Monsieur, l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma convalescence me pénètre de la plus vive reconnaissance. Je n'en attendais pas moins de l'amitié que vous m'avez témoignée depuis longtemps. Que je serais charmé si je pouvais espérer de vous voir chez moi avec Mme Galatin ! mais c'est un contentement auquel je ne saurais prétendre. Il ne me reste donc que l'espérance de vous aller voir à Ferney, de jouir de votre conversation, de vous admirer, et de vous assurer que personne ne saurait être plus de vos amis que celui qui sera toute sa vie, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

FRÉDÉRIC, landgrave de Hesse.

### 7941. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 juin.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. Pigalle, et une autre par M. Panckoucke ; celle-ci ne sera pas longue, car à mon imbécillité continue s'est jointe, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre précurseur dans l'autre monde, si cela continue ; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de longtemps. Nous avons élu, lundi dernier, monsieur l'archevêque de Toulouse à la place du duc de Villars, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous pussions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit[1] contre l'*Essai sur les Préjugés.* Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage ; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone, et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre aurait pu et dû être noyé dans moins de pages ; et je vois que vous en avez porté à peu près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de Pigalle, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que Jean-Jacques Rousseau m'a envoyé sa contribution, et que ce Jean-Jacques est

1. Voyez lettres 7893 et 7916.

actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force de vous en écrire davantage; mais je n'ai pas voulu tarder plus longtemps à répondre à vos questions.

Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

### 7942. — A M. LE MARQUIS DE JAUCOURT,

COMMANDANT EN BRESSE.

Juin.

Mon très-généreux et très cher-commandant, je suis votre sujet plus que jamais. J'ai établi dans le hameau Ferney-lez-Versoy une petite annexe de vos manufactures de montres de votre capitale de Bourg-en-Bresse. Cette salle de théâtre que vous connaissez est changée en ateliers; on fond de l'or, on polit des rouages, là où on déclamait des vers; il faut bâtir de nouvelles maisons pour les émigrants; tous les ouvriers de Genève viendraient, s'il y avait de quoi les loger. Il faut songer que chacun veut avoir une montre d'or, depuis Pékin jusqu'à la Martinique, et qu'il n'y avait que trois grandes manufactures, Londres, Paris et Genève.

Les âmes tolérantes et sensibles seront encore fort aises d'apprendre que soixante huguenots vivent avec mes paroissiens de façon qu'il ne serait pas possible de deviner qu'il y a deux religions chez moi ; voilà qui est consolant pour la philosophie, et qui démontre combien l'intolérance est absurde et abominable. La révolution s'est faite tout doucement dans les têtes les moins instruites comme dans les plus éclairées; nous verrons la même chose dans dix ans en Turquie, si mon impératrice *pousse sa pointe*, comme dit le Père Daniel. Ma foi, le temps de la raison est venu, et j'en bénis Dieu, tout capucin que je suis : c'est dommage que je sois si vieux et si malade, car je me flatte que dans quelques années je verrais le vrai paradis de mon vivant.

Conservez-moi vos bontés, monsieur, elles sont un des ingrédients de mon paradis.

Frère FRANÇOIS.

Je lis actuellement tous les articles de M. le chevalier de Jaucourt; vous ne sauriez croire combien il me fait aimer sa belle âme, et comme je m'instruis avec lui.

### 7943. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de juillet [1].

Mon cher et illustre ami, j'ai reçu à la fois, par Marin, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles essentiels: car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécile, triste et presque entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de Jean-Jacques Rousseau, qui, par parenthèse, est actuellement à Paris; j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande était indispensable pour l'érection de la statue, je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en sera pas moins érigée : ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une espèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la chose, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraissent penser comme moi.

Quant à La Beaumelle, il n'en est pas de même; c'est un homme décrié et déshonoré, ainsi que Fréron et Palissot; il ne serait pas juste de mettre Jean-Jacques dans la même classe; cependant si vous insistez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre sa souscription que comme associé étranger, ce qui aurait un inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Prusse? Rousseau ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à souffrir son offrande. A l'égard de Frédéric, je lui écrirai à ce sujet, puisque vous le désirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à se joindre à nous.

Je sais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoisonner votre plaisir, que ce n'est point à l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre*, etc., que nous élevons ce monument, mais au destructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle est atroce, il est facile de graver sur la statue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que Mme du Deffant, qui vous a écrit cette noirceur, est bien moins votre amie que nous, qu'elle lit et applaudit les feuilles de Fréron, et qu'elle en cite avec éloge les méchancetés qui vous regardent : c'est de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit. Palissot avait fait une comédie intitulée *le Satirique* [2] dans laquelle il se déchirait lui-même à belles dents, pour pouvoir déchirer à son aise les philosophes. Comme il a su

1. On ne sait trop quelle est la vraie date de cette lettre. Faut-il la rejeter, comme ont fait quelques éditeurs, après les deux suivantes, et lui donner pour quantième le 22 juillet? Nous en doutons fort, et nous préférons la laisser à la place où l'ont mise les éditeurs de Kehl, en déclarant que les lettres auxquelles d'Alembert répond ici nous semblent perdues, ou, si ce sont les deux suivantes, défigurées. (G. A.)

2. *Le Satirique, ou l'Homme dangereux*, trois actes.

qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en disculper; la pièce a été refusée à la police, malgré la protection de votre ami M. de Richelieu, et pour lors Palissot s'en est déclaré l'auteur.

Adieu, mon cher maître; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

## 7944. — A CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 4 juillet.

Madame, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout; mon admiration est stérile, mais elle voudrait vous servir : encore une fois je ne suis pas du métier, mais je parierais ma vie que, dans une plaine, ces chars armés, soutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout escadron ennemi qui marcherait régulièrement; vos officiers en conviennent : le cas peut arriver. Il est difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en désordre, dispersés, et voltigeant vers les flancs de votre armée; mais s'ils combattent d'une manière si irrégulière, en sauvages sans discipline, vous n'aurez pas besoin des chars de Tomyris; il suffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

Je ne conçois pas comment Votre Majesté n'est pas encore maîtresse de Brahilow et de Bender, au moment que je vous écris; mais peut-être ces deux places sont-elles prises, et nous n'en avons pas encore la nouvelle.

Les gazettes me font toujours une peine égale à mon attachement; je crains que les Turcs ne soient en force dans le Péloponèse.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Égypte; tout cela m'inquiète pour mes chers Grecs, et pour vos armées victorieuses, qui ne me sont pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis; j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaisseaux de ligne contre Constantinople.

Votre entreprise sur la Grèce est sans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans; mais il faut qu'elle réussisse pleinement: ce n'est pas assez qu'elle vous fasse un honneur infini. *Où est le profit, là est la gloire,* disait notre roi Louis XI, qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir Votre Majesté impériale sur le sopha de Moustapha. Son palais est assez vilain, ses jardins aussi ; vous auriez bientôt fait de cette prison le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire si vous espérez y parvenir. Il me semble qu'il ne faudrait qu'une bataille ; elle serait décisive.

Je ne reviens point de ma surprise. Votre Majesté est obligée de diriger des armées en Valachie, en Pologne, dans la Bessarabie, dans la Géorgie, et elle trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je suis stupéfait et confus autant que reconnaissant. Daignez toujours agréer mon profond respect et mon enthousiasme pour Votre Majesté impériale.

*Le très-vieux Ermite de Ferney.*

7945. — A M. HENNIN.

A Ferney, 4 juillet.

Le nommé Tourte, horloger de Genève, dont on saisit plusieurs montres à Collonge, il y a trois semaines, s'adressa sans doute à vous, et on me mande de Lyon que son affaire a été accommodée [1]. C'est ce que j'ignore. Mais un négociant nommé Maroy, domicilié à Lyon, était celui à qui les montres appartenaient. Il a déjà payé 1,400 livres argent comptant à Tourte, et lui a donné pour 2,000 livres de lettres de change ; mais il n'a reçu aucune montre, et il n'est pas juste qu'il paye une marchandise qu'il n'a point reçue.

Je vous supplie de vouloir bien me mettre au fait de cette affaire ; elle m'est recommandée très-vivement. J'ignore ce qu'il faut faire et ce que je dois répondre à ceux qui s'adressent à moi.

Êtes-vous dans votre maison de campagne ?

Mille respects à Mme Legendre [2]. V.

7946. — DE M. HENNIN [3].

A Genève, le 6 juillet 1770.

Il me paraît fort difficile, monsieur, que ni vous, ni moi, rendions service au sieur Tourte et à son correspondant de Lyon. Ils sont tous deux

1. Voyez lettre 7948.
2. Sœur de M. Hennin.
3. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.

dans le cas de la contrebande la plus formelle, et voici comment ces messieurs s'arrangent. Le Lyonnais ou le Parisien achète des montres à Genève, et le Genevois se charge de les faire passer sans payer de droits. On a arrêté cinquante-deux montres à Collonge, dans le courant du mois dernier. Il faut qu'il y ait eu de nouveaux ordres pour veiller à ces manœuvres, qui iraient au détriment des manufactures de Ferney et de Versoy.

Sans une incommodité qui a empêché ma sœur de sortir, nous aurions eu l'honneur de vous voir cette semaine. Nous quitterons, dès qu'il nous sera possible, notre chaumière, pour aller nous humilier à la vue de vos magnificences. On dit que vous vous amusez à faire une ville. Pour le coup, je défie qu'on traite vos occupations de bagatelles.

## 7947. — A M. DESPRÉS,

ARCHITECTE ET PROFESSEUR DE DESSIN A L'ÉCOLE MILITAIRE.

A Ferney, le 6 juillet.

Si je n'avais point essuyé, monsieur, un violent accès d'une maladie à laquelle ma vieillesse est sujette, je vous aurais assurément remercié plus tôt de l'honneur que vous me faites.

M. Pigalle était prêt à partir de ma petite retraite lorsque votre beau présent arriva[1]. Ce grand artiste lui donna l'approbation la plus complète ; M. Hennin, résident de France à Genève, un des meilleurs connaisseurs que nous ayons, en fut enchanté, et moi j'eus la vanité de vouloir être enterré au plus vite dans ce beau monument. Je me flatte pourtant que vous vous occuperez plus à loger les vivants que les morts : je suis un peu architecte aussi, j'ai bâti la maison dans laquelle je finis mes jours. Je voudrais vous voir construire une salle de spectacle ou un hôtel de ville ; alors j'aurais autant d'envie de vous aller féliciter à Paris que j'en ai d'être éloigné d'une ville où tout un peuple s'écrase et se tue pour aller voir des bouts de chandelles sur un rempart[2].

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, etc.

## 7948. — A M. VASSELIER.

6 juillet.

Mon cher correspondant, jamais Tourte n'a habité dans mes terres : il vint un jour me prier d'intercéder en sa faveur ; je le

1. Després avait dédié à Voltaire son *Projet d'un Temple funéraire destiné à honorer les cendres des rois et des grands hommes*, ouvrage couronné, en 1766, par l'Académie d'architecture.

2. Le 30 mai 1770, aux fêtes pour le mariage du dauphin (depuis Louis XVI.)

renvoyai à M. Hennin, résident à Genève. J'écris à M. Hennin au moment que je reçois votre lettre. Il faut savoir si on a rendu à Tourte ses montres : en ce cas, il faut qu'il soit condamné à les remettre au sieur Maroy, auquel elles appartiennent, et c'est à quoi M. Hennin pourrait servir.

Si les montres sont encore confisquées, je pense que Maroy pourrait, avec quelque protection, s'accommoder avec les fermiers généraux. Je présume que cette affaire ne regarde qu'eux, et qu'elle n'est point du ressort de M. le duc de Choiseul. Mettez-moi bien au fait. Toutes les choses auxquelles la bonté de votre cœur s'intéresse intéresseront toujours le mien.

Mille tendres amitiés à M. Tabareau. Je vois que votre fou de Lyon n'aimait pas les têtes puantes ; mais il ne faut pas pour cela donner des coups de couteau à un capucin, car qui tue un capucin pourrait bientôt tuer un homme.

### 7949. — A M. D'ALEMBERT.

7 juillet.

J'ai un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courrier de Lyon à Versoy. Il me paraît que la littérature est comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Je crois qu'il est très-convenable que le roi de Prusse souscrive, et qu'on rende à Jean-Jacques son denier ; que la conduite de ce misérable Fréron soit approfondie, et que l'on connaisse ce folliculaire qui a été si longtemps l'oracle de Mme du Deffant.

Vous êtes l'ami de l'archevêque de Toulouse[1]. Je suis persuadé que vous l'avez mis au rang des souscripteurs, puisqu'il est notre confrère ; mais ce n'est pas assez, il faut qu'il soit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeunesse du parlement de Toulouse est devenue philosophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidents ; mais les vieux sont encore des druides barbares.

Mme Calas, que j'embrassai hier avec tous ses enfants, m'apprit que le procureur général Riquet avait conclu à la faire pendre, et à rouer un de ses fils avec Lavaysse. Nous avons contre nous ce procureur général de Belzébuth dans l'affaire de Sirven. Nous demandons des dédommagements considérables, et

1. Loménie de Brienne.

on nous les doit. Riquet[1] s'y oppose. Pouvez-vous nous donner la protection de l'archevêque? Il faut se lier quelquefois avec ses anciens ennemis contre des ennemis nouveaux.

Je suis un peu en guerre avec Genève, pour avoir recueilli chez moi une centaine de Genevois, et pour avoir établi sur-le-champ une manufacture considérable rivale de la leur. Je suis obligé de bâtir plus de maisons que je n'ai fait de livres. M. le duc de Choiseul me soutient de toutes ses forces, il fait son affaire de la mienne; Mme la duchesse de Choiseul l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance universelle est établie chez moi plus qu'à Venise.

Mme de Choiseul est intime amie de Mme du Deffant.

Vous voyez d'un coup d'œil la situation délicate où je me trouve.

Elle l'est bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie;* Panckoucke pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de soixante-seize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si M. et Mme de Choiseul ont souscrit, ou s'ils l'ont oublié; il est très-nécessaire qu'ils souscrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable philosophe, et vivez pour faire respecter la raison et l'esprit.

*N. B.* Je crois la Grèce entière libre, au moment que je vous parle; voulez-vous que nous allions y faire un tour?

### 7950. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.*

Sans-Souci, 7 juillet.

Que le saint-père ait fait brûler[2]
Un gros tas de mes rapsodies,
Je saurai, pour m'en consoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jésus-Christ,
En bon enfant de saint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'assistance de la grâce,
Suffisante comme efficace.

Mais ce suisse du paradis
Était ivre, ou du moins bien gris,

1. Riquet de Bonrepos, procureur général au parlement de Toulouse.
2. Voyez les lettres 7893 et 7912.

Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathème
Au corps du concile prochain.
Il paraît même très-plausible,
Et, malgré Loyola, je crois
Que le saint-père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'est pas, après tout, aussi hargneux qu'on se l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'est seulement pour que l'usage ne s'en perde pas; et d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience digne de l'agneau sans tache il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon[1]? combien peu il y pense, et dans quelle concorde il vit avec le Très-Chrétien[2]? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui : il me laisse mes chers jésuites, que l'on persécute partout. J'en conserverai la graine précieuse pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas de même du sultan turc.

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi,
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu, pour prix de son caprice,
Des leçons qui devraient abaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importants.
J'admire, avec le vieil ermite,
Ses immenses projets, ses exploits éclatants :
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistants.

C'est pourquoi il me suffit de contempler ses grands succès, de faire une guerre de bourse très-philosophique, et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites, et qui saignent encore.

Et quant à monsieur le vicaire
(Je dis vicaire du bon Dieu),
Je le laisse en paix en son lieu
S'amuser avec son bréviaire.
Hélas! il n'est que trop puni

1. La prise d'Avignon est du 11 juin 1768.
2. Titre que prenait le roi de France.

savez combien je m'y intéresse. Je trouve le procès de messieurs des postes très-bon, et je ne suis pas sûr qu'ils le gagnent. Vous savez que tout est arbitraire, et que le parlement aime un peu à dégraisser tout fermier du roi.

Pour saint Billard et saint Grizel, j'opine au pilori. A l'égard du procès du parlement avec le roi, il est curieux; nous attendons le dénoûment.

Je crois que rien ne pourra empêcher le factum de La Chalotais de paraître; le public s'amusera, disputera, s'échauffera; dans un mois tout finira; dans cinq semaines tout s'oubliera.

Est-on encore, monsieur, dans l'usage de prendre des rescriptions des postes en payant à Paris au caissier qui ne soit pas un saint? Mme Denis veut faire venir deux cents louis de Paris; pourriez-vous les lui faire tenir par la poste, quand son beau-frère les aurait remis à Paris au bureau? Mille tendres compliments à M. Vasselier. Votre très-humble, etc.

V., l'ancien bibliothécaire.

### 7953. — A M. LE BARON GRIMM.

De Ferney, le 10 juillet.

Mon cher prophète, M. Pigalle, quoique le meilleur homme du monde, me calomnie étrangement; il va disant que je me porte bien, et que je suis gras comme un moine. Je m'efforçais d'être gai devant lui, et d'enfler les muscles buccinateurs[1] pour lui faire ma cour.

Jean-Jacques est plus enflé que moi, mais c'est d'amour-propre. Il a eu soin qu'on mît, dans plusieurs gazettes, qu'il a souscrit, pour cette statue, deux louis d'or; mes parents et mes amis prétendent qu'on ne doit point accepter son offrande.

Je vous prie de me dire si vous avez lu le *Système de la Nature*, et si on le trouve à Paris. Il y a des chapitres qui me paraissent bien faits, d'autres qui me semblent bien longs, et quelques-uns que je ne crois pas assez méthodiques. Si l'ouvrage eût été plus serré, il aurait fait un effet terrible; mais, tel qu'il est, il en fait beaucoup. Il est bien plus éloquent que Spinosa; mais Spinosa a un grand avantage sur lui, c'est qu'il admet une intelligence dans la nature, à l'exemple de toute l'antiquité, et que notre homme suppose que l'i

1. Pigalle racontait à Pari

vement et des combinaisons de la matière, ce qui n'est pas trop compréhensible. J'ai une grande curiosité de savoir ce qu'on en pense à Paris : vous, qui êtes prophète[1], vous en pourrez dire des nouvelles mieux que personne.

Ne m'oubliez pas auprès de ma philosophe et de vos amis.

### 7954. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 juillet.

Monseigneur, j'ai reçu, comme j'ai pu, dans mon misérable état, M. le prince Pignatelli, mais avec tout le respect que j'ai pour son nom, et avec l'extrême sensibilité que son mérite m'a inspirée.

Je vous avoue que je suis flatté de ma statue posée au pied de la vôtre, plus que Mlle Lemaure[2] ne l'était d'être dans le carrosse de madame la dauphine. Le carrosse et les chevaux ne sont plus; votre statue durera, et votre gloire encore davantage. Vous me pousserez à la postérité.

Mon héros, en me caressant d'une main, m'égratigne un peu de l'autre, selon sa louable coutume. Voici ce que je réponds à ces belles invectives contre la philosophie, à laquelle il vous plaît de déclarer la guerre par passe-temps. Lisez, je vous prie, cette page que je détache d'une feuille d'une *Encyclopédie* de ma façon ; elle m'est apportée dans le moment : c'est le commencement d'un article où l'on réfute une partie des extravagances absurdes de Jean-Jacques. Je déteste l'insolence d'une telle philosophie, autant que vous la méprisez. Le système de l'égalité m'a toujours paru d'ailleurs l'orgueil d'un fou. Il n'en est pas de même de la tolérance. Non-seulement les philosophes qui méritent votre suffrage l'ont annoncée, mais ils l'ont inspirée aux trois quarts de l'Europe entière. Ils ont détruit la superstition jusque dans l'Italie et dans l'Espagne. Elle est si bien détruite que dans mon hameau, où j'ai reçu plus de cent Genevois avec leurs familles, on ne s'aperçoit pas qu'il y ait deux religions. J'ai une colonie entière d'excellents artistes en horlogerie; j'ai des peintres en émail. Le roi a acheté plusieurs montres de ma manufacture. Cet établissement fait venir en foule des marchands de toute espèce. Je bâtis des maisons, je vivifie un désert.

1. Allusion à l'ouvrage de Grimm ayant pour titre *le Petit Prophète de Boehmischbroda* (1753), in-8°.
2. Actrice de l'Opéra devenue dévote.



Si j'avais été assez heureux pour en faire autant dans les landes de Bordeaux, je suis sûr que vous m'en sauriez gré et que vous appelleriez mes efforts du nom de véritable philosophie. Il était digne de vous de vous déclarer le protecteur des philosophes plutôt que celui de Palissot. Vous savez qu'ils ont un grand parti, et qu'on ambitionne leur suffrage. Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de vous renouveler mes très-tendres hommages, de vous entretenir, de vous ouvrir mon cœur, de vous faire voir qu'il n'est pas indigne de vos bontés. Il est vrai que la vie de Paris me tuerait en huit jours. Il y a plus d'un an que je suis en robe de chambre. J'ai bientôt soixante-dix-sept ans; je suis très-affaibli; mais je donnerais ma vie pour passer quelques jours auprès de vous, dès que ma colonie n'aura plus besoin de moi.

Il est plaisant qu'un garçon horloger, avec un décret de prise de corps, soit à Paris, et que je n'y sois pas.

Votre Paris est plein de tracasseries, tandis que celles de Catherine II vont à exterminer l'empire des Turcs. Croyez qu'elle est bien loin d'être dans la situation équivoque où de fausses nouvelles la représentent. Elle a fait deux légions de Spartiates, qui ont tout le courage des héros de la guerre de Troie. Elle peut dans deux mois être maîtresse de la Grèce et de la Macédoine; et, à moins d'un revers qui n'est pas vraisemblable, vous verrez une grande révolution. Songez que cette même impératrice, dans son code qu'elle a daigné m'envoyer écrit de sa main, a établi la tolérance universelle pour la première de ses lois.

Je vous demande la vôtre. Vous savez si mon cœur est à vous, et quel est mon respect, ma passion, mon idolâtrie pour mon héros.

### 7955. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

11 juillet.

Je vous ai parlé plus d'une fois à cœur ouvert, madame; il est actuellement fendu en deux, et je vous envoie les deux moitiés dans cette lettre.

L'Envie et la Médisance sont deux nymphes immortelles. Ces demoiselles ont répandu que certains philosophes, que vous n'aimez pas, avaient imaginé de me dresser une statue, comme à leur député; que ce n'était pas les belles-lettres qu'on voulait encourager, mais qu'on voulait se servir de mon nom et de mon visage pour ériger un monument à la liberté de penser. Cette idée, dans laquelle il y a du plaisant, peut me faire tort auprès

du roi. On m'assure même que vous avez pensé comme moi, et que vous l'avez dit à une de vos amies. Cette pauvre philosophie est un peu persécutée. Vous savez que le gros recueil de l'*Encyclopédie* est prisonnier d'État à la Bastille avec saint Billard et saint Grizel ; cela est de fort mauvais augure.

Je me trouve actuellement dans une situation où j'ai le plus grand besoin des bontés du roi. Je ne sais si vous savez que j'ai recueilli chez moi une centaine d'émigrants de Genève, que je leur bâtis des maisons, que j'établis une manufacture de montres; et, si le roi ne nous accorde pas des priviléges qui nous sont absolument nécessaires, je cours risque d'être entièrement ruiné, surtout après les distinctions dont M. l'abbé Terray m'a honoré.

Il est donc très-expédient qu'on n'aille point dire au roi, en plaisantant, à souper : Les encyclopédistes font sculpter leur patriarche. Cette raillerie, qui pourrait être trop bien reçue, me porterait un grand préjudice. Je pourrais offrir ma protection en Sibérie et au Kamtschatka; mais, en France, j'ai besoin de la protection de bien des gens, et même de celle du roi. Il ne faut donc pas que ma statue de marbre m'écrase. Je me flatte que les noms de M. et de Mme de Choiseul seront ma sauvegarde.

J'aurai l'honneur de vous envoyer, madame, les articles de la petite *Encyclopédie* que je croirai pouvoir vous amuser un peu : car il ne s'agit à nos âges que de passer le temps et de glisser sur la surface des choses. On doit avoir fait ses provisions un peu avant l'hiver; et quand il est venu, il faut se chauffer doucement au coin du feu qu'on a préparé.

Adieu, madame; jouissez du peu que la nature nous laisse. Soumettons-nous à la nécessité qui gouverne toutes choses. Homère avoue que Jupiter obéissait au Destin; il faut bien que nos imaginations lui obéissent aussi. Mon destin est de vous être bien tendrement attaché, jusqu'à ce que mon faible corps soit changé en chou ou en carotte.

### 7956. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG[1].

13 juillet.

Vous me permettrez, monsieur, d'avoir l'honneur de vous recevoir avec les mêmes sentiments que j'ai reçu M. le prince

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

Pignatelli, mais avec la même misère, en robe de chambre, et n'en pouvant plus.

Pigalle a sculpté mon squelette, mais il ne m'a pas guéri ; il ne fait durer que du marbre ; mais un plus grand maître que lui se joue de nos corps et de nos âmes, et vous pulvérise tout cela. Vous autres, messieurs les meurtriers, vous l'aidez de toutes vos forces activement et passivement. *Vanitas vanitatum et stultitia stultitiarum* : voilà l'inscription qu'il faut mettre sur tous les tombeaux. Cependant, comme il faut jouir de la vie tandis qu'on la tient, j'en jouirai, monsieur, avec délices, lorsqu'en revenant de votre régiment vous voudrez bien honorer ma petite retraite de votre présence. Vous y trouverez ma nièce, qui vous en fera les honneurs mieux que je ne vous les ai faits.

Permettez-moi de présenter mes respects à M. le prince Pignatelli ; agréez les miens, monsieur, et conservez-moi vos bontés, qui adoucissent tous mes maux.

### 7957. — A M. GEORGE GRAY[1],

POLAND STREET, LONDON.

13 juillet 1770, à Ferney.

Monsieur, je vous remercie de l'honneur, et encore plus du plaisir que vous m'avez fait. J'ai toujours pensé que l'aventure de la pomme ne méritait qu'une plaisanterie *in dogrel rhimes* : j'aime mieux la servante Vixen qu'un ennuyeux ange Gabriel et qu'un vilain diable qui disent toujours la même chose. *The Paradise lost* est l'ouvrage d'un fanatique éloquent, et le vôtre est d'un homme du monde aimable ; je salue de loin le premier, et j'aimerais fort à vivre avec l'autre.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

1. George Gray, membre du conseil de Calcutta, avait écrit, pour l'amusement de la comtesse de Strathmore, une sorte de parodie du *Paradis perdu* de Milton, qui était intitulée *Turkish Tale* (conte turc) ; il l'avait envoyé à Voltaire.

Ce billet, jusque-là inconnu, a été imprimé, à l'occasion de la présente édition, dans le *Manchester Guardian* du 27 mars 1880, d'après l'original, qui est à la Free Library de Manchester. M. Brunetière a eu l'obligeance de le détacher pour nous des pages de ce journal.

### 7958. — A M. HENNIN.

Le malade remercie M. Hennin de tout son cœur pour le déserteur qu'il n'a jamais eu l'honneur de voir, mais qu'il verra sans doute, et auquel il rendra la belle pancarte. Je me flatte qu'il ne désertera pas.

Mme Denis fait mille tendres compliments à M. Hennin.

### 7959. — DE M. HENNIN[1].

Le déserteur dont j'avais demandé la grâce est un des premiers ouvriers de la manufacture de Ferney, où il demeure; c'est ce qui m'a engagé, monsieur, à la lui faire parvenir par vos mains, pour qu'elle devienne une nouvelle preuve du désir qu'on a de favoriser votre établissement.

Point de nouvelles de Versailles; on n'y pense qu'aux fêtes et à la disette d'argent. Ici, on s'occupe de faire rentrer les natifs émigrés et de retenir les autres.

J'espère, monsieur, que vous aurez donné quelque attention à votre rhume, et que vous ne refuserez pas à la médecine l'honneur de vous préserver d'une maladie; elle en doit savoir jusque-là.

### 7960. — A M. D'ALEMBERT.

16 juillet.

Mon très-cher philosophe, je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Système de la Nature;* il me paraît qu'il y a des choses excellentes, une raison forte, et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs, des répétitions, et quelques inconséquences; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence, ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite[2] de faire rendre à Jean-Jacques sa mise; c'est l'avis de M. de Saint-Lambert. Je ne peux voir cet homme dans la liste à côté de vous et de M. le duc de Choiseul; mais je vous recommande toujours Frédéric, non pas parce qu'il est roi, mais parce qu'il m'a fait du mal et qu'il me doit une réparation.

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin,* 1825.
2. Lettre 7949.

Je vous prie instamment, mon cher ami, de me mander si vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaisir qu'on ne jouerait point cette infâme pièce intitulée *le Satirique;* ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

Si vous voyez monsieur l'archevêque de Toulouse, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera sa protection pour les Sirven. Les Sirven plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages et intérêts qu'on leur doit. La jeunesse du parlement est pour nous; mais nous avons contre nous un procureur général[1] qui, dans ses conclusions sur le procès des Calas, requit qu'on pendît et qu'on brûlât Mme Calas. Cette bonne et vertueuse mère me vint voir ces jours passés; je pleurai comme un enfant.

Portez-vous bien; vivez pour enseigner les sages et pour réprimer les fous.

Encore un petit mot. Je ne saurais m'accoutumer à voir un Fréron protégé; je pense qu'il est aussi important pour tous les gens de lettres de faire connaître ce lâche scélérat qu'il l'était à tous les pères de famille de faire arrêter Cartouche. Thieriot ne sera pas assez lâche pour nier qu'il m'ait envoyé l'original des *Anecdotes* imprimées[2]. Pour peu que La Harpe ou quelque autre se donne la peine d'interroger ceux qui sont nommés dans ces anecdotes, on découvrira aisément la vérité; le monstre sera reconnu, et je me charge, moi, de faire instruire tous ceux dont il a surpris la protection. Je trouve qu'il y aurait une faiblesse inexcusable à laisser jouir en paix ce monstre du fruit de ses crimes. Conférez-en, je vous en prie, avec M. de Marmontel; quand on a des armes pour tuer une bête puante, il ne faut pas les laisser rouiller; cependant portez-vous bien, vous dis-je.

### 7961. — A M. LE MARQUIS D'OSSUN[3].

16 juillet 1770, au château de Ferney (par Lyon).

Monsieur, j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence le tarif des prix de la manufacture de Ferney, entreprise par les sieurs Dufour et Céret.

1. Riquet de Bonrepos.
2. Voyez tome XXIV, page 181.
3. Éditeurs, Bavoux et François. — A cette lettre étaient joints un *prospectus*

J'obéis aux ordres qu'elle a bien voulu me donner. On fait actuellement dans cette fabrique une montre à répétition fort belle, avec le portrait de M. le comte d'Aranda, et une autre avec le portrait de M. le duc de Choiseul.

des ouvriers horlogers et des vers au ministre réformateur de l'Espagne, le comte d'Aranda.

Voici le prospectus :

*Dufour, Céret et compagnie, entrepreneurs de la fabrique des montres à Ferney, près de Versoy, route de Lyon, avertissent qu'ils travaillent en toutes sortes d'horlogerie, qu'ils garnissent les boîtes des portraits en émail qu'on leur demande, et qu'ils sont en état de fournir des ouvrages à meilleur marché que partout ailleurs, par la protection et les exemptions que le roi daigne leur accorder, ainsi qu'à tous ceux qui voudront s'établir avec eux.*

TARIF DES MONTRES DE LA FABRIQUE ROYALE DE FERNEY.

| | |
|---|---|
| Montre d'argent lisse | 3 louis. |
| — — gravée ou guillochée | 4 — |
| — — pour particulier, lisse | 4 — |
| — — répétition, bonne | 14 — |
| — d'or lisse de pacotille * ou légères | 7 — |
| — — de 18 dér, bonne | 8 1/2 |
| — — d'une once | 9 1/2 |
| — — gravée taille-douce. Ouvrage fin et particulier | 10 1/2 |
| — or de couleur, ouvrage très-fin | 13 — |
| — répétition d'or lisse, bon ouvrage | 20 — |
| — — — taille-douce | 21 — |
| — — or de couleur, de 24 à | 28 — |
| — — à cylindre, de 32 à | 38 — |
| — — — et à secondes | 42 — |

Nous répondons pour deux ans de toutes les pièces qui passent huit louis et demi. — LES DUFOUR ET CÉRET, entrepreneurs de la fabrique de Ferney.

* *On entend par pacotille des* pièces *marchandes qui nous sont payées comptant, et dont nous ne répondons pas.*

Voici les vers sur le comte d'Aranda :

Le barbouilleur de mon village
A très-mal peint, je l'avouerai,
Les traits du héros de notre âge :
Il est un peu défiguré ;
Mais dans les cœurs est son image.
C'est lui, c'est d'ARANDA, dit-on,
Par qui l'Espagne est florissante,
Qui sut avec religion
Dompter la superstition,
Et chasser la horde puissante
Des docteurs de l'attrition
Et de la grâce suffisante.
C'est lui qui, dans ses grands projets
Dont nous verrons un jour les suites,
Saura triompher des Anglais
Comme il triompha des jésuites.

Si Votre Excellence en veut quelques-unes pour elle dans ce goût, la compagnie est à vos ordres, et certainement, vous et vos amis, vous achèteriez un grand tiers meilleur marché tout ce que la fabrique vous fournirait.

M. le duc de Choiseul a acheté les six premières montres faites à Ferney ; il peut certifier ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Les émigrants qui ont établi cette manufacture sont des gens de la probité desquels je réponds. J'ose vous demander encore une fois votre protection pour eux en Espagne, où ils comptent faire leur plus grand commerce.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect et de reconnaissance, etc.

### 7962. — A M. DUPONT (DE NEMOURS)[1].

De Ferney, le 16 juillet.

M. Bérenger m'a fait le plaisir, monsieur, de m'apporter votre ouvrage, qui est véritablement d'un citoyen. Bérenger l'est aussi, et c'est ce qui fait qu'il est hors de sa patrie. Je crois que c'est lui qui a rectifié un peu les premières idées qu'on avait données d'abord sur Genève. Pour moi, qui suis citoyen du monde, j'ai reçu chez moi une vingtaine de familles genevoises, sans m'informer ni de quel parti ni de quelle religion elles étaient. Je leur ai bâti des maisons, j'ai encouragé une manufacture assez considérable, et le ministère et le roi lui-même m'ont approuvé. C'est un essai de tolérance et une preuve évidente que, dans le siècle éclairé où nous vivons, cette tolérance ne peut avoir aucun effet dangereux : car un étranger qui demeurerait trois mois chez moi ne s'apercevrait pas qu'il y a deux religions différentes. Liberté de conscience et liberté de commerce, monsieur, voilà les deux pivots de l'opulence d'un État, petit ou grand.

Je prouve par les faits, dans mon hameau, ce que vous et M. l'abbé Roubaud[2] vous prouvez éloquemment par vos ouvrages.

J'ai lu, avec l'attention que mes maladies me permettent encore, tout ce que vous dites de curieux sur la Compagnie des Indes et sur le Système[3]. Tout cela n'est pas à l'honneur de la nation. Vous m'avouerez au moins que cet extravagant sys-

1. Voyez lettre 7569.
2. Collaborateur de Dupont de Nemours; voyez tome XLVI, page 361.
3. Dans les *Éphémérides du citoyen*.

tème n'aurait pas été adopté du temps de Louis XIV, et que Jean-Baptiste Colbert avait plus de bon sens que Jean Lass.

A l'égard de la Compagnie des Indes, je doute fort que ce commerce puisse jamais être florissant entre les mains des particuliers. J'ai bien peur qu'il n'essuie autant d'avanies que de pertes, et que la Compagnie anglaise ne regarde nos négociants comme de petits interlopes qui viennent se glisser entre ses jambes. Les vraies richesses sont chez nous, elles sont dans notre industrie; je vois cela de mes yeux. Mon blé nourrit tous mes domestiques; mon mauvais vin, qui n'est point malfaisant, les abreuve ; mes vers à soie me donnent des bas; mes abeilles me fournissent d'excellent miel et de la cire ; mon chanvre et mon lin me fournissent du linge. On appelle cette vie patriarcale; mais jamais patriarche n'a eu de grange telle que la mienne, et je doute que les poulets d'Abraham fussent meilleurs que les miens. Mon petit pays, que vous n'avez vu qu'un moment, est entièrement changé en très-peu de temps.

Vous avez bien raison, monsieur, la terre et le travail sont la source de tout, et il n'y a point de pays qu'on ne puisse bonifier. Continuez à inspirer le goût de la culture, et puisse le gouvernement seconder vos vues patriotiques!

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de M. le duc de Saint-Mégrin[1], qui m'a paru fait pour rendre un jour de véritables services à sa patrie, et dont j'ai conçu les plus grandes espérances.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute estime et tous les autres sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

*P. S.* Voulez-vous bien, monsieur, faire mes tendres compliments à M. l'abbé Morellet, quand vous le verrez?

### 7963. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 20 juillet.

Madame, votre lettre du 6 juin, que je soupçonne être du nouveau style, me fait voir que Votre Majesté impériale prend quelque pitié de ma passion pour elle. Vous me donnez des consolations, mais aussi vous me donnez quelques craintes, afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes consolations sont vos

1. A qui est adressée la lettre 7381.

victoires, et ma crainte est que Votre Majesté ne fasse la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Grèce nous viennent quelquefois un peu plus tôt par la voie de Marseille qu'elles n'arrivent à Votre Majesté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèse est à vous.

Si Ali-bey s'est en effet emparé de l'Égypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croissant des Turcs ; et l'étoile du Nord est certainement beaucoup plus puissante que leur lune. Pourquoi donc faire la paix quand on peut pousser si loin ses conquêtes ?

Votre Majesté me dira que je ne pense pas assez en philosophe, et que la paix est le plus grand des biens. Personne n'est plus convaincu que moi de cette vérité ; mais permettez-moi de désirer très-fortement que cette paix soit signée de votre main dans Constantinople. Je suis persuadé que si vous gagnez une bataille un peu honnête en deçà ou en delà du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occasion ; ils ont des vaisseaux et quelques troupes. Lorsqu'ils prirent la Morée[1], ils n'étaient appuyés que par la diversion de l'empereur en Hongrie : ils ont aujourd'hui une protection bien plus puissante ; il me paraît que ce n'est pas le temps d'hésiter.

Moustapha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte est encore que les princes chrétiens, ou soi-disant tels, ne soient jaloux de l'étoile du Nord : ce sont des secrets dans lesquels il ne m'est pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne soient dérangées par vos victoires mêmes ; mais je crois celles de Moustapha plus en désordre par ses défaites. On dit que Votre Majesté fait un emprunt chez les Hollandais ; le padisha turc ne pourra emprunter chez personne, et c'est encore un avantage que Votre Majesté a sur lui.

Je passe de mes craintes à mes consolations. Si vous faites la paix, je suis bien sûr qu'elle sera très-glorieuse, que vous conserverez la Moldavie, la Valachie, Azof, et la navigation sur la mer Noire, au moins jusqu'à Trébisonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte? Vous renouvellerez, sans doute, les jeux isthmiques, dans

1. Voyez lettre 7486, tome XLVI, page 267.

lesquels les Romains assurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public; et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reste des troupes en Grèce? Je voudrais encore que le cours du Danube et la navigation sur ce fleuve vous appartinssent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Bessarabie. Je ne sais si j'en demande trop, ou si je n'en demande pas assez : ce sera à vous de décider, et de faire frapper une médaille qui éternisera vos succès et vos bienfaits. Alors Tomyris se changera en Solon, et achèvera ses lois tout à son aise. Ces lois seront le plus beau monument de l'Europe et de l'Asie : car, dans tous les autres États, elles sont faites après coup, comme on calfate des vaisseaux qui ont des voies d'eau; elles sont innombrables, parce qu'elles sont faites sur des besoins toujours renaissants; elles sont contradictoires, attendu que ces besoins ont toujours changé; elles sont très-mal rédigées, parce qu'elles ont presque toujours été écrites par des pédants, sous des gouvernements barbares. Elles ressemblent à nos villes bâties irrégulièrement au hasard, mêlées de palais et de chaumières dans des rues étroites et tortueuses.

Enfin que Votre Majesté donne des lois à deux mille lieues de pays, après avoir donné sur les oreilles à Moustapha !

Voilà les consolations du vieux ermite qui, jusqu'à son dernier moment, sera pénétré pour vous du plus profond respect, de l'admiration la plus juste, et d'un dévouement sans bornes pour Votre Majesté impériale.

### 7064. — DE M. HENNIN [1].

Ce samedi 21 juillet 1770.

Voici, monsieur, deux lettres, dont j'ai reçu l'une par la poste; l'autre m'a été remise par un voyageur que je connais depuis vingt ans pour un homme fort instruit. Si vous permettez, je vous le mènerai demain au soir. Il vient de Rome, où il a vu plus que beaucoup d'autres, et j'espère que vous en serez content.

Notre Versoy ira bien; nous aurons des temples en forme de maisons en attendant mieux. Mais on veut nous vendre le terrain, et je suis fâché de voir notre maître lésiner pour cinquante mille écus. Savez-vous quelque chose de la boucherie de Portugal [2] ? Votre Catau a envoyé trop de vaisseaux

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.
2. Ceci est relatif aux troubles que causèrent en Portugal les mesures du mar-

et trop peu d'hommes en Morée. Je voudrais bien qu'elle eût mis tout le monde dans ses intérêts, et peut-être y aurait-elle réussi en ne présumant pas trop de ses forces. L'orgueil perdra depuis le plus grand des empires jusqu'à la plus petite des républiques.

### 7965. — A M. HENNIN.

Samedi au soir.

Il faut vite dépêcher le domestique de notre cher résident. Mme Denis lui fera demain les honneurs de Ferney. On lui conseille de se crever à dîner, car nous n'avons, Dieu merci, ni cuisinier, ni cuisinière; mais cela ne fait rien.

Allez, allez, comptez que ma Catau a tout ce qu'il lui faut. Ne la plaignez point; mais daignez plaindre un peu les pauvres malades.

Je recevrai votre voyageur comme je pourrai; il me pardonnera.

### 7966. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Pétersbourg, 10-21 juillet 1770.

Monsieur, en réponse à votre lettre et à vos questions du 4 juillet, je vous annonce que, selon vos souhaits, le comte Roumiantsof a remporté la victoire la plus complète sur nos ennemis, le 7 juillet, à douze lieues environ du Danube. Sa droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchements qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après lesquelles mes troupes se trouvèrent maîtresses du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de provisions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de prisonniers.

Notre perte n'est point considérable : il n'y a pas même eu un seul officier de marque blessé ou tué. L'armée turque était de quatre-vingt mille hommes, commandés par le kan de Crimée en personne et par trois bachas.

Le comte Roumiantsof me marque qu'il a fait chanter le *Te Deum* dans la propre tente du kan de Crimée, qui, à ce qu'on dit, est la plus belle des tentes possibles. Le siège de Bender doit être commencé dans ce moment, et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais point de tous ces faits de guerre, si vous ne m'aviez dit plus d'une fois que je vous ferais plaisir de vous en parler.

quis de Pombal, pour l'agriculture et le commerce. Ces mesures produisirent divers soulèvements qui furent suivis d'un grand nombre d'exécutions.

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 22.

7967. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 juillet.

Mon cher ange, il y a longtemps que je ne vous ai écrit; la raison en est qu'étant très-malade, quoi qu'on die, et ayant une assez nombreuse colonie à conduire, ma tête, qui n'est pas plus grosse que celle d'un lapin, m'a un peu tourné. Il faut digérer et avoir une grosse tête pour bâtir des maisons et des comédies, et pour diriger les têtes des autres.

Je suis donc très-malade, vous dis-je, malgré les calomnies de Pigalle, qui répand partout que je me porte bien.

Je vous avertis qu'il faudrait jouer *le Dépositaire* avant qu'on piloriât saint Grizel et saint Billard : car, quand ils seront piloriés, la pitié succédera dans les cœurs à l'indignation, et ce qui aurait été plaisant pourra passer pour cruel ; mais, comme messieurs du clergé, que Grizel confessait, ne se sépareront pas sitôt, je laisse le tout à votre prudence, et je vous enverrai, quand il vous plaira, *le Dépositaire* de l'abbé de Châteauneuf, et la *Sophonisbe* de M. Lantin, pour mettre avec *l'Écossaise* de M. Jérôme Carré.

Il me paraît que vos ambassadeurs ne font pas grand cas de nos montres de Ferney ; cependant je compte qu'il y en aura une incessamment avec le portrait du comte d'Aranda, qu'il faudra bien que monsieur l'ambassadeur d'Espagne prenne.

J'ai reçu de mon mieux le prince Pignatelli, son fils, malgré mes maux, ma misère, et ma colonie.

Le beau-frère de Fréron[1] me persécute toujours pour lui faire avoir justice ; mais je ne sais ce que c'est que son affaire. Ce beau-frère me paraît un bavard ; et d'ailleurs on dit qu'il suffit d'être allié de Fréron pour ne valoir pas grand'chose.

Lekain nous a envoyé trois grandes lettres pour avoir deux copies de mon visage en plâtre. Je lui réponds par un petit billet[2], que je vous prie de lui faire tenir ; on n'a pas de visage de plâtre si aisément qu'il le pense.

Je ne sais, mon cher ange, si vous êtes à Paris ou à Compiègne. Supposé que ce soit à Compiègne, je vous supplie de communiquer à M. le duc de Choiseul mon étonnement, dont je ne suis pas encore revenu. J'avais pris la liberté d'envoyer sous son enveloppe, en Espagne, une caisse des ouvrages de ma manufac-

1. Royou; voyez tome XXIV, page 189.
2. Il manque.

ture. Il daigna se charger de la faire passer par la poste à Bordeaux, et de l'adresser à un patron de vaisseau pour la rendre à Cadix; et voici qu'il m'envoie lui-même le reçu du patron; mon protecteur devient mon commissionnaire. Mons de Louvois n'aurait pas fait de ces choses-là; aussi je l'aime autant que je hais mons de Louvois.

Il a fait encore bien pis; il a acheté de nos montres pour le compte du roi. Nos émigrants l'adorent, et j'en fais tout autant. Il fera de notre petit pays, jusqu'à présent inconnu, un pays charmant. Mais que dites-vous de moi, qui risque de me ruiner pour établir chez moi des familles genevoises? L'ingénieur du roi de Narsingue[1] n'y faisait œuvre. Je sens bien que cela est un peu ridicule à mon âge et avec mes maladies.

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
(La Fontaine, liv. XI, fab. viii.)

A quelque âge que ce soit, radoteur ou non, je serai tendrement attaché à mes deux anges jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Mme Denis se joint à moi pour vous dire les mêmes choses. Ce n'est pas qu'elle radote comme moi, elle n'en est pas là, mais elle vous aime comme moi.

7968. — A M. ***.

22 juillet.

J'ai reçu, mon cher correspondant, les anecdotes manuscrites. Il y en a plusieurs que j'avais déjà dans mes paperasses, et dont je n'ai point fait usage dans l'*Histoire de la Russie*, parce qu'elles étaient fort suspectes, et très-contraires aux mémoires que l'impératrice Élisabeth m'avait fait remettre. Il y en a quelques-unes dans votre manuscrit qu'il faudra beaucoup adoucir, car assurément je ne veux pas déplaire à ma Catherine, qui venge l'Europe de l'insolence des Turcs.

Je voudrais qu'on vengeât le public d'un Fréron. On me mande que tout le fond[2] de ce qu'on dit de lui est vrai. Si cela est, il faut donc le pilorier avec saint Billard et saint Grizel. Vous me feriez plaisir de m'instruire de tout ce que Thieriot a pu omettre, car je suis très-curieux.

1. Maupertuis; voyez la note, tome XXIV, page 232.
2. Les *Anecdotes sur Fréron*; voyez tome XXIV, page 181.

Je tâcherai, mon cher correspondant, de vous avoir le meilleur parti possible de vos historiettes russes, et de tout ce que vous m'enverrez. Je suis à vous sans réserve. Je vous prie de m'envoyer la demeure de Jean-Jacques Rousseau.

### 7969. — A MADAME NECKER[1].

A Ferney, 23 juillet.

Madame, c'est à vous que je dois tout; c'est vous qui avez honoré la fin de ma vie, et qui m'avez consolé de toutes les tribulations attachées à la littérature, que j'ai éprouvées pendant cinquante ans. Mon cœur est plein, et mon seul chagrin est de ne pas vous l'ouvrir. Je dois au moins vous consacrer le peu de jours qui me restent, et sur lesquels vous avez répandu des faveurs que je ne mérite pas.

Je suis bien fâché que vous n'ayez pas acheté une terre dans nos cantons; vous ne saviez pas alors ce qui était réservé au petit pays de Gex. Il va devenir, grâce à M. de Choiseul, un des plus florissants de l'Europe, et toutes les terres y doubleront de prix dans très-peu d'années. Mais la fortune arrange toutes choses de façon que les hommes n'y entendent rien, et ne peuvent rien prévoir.

M. Dupuits, mon gendre, a cru devoir prendre la liberté de s'adresser à M. Necker pour un petit arrangement, attendu que M. Necker est aussi bienfaisant que vous. Il me permettra de joindre ici ma reconnaissance de la peine qu'il voudra bien prendre pour celui qui a ranimé le sang de Corneille.

Pour vous, madame, je vous en dois bien davantage. Soyez bien sûre que mon cœur s'acquitte de sa dette, et qu'il vous appartiendra tant qu'il battra dans la très-sèche poitrine de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

*Le vieux malade de Ferney.*

### 7970. — A M. DE FONTANELLE[2], A DEUX-PONTS

23 juillet.

Votre lettre, monsieur, réjouit un vieux malade. Je vois que vous aimez la vérité et la liberté, deux choses excellentes, qui

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Jean-Gaspard Dubois, connu sous le nom de Fontanelle, né à Grenoble le

ont trouvé jusqu'ici peu d'asile chez les hommes. Vous en jouissez sous la protection d'un prince, ce qui est encore plus rare.

Je crois que votre journal se distinguera de la foule de tous ceux dont l'Europe est remplie. Tous vos extraits m'ont paru très-bien faits. On vous aura déjà dit probablement qu'en changeant une lettre à votre nom, on pourra vous prendre pour celui qui faisait si bien les extraits de l'Académie des sciences.

On ne peut être plus sensible que je le suis aux faveurs que vous me faites.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime que vous méritez, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

### 7971. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT[1].

Ferney, 23 juillet.

Il faut que notre chef de brigade nous croie de terribles buveurs ! car je ne soupçonne que lui de nous avoir envoyé encore du vin de Champagne. Il faut qu'il le vienne boire avec Mme Dixneufans, sans quoi ce vin ressemblerait aux anciennes libations qu'on faisait aux morts.

Le pauvre ermite est dans un état pitoyable, quoi qu'en dise Pigalle, devant qui il s'est forcé de paraître oublier tous ses maux. Non-seulement il ne peut plus boire, mais il ne peut presque plus manger. Il se met aux pieds de Mme Dixneufans. Il y a l'infini entre elle et lui.

Je finis par établir à Ferney une petite colonie d'émigrants de Genève et autres lieux ; M. le duc de Choiseul la protége de toutes ses forces. Nous faisons des montres excellentes. Paris les tire toutes de Genève, et nous les donnons à un grand tiers meilleur marché qu'à Paris. Quand vous en voudrez pour vos amis, adressez-vous à votre serviteur, avant qu'il rende son existence aux quatre éléments, supposé qu'il y ait quatre éléments. En attendant, il vous embrasse de tout son cœur, et se met aux pieds de Mme Dixneufans.

29 octobre 1737, mort le 15 février 1812, auteur d'*Éricie ou la Vestale* (voyez tome XLVI, page 147), d'un *Cours de belles-lettres*, 1813, quatre volumes in-8°. Il venait d'établir à Deux-Ponts une *Gazette universelle de politique et de littérature*.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

7972. — A M. COLINI.

Ferney, 25 juillet.

Mon cher ami, j'ai tort; je tombai malade il y a trois mois, quand j'allais vous écrire. Ma maladie fut un peu longue. Je fis comme le cardinal Dubois, qui, ayant beaucoup de lettres à répondre, les brûla, et dit : « Me voilà au courant. »

Il y a des débiteurs qui n'osent pas paraître devant leurs créanciers ; mais moi, je vous avoue ma dette, et je vous la paye de tout mon cœur, en disant que je vous aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Ma santé n'est guère meilleure à présent. Je suis né faible, et je suis bien vieux.

Adieu, mon cher ami ; je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez. V.

7973. — DE M. D'ALEMBERT.

Ce 25 juillet.

Vous voulez savoir, mon cher maître, ce que je pense du *Système de la Nature*? Je pense, comme vous, qu'il y a des longueurs, des répétitions, etc., mais que c'est un terrible livre : cependant je vous avoue que, sur l'existence de Dieu, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous?* est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit[1], il y a quinze jours, et de la manière la plus pressante, et peut-être la plus efficace; demandez à Chabanon et au comte de Rochefort s'ils sont contents de ma lettre.

Quant à Jean-Jacques Rousseau, je vous ai déjà répondu sur sa souscription; je vous invite de nouveau à vous détacher de cette idée, que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaise.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique;* et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de Sartines par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la pièce devait être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

1. Pour l'engager à souscrire pour la statue de Voltaire; voyez lettres 7984 et 7993.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur général Riquet[1], soyez tranquille. La personne[2] à qui vous me priez de recommander cette affaire m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie par sa manière de penser; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Fréron est un maraud digne des protecteurs qu'il a; mais il n'est pas digne de votre colère. Je crois les *Anecdotes*[3] très-vraies, mais cela ne fera ni bien ni mal à ses feuilles, qui d'ailleurs vont en se décriant de jour en jour : il y a plus de douze ans que je n'en ai lu une seule.

Adieu, mon cher et illustre maître; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la statue, mais nous recevons toujours des souscriptions, car bien des honnêtes gens n'ont pas souscrit encore. Êtes-vous sûr que M. le duc de Choiseul ait souscrit? je sais que c'est son dessein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

### 7974. — A M. THIERIOT[4].

26 juillet 1770.

Mon ancien ami, il faut absolument rendre gloire à la vérité, constater les faits énoncés dans cet écrit[5], qui me paraissent tous très-vraisemblables, et faire connaître un scélérat ; *oportet cognosci malos*.

La Ninon de l'abbé de Châteauneuf[6] est dans son cadre ; il faut attendre que l'assemblée du Sanhédrin[7] soit finie. Sur ce je vous embrasse.

### 7975. — A M. D'ALEMBERT.

27 juillet.

Premièrement, mon cher philosophe, ayez soin de votre santé. Vie de malingre, vie insupportable, mort continuelle avec des moments de résurrection ; j'en sais des nouvelles depuis plus de soixante ans.

2° Vous avez sans doute l'écrit du roi de Prusse contre le *Sytème de la Nature;* vous voyez qu'il prend toujours le parti de son *tripot*, et qu'il est fâché que les philosophes ne soient pas

1. Voyez lettre 7949.
2. Voyez *ibid.*
3. Tome XXIV, page 181.
4. Éditeurs, Bavoux et François.
5. Les *Anecdotes sur Fréron.*
6. *Le Dépositaire.*
7. L'assemblée du clergé.

royalistes. Je ne trouve pas ces messieurs adroits : ils attaquent à la fois Dieu et le diable, les grands et les prêtres. Que leur restera-t-il ?

Le *Système de la Nature* est trop long, à mon avis ; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'est apparemment pour ne pas paraître écolier de Spinosa et de Straton qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne sais comment, dans ce monde. Il me semble qu'il y a de l'absurdité à faire naître des intelligences du mouvement et de la matière, qui ne le sont pas ; au moins le roi de Prusse relève fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation[1] qui va, dit-on, être imprimée. Nos ennemis diront que la discorde est dans le camp d'Agramant.

Toutefois il faut que les deux partis se réunissent. Je voudrais que vous fissiez cette réconciliation, et que vous leur dissiez : Passez-moi l'émétique, et je vous passerai la saignée[2].

Le roi de Prusse ne me parle pas plus de certaine statue que de celle du *Festin de Pierre* ; ne lui avez-vous pas écrit ? ne vous a-t-il pas répondu ?

Il ne me sied pas d'en parler à Catherine l'héroïne. Ce serait à Protagoras-Diderot d'en écrire à cette amazone ; mais surtout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu : on doit ménager sa bourse, que Moustapha épuise. Je ménagerai certainement celle de Jean-Jacques, et je réprimerai l'orgueil de Diogène. Je ne connais point de plus méprisable charlatan : quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous !

Je vous embrasse bien fort, mon cher ami.

### 7976. — A M. DE LA HARPE.

27 juillet.

Suétone ne voit-il pas que l'ami Lantin a voulu rire quand il a exhorté les jeunes gens à rapetasser les détestables pièces et les détestables sujets du raisonneur ampoulé[3], qui ne fut jamais

1. Il s'agit de la brochure intitulée DIEU, *Réponse au Système de la Nature* (1770), in-8° de cinquante-six pages, et dont il est parlé tome XVIII, page 376, et XIX, 161.

2. Dans *l'Amour médecin*, acte III, scène I, Desfonandrès dit : « Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question. »

3. Pierre Corneille.

tragique que dans trois ou quatre scènes, quand il fit un petit voyage en Espagne ?

L'ami Lantin ne s'est amusé à ressemeler *Sophonisbe* que pour montrer qu'il y avait du tragique avant le raisonneur. Le cinquième acte de Mairet avait un très-grand fond de tragique ; mais on ne pouvait pas faire grand'chose de Massinisse ; il en a fallu faire un jeune imprudent qui se laisse prendre comme un sot. *Non est hic vis tragica* [1].

Dans tout ce qui se passe aujourd'hui en France, il y a *comica*, mais non pas *vis*.

J'attends Suétone l'anecdotier ; et je me doute bien que l'esprit mâle et judicieux qui l'a traduit et commenté aura pesé toutes ces anecdotes dans la balance de la raison.

On va jouer *la Religieuse* à Lyon ; cela vaut mieux sans doute que vingt-quatre pièces du raisonneur, et cependant... O qu'il fait bon venir à propos !

### 7977. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

27 juillet.

Sire, vous et le roi de la Chine vous êtes à présent les deux seuls souverains qui soient philosophes et poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur Kien-long [2], lorsque j'ai reçu la prose et les vers de Frédéric le Grand. Je vais d'abord à votre prose, dont le sujet intéresse tous les hommes, aussi bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme Marc-Aurèle, qui combattait par ses réflexions morales le système de Lucrèce.

J'avais déjà vu une petite réfutation [3] du *Système de la Nature* par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de se rencontrer plus d'une fois avec Votre Majesté : c'est bon signe quand un roi et un simple homme pensent de même ; leurs intérêts sont souvent si contraires que, quand ils se réunissent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raison.

1. Il y a *vis comica* dans les vers attribués à César, et rapportés tome XXVI, page 114.

2. *Éloge de la ville de Mouckden et de ses environs, poëme composé par Kien-long, empereur de la Chine et de la Tartarie, actuellement régnant ; on y a joint une pièce de vers sur le thé; traduits en français par le Père Amyot, et publiés par M. de Guignes*, 1770, in-8° ; voyez tome XXIX, page 452.

3. Celle dont il est question dans une note sur la lettre 7975.

Il me semble que vos remarques doivent être imprimées : ce sont des leçons pour le genre humain. Vous soutenez d'un bras la cause de Dieu, et vous écrasez de l'autre la superstition. Il serait bien digne d'un héros d'adorer publiquement Dieu, et de donner des soufflets à celui qui se dit son vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme Kien-long vient de faire imprimer ses poésies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai sur-le-champ.

L'athéisme ne peut jamais faire aucun bien, et la superstition a fait des maux à l'infini : sauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce service au monde, c'est vous.

Non-seulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enseignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez sur les oreilles à frère Ganganelli et aux siens ; ainsi, dans votre ouvrage, vous rendez justice à tout le monde. Frère Ganganelli et ses arlequins devaient bien savoir avec le reste de l'Europe de qui est la belle préface de l'*Abrégé* de Fleury. Leur insolence absurde n'est pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne sommes plus au temps des Hérules et des Lombards, mais nous sommes au temps des Kien-long et des Frédéric. Ganganelli sera assez puni d'un trait de votre plume ; Votre Majesté réserve son épée pour de plus belles occasions.

Permettez-moi de vous faire une petite représentation sur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du *Système* reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonsurés. Vous avez très-grande raison de dire qu'il n'en est rien, et que notre philosophe athée ne sait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'est ainsi, messeigneurs, qu'il allait autrefois ; c'est ainsi que vous avez commencé ; c'est ainsi que les Albouin, les Théodoric, les Clovis, et leurs premiers successeurs, ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles, prends les dîmes, et laisse-moi le reste ; bénis ma conquête, je protégerai ton usurpation : remplissons nos bourses ; dis de la part de Dieu qu'il faut m'obéir, et je te baiserai les pieds. Ce traité a été signé du sang des peuples par les conquérants et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puissances*.

Ensuite les deux puissances se sont brouillées, et vous savez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puissances dans les États de Votre Majesté et dans le vaste empire de Catherine II !

Ainsi vous avez raison pour le temps présent ; et le philosophe athée a raison pour le temps passé.

Quoi qu'il en soit, il faut que votre ouvrage soit public. *Ne tenez pas votre chandelle sous le boisseau*[1], comme dit l'autre.

Les peuples sont encor dans une nuit profonde;
Nos sages à tâtons sont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont désolé le monde;
C'est à vous seul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers[2] de mon héroïne Catherine II est charmant, et mérite bien que je vous fasse une infidélité.

Je ne sais si c'est le prince héréditaire de Brunswick ou un autre prince de ce nom qui va se signaler pour elle : voilà un héroïsme de croisade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne saisit pas l'occasion pour s'emparer de la Bosnie et de la Servie : ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me consolerai si, dans ce charivari, Votre Majesté arrondit sa Prusse.

En attendant, vous écoutez les mouvements de votre cœur sensible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à Mme la princesse Amélie[3] sont de l'âme à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, et dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

### 7978. — A M. TABAREAU[4].

28 juillet 1770.

Vous faites trop d'honneur, monsieur, à Versoy : le receveur de la poste de cette superbe ville est fort loin d'avoir deux cents louis d'or en caisse ; et c'est, je crois, deux cents louis d'or que Mme Denis a fait remettre à la caisse des postes de Paris pour les pouvoir faire venir de Lyon à Ferney.

Nous avions lu dans le mémoire de messieurs les fermiers des

1. Évangile de saint Matthieu, v, 15; de saint Marc, iv, 21 ; de saint Luc, viii, 16; et xi, 33.
2. Lettre 7950.
3. Voyez la note 2, page 132.
4. Éditeurs, de Bavoux et François.

postes que cet usage était établi ; ainsi c'est à la fête de saint Billard et de saint Grizel que vous devez attribuer cette importunité. Nous nous servions autrefois de la voie de Genève ; mais vous savez que l'intention du ministère est que dorénavant nous fassions tout par la France.

Vraiment oui, je n'ai pas manqué d'écrire à M. le duc de Choiseul que j'envoyais une petite caisse de montres à Marseille par la poste ; il le trouve très-bon, et vous savez que lui-même a eu la bonté d'en faire parvenir une caisse à Cadix. Il est très-important de donner à notre manufacture naissante toute la faveur possible ; c'est par là seul qu'elle peut se soutenir.

Versoy deviendra un lieu très-considérable ; mais il ne l'est pas encore. Ferney est un petit entrepôt qui s'augmente de jour en jour. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour reconnaître les bontés de M. le duc de Choiseul par notre zèle.

Je me flatte bien que les nouveaux établissements vous feront faire encore un voyage dans nos quartiers. Je n'ai point assez joui du bonheur de vous voir, vous et M. Vasselier. Adieu, monsieur ; personne ne vous est plus tendrement attaché que l'ermite de Ferney.

### 7979. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [1].

29 juillet 1770.

Ne craignez rien, monsieur, pour vous ni pour votre statue; vous êtes l'un et l'autre à l'abri de toute atteinte. Le temps pourra endommager la statue ; mais pour vous, qui est-ce qui peut vous nuire? Votre gloire irait toujours en augmentant, si cela était possible; bannissez toute terreur panique; nous ne sommes plus dans le siècle des bons mots, et il aurait été difficile, dans aucun siècle, d'en dire contre vous. Les plaisanteries des sots sont bien peu redoutables. Je voudrais qu'il vous fût aussi aisé d'obtenir des priviléges pour vos émigrants qu'il vous l'est de terrasser tous vos envieux.

La grand'maman a le plus sincère désir de vous obliger en tout ce que vous désirez; et quoique accablée de sollicitations, aucune des vôtres ne la fatigue; elle est de retour de sa Salente depuis le 20 de ce mois : elle part aujourd'hui pour Compiègne, dont elle ne reviendra que le 27 d'août. Comment est-il possible que vous ne fassiez pas quelques vers pour elle? Et pourquoi vous occupez-vous éternellement d'une philosophie sur laquelle tout est dit et tout parfaitement bien dit, puisque vous en avez traité toutes les parties? Divertissez-nous, égayez-nous, nous en avons grand besoin, et

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

moi en particulier, qui m'ennuie à la mort. L'horrible aventure que celle de Saint-Domingue! Il faut de pareils événements pour qu'on se trouve heureux : celui-ci laisse l'abbé Terray bien en arrière.

Nous avons une princesse de M... qui s'est jetée dans un couvent, non pas pour prendre le voile comme Madame Louise, mais pour se séparer de son mari. Voilà une nouvelle aventure qui fera longtemps le sujet des conversation, et fera une grande diversion à l'affaire de M. d'Aiguillon.

Ce n'est pas une chose gaie, mon cher Voltaire, que de vieillir, surtout quand on n'a point fait les provisions dont vous me parlez. Si je ne me chauffais qu'au feu que j'ai préparé, je serais toute de glace; mais par ma correspondance avec vous, je me trouve au coin de votre feu, et m'en trouve très-bien; je n'en cherche point d'autre, parce qu'il n'y en a point d'autre.

Vous avez beau me reprocher de ne point aimer les philosophes, je n'en croirai pas moins qu'ils ne sont nullement de votre goût. Quoi qu'il en soit, vous serez parfaitement du mien jusqu'à la fin de ma vie.

### 7980. — A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 30 juillet.

On me dit, il y a un mois, mon cher Cicéron, que vous étiez en Normandie. Je ne vous écrivis point, attendant votre retour. Je ne sais où vous êtes ; mais je ne puis rester plus longtemps sans vous remercier de votre dernière lettre. J'ignore si vous embellissez Canon, si vous faites vos moissons, ou si vous prenez la défense de quelque innocent persécuté. Vous donneriez bien tous vos vergers et tout votre froment pour secourir quelque infortuné. Sirven ne l'est plus. Il est toujours demandeur en réparation, dommages et intérêts, qu'il obtiendra difficilement. Je ne sais pas un mot des procédures ; je sais seulement que nous avons affaire à un procureur général un peu dur.

Savez-vous bien que ce M. Riquet avait conclu à pendre Mme Calas, et à faire rouer son fils et Lavaysse? Je tiens cette horrible anecdote de Mme Calas elle-même. Le pays des Chichacas et des Topinambous est la patrie de la raison et de l'humanité, en comparaison de ces horreurs; et voilà de quels hommes nos vies et nos fortunes dépendent!

L'affaire de Sirven ne sera décidée qu'après la Saint-Martin. Il y a huit ans que cette pauvre famille combat contre l'injustice.

Avez-vous su l'histoire des deux amants[1] de Lyon? Un jeune

1. Cette aventure, dont on parle avec quelques détails dans une lettre insérée au *Journal encyclopédique* du 15 juin 1770, est le sujet d'un quatrain de

homme de vingt-cinq ans et une fille de dix-neuf, tous deux d'une figure charmante, se donnent rendez-vous avec deux pistolets dont la détente était attachée à des rubans couleur de rose ; ils se tuent tous deux en même temps : cela est plus fort encore qu'Arrie et Petus. La justice n'a fait nulle infamie dans cette affaire ; cela est rare.

Avez-vous lu le *Système de la Nature?* Il ne me paraît pas consolant ; mais nous avons d'autres systèmes qui le sont encore moins, par exemple celui des jansénistes.

Adieu, mon cher Cicéron ; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de M^me^ Terentia.

### 7981. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

22 juillet-2 août 1770.

Je vous ai mandé, il y a à peu près dix jours[2], que le comte Roumiantsof avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps de Turcs; qu'il leur avait pris et tentes, et artillerie, sur la petite rivière nommée Larga : j'ai le plaisir aujourd'hui de vous informer qu'hier au soir un courrier du susdit comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (c'est-à-dire le 21 juillet), une victoire complète sur celle du sultan, commandée par le vizir Halil-bey, par l'aga des janissaires, et par sept ou huit pachas. Ils ont été forcés de nouveau dans leurs retranchements : leur artillerie, au nombre de cent trente pièces de canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, sont tombés entre nos mains. Leur perte est considérable; la nôtre, si modeste que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraisse fabuleux. Déjà il n'y a pas une seule personne de marque, ni même aucun officier de l'état-major blessé ou tué ; le combat cependant a duré cinq heures. Les Turcs tirent mal, et ne sont bons que pour des combats singuliers.

Le comte Roumiantsof me mande que, telle que les anciens Romains, mon armée ne demande pas : Combien y a-t-il d'ennemis? mais seulement : Où sont-ils? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante

J.-J. Rousseau, et a fourni à Léonard le sujet d'un roman intitulé *Lettres de deux Amants habitants de Lyon*, 1783, trois volumes in-12. Le 16 juin 1812, on représenta sur le théâtre de l'Odéon *Célestine et Faldoni, ou les Amants de Lyon*, drame historique en trois actes et en prose, par M. Augustin*** (Hapdé), imprimé la même année. Voltaire a parlé du suicide des amants de Lyon dans l'article CATON de ses *Questions sur l'Encyclopédie* (voyez tome XVIII, page 95); le jeune homme s'appelait Faldoni ; la jeune personne, Thérèse Monier. (B.)

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances* publiée par la Société impériale de l'Histoire de Russie, tome XV, page 25.

2. Lettre 7966.

mille retranchés sur les hauteurs que baigne le ruisseau Kagoul, à vingt-cinq ou trente verstes du Danube, ayant Ismaïl derrière eux.

Mais, monsieur, mes nouvelles ne se bornent pas là : j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne soient point directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napoli-di-Romania, et qu'elle a dispersé les vaisseaux ennemis, et qu'elle en a coulé à fond plusieurs.

Le siége de Bender a été ouvert le 21 juillet. Le prince Prozorofski a fait un butin immense en bestiaux de toute espèce, entre Otchakof et Bender. Ma flotte d'Azof croît en grandeur et en espérance en face du seigneur Moustapha.

Je ne puis rien vous dire de Braïlof, sinon que c'est un vieux château sur le bord du Danube, mais j'espère de ne pas vous laisser manquer de bonnes nouvelles.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Grèce. J'ai fait mon possible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe Moscou. Je ne sais ce qui en sera.

Il faut que je vous conte que Moustapha a eu recours aux prophètes, aux sorciers, aux fous, qui passent pour saints chez les musulmans. Ils lui ont prédit que le 21 serait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Nous verrons un peu si les revers, les tromperies et les mensonges, pourront ramener ce prince à la raison.

Vos chers Grecs ont donné dans plusieurs occasions des preuves de leur ancien courage, et l'esprit ne leur manque pas.

## 7982. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

3 auguste.

Mon cher philosophe militaire, vous m'aviez mandé, il y a deux mois, que vous passeriez chez nous, et je vous attendais. J'imaginais que vous alliez voir messieurs vos enfants, et ç'aurait été une grande consolation pour moi de vous embrasser sur la route. Je suis tombé dans un état de faiblesse dont j'ai l'obligation à ma vieillesse et à un travail un peu forcé ; mais il faut travailler jusqu'à la fin de sa vie. Job, un de mes patrons, dit que l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler[1].

J'ai été tout émerveillé de la petite galanterie que vous m'avez envoyée ; j'en suis très-touché. Vous sentez combien je suis sensible à une telle marque d'amitié.

Vous ne saviez pas apparemment l'autre galanterie que les gens de lettres de Paris ont bien voulu me faire. Si vous étiez venu à Ferney, vous y auriez vu M. Pigalle, qu'ils m'ont envoyé,

1. Job, chapitre v, verset 7.

et qui a fait le modèle d'une statue dont ils honorent ma très-chétive figure. Je n'ai point un visage à statue; mais enfin il a bien fallu me laisser faire. Il n'y a pas eu moyen de refuser un honneur que me font cinquante gens de lettres des plus considérables de Paris : cette faveur est rare. Ils ont fait un fonds pour donner à M. Pigalle un honoraire convenable; j'en ai été surpris, et le suis encore. Je ne puis attribuer une chose si extraordinaire qu'au désir qu'on a eu de consoler votre ami des choses dont vous parlez. Il doit actuellement les oublier. Une statue de marbre annonce un tombeau, et j'y descendrai en vous étant aussi attaché que je l'ai été depuis que j'ai eu l'honneur de vous connaître.

### 7983. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 auguste.

Mon cher grand écuyer de Cyrus, buvez à ma santé le jour de la noce[1], vous et Mme de Florian. L'homme du monde qui a le moins l'air d'un garçon de la noce, c'est moi. Si mon cœur décidait de ma conduite, j'assisterais au mariage. Ma chétive santé et mon âge ne me laissent prétendre à d'autre sacrement pour ma personne qu'à celui de l'extrême-onction. Je passe mes derniers jours à établir une colonie; je ne jouirai pas du fruit de mes travaux: il est beaucoup plus aisé de marier un jeune conseiller du parlement que de loger et d'accorder une trentaine de familles. Cependant nous travaillons nuit et jour à présenter à la nouvelle mariée les fruits de notre nouvel établissement. Nous avons fait une montre assez jolie, et qui sera fort bonne. Nos artistes sont excellents : il n'y en a point de meilleurs à Paris; mais leur transmigration ne leur a pas permis d'aller aussi vite en besogne que M. d'Hornoy. Il se marie le 7, et nous serons prêts le 15. Nous enverrons notre offrande, Mme Denis et moi, par M. d'Ogny, à qui nous l'adresserons. Nos fabricants ont voulu absolument mettre mon portrait à la montre. Puisque Pigalle m'a sculpté, il faut bien que je souffre qu'on me peigne; j'ai toute honte bue.

J'embrasse tendrement le nouveau marié, sa mère, et son oncle[2] le Turc.

Je fais grand cas de votre philosophie, qui vous ramène à la

1. De M. d'Hornoy, issu du premier mariage de Mme de Florian.
2. L'abbé Mignot.

campagne. J'aime à être encouragé, par votre exemple, à chérir la solitude et à fuir le tracas du monde.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que l'ermite de Ferney.

### 7984. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 auguste.

Je n'ai point encore de réponse, mon cher et illustre maître, à la lettre très-pressante que j'ai écrite au roi de Prusse le 7 de juillet dernier; il faut cependant qu'elle ait produit son effet, car voici ce que M. de Catt, son secrétaire, m'écrit du 22 : « Le roi souscrira à ce que vous désirez; quand il vous fera sa réponse, je vous l'enverrai. » Dès que j'aurai cette réponse, je ne perdrai pas un moment pour vous en instruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'est que vraisemblablement j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie pour rétablir ma tête; j'y suis comme résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney, soit en allant, soit en revenant. La difficulté est d'avoir un compagnon de voyage : car, dans l'état où je suis, je ne voudrais pas aller seul. Une autre difficulté encore plus grande, c'est l'argent, que je n'ai pas. Beaucoup d'amis m'en offrent; mais je ne serais pas en état de le rendre, et je ne veux l'aumône de personne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Prusse, qui m'avait déjà offert, il y a sept ans, quand j'étais chez lui, les secours nécessaires pour ce voyage, que je me proposais alors de faire. J'attends sa réponse, ainsi que celle d'un ami à qui j'ai proposé de m'accompagner, et pour lors je vous écrirai ma dernière résolution.

Jean-Jacques est un méchant fou et un plat charlatan; mais ce fou et ce charlatan a des partisans zélés. C'est, sans doute, tant pis pour eux. Cependant je veux éviter, si je puis, et les noirceurs de Rousseau et le mal que ses partisans me pourraient faire. Ainsi je n'aurai ni de près, ni de loin, ni en bien, ni en mal, aucune relation avec ce Diogène. Ne trouvez-vous pas bien étonnant que depuis un mois il aille tête levée dans Paris, avec un décret de prise de corps? Cela n'est peut-être jamais arrivé qu'à lui; et cela seul prouve à quel point il est protégé.

Je vous ai déjà mandé[1] mon sentiment sur le *Système de la Nature; non,* en métaphysique, ne me paraît guère plus sage que *oui; non liquet* est la seule réponse raisonnable à presque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne sais si on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il serait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Prusse, et je lui ai fait part[2] de mes réflexions sur ces objets, *grands ou petits : grands* par l'idée que nous

1. Lettre 7973.
2. La lettre de d'Alembert à Frédéric est du 2 auguste 1770.

y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils sont pour nous, comme le prouve leur obscurité même. L'essentiel serait de se bien porter, soit en ce monde, soit en l'autre; mais *hoc opus, hic labor est*[1]. Adieu, mon cher ami; je me fais d'avance un plaisir de l'espérance de vous embrasser encore.

## 7985. — A M. DORAT.

A Ferney, le 6 auguste.

J'ignore, monsieur, et je veux ignorer quel est le sot ou le fripon, ou celui qui, revêtu de ces deux caractères, a pu vous dire que j'étais l'auteur des *Anecdotes sur Fréron*[2]; il aura pu dire avec autant de vraisemblance que j'ai fait *Guzman d'Alfarache*[3]. Je n'ai jamais, Dieu merci, ni vu ni connu ce misérable Fréron; je n'ai jamais vu aucune de ses rapsodies, excepté une demi-douzaine que je tiens de M. Lacombe; je sais seulement que c'est un barbouilleur de papier complétement déshonoré.

Je ne connais pas plus ses prétendus croupiers que sa personne. Je suis absent de Paris depuis plus de vingt ans, et je n'y ai jamais fait, avant ce temps, qu'un séjour très-court. L'auteur des *Anecdotes sur Fréron* dit qu'il a été très-lié avec lui; j'ai essuyé bien des malheurs en ma vie, mais j'ai été préservé de celui-là.

Je n'ai jamais vu M. l'abbé de La Porte, dont il est tant parlé dans ces *Anecdotes*. On dit que c'est un fort honnête homme, incapable des horreurs dont Fréron est chargé par tout le public.

Vous sentez, monsieur, qu'il est impossible que j'aie vu Fréron au café de Viseu, dans la rue Mazarine. Je n'ai jamais fréquenté aucun café, et j'apprends pour la première fois, par ces *Anecdotes*, que ce café de Viseu existe ou a existé.

Il est de même impossible que je sache quels sont les marchés de Fréron avec les libraires, et tous les vils détails des friponneries que l'auteur lui reproche.

Il serait absurde de m'imputer la forme et le style d'un tel ouvrage.

Vous vous plaignez que votre nom se trouve parmi ceux que l'auteur accuse d'avoir travaillé avec Fréron : ce n'est pas assurément ma faute. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous me semblez avoir tort d'appeler cela un affront, puisque vous

1. *Æn.*, VI, 129.

2. Dans les *Anecdotes sur Fréron* (voyez tome XXIV, page 186), Dorat est mis au nombre des croupiers de Fréron.

3. Roman espagnol de Matthieu Aleman, traduit par Chapelain, puis par Bremond, puis imité par Lesage.

pouvez très-bien lui avoir prêté votre plume sans avoir eu part à ses infamies. Vous m'apprenez vous-même que vous avez inséré dans les feuilles de ce Fréron un extrait contre M. de La Harpe. Je ne sais ce que c'est que l'autre imputation dont vous me parlez.

Si vous étiez curieux de savoir quel est l'auteur des *Anecdotes*, adressez-vous à M. Thieriot ; il doit le connaître, et il y a quelques années qu'il m'écrivit touchant cette brochure[1]. Adressez-vous à M. Marin, qui est au fait de tout ce qui s'est passé depuis quinze ans dans la librairie, et qui sait parfaitement que je ne puis avoir la moindre part à toutes ces futilités. Adressez-vous à Mme Duchesne, à M. Guy, lesquels doivent être fort instruits des gestes de Fréron. Adressez-vous à Lambert, chez qui l'auteur dit avoir vu les pièces d'un procès entre Fréron et sa sœur la fripière. Adressez-vous à M. l'abbé de La Porte, qui doit être mieux informé que personne. L'auteur paraît avoir écrit il y a six ou sept ans, et je vous avoue que j'ai la curiosité de savoir son nom.

Je connais deux éditions de ces *Anecdotes* : l'une, qui est celle dont vous me parlez ; l'autre, qui se trouve dans un pot-pourri[2] en deux volumes. Il faut qu'il y en ait une troisième un peu différente des deux autres, puisque vous me parlez d'une nouvelle accusation contre vous que je ne trouve pas dans celle qui est en ma possession.

En voilà trop sur un homme si méprisable et si méprisé. Vous pouvez faire imprimer votre lettre et la mienne. J'ai l'honneur d'être, etc.

### 7986. — A M. TABAREAU[3].

8 auguste.

J'ai reçu, mon cher correspondant, le livre anglais que vous m'avez envoyé. C'est une traduction des *Églogues* de Théocrite en vers, et la meilleure sans contredit qu'on ait jamais faite. Ce Théocrite, à mon sens, était supérieur à Virgile en fait d'églogue.

Vous m'avez demandé trois volumes des *Questions sur l'Encyclopédie*; il n'y en a encore que deux d'imprimés, et les trois ne

1. Voyez tome XL, page 517.
2. *Les Choses utiles et agréables*, trois volumes in-8°; mais il n'en avait paru que deux volumes au moment où Voltaire écrivait.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

paraîtront que vers le mois de novembre. Cela ne sera pas trop bon ; mais il y aura des choses fort curieuses.

Vous m'aviez promis une estampe de M. le duc de Choiseul; vous l'avez oubliée.

Je n'ai point oublié les anecdotes russes, et je tâcherai de vous en faire tirer un bon parti incessamment.

Ne croyez point vos Marseillais sur les Russes d'aujourd'hui; ils craignent si fort de perdre leurs marchandises dans la Morée que le moindre petit avantage des Turcs leur paraît une bataille de Pharsale. Je vous réponds que Catherine fera repentir Moustapha de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas.

Il est bon qu'on traite Fréron de Turc à Maure ; mais c'est la honte de notre siècle de mettre un Fréron en état de payer le *Journal des Savants* et de faire des pensions aux gens de lettres. Quoi ! donner à un coquin le privilége de médire, pour payer des hommes qui écrivent sagement ! c'est là le comble de l'ignominie.

Est-ce que vous ne pourriez point savoir quel est l'auteur des *Anecdotes?* M. Dorat m'a écrit que j'en étais accusé ; c'est une absurdité égale à l'infamie de Fréron.

Voulez-vous bien avoir la bonté, mon cher correspondant, de faire mettre à la poste ma lettre pour l'Angleterre, et de faire parvenir à M. Gaillard celle qui est pour lui ?

### 7987. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 auguste.

Eh bien, madame, je ne peux en faire d'autres ; je ne peux louer les gens sérieusement en face. Vous vous doutez bien que les six vers qui commencent par

Étudiez leur goût [1]

sont pour la petite-fille, et tout le reste pour la grand'maman. J'ai été bien aise de finir par La Harpe, parce que le mari de la grand'maman lui fait du bien, et lui en pourra faire encore.

Il faut un tant soit peu de satire pour égayer la louange. La satire est fort juste, et tombe sur le plus détestable fou que j'aie jamais lu. Son *Héloïse* me paraît écrite moitié dans un mauvais lieu, et moitié aux Petites-Maisons. Une des infamies de ce

1. *Épître à La Harpe*, vers 17 et suivants; voyez tome X, page 408.

siècle est d'avoir applaudi quelque temps à ce monstrueux ouvrage. Les dames qu'il outrage sont assurément d'une autre nature que lui. La *Zaïde* de Mme de La Fayette vaut un peu mieux que la Suissesse de Jean-Jacques, qui accouche d'un faux germe pour se marier. Ce polisson m'ennuie et m'indigne, et ses partisans me mettent en colère. Cependant il faut être véritablement philosophe et calmer ses passions, surtout à nos âges.

Votre homme [1], qui ne s'intéressait qu'à ce qui le regardait, doit vous raccommoder avec la philosophie. Tout ce qui regarde le genre humain doit nous intéresser essentiellement, parce que nous sommes du genre humain. N'avez-vous pas une âme? n'est-elle pas toute remplie d'idées ingénieuses et d'imagination? s'il y a un Dieu qui prend soin des hommes et des femmes, n'êtes-vous pas femme? s'il y a une Providence, n'est-elle pas pour vous comme pour les plus sottes bégueules de Paris? si la moitié de Saint-Domingue vient d'être abîmée [2], si Lisbonne l'a été [3], la même chose ne peut-elle pas arriver à votre appartement de Saint-Joseph? Un diable d'homme, inspiré par Belzébuth, vient de publier un livre intitulé *Système de la Nature*, dans lequel il croit démontrer à chaque page qu'il n'y a point de Dieu. Ce livre effraye tout le monde, et tout le monde le veut lire. Il est plein de longueurs, de répétitions, d'incorrections; il se trompe grossièrement en quelques endroits; et, malgré tout cela, on le dévore. Il y a beaucoup de choses qui peuvent séduire; il y a de l'éloquence; et, sous ce rapport, il est fort au-dessus de Spinosa.

Au reste, croyez que la chose vaut bien la peine d'être examinée. Les nouvelles du jour n'en approchent pas, quoiqu'elles soient bien intéressantes.

Ceux qui disent que les pairs du royaume ne peuvent être jugés par les pairs et par le roi sans le parlement de Paris me paraissent ignorer l'histoire de France. Il semble qu'à force de livres on est devenu ignorant. Je ne me mêle point de ces querelles : je songe à celle que nous avons avec la nature. J'en ai d'ailleurs une assez grande avec Genève. Je lui ai volé une partie de ses habitants, et je fonde ma petite colonie, que le mari de votre grand'maman protége de tout son cœur.

Il n'y a maintenant qu'un tremblement de terre qui puisse ruiner mon établissement; mais je veux que celui à qui j'ai tant

1. Le président Hénault. (K.)
2. Par un tremblement de terre; voyez ci-après, page 169.
3. Le 1er novembre 1755; voyez tome IX, pages 434 et 465.

d'obligations donne son denier à la statue, et je veux surtout qu'il donne très-peu : 1° parce qu'on n'en a point du tout besoin ; 2° parce qu'il donne trop de tous les côtés. C'est une affaire très-sérieuse ; je casserais à la statue les bras et les jambes si son nom ne se trouvait pas sur la liste.

Adieu, madame ; faites comme vous pourrez : vivez, portez-vous bien, digérez, cherchez le plaisir, s'il y en a. Luttez contre cette fatale nature dont je parle sans cesse, et où j'entends si peu de chose. Ayez de l'imagination jusqu'à la fin, et aimez votre très-ancien serviteur, qui vous est plus attaché que tous vos serviteurs nouveaux.

7988. — A M. THIERIOT.

8 auguste [1].

Je vous envoyai, il y a plus d'un mois, mon ancien ami, un tome de ce que vous me demandiez, sous l'enveloppe de M. d'Ormesson, et je comptais vous faire parvenir le reste, volume par volume ; mais, comme vous ne m'aviez point accusé la réception de mon paquet, je n'ai pas osé faire un second envoi. Je commence à croire qu'on a ouvert le paquet à la poste, et qu'on l'a retenu. Je pense que le *Système de la Nature* a produit cette attention sévère : c'est un terrible livre, et qui peut faire bien du mal.

Je crois qu'on aura *le Dépositaire* à la Comédie vers la fin de l'automne.

Il y a des gens assez absurdes pour m'attribuer les *Anecdotes sur Fréron*. Je suis obligé d'en appeler à votre témoignage : vous savez ce qui en est. J'ai encore l'original que vous m'avez envoyé ; j'ignore quel en est l'auteur : il serait très-important que je le susse. Comme, Dieu merci, je n'ai jamais vu ni Fréron, ni aucun de ceux qui sont cités dans ces *Anecdotes;* et comme, Dieu merci encore, mon style est très-différent de celui de l'auteur, sans être meilleur, il faut être absurde pour m'imputer un tel ouvrage. J'ai des affaires un peu plus sérieuses et plus agréables, mais je ne néglige rien ; je ne néglige point surtout l'amitié.

1. C'est à tort qu'on a toujours classé cette lettre à l'année 1771. Elle est de 1770. (G. A.)

## 7989. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 auguste

Je ne perds pas un moment, mon cher et illustre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'instant même la réponse du roi de Prusse; non seulement il souscrira et ne refusera rien, dit-il, pour cette statue, mais la grâce qu'il y met est mille fois plus flatteuse pour vous que sa souscription même; la manière dont il parle de vous, quoique juste, mérite, j'ose le dire, toute votre reconnaissance; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre statue; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainsi que de la mienne; bien entendu que ni l'une ni l'autre ne sortiront de vos mains; mais le courrier presse en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaisir. Adieu, mon cher ami; j'espère toujours vous embrasser; j'espère aussi que le même prince qui souscrit si dignement et si noblement pour votre statue me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, si indispensable pour ma santé. Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu, adieu; il est bien juste que la philosophie et les lettres aient quelques consolations au milieu des persécutions qu'elles souffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

## 7990. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 auguste.

Je ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courrier copie de ma lettre au roi de Prusse et de sa réponse. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci. Personne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très-peu de personnes même connaissent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Prusse à tout ce que je rencontrerai. Cependant je serais très-fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en serait peut-être mécontent; et, en vérité, il se conduit trop dignement et trop noblement en cette occasion pour lui donner sujet de se plaindre. J'espère donc, mon cher et illustre ami, que vous vous contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui désireront de la voir, sans souffrir qu'elle sorte de vos mains. Je serais infiniment affligé si elle paraissait sans le consentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'espère aussi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Prusse; son procédé me paraît digne de votre reconnaissance, de la mienne, et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami. Je regarde comme un des plus heureux événements de ma vie le bonheur que j'ai eu de réussir dans cette négociation.

J'espère vous embrasser avant la fin de septembre, et vous dire encore une fois avant que de mourir combien je vous aime, je vous admire, et je vous révère.

7991. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 11 auguste.

Madame, chaque lettre dont Votre Majesté impériale m'honore me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu partout de grands désavantages ; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie ; que la peste s'était mise dans vos armées ; que tous les revers avaient succédé à vos succès : Votre Majesté est mon médecin ; elle me rend une pleine santé. Je ne manque pas d'écrire sur-le-champ l'état des choses, dès que j'en suis instruit; j'allonge les visages de ceux qui attristaient le mien.

Daignez donc, madame, avoir la bonté de me conserver cette santé que vous m'avez rendue ; il ne faut pas abandonner son malade dans sa convalescence.

J'ai encore de petits ressentiments de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne se décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle positive de la révolution de l'Égypte.

Il y a un Brahilow, un Bender, qui me causent encore des insomnies ; je vois dans mes rêves leurs garnisons prisonnières de guerre, et je me réveille en sursaut.

Votre Majesté dira que je suis un malade bien impatient, et que les Turcs sont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chassés si loin qu'ils ne revinssent jamais.

Nous autres Français, madame, nous valons mieux qu'eux : nous disons prodigieusement de sottises, nous en faisons beaucoup, mais tout cela passe bien vite ; on ne s'en souvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation semble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleversé trente lieues de pays à Saint-Domingue ; on dit : C'est dommage ; et on va à l'Opéra. Les affaires les plus sérieuses sont tournées en ridicule.

Nous sommes actuellement dans la plus belle saison du monde : voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Est-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des housards? ne se présenteront-ils jamais bien serrés, pour être enfilés par quelques-uns de mes chars babyloniques?

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques Turcs; on dit que pour un chrétien c'est une œuvre fort agréable à Dieu. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance; mais les hommes sont pétris de contradictions, et d'ailleurs Votre Majesté me tourne la tête.

Encore une fois, madame, quelques nouvelles, par charité, de cinq ou six villes prises et de cinq ou six combats gagnés, quand ce ne serait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté impériale avec le plus profond respect et la plus vive impatience.

L'Ermite de Ferney.

### 7992. — A M. D'ALEMBERT.

11 auguste.

Mon cher philosophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris: car assurément on ne se porte pas mieux sur les bords du Tibre que sur ceux de la Seine. M. de Fontenelle, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans, sans en avoir eu l'obligation à Rome; mais enfin *ognuno faccia secundo il suo cervello.*

Je souhaite que Denys[1] fasse ce que vous savez; mais je doute que le viatique soit assez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agréments nécessaires pour un tel voyage; et si vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous?

Ma philosophie est sensible; je m'intéresse tendrement à vous; je suis bien sûr que vous ne ferez rien sans avoir pris les mesures les plus justes.

Un de mes amis[2], qui n'est pas Denys, a fait imprimer une réponse fort honnête au *Système de la Nature;* je compte vous l'envoyer par la première poste. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à Denys: il n'en serait pas content, non-seulement parce qu'il en a fait une qui est sans doute meilleure, mais par une autre raison.

On me mande que le ministère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres sur l'évêché[3] de Fréron: cet

1. Le roi de Prusse.
2. Voltaire lui-même; voyez la note 1, page 153.
3. *L'Année littéraire.* On ne pouvait alors, en France, publier des journaux sans la permission de l'autorité, qui se réservait d'assigner des pensions sur leur produit.

homme, qui ne devrait être qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des sottises!

Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem,
Curarent superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu.

(CLAUDIANUS, I, *in Rufinum*.)

Je vous embrasse du fond de mon cœur.

7993. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 auguste.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à la fois, et j'en suis ravi. Je lus hier à l'Académie française la lettre du roi de Prusse [1], et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre serait insérée dans ses registres comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument si flatteur pour vous [2], et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impression près, que je vous prie surtout d'éviter, parce que le roi de Prusse pourrait en être mécontent. Je me souviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avait adressée, et, depuis ce temps, j'ai fait vœu d'être extrêmement circonspect à cet égard.

A propos de czarine, il faut, si vous désirez qu'elle souscrive, que Diderot lui en écrive, car je ne saurais m'en charger, parce que vraisemblablement je ne serai pas à Paris dans un mois, et par conséquent hors de portée d'avoir sa réponse. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur, et compte toujours vous embrasser bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Prusse, et je crois que vous devez aussi un petit mot de remerciement à l'Académie, que vous adresserez au secrétaire.

7994. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 15 auguste.

Je me dis toujours, monseigneur, que vos occupations et vos plaisirs partagent vos journées, que je ne dois pas fatiguer vos bontés, et qu'il n'appartient pas à ceux qui sont morts au monde d'écrire aux vivants.

1. Lettre de Frédéric à d'Alembert, du 28 juillet 1770.
2. Cette lettre du roi de Prusse est dans le *Commentaire historique*, ainsi que les deux lettres de d'Alembert.

Cependant il faut que je vous informe d'un gros paquet que j'ai reçu, et qui vous regarde ; il est d'un M. de Castera, qui me paraît très-malheureux, et qui me fait juger, par son style, qu'il s'est attiré ses malheurs. Je doute même si sa tête n'est pas aussi dérangée que ses lettres sont prolixes. En ce cas il n'est que plus à plaindre. Il m'a mis au fait de toute sa conduite avec assez de naïveté. Je présume, à la quantité de procès qu'il a essuyés, qu'il descend en droite ligne de la comtesse de Pimbesche [1]. S'il a dit des injures, on les lui a bien rendues.

Je vois, par tout ce qu'il me mande, que sa plus grande ambition est de rentrer dans vos bonnes grâces. Sa destinée me paraît déplorable ; c'est un homme chargé de onze enfants. Je m'acquitte du devoir de l'humanité en vous rendant compte de son état, sans prétendre le justifier auprès de vous, ni vous demander autre chose que ce que votre sagesse et votre justice vous prescrivent. Vous connaissez l'homme dont il s'agit, et c'est à vous seul de voir ce que vous devez faire. Il me semble qu'il avait un oncle chargé des affaires de France en Pologne ; c'est tout ce que je connais de sa famille.

Après avoir achevé la mission que m'a donnée M. de Castera, que puis-je dire à mon héros du fond de ma solitude, sinon que je lui souhaite une santé meilleure que la mienne, et des jours plus brillants? Il ne m'appartient pas de parler des tracasseries de la France. Je m'intéressais fort à celles des Turcs, c'est-à-dire que je souhaitais passionnément qu'on les chassât de l'Europe, parce qu'ils ont asservi les descendants des Alcibiade et des Sophocle. J'entends dire que ces circoncis ont repris le Péloponèse ; en ce cas, je me raccommoderai avec eux, car j'ai établi, des débris de Genève, une petite société qui est fort en relation avec Constantinople.

J'aimerais encore mieux de bons acteurs et de bonnes pièces au théâtre de Paris, sous la protection du premier gentilhomme de la chambre ; mais cette manufacture paraît furieusement tombée.

Me permettez-vous, monseigneur, de me mettre aux pieds de Mme la comtesse d'Egmont, quoiqu'elle soit alliée à la maison d'un pape? Vous devez juger combien j'ambitionne ses bontés, puisqu'elle a toutes les grâces de votre esprit, sans compter les autres.

Agréez, avec votre bienveillance ordinaire, le très-tendre respect du vieux solitaire des Alpes.

1. Personnage de la comédie des *Plaideurs*.

### 7995. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 18 août[1].

*Ne cachez point votre lumière sous le boisseau*[2]. C'était sans doute à vous que ce passage s'adressait; votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui suffit à peine pour m'éclairer, et dont la pâle lueur disparaît à l'éclat de vos rayons. J'écris pour m'instruire et pour m'amuser : cela me suffit.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéisme[3], je crus ma réfutation très-orthodoxe; je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître sans effaroucher les timides et scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est échappé sur l'éternité du monde me ferait lapider dans votre patrie, si j'y étais né particulier, et que je l'y eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai point du tout l'âme ni le style théologiques. Je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre et les semer dans un terrain qui leur est contraire[4].

Il n'en est pas de même des vers[5] au sujet de l'impératrice de Russie: je les abandonne à votre disposition; ses troupes, par un enchaînement de succès et de prospérités, me justifient Vous verrez dans peu le sultan demander la paix à Catherine, et celle-ci, par sa modération, ajouter un nouveau lustre à ses victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de Choiseul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre[6] a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à Pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume[7]. Ce procédé me réconcilie avec lui; car j'ai l'âme bonne, et vous savez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Silésie, et vas trouver l'empereur, qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. Ce prince est aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut : il n'est rien moins que superstitieux. Enfin c'est un empereur comme de longtemps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorants et les barbares; mais ce n'est pas une raison pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne

1. Frédéric était parti le 15 pour la Silésie; la date de cette lettre est donc inexacte.
2. Voyez la note 1, page 156.
3. L'*Examen critique*, etc.; voyez une note sur la lettre 8025.
4. « Qui ne leur est pas favorable. » (*Édit. de Berlin.*)
5. Voyez lettres 7950 et 7977.
6. Clément XIV; voyez lettre 7912.
7. La bulle *In cœna Domini*, dans laquelle sont excommuniés les hérétiques, ne fut pas fulminée en 1770; voyez tome XVIII, page 43.

seraient pas les seuls. Combien de nations plongées dans l'abrutissement, et devenues agrestes, faute de lumières!

Mais vivons, et laissons vivre les autres. Puissiez-vous surtout vivre longtemps, et ne point oublier qu'il est des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne cessent de rendre justice à votre beau génie!

Adieu; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

### 7996. — A M. D'ALEMBERT.

19 auguste.

Denys a raison, mon très-cher philosophe, c'est à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la sienne est celle dont je suis le plus charmé. Je sais taire les faveurs des vieilles maîtresses avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas longtemps, par la raison que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de Condorcet; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues en passant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaisir de voir, en passant, Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère Ganganelli.

Voici un petit morceau qui est à peu près en faveur du maître dont il est vicaire. Je ne crois pas que Denys[1] trouve bon que je chasse sur ses terres; mais je ne crois pas non plus qu'il ose paraître fâché. Quoi qu'il en soit, voici la drogue que je vous ai promise. Je vous prie surtout de lire mon aventure avec M. Rouelle[2]. Mon petit cheval de trois pieds me paraît une démonstration assez forte contre certain conte des *Mille et une Nuits*.

Adieu, mon très-cher voyageur. Mme Denis se joint à moi pour vous prier de passer par chez nous en allant voir le saint-père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres compliments.

### 7997. — A M. D'ALEMBERT.

20 auguste.

Mon cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. Duclos[3] une lettre pour l'Académie; c'est bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas

1. Voyez lettres 7973 et 7992.

2. Voyez le passage où est racontée cette aventure dans une variante, tome XIX, page 168.

3. Lettre 8004.

de voir l'œuvre de Pigalle. Vraiment c'est bien autre chose que la faiblesse dont vous vous vantiez.

J'écris au souscrivant[1], comme de raison; mais tout cela n'est que *vanitas vanitatum*[2], quand la machine est épuisée. C'est une plaisante chose que la pensée dépende absolument de l'estomac, et que malgré cela les meilleurs estomacs ne soient pas les meilleurs penseurs.

Si je suis mort quand vous passerez par Ferney, Mme Denis vous fera les honneurs de la maison. En attendant, je vous embrasse comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

### 7998. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT[3].

Ferney, 20 auguste.

Si l'aimable et digne mari de Mme Dixneufans veut une montre avec son portrait, il n'aurait qu'à envoyer ce portrait contresigné Choiseul; il serait parfaitement copié. Vous voulez sans doute la montre à répétition, une aiguille de diamants: donnez vos ordres précis; vous serez très-bien servi, et à un grand tiers meilleur marché qu'à Paris. Mes émigrants m'ont fourni, en dernier lieu, une montre que les horlogers de Paris auraient vendue au moins cent louis; c'est le plus bel ouvrage que j'aie vu de cette espèce.

Nous vous attendons, monsieur, au mois d'octobre. Votre montre sera prête pour le jour que vous aurez ordonné. Nous voudrions bien que M. d'Alembert prît son chemin par Ferney. Je suis plus malade que jamais; je me flatte que je guérirais en me trouvant avec vous, Mme Dixneufans et lui.

Mme Denis vous fait mille compliments.

### 7999. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, le 20 auguste.

Sire, le philosophe d'Alembert m'apprend[4] que le grand philosophe de la secte et de l'espèce de Marc-Aurèle, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie, en

1. Lettre 7999.
2. *Ecclésiaste*, I, 2.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.
4. Voyez lettre 7989.

daignant se mettre à la tête de ceux qui ont souscrit pour un squelette : ce squelette possède une vieille âme très-sensible ; elle est pénétrée de l'honneur que lui fait Votre Majesté. J'avais cru longtemps que l'idée de cette caricature était une plaisanterie ; mais puisque l'on emploie réellement le ciseau du fameux Pigalle, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entreprise de mes concitoyens, je ne sais rien de si sérieux. Je m'humilie en sentant combien je suis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'Académie française a inscrit dans ses registres la lettre dont vous avez honoré M. d'Alembert à ce sujet[1]. J'ai appris tout cela à la fois : je suis émerveillé, je suis à vos pieds, je vous remercie, je ne sais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil, qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce ; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très-funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aie un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suisse ; mais vous savez quelle fête je me faisais de voir les petits-fils des Sophocle et des Démosthène délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du *Système de la Nature*, et on l'aurait imprimée avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le Lycée.

J'avais osé faire une réponse de mon côté[2] ; ainsi Dieu avait pour lui les deux hommes les moins superstitieux de l'Europe, ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponse si inférieure à la vôtre que je n'osai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jésuite Needham, que Buffon, Maupertuis, et le traducteur de Lucrèce[3] avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire aussi de tous ces beaux systèmes : de celui de Buffon, qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes des marsouins pour origine ; et enfin de celui qui exaltait son âme[4] pour prédire l'avenir.

J'ai toujours sur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je

1. Lettre 7993.
2. Voyez la note 1, page 153.
3. Lagrange, né à Paris en 1738, mort le 18 octobre 1775. Sa traduction du poëme de Lucrèce, *De la Nature des choses*, parut à Paris en 1768, 2 volumes in-8°.
4. Maupertuis.

ne penserai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchisseuse*[1], à cette calomnie insipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en est suivi, qu'avec une douleur qui empoisonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'Alembert des bontés de Votre Majesté est un baume si puissant sur mes blessures que je me suis reproché cette douleur, qui me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage : permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil, ou à part[2], car sûrement il paraîtra, et sera imprimé incorrectement. Si Votre Majesté daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-Souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées et les fanatiques à la fois : rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire V.

### 8000. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 20 auguste.

Madame, après tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai vu tant de justesse d'esprit que je vous ai crue philosophe ; passez-moi ce mot. Votre petite-fille me paraît un peu dégoûtée de la métaphysique ; je lui pardonne aisément ce dégoût. La métaphysique n'est d'ordinaire que le roman de l'âme, et ce roman n'est pas si amusant que celui des *Mille et une Nuits*. Vous m'avouerez du moins, madame, que le sujet qu'on traite dans la petite brochure[3] qu'on met à vos pieds est assez intéressant ; chacun y est pour sa part ; et cette part est tout son être. Cela est un peu plus important que les tracasseries dont on s'entretient si profondément à Paris et à Versailles. Je n'ose demander que, dans un moment de loisir, vous daigniez, madame, me dire en deux mots ce que vous en pensez ; je ne veux que deux mots, car vous êtes si occupée à servir l'Être suprême, en faisant du bien, que vous n'avez guère le temps d'exa-

1. Allusion au propos que Maupertuis prêtait à Voltaire ; voyez tome XXXVII, page 451 ; et le *Commentaire historique*.
2. Il ne paraît pas que l'*Examen*, dont il est question ici, ait été imprimé du vivant de Frédéric ; voyez une note sur la lettre 8025.
3. Intitulée *Dieu ;* voyez la note 1 de la page 153.

miner ce que de faibles cervelles disent pour ou contre son existence.

M. de Crassier[1] m'a mandé qu'il avait obtenu, par votre protection, une très-grande grâce. Songez, madame, que c'est à vous seule uniquement qu'il la doit, et que je n'avais pas osé seulement vous la demander. Voilà comme vous êtes ; dès qu'on vous offre de loin la moindre petite ouverture pour faire du bien, vous saisissez la chose avec un acharnement qui n'a point d'exemple ; j'en suis confondu, je ne sais plus que vous dire.

M. le marquis d'Ossun, ambassadeur en Espagne, favorise de tout son pouvoir la fabrique de Ferney, faubourg de Versoy. Il y prend autant d'intérêt que si c'était son propre ouvrage. Oserais-je vous supplier, madame, d'obtenir que monsieur le duc voulût bien lui marquer qu'il est sensible à tous ses bons offices, qui sont en vérité très-considérables, et qui pourront être efficaces? M. l'abbé Billardi n'a pas eu les mêmes bontés que M. le marquis d'Ossun ; il ne m'a pas fait de réponse ; apparemment que l'Inquisition le lui a défendu.

Nos artistes de Ferney donnent, le jour de la Saint-Louis, une belle fête ; je crois que leur zèle ne déplaira pas à monsieur le duc.

C'est votre nom, madame, que je fête tous les jours de l'année. Je vous suis attaché pour ma vie avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance.

LE VIEIL ERMITE DE FERNEY.

## 8001. — A M. CHRISTIN[2].

20 auguste.

Mon cher ami, tout languissant que je suis, je vais pourtant écrire. Mais vous savez que Dieu ne peut empêcher que ce qui est fait ne soit fait; à plus forte raison les pauvres humains ne le peuvent. Votre procureur général[3] me fait trembler ; il sera plus à craindre que Charlemagne. C'est une chose bien délicate que de s'engager à prouver la fausseté des actes de cet empereur. Vos adversaires n'exigeraient-ils pas réparation et dommages[4] ?

1. Toutes les éditions portent « Crassier. » On écrit plus communément Crassy.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Doroz.
4. Il s'agit toujours de l'affaire des serfs de Saint-Claude.

## 8002. — A MADAME D'HORNOY.

A Ferney, 20 auguste.

Vous faites, madame, le bonheur d'un homme à qui je tiens par les liens de l'amitié encore plus que par ceux de la nature. Le seul plaisir qui reste aux vieillards est d'être sensibles à celui des autres. Je vous dois la plu grande satisfaction que je puisse goûter : la vôtre est bien rare de vivre avec un bon mari sans quitter le meilleur des pères. M. d'Hornoy égaye la retraite de Mme Denis et la mienne, en nous disant combien il est enchanté. Mme Denis doit vous dire tout ce qui peut plaire à de nouveaux mariés : les femmes entendent cela cent fois mieux que les hommes. Pour moi, je vous dirai que vous êtes bien bonne, au milieu du fracas des noces, de l'embarras des visites et des compliments, et des occupations plus sérieuses, d'écrire à un vieux solitaire inutile au monde ; je vous en remercie. Vous avez encore un mérite de plus, c'est que votre lettre est fort jolie, et que votre écriture ne ressemble pas à celle de votre mari, qui écrit comme un chat, aussi bien que son autre oncle l'abbé Mignot. L'abbé Dangeau, de notre Académie française, renvoyait les lettres de sa maîtresse quand elles étaient mal orthographiées, et rompait avec elle à la troisième fois. Moi, qui suis aussi de l'Académie, je ne vous renverrai pas votre lettre, madame : il n'y manque rien ; je la garderai comme une chose qui m'est bien chère. Je vous aime déjà comme si je vous avais vue : et, sans oublier le respect qu'on doit aux dames, j'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, madame, votre, etc.

## 8003. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ce 9-20 d'août 1770.

Monsieur, vous me dites dans votre lettre du 20 de juillet[2] que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires font vos consolations : voici une petite dose de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier qui m'a apporté les suites de la bataille

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances relatifs à l'histoire de l'empire de Russie*, tome XV, page 27.
2. Lettre 7965.

du Kagoul. Mes troupes se sont avancées sur le Danube, et ont pris poste sur le bord de ce fleuve, vis-à-vis Issaktchi. Le vizir et l'aga des janissaires se sont sauvés sur l'autre bord; mais le reste de son monde, qui a voulu l'imiter, a été tué, noyé, dispersé. Il a fait abattre le pont, près de deux mille janissaires ont été faits prisonniers. En cette occasion, vingt canons, cinq mille chevaux, un butin immense, et une grande quantité de vivres de toute espèce, sont tombés entre nos mains. Les Tartares tout de suite ont envoyé prier le maréchal comte de Roumiantsof de les laisser passer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il exige leur hommage, et il a envoyé un corps considérable à main gauche, vers Izmaïl, pour leur faire une douce violence. Il y a longtemps que nous savons qu'ils ne demandent pas mieux et que seulement ils évitent le reproche de félonie. Outre cela, la conformité de religion avec les Turcs inspirait des scrupules à plusieurs mourzas ou chefs de hordes; cependant souvent en soupirant ils disaient entre eux que les Tartares de Kazan, leurs confrères, vivaient heureux, sans guerre ni oppression. Notez, s'il vous plaît, que ces derniers bâtissent une très-belle mosquée de pierre. Les nouvelles de la Grèce, et celles même de Constantinople, confirment la nouvelle des trois échecs qu'a soufferts la flotte turque.

Vous ne voulez point de paix, monsieur; soyez tranquille, jusqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'est une bonne chose; lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *non plus ultra* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre, en vérité, a des moments bien bons aussi. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens; je me console cependant un peu aujourd'hui en disant à Moustapha : George [Dandin], tu l'as bien voulu! Et après cette réflexion je suis à mon aise à peu près comme ci-devant.

Les grands événements ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont point tentée. Je ne vois point aussi que le moment de la paix soit si proche. Il est plaisant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrons point soutenir longtemps la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que Pierre le Grand soutenait pendant trente ans la guerre, tantôt avec ces mêmes Turcs, puis avec les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en fût réduit à l'extrémité? Au contraire, la Russie est toujours sortie de chacune de ses guerres plus florissante qu'elle n'y était entrée; et ce sont ces guerres qui vraiment ont mis en branle l'industrie. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Difficilement messieurs les Vénitiens feront quelque grande chose : ils finassent trop; ils raisonnent tandis qu'il faudrait agir. Je conviens avec vous, monsieur, que de longtemps ils ne trouveront une occasion plus favorable pour racquérir ce qu'ils ont perdu. Si les soi-disant princes chrétiens qui tiennent pour les musulmans ont de la jalousie des succès de cette guerre, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes : pourquoi me l'ont-ils suscitée sans pré-

voir ce qui en arriverait, chose cependant dès lors très-plausible pour peu qu'on convienne que l'ordre et la discipline est préférable au désordre et à l'inobéissance. Si leur espérance se fondait sur le prétendu dérangement de mes finances, ils s'abusaient encore pitoyablement; je l'ai dit ci-dessus: Pierre le Grand avait moins de revenus et moins de troupes que moi. Ce que j'ai fait négocier en Hollande est une bagatelle et ne sert qu'à aider au change.

Votre projet de paix, monsieur, me paraît un peu ressembler au partage du lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte.

Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la prise d'Izmaïl, et voici quelques circonstances assez singulières.

Le vizir, avant de passer dans une barque le Danube, harangua les troupes, qu'il ne put transporter, faute de pont et de bâtiments, de l'autre côté; il leur dit qu'ils voyaient eux-mêmes que le ciel était si en colère contre les musulmans et si favorables aux Russes qu'il était impossible de leur résister; que lui vizir se voyait obligé par la nécessité de passer de l'autre côté du fleuve, qu'il leur enverrait autant de bâtiments qu'il pourrait pour les sauver; mais qu'en cas qu'il n'en pût trouver, et que l'armée russe vînt à les attaquer ils devaient ne faire aucune résistance, mais mettre bas les armes, et qu'ils pouvaient être persuadés que l'impératrice de Russie les ferait traiter humainement.

Dès que mes troupes sont venues devant Izmaïl, les Turcs en sont sortis en grand nombre, et ceux qui sont restés ont mis bas les armes. La capitulation de la ville a été faite en une demi-heure de temps. On y a pris quarante-huit canons, et des magasins en quantité. On compte, depuis la bataille de Kagoul, près de huit à dix mille prisonniers; et depuis l'année passée nous leur avons pris près de cinq cents canons.

Le comte Roumiantsof a envoyé un corps à droite vers votre Braïlof, que vous voulez qui soit pris, et l'autre à gauche, vers Kilia.

Eh bien, monsieur, êtes-vous content? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre.

### 8004. — A M. DUCLOS,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

20 auguste.

Monsieur, je présente mes très-humbles remerciements à l'Académie; elle n'a considéré que l'honneur qui rejaillit sur la littérature, dont elle est le modèle et la protectrice; elle encourage les beaux-arts, en mettant dans ses archives la lettre[1] d'un roi qui apprit d'elle à écrire si purement notre langue. La part que j'ai dans cet événement, si honorable pour les gens de let-

1. De Frédéric à d'Alembert du 28 juillet 1770; voyez ci-dessus la lettre 7993.

tres, me fait sentir combien d'autres en sont plus dignes que moi, et cette justice que je dois me rendre augmente encore ma reconnaissance.

Agréez tous les sentiments que je vous dois, et ayez la bonté, monsieur, d'assurer la compagnie du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.

### 8005. — A M. LE CONSEILLER MAUPEOU [1].

Ferney, 22 auguste.

Monseigneur, il ne faut point prendre la liberté de vous présenter des ouvrages nouveaux, parce que assurément vous pensez mieux que les auteurs de ce siècle; une seule de vos lettres est mieux écrite que tous leurs livres. Mais peut-être dans les circonstances présentes, où le *Système de la Nature* fait tant de bruit dans l'Europe, il semble permis d'offrir au chef de la littérature [2] aussi bien que des lois la faible esquisse d'une réfutation.

Si vous daignez, dans la multitude de vos grandes occupations, jeter les yeux un moment sur ce petit écrit, il vous en dira moins que votre esprit ne vous en dira. Puissé-je avoir rencontré quelques-unes de vos idées! Ce serait le seul moyen de n'être pas indigne de votre suffrage. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, monseigneur, etc.

### 8006. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [3].

Paris, 22 août 1770.

Grand-papa, grand'maman, petite-fille, secrétaire, amis, connaissances, tous sont charmés de vos vers [4], mais on ne vous quitte point de la prose. J'entends parler d'une réfutation d'un certain livre; je voudrais l'avoir. Je m'en tiens à connaître ce livre par vous [5]. Toutes réfutations de systèmes doivent être bonnes, surtout quand c'est vous qui les faites. Mais, mon cher Voltaire, ne vous ennuyez-vous pas de tous les raisonnements métaphysiques sur les matières inintelligibles? Ils sont, à mon avis, ce que le clavecin du père

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. La direction de la librairie était dans les attributions du chancelier. (A. F.)
3. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.
4. *Épître à Mme la duchesse de Choiseul.*
5. *Système de la Nature* ou *des Lois du monde physique et du monde moral.*

Castel était pour les sourds. Peut-on donner des idées et peut-on en admettre d'autres que celles que nous recevons par nos sens? Un sourd, un aveugle de naissance, peuvent regretter de ne pas voir, de ne pas entendre; mais cependant ils ne savent ce que c'est que voir et qu'entendre, ce que c'est que ces facultés qui leur manquent; ils ne nient pas ce qu'on leur en dit, mais ils s'ennuient de tout ce qu'on leur dit pour leur en donner la connaissance. De tout ce qu'on a écrit sur ces matières, c'est le *Philosophe ignorant* et la *Religion naturelle* que je lis avec le plus de plaisir. Je ne me tourmente point à chercher à connaître ce qu'il est impossible de concevoir. L'éternité, le commencement, le plein, le vide : quel choix peut-on faire?

Je n'irai point d'un vol présomptueux, etc., etc.

Voilà où je m'en tiens; faire autant de bien que je peux, le moins de mal qu'il m'est possible, laisser à chacun sa façon de penser, ne troubler le bonheur ni la paix de personne, éviter l'ennui et les indigestions, les supporter patiemment quand on ne peut faire autrement; aimer, estimer mon très-bon ami Voltaire, souhaiter qu'il me survive, parler sans cesse de lui avec la grand'maman, recevoir souvent de ses lettres et de ses ouvrages, voilà ce que je désire pour le peu de jours qui me restent.

### 8007. — A M. LE MARQUIS D'OSSUN[1].

24 auguste 1770, à Ferney (par Lyon).

Monsieur, permettez que j'importune encore Votre Excellence par mes remerciements. Tout ce que vous daignez faire pour la petite colonie de nouveaux Français montre bien la générosité de votre cœur, et fait voir que vous représentez un roi de France.

Je me suis vanté à M. le duc et à Mme la duchesse de Choiseul des extrêmes bontés dont vous m'honorez ; j'en étais trop plein pour m'en taire. Je vous supplie de me pardonner cette indiscrétion : elle ne dérobe rien à la reconnaissance que je vous dois. Le fort du commerce de mes colons étant en Espagne, jugez, monsieur, quelles obligations je vous ai. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

### 8008. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

Ferney, 25 auguste.

Puisque vous poussez vos bontés, monsieur, jusqu'à vouloir bien honorer encore de votre présence la solitude du mont Jura, et consoler un vieux malade par les charmes de votre conversa-

1. Éditeurs, Bavoux et François.

tion, je vous avertis, pour vous encourager à cette bonne œuvre, que vous y trouverez probablement M. d'Alembert.

Il a semblé bon au Saint-Esprit et à lui de passer par chez moi en allant voir le pape. On ne peut mieux prendre son temps. J'ai établi une colonie de huguenots; c'est un petit commencement de réunion entre les deux plus belles sectes de philosophie qui font tant d'honneur à l'esprit humain, les papistes et les calvinistes. Vous ferez trêve pour quelques jours, dans ma retraite pacifique, à votre grand art de tuer les hommes avec gloire et salaire. Que ne puis-je, tous les ans, me trouver sur votre route!

Agréez toujours, monsieur, mon respectueux attachement.

### 8009. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Ferney, 27 auguste.

Madame, après avoir embelli votre royaume de Chanteloup par vos bienfaits, vous venez encore, M. le duc de Choiseul et vous, d'étendre vos grâces sur notre hameau de Ferney. Peut-être apprendrez-vous tous deux, avec quelque satisfaction, que nos émigrants ont donné pour la Saint-Louis une petite fête qui a consisté en un très-bon souper de cent couverts, avec illumination, feu d'artifice, et des *vive le roi!* sans fin. Peut-être même monsieur le duc ne sera pas fâché d'apprendre au roi qu'il est aimé et célébré par ses nouveaux sujets comme par les anciens.

Vos noms, madame, n'ont été oubliés ni en buvant, ni dans le feu d'artifice.

Nous étions tous fort attendris,
Voyant, du fond de nos tanières,
Des Choiseul les beaux noms écrits
En caractères de lumières
Sur nos vieux chênes rabougris,
Et parmi nos sèches bruyères.

C'était un plaisir de voir nos huguenots et nos papistes être tous de la même religion, et montrant à leurs bienfaiteurs la même reconnaissance.

Rien n'est plus selon mon humeur
Que de voir ces bons hérétiques
Boire et chanter de si grand cœur
Avec nos pauvres catholiques.

Dans cet asile du bonheur,
Le prêche est ami de la messe;
Ils se sont dit : Vivons heureux,
Et tolérons avec sagesse
Ceux qui se moquent de nous deux.

Que j'aime à voir notre vicaire
Appliquer assez pesamment
Un baiser, près du sanctuaire,
A la femme du prédicant !

On voit bien après cela, monseigneur, qu'il n'y a pas moyen de refuser un édit de tolérance. Nos colons, vos protégés, se mettent à vos pieds, et nous supplions tous notre bienfaiteur et notre bienfaitrice d'agréer nos profonds respects et notre reconnaissance.

LE VIEIL ERMITE DE FERNEY, secrétaire.

### 8010. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 28 auguste.

Madame, mes craintes sont dissipées, malgré tous les efforts des dissidents de Pologne et des gazetiers des autres pays ; votre victoire complète remportée sur les Ottomans auprès du Pruth est une terrible réponse.

Que Votre Majesté impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne suis plus en peine de la Grèce, sur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtresse de Navarin et de plusieurs autres places. Il n'est pas croyable que vos troupes aient évacué ce pays, comme on le dit, lorsque vous battez les Turcs sur mer comme sur terre ; et quand même la division de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Grèce, ce serait toujours une entreprise qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'est rien fait de si grand depuis Annibal ; et cet Annibal, qui fut enfin contraint de retourner en Afrique, n'en a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réussi qu'à porter la terreur aux portes de Constantinople, à mener vos troupes jusqu'auprès de Corinthe, et à peupler vos États d'un grand nombre de familles grecques, vous auriez eu encore un grand avantage ; mais votre dernière victoire me fait tout espérer.

Si vous voulez pousser vos conquêtes, vous les étendrez, je pense, où il vous plaira; et si vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi, je veux toujours que Votre Majesté aille se faire couronner à Constantinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle est presque aussi forte que celle avec laquelle je suis attaché à votre personne et à votre gloire : et puisque vous êtes devenue ma passion dominante, je me flatte que Votre Majesté impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond respect et le dévouement inviolable du vieux ermite de Ferney.

## 8011. — DE CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 18-29 auguste.

Monsieur, au risque de vous importuner trop souvent, il faut que je vous dise qu'hier je reçus la nouvelle que le général-major, comte Todtleben, a pris aux Turcs les deux forts situés au delà du mont Caucase, nommés Schéripan et Bagdat. Il tient bloqués le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutai, sur le Phase, qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes ne sont plus qu'à soixante werstes de cette mer. L'ancienne Trébizonde est à leur gauche. Salomon, prince d'Immirette, agit de concert avec le comte. L'épouse de ce prince vint dans le camp russe, et pria le général de permettre qu'à la prise de Bagdat elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut point refusée.

Ce Bagdat n'est ni aussi beau ni aussi grand que celui des *Mille et une Nuits*. Ne trouvez-vous pas, monsieur, Moustapha bien accommodé, et les gazettes bien menteuses?

J'oubliais de vous dire qu'avant la prise de ces villes le prince Héraclius a battu les Turcs sous Acalziké.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières : on n'en saurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite.

CATHERINE.

## 8012. — A M. TABAREAU[1].

30 auguste 1770.

Mille tendres compliments à M. Tabareau et à M. Vasselier. J'ai lu le très-plat mémoire fait pour Grizel par l'avocat de l'archevêque. C'est un grand malheur que ce Grizel ne soit pas aussi ridicule que je le croyais; à peine y a-t-il le mot pour rire

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

dans son aventure et dans son factum. Cet animal a trompé le public, qui s'attendait à une scène très-réjouissante.

### 8013. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

2 septembre.

Je vous envoie, madame, par votre grand'maman, la petite drôlerie[1] en faveur de la Divinité, contre le volume du *Système de la Nature*, que sûrement vous n'avez pas lu : car la matière a beau être intéressante, je vous connais, vous ne voulez pas vous ennuyer pour rien au monde ; et ce terrible livre est trop plein de longueurs et de répétitions pour que vous puissiez en soutenir la lecture. Le goût, chez vous, marche avant tout. Celui qui vous amusera le plus, en quelque genre que ce soit, aura toujours raison avec vous. Si je ne vous amuse pas, du moins je ne vous ennuierai guère, car je réponds en vingt pages à deux gros volumes.

Je me flatte que votre grand'maman s'est enfin réconciliée avec Catherine II. Tant de sang ottoman doit effacer celui d'un ivrogne[2] qui l'aurait mise dans un couvent ; et, après tout, ma Catau vaut beaucoup mieux que Moustapha. Avouez, madame, que dans le fond du cœur vous êtes pour elle.

Des lettres de Venise disent que la canaille musulmane a tué l'ambassadeur de France et presque toute sa suite ; que l'ambassadeur d'Angleterre s'est sauvé en matelot, et que Moustapha a donné une garde de mille janissaires au baile[3] de Venise. Je veux ne point croire ces étranges nouvelles ; mais si malheureusement elles étaient vraies, votre grand'maman elle-même ferait des vœux pour que Catherine fût couronnée à Constantinople.

Le roi de Prusse est allé en Moravie rendre à l'empereur sa visite familière. Il y a actuellement entre les souverains chrétiens une cordialité qui ne se trouve pas entre les ministres.

Voilà, madame, tout ce que sait un vieux solitaire qui voit avec horreur les jours s'accourcir et l'hiver s'approcher. Conservez votre santé, votre gaieté, votre imagination, et votre bonté pour votre très-vieux et très-malingre serviteur, qui vous est bien et tendrement attaché pour le reste de ses jours.

1. L'opuscule intitulé DIEU, et dont il est parlé dans une note, page 153.
2. Pierre III ; voyez tome XV, page 351.
3. C'était le titre des résidents de la république de Venise à Constantinople, Alep et Alexandrie.

### 8014. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 2 septembre.

Madame, puisque votre petite-fille veut voir la cause du père défendue par un homme qui passe pour n'être pas l'ami du fils, je prends la liberté de la mettre sous vos auspices[1]. Au bout du compte, quoi qu'elle en dise, la chose vaut la peine d'être examinée. Je n'ai pu encore, à mon âge, m'accoutumer à l'indifférence et à la légèreté avec laquelle des personnes d'esprit traitent la seule chose essentielle; je ne m'accoutume pas plus aux sottises énormes dans lesquelles le fanatisme plonge tous les jours des têtes, qui d'ailleurs n'ont pas perdu absolument le sens commun sur les choses ordinaires de la vie : ces deux contrastes m'étonnent encore tous les jours.

Je n'ai dit que ce que je pense dans ma petite réponse à l'auteur du *Système de la Nature;* il a dit aussi ce qu'il pensait, et vous jugerez entre nous deux, madame, sans me dire tout ce que vous pensez.

Une chose assez plaisante, c'est que le roi de Prusse m'a envoyé de son côté une réponse[2] sur le même objet. Il a pris le parti des rois, qui ne sont pas mieux traités que Dieu dans le *Système de la Nature :* pour moi, je n'ai pris que le parti des hommes.

Je crois avoir deviné quelle est l'épreuve à laquelle ce capitaine du régiment de Bavière veut que vous le mettiez. Je crois qu'il ressemble à celui qui disait à la reine Anne d'Autriche : « Madame, dites-moi qui vous voulez que je tue, pour vous faire ma cour. »

Il est vrai, madame, que je ne prends point tant de liberté avec monsieur le duc qu'avec vous; mais c'est que j'imagine que vous avez un peu plus de temps que lui, quoique vous n'en ayez guère, et que votre département de faire du bien vous occupe beaucoup. Je me sers de vous effrontément pour lui faire parvenir les sentiments qui m'attachent à lui pour le reste de ma vie, et je mets ma reconnaissance sous votre protection, sans vous faire le même compliment qu'on faisait à la reine mère, car vous êtes trop douce et trop bonne.

1. Il s'agit toujours de l'opuscule intitulé DIEU.
2. Voyez lettres 7950 et 8025.

Si vous daignez lire mon rogation théologique, je vous prie d'être bien persuadée que je ne crois point du tout à la Providence particulière; les aventures de Lisbonne et de Saint-Domingue[1] l'ont rayée de mes papiers.

On dit que les Turcs ont assassiné votre ambassadeur de France : cela serait fort triste; mais le grand Être n'entre pas dans ces détails.

Pardonnez, madame, au vieux bavard, qui est à vos pieds avec le plus profond respect.

## 8015. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 3 septembre.

Vous ne me mandez point, mon cher philosophe militaire, où vous logez à Paris. Je hasarde ma réponse à l'hôtel d'Entragues, où il me semble que vous étiez à votre dernier voyage. Vous sentez bien qu'il ne convient guère à un vieux pédant comme moi d'oser me mêler des affaires des colonels, et que cette indiscrétion de ma part servirait plutôt à reculer vos affaires qu'à les avancer.

Horace dit[2] qu'il faut que chacun reste dans sa peau; mais je tâcherai de trouver quelque ouverture pour me mettre à portée de parler de vous comme je le dois, et de satisfaire mon cœur. Je regarderai d'ailleurs cette démarche comme une des clauses de mon testament : car j'approche tout doucement du moment où les philosophes et les imbéciles ont la même destinée. Je suis furieusement tombé, et il n'y a plus de société pour moi. La vôtre seule me serait précieuse, si l'état où je suis me permettait d'en jouir aussi agréablement qu'autrefois. Je n'ai plus guère que des sentiments à vous offrir; car, pour les idées, elles s'enfuient. L'esprit s'affaiblit avec le corps; les souffrances augmentent, et les pensées diminuent; tout le monde en vient là; il n'y a que du plus ou du moins. Il faut avouer que nous sommes de pauvres machines; mais il est bon d'avoir fait sa provision de philosophie et de constance pour les temps d'affaiblissement : on arrive au tombeau d'un pas plus ferme et plus délibéré. Jouissez de la santé, sans laquelle il n'y a rien; établissez messieurs vos enfants; vivez, et vivez pour

1. Voyez la note 2, page 166.
2. Livre I, satire VI, vers 22.

eux et pour vous ; conservez-moi vos bontés, qui sont des soutiens de ma petite philosophie.

## 8016. — A M. COLINI.

Ferney, 4 septembre.

Mon cher ami, faites ce que vous voudrez du peu qui me reste de visage; mais la première médaille de Waechter[1] n'est pas faite pour servir de modèle. La seconde vaut un peu mieux, pourvu que le nez soit moins long et moins pointu. Je voudrais vous aller porter moi-même ma figure avec mon cœur; mais j'attends doucement la fin de ma vie, sans pouvoir sortir de chez moi. Je suis aussi privé de l'espérance de faire ma cour à Son Altesse électorale dans Schwetzingen, que d'aller complimenter l'impératrice de Russie à Constantinople. Je conserverai toute ma vie les sentiments que je vous ai voués.

Mme Denis est très-sensible à votre souvenir. V.

## 8017. — A M. SERVAN[2].

A Ferney, 4 septembre.

Monsieur, le vieux malade de Ferney présente ses respects au jeune malade de Grenoble qui est à Lausanne. Je souhaite que vous trouviez auprès de M. Tissot la santé que je ne cherche plus. Quand vous vous remettrez en route, souffrez que je vous offre du moins le repos et le régime dans ma retraite, où vous jouirez d'un air très-pur, et où vous ne mangerez que ce que vous ordonnerez.

Vous savez combien vos jours sont précieux à tous les hommes qui pensent. L'intérêt extrême que nous y prenons, ma nièce et moi, mérite que vous nous donniez la préférence sur les cabarets.

Ayez la bonté, monsieur, de nous faire avertir du jour de votre arrivée et du régime où vous êtes, afin que nous ne transgressions point les lois imposées par M. Tissot.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus respectueux et l'intérêt le plus vif, monsieur, votre, etc.

1. Graveur; voyez lettres 7517 et 7693.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

### 8018. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 5 septembre.

Madame, j'étais si plein des victoires de Votre Majesté impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivait[1] sur votre respectable personne, et sur le peu respectable Moustapha ; voici ces vers :

Si monsieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi ;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut seule deux empereurs)
Reçu, pour prix de son caprice,
Des leçons qui devraient rabaisser ses hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importants :
J'admire avec le vieil ermite
Ses immenses projets, ses exploits éclatants :
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistants.

Je n'ai pas l'honneur de penser comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Grèce et sur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux, dans votre situation, être secourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes en ont été retardées.

Les dernières lettres de Venise disent que, dans une émeute populaire, les fidèles musulmans se sont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambassadeur de France et presque tous ses domestiques ; que l'ambassadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en se déguisant en matelot ; que le baile de Venise s'est longtemps défendu dans sa maison ; et qu'à la fin le Grand Seigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

1. Lettre 7950.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe n'armeraient pas sur-le-champ pour venger le droit des gens? Vous seule les soutenez, madame: aussi vous seule jouirez d'une gloire immortelle.

Que Votre Majesté impériale me permette de me mettre à ses pieds.

Le vieil Ermite de Ferney.

8019. — A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 7 septembre.

Notre bienfaiteur, vous savez probablement que le roi de Prusse a été sur notre marché, et qu'il fait venir dix-huit familles d'horlogers de Genève. Il les loge *gratis* pendant douze ans, les exempte de tous impôts, et leur fournit des apprentis dont il paye l'apprentissage: c'est du moins une preuve que les natifs de Genève ne veulent pas rester dans cette ville; mais ces dix-huit familles de plus nous auraient fait du bien; elles sont presque toutes d'origine française. Je suis fâché qu'elles se transportent si loin de leur ancienne patrie; mais je me flatte que votre colonie l'emportera sur toutes les autres.

Dieu me préserve des lettres de Venise, qui disent qu'après la bataille navale contre les Turcs, ces messieurs ont voulu assassiner l'ambassadeur de France parce qu'il portait un chapeau; que l'ambassadeur d'Angleterre a été obligé de se sauver déguisé en matelot, et que l'ambassadeur de Venise a échappé à la faveur d'une garde! Je ne crois point la canaille turque si barbare, quoiqu'elle le soit beaucoup.

J'ai eu la visite d'un serf et d'une serve des chanoines de Saint-Claude. Ce serf est maître de la poste de Saint-Amour, et receveur de M. le marquis de Choiseul votre parent, et, par conséquent, vous appartient à double titre; mais les chapitres de Saint-Claude n'en ont aucun pour les faire serfs. Ils diront comme Sosie:

Mon maître est homme de courage;
Il ne souffrira pas que l'on batte ses gens[1].

On les bat trop; les chanoines les accablent: et vous verrez que tout ce pays-là, qui doit nourrir Versoy, s'en ira en Suisse si

1. Molière, *Amphitryon*, acte III, scène v.

vous ne le protégez. Le procureur général de Besançon[1] est dans des principes tout à fait opposés aux vôtres, quand il s'agit de faire du bien.

Le vieil ermite de Ferney, très-malade, et n'en pouvant plus, se met à vos pieds avec la reconnaissance et le respect qu'il vous conservera jusqu'au dernier moment de sa chétive existence.

### 8020. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 septembre.

Mon cher ange, j'ai passé bien du temps sans vous écrire. Je n'avais que mes petits désastres à vous mander : des ouragans qui m'ont arraché le fruit de douze ans de travail ; une assez longue maladie qui voulait m'emporter dans le pays où il n'y a point d'ouragans et où l'on ne sent pas le moindre vent coulis ; des contradictions dans mes établissements, auxquelles je me suis toujours bien attendu.

La petite-fille[2] d'Adrienne Lecouvreur m'a fait entrevoir qu'elle pourrait bien aller à Paris, et demeurer chez moi en attendant. Il n'y a rien que je ne fisse pour elle, et je vous prie de l'en assurer ; mais je me trouve dans la situation la plus embarrassante : il a fallu fournir aux frais immenses d'une colonie, et ces frais ne seront remboursés qu'à mes héritiers. Je me suis ruiné pour faire quelque bien.

Pendant ce temps-là, le contrôleur général a manqué à la parole qu'il avait donnée au nom du roi de payer les arrérages de cent soixante millions dont l'emprunt a été enregistré au parlement ; et non-seulement il a manqué à sa parole, mais il n'a pas fait délivrer, depuis six mois, les contrats d'acquisition ; de sorte que je me trouve, avec la plus grande partie de ma fortune, comme si j'étais entièrement ruiné. C'est pourtant un dépôt d'argent comptant, un bien de famille, un bien hypothéqué par contrat de mariage, qu'on m'a pris sans me donner le plus léger dédommagement.

Tant de malheurs venus coup sur coup, surchargés d'une maladie considérable, ne m'ont pas trop laissé la liberté d'écrire, et me mettent encore moins en état de faire ce que je voudrais pour la petite-fille d'Adrienne. Si j'avais quelque petite ressource

1. Doroz.
2. Mlle Daudet, fille de Mlle Lecouvreur.

au moment où je me trouve, je lui donnerais du moins un petit entresol auprès de Mme Denis; mais je suis si accablé et si désorienté, que je ne puis rien faire.

Je ne vous parle point des deux cent mille francs de M. Garant[1]; je suis trop en peine des miens, et je n'ai point du tout le nez tourné à la plaisanterie pour le moment présent.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous écrire une lettre si triste. Quand vous croirez qu'il sera temps de jouer *le Dépositaire*, donnez-moi vos ordres : cela me ragaillardira.

Je me flatte que Mme d'Argental et vous, vous jouissez tous deux d'une bonne santé, et que vous menez une vie charmante. Cela fait ma consolation. Recevez tous deux les assurances de mon tendre et respectueux attachement.

### 8021. — DE CATHERINE II[2],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Pétersbourg, 31 auguste-11 septembre 1770.

Monsieur, quoique cette fois-ci, en réponse à votre lettre du 11 d'auguste, je n'aie point à vous mander de grands faits de guerre, j'espère ne pas nuire à votre convalescence en vous disant qu'après la prise d'Izmaïl, les Tartares du Boudjak et de Belgorod se sont détachés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées pour capituler, ensuite de quoi ils se sont rangés sous la protection de la Russie. Ils ont donné des otages, et ont prêté serment sur l'Alcoran de ne plus donner de secours aux Turcs ni au kan de Crimée, et de ne point reconnaître de kan à moins qu'il ne se soumette aux mêmes conditions, c'est-à-dire de vivre tranquille sous la protection de la Russie, et de se détacher de la Porte. On ne sait pas trop ce qu'est devenu ce kan. Cependant il y a apparence que sinon lui, du moins une grande partie de son monde, embrasseront le même parti.

Les Tartares, dès le commencement, regardaient cette guerre comme injuste; ils n'avaient aucun sujet de plainte; le commerce, interrompu avec l'Ukraine, leur causait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient espérer d'avantages par les rapines. Vous voyez, monsieur, que les suites des deux batailles du Larga et du Kagoul ôtent à nos envieux la ressource ou le plaisir de représenter au public ces journées comme douteuses. Les Turcs pendant ces deux actions étaient retranchés jusqu'aux dents, et à celle du

1. Personnage du *Dépositaire*. Il est question des deux cent mille francs dans la scène IV de l'acte Ier; voyez tome VI, page 407.

2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'Histoire de Russie, tome XV, page 31.

Kagoul ils ont fait une défense vigoureuse pendant cinq heures. Mes précédentes vous auront donné des éclaircissements sur le compte des Géorgiens. N'ajoutez point de foi à l'enlèvement d'Héraclius par les Turcs, qu'on a répandu dans les nouvelles publiques : c'est un mensonge. Le siége de Bender va son train; la garnison de cette place fait une défense désespérée. Après la journée de Modon en Morée, où 700 Grecs abandonnèrent deux postes importants que 7,000 Turcs attaquèrent, le comte Orlof défendit Navarin jusqu'à ce que l'ennemi lui coupa l'eau; alors il fit embarquer son monde sur les vaisseaux qu'il avait dans le port, et ordonna de mettre le feu aux mines de la place, et à la vue des ennemis il ruina les ouvrages et sortit du port; quelques jours après il joignit la flotte réunie des amiraux Spiridof et Elphinstone. Le 20 juin (v. s.), ils étaient à la vue de Paros; la flotte turque évitait le combat, et la nôtre la poursuivait. Depuis ce temps les nouvelles de Constantinople disent la flotte ennemie battue; je n'en ai point de nouvelles directes. Voici ce qui a donné lieu à la nouvelle de l'abandon de la Valachie : lorsque le comte Roumiantsof se mit en campagne ce printemps, il retira ses postes les plus avancés pour renforcer son armée; les Turcs au plus vite y envoyèrent une poignée de monde, et ce fut une grande joie dans le sérail, qui, je pense, aura été diminuée par les succès plus récents de ce maréchal. Il n'y a ni peste, ni maladies, dans son camp, et ses deux armées se trouvent dans l'état le plus florissant, malgré les calomnies de nos envieux; je m'en rapporte aux témoignages de tous les volontaires étrangers, Danois, Anglais, Prussiens, et aux chevaliers teutoniques qui s'y trouvent. Cependant, si l'occasion s'en présente, je suis persuadée, mes amiraux, mais surtout les comtes Orlof, ne négligeront point de faire leur devoir : ce sont des héros dont il faut tout attendre; esprit, courage, probité, savoir-faire, rien ne leur manque; c'est une race singulière, née pour les grands événements. Leur union fraternelle est encore un exemple rare : l'amitié et l'estime les lient. Je ne crois pas que la révolution d'Égypte soit douteuse, parce qu'à Constantinople même on a de l'argent monnayé au titre d'Ali, roi d'Égypte.

Vous voyez, monsieur, que je réponds à tous les articles de votre lettre. A voir la vivacité qui règne dans cette lettre, je ne puis vous croire bien malade : l'on se flatte volontiers de ce que l'on souhaite; j'espère que celle-ci vous trouvera tout à fait rétabli; si mes succès y peuvent contribuer, vous avez reçu depuis un mois suffisamment de cette médecine restaurante. Les Turcs ne sont pas tous exterminés, selon vos désirs; mais vous conviendrez que nous les menons bon train. Il me paraît, monsieur, que si vos compatriotes iront (*sic*) encore longtemps le train qu'ils vont et que vous décrivez si bien, le reste de l'Europe perdra dans peu la manie de les imiter. Les Français, sans doute, gagneront beaucoup à n'avoir point d'envieux; ils jouiront tranquillement de l'opéra-comique et du doux plaisir d'entendre leurs jeunes poëtes répéter sans cesse à la nation le refrain de la chanson qui guérit l'homme vain. Ah! combien monseigneur doit être content de lui-même.

Si c'est une œuvre méritoire pour un chrétien que de tuer un Turc,

mon armée ira tout droit au ciel après cette campagne. Les musulmans disent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes : cela fait horreur, j'en conviens; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu.

Je n'oserais, après cela, vous demander, monsieur, si vous êtes content, parce que, quelque amitié que vous ayez pour moi, je suis persuadée que vous ne sauriez voir le malheur de tant d'hommes sans en sentir de la peine. J'espère aussi que l'amitié que vous avez pour moi contribuera à vous consoler. Vous serez tolérant et humain, et il n'y aura aucune contradiction dans vos sentiments.

Conservez-moi votre amitié, et soyez assuré que j'y suis très-sensible.

### 8022. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 14 septembre

Madame, nous savions, par Venise et par Marseille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli-de-Romanie et à Scio[1]. Je reçois dans l'instant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que Votre Majesté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de Roumiantsof sur le vizir Halil-bey[2], et sur tant de bachas suivis de cent cinquante mille hommes.

Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi content, puisque Moustapha est à demi détrôné. Je lui sais bon gré de consulter à la fois des prophètes et des fous[3]. Ces gens-là ont été, de tout temps, de la même espèce; la seule différence est que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides musulmans en admettent quatre cent quarante mille, en comptant tous les héros de l'Ancien Testament : cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'Halil-beg ou Ali-bey.

Je vois plus que jamais que les chars de Cyrus sont fort inutiles à vos troupes victorieuses. Si elles rencontrent Halil-Bey une seconde fois, elles le battront infailliblement; mais il faut traverser le Danube en présence d'une armée qui est très-nombreuse.

Il n'y a rien que je ne croie M. le comte de Roumiantsof

1. Catherine ne dit que deux mots de la bataille de Napoli-de-Romanie, dans la lettre 7981; elle n'y parle pas de la victoire de Scio.
2. Lettre 7981.
3. *Ibid.*

capable de faire; mais osera-t-on tenter ce passage, après lequel il faudrait absolument ou prendre Constantinople, ou n'avoir point de retraite? Je lève les mains au ciel, je fais des vœux, et je me tais.

Ceux qui souhaitaient des revers à Votre Majesté seront bien confondus. Eh! pourquoi lui souhaiter des disgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe? Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec: car si vous étiez souveraine de Constantinople, Votre Majesté établirait bien vite une belle académie grecque. On vous ferait une *Catheriniade;* les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images; la chute de l'empire ottoman serait célébrée en grec; Athènes serait une de vos capitales; la langue grecque deviendrait la langue universelle: tous les négociants de la mer Égée demanderaient des passeports grecs à Votre Majesté.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent si tard à se faire Grecs. Je suis un peu fâché contre cet Ali d'Égypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin je n'ai point à me plaindre : deux victoires sur mer et deux victoires sur terre sont des faveurs bien honnêtes, dont je remercie Votre Majesté impériale du fond de mon cœur, et un *De profundis* pour Moustapha.

Que Votre Majesté impériale soit toujours aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond respect, la joie, et l'attachement inviolable du vieil ermite des Alpes.

### 8023. — A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Ferney, 15 septembre.

M. Dorat, monsieur, m'a galvaudé deux fois[1] sans que je lui en aie donné le moindre sujet : je lui ai pardonné deux fois. Comme je me meurs, et que je veux mourir en bon chrétien, s'il me fait une troisième algarade je lui pardonnerai pour la troisième, parce que je trouve qu'il a beaucoup de talents et de grâces; mais ne lui en dites mot, parce que je ne veux pas qu'on sache jusqu'à quel point je pousse les bonnes œuvres.

Si la maladie qui me tient me fait partir, recevez les adieux de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

1. Dans son *Avis aux sages du siècle* (voyez la note, tome XLIV, page 555), et dans une épigramme en réponse à celle de La Harpe (voyez tome XLV, page 542), que Dorat croyait de Voltaire.

## 8024. — DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSWICK.

Berlin, le 15 septembre.

Je ne possède point, monsieur, l'heureux talent de faire des vers; faute de cet avantage, j'espère que vous voudrez recevoir mes remerciements en prose pour votre billet obligeant. Je regrette de ne pouvoir profiter de votre conversation. L'esprit, le savoir, l'enjouement, et la gaieté, sont des dons qui vous sont si naturels qu'ils ne peuvent que contribuer aux charmes de la société. Cependant, monsieur, si avec toutes ces richesses d'esprit il y avait encore un souhait à faire, ce serait que votre corps cacochyme, comme vous l'appelez, fût plus en état de se produire; et que, jouissant de votre entretien, j'eusse en même temps la satisfaction de vous témoigner combien j'estime vos ouvrages, et avec quelle distinction je les admire.

CHARLOTTE.

## 8025. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 16 septembre.

Je n'ai point été fâché que les sentiments que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'Alembert, aient été divulgués[1]. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que Maupertuis ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très-juste que vous jouissiez vivant de la reconnaissance publique, et que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre : elles sont un amusement pour moi. Je m'instruis moi-même en pensant à des matières de philosophie, sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le *Système de la Nature*[2] est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne : je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais, dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, et d'attendre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut.

Laissez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obscurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit sur le même sujet, et qui sera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les sciences

1. Voyez lettre 7993.
2. L'*Examen critique du livre intitulé* le Système de la Nature, par le roi de Prusse, se trouve dans ses *OEuvres posthumes*.

refleurissent chez eux, ils seront jaloux qu'un Gaulois, par sa *Henriade,* ait surpassé leur Homère; que ce même Gaulois l'ait emporté sur Sophocle, se soit égalé à Thucydide, et ait laissé loin derrière lui Platon, Aristote, et toute l'école du Portique.

Pour moi, je crois que les barbares possesseurs de ces belles contrées seront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'âme de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pousser vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préside aux événements, selon que le prétend l'auteur du *Système de la Nature,* je ne sais quand elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences, ensevelies depuis si longtemps dans ces contrées asservies, et dégradées de leur ancienne splendeur.

Mon occupation principale est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent je ne fais que revenir d'une longue course : j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur[1] qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigote, il en a secoué la superstition; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples; nourri d'encens, il est modeste; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial, qu'il remplit avec scrupule; et n'ayant eu que des maîtres pédants, il a assez de goût pour lire Voltaire, et pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très-bien la littérature italienne; il m'a cité beaucoup de vers du Tasse, et le *Pastor fido* presque en entier. Il faut toujours commencer par là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion vient la philosophie; et quand nous l'avons bien étudiée, nous sommes obligés de dire comme Montaigne : Que sais-je?

Ce que je sais certainement, c'est que j'aurai une copie de ce buste auquel Pigalle travaille : ne pouvant posséder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'est se contenter de peu, lorsqu'on se souvient qu'autrefois on a possédé ce divin génie même. La jeunesse est l'âge des bonnes aventures; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux-esprits comme aux maîtresses.

Conservez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce siècle qui se glorifie de vous posséder, et qui sait connaître le prix de ce trésor.

FÉDÉRIC.

1. Joseph II.

## 8026. — DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 10-21 septembre.

Monsieur, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la prise d'une demi-douzaine de villes : je pense vous avoir dit la nouvelle de la prise d'Ismaïlow sur le Danube; j'y ajoute aujourd'hui celle de la forteresse de Kilia-Nova. Après plusieurs jours de tranchée ouverte, la garnison turque de cinq mille hommes a été renvoyée sur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaisseaux ennemis qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Asie.

J'espère, monsieur, que vous ne serez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaisir à nous faire battre sur le papier sont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conserver votre amitié, et d'être assuré, etc.

CATHERINE.

## 8027. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 21 septembre.

Madame, vive l'auguste, l'adorable Catherine ! vivent ses troupes victorieuses ! Sa lettre du 20 auguste, nouveau style[1], est du plus beau style dont on ait jamais écrit. L'armée d'Alexandre forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie est contrainte d'admirer.

Votre Majesté a bien raison ; la guerre est très-utile à un pays quand on la fait avec succès sur les frontières. La nation devient alors plus industrieuse, plus active, comme plus terrible. Les Turcs sont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'espérance de vos troupes. Le échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le vizir repasse le Danube en désordre, le général Tottleben a vaincu un corps considérable de Turcs vers Erzeroum, et s'est même emparé de cette ville.

Si la chose est vraie, il me semble que Votre Majesté ne peut hésiter à suivre sa destinée, qui l'appelle à si haute voix. La plus

1. Lettre 8003.

grande des révolutions est commencée; votre génie l'achèvera. J'ai dit il y a longtemps que si jamais l'empire turc est détruit, ce sera par la Russie[1]; mon auguste impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la lettre dont elle m'honore.

Un grand monarque[2] m'avait mandé que non-seulement Votre Majesté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération; je ne vois pas pourquoi tant se modérer avec Moustapha, qui ne se modérerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix, en la redoutant; quand je disais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que Votre Majesté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préserve de l'en soupçonner! mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître : il est temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils soient libres sous ses drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne passât le Danube, et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très-difficile à traverser en présence des Turcs, et la retraite plus difficile; mais à présent tout me paraît aisé; la terreur s'est emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je suis persuadé que dix mille de vos soldats battraient cinquante mille Osmanlis.

Je ne suis pas surpris que votre âme, faite pour toutes les grandes choses, prenne goût à une pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Grèce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Constantinople. Si cette révolution de l'Égypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me semble qu'il a manqué aux Vénitiens la première des qualités en politique, la hardiesse. La finesse n'a jamais réussi à personne dans les grandes choses; elle n'est bonne que pour les moines.

Mais devant qui osai-je me livrer à mes idées? Je parle au génie tutélaire du Nord; je dois me taire, imposer silence à mon enthousiasme, et rester dans les bornes du profond respect et de l'attachement qui me met aux pieds de Votre Majesté impériale, et pour le peu que j'ai à vivre.

L'Ermite de Ferney.

1. C'était en 1752 que Voltaire l'avait dit; voyez tome XXIII, page 523.
2. Le roi de Prusse; voyez lettre 7995.

### 8028. — A M. DE LA SAUVAGÈRE[1].

Au château de Ferney, par Lyon et Versoy, 23 septembre.

Monsieur, une longue maladie, qui est le fruit de ma vieillesse, ne m'a pas permis de vous remercier plut tôt de votre excellent ouvrage. Il y avait déjà longtemps que je savais quelles obligations vous a l'histoire naturelle, et combien vous aimez la vérité. Vous en avez découvert, dans votre nouveau livre[2], de très-intéressantes qui étaient peu connues : il y en a même qui donnent de grands éclaircissements sur l'histoire ancienne du genre humain, comme les longues et larges pierres qui servaient de monuments à presque tous les peuples barbares, telles qu'on en voit encore en Angleterre. Il est à croire que c'est par là que les Égyptiens commencèrent avant que de bâtir des pyramides.

J'ai passé autrefois quelques mois à Ussé, mais les deux momies n'y étaient plus[3]. L'explication que vous en donnez me paraît très-vraisemblable : il me semble que l'esprit philosophique s'est répandu sur tout votre ouvrage. On ne peut le lire sans concevoir la plus grande estime pour l'auteur. Je joins à ce sentiment la reconnaissance et le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

### 8029. — A M. BERTRAND.

De Ferney, 25 septembre.

Monsieur, en vous remerciant de *Scélératesse*[4]. Ce titre pourrait contenir les archives du monde en deux lignes.

Nous avons du gypse dans notre petit canton ; mais on ne s'est jamais avisé de s'en servir pour fertiliser nos terres, qui seront toujours infertilisables. Nous avons de très-belles vues et de très-chétives moissons ; c'est notre partage, on ne change point la nature.

Des personnes qui vous sont chères, et auxquelles par conséquent je m'intéresse, m'ont compromis d'une manière désagréable. Je ne les en servirai pas moins dans l'affaire que vous m'avez recommandée. Je souhaite, autant que vous, que mes-

1. Voyez la note, tome XXVII, page 148.
2. *Recueil d'Antiquités romaines dans les Gaules*, 1770, in-4°.
3. On les avait peut-être déplacées pour en réparer les piédestaux. (*Note de La Sauvagère*.)
4. Cet écrit de Bertrand m'est inconnu. (B.)

sieurs vos parents gagnent ce procès; je l'ai sollicité autant que je l'ai pu, et je continuerai.

On ne peut, monsieur, vous être plus sincèrement dévoué que j'ai l'honneur de vous l'être. V.

### 8030. — A MADAME NECKER.

Ferney, 25 septembre.

Je vous crois actuellement à Paris, madame; je me flatte que vous avez ramené M. Necker en bonne santé[1]. Je lui présente mes très-humbles obéissances, aussi bien qu'à monsieur son frère, et je les remercie tous deux de la petite correspondance qu'ils ont bien voulu avoir avec mon gendre, le mari de Mlle Corneille.

J'ai actuellement chez moi M. d'Alembert, dont la santé s'est affermie, et dont l'esprit juste et l'imagination intarissable adoucissent tous les maux dont il m'a trouvé accablé. J'achève ma vie dans les souffrances et dans la langueur, sans autre perspective que de voir mes maux augmentés si ma vie se prolonge. Le seul remède est de se soumettre à la destinée.

M. Thomas fait trop d'honneur à mes deux bras. Ce ne sont que deux fuseaux fort secs; ils ne touchent qu'à un temps fort court; mais ils voudraient bien embrasser ce poëte philosophe qui sait penser et s'exprimer. Comme dans mon triste état ma sensibilité me reste encore, j'ai été vivement touché de l'honneur qu'il a fait aux lettres par son discours académique[2], et de l'extrême injustice qu'on a faite à ce discours en y entendant ce qu'il n'avait pas certainement voulu dire; on l'a interprété comme les commentateurs font Homère. Ils supposent tous qu'il a pensé autre chose que ce qu'il a dit. Il y a longtemps que ces suppositions sont à la mode.

J'ai ouï conter qu'on avait fait le procès, dans un temps de famine, à un homme qui avait récité tout haut son *Pater*

1. M. et Mme Necker étaient allés aux eaux de Spa.

2. Le 5 septembre 1770, lors de la réception de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, à l'Académie française, Thomas, directeur, prononça une réponse beaucoup plus longue que le discours du récipiendaire, et dans laquelle, traitant *De l'Esprit des affaires*, il donna lieu à des applications piquantes. On défendit l'impression de cette *Réponse*, qui n'a paru que dans les *OEuvres posthumes de Thomas*, en 1802. Thomas dit que Voltaire a associé la grâce à l'élévation, la gaicté au sentiment, et le goût au génie; mais il ne parle pas des bras de Voltaire, du moins dans le discours tel qu'il est imprimé. (B.)

*noster;* on le traita de séditieux parce qu'il prononça un peu haut : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Vous me parlez, madame, du *Système de la Nature*, livre qui fait grand bruit parmi les ignorants et qui indigne tous les gens sensés. Il est un peu honteux à notre nation que tant de gens aient embrassé si vite une opinion si ridicule. Il faut être bien fou pour ne pas admettre une grande intelligence quand on en a une si petite; mais le comble de l'impertinence est d'avoir fondé un système tout entier sur une fausse expérience faite par un jésuite irlandais[1] qu'on a pris pour un philosophe. Depuis l'aventure de ce Malcrais de La Vigne, qui se donna pour une jolie fille faisant des vers, on n'avait point vu d'arlequinade pareille. Il était réservé à notre siècle d'établir un ennuyeux système d'athéisme sur une méprise. Les Français ont eu grand tort d'abandonner les belles-lettres pour ces profondes fadaises, et on a tort de les prendre sérieusement.

A tout prendre, le siècle de *Phèdre* et du *Misanthrope* valait mieux.

Je vous renouvelle, madame, mon respect, ma reconnaissance et mon attachement.

### 8031. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 septembre.

Mon cher ange, quoique mon âme et mon corps soient terriblement en décadence, il faut que je vous écrive au plus vite concernant votre protégée de Strasbourg[2]. Il me paraît qu'elle n'a nulle envie de se transporter au soixante et deuxième degré, et je crois qu'actuellement cette transmigration serait difficile.

Il y a deux grands obstacles : sa naissance, et le peu de goût qu'on a actuellement pour la nation française. Je ne lui ai point encore fait réponse sur son dessein d'aller à Paris, et de pouvoir se ménager pendant l'hiver quelque asile agréable où elle pourrait rester jusqu'au printemps. Ma maison est à son service, dès ce moment jusqu'à celui où elle pourra se transporter à Paris : je vous prie de le lui mander, et je lui écrirai en conformité, dès que vous aurez appris ses sentiments et ses desseins; mais je vous prie aussi de lui dire combien mes affaires ont mal tourné, et combien peu je suis en état de faire pour elle ce que je vou-

1. Needham; voyez tome XXVII, page 159.
2. Mlle Daudet-Lecouvreur, fille de la célèbre actrice. (K.)

drais. Mon zèle pour les colonies m'a mangé; le zèle de monsieur le contrôleur général pour les rescriptions m'a achevé. Il ne m'est pas possible, dans cette situation, de payer aux mânes d'Adrienne ce que je voudrais.

Je pense que vous pouvez lui parler à cœur ouvert sur tout ce que je vous mande. Mme Denis tâcherait de lui rendre la vie agréable pendant le temps de son entrepôt; pour moi, je ne dois songer qu'à achever ma vie au milieu des souffrances.

J'ai ici pour consolation M. d'Alembert et M. le marquis de Condorcet. Il ne s'en est fallu qu'un quart d'heure que M. Seguier et M. d'Alembert ne se soient rencontrés chez moi : cela eût été assez plaisant. J'ai appris bien des choses que j'ignorais[1]. Il me semble qu'il y a eu dans tout cela beaucoup de malentendu, ce qui arrive fort souvent. La philosophie n'a pas beau jeu; mais les belles-lettres ne sont pas dans un état plus florissant. Le bon temps est passé, mon cher ange; nous sommes en tout dans le siècle du bizarre et du petit.

On m'a parlé d'une tragédie en prose[2] qui, dit-on, aura du succès. Voilà le coup de grâce donné aux beaux-arts.

> Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier !
>
> (MOLIÈRE, *Tartuffe*, acte V, scène VII.)

J'ai vu une comédie où il n'était question que de la manière de faire des portes et des serrures[3]. Je doute encore si je dors ou si je veille.

Je vous avoue que j'avais quelque opinion de la *Pandore* de La Borde : cela eût fait certainement un spectacle très-neuf et très-beau; mais La Borde n'a pas trouvé grâce devant M. le duc de Duras.

La *Sophonisbe* de Lantin[4] aurait réussi il y a cinquante ans; je doute fort qu'elle soit soufferte aujourd'hui, d'autant plus qu'elle est écrite en vers.

S'il ne tenait qu'à y faire encore quelques réparations, Lantin serait encore tout prêt; mais n'est-il pas inutile de réparer ce qui est hors de mode?

J'aurai beaucoup d'obligation à M. le duc de Praslin, s'il dai-

1. Voyez la lettre à Mme de Saint-Julien, du 22 janvier 1772.
2. *Maillard ou Paris sauvé*, tragédie en prose et en cinq actes, par Sedaine, 1788, in-8°. L'auteur se décida à l'imprimer, après en avoir sollicité inutilement pendant dix-sept ans la représentation. (B.)
3. *La Gageure imprévue*, comédie de Sedaine, jouée le 27 mai 1768.
4. Voyez tome VII, page 35.

gne envoyer des montres au dey et à la milice d'Alger, au bey et à la milice de Tunis.

A l'égard des diamants qu'on envoyait à Malte, comme les marchands qui les ont perdus n'avaient point de reconnaissance en forme, je ne crois pas que je doive importuner davantage un ministre d'État pour cette affaire; mais quand il voudra des montres bien faites et à bon marché, ma colonie est à ses ordres.

Adieu, mon très-cher ange; conservez vos bontés, vous et Mme d'Argental, au vieux et languissant ermite.

### 8032. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Saint-Pétersbourg, ce 14-25 septembre 1770.

Monsieur, que de choses j'ai à vous dire aujourd'hui! je ne sais par où commencer.

Ma flotte, non pas sous le commandement de mes amiraux, mais sous celui du comte Alexis Orlof, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée tout entière dans le port de Tchesmé, autrement nommé *Liberno* et *Célaborne*. J'en ai reçu la nouvelle directe hier. Près de cent vaisseaux de toute espèce ont été réduits en cendres. Je n'ose dire le nombre des musulmans qui ont péri : on le fait monter jusqu'à vingt mille.

Un conseil général de guerre avait déterminé la désunion des deux amiraux, en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui se trouvait sur cette flotte, et qui, au reste, était leur ancien dans le service. Ce résultat fut unanimement approuvé de tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, ces héros sont nés pour les grands événements.

La flotte turque fut poursuivie depuis Naples-de-Romanie jusqu'à Scio. Le comte Orlof savait qu'un renfort était parti de Constantinople; il crut qu'il préviendrait la jonction en attaquant sans perte de temps l'ennemi. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il se trouvait avec neuf vaisseaux de haut bord en présence de seize vaisseaux ottomans : le nombre des frégates et autres bâtiments était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la disposition des esprits telle qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença : le comte Orlof se tint au centre; l'amiral Spiridof, qui avait à son bord le comte Fédor Orlof, commanda l'avant-garde; le contre-amiral Elphinstone, l'arrière-garde.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes se trouvait appuyée contre une île pierreuse, et l'autre à des bas-fonds.

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances relatifs à l'histoire de l'empire de Russie*, publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie,

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant plusieurs heures; les vaisseaux s'approchèrent de si près que le feu de la mousqueterie se joignit à celui des canons. Le vaisseau de l'amiral Spiridof avait affaire à trois vaisseaux de guerre et un chebek turcs. Malgré cela il accrocha le capitaine-pacha, qui portait quatre-vingt-dix canons; il y jeta tant de grenades et autres matières combustibles que le feu prit au vaisseau, se communiqua au nôtre, et ils sautèrent tous les deux en l'air, un moment après que l'amiral Spiridof et le comte Fédor Orlof avec environ quatre-vingt-dix personnes en furent descendus.

Le comte Alexis, voyant dans le plus fort du combat les vaisseaux amiraux voler en l'air, crut son frère péri. Il sentit alors qu'il était homme : il s'évanouit; mais reprenant un moment après ses esprits, il ordonna de lever toutes ses voiles, et se jeta avec son vaisseau entre les ennemis. Au moment de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que son frère et l'amiral étaient en vie; il dit qu'il ne saurait décrire ce qu'il sentit dans cet instant, le plus heureux de sa vie, où, ayant vaincu, il retrouva son frère, qu'il croyait mort. Le reste de la flotte turque se jeta sans ordre ni règle dans le port de Tchesmé.

Le lendemain fut employé à préparer des brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port; à quoi celui-ci répondit de même. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent si bien leur devoir qu'en moins de six heures de temps la flotte turque fut consumée. La terre et l'onde tremblaient de la grande quantité de vaisseaux ennemis qui sautèrent en l'air. On l'a senti jusqu'à Smyrne, qui est à douze lieues de Tchesmé.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaisseau turc de soixante canons, qui se trouvait sur le vent, et par cette raison n'avait pas été consumé. Ils s'emparèrent aussi d'une batterie que l'ennemi avait abandonnée. Ce vaisseau turc, nommé *Rhodes*, fut donné au capitaine Kruse, qui avait commandé le vaisseau amiral, et voici comment il resta en vie : lorsque son vaisseau fit le saut périlleux, il fut jeté en l'air; puis il tomba dans l'eau, d'où une de nos chaloupes le tira, et il n'a eu d'autre mal que d'avoir été mouillé. Cela paraît fabuleux, cependant cela est vrai. Mais ce qui vous paraîtra peut-être tout aussi extraordinaire, c'est que quand le comte A. Orlof demanda des volontaires pour monter les brûlots, il s'en offrit tant qu'on ne put les placer tous, entre autres un lieutenant de housards; le comte, pour la rareté du fait, l'envoya, et il se tira d'affaire avec beaucoup de présence d'esprit et de résolution.

La guerre est une vilaine chose, monsieur! Le comte Orlof me dit que le jour après l'incendie de la flotte, il vit avec effroi que l'eau du port de Tchesmé, qui n'est pas fort grand, était teinte de sang, tant il y était péri de Turcs. Autre anecdote : de l'équipage des deux vaisseaux sautés en l'air, il y en eut qui, étant tombés dans l'eau, s'étaient accrochés aux débris qu'ils avaient trouvés, et dans cet état, se rencontrant avec leurs ennemis, ils tâchaient réciproquement encore à en venir aux mains ou à se couler à fond.

Cette lettre servira, monsieur, de réponse à la vôtre du 28 d'auguste, où vos alarmes à notre sujet commençaient déjà à se dissiper. J'espère qu'à

présent vous n'en avez plus. Mes affaires, il me paraît, vont assez bien. Pour ce qui regarde la prise de Constantinople, je ne la crois pas si proche. Cependant dans ce monde, dit-on, il ne faut désespérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de Moustapha que de tout autre. Cet honnête homme-là s'y est si bien pris jusqu'ici que s'il continue dans son opiniâtreté, il exposera son empire à de très-grands dangers. Il a oublié son rôle, il est l'agresseur.

Adieu, monsieur; portez-vous bien. Si des combats gagnés peuvent vous plaire, vous devez être bien content de nous. Soyez assuré de l'estime et de la considération que je vous porte.

## 8033. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 26 septembre.

Il faut convenir que nous autres citoyens du nord de l'Allemagne nous n'avons point d'imagination. Le Père Bouhours l'assure; il faut l'en croire sur sa parole. A vous autres voyants de Paris, votre imagination vous fait trouver des liaisons où nous n'aurions pas supposé les moindres rapports. En vérité le prophète, quel qu'il soit, qui me fait l'honneur de s'amuser sur mon compte, me traite avec distinction. Ce n'est pas pour tous les êtres que les gens de cette espèce exhalent leur âme. Je me croirai un homme important, et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipse qui m'honore de son attention pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas nécessaire pour rendre justice à Voltaire: une âme sensible et un cœur reconnaissant suffisaient. Il est bien juste que le public lui paye le plaisir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût aussi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu : on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une statue; faible dédommagement de toutes les persécutions que l'envie lui a suscitées, mais récompense capable d'échauffer la jeunesse et de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres et les sciences; et lorsque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je suis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur sans elles. Vous autres, qui vous trouvez à Paris dans le vestibule de leur temple, vous qui en êtes les desservants, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez [1] à cet enfant qui nous est né [2]. Je souhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir; et que loin d'être le

1. La lettre de Voltaire manque.
2. Frédéric-Guillaume III, petit-neveu de Frédéric, né le 3 auguste 1770, roi depuis 1797, fils de Frédéric-Guillaume II. de qui sont les lettres 8081 et 82 7, et à qui sont adressées les lettres 8098 et 8173.

fléau de l'humanité il en devienne le bienfaiteur. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

### 8034. — A M. DE LA HARPE[1].

27 septembre.

Vous ne m'aviez point dit, mon cher Suétone[2], que je dusse envoyer les deux tomes à M. Suard; j'en dépêche un, et vous renvoie l'autre ensuite par la même voie. Je suis bien sûr que vous réussirez en prose et en vers; vous avez ce qui manque à presque tous les écrivains de ce siècle, justesse d'esprit, goût et style naturel, avec l'art de vous exprimer avec force sans faire de contorsions.

Il est vrai que dans une lettre à Mme la duchesse de Choiseul je glissai quelques vers, où je lui disais tout ce que je pense de vous; j'en cherche la minute, et je ne puis la retrouver. Je suis plus zélé pour mes amis que je ne suis soigneux.

M. d'Alembert est à Ferney; il m'a mis au fait de tout. Il me semble qu'on traite les gens de lettres comme du temps où on les prenait pour des sorciers. Il faut espérer que la raison, qui fait tant de progrès, en fera aussi sur certaines choses.

Comptez sur les sentiments du vieux malade, qui vous embrasse de tout son cœur.

### 8035. — A M. DE CHABANON.

28 septembre.

M. d'Alembert, mon cher ami, me donne les mêmes consolations que j'ai reçues de vous, quand vous avez égayé et embelli Ferney de toutes vos grâces. Non-seulement il n'a point de mélancolie, mais il dissipe toute la mienne. Il me fait oublier la langueur qui m'accable, et qui m'a empêché pendant quelques jours de vous écrire. Il arriva à Ferney dans le moment où M. Seguier en partait. J'aurais bien voulu qu'ils eussent dîné ensemble; mais Dieu n'a pas permis cette plaisante scène.

En récompense, j'ai M. le marquis de Condorcet, qui est plus aimable que tout le parquet du parlement de Paris.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Les *Douze Césars*, traduits par La Harpe, venaient de paraître.

Il me paraît qu'on maltraite un peu en France les pensées et les bourses. On craint l'exportation du blé et l'importation des idées. Platon dit que les âmes avaient autrefois des ailes ; je crois qu'elles en ont encore aujourd'hui, mais on nous les rogne.

Pour les ailes qui ont élevé l'auteur du *Système de la Nature*, il me paraît qu'elles ne l'ont conduit que dans le chaos. Non-seulement ce livre fera un tort irréparable à la littérature, et rendra les philosophes odieux, mais il rendra la philosophie ridicule. Qu'est-ce qu'un système fondé sur les anguilles de Needham? quel excès d'ignorance, de turpitude, et d'impertinence, de dire froidement qu'on fait des animaux avec de la farine de seigle ergoté ! il est très-imprudent de prêcher l'athéisme ; mais il ne fallait pas du moins tenir son école aux Petites-Maisons.

> Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.
>
> (Racine, *les Plaideurs*, acte I, scène VIII.)

Voilà ce que je dis toujours, et sauve qui peut ! et sur ce je vous embrasse tendrement : ainsi font tous ceux qui habitent Ferney.

### 8036. — A M. NECKER.

A Ferney.

Présentez, mon cher philosophe, je vous en supplie, mes respects et mes remerciements à la belle philosophe[1] qui vous a écrit en ma faveur. Dites-lui que ce cœur, qui est couvert d'une peau assez mince, et que M. Pigalle a laissé entrevoir comme derrière un rideau d'étamine jaune, est entièrement à elle. Je le lui dirai sans doute moi-même, dès que je pourrai écrire. En attendant, suppliez-la de me permettre d'être de la communion de Cicéron, qui examinait les choses et qui en doutait. Plus j'avance en âge, et plus je doute. Mais ne doutez, je vous prie, ni de la sincère estime ni de la véritable amitié du vieux malade de Ferney.

### 8037. — A MADAME LA COMTESSE DE ROCHEFORT.

Ferney.

Vous avez été attaquée dans votre foie, madame, et vous avez été saignée trois fois ; M. d'Alembert, qui a été votre garde-ma-

1. Mme d'Épinai.

lade, vous dira qu'autrefois, selon l'ancienne philosophie et l'Ancien Testament, les passions étaient dans le foie, et l'âme dans le sang. Aujourd'hui on dit que les passions sont dans le cœur ; et pour l'âme, elle est je ne sais où. La mienne, quelque part qu'elle soit, a été sensible, comme elle le doit, à votre danger et à votre convalescence. N'ayez donc point, madame, de colique hépatique, si vous ne voulez pas que j'aie le transport au cerveau ; et allez en Bourgogne, puisque vous me donnez l'espérance que je verrai l'une des deux personnes à qui je suis également attaché.

Il est vrai que l'orateur [1] dont vous me parlez me vint voir le même jour que M. d'Alembert arriva. S'ils s'étaient rencontrés, la scène aurait été beaucoup plus plaisante ; mais quoiqu'il n'y eût que deux acteurs, elle n'a pas été sans agréments.

Le bout des ciseaux de M. l'abbé Terray a donc coupé aussi votre bourse ! c'est sans doute pour notre bien, puisque c'est pour celui de l'État : nous devons l'en remercier. Je lui ai le double, et au delà, de l'obligation que vous lui avez. Je ne sais pas s'il pourra contribuer à la colonie de Versoy, mais il a furieusement dérangé celle de Ferney. C'est grand dommage, cela prenait un beau train ; les étrangers venaient peupler ce désert, les maisons se bâtissaient de tous côtés, le commerce, l'abondance, commençaient à vivifier ce petit canton ; un mot a tout perdu, et ce mot est : *Car tel est notre plaisir* [2]. Cette catastrophe empoisonne un peu mes derniers jours ; mais il faut se soumettre.

Je vous enverrai dans quelques jours un petit amusement. Vivez gaiement, couple heureux et si digne de l'être.

A propos, je remercie bien tendrement M. de Rochefort de m'avoir donné de vos nouvelles : j'en ai quelquefois aussi de M. l'abbé Bigot de fort agréables ; mais elles ne me rendent pas la santé, que je crois avoir perdue sans retour. J'ai eu beau me faire capucin, je n'ai pas prospéré depuis ce temps-là, et je crois que je verrai bientôt saint François, mon bon maître. Je suis très-aise de laisser sur la terre des personnes qui l'embelissent comme vous.

Je vous prie d'agréer ma bénédiction.

Frère FRANÇOIS, *capucin indigne.*

1. L'avocat général Seguier; voyez lettres 8031 et 8035.
2. C'était la formule des ordonnances du roi.

### 8038. — A M. DORAT[1].

Ferney, 1er octobre.

Je vous dois, monsieur, autant de remerciements que d'éloges; les sentiments dont vous m'honorez, et les vers charmants que vous avez faits pour M. Diderot, pénètrent mon cœur. Les journaux sont enrichis par de telles pièces, qui manifestent la générosité de votre âme autant que vos talents; ils seraient déshonorés par le nom de Fréron. L'union entre les véritables gens de lettres n'a jamais été si nécessaire.

C'est uniquement pour ériger un monument de cette union que les personnes du plus rare mérite, au nombre desquelles vous êtes, ont voulu employer le ciseau de M. Pigalle. Je n'ai été que leur prête-nom; ils ont fait voir à l'Europe qu'ils sont unis, et qu'ils pensent avec noblesse. Par là ils se sont mis au-dessus de ceux qui veulent les abaisser; et ils se rendent respectables, malgré tous les efforts qu'on fait contre eux. Les places de l'Académie deviennent de jour en jour plus précieuses et plus dignes des principaux citoyens de Paris, qui joignent le mérite personnel à celui de leur famille. Dans cette situation où sont aujourd'hui les lettres, c'est une grande consolation pour moi, monsieur, de pouvoir déjà compter parmi mes amis un homme dont les talents et les grâces m'avaient fait tant de plaisir avant que je fusse à portée de connaître ses qualités essentielles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*P. S.* Permettez-moi de présenter mes très-humbles obéissances à M. de Pezay, qui doit partager tous les tributs d'estime que je vous dois.

### 8039. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 2 octobre.

Madame, je ne vis pas dans le XVIIIe siècle, je me trouve transporté dans les Alpes du temps de la fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la maison d'Ascanie, portée sur le trône des Roxelans, qui triomphe sur le Cyrus, sur le Phase, sur le Pont-Euxin, sur la mer Égée, sur les rives du Danube. M. d'Alembert,

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

qui est actuellement à Ferney, est dans le même enthousiasme que moi; et la seule différence est qu'il l'exprime mieux. Nous haïssons également Moustapha; nous ne cherchons parmi les arbustes de nos montagnes que des lauriers pour en orner le portrait de Votre Majesté impériale, mais nous n'en trouvons point. Tous les naturalistes disent qu'on n'en trouve plus qu'en Russie.

Après la lettre du 29 auguste, dont Votre Majesté impériale m'honore, nous nous attendons fermement que votre armée victorieuse aura passé le Danube; que le vizir aura été battu *iterum* vers Andrinople; que la ville de ce méchant Constantin, qui a été baptisé si tard, aura ouvert ses portes; que les dames du sérail auront été tirées d'esclavage; que la flotte de la mer Égée aura donné la main à la flotte du Pont-Euxin; que Moustapha sera parti pour Damas ou pour Alep, etc., etc., etc.

Vous aviez bien raison, madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient suscitée travaillaient à votre gloire : certainement Votre Majesté leur a une grande obligation.

Nous ne laissons pas d'avoir de la gloire aussi. Il y a dans Paris de très-jolis carrosses à la nouvelle mode, et on a inventé des surtouts pour le dessert qui sont de très-bon goût : on a même exécuté depuis peu un motet à grand chœur [1] qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la salle où l'on chantait; enfin nous avons une danseuse [2] dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'âme de M. d'Alembert et la mienne volent aux Dardanelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et surtout à Pétersbourg : c'est là qu'elles sont aux pieds de Votre Majesté, pénétrées d'admiration, de respect, de joie, et remplies de l'espérance de lui écrire à Stamboul.

De Votre Majesté impériale, l'adorateur de latrie,

VOLTAIRE,

Enseveli dans Ferney, et criant : *Gloire dans les hauts* [3]!

1. Le 15 août, on avait exécuté, au concert spirituel, un motet à grand chœur (*Cantate Domino*), par M. Azaïs, maître de musique du collège de Sorèze. (B.)

2. Mlle Girardin avait débuté, en août 1770, sur le théâtre de l'Opéra, dans un rôle de bergère. Mais je pense qu'il s'agit de Mlle Dervieux, alors rivale de Mlle Guimard. (B.)

3. Traduction du *Gloria in excelsis* de la messe des latins.

## 8040. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

Au château de Ferney, 5 octobre.

Mon misérable état, monsieur, ne me permet pas d'écrire aussitôt et aussi souvent que je le voudrais à l'homme du monde qui m'a le plus attaché à lui : M. d'Alembert me console en me parlant souvent de vous. Mme Denis, ma garde-malade, passe ses jours à vous regretter.

Puisque vous avez été touché, monsieur, de la requête de nos pauvres esclaves francs-comtois, permettez que je vous en envoie deux exemplaires. Je suis persuadé que monseigneur le duc d'Orléans ne souffrirait pas cette oppression dans ses domaines.

Vous savez les succès inouïs des Russes contre les Turcs ; ils perdaient une bataille au pied du mont Caucase dans le temps que le grand vizir était battu au bord du Danube, et que la flotte du capitan-bacha était détruite dans la mer Égée. On croirait lire la guerre des Romains contre Mithridate. D'ailleurs, l'Araxe, le Cyrus, le Phase, le Caucase, la mer Égée, le Pont-Euxin, sont de bien beaux mots à prononcer, en comparaison de tous vos villages d'Allemagne auprès desquels on a livré tant de combats malheureux ou inutiles.

Vous venez du moins de réduire les habitants de Tunis, successeurs des Carthaginois, à demander la paix, que Dieu puisse vous conserver tant à la cour que sur les frontières.

Il y a deux choses encore pour lesquelles je m'intéresse fort, ce sont les finances et les beaux-arts ; je voudrais ces deux articles un peu plus florissants.

Pour le *Système de la Nature*, qui tourne tant de têtes à Paris, et qui partage tous les esprits autant que le menuet de Versailles[1], je vous avoue que je ne le regarde que comme une déclamation diffuse, fondée sur une très-mauvaise physique ; d'ailleurs, parmi nos têtes légères de Français, il y en a bien peu qui soient dignes d'être philosophes. Vous l'êtes, monsieur, comme il faut l'être, et c'est un des mérites qui m'attachent à vous.

Dès qu'il gèlera, nos gelinottes iront vous trouver.

1. Mlle de Lorraine voulant, aux fêtes pour le mariage du dauphin (depuis Louis XVI), danser son menuet au bal paré immédiatement après les princes et princesses du sang, ce fut le sujet de réclamations de la haute noblesse. Un mémoire, rédigé chez l'évêque de Noyon, fut présenté au roi par ce prélat. Il y eut rumeur à la cour. On peut, à ce sujet, consulter la *Correspondance* de Grimm, au 1er juin 1770.

## 8041. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Paris, 5 octobre.

Savez-vous, mon cher Voltaire, que j'avais résolu de ne vous plus écrire? Je croyais n'avoir plus rien à dire, et il me paraissait injuste de vous donner de l'ennui pour obtenir en échange du plaisir. Mais, toutes réflexions faites, l'intérêt a prévalu. L'arrivée de M. Craufurd a fort contribué à me faire changer de résolution. Il m'a dit que vous disiez du bien de moi, que vous m'aimiez; et quoique je sois devenue fort défiante, je n'ai pu me défendre d'en croire quelque chose. Si vous m'aimez, vous avez raison, car en vérité je crois être la personne qui vous aime le plus. Je n'ai encore causé qu'un moment de vous avec M. Craufurd, mais je me propose bien de le beaucoup interroger. Je voudrais savoir si vous êtes à peu près heureux, et si la gloire vous tient lieu de tout. J'ignore quel est le charme de cette jouissance, c'est sans doute celle du paradis, et c'est peut-être pour cela qu'on appelle ses habitants bienheureux. Cependant tout ce qui les environne jouit du même bonheur, et dans ce monde-ci la gloire consiste dans la prééminence. Pour moi, mon cher Voltaire, je fais consister le bonheur dans l'exemption de deux maux, les douleurs du corps et l'ennui de l'âme. Je n'aspire point à une parfaite santé ni à aucun plaisir; je supporterais patiemment mon état actuel, qui aux yeux de tout le monde paraît bien malheureux, si j'avais un ami véritable. L'amitié est la seule passion que l'âge n'amortit point. Je ne crois pas que celle que vous avez pour la czarine soit d'un genre à satisfaire votre cœur; cette czarine est une héroïne de gazette; ses succès sont brillants, elle a certainement un grand courage, rien ne la détourne de ses projets; mais souffrez que je donne la préférence à votre Sémiramis, dont les remords me forcent à l'aimer, à la plaindre et à oublier ses forfaits.

Vous me trouverez bien impertinente, mais pourquoi voulez-vous savoir ce que je pense? J'ai fait vœu de dire toujours la vérité; je ne serais point flattée d'être approuvée par vous, si je surprenais votre approbation.

Est-il vrai que vous comptez passer l'hiver dans les provinces méridionales? Que ne venez-vous plutôt à Paris? J'aurais une grande satisfaction de causer avec vous, et de vous dire, mon cher Voltaire, que vous êtes la seule personne que j'admire, et dont l'estime et l'amitié me flatteraient le plus.

## 8042. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 8 octobre.

Madame, je venais de vous écrire[2], lorsque j'ai reçu le paquet dont vous m'honorez, du 1er d'octobre. Tout ce paquet

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure; 1865.
2. La lettre manque.

n'est plein que de vos bontés ; mais votre lettre surtout m'a enchanté. J'y vois la sensibilité de votre cœur, et l'étendue de vos lumières.

Permettez-moi encore un mot sur les esclaves des moines, pour qui vous avez de la compassion ; sur Catau, qui vous cause toujours quelque indignation ; et sur Dieu, qui nous laisse tous dans le doute et dans l'ignorance. Il y aurait là de quoi faire trois volumes, et j'espère que vous n'aurez pas trois pages. A grands seigneurs peu de paroles, et à bons esprits encore moins.

Je veux bien que les Comtois, appelés *francs*, soient esclaves des moines, si les moines ont des titres ; mais si ces moines n'en ont point, et si ces hommes pour qui je plaide en ont, ces hommes doivent être traités comme les autres sujets du roi : *nulle servitude sans titre*, c'est la jurisprudence du parlement de Paris. La même affaire a été jugée, il y a dix ans, à la grand'-chambre, contre les mêmes chanoines de Saint-Claude, au rapport de M. Seguier, qui me l'a dit chez moi, en allant en Languedoc. Je vous supplie de vouloir bien lire cette anecdote au généreux mari de la généreuse grand'maman.

Pour Catau, je vous renvoie, madame, à l'histoire turque, et je vous laisse à décider si les sultans n'ont pas fait cent fois pis. Demandez surtout à M. l'abbé Barthélemy si la langue grecque n'est pas préférable à la langue turque.

A l'égard de Dieu, je vous assure que rien n'est plus nouveau que le système des anguilles, par lequel on croit prouver que de la farine aigrie peut former de l'intelligence. Spinosa ne pensait pas ainsi : il admet l'intelligence et la matière, et par là son livre est supérieur à celui dont M. Seguier a fait l'analyse[1], comme le siècle de Louis XIV est supérieur au nôtre, et comme le mari de la grand'maman est supérieur à...

Me voilà plongé, madame, dans les affaires de ce monde, lorsque je suis près de le quitter. J'ai voulu faire une niche à mon neveu La Houlière, et je me suis adressé à votre belle âme pour en venir à bout. Il n'en sait rien. Si je pouvais obtenir ce que je demande, si monsieur le duc pouvait me remettre le brevet, si vous pouviez me l'adresser contre-signé, si je pouvais l'envoyer par Lyon et Toulouse, qui sont sur la route de Perpignan ; si je

1. Le *Système de la Nature*. C'est à cet ouvrage que sont consacrés plus des trois quarts du réquisitoire du 18 août 1770, dans lequel l'avocat général Seguier demandait la condamnation de six autres ouvrages, dont un de Voltaire (*Dieu et les Hommes*; voyez tome XXVIII, page 129).

pouvais étonner un homme qui ne s'attend point à cette aubaine, ce serait assurément une très-bonne plaisanterie ; elle serait très-digne de vous, et je vous devrais le bonheur de la fin de ma vie.

Il y a encore un article sur lequel je dois vous ouvrir mon cœur, c'est que je ne demanderai rien pour le pays de Gex à celui qui m'a ôté les moyens d'y faire un peu de bien ; je n'aime à demander qu'à certaines âmes élevées.

Les sœurs de la charité prient Dieu pour vous ; elles sont comblées de vos grâces, ainsi que les capucins. Vous aurez de tous côtés des protections en paradis. Mais comme vous êtes faite pour avoir des amis partout, je vous supplie, madame, de compter sur moi et sur mon neveu en enfer.

Je me mets aux pieds de ma protectrice, pour les quatre jours que j'ai à végéter dans ce bas monde, et je la prie toujours d'agréer le profond respect et la reconnaissance du vieil ermite.

### 8043. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 octobre.

Je suis très-reconnaissant, monseigneur, de votre lettre du 30 de septembre. Je suis charmé qu'elle soit datée de Versailles, et encore plus que vous ayez été à Richelieu. Il y a là je ne sais quel esprit de philosophie qui me fait bien augurer de vous. Pour votre souper à Bordeaux, je sais qu'il a été excellent ; que tous les convives en ont été fort contents ; qu'il y en a à qui vous avez fait mettre de l'eau dans leur vin, et que le roi a dû trouver que vous êtes le premier homme du monde pour arranger ces soupers-là.

Ayez la bonté d'agréer mon compliment sur la paternité de M. le prince Pignatelli, puisque je ne puis vous en faire sur la maternité de Mme la comtesse d'Egmont. C'est bien dommage assurément qu'elle ne produise pas des êtres ressemblants à son grand-père et à elle. Je vous demande votre protection auprès d'elle et auprès de monsieur son beau-frère. Ils m'ont tous deux lié à vous par de nouvelles chaînes : Mme la comtesse d'Egmont, par la lettre pleine d'esprit et de grâces qu'elle a bien voulu m'écrire ; et M. le prince Pignatelli, par la supériorité d'esprit qu'il m'a paru avoir sur les jeunes gens de son âge.

Vous me reprochez toujours les philosophes et la philosophie. Si vous avez le temps et la patience de lire ce que je

vous envoie [1], et de le faire lire à madame votre fille, vous verrez bien que je mérite vos reproches bien moins que vous ne croyez. J'aime passionnément la philosophie qui tend au bien de la société, et à l'instruction de l'esprit humain, et je n'aime point du tout l'autre. Il n'y a qu'à s'entendre, et jusqu'ici vous ne m'avez pas trop rendu justice sur cet article. Comme d'ailleurs il est question de chimie dans le chiffon que je mets à vos pieds, vous en êtes juge très-compétent.

Vous ne l'êtes pas moins de ce pauvre théâtre français qui était si brillant sous Louis XIV, et qui tombe dans une si triste décadence, ainsi que bien des choses. Si d'ici à la Saint-Martin vous avez quelques moments à perdre, je vous supplierai de jeter les yeux sur quelque chose dont le *tripot* d'aujourd'hui pourra se mêler. Je conçois bien que notre théâtre sera toujours meilleur que celui de Pétersbourg, où l'on ne joue plus de tragédies françaises, parce que l'on n'a pas trouvé un seul acteur. Il faudra désormais représenter les pièces de Sophocle dans Athènes, si on enlève la Grèce aux Turcs, comme on vient de leur enlever les bords de la mer Noire, à droite, jusqu'aux embouchures du Danube, et à gauche jusqu'à Trébisonde. Ils ont été battus au pied du Caucase, dans le même temps que le grand vizir perdait sa bataille et abandonnait tout son camp. Si vous trouvez cela peu de chose, vous êtes difficile en opérations militaires, mais assurément c'est à vous qu'il est permis d'être difficile.

Je supplie mon héros d'être toujours un peu indulgent envers son ancien serviteur, qui n'en peut plus, et qui vous sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le plus profond et le plus tendre respect.

### 8044. — DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ce 28 septembre-9 octobre.

Monsieur, vous aimez les belles âmes : voyez comme celle du comte Alexis Orlof s'est peinte dans la réponse qu'il a faite aux consuls chrétiens de Smyrne! Je suis persuadée que vous serez content de lui (l'imprimé ci-joint la contient). Ai-je tort, quand je dis que ces Orlof sont nés pour les grandes choses?

Vous me demandez, dans votre lettre du 21 septembre, si le général

1. La petite brochure intitulée DIEU, etc.; voyez la note 1, page 153.

Todtleben s'est emparé d'Erzeroum. Je vous ai informé, je pense, que sa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas si vite en guerre, parce qu'il faut faire deux repas par jour, et que, pour que cela se fasse, il faut avoir ou trouver de quoi.

Je veux sincèrement la paix, non parce que les ressources me manquent pour faire la guerre, mais parce que je hais l'effusion du sang humain. Si M. Moustapha fait de l'opiniâtre, j'espère qu'il nous trouvera, l'année qui vient, partout où nous pourrons le persuader qu'il vaut mieux céder aux circonstances pour sauver son empire que de pousser l'entêtement jusqu'à l'extrémité.

Les Grecs, les Spartiates, ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils sont à jamais perdus s'ils ne profitent point des dispositions et des conseils du héros que je leur ai envoyé. Je ne parle point des Vénitiens : je trouve qu'il n'y a que le pape et le roi de Sardaigne qui aient du mérite en Italie.

Soyez assuré, monsieur, qu'on ne saurait sentir plus de satisfaction que j'en ressens chaque fois que je reçois de vos lettres; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié que je ne puis que vous en être très-obligée.

CATHERINE.

*P. S.* Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod, en turc *Akkermann*, sur le Dniester, s'est rendu le 26 de septembre par capitulation. Bientôt, je pense, vous entendrez parler de votre Brahilow.

### 8045. — A M. LE BARON GRIMM.

De Ferney, 10 octobre.

Mon cher prophète, je suis le bon homme Job ; mais j'ai eu des amis qui sont venus me consoler sur mon fumier, et qui valent mieux que les amis de cet Arabe. Il est très-peu de gens de ces temps-là, et même de ces temps-ci, qu'on puisse comparer à M. d'Alembert et à M. de Condorcet. Ils m'ont fait oublier tous mes maux. Je n'ai pu malheureusement les retenir plus longtemps. Les voilà partis, et je cherche ma consolation en vous écrivant autant que mon accablement peut me le permettre.

Ils m'ont dit, et je savais sans eux, à quel point les Welches sont déchaînés contre la philosophie. Voici le temps de dire aux philosophes ce qu'on disait aux sergents, et ce que saint Jean [1] disait aux chrétiens : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres ; car qui diable vous aimerait? »

Ce maudit *Système de la Nature* a fait un mal irréparable. On ne veut plus souffrir de cornes dans le pays, et les lièvres sont

1. Épîtres, chapitre IV, verset 7.

obligés de s'enfuir de peur qu'on ne prenne leurs oreilles pour des cornes[1].

On a beau dire avec discrétion qu'on ne fait point d'anguilles avec du blé ergoté, qu'il y a une intelligence dans la nature, et que Spinosa en était convaincu ; on a beau être de l'avis de Virgile, le monde est rempli de Bavius et de Mævius.

Embrassez pour moi, je vous prie, frère Platon[2], quand même il n'admettrait pas l'intelligence, ainsi que Spinosa. Ne m'oubliez pas auprès de ma philosophe[3]. Le vieux malade ne l'oubliera jamais, et vous sera dévoué jusqu'au dernier moment.

### 8046. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET[4].

11 octobre.

Le vieux malade de Ferney embrasse de ses deux maigres bras les deux voyageurs[5] philosophes qui ont adouci ses maux pendant quinze jours.

Un grand courtisan[6] m'a envoyé une singulière réfutation du *Système de la Nature*, dans laquelle il dit que la nouvelle philosophie amènera une révolution horrible, si on ne la prévient pas. Tous ces cris s'évanouiront, et la philosophie restera. Au bout du compte, elle est la consolatrice de la vie, et son contraire en est le poison. Laissez faire, il est impossible d'empêcher de penser; et plus on pensera, moins les hommes seront malheureux. Vous verrez de beaux jours; vous les ferez : cette idée égaye la fin des miens.

Agréez, messieurs, les regrets de l'oncle et de la nièce.

### 8047. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 12 octobre.

Sire, nous avons été heureux pendant quinze jours; d'Alembert et moi, nous avons toujours parlé de Votre Majesté; c'est ce

1. La Fontaine, livre V, fable IV.
2. Diderot.
3. Mme d'Épinai.
4. Marie-Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, né le 17 septembre 1743, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, s'empoisonna dans la prison de Sceaux le 27 mars 1794. Il a été l'un des éditeurs des *OEuvres de Voltaire* imprimées à Kehl en soixante-dix volumes in-8° ou quatre-vingt-douze volumes in-12.
5. Condorcet et d'Alembert; voyez lettre 8031.
6. Le [illegible]

que font tous les êtres pensants ; et s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de Ganganelli qu'ils s'entretiennent. Je ne sais si la santé de d'Alembert lui permettra d'aller en Italie : il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence, et n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendants de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses et aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre que j'ai osé prendre en dernier lieu Votre Majesté pour mon modèle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule : car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord ? mais vous savez que les philosophes vinrent demander des règles à Marc-Aurèle quand il partit pour la Moravie, dont Votre Majesté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur[1]. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.

Voici en quoi consiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aspirer : c'est à retirer dans les huttes de mon hameau quelques Genevois échappés aux coups de fusil de leurs compatriotes, lorsque j'ai su que Votre Majesté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me suis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir, il y a quelques années, une autre colonie à Clèves, et je suis sûr qu'elle aurait été bien plus florissante, et plus digne d'être protégée par Votre Majesté ; je ne me consolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce dessein : c'était là où je devais achever ma vieillesse. Puisse votre carrière être aussi longue qu'elle est utile au monde, et glorieuse à votre personne !

Je viens d'apprendre que M. le prince de Brunswick[2], envoyé par vous à l'armée victorieuse des Russes, y est mort de maladie. C'est un héros de moins dans le monde, et c'est un double compliment de condoléance à faire à Votre Majesté : il n'a qu'entrevu la vie et la gloire ; mais, après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chose qu'entrevoir ? Je n'ai fait qu'entrevoir un moment Frédéric le Grand ; je l'admire, je lui suis atta-

1. Voyez lettre 8025.

2. Guillaume-Adolphe, né en 1745, mort en Bessarabie le 24 août 1770 ; il était membre de l'Académie de Berlin. Outre ce prince, Frédéric avait encore envoyé d'autres officiers à l'armée russe.

ché, je le remercie, je suis pénétré de ses bontés pour le moment qui me reste : voilà de quoi je suis certain pour ces deux instants.

Mais pour l'éternité, cette affaire est un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne est l'empire du doute, et le doute est un état désagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit, une âme telle qu'on l'imagine, des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à espérer après le moment de la vie? Gilimer, dépouillé de ses États, avait-il raison de se mettre à rire quand on le présenta devant Justinien? et Caton avait-il raison de se tuer, de peur de voir César? La gloire n'est-elle qu'une illusion? Faut-il que Moustapha, dans la mollesse de son harem, faisant toutes les sottises possibles, ignorant, orgueilleux, et battu, soit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philosophe qui ne digérerait pas?

Tous les êtres sont-ils égaux devant le grand Être qui anime la nature? en ce cas, l'âme de Ravaillac serait à jamais égale à celle de Henri IV; ou ni l'un ni l'autre n'aurait eu d'âme. Que le héros philosophe débrouille tout cela, car, pour moi, je n'y entends rien.

Je reste, du fond de mon chaos, pénétré de respect, de reconnaissance et d'attachement pour votre personne, et du néant de presque tout le reste.

### 8048. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT[1].

12 octobre.

Mon ombre a été consolée, égayée par M. d'Alembert et par M. de Condorcet pendant quinze jours. J'aurais bien dû me vanter de ma fortune à mes deux consolateurs du Vivarais, dont je regrettais plus que jamais la présence. Que M^me^ la philosophe Dixneufans nous aurait animés! que monsieur le chef de brigade nous en aurait dit de bonnes! Je ne peux plus écrire, tant je suis faible; mais j'aurais pensé et senti.

M. d'Alembert est actuellement à Lyon, et s'achemine tout doucement en Provence.

Nous jetons enfin les fondements de Versoy; nous y bâtissons, M^me^ Denis et moi, la première maison. Ce n'est pas que l'aventure des rescriptions[2] m'ait laissé le moyen de bâtir; mais le zèle fait des efforts, et l'envie de mettre la première pierre

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Les mesures financières de l'abbé Terray.

dans la ville de M. le duc de Choiseul m'a fait passer par-dessus tout. Je sais bien que je n'habiterai pas cette maison; mais Mme Denis en jouira, et je suis content. En attendant, je me flatte d'être encore assez heureux pour voir M. et Mme de Rochefort honorer Ferney de leur présence; on ne peut finir plus agréablement sa carrière.

8049. — A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON [1].

A Ferney, 12 octobre.

Monsieur, je ne suis pas étonné qu'un maître de poste tel vous mène si bon train l'auteur du *Système de la Nature;* il me paraît que les maîtres de poste de France ont bien de l'esprit. Vous avez daté votre lettre d'un château où il y en a plus qu'ailleurs, et c'est aussi la destinée du château des Ormes, où je me souviens d'avoir passé des jours bien agréables.

Je ne savais pas, quand je vous fis ma cour à Colmar, que vous étiez philosophe; vous l'êtes, et de la bonne secte : je n'approche pas de vous, car je ne fais que douter. Vous souvenez-vous d'un certain Simonide à qui le roi Hiéron demandait ce qu'il pensait de tout cela? il prit deux jours pour répondre, ensuite quatre, puis huit; il doubla toujours, et mourut sans avoir eu un avis.

Il y a pourtant des vérités, et c'en est une peut-être de dire que les choses iront toujours leur train, quelque opinion qu'on ait ou qu'on feigne d'avoir sur Dieu, sur l'âme, sur la création, sur l'éternité de la matière, sur la nécessité, sur la liberté, sur la révélation, sur les miracles, etc., etc., etc.

Rien de tout cela ne fera payer les rescriptions, ni ne rétablira la compagnie des Indes. On raisonnera toujours sur l'autre monde; mais sauve qui peut dans celui-ci!

L'ouvrage dont vous m'avez honoré, monsieur, me donne une grande estime pour son auteur, et un regret bien vif d'être si loin de lui. Ma vieillesse et mes maladies ne me permettent pas l'espérance de le revoir, mais je lui serai bien respectueusement attaché, à lui et à toute sa maison, jusqu'au dernier moment de ma vie.

1. Marc-René, né en 1722, mort dans sa terre des Ormes le 18 septembre 1782.

8050. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 12 octobre.

Madame, la lettre de Votre Majesté impériale, du 11 septembre, me confirme dans ma joie continue, mais sans redoublement. Je suis persuadé que si Moustapha, son vizir Azem, et son mufti, étaient informés de l'intérêt que je prends à eux, ils m'en remercieraient en me faisant empaler.

Béni soit leur Allah, si en effet Ali est roi d'Égypte! mais cette nouvelle grâce de la Providence en faveur de Moustapha me paraît bien douteuse. Nous le saurions à Marseille, qui envoie continuellement des vaisseaux au port d'Alexandrie; nous en aurions eu des nouvelles certaines par Venise; personne n'en parle. On ne se fait pas roi d'Égypte incognito. J'ose dire plus : Votre Majesté aurait déjà, dans ce pays de Pharaon et de Moïse, quelque bon Israélite qui encouragerait la révolution au nom du Seigneur, et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc à faire les plus tendres vœux pour que mon cher Moustapha soit chassé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube.

Que Votre Majesté me permette seulement de plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce sont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaisirs que me donnent toutes vos victoires. C'est bien assez qu'en aussi peu de temps vous soyez maîtresse absolue de la Moldavie, de la Valachie, de presque toute la Bessarabie, des deux rivages de la mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers le Caucase.

Quand Votre Majesté faisait ses belles lois, dont la première était la tolérance, elle ne se doutait pas qu'une aussi bonne chrétienne deviendrait la protectrice des circoncis du Budziak, tous descendants en droite ligne de Tamerlan et de Gengis-kan. Mais puisque vous êtes tous enfants de Noé (quoiqu'il n'ait jamais été connu de personne[1], excepté des Juifs), il est clair que vous êtes tous cousins, et que vous devez vous supporter les uns les autres. Cette tolérance de Votre Majesté pour messieurs les Tartares bessarabes engagera sans doute l'invincible Moustapha à vous demander la paix. Mais que deviendra ma pauvre

1. Voyez tome XXVI, page 201.

Grèce? Aurai-je la douleur de voir les enfants du galant Alcibiade obéir à d'autres qu'à Catherine la Grande?

Je remets toujours, madame, au premier congrès les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une assemblée de plénipotentiaires. Vous êtes si bien servie par MM. les comtes Orlof et par M. le maréchal de Roumiantsof, que, malgré mon humeur pacifique, je préfère sans contredit des victoires nouvelles à un accommodement.

Je suis un peu pressé, je l'avoue, parce que, étant fort vieux et malade, je veux jouir au plus tôt. Pour peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois témoin de ce petit triomphe.

Que Votre Majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, et la reconnaissance, et les désirs honnêtes du vieil ermite de Ferney.

### 8051. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL [1].

15 octobre.

Mon cher ange, M. Marin me mande qu'il m'a envoyé, le 6 octobre, un gros paquet de vous que je n'ai point reçu, quoiqu'il m'en soit parvenu six contre-signés Choiseul et Chancelier. Tous ces six étaient des factums de plaideurs. Cependant je ne crois pas être de la chambre des vacations, encore moins du conseil d'État.

Pour moi, je vous envoie le factum de Massinisse contre Scipion, par l'avocat Lantin. Il a réformé son plaidoyer dans plusieurs points pour captiver la faveur de ses juges. Je ne sais si Lekain pourra plaider cette cause à Fontainebleau, devant le duc de Praslin et M. le duc de Choiseul; je vous adresserai d'autres exemplaires dès que vous l'ordonnerez.

Si vous êtes à Fontainebleau, j'ai bien fait d'adresser ce paquet à M. le duc de Praslin; et si vous êtes à Paris, j'ai encore bien fait, parce que ce paquet lui arrivera plus sûrement.

Qu'il ait la bonté de me permettre de le féliciter et de le remercier d'avoir mis Tunis à la raison. Comme on aime passionnément dans ce pays-là les montres de France, et qu'elles sont à bien meilleur marché que celles d'Angleterre, la fabrique

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

de Ferney offre ses très-humbles services à M. le duc de Praslin.

Pour moi, mon cher ange, je ne vous offre pour le présent que des vers de six pieds en tout genre.

Je me flatte que Mme d'Argental est en bonne santé; Mme Denis vous fait les plus tendres compliments.

### 8052. — A M. MOULTOU[1].

17 octobre 1770.

J'ai obéi à vos ordres, j'ai fait des remarques à mesure, croyant qu'il s'agissait d'un procès; mais, mon cher philosophe, après avoir tout lu, j'ai vu que c'était une dissertation pour prouver que nos lois ont tort: rien n'est plus manifeste; mais il est manifeste aussi que ces lois existent. Je souhaite que le parlement d'Aix les casse. Je n'y manquerais pas si j'avais la voix prépondérante; mais je doute fort qu'il prenne cette petite liberté.

Je ne doute pas moins de la visite du secrétaire à milord Elphinstone.

Je doute aussi beaucoup de la guerre dont on parle tant à Londres; mais je ne doute pas que la pièce d'éloquence dont vous me parlez ne soit sifflée.

Je suis très-fâché que vous ne soyez point venu dîner avec nous quand M. d'Alembert était à Ferney.

Quant à l'auteur de la dissertation sur les mariages[2], vous pouvez l'assurer qu'on se mariera à Versoy et à Ferney tant qu'on voudra, et qu'il pourra venir danser à la noce[3].

1. Éditeur, A Coquerel.

2. Mariages des protestants; nous ne savons à laquelle des nombreuses dissertations qui paraissaient alors sur ce sujet Voltaire fait allusion.

3. M. Henri Fazy, conservateur du musée de Genève, a lu en 1862, dans la réunion annuelle de la *Société de l'Histoire de la Suisse romande*, qui siégeait alors à Yverdon, un mémoire sur Versoy. Voltaire et le duc de Choiseul voulaient établir dans ce lieu, situé au bord du Léman, entre Genève et Coppet, une fabrique d'horlogerie qui devait rivaliser avec celle de Genève et la supplanter. Il fallait pour cela attirer à Versoy nombre d'ouvriers genevois et protestants, en leur accordant une entière liberté de conscience et de culte. Ce projet souriait tout particulièrement à Voltaire, qui tressaillait à l'idée d'établir sur un point quelconque de la France le règne de cette tolérance philosophique dont il était le champion passionné.

Voltaire, dans notre lettre, fait allusion à ce projet et à la liberté qu'auront les protestants de faire célébrer leurs mariages à Versoy et à Ferney. (*Note du premier éditeur.*)

Si le parlement de Provence veut en attendant déroger aux édits et valider vos mariages, je lui en ferai mon compliment.

8053. — A M. HENNIN.

A Ferney, 17 octobre.

Voyez, monsieur, si vous pouvez quelque chose dans cette affaire, et si elle mérite qu'on vous importune. Tout le monde vole dans ce monde : les confédérés polonais volent leurs compatriotes; les Russes volent les Turcs à main armée. On nous a volé des rescriptions. Le nommé Sandos, natif genevois, actuellement à Genève, a volé de la limaille d'or à Resseguier le fils, dans Ferney. Il l'a vendue à un nommé Prévôt, orfévre à Genève, et il l'a avoué devant Jacques Resseguier, monteur de boîtes, demeurant à Genève, rue du Temple, père de Resseguier de Ferney.

Le même Sandos a volé chez Vincent, monteur de boîtes à Ferney, beaucoup de limaille d'or; mais il ne l'a pas avoué.

J'ignore si on peut faire venir Sandos à résipiscence et à restitution. Je m'en rapporte à vos bontés et à votre crédit. Mais je serais fâché que vous prissiez trop de peine pour une chose aussi méprisable que l'or, et si méprisable que M. l'abbé Terray n'en donne à personne.

Mes respects très-humbles à vous, monsieur, et à toute votre famille. *Le vieux Malade de Ferney*, V.

(La pièce jointe est la copie d'une lettre de Voltaire au lieutenant de justice de Genève sur cette affaire.)

8054. — DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 7-18 octobre.

Monsieur, l'arrivée du prince Henri de Prusse à Pétersbourg a été suivie de la prise de Bender, que je vous annonce. L'un et l'autre m'a empêchée de répondre à vos trois lettres, que j'ai reçues consécutivement. Les nouvelles publiques annoncent aussi que le comte Orlof s'est emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables : je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraisse fabuleuse elle-même.

Si le mamamouchi ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des essais, et l'histoire des Turcs pourra fournir un nouveau sujet de tragédie pour les siècles futurs.

Vous direz, monsieur, que depuis le succès de cette campagne je suis dans les grands airs; mais c'est que, depuis que j'ai du bonheur, l'Europe

me trouve beaucoup d'esprit. Cependant à quarante ans on n'augmente guère, devant le Seigneur, en esprit et en beauté.

Je pense effectivement avec vous que bientôt il sera temps que j'aille étudier le grec dans quelque université : en attendant, on traduit Homère en russe; c'est toujours quelque chose pour commencer. Nous verrons, d'après les circonstances, s'il sera nécessaire d'aller plus loin. L'esprit du peuple turc se range de notre côté; ils disent que leur sultan est insensé d'exposer son empire à tant de revers, et que les conseils de ses amis deviendront funestes aux musulmans.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et priez Dieu pour nous.

CATHERINE.

## 8055. — A M. D'ALEMBERT.

20 octobre.

Mon cher et véritable philosophe, il y a d'étranges rencontres. Le réquisitorien [1] arrive à Ferney le même jour que vous, et Palissot arrive à Genève la veille de votre départ. Il y est encore; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philosophie [2]. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philosophe [3], avocat général de Bordeaux, amoureux de la tolérance, de la liberté, et d'Henri IV, a été enlevé par lettre de cachet, et conduit à Pierre-Encise. C'est apparemment pour ces trois délits; mais Palissot aura probablement une place considérable à son retour à Paris, et Fréron sera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier, où il y a tant d'esprit et de connaissances; si vous allez à Aix, comme c'était votre intention, on vous recommandera une affaire auprès de M. Castilhon [4], qui pense comme M. Dupaty, et qui cependant n'habitera point, à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise ; il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquisitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier ; vous venez toujours après lui partout où il va.

*Persequitur* pede Pœna claudo [5].

1. L'avocat général Seguier; voyez lettres 8031, 8035, 8037.
2. Il était question d'y imprimer une édition de ses Œuvres; voyez lettre 8072.
3. M. Dupaty. (K.) — Voyez lettre 7514.
4. Voyez tome XLIV, page 104.
5. Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede Pœna claudo.
(HOR., lib. III, od. II.)

Bien des respects et des regrets à votre très-aimable compagnon de voyage, autant à M. Duché, à M. Venel, et à quiconque pense. Mme Denis vous fait les plus tendres compliments. Mon cœur est à vousjusqu'au moment où j'irai trouver Damilaville.

8056. — A M. COLINI.

Ferney, 20 octobre.

Je reçus il y a quelques jours, mon cher ami, le grand médaillon[1], et je n'ai pu vous en remercier plus tôt. J'ai vu le moment où il ne restait de moi que ces monuments dont je suis très-indigne. Je profite des moments de relâche que mes maux me donnent pour vous dire que je ne veux point quitter cette vie sans vous donner quelque petit témoignage de ma tendre amitié pour vous. V.

8057. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 octobre.

M. Crawford, madame, a quelquefois de petites velléités de sortir de la vie, quand il ne s'y trouve pas bien ; et il a grand tort, car ce n'est pas aux gens aimables de se tuer : cela n'appartient qu'aux esprits insociables comme Caton, Brutus, et à ceux qui ont été enveloppés dans la banqueroute du porteur de cilice Billard[2]. Mais pour les gens de bonne compagnie, il faut qu'ils vivent, et surtout qu'ils vivent avec vous.

Vous demandez si je suis à peu près heureux : il n'y a en effet en ce genre que des à-peu-près ; mais quel est votre à-peu-près, madame? Vous avez perdu deux yeux que j'ai vus bien beaux il y a trente ans ; mais vous avez conservé des amis, de l'esprit, de l'imagination, et un bon estomac. Je suis beaucoup plus vieux que vous, je ne digère point, je deviens sourd, et voilà les neiges du mont Jura qui me rendent aveugle : cela est à peu près abominable.

Je ne puis ni rester à Ferney ni le quitter. Je me suis avisé d'y fonder une colonie, et d'y établir deux belles manufactures de

1. Colini, après avoir communiqué son projet à Voltaire, était parvenu, à l'aide de sa mémoire et de plusieurs portraits de Voltaire en profil, à faire exécuter au sculpteur Linck le médaillon en plâtre, de grandeur naturelle, du philosophe de Ferney. Il en avait envoyé un à Voltaire.

2. Voyez tome VIII, page 536.

montres. J'en forme actuellement une troisième d'étoffes de soie. C'est dans le fort de ces établissements que M. l'abbé Terray m'a pris deux cent mille francs que j'avais mis en dépôt chez M. de La Borde ; et l'irruption faite sur ces deux cent mille francs me cause une perte de trois cent mille. Cela est embarrassant pour un barbouilleur de papier tel que j'ai l'honneur de l'être ; cependant je ne me tuerai point : la philosophie est bonne à quelque chose, elle console.

Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt dans mes fondations; j'ai tout fait par pure vanité. On dit que Dieu a créé le monde pour sa gloire ; il faut l'imiter autant qu'on peut. Je ne sais pas à qui il voulait plaire; pour moi, je voulais plaire à votre grand'-maman et à monsieur son mari ; ils m'accablent de bontés, ils viennent encore de faire un de mes neveux brigadier. Je ne songe qu'à mourir leur vassal dans leur fondation de Versoy. Je leur suis attaché à la fureur : car mes passions sont toujours vives, et l'esprit est aussi prompt chez moi que la chair est faible, comme dit cet étrange Paul[1] que vous ne lisez point, et que je lis pour mon plaisir.

Vous devez être informée, madame, de la santé du mari de votre grand'maman. Vous me mandâtes, il y a quelque temps, que cela allait à merveille, malgré les insomnies qu'on tâchait de lui donner. Mandez-moi donc la confirmation de ces bonnes nouvelles.

Tout le monde me paraît malade. Il y a des compagnies entières qui ont le scorbut, des factions qui ont la fièvre chaude, des gens qui sont en langueur; c'est un hôpital.

Je ne sais s'il vous paraîtra aussi plaisant qu'à moi que M. Seguier soit parti de mon ermitage le même jour que M. d'Alembert y arriva.

Les philosophes ne sont pas bien en cour; le *Système de la Nature* est comme le système de Lass : il fait tort au monde; celui qui l'a réfuté[2], bien ou mal, a fait fort sagement. A quoi servirait l'athéisme? Certainement, il ne rendra pas les hommes meilleurs.

Adieu, madame ; quelque chose que vous pensiez, de quelque chose que vous soyez dégoûtée, quelque vie que vous meniez, l'ermite de Ferney vous sera tendrement attaché jusqu'au

1. Ce n'est pas dans Paul, mais dans Matthieu, XXVI, 41, et dans Marc, XIV, 38, qu'on lit : « Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. »
2. Voltaire lui-même, dans sa brochure dont il est parlé page 153.

moment où il ira savoir qui a raison de Platon ou de Spinosa, de saint Paul ou d'Épictète, de Confucius ou du *Journal chrétien*. Pour Catherine II et Moustapha, c'est assurément Catherine qui a raison.

8058. — A M. HENNIN.

A Ferney, 21 octobre.

L'oncle et la nièce font mille compliments à monsieur le résident et à toute sa famille. Il est supplié de vouloir bien mander s'il a quelque nouvelle du vol de matières d'or sur quoi on a eu l'honneur de lui écrire. Il est fort vraisemblable qu'on n'obtiendra aucune justice ; mais il est toujours bon de faire un peu de bruit, comme on met un épouvantail dans les jardins pour épouvanter les oiseaux.

On demande bien pardon à monsieur le résident de l'importuner pour une bagatelle.

8059. — DE M. HENNIN[1].

A Genève, le 22 octobre 1770.

Vous ne devez pas douter, monsieur, de mon empressement à procurer justice à vos vassaux. J'ai envoyé mon secrétaire chez monsieur le syndic de la garde porter plainte contre les nommés Sandos et Prévôt, dès que j'ai eu reçu votre lettre. Ce magistrat m'a promis de suivre cette affaire, et je ne doute pas qu'il ne m'en rende bon compte; mais vous savez peut-être, monsieur, qu'il y a des jours où les officiers de justice sont en vacance. Il n'en reste alors qu'un ou deux en ville qui ont bien de la peine à faire la police du marché, et qu'on ne peut pas aisément employer à examiner des affaires particulières. Je tâcherai de vous instruire le plus tôt possible des démarches qui auront été faites et de leur succès.

Toute la résidence salue Mme Denis, et vous assure, monsieur, de son respectueux dévouement.

8060. — A M. DE LA HOULIÈRE[2],

COMMANDANT A SALSES.

A Ferney, 22 octobre.

Mon cher neveu à la mode de Bretagne (car vous l'êtes, et non pas mon cousin), apprenez, s'il vous plaît, à prendre les titres qui vous conviennent.

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.
2. Voyez les notes, tome XXXVI, pages 212 et 223.

Vous vous lamentez, dans votre lettre du 20 de septembre, de n'être point brigadier des armées du roi, tandis que vous l'êtes. Fi, que cela est mal de crier famine sur un tas de blé!

Pour vous prouver que vous avez tort de dire que vous n'êtes point brigadier, lisez, s'il vous plaît, la copie de ce que M. le duc de Choiseul a la bonté de m'écrire de sa main potelée et bienfaisante, du 14 d'octobre :

« J'ignorais, mon cher Voltaire, que M. de La Houlière fût votre neveu; mais je savais qu'il méritait de l'être, et d'être brigadier; qu'il nous a bien servis, et qu'il s'occupe d'agriculture, ce qui est encore un service pour l'État, pour le moins aussi méritoire que celui de détruire. Votre lettre m'apprend l'intérêt que vous prenez à M. de La Houlière, et j'ose me flatter que le roi ne me refusera pas la grâce de le faire brigadier à mon premier travail, etc., etc. »

M. Gayot, à qui j'avais pris la précaution d'écrire aussi, me mande :

« Les dispositions du ministre n'ont rien laissé à faire à mes soins pour le succès. J'aurai tout au plus le petit mérite d'accélérer, autant qu'il sera en moi, l'expédition de la grâce accordée, etc., etc. »

Dormez donc sur l'une et l'autre oreille, mon cher petit neveu, et mandez cette petite nouvelle à votre frère. Il est vrai qu'il ne me fit point part du mariage de sa fille ; mais il est fermier général, ce qui est une bien plus grande dignité que celle de brigadier, d'autant plus qu'ils ont des brigadiers à leur service. Il n'y a pas longtemps que M. le brigadier Courtmichon se fit annoncer chez moi : c'était un employé au bureau de la douane.

M^me Denis, qui est véritablement votre cousine, vous fait les plus tendres compliments; je présente mes très-humbles obéissances à madame la brigadière.

### 8061. — A M. DE POMARET [1].

Ferney, 24 octobre.

Je savais bien, monsieur, que vous faisiez de très-bonne prose, et je suis d'autant plus aise que vous fassiez des vers que je ne

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

puis plus en faire. Ma vieillesse et mes maladies m'ont tout enlevé, hors cet amour pour la tolérance dont vous me parlez; ma passion n'est pas malheureuse. J'ai chez moi actuellement deux cents protestants de Genève, avec lesquels mes catholiques vivent comme des frères.

Il est vrai que la ville de Versoy, dans laquelle on doit avoir liberté de commerce et de conscience, n'a pas été commencée au mois de mai comme je l'espérais; mais du moins les rues en sont tracées; tout le terrain est acheté, et le port est presque fini. Ainsi, vous et vos amis, vous pouvez absolument compter sur ce que j'avais l'honneur de vous mander. La première pierre qui sera posée à cette ville sera la plus heureuse époque de ma vie, que je finirai sans regret, quoiqu'au milieu des souffrances.

J'ai l'honneur d'être, etc.

### 8062. — A M. TABAREAU [1].

24 octobre.

J'adressai par la dernière poste, à mon cher philosophe correspondant, un petit paquet pour le graveur de Henri IV, de Louis XIV et de leur barbouilleur. Voici maintenant deux paquets, l'un pour M. Capperonnier et l'autre pour un phycisien qui n'est point du tout de l'avis de M. de Buffon sur les coquilles et sur les montagnes. J'ai pris aussi la liberté de demander la feuille de l'*Ane littéraire*, où une certaine édition est annoncée. J'ai poussé l'indiscrétion jusqu'à demander encore les *Mémoires de Russie* par le général Manstein. C'est un peu abuser de vos bontés; mais puisque je suis en train, j'insiste pour savoir s'il est vrai qu'on a arrêté M. Dupaty, l'avocat général de Bordeaux; je m'y intéresse infiniment.

J'ai lu enfin les canaux et les lettres de M. Linguet. Cet homme est intrépide; il traite Cicéron comme le dernier des hommes, et n'est en rien de l'avis de personne. Paris a donc aussi son Jean-Jacques; mais puisqu'il n'est que Parisien, il n'aura jamais autant de vogue à Paris qu'un étranger.

Je vous ai envoyé aussi un reçu de Chirol. Voilà tout. Le pauvre malade vous embrasse de tout son cœur.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

8063. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 25 octobre.

Madame, Clazomène était autrefois une très-belle ville : Alexandre l'augmenta ; les Turcs l'ont dévastée; mais sous votre empire elle redeviendrait florissante.

La lettre de Votre Majesté impériale du 16-27 septembre me fait tressaillir de joie et frémir d'horreur. Tous ces comtes Orlof sont des héros, et je vous vois la plus heureuse ainsi que la première princesse de l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de Kosloffsky. Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté le portrait de mon héroïne ? mais enfin il est mort en vous servant.

Quel fruit tirerera à la fin Votre Majesté impériale de tout ce carnage dont Moustapha est la seule cause, et dont il doit être aussi las qu'intimidé? Il faut que ce prince soit ensorcelé, si de son sopha il ne demande pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Espagnols sont prêts à se faire la guerre dans les deux mondes, pour une petite île déserte ; mais Votre Majesté combat à présent pour l'empire d'Orient.

On mande de Marseille qu'Ali-bey s'est donné en effet en Égypte un pouvoir dont le padisha Moustapha ne peut plus le priver; mais qu'il n'a pas entièrement rompu avec la Porte ottomane. Cependant je persiste toujours à croire que les provisions ne peuvent plus venir d'Égypte à Constantinople devant votre flotte victorieuse.

Je crois Votre Majesté impériale maîtresse de la mer Noire; ainsi je ne vois que l'Anatolie qui puisse fournir des vivres et des secours à la capitale de votre ennemi.

Je n'en sais certainement pas assez pour oser examiner seulement si votre armée peut passer ou non le Danube; il ne m'appartient que de faire des souhaits. Le bruit se répand que le prince Repnin et le général Bawer ont traversé ce fleuve avec des troupes légères pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux ; mais j'ose être presque sûr que les Turcs ne tiendront pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur s'est emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter, à moins que le temps ne la rassure. Jamais les conquérants du pays que les Turcs occupent aujourd'hui n'ont donné à leurs ennemis le temps de respirer.

Je vois que Votre Majesté les imite parfaitement : il n'y a point d'ailleurs de saisons pour vos soldats; ils peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers Andrinople en novembre.

Plus vos succès sont grands, plus mon étonnement redouble qu'on ne les ait pas secondés, et que la race des Turcs ne soit pas déjà chassée de l'Europe.

Je pense que les plus grands princes se trompent souvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent; et, par une fatalité trop commune, ils ne les suivent presque jamais.

Quoi qu'il en soit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous est pas réservée, elle ne l'est à personne. Je serais très-affligé que Votre Majesté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre âme forte et généreuse me dira que c'est beaucoup; et moi, je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de sang et de trésors prodigués, il faut encore quelque autre chose : les rayons de la gloire des souverains, dans de pareilles circonstances, se comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardon de mes inutiles réflexions. Votre Majesté les excusera, puisque le cœur les dicte, et vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que Votre Majesté impériale daigne agréer avec sa bonté ordinaire ma joie de vos succès, mon admiration pour MM. les comtes Orlof, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des succès encore plus grands, mon profond respect, mon enthousiasme, et mon attachement inviolable.

LE VIEIL ERMITE.

### 8064. — A M. DE LA SAUVAGÈRE[1].

25 octobre, au château de Ferney, par Lyon et Versoy.

Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous envoyer, par la voie de Paris, le petit livre des *Singularités de la Nature*[2]; il y a des choses dans ce petit ouvrage qui sont assez analogues à ce qui se passe dans votre château : je m'en rapporte toujours à la nature, qui

1. Voyez lettre 8028.
2. Tome XXVII, page 125.

en sait plus que nous, et je me défie de tous les systèmes. Je ne vois que des gens qui se mettent sans façon à la place de Dieu, qui veulent créer un monde avec la parole.

Les prétendus lits de coquilles qui couvrent le continent, le corail formé par des insectes, les montagnes élevées par la mer, tout cela me paraît fait pour être imprimé à la suite des *Mille et une Nuits*.

Vous me paraissez bien sage, monsieur, de ne croire que ce que vous voyez; les autres croient le contraire de ce qu'ils voient, ou plutôt ils veulent en faire accroire; la moitié du monde a voulu toujours tromper l'autre : heureux celui qui a d'aussi bons yeux et un aussi bon esprit que vous!

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

### 8065. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG [1].

28 octobre.

Le ciron qui a parlé de Dieu remercie bien sincèrement le brave militaire philosophe qui a daigné faire valoir la théologie de ce ciron. Je vous avoue, monsieur, que vous me rendez un très-grand service. J'ai toujours pensé tout ce que j'ai dit dans ce petit ouvrage [2]. Je le crois honnête, et puisque vous l'approuvez, j'ose le croire utile. Il le sera beaucoup pour moi, s'il parvient à détromper ceux qui m'ont imputé des sentiments dont je suis si éloigné. J'ai trouvé ces trois exemplaires que j'ai l'honneur de vous envoyer, et, si vous me le permettez, j'en chercherai d'autres. Ce malheureux livre du *Système de la Nature* a fait un tort irréparable à la vraie philosophie. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les bons pâtissent pour les méchants.

Tout ce que je souhaite sur la fin de ma vie, monsieur, c'est que vous fassiez beaucoup de revues en Franche-Comté, et que je puisse voir un jour M. le duc et M[me] la duchesse de Choiseul faire leur entrée à Versoy. Je suis pénétré pour vous de la plus respectueuse reconnaissance.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. La réponse à d'Holbach.

## 8066. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 30 octobre.

Une mite qui végète dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent des mondes divers flottant dans l'espace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'esprit et de la matière, des choses possibles et de celles qui ne le sont pas. J'appréhende fort que cette mite n'ait distrait ces deux grands philosophes [1] d'objets plus importants et plus dignes de les occuper. Les empereurs, ainsi que les rois, disparaissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous, qui réunissez tous les genres, vous descendez quelquefois de l'empyrée : tantôt Anaxagore, tantôt Triptolème, vous quittez le Portique pour l'agriculture, et vous offrez sur vos terres un asile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney, dont Voltaire est le législateur, à celle des quakers de Philadelphie [2], auxquels Locke donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre espèce; ce sont des Polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage, et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un asile sur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles, et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre; qu'ils se persécutent et se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur félicité, leur unique ressource [3] est en quelques bonnes âmes qui les recueillent, et les consolent de leurs adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire, à l'armée russe, de mon neveu de Brunswick : le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un poëme épique : c'est *la Conquête du Mexique par Fernand Cortez*. L'ouvrage contient douze chants; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance [4], homme assez déterminé dans ses sentiments, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est* [5].

Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes

1. Voyez le commencement de la lettre 8047.
2. Voyez tome XXII, page 93.
3. « Et troublent mutuellement, autant qu'il est en eux, leur félicité; leur unique ressource.... » (*Édit. de Berlin.*)
4. Frédéric lui-même.
5. C'est le passage de Sénèque souvent cité par Voltaire; voyez tome XXIX, pages 336, 522.

que de la matière animée par le mouvement, et que, dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit, et ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, parce que nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raison peut nous fournir de moins inepte sur son sujet est de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philosophe est très-persuadé que cette intelligence ne s'embarrasse pas plus de Moustapha que du Très-Chrétien; et que ce qui arrive aux hommes l'inquiète aussi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase sans s'en apercevoir.

Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le sable que des roues mettent en mouvement, quoique les roues ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'intelligence suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre service; que nos vices et nos vertus sont relatifs à la société, et qu'il nous suffit des peines et des récompenses que nous en recevons.

S'il y avait ici un sacré tribunal d'inquisition, j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain; mais nous autres huguenots nous sommes privés de cette douce consolation : et puis le feu aurait pu gagner jusqu'à mes habits[1]. J'ai donc, le cœur contrit de ces discours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami; les conciles généraux vous condamnent unanimement; et Dieu le père, qui a toujours les conciles dans ses culottes pour les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet porte la *Somme* de saint Thomas, s'en servira pour vous juger à la rigueur[2]. Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si fortes semonces, repartit qu'il me félicitait de si bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dresser la carte du pays, et de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, surtout pour leur annoncer de bonnes auberges.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies; c'est le cas de dire : *Sauve qui peut!* Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie genevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du *Système de la Nature*[3], et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitants du Nord et de ces contrées.

FÉDÉRIC.

1. « Et puis leur feu aurait pu gagner jusqu'à moi. » (*Édit. de Berlin.*)

2. « Vous condamnent unanimement, ainsi que le saint-père, qui a toujours les conciles à ses ordres, pour les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet sa *Somme* de saint Thomas; vous voyez, mon cher philosophe, qu'indubitablement vous serez quelque beau jour plongé dans la chaudière de Belzébuth. Mon raisonneur... » (*Édit. de Berlin.*)

3. Voyez la note 1, page 153.

8067. — A M. CHRISTIN[1].

31 octobre.

Mon cher petit philosophe, à qui tout Ferney fait les plus tendres compliments, a fait un très-bon article sur le mariage. Il n'est pas possible qu'il ne fasse pas un très-heureux mariage après en avoir si bien parlé.

Il se pourra bien qu'on ne rapporte l'affaire des esclaves qu'après la Saint-Martin. Tant mieux! nous aurons alors le dis, cours de M. Seguier, qui nous sera d'un très-grand secours.

On embrasse tendrement mon cher petit philosophe.

8068. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney.

Je me hâte, monsieur, de vous remercier de vos bontés; je crains que ma lettre ne vous trouve pas dans vos terres du Gévaudan; mais elle vous sera renvoyée à Paris ou à Versailles. Pourquoi n'ai-je pas eu la consolation de rendre mes hommages à ce couple aimable dans ma solitude? Elle est bien triste ; nous y sommes tous malades[2].

Je ne pourrai vous présenter sitôt le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV*. C'est un ouvrage aussi difficile qu'immense. Il y a deux ans que j'y travaille; mais il sera fini bientôt.

Pendant que je fais mes efforts pour élever ce monument à la gloire du roi et de ma patrie, la calomnie prend des pierres pour écraser l'auteur; le jansénisme hurle, les dévots cabalent; on ne cesse de m'imputer des brochures contre des choses que je respecte et dont je ne parle jamais. Les assassins du chevalier de La Barre voudraient une seconde victime; vous ne sauriez croire jusqu'où va la fureur de ces ennemis de l'humanité : la solitude, les maladies, rien ne les désarme, rien ne les apaise; il s'élève une espèce d'inquisition en France, tandis que celle d'Espagne pleure d'avoir les griffes coupées et ses ongles arrachés; ceux même qui méprisent et qui affligent le plus le chef prétendu de l'Église se font une gloire barbare de paraître les

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. Ce billet, auquel on avait cousu jusqu'alors celui du 12 octobre, ne nous semble pas être ici à sa place. Ce qui suit appartient également à une autre époque. (G. A.)

vengeurs de la religion, tandis qu'ils humilient le pape : ils deviennent persécuteurs, pour avoir l'air d'être chrétiens; on immole tout, jusqu'à la raison, à une fausse politique. Adieu, monsieur; j'en dirais trop, je m'arrête. Donnez-moi votre adresse quand vous serez à Paris, et un moyen sûr de vous faire parvenir ce que je pourrai attraper de nouveau et de digne d'être lu par vous; il faut faire un choix dans la multitude des brochures qui viennent de Hollande.

Adieu, couple aimable; je vous souhaite à tous deux un bon voyage. Agréez mes respectueux sentiments.

LE VIEIL ERMITE.

### 8069. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

1er novembre.

Ah! ah! mon héros est aussi philosophe! il a mis le doigt dessus, il a découvert tout d'un coup le pot aux roses. Je ne suis pas étonné qu'il juge si bien de Cicéron, mais je suis surpris qu'au milieu de tant d'affaires et de plaisirs qui ont partagé sa vie, il ait eu le temps de le lire. Il l'a lu avec fruit, il le définit très-bien. L'auteur du *Système de la Nature* est encore plus bavard; et le système fondé sur des anguilles faites avec de la farine est digne de notre pauvre siècle.

Cette fausse expérience n'avait point été faite du temps de Mirabaud; et Mirabaud, notre secrétaire perpétuel, était incapable d'écrire une page de philosophie.

Quel que soit l'auteur[1], il faut l'ignorer; mais il était pour moi de la plus grande importance, dans les circonstances présentes, qu'on sût que je n'approuve pas ses principes. Je suis persuadé d'ailleurs que mon héros n'est pas mécontent de la modestie de ma petite *drôlerie*[2]. Je lui aurais bien de l'obligation, et il ferait une action fort méritoire, si, dans ses goguettes avec le roi, il avait la bonté de glisser gaiement, à son ordinaire, que j'ai réfuté ce livre qui fait tant de bruit, et que le roi lui-même a donné à M. Seguier pour le faire ardre[3].

Au reste, je pense qu'il est toujours très-bon de soutenir la doctrine de l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur; la

1. Le baron d'Holbach; voyez tome XVIII, page 369.
2. Ce mot du *Bourgeois gentilhomme* (acte I, scène II) désigne la brochure dont il est parlé page 153.
3. *Ardre* ou *ardoir*, vieux mot signifiant *brûler*.

société a besoin de cette opinion. Je ne sais si vous connaissez ce vers[1] :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Le saut est grand de Dieu à la comédie : je sais bien que ce *tripot* est plus difficile à conduire qu'une armée ; les gens tenant la comédie et les gens tenant le parlement sont un peu difficiles, mais, en tout cas, je vous envoie une pièce qui m'est tombée entre les mains, et dans laquelle j'ai corrigé quelques vers ; elle m'a paru mériter d'être ressuscitée ; c'est la première du théâtre français[2]. Ne peut-on pas rajuster les anciens habits, quand on n'en a pas de nouveaux ? Lekain sait son rôle de Massinisse, et cela pourrait vous amuser à Fontainebleau : car enfin il faut s'amuser, et plaisir vaut mieux que tracasserie.

Je ne suis plus fait ni pour avoir du plaisir, ni pour en donner : mes maladies augmentent tous les jours ; mais mon tendre attachement pour vous ne diminue pas, et mon cœur sera plein de vous jusqu'à mon dernier soupir.

### 8070. — A M. LE BARON GRIMM.

Ferney, 1er novembre.

Mon cher prophète, je suis toujours Job, quoi que vous en disiez : car qui souffre est Job, et tout lit est fumier. J'avoue que vous ne ressemblez point aux amis de Job, et bien m'en prend : c'est vous que je dois remercier des lettres des rois de Prusse et de Pologne ; c'est à la manière dont vous leur parlez de moi que je dois celle dont ils en parlent.

Mon cher prophète, vous avez beau rire, les oraisons funèbres de l'évêque du Puy[3] ne vaudront jamais celles de Bossuet ; les pièces de Racine seront toujours mieux écrites que celles de Crébillon ; Boileau l'emportera sur les pièces de vers qu'on nous donne ; le style de Pascal sera meilleur que celui de Jean-Jacques ; les tableaux du Poussin, de Lesueur et de Lebrun, l'emporteront encore sur les tableaux du salon ; et sans les deux frères D...[4], je ne sais pas trop ce que deviendrait notre siècle.

1. C'est le 22e de l'*Épître à l'auteur du livre des Trois Imposteurs* ; voyez tome X, page 403.
2. La *Sophonisbe* de Mairet ; voyez tome VII, page 38.
3. Voyez tome XII, page 562 ; et XLVI, 113.
4. Diderot et d'Alembert.

Il y a une distance immense entre les talents et l'esprit philosophique, qui s'est répandu chez toutes les nations. Cet esprit philosophique aurait dû retenir l'auteur du *Système de la Nature*; il aurait dû sentir qu'il perdait ses amis, et qu'il les rendait exécrables aux yeux du roi et de toute la cour. Il a fallu faire ce que j'ai fait; et si l'on pesait bien mes paroles, on verrait qu'elles ne doivent déplaire à personne.

J'envoie à mon prophète des rogatons dépareillés[1] qui me sont tombés sous la main.

Je reçois dans ce moment une lettre charmante de ma philosophe[2]. J'aurai l'honneur de lui écrire sitôt que mes maux me donneront un moment de relâche.

## 8071. — DE CATHERINE II[3],

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Novembre 1770.

Je n'ai pour aujourd'hui presque aucune nouvelle à vous mander; je répondrai simplement à votre lettre du 2 octobre pour vous dire que le lieutenant général Berg, qui tient avec son corps la distance depuis Taganrog jusqu'au Borysthène, a pensé prendre prisonnier le kan de Crimée, qui d'Otchakof voulait passer à Pérécop, d'où on avait envoyé du monde à sa rencontre.

Le reste de ses équipages a été pris, et son monde tué, dispersé ou fait prisonnier. Lui-même s'est jeté dans Otchakof. On peut le compter sans se tromper pour un prince dévalisé de la bonne façon, car une partie de ses sujets, les trois hordes de Belgorod et du Boudjak, qui habitent entre le Dniester et le Danube, et celle d'Edissan, qui se tient entre le Dniester, le Borysthène, Otchakof et Bender, se sont déclarées pour la Russie. La Crimée lui reste, mais les esprits y sont divisés; une grande partie penche pour nous; l'autre, pour la paix, et personne n'a envie de se battre, parce qu'ils voient que leur plus grand appui, les Turcs, sont mis hors d'état de les secourir.

Moustapha pense, dit-on, tout de bon de se retirer à Andrinople; il veut commander en personne l'année qui vient. Ce prince se laisse bercer encore, à l'heure qu'il est, de la douce pensée que nous serons incapables de soutenir la guerre encore deux campagnes. Le pauvre homme ignore qu'au

1. La brochure intitulée *Dieu*, etc.; voyez page 153.
2. M[me] d'Épinai.
3. Réponse à la lettre de Voltaire du 2 octobre. Cette lettre, publiée dans la *Collection de Documents Mémoires et Correspondances* de la Société impériale de Russie, tome XV, page 51, n'est pas dans les précédentes éditions de Voltaire.

commencement de ce siècle, où la Russie était moins riche, et où, pour ainsi dire, elle connaissait moins ses ressources, elle a cependant été en guerre pendant trente ans consécutifs. Il fera comme il lui plaira; la guerre et la paix sont à son choix. J'aime la paix, mais les grands événements de la guerre ne me déplaisent point.

Vous conviendrez que cette campagne est une des plus jolies qu'on puisse faire; elle me console du chagrin de voir qu'on a à Paris des carrosses, des surtouts de dessert, des chœurs de nouvelle mode, charmants et bruyants, et que vos danseuses allemandes dansent mieux que mes italiennes. Je sais aussi qu'on y meurt de faim. En Russie tout va le train ordinaire : il y a des provinces où l'on ignore presque que depuis deux ans on est en guerre. On ne manque de rien nulle part; l'on chante le *Te Deum,* l'on danse et l'on se réjouit.

Je suis bien sensible, monsieur, à vos politesses et à celles de M. d'Alembert. Mes armées sont entrées en quartiers d'hiver. Elles ne sauraient aller aussi vite que vous le souhaitez, parce que dans les vingt-quatre heures il faut reposer une fois et manger deux. L'année qui vient, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

En attendant je suis occupée bien agréablement par la présence du prince Henri de Prusse, dont assurément le mérite répond à sa grande réputation. Il me paraît qu'il ne se déplaît pas tout à fait ici. Nous parlons souvent de vous. Adieu, monsieur, vivez les années de Mathusalem, et soyez assuré de mon amitié.

### 8072. — A M. D'ALEMBERT.

2 novembre.

Mon cher philosophe, j'aurais bien embrassé votre voyageur qui m'apportait une lettre de vous, mais j'étais dans un accès violent des maux qui m'accablent sans cesse.

Un grand mal moral, qui pourra bien aller jusqu'au physique, c'est la publication du *Système de la Nature*. Ce livre a rendu tous les philosophes exécrables aux yeux du roi et de toute la cour. M. Seguier, que j'ai vu, n'a rien fait que par un ordre exprès du roi. L'éditeur de ce fatal ouvrage a perdu la philosophie à jamais dans l'esprit de tous les magistrats et de tous les pères de famille, qui sentent combien l'athéisme peut être dangereux pour la société.

J'ignore si les *Questions sur l'Encyclopédie* oseront paraître. Les esprits sont tellement irrités qu'on prendra pour athée quiconque n'aura pas de foi à sainte Geneviève et à saint Janvier[1]. En tout cas, voilà deux feuilles d'épreuves que je soumets à vos

1. Voyez tome XIII, pages 96-97.

lumières. L'ouvrage, en général, est fort médiocre ; mais il y a des articles curieux.

Les progrès de l'impératrice, dont vous me parlez, augmentent tous les jours. Si son armée passe le Danube, je crois l'empire ottoman détruit, et l'Europe vengée.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher ami : les malades ne peuvent écrire de longues lettres.

Cependant encore un mot : je vous demande en grâce de me dire des nouvelles de la Lerouge[1].

8073. — A M. D'ALEMBERT.

5 novembre.

Mon cher et grand philosophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit sans souffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit sans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens si affreuse.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont servi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'est vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de Danemark. Si ce n'est pas vous qui lui avez écrit, c'est vous qui lui avez parlé quand il était à Paris, et c'est à vous que je dois sa belle souscription pour la statue.

Nous avons pour nous, mon cher philosophe, toutes les puissances du Nord ; *sed libera nos a* domino[2] *meridiano*. Le midi est encore encroûté comme les soleils de Descartes ; ce ne sont pas des avocats généraux de nos provinces méridionales dont je parle ; vous allez d'un M. Duché à un M. de Castilhon. Grenoble se vante de M. Servan ; il est impossible que la raison et la tolérance ne fassent de très-grands progrès sous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je respecte fort son parlement, mais il n'a personne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquents dont je vous parle.

Je serai très-vivement affligé s'il est vrai que mon Alcibiade[3], dans sa vieillesse, persécute mon jeune Socrate[4] de Bordeaux. Ou je suis bien trompé, ou mon Socrate est un philosophe intrépide.

1. Voyez tome XVIII, page 276.
2. Dans le psaume xc, verset 6, au lieu de *domino*, on lit *dæmonio meridiano* : voyez tome XII, page 483.
3. Richelieu.
4. Dupaty.

Vous me mandez qu'il est gai dans son château; mais moi, je m'attriste en songeant qu'il suffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magistrat plein de vertu et de mérite: mais comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé Terray pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois Palissot encore à Genève, et je suppose qu'il y fait imprimer un recueil de ses ouvrages; il se pourrait bien faire que cette entreprise ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute force se faire des ennemis célèbres; c'est un assez mauvais parti.

M. de Condorcet m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'esprit et d'agrément, et de bonté pour moi.

Je vous expliquerai, dans quelque temps, l'affaire[1] dont il s'agit avec M. de Castilhon; elle peut être très-glorieuse pour lui, et sûrement vous vous y intéresserez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail; cela serait peut-être un peu long, et je suis trop malade.

Mme Denis vous présente toujours ses regrets, et à M. de Condorcet; aussi fais-je, et du fond de mon cœur; mais il n'est pas juste que nous vous possédions seuls; *oportet fruatur fama sui*[2].

### 8074. — A M. TABAREAU[3].

5 novembre.

Voici, mon cher correspondant, un mémoire que les esclaves des chanoines de Saint-Claude, en Franche-Comté, envoient à leur avocat au conseil pour tâcher de jouir des droits de l'humanité; et, comme vous êtes l'homme du monde le plus humain, je me flatte que vous voudrez bien faire parvenir le paquet à sa destination.

Vous me feriez un très-grand plaisir de m'apprendre quel est le protecteur de l'homme en question dont vous m'envoyez la feuille; on pourrait très-aisément ouvrir les yeux au protecteur et obtenir sa faveur, en lui faisant connaître la vérité.

Mille remerciements.

1. Il en a déjà parlé dans la lettre 8055; mais il n'en reparle plus.
2. C'est le *fruiturque fama sui* de Tacite, *Annales*, II, 13.
3. Éditeurs, Bavoux et François.

## 8075. — A MADAME D'ÉPINAI.

6 novembre.

La fièvre me prit, madame, dans le temps que j'allais vous écrire. Il n'est pas étrange qu'on ait le sang en mouvement quand on est occupé de vous. Franchement, je suis bien malade; mais le plaisir de vous répondre fait diversion.

Oui, madame, j'ai lu le troisième volume[1] qui contient la réfutation du Pernety, et je sais très-bon gré à ce Pernety de nous avoir valu un si bon livre.

Comment pouvez-vous me dire que je ne connais point l'abbé Galiani! est-ce que je ne l'ai pas lu? par conséquent je l'ai vu. Il doit ressembler à son ouvrage comme deux gouttes d'eau, ou plutôt comme deux étincelles. N'est-il pas vif, actif, plein de raison et de plaisanterie? Je l'ai vu, vous dis-je, et je le peindrais.

On fait actuellement un petit *Dictionnaire encyclopédique*[2], où il n'est pas oublié à l'article *Blé*.

Le mot d'impôt, et tout ce qui a le moindre rapport à cette espèce de philosophie, me fait frémir, depuis que le philosophe M. l'abbé Terray m'a pris deux cent mille francs, qui faisaient toute ma ressource, et que j'avais en dépôt chez M. de La Borde. Il n'y a que vous, madame, qui puissiez me faire supporter la philosophie sur la finance, parce que sûrement vous mettrez des grâces dans tout ce qui passera par vos mains.

Je veux croire qu'on a très-bien raisonné; mais le pain vaut quatre à cinq sous la livre au cœur du royaume, et à l'extrémité où je suis.

L'idée qu'on ne nous charge que parce que nous sommes utiles est très-vraie. On ne fait porter des fardeaux qu'aux bêtes de somme, et Dieu nous a faits chevaux et ânes. Si nous étions oiseaux, on s'amuserait à nous tirer en volant.

En voilà trop pour un pauvre vieillard qui n'en peut plus, et qui est entre les mains des contrôleurs généraux et des apothicaires.

Mes compliments à vos beaux yeux, ma charmante philosophe, quoique les miens ne voient goutte. Mille respects.

1. L'abbé Pernety (Antoine-Joseph), né en 1716, mort en 1801, avait publié un *Examen des Recherches philosophiques sur l'Amérique*, 1770, in-12. De Pauw publia, en réponse, *Défense des Recherches sur les Américains*, 1770, in-8°, qui forme le troisième volume de son ouvrage.

2. Les *Questions sur l'Encyclopédie*, qui sont fondues dans le *Dictionnaire philosophique*. L'article BLÉ est au tome XVIII.

8076 — A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

6 novembre.

Auriez-vous jamais, monsieur, dans vos campagnes en Flandre et en Allemagne, porté les *Satires* de Perse dans votre poche? Il y a un vers qui est curieux, et qui vient fort à propos :

Minimum est quod scire laboro :
De Jove quid sentis?
(Sat. II, v. 17.)

(Il ne s'agit que d'une bagatelle : que pensez-vous de Dieu?)

Vous voyez que l'on fait de ces questions depuis longtemps. Nous ne sommes pas plus avancés qu'on n'était alors. Nous savons très-bien que telles ou telles sottises n'existent pas, mais nous sommes fort médiocrement instruits de ce qui est. Il faudrait des volumes, non pas pour commencer à s'éclaircir, mais pour commencer à s'entendre. Il faudrait bien savoir quelle idée nette on attache à chaque mot qu'on prononce. Ce n'est pas encore assez : il faudrait savoir quelle idée ce mot fait passer dans la tête de votre adverse partie. Quand tout cela est fait, on peut disputer pendant toute sa vie sans convenir de rien.

Jugez si cette petite affaire peut se traiter par lettres. Et puis vous savez que quand deux ministres négocient ensemble, ils ne disent jamais la moitié de leur secret.

J'avoue que la chose dont il est question mérite qu'on s'en occupe très-sérieusement; mais gare l'illusion et les faiblesses!

Il y a une chose peut-être consolante : c'est que la nature nous a donné à peu près tout ce qu'il nous fallait ; et si nous ne comprenons pas certaines choses un peu délicates, c'est apparemment qu'il n'était pas nécessaire que nous les comprissions.

Si certaines choses étaient absolument nécessaires, tous les hommes les auraient, comme tous les chevaux ont des pieds. On peut être assez sûr que ce qui n'est pas d'une nécessité absolue pour tous les hommes, en tous les temps et dans tous les lieux, n'est nécessaire à personne. Cette vérité est un oreiller sur lequel on peut dormir en repos ; le reste est un éternel sujet d'arguments pour et contre.

Ce qui n'admet point le pour et le contre, monsieur, ce qui est d'une vérité incontestable, c'est mon sincère et respectueux attachement pour vous.

LE VIEUX MALADE.

## 8077. — A CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 6 novembre.

Madame, si Bender est pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très-humbles actions de grâces à Votre Majesté impériale : car, dans mon lit, où je suis malade, je n'ai d'autre plaisir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes est mon restaurant.

On confirme encore de Marseille qu'Ali-bey est roi d'Égypte, et qu'il s'est emparé d'Alexandrie, où il établit déjà un commerce considérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaise à la vierge Marie, à qui Ali-bey ne croit point du tout, que tout cela soit exactement vrai !

Ce qui me fait une peine extrême, c'est que vos troupes victorieuses ne sont point encore dans Andrinople. Votre Majesté dira que je suis un vieillard bien impétueux que rien ne peut satisfaire : que vous avez beau, pour me faire plaisir, battre Moustapha tous les jours, que je ne serai content que lorsque vous serez sur les bords de l'Euphrate. Eh bien ! madame, cela est vrai. La Mésopotamie est un pays admirable ; on peut s'y transporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monseigneur le prince Henri y est bien ! Oui, mais c'est un héros, quoiqu'il ne soit pas un géant : il est juste qu'il voie l'héroïne du Nord, car il est aussi aimable qu'il est grand général.

Au reste, madame, je suppose qu'Ali-bey garde l'Égypte en dépôt à Votre Majesté impériale : car ma passion veut encore vous donner l'Égypte, afin que votre Académie des sciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaisse bien les antiquités de ce pays-là, et c'est ce que probablement on ne fera jamais sous un Ali-bey.

On dit que la peste est à Constantinople. Il faut que Moustapha ait fait le dénombrement de son peuple, car Dieu d'ordinaire envoie la peste aux rois qui ont voulu savoir leur compte. Il en coûta soixante-dix mille Juifs au bon roi David[1], et il n'y avait pas grande perte. J'espère que Votre Majesté chassera bientôt de Stamboul la peste et les Turcs.

1. III, livre des *Rois*, chap. XXIV, verset 15.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté impériale, du fond de mon désert et de mon néant, avec le plus profond respect, et une passion qui ne fait que croître et embellir.

8078. — A M. TABAREAU[1].

10 novembre.

Mon cher correspondant, voulez-vous bien ajouter à vos faveurs celle de me dire quel est l'homme de Toulouse qui protége La Beaumelle? Comptez que je n'abuserai pas de votre confidence.

Les *Mémoires* de Manstein ont été imprimés en pays étranger, mais je ne sais où. Je les avais vus autrefois; je les avais même corrigés : ils étaient fort vrais et assez curieux. Les mémoires de Catherine le seront bien davantage. Je ne désespère pas qu'au printemps prochain elle ne soit dans Constantinople. On confirme que Moustapha a perdu l'Égypte : il est bon qu'un peuple ennemi des arts soit enfin chassé de l'Europe.

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire rendre cette lettre à M. Saurin?

8079. — A M. VASSELIER[2].

A Ferney, 10 novembre.

Vous m'avez écrit une lettre charmante, mon cher correspondant; vous blâmez également et le *Système de la Nature* et le système du réquisitoire. Il me semble que tous les honnêtes gens pensent comme vous. Leur mot de ralliement est Dieu et la Tolérance. Il faut que vous soyez d'une bien bonne religion pour tolérer mes importunités. Voici encore un paquet que je vous supplie de vouloir bien faire parvenir, franc de port, à un homme qui aime la lecture et qui n'est pas riche.

J'embrasse de tout mon cœur M. Tabareau; je ne le sépare jamais de vous.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

### 8080. — A M. SAURIN.

A Ferney, 10 novembre.

Votre épître, mon cher confrère, est aussi philosophique qu'ingénieuse[1] ; elle est surtout d'un bon ami : vous avez raison sur tous les points, hors sur ce qui me regarde.

Je sais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raison, puisqu'en effet on a des soldats de robe longue payés uniquement pour servir contre elle ; mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des asiles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, son empire est assuré.

On peut longtemps, chez notre espèce,
Fermer la porte à la raison ;
Mais dès qu'elle entre avec adresse,
Elle reste dans la maison,
Et bientôt elle en est maîtresse.

Son ennemi perd de son crédit chaque jour, de Moscou jusqu'à Cadix. Les moines ne gouvernent plus, quoiqu'un moine soit devenu pape[2]. J'ai été très-fâché qu'on ait poussé trop loin la philosophie. Ce maudit livre du *Système de la Nature* est un péché contre nature. Je vous sais bien bon gré de réprouver l'athéisme, et d'aimer ce vers[3] :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.

Les ennemis des causes finales m'ont toujours paru plus hardis que raisonnables. S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils disent, sans hésiter, que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le soleil soit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire[4]. Je tâcherai de vous les faire

1. Il s'agit sans doute de l'*Épître sur la Vérité,* qui fut imprimée en 1772.
2. Clément XIV avait été franciscain ; voyez tome XII, page 336.
3. C'est le vers 22 de l'*Épître à l'auteur du livre des Trois Imposteurs ;* voyez tome X, page 403.
4. Les *Questions sur l'Encyclopédie.*

parvenir au plus tôt. Je les crois sages; mais ils n'en seront pas moins persécutés.

Je suis tout glorieux du baiser de Mme Saurin; elle est bien hardie à cent lieues : elle n'oserait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été heureux pendant quinze jours : j'ai eu M. d'Alembert et M. de Condorcet; ce sont là de vrais philosophes.

Adieu, vous qui l'êtes; conservez-moi votre amitié.

### 8081. — DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME[1].

A Potsdam, le 12 novembre.

Je vous admire, monsieur, depuis que je vous lis; mais je ne songeais pas à vous le dire : vous êtes trop accoutumé à ce sentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins résister à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure : j'ai vu, avec un extrême plaisir, que la même plume qui travaille depuis si longtemps à frapper la superstition et à ramener la tolérance s'occupe aussi à renverser le funeste principe du *Système de la Nature.*

Personne n'est plus capable que vous, monsieur, de réfuter ce malheureux livre avec succès, de démêler le faux et le monstrueux d'avec les excellentes choses qu'il renferme; et de montrer combien l'idée d'un Dieu intelligent et bon est nécessaire au bien général de la société et au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans plusieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puisque je me suis permis le plaisir de m'entretenir avec vous, souffrez, monsieur, que je vous demande, pour ma seule instruction, si en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées sur la nature de l'âme. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force, et la beauté de *la Henriade.* Votre corps a-t-il donc conservé aussi la vigueur qu'il avait lors du poëme de la Ligue? Je n'aime pas à me perdre dans des raisonnements de métaphysique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, et qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette souvent, monsieur, en vous lisant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre conversation dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Prusse, mon père, vous estimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ses sentiments. J'embrasserai avec plaisir les occasions de vous en donner des preuves, et de vous convaincre combien sincèrement je suis, monsieur, votre très-affectionné ami.

FÉDÉRIC-GUILLAUME, prince de PRUSSE.

1. Voyez une note sur la lettre 8032.

8082. — A M. COLINI.

Ferney, 13 novembre.

Je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer encore deux médaillons en plâtre[1], pareils à celui dont vous m'avez gratifié; mais je ne veux les avoir qu'en payant, et je vous supplie d'en faire le prix. Je vous demande en grâce d'y faire travailler avec la plus grande célérité.

Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

8083. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 16 novembre.

Madame, je voudrais amuser notre bienfaitrice philosophe, et je crains fort de faire tout le contraire. L'auteur de cette *Épître au roi de la Chine*[2] dit qu'il est accoutumé à ennuyer les rois : cela peut être, je l'en crois sur sa parole; mais il ne faut pas pour cela ennuyer madame la philosophe grand'maman, qui a plus d'esprit que tous les monarques d'Orient; car pour ceux d'Occident, je n'en parle pas.

Si, malgré mes remontrances, Sa Majesté chinoise veut venir à Paris, je lui conseillerai, madame, de se faire de vos amis, et de tâcher de souper avec vous; je n'en dirai pas autant à Moustapha. Franchement, il ne m'en paraît pas digne; je le crois d'ailleurs très-incivil avec les dames, et je ne pense pas que ses eunuques lui aient appris à vivre.

Si, par un hasard que je ne prévois pas, cette *Épître au roi de la Chine* trouvait un moment grâce devant vos yeux, je vous dirais : Envoyez-en copie pour amuser votre petite-fille, supposé qu'elle soit amusable, et qu'elle ne soit pas dans ses moments de dégoût.

Pour réussir *chez elle*, il faut prendre son temps[3].

Puissé-je, madame, prendre toujours bien mon temps en vous présentant le profond respect, la reconnaissance et l'attachement du vieil ermite de Ferney!

1. Voyez lettre 8056.
2. Tome X, page 412.
3. Vers 107 de l'*Épître au roi de la Chine;* voyez tome X, page 419.

8084. — A M. CHRISTIN[1].

16 novembre.

Mon très-cher petit philosophe, la Saint-Martin est passée sans que le procès des tyrans et des esclaves ait été rapporté. J'écris à M. l'avocat général Seguier pour le prier de vouloir bien communiquer à M. Cherry son plaidoyer et ses conclusions, suivant lesquelles lesdits tyrans de Saint-Claude furent condamnés, il y a dix ans, dans un cas à peu près semblable. Il affirmait dans son discours qu'il n'y a plus d'esclaves en France, et c'est la jurisprudence du parlement de Paris. C'est ce que je représente de toutes mes forces au ministère. Dites bien à vos chers esclaves que je travaillerai pour eux jusqu'au moment de la décision, et qu'il faut absolument qu'ils soient libres.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

8085. — A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney, 16 ou 17 novembre.

Votre lettre de Cirey, monsieur, adoucit les maux qui sont attachés à ma vieillesse. J'aimerai toujours le maître du château, et je n'oublierai jamais les beaux jours que j'y ai passés. Je vous sais très-bon gré d'être attaché à votre colonel, qui est assurément un des plus estimables hommes de France[2]. Je l'ai vu naître, et il a passé toutes mes espérances.

Je ne sais comment je pourrai vous faire tenir la petite réponse au *Système de la Nature*[3]; ce n'est point un ouvrage qui puisse être imprimé à Paris. En rendant gloire à Dieu, il dit trop la vérité aux hommes. Il leur faut un dieu aussi impertinent qu'eux; ils l'ont toujours fait à leur image. Paris s'amuse de ces disputes comme de l'opéra-comique. Il a lu le *Système de la Nature* avec le même esprit qu'il lit de petits romans; au bout de trois semaines on n'en parle plus. Il y a, comme vous le dites, des morceaux d'éloquence dans ce livre; mais ils sont noyés dans des déclamations et dans des répétitions. A la longue, il a le secret d'ennuyer sur le sujet le plus intéressant.

La chanson que vous m'envoyez doit avoir beaucoup mieux

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. M. le duc du Châtelet. (K.)
3. Voyez ci-dessus, page 153.

réussi. Je suis bien aise qu'elle soit en l'honneur de l'homme du monde à qui je suis le plus dévoué, et à qui j'ai le plus d'obligations[1]; j'ose être sûr que les niches qu'on a voulu lui faire ne seront que des chansons. S'il me tombe entre les mains quelque rogaton qui puisse vous amuser, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Je suis à vous tant que je serai encore un peu en vie.

### 8086. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 20 novembre.

Madame, Votre Majesté impériale l'avait bien prévu, vos ennemis n'ont servi qu'à votre gloire, et, de quelque manière que vous finissiez cette grande guerre, votre gloire ne sera point passagère. Victorieuse et législatrice à la fois, vous avez assuré l'immortalité à votre nom. Je suis un peu affligé, en qualité de Français, d'entendre dire que c'est un chevalier de Tott qui fortifie les Dardanelles. Quoi! c'est ainsi que finissent les Français, qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait Godefroi de Bouillon si cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne?

On parle toujours de peste en Allemagne : on la craint, on exige partout des billets de santé; et l'on ne songe pas que si on avait aidé Votre Majesté à chasser cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chassé la peste avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraisonnable. Il me semble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté : c'est le sort de la plupart des ministères.

On se prépare à la guerre en France, et on espère la paix, dont on a le plus grand besoin. Il serait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puisse la guerre contre Moustapha finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour trente ans! Puisse Votre Majesté impériale jouir d'un triomphe très-durable, et pacifier la Pologne après avoir écrasé la Turquie!

Vous avez deux voisins qui font des vers, le roi de Prusse et le roi de la Chine; Frédéric en a déjà fait pour vous : j'en attends de Kien-Long.

1. Le duc de Choiseul.

Je me mets à vos pieds victorieux, et plus blancs que ceux de Moustapha, avec le plus profond respect et la plus grande passion.

### 8087. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 21 novembre.

Sire, Votre Majesté peut-être ciron ou mite[1] en comparaison de l'éternel Architecte des mondes, et même des divinités inférieures qu'on suppose avoir été instituées par lui, et dont on ne peut démontrer l'impossibilité; mais, en comparaison de nous autres chétifs, vous avez été souvent aigle, lion et cygne. Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme sa porte aux autres rats indigents ; vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonaises persécutées ; vous devez vous connaître plus qu'aucune mite de l'univers en toute espèce de gloire ; mais celle dont vous vous couvrez à présent en vaut bien une autre.

Il est bien vrai que la plupart des hommes se ressemblent, sinon en talents, du moins en vices, quoique, après tout, il y ait une grande différence entre Pythagore et un Suisse des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de Brunswick[2] était donc aussi des vôtres ; il faisait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majesté peut juger si je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne sache rien du grand secret de la nature, tout mort qu'il est. Votre abominable homme, qui est si sûr que tout meurt avec nous, pourrait bien avoir raison, ainsi que l'auteur de l'*Ecclésiaste*, attribué à Salomon, qui prêche cette opinion en vingt endroits; ainsi que César et Cicéron, qui le déclarent en plein sénat[3]; ainsi que l'auteur de *la Troade*[4], qui le disait sur le théâtre à quarante ou cinquante mille Romains; ainsi que le pensent tant de méchantes gens aujourd'hui; ainsi qu'on semble le prouver quand on dort d'un profond sommeil, ou quand on tombe en léthargie.

1. Voyez la lettre 8066.
2. Voyez lettre 8047.
3. Ces mots « ainsi que César et Cicéron, qui le déclarent en plein sénat », omis par Beuchot, sont tirés de l'édition de Kehl.
4. Sénèque. Voltaire a souvent cité et traduit les vers de Sénèque sur la mort; voyez tome XXV, page 43 ; XXVIII, 155; XXIX, 336, 522.

Je ne sais pas ce que pense Moustapha sur cette affaire; je pense qu'il ne pense pas, et qu'il vit à la façon de quelques Moustaphas de son espèce. Pour l'impératrice de Russie et la reine de Suède votre sœur, le roi de Pologne, le prince Gustave, etc., j'imagine que je sais ce qu'ils pensent. Vous m'avez flatté aussi que l'empereur était dans la voie de la perdition; voilà une bonne recrue pour la philosophie. C'est dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéressant; bientôt on sera réduit à aimer Dieu pour lui-même, sans crainte et sans espérance, comme on aime une vérité mathématique; mais cet amour-là n'est pas de la plus grande véhémence : on aime froidement la vérité.

Au surplus, votre abominable homme n'a point de démonstration, il n'a que les plus extrêmes probabilités. Il faudrait consulter Ganganelli; on dit qu'il est bon théologien : si cela est, les apparences sont qu'il n'est pas un parfait chrétien; mais le madré ne dira pas son secret; il fait son pot à part, comme le disait le marquis d'Argenson d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématiques, soyez bien persuadé, sire, que, de toutes les vérités probables, la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, et que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois comme les plus petits Welches.

### 8088. — A M. D'ALEMBERT.

23 novembre.

De tous les malades, mon cher philosophe, le plus ambulant c'est vous, et le plus sédentaire c'est moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Toulouse, si tolérant, a fait mourir par son intolérance le pauvre abbé Audra, l'intime ami de l'abbé *Mords-les* et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui[1], et a sollicité sa destitution de la place de professeur en histoire, qui lui valait plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le transport au pauvre abbé; il est mort au bout de quatre jours : je viens d'en apprendre la nouvelle; on me l'avait cachée pendant plus de six semaines[2]. Vous voyez, mon cher ami, que les philosophes n'ont pas beau jeu en France.

1. Voyez tome XI, page 497.
2. Voyez tome XLVI, page 235.

Voici une petite persécution à la Décius contre notre primitive Église ; mais nous avons pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice Catherine II, le roi de Prusse, le roi de Danemark, la reine de Suède et son fils, beaucoup de princes de l'Empire, et toute l'Angleterre. Dieu aura toujours pitié de son troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner pour successeur à Moncrif[1] M. Gaillard, au lieu d'un archevêque, à condition qu'il ne parlera pas des cantiques sacrés que ce Moncrif faisait pour la reine. Ne m'oubliez pas auprès de votre compagnon de voyage ; et quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi si vous êtes revenu en bonne santé. Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

8089. — A M. DE LA CROIX[2].

Ferney, 23 novembre.

J'ignorais, monsieur, la triste fin de notre ami l'abbé Audra ; elle me pénètre de douleur. Je lui avais écrit il n'y a pas quinze jours : la lettre doit être au bureau de la poste. Nous vous aurons grande obligation, le mort et moi (supposé que les morts soient sensibles), de vouloir bien la retirer. Je ne manquerai pas d'écrire à M. le premier président Niquet ; mais je crois que votre mémoire fera beaucoup plus d'effet que toutes les lettres du monde. Vous servez la cause de Sirven avec autant de générosité que d'éloquence ; je prendrai et tâcherai de faire vendre des exemplaires.

Il est très-vrai qu'on a beaucoup de peine à vivre actuellement vers la Suisse ; le blé est d'une cherté excessive, ainsi que dans notre petite province : le setier de Paris vaut plus de cinquante francs dans nos quartiers. Je vais tâcher de soulager les filles de Sirven, et les engager à attendre la décision. Je doute fort que monsieur le procureur général soit favorable à Sirven ; mais je suis très-sûr que vous lui concilierez tous les suffrages. La mort de ce pauvre abbé Audra n'a fait qu'augmenter votre zèle. Je pleure sa perte ; ma consolation est que Sirven a trouvé en vous un protecteur qui ne l'abandonnera point.

J'ai l'honneur d'être, etc.

1. Mort le 12 novembre 1770, à quatre-vingt-trois ans.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

## 8099. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

23 novembre.

Comment, monsieur, c'est vous qui m'accusez d'inégalité et de caprice! Vous écrivez à la grand'maman[2], en lui envoyant votre épître, que, par parenthèse, j'avais déjà lue quand elle l'a reçue :

« Si cette épître trouvait grâce devant vos yeux, je vous dirais : Envoyez-en copie pour amuser votre petite-fille, supposez qu'elle soit amusable, et qu'elle ne soit pas dans ses moments de dégoût. Pour réussir chez elle, il faut prendre son temps. »

Je conviens que je suis peu amusable, que l'on me procure souvent des moments de dégoût : c'est un inconvénient qui ne m'arrivera jamais par vous; mais que vous ayez besoin de prendre votre temps avec moi pour réussir, vous devez savoir que ce temps dure depuis quelque temps; il y a un peu plus de cinquante ans que vous en faites l'épreuve. Rougissez donc, monsieur, de recevoir des impressions par vos nouvelles connaissances contre la plus ancienne et la meilleure de vos amies. Votre livrée[3] me hait, je sais bien pourquoi.

> Je n'ai point devant eux pu fléchir les genoux,
> Ni leur rendre un honneur que je ne rends qu'à vous.

Ne les écoutez plus, et ne donnez point à la grand'maman occasion de croire que vous êtes ingrat et injuste : elle est témoin de mon amitié et de mon admiration pour vous; repentez-vous, et vous obtiendrez votre pardon.

Votre épître est charmante. Vous ne m'avez point envoyé votre article *Dramatique*, qu'on dit être parfait. Il paraît depuis peu un *Testament* dont on ne peut deviner l'auteur : il est de la main d'un diable forcé à honorer les saints. Quand vous l'aurez lu, je voudrais que vous me dissiez de qui vous le croyez : c'est peut-être lui faire trop d'honneur que d'avoir cette curiosité[4].

Ne croyez pas, je vous prie, que je bâille toujours dans mon tonneau; j'ai encore quelquefois des moments de gaieté; mais je n'en ai pas, comme vous, un fonds inépuisable en moi-même; je ne la produis pas, mais je la reçois facilement, et surtout quand elle me vient de vous. Vous devriez vous reprocher de m'en donner si rarement, et ce que vous ne devez jamais vous pardonner, ce sont vos injustices.

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.
2. Voyez la lettre de Voltaire à la duchesse de Choiseul, du 16 novembre.
3. Les philosophes.
4. *Testament de Voltaire*, par Marchand.

8091. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 24 novembre.

Mon cher ange, je suis presque aveugle ; j'écris de ma main, et le plus gros que je peux. Celui qui me soulageait dans ce bel art de mettre ses idées et ses pensées en noir sur du blanc s'est fendu la tête par une chute horrible, et j'écris très-lisiblement. Vous savez que j'ai écrit aussi au roi de la Chine[1], et je vous ai envoyé la lettre. Je m'imagine qu'on ne pourra représenter *Sophonisbe* et *le Dépositaire* que chez lui. J'ai prié, de votre part, M. Lantin[2] d'ajouter quelques vers au quatrième acte ; il était impossible de faire mander Massinisse par Scipion, parce que deux actes, dans cette pièce, finissent par un pareil message, et que M. Mairet saurait très-mauvais gré à M. Lantin de cette répétition.

A l'égard du *Dépositaire*, je pense qu'il faut aussi mettre ce drame au cabinet. La cabale fréronique est trop forte, le dépit contre la statue trop amer, l'envie de la casser trop grande. De plus, la métaphysique et le larmoyant ont pris la place du comique. Le public ne sait plus où il en est. J'aime ce petit ouvrage ; et plus je l'aime, plus je suis d'avis qu'on ne le risque pas. Je suis, dans mon désert, si éloigné de Paris et de son goût que je n'oserais pas conseiller à Molière de donner *le Tartuffe*. Il me paraît que le goût est égaré dans tous les genres, et que la littérature ne va pas mieux que les finances.

J'ai écrit à Mlle Daudet[3], conformément à ce que vous m'aviez mandé. Je l'aurais gardée très-volontiers pendant six mois, et je lui aurais donné un petit viatique pour Paris ; mais il s'est fait un tel bouleversement dans ma fortune que je n'aurais pu rien faire pour la sienne. La saisie de tout mon argent comptant par M. l'abbé Terray, dans le temps que j'établissais une colonie assez nombreuse, que je bâtissais huit maisons, et que je commençais à faire fleurir une manufacture, a été un coup de tonnerre qui a tout renversé. Figurez-vous un vieux malade obligé d'entrer dans tous les détails, accablé de soins, de vers et de l'*Encyclopédie;* il n'y avait que vous et l'empereur de la Chine qui pussent me consoler.

1. Tome X, page 412.
2. Nom sous lequel Voltaire a donné sa *Sophonisbe;* voyez tome VII, page 29.
3. Cette lettre manque.

M. le duc de Choiseul a favorisé ma manufacture autant qu'il l'a pu ; je souhaite que M. le duc de Praslin envoie beaucoup de montres à son ami le bey de Tunis, et au prétendu nouveau roi d'Égypte Ali-bey ; et même qu'il ne m'oublie pas, quand il aura procuré la paix entre Moustapha et Catherine. Je vous prie instamment de l'en faire souvenir.

On nous a menacés quelque temps de la guerre et de la peste ; mais, Dieu merci, nous n'avons que la famine, du moins dans nos cantons. Le blé vaut plus de cinquante francs le setier, depuis un an, à trente lieues à la ronde. Je ne sais pas ce qu'ont opéré messieurs les économistes ailleurs, mais je soupçonne messieurs les Welches de ne pas entendre parfaitement l'économie.

A l'égard de l'économie des pièces de théâtre, je vous dirai que M. le maréchal de Richelieu refuse son suffrage à Mairet[1] ; et c'est encore une raison pour ne la pas hasarder. Les sifflets sont encore plus à craindre que la disette. Mes deux aimables et chers anges, vivez aussi gaiement qu'il est possible ; et si vous rencontrez M. Seguier, recommandez-lui d'être sobre en réquisitoires[2], à moins qu'il n'en fasse pour des filles. Et, sur ce, je me mets à l'ombre de vos ailes, au milieu de quatre pieds de neige.

8092. — A M. LE CLERC DE MONTMERCY.

24 novembre.

Le vieux malade de Ferney, monsieur, vous doit depuis longtemps une réponse ; il vous l'envoie de la Chine[3], et peut-être trouverez-vous les vers un peu chinois. Quand vous n'aurez rien à faire, et que vous voudrez écrire à ce vieillard, je vous prie de donner votre lettre à M. Marin ; vous pourrez me dire à cœur ouvert tout ce que vous penserez ; j'aime bien autant votre prose que vos vers.

C'est au bout de trois ans que j'ai su votre demeure par M. Marin, à qui je l'ai demandée. Si vous m'en aviez instruit, je vous aurais remercié plus tôt, tout malade que je suis. Je ne

1. C'est-à-dire à la *Sophonisbe* de Voltaire ; voyez tome VII, page 29.

2. Seguier venait d'annoncer à Voltaire qu'il ferait en février un réquisitoire contre l'*Histoire du Parlement ;* voyez les lettres à Mme de Choiseul, du 15 mai 1771 ; à Mme de Saint-Julien, du 22 janvier 1772.

3. Voltaire envoyait à Le Clerc l'*Épître au roi de la Chine.*

vous ai point écrit depuis la mort de M. Damilaville, notre ami ; il se chargeait de mes lettres et de mes remerciements.

Il y a toujours dans vos vers des morceaux pleins d'esprit et d'imagination ; on se plaint seulement de la profusion qui empêche qu'on ne retienne les morceaux les plus marqués. Vous trouverez ma lettre bien courte, pour tant de beaux vers dont vous m'avez honoré ; mais pardonnez à un malade qui est absolument hors de combat, et qui sent tout votre mérite beaucoup plus qu'il ne peut vous l'exprimer.

8093. — A M. DELISLE DE SALES[1].

25 novembre.

Je suis bien sûr, monsieur, que vos *Mélanges sur Suétone* me donneront autant de plaisir que votre dernier ouvrage, et que j'y trouverai partout la main du philosophe.

Je mets une différence essentielle entre la *Philosophie de la Nature* et le *Système de la Nature*. Il y a, j'en conviens, deux ou trois chapitres éloquents dans le *Système*, mais tout le reste est déclamation et répétition. L'auteur suppose tout, et ne prouve rien. Son livre est fondé sur deux grands ridicules : l'un est la chimère que la matière non pensante produit nécessairement la pensée, chimère que Spinosa même n'ose admettre : l'autre, que la nature peut se passer de germes. Je ne vois pas que rien ait plus avili notre siècle que cette énorme sottise. Maupertuis fut le premier qui adopta la prétendue expérience du jésuite anglais Needham, qui crut avoir fait, avec de la farine de seigle, des anguilles qui, le moment d'après, engendraient d'autres anguilles. C'est la honte éternelle de la France que des philosophes, d'ailleurs instruits, aient fait servir ces inepties de base à leurs systèmes.

Vous êtes bien loin, monsieur, de tomber dans de pareils travers ; et je n'ai vu, dans votre livre, que du génie, du goût, des connaissances et de la raison.

Vous vous défiez, sans doute, de tout ce que rapportent des

1. Jean-Baptiste-Claude Isoard, connu sous le nom de Delisle de Sales, né Lyon en 1743, mort le 22 septembre 1816. Sa *Philosophie de la Nature* avait paru en 1769, trois volumes in-12 ; 1774, six volumes in-8° ; 1777, six volumes in-8°. Cette édition fut condamnée par sentence du Châtelet du 21 mars 1777. L'*Histoire des douze Césars de Suétone, traduite en français par H. Ophellot de La Pause avec des mélanges philosophiques et des notes*, est en quatre volumes in-8°, porte le millésime 1771.

voyageurs qui ont ignoré la langue des pays dont ils parlent; défiez-vous aussi des écrivains qui vous ont dit que Newton, dans sa vieillesse, n'entendait plus ses ouvrages. Pemberton dit expressément le contraire, et je puis vous le certifier. Sa tête ne s'affaiblit que trois mois avant sa mort, dans les douleurs de la gravelle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

### 8094. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 26 novembre.

Madame, il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros Moustapha à vous demander la paix; mais, au nom de Jésus-Christ notre sauveur, faites-la-lui payer bien cher. Quand Votre Majesté impériale sera devenue son amie, je l'appellerai Sa Hautesse. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambassadeur d'Angleterre deux fois par semaine [1], et qu'il lui parlait en italien; j'ai bien de la peine à le croire; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais des souveraines fort supérieures en tout aux Moustapha, qui parlent plusieurs langues en perfection; mais, pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il ait ce mérite, et qu'il ait chez lui une académie.

On dit aussi qu'il va confier ses armées invincibles à son frère, ce qui contredit un peu les desseins pacifiques qu'on lui attribue; mais son frère en sait-il plus que lui? et puisqu'il est padisha, pourquoi ne commande-t-il pas ses armées lui-même?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre Orlof, qui valent mieux que les quatre fils Aymon, et qui sont des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonaise que l'insolence ottomane : toutes les deux sont dans la détresse qu'elles méritent. Vive le roi de la Chine, qui fait des vers, et qui est en paix avec tout le monde!

J'avoue à Votre Majesté que je déteste le gouvernement papal; je le trouve ridicule et abominable; il a abruti et ensanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de siècles. Mais le Ganganelli, qui règne aujourd'hui, est un homme d'esprit qui sent apparemment combien il est honteux de laisser la ville de Constantin à des barbares, ennemis de tous les arts; et qu'il faut préférer des Grecs, quoique schismatiques, à des mahométans.

1. Voyez lettre 8141.

Le roi de Sardaigne, qui a des droits à l'île de Chypre[1], n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des Vénitiens, qui pouvaient reprendre Candie en trois mois; encore moins l'impératrice-reine, à qui Belgrade, la Bosnie et la Servie, étaient ouvertes. On est devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, madame, de mes réflexions; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je pense, et on pardonne tout aux grandes passions.

8095. — A M. LE MARQUIS D'OSSUN[2].

A Ferney, 26 novembre.

Monsieur, je suis confus de vos bontés. Je vois que vous êtes en Espagne le protecteur de tous les Français, et toute ma petite colonie est devenue française. J'ai remis aux entrepreneurs de la fabrique les mémoires dont Votre Excellence a bien voulu m'honorer. Ils sont à vos pieds; ils ne manqueront pas d'écrire à M. Camps, et de lui faire un envoi. Votre Excellence me permettra-t-elle d'abuser de sa protection au point de lui adresser le paquet à elle-même par le premier courrier que M. le duc de Choiseul lui dépêchera? Ils me font espérer que M. Camps sera très-content d'eux. Ils n'ont pas laissé de faire quelques affaires à Cadix par Marseille et par Bayonne, depuis qu'ils sont établis chez moi. Il y a tout lieu de croire que cette fabrique réussira, et ce sera à vos bontés, monsieur, qu'ils en auront la principale obligation.

Si vous avez quelques ordres à leur faire parvenir, et si vous daignez encore les honorer de quelque mémoire, je vous supplierai de vouloir bien ordonner qu'ils partent sous l'enveloppe de M. le duc de Choiseul ou sous celle de son premier secrétaire, M. de La Ponce, pour plus de sûreté.

Il ne me reste qu'à vous faire les plus sincères et les plus vifs remerciements.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que de reconnaissance, etc.

1. Le roi de Sardaigne prenait les titres de roi de Chypre et de Jérusalem.
2. Éditeurs, Bavoux et François.

## 8096. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 novembre.

Mon héros me gronde quelquefois de ce que je ne l'importune pas de toutes les sottises auxquelles se livre un vieux malade dans sa retraite. Je ne sais si mon commerce avec le roi de la Chine [1] vous amusera beaucoup. Comme il est assez gai, j'ai cru que vous pourriez pardonner la hardiesse en faveur de la plaisanterie. Je crois que je suis à présent en correspondance avec tous les rois, excepté avec le roi de France; mais de tous ces rois, il n'y en a pas un jusqu'à présent qui protége la manufacture que j'ai établie dans mon hameau. On y fait pourtant les meilleures montres de l'Europe, et bien moins chères que celles de Londres et de Paris. M. le cardinal de Bernis pouvait très-aisément favoriser cet établissement en cour de Rome, et il ne l'a point fait. Je ne me suis jamais senti mieux excommunié.

Vous savez bien, monseigneur, que la *Sophonisbe* rapetassée est de M. Lantin, de Dijon [2]. Cette pièce, à la vérité, ridicule, mais qui l'emporta autrefois sur la *Sophonisbe* de Corneille, non moins ridicule et beaucoup plus froide, mérite votre protection, puisque c'est la première qui ait fait honneur au Théâtre-Français. Il y a cent quarante ans qu'elle est faite.

Je prends la liberté de vous demander plus vivement votre protection pour M. Gaillard, qui sollicite la place du jeune Moncrif [3]. L'historien de François Ier vaut mieux que l'historien des chats. Conservez toujours vos bontés à celui de Louis XIV et au vôtre.

## 8097. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 novembre.

J'ai changé d'avis, mon cher ange, depuis ma dernière lettre; je me suis repris d'amitié pour Ninon, pour Gourville et pour Mme Aubert [4]. Cette madame Aubert n'était point annoncée, et il faut annoncer tout le monde dans une bonne maison : c'est la politesse du théâtre.

1. L'*Épître au roi de la Chine,* tome X, page 412.
2. Voyez tome VII, page 29.
3. Voyez page 257.
4. Personnages de la comédie du *Dépositaire ;* voyez tome VI, pages 396 et 433.

J'ai ri en la relisant. Si le public ne rit pas, il a tort : on riait autrefois. La comédie larmoyante n'est qu'un monstre. Vous verrez avec M. Marin s'il faut jouer, ou imprimer avec la préface de M. l'abbé de Châteauneuf.

A l'ombre de vos ailes.

### 8098. — A FRÉDÉRIC-GUILLAUME [1].

A Ferney, le 28 novembre.

Monseigneur, la famille royale de Prusse a grande raison de ne pas vouloir que son âme soit anéantie. Elle a plus de droit que personne à l'immortalité.

Il est vrai qu'on ne sait pas trop bien ce que c'est qu'une âme ; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous savons, c'est que le Maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penser et de connaître la vertu. Il n'est pas démontré que cette faculté vive après notre mort ; mais le contraire n'est pas démontré davantage. Il se peut, sans doute, que Dieu ait accordé la pensée à une monade, qu'il fera penser après nous ; rien n'est plus contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr est de ne jamais rien faire contre sa conscience. Avec ce secret, on jouit de la vie, et on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui soient certains. Nous ne savons rien des premiers principes. Il est bien extravagant de définir Dieu, les anges, les esprits, et de savoir précisément pourquoi Dieu a formé le monde, quand on ne sait pas pourquoi on remue son bras à sa volonté.

Le doute n'est pas un état bien agréable, mais l'assurance est un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le *Système de la Nature* (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'est l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, sans avoir seulement tenté d'en prouver l'impossibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre : mais beaucoup plus de déclamation, et nulle preuve. L'ouvrage est pernicieux pour les princes et pour les peuples :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer [2].

1. Réponse à la lettre 8081.
2. Vers 22 de l'*Épître à l'auteur du livre des Trois Imposteurs*.

Mais toute la nature nous crie qu'il existe; qu'il y a une intelligence suprême, un pouvoir immense, un ordre admirable, et tout nous instruit de notre dépendance.

Dans notre ignorance profonde faisons de notre mieux; voilà ce que je pense, et ce que j'ai toujours pensé, parmi toutes les misères et toutes les sottises attachées à soixante-dix-sept ans de vie.

Votre Altesse royale a devant elle la plus belle carrière. Je lui souhaite et j'ose lui prédire un bonheur digne d'elle et de ses sentiments. Je vous ai vu enfant, monseigneur; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite vérole : je tremblais pour votre vie. Monseigneur votre père m'honorait de ses bontés; vous daignez me combler de la même grâce, c'est l'honneur de ma vieillesse, et la consolation des maux sous lesquels elle est prête à succomber. Je suis avec un profond respect, monseigneur, de Votre Altesse royale, etc.

### 8099. — A M. MARMONTEL.

29 novembre [1].

Je prie instamment Bélisaire de faire succéder M. Gaillard au jeune Moncrif, que j'irai trouver incessamment.

A l'égard de l'empereur Kien-Long, je crois qu'il faut lui donner une place d'honoraire à l'Académie des inscriptions, qu'il enrichira de soixante espèces de caractères.

Croyez-vous, mon cher confrère, que M. Riballier se présente cette fois-ci pour remplir la place vacante?

### 8100. — A M. DE VEYMERANGE [2].

Ferney, 29 novembre.

Monsieur, les cavaliers des fermes générales viennent d'arrêter sur le chemin de Muyrin à Genève, dans la route de traverse, cinq voitures chargées de cinquante-deux coupes de blé, lesquelles appartiennent au nommé Cimetière et à un nommé Gros, dit Bordon, son associé. Tous deux, sous prétexte de fournir le Genevois Cambassadez à Gentoux, ravissent tout le blé du pays le portent dans l'étranger, et font mourir les agriculteurs de faim.

1. Toutes les éditions donnent mal à propos ce billet à l'année 1773. (G. A.)

2. Éditeurs, de Cayrol et François.

— M. de Veymerange était conseiller au parlement de Metz, et directeur général des vivres.

Il y a plus de six semaines que ce brigandage s'exerce jour et nuit. Nous avons besoin de la plus prompte justice, et de la délivrance du fléau dont nous sommes accablés.

Il est bien cruel que ce soit un Genevois, demeurant sur terre de Genève, qui soit chargé de nourrir les troupes du roi, et qui, par là, fournisse un prétexte continuel de mettre la famine dans notre province.

Nous vous demandons en grâce de vous concerter avec M. de Caire pour sauver ce malheureux petit canton.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

### 8101. — A M. SERVAN[1],

AVOCAT GÉNÉRAL AU PARLEMENT DE GRENOBLE, AUX BALANCES, A GENÈVE.

A Ferney, 30 novembre.

Au nom de Dieu, monsieur, venez coucher chez nous; vous serez mieux couché que dans une auberge.

Je prends le matin des médecines qui me tuent. Je suis plus malade que vous. Il m'est impossible de voir personne le matin dans l'état cruel où je suis. Quittez la triste ville de Genève à portes fermantes; venez dans notre hôpital : nos sœurs grises auront soin de vous. Il faut que les malheureux se consolent ensemble.

Vous parlez de faire une visite du matin, comme si vous vous portiez bien. Il faut rester dans son lit jusqu'à midi au moins, se lever tard, se coucher de bonne heure. Je n'ai trouvé que ce secret pour prolonger une misérable vie qui vous est entièrement dévouée.

### 8102. — A M. DE VEYMERANGE[2].

Ferney, 30 novembre.

Permettez, monsieur, que je joigne mes remerciements à ceux de toute la province. Vous lui rendez un service essentiel, vous et M. de Caire, en ne souffrant pas qu'on abuse de votre nom pour nous affamer. Le blé vaut aujourd'hui cinquante-quatre livres le setier, mesure de Paris.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Ceux qui ont abusé de vos passe-ports pour transporter le blé à l'étranger, et qui causaient chez nous la disette, ont été arrêtés près des terres de Genève, dans le chemin opposé à Versoy. Leur délit est constaté, les blés sont saisis par la justice, et c'est bien le moins qu'ils soient vendus à un prix raisonnable, dans le marché public, aux pauvres qui en ont besoin.

Vous sauverez réellement notre petit canton et nos colonies naissantes, en accélérant la construction des fours de Versoy, afin qu'on ne soit plus réduit à cuire le pain des troupes françaises sur le territoire de Genève, et qu'il n'y ait plus aucun prétexte aux monopoleurs qui exportent la nourriture du pays. L'état présent où nous sommes me force de réitérer mes instances et mes remerciements.

M$^{me}$ Denis se flatte d'avoir l'honneur de vous voir ce soir. J'ai celui d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

### 8103. — A M. VERNES.

30 novembre.

Le vieux malade à qui M. Vernes a fait la faveur d'écrire est actuellement dans un état déplorable. Dès qu'il sera un peu mieux, il suppliera M. Vernes de vouloir bien ne pas oublier de le venir voir avec son ami M. Palissot. Il présente ses respects à l'un et à l'autre. V.

### 8104. — A CHRISTIAN VII,
ROI DE DANEMARK.

Novembre.

Sire, M. d'Alembert m'a instruit des bontés de Votre Majesté pour moi[1]. Tant de générosité de votre part ne m'étonne point; mais l'objet m'en étonne : ce n'était pas sans doute à un simple citoyen comme moi qu'il fallait une statue. L'Europe en doit aux rois qui voyagent pour répandre des lumières, qui ont la modestie de croire en acquérir, qui donnent des exemples en prétendant qu'ils en reçoivent, qui emportent les vœux de tous les peuples

1. La lettre de d'Alembert manque; mais voyez lettres 8073 et 8107.

chez lesquels ils ont été, qui ne revoient leurs sujets que pour les rendre heureux, pour en être chéris, et pour les venger des barbares.

Je suis près de finir ma carrière, lorsque Votre Majesté en commence une bien éclatante. L'honneur qu'elle daigne me faire répand sur mes derniers jours une félicité que je ne devais pas attendre. Je sens combien il est flatteur de finir par avoir tant d'obligations à un tel monarque.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

### 8105. — A M. BERTRAND.

Ferney, 3 décembre.

Mon cher philosophe, on peut tirer une très-bonne quintessence de la grosse bouteille que vous m'avez envoyée. Sans précision et sans sel on ne tient rien. Le monde est rassasié de dissertations sur le monarchique, le démocratique, le métaphysique, le poétique, et le narcotique.

Si Bayle faisait son dictionnaire, son libraire serait ruiné.

Je vous prie de me mander si l'*Encyclopédie* in-4° réussit ; s'il y a des additions considérables ; si elle mérite qu'on l'achète, ou s'il faut s'en tenir à ne pas multiplier les êtres sans nécessité. *Vale*. V.

### 8106. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 4 décembre [1].

Je vous suis obligé des beaux vers joints à votre lettre [2]. J'ai lu le poëme [3] de notre confrère le Chinois, qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européen, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaisseau revenu depuis peu de la Chine à Emden a apporté une lettre en vers de cet empereur [4] ; et comme on sait que j'aime la poésie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire ; mais nous avons heureusement été secondés par le fameux professeur Arnulphius Enserius Quadrazius. Il ne s'est pas contenté de la mettre en prose, parce qu'il

1. Le 5 décembre 1770. (*OEuvres posthumes*.)

2. L'*Épître au roi de la Chine* (voyez tome X, page 412), était jointe à la lettre 8087.

3. *Éloge de la ville de Moukden*, tome XXIX, page 451 ; et ci-dessus, page 154.

4. *Vers de l'empereur de la Chine sur son poëme de la ville de Moukden*, dans les *OEuvres posthumes de Frédéric II*. Beuchot a de la peine à croire que ce soit de ces *Vers* que Voltaire veut parler dans le second alinéa de la lettre 8137.

est d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, et vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoise. Quoique notre grave professeur s'excuse sur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques solécismes qui lui sont échappés, quelques mauvaises rimes qu'on ne doit point envisager comme défectueuses lorsqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on pense en Chine des succès des Russes et de leurs victoires. Cependant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu soudan d'Égypte [1]; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté et mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce Moustapha avec sa pipe est allié des Welches et de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles? Ne savez-vous pas que, s'il n'y avait un Grand Turc, le temple de Jérusalem serait rebâti; qu'il n'y aurait plus de sérail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'*Alcoran*? et qu'enfin, quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable?

Je salue l'original de certaine statue, et le recommande à Apollon, dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation.

FÉDÉRIC.

## 8107. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 décembre.

Il y a dix jours, mon cher maître, que je suis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres [2], dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que Palissot ne soit à Genève pour y faire imprimer quelque satire contre la philosophie, et je lui dirai comme les gens du peuple : *J'en retiens part*, tant ses satires me paraissent redoutables!

M. Dupaty [3] était encore au secret quand j'ai repassé à Lyon; j'appris hier qu'il était sorti de Pierre-Encise, et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant au réquisitorien [4] que j'ai trouvé partout, à Lyon et à Montpellier, sans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurais pu lui dire, dans chaque ville où j'ai séjourné durant mon voyage :

. . . . . Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!
Trouverai-je partout un *maraud* que j'abhorre [5]?

1. Allusion à Ali-bey, chef des mameluks, fort redouté alors en Égypte, et peu après allié avec les Russes contre la Porte.
2. Les nos 8055, 8073 et 8088; la première de ces trois lettres avait été retardée.
3. Voyez tome XLVI, page 295.
4. Seguier; voyez lettre 8091.
5. Dans *Andromaque*, acte V, scène v, au lieu de *maraud* on lit *rival*.

On prétend que, dans son discours des mercuriales, il a chanté la palinodie, et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais personne n'est tenté de l'en remercier, non plus qu'un barbet qu'on a rossé, et qui vient vous lécher les jambes.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me faire valoir auprès de vous, en vous laissant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemark [1]. Il est très-vrai que ce prince m'a prévenu, sans même que je l'eusse fait solliciter par personne; mais il ne l'est pas moins que, durant son séjour à Paris, je lui ai parlé de vous avec les sentiments que vous m'avez depuis si longtemps inspirés. Il est encore plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour cette statue d'autres souscriptions, qui peut-être vous flatteront encore davantage [2]; mais ce projet n'est pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, si, comme je l'espère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de ceci à personne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouse, et des miens, de lui écrire au sujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grâce, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre sa réponse, dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a imposé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ses torts. Je connais trop sa façon de penser pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occasion que ce qu'il n'a pu absolument se dispenser de faire; et il y a sûrement bien loin de là à être déclamateur, persécuteur et assassin.

Nous avons, dites-vous, pour notre Église l'empereur de la Chine, le roi de Prusse, la czarine, le roi de Danemark, etc., etc. Hélas, mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épître au roi de la Chine :

> Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici :
> C'est de l'esprit français la devise éternelle.

Mon compagnon de voyage [3], qui regarde le temps où il a été chez vous comme le plus heureux de sa vie, vous embrasse et vous aime de tout son cœur. Ma santé est passable; j'espère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale, et me ama.*

Il y a apparence que M. Gaillard sera notre confrère. Votre recommandation n'est pas le moindre de ses titres.

### 8108. — A M. LE CONSEILLER LE BAULT [4].

Au château de Ferney, par Genève, 5 décembre.

Monsieur, vous ne m'avez rien écrit sur vos vignes cette année; je me flatte que la bénédiction de Jacob est tombée sur

1. Voyez lettre 8104.
2. Sans doute Louis XV; voyez lettres 8116 et 8118.
3. Condorcet.
4. Éditeur, Th. Foisset. — En entier de la main de Voltaire.

vous comme sur nos cantons; nous ne sommes pas dignes, nous et notre vin, de la prodigieuse quantité que nous en avons ; mais nous faisons plus de cas de deux de vos tonneaux que de trente des nôtres. Si donc, monsieur, vous avez un tonneau de vin ordinaire et un autre d'excellent, je boirai l'un et l'autre à votre santé, en cas que vous vouliez bien me le permettre.

Permettez-moi d'assurer Mme Le Bault de mon respect. C'est avec les mêmes sentiments que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

## 8109. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 décembre.

Vous avez vu, madame, finir votre ami que vous aviez déjà perdu. C'est un spectacle bien triste; vous l'avez supporté pendant plus de deux années. Le dernier acte de cette fatale pièce fait toujours de douleureuses impressions. Je suis actuellement, sans contredit, le premier en date de vos anciens serviteurs. Cette idée redouble mon chagrin de ne vous point voir, et de me dire que peut-être je ne vous reverrai jamais.

Je regrette jusqu'au fond de mon cœur le président Hénault [1]; je le rejoindrai bientôt; mais où? et comment? On chantait à Rome et sur le théâtre public, devant quarante mille auditeurs : « Où va-t-on après la mort? où l'on était avant de naître [2]. »

On voudrait cuire aujourd'hui, devant quarante mille hommes, celui qui répéterait ce passage de Sénèque. Nous sommes encore des polissons et des barbares. Il y a des gens d'un très-grand mérite chez les Welches, mais le gros de la nation est ridicule et détestable. Je suis bien aise de vous le dire avec autant de franchise que je vous dis combien je vous aime, combien j'estime votre façon de penser, à quel point je regrette d'être loin de vous.

Je voudrais bien savoir s'il y a quelques particularités intéressantes dans le testament du président. Je serais bien fâché qu'il y eût quelque trait qui sentît encore le père de l'Oratoire. Je voudrais que, dans un testament, on ne parlât jamais que de ses parents et de ses amis.

1. Mort le 24 novembre 1770.
2. Voyez le texte de Sénèque, tome XXIX, page 522.

Adieu, madame ; conservez votre santé, et quelquefois même de la gaieté ; mais n'est pas gai qui veut, et ce monde, en général, ne réjouit pas les esprits bien faits. Mille tendres respects.

### 8110. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

5 décembre.

Puisque M. le marquis de Condorcet tolère les vers, le roi de la Chine le prie de le tolérer. Il avait envoyé un exemplaire pour vous, monsieur, à votre compagnon de voyage. Je ne sais si on oublie Pékin quand on est à Paris. Cet exemplaire français n'est imprimé que dans une sorte de caractères. Vous savez qu'à la Chine on en a employé soixante-quatre pour rendre l'impression et la lecture plus faciles. C'est de la pâture pour messieurs des inscriptions et belles-lettres. Au reste, je ne doute pas que le roi de la Chine n'aime aussi les mathématiques. Pour moi, monsieur, j'aime passionnément les deux mathématiciens qui ont autant de justesse que de grâce dans l'esprit.

Je suis très-malade, et tout de bon, quoique l'hiver soit doux. La faculté digérante me quitte, et par conséquent la faculté pensante. Il me reste l'aimante ; j'en ferai usage pour vous tant que je serai dans l'état du président Hénault, dont j'approche fort ; j'entends l'état où il était avant de finir. C'est peu de chose qu'un vieil académicien.

La faculté écrivante me quitte. Le vieil ermite vous assure de ses tendres respects.

### 8111. — A M. RIBOTTE [1].

5 décembre 1770, à Ferney.

La personne à qui M. Ribotte a écrit est très-sensible à son souvenir ; elle écrit très-rarement, étant presque toujours très-malade. On a été très-affligé de la mort de l'homme du monde le plus serviable et le plus utile [2]. Il y a grande apparence que la cause de Sirven y perdra : il demande une chose qu'il est très-difficile d'accorder. Il y a dans le village dont on date cette lettre deux cents protestants qui sont sous la protection du roi, et dont on est très-content. On espère que bientôt on aura dans le voisi-

1. *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français* ; Paris, 1856, page 247.
2. L'abbé Audra.

nage une ville dans laquelle la liberté de conscience sera établie, soit sous un titre, soit sous un autre ; rien n'est plus sûr, et on peut y compter[1].

On fait à M. Ribotte les plus sincères compliments.

8112. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

7 décembre.

J'ai commandé sur-le-champ, madame, à mes Vulcains quelque chose de plus galant que la ceinture de Vénus, pour Mme la marquise de Chalvet, la Toulousaine. Elle aura cercle de diamants, boutons, repoussoir, aiguilles de diamants, crochet d'or, chaîne d'or colorié. Vous aurez du très-beau et du très-bon. J'ai un des meilleurs ouvriers de l'Europe : c'était lui qui faisait à Genève les montres à répétition, où les horlogers de Paris mettaient leur nom impudemment. Je ne saurais vous dire le prix actuellement. Cela dépendra de la beauté des diamants.

Vous voulez peut-être, madame, des chaînes de marcassites séparément ; c'est sur quoi je vous demande vos ordres. Les chaînes ordinaires sont d'argent doré, dont chaque chaton porte une pierre : ces chaînes valent six louis d'or.

Celles dont les chatons portent des pierres appelées jargon, qui imitent parfaitement le diamant, valent onze louis.

Voilà tout ce que je sais de mes fabricants, car je ne les vois guère : ils travaillent sans relâche. Vous prétendez que j'en fais autant de mon côté, vous me faites bien de l'honneur. Je n'ai guère de moments à moi. Il m'a fallu bâtir plus de maisons que le président Hénault n'en avait dans le quartier Saint-Honoré ; et il me faut à présent combattre la famine. Le pain blanc vaut chez nous huit sous la livre. J'ai envie d'en porter mes plaintes aux *Éphémérides du Citoyen*[2].

Vous me dites que du temps des sorciers j'aurais été brûlé : vraiment, madame, je le serais bien à présent si on en croyait l'honnête gazetier ecclésiastique. Mais n'appelez point l'*Épître au*

1. « Le gouvernement s'occupait d'ouvrir aux Genevois un asile à Versoy, sur les bords du lac. Là devait s'établir une ville où l'industrie et le commerce seraient libres, où un temple protestant s'élèverait vis-à-vis d'une église catholique. Voltaire avait fait adopter ce plan, mais le ministre n'eut pas le crédit d'obtenir une loi de liberté religieuse ; une tolérance secrète, bornée au temps de son ministère, était tout ce qu'il pouvait offrir, et Versoy ne put exister. » (*Vie de Voltaire*, par Condorcet.)

2. Voyez la note, tome XXIX, page 359.

*roi de la Chine*[1] un ouvrage; ce sont les vers de Sa Majesté chinoise qui sont un ouvrage considérable. On y trouve sa généalogie : il descend en droite ligne d'une vierge; cela n'est point du tout extraordinaire en Asie.

Je ne sais pas encore ce qui s'est passé au parlement. Il a dû trouver fort mauvais qu'on veuille le policer, lui qui prétend avoir la grande et la petite police. Il ferait bien mieux peut-être de ne point ordonner des auto-da-fé pour des chansons[2].

La *Sophonisbe* de Lantin[3] deviendra ce qu'elle pourra. On tâchera de trouver un quart d'heure pour envoyer quelques pompons à cette Africaine; mais la journée n'a que vingt-quatre heures, et on n'est pas sorcier comme vous le prétendez.

On dit que Lekain est plus gras que jamais, et se porte à merveille; cela doit réjouir infiniment M. d'Argental : il aura enfin des tragédies bien jouées.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. Mme Denis leur est attachée autant que moi, c'est beaucoup dire.

Mille respects.

8113. — A M. FABRY.

7 décembre.

Monsieur, le pain blanc vaut aujourd'hui à Ferney à raison de huit sous la livre. On nous menace avec juste raison qu'il sera dans quelque temps à vingt sous. Il faut trois mois pour faire venir du blé de Marseille. La famine est un monstre contre lequel on ne saurait prendre trop de précautions. Nous n'avons ni petits grains ni pommes de terre, pour soulager les pauvres. Cette situation est bien funeste. Je vous remercie en mon particulier de tous les soins que vous daignez prendre.

Les employés sont venus vexer la colonie de Ferney. Ce n'est pas là ce qu'on lui avait promis au nom du roi. Je ne crois pas que je voie jamais quinze mille familles s'établir à Versoy, comme l'impératrice de Russie a fait à Astracan.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

1. Tome X, page 412.
2. Le supplice du chevalier de La Barre; voyez la *Relation*, tome XXV, page 501.
3. Tome VII, page 29.

## 8114. — DU BARON GRIMM[1].

Paris, 8 décembre 1770.

Je remercie la main bienfaisante à qui je dois l'*Épître à l'empereur de la Chine*, qui a été copiée ici quelques milliers de fois avant d'arriver imprimée. Je dépose au greffe de l'immortalité, établi à Ferney, la lettre du roi de Prusse que Sa Majesté ne demande pas mieux que de savoir entre vos mains; on m'assure même, très-cher et illustre patriarche, que tout ce qui a passé au sceau de Ferney est reçu avec transport et enthousiasme à Potsdam et à Sans-Souci, et on me le répète comme si je ne le savais pas. Vous m'apprenez en revanche que c'est moi qui apprends aux rois de Prusse et de Pologne ce qu'il faut qu'ils disent de vous. Je ne m'en doutais pas, et me voilà en droit de me mettre à côté de l'immortel évêque du Puy dans la balance où vous pesez les grands hommes de notre siècle.

Vous direz de ce siècle tout ce qu'il vous plaira : comme c'est vous qui l'avez créé, comme il ne portera d'autre nom que le vôtre, la postérité vous accordera volontiers le droit d'en faire les honneurs et d'en dire plus de mal qu'il n'y en a. J'avoue que, dès que vous avez la bonne foi de vous oublier dans la balance, les prélats du Puy et leur séquelle pourraient bien l'emporter. Tous les trônes de l'Europe, tous les princes du côté du Nord et de l'Orient, sans excepter même les jeunes princes de la maison d'Autriche, professent de cœur et de bouche le rituel de Ferney; mais votre lettre me persuade que celui du Puy pourra bien avoir la préférence. Je ne sais quand ni où. J'ai le malheur, très-cher et illustre patriarche, d'être assez content de ce siècle, et je crains, puisqu'on vous a laissé faire, qu'il n'y ait avec le temps quelques sottises de moins, ce qui pourrait entraîner la fin du monde.

Vous nous avez renvoyé frère d'Alembert en bien meilleure santé, c'est que vous êtes le Christ de ce temps-ci : qui vous touchez guérit. Que ne suis-je malade pour avoir le droit d'aller chercher ma guérison!

Nous avons vu cette semaine un nouvel acteur, élève de M^lle^ Clairon, débuter dans le rôle de Zamore[2]. Je crains qu'il ne remplace pas Lekain. Ce siècle, je l'avoue, n'est pas celui des remplaçants : aussi ferons-nous bien de garder ce que nous avons. Lekain va reparaître. On le dit rétabli. M^me^ Vestris fait des progrès considérables. Elle a été applaudie avec transport et avec justice dans le rôle d'Alzire. Ceux qui nous reprochent de ne plus aimer la tragédie n'ont pas tout à fait raison. Quoique le nouvel acteur n'ait pas réussi en général, on n'aurait pas trouvé la place d'une épingle dans la salle, et l'assemblée était formée de tout ce qu'il y a d'illustre et de considérable en France. Si vous avez dans vos domaines un poëte qui fasse des pièces comme *Alzire*, vous pouvez nous l'envoyer hardiment et l'assurer qu'en dépit de l'esprit philosophique il court risque de se faire admirer.

1. *Correspondance de Grimm*, etc., édition Tourneux, tome XVI, page 491.
2. Larive, qui avait débuté, le 3 décembre 1770, dans *Alzire*.

Agréez, illustre et respectable patriarche, les vœux que je fais pour votre conservation, c'est-à-dire pour la durée de votre gloire, et l'hommage de mon respect et de mon attachement.

8115. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

9 décembre 1770.

Il y avait longtemps, monsieur, que je n'avais reçu de vos nouvelles; j'en espérais tous les jours, et j'étais arrêtée à vous en demander pour éviter que nos lettres se croisassent, surtout depuis la mort du président. Je ne doute pas de vos regrets, c'était un homme bien aimable; mais depuis deux ans il ne restait plus de lui que sa représentation. Vous savez qu'il était devenu dévot, ou plutôt qu'il en avait embrassé l'état : son esprit n'était pas convaincu, ni son cœur n'était pas touché; mais il remplaçait les plaisirs et les amusements, auxquels son âge le forçait de renoncer, par de certaines pratiques. La messe, le bréviaire, etc., toutes ces choses étaient pour lui comme la question : elles lui faisaient passer une heure ou deux. Son testament est de 1766 : il avait alors son bon sens. Il laisse à des paroisses, à des couvents, des legs peu considérables; il traite fort bien ses domestiques; il donne ses manuscrits à Mme de Jonsac[2], fait des legs à ses petits-neveux, et le reste de son bien partagé selon la coutume. De ses amis il n'en parle point. L'état où il était depuis longtemps ne m'a pas donné le désir de vieillir. Il n'y a que vous, monsieur, à qui il appartient de ne le pas craindre; votre âme userait trois ou quatre corps. Pour la mienne, elle n'est pas de même; je me figure que, si je vis encore quelques années, je deviendrai comme le président, et certainement il vaut mieux finir que d'exister de cette sorte.

Savez-vous, monsieur, que je suis un peu en colère contre vous; j'ai lu votre lettre à la grand'maman, comme je vous l'ai déjà mandé. Vous ne me croyez donc plus amusable, et vous dites qu'il faut prendre son temps avec moi ? C'est bien à vous de parler ainsi, vous qui êtes (comme vous me l'écrivez) le plus ancien de mes amis! On ne m'accuse point d'être inconstante, et si on me faisait cette injustice, vous me serviriez à la réfuter; je suis très-*amusable;* et je le suis toujours par ce qui me vient de vous. Votre épître au roi de la Chine me plaît infiniment.

Vous ne devineriez jamais combien j'ai de volumes de vous; j'en ai cent neuf, et je crains de n'avoir pas tout, il y en a une grande quantité de doubles; j'aurai ces jours-ci un libraire pour vous compléter, et pour plus grande sûreté je vous en enverrai après le catalogue, pour que vous me disiez ce qui me manque.

J'ai le malheur, je l'avoue, de n'être pas *amusable* par les beaux génies

1. *Correspondance complète,* édition de Lescure, 1865.
2. Née Colbert de Seignelay, nièce du président Hénault, et mariée au comte de Jonsac, frère du maréchal d'Aubeterre.

de notre siècle, ou, si vous voulez, de ceux qui ont succédé à Fontenelle et à Lamotte, qu'ils ont fort dénigrés, et qu'ils sont bien loin d'égaler. Oh! monsieur, vous en direz ce qu'il vous plaira, ils n'ont de mérite que d'avoir pris votre livrée, et je trouverai toujours entre eux et vous la différence du maître au valet; mais laissons-les là, et n'en parlons plus.

Je vais vous faire une proposition, la plus ridicule du monde, et que vous trouverez peut-être la plus impertinente. Je suis dans l'habitude de donner des étrennes à M^me^ de Luxembourg; celles de cette année seront la *Bibliothèque bleue*[1], dont on vient de faire une nouvelle édition en beau langage; je serais charmée si vous aviez la complaisance de me faire un joli envoi, sérieux ou comique, tout comme il vous plaira. Si vous m'accordez cette grâce, il n'y faut pas perdre un moment. Je prierai Dieu pour vous, et vous aimerai encore plus que je ne vous aime, s'il est possible. Voilà le libraire, M. Merlin, que j'attendais; je vous quitte pour travailler avec lui. Adieu.

Qu'est-ce que c'est que *Nicodème* et *Jeannot?* La grand'maman et la petite-fille n'ont-elles pas sujet de se plaindre de n'en pas entendre parler?

### 8116. — A M. D'ALEMBERT.

10 décembre.

Mon cher philosophe, mon cher ami, il est important que nous ayons, avec M. Gaillard, un littérateur, quel qu'il soit, attaché à l'Académie, philosophe, et intrépide, ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de Malesherbes.

On dit aussi que le président de Brosses se présente. Je sais qu'outre *les Fétiches*[2] et les *Terres australes*[3], il a fait un livre sur les langues[4], dans lequel ce qu'il a pillé est assez bon, et ce qui est de lui détestable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une consultation de neuf avocats, qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à son propre parlement[5]. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, si je le poursuis, il pourra me dénoncer comme auteur d'ouvrages suspects que je n'ai certainement point faits. Je puis produire

1. Recueil de contes, de romans, etc., en vieux langage, auquel on avait donné le nom de *Bibliothèque bleue*, parce que ces morceaux avaient d'abord été publiés en forme de brochures couvertes d'un papier bleu.

2. *Du Culte des dieux fétiches, ou Parallèle de l'ancienne idolâtrie avec celle des peuples de la Nigritie*, 1760, in-12.

3. *Histoire des navigations aux Terres australes*, 1758, deux vol. in-4°. (B.)

4. *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765, deux vol. in-12. (B.)

5. Voyez la lettre 4711, tome XLI, page 480.

ces belles choses à l'Académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne.

J'ignore s'il se présente quelque évêque ou quelque balayeur du collége de Sorbonne. Si on veut un homme de lettres, il me semble qu'il en faut un qui puisse servir la littérature et l'Académie. Il n'y en a peut-être pas de plus propre à remplir ces deux objets que M. Marin ; il a réussi dans quelques histoires bien écrites ; il a fait de jolis vers ; il a obligé tous les gens de lettres ; il est dans un âge et dans une place qui répondent de sa conduite : voyez ce que vous pouvez faire. Je crois que de tous les littérateurs, c'est celui dont vous serez le plus content. Je devine très-bien quelle est la souscription dont vous me parlez ; cela serait charmant.

L'aventure de l'archevêque de Toulouse n'est que trop vraie[1] ; et vous ferez très-bien de savoir s'il a eu des ordres supérieurs ; c'est un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

Permettez-moi d'embrasser M. de Condorcet et vos autres amis.

8117. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

10 décembre.

M. Lantin, de Dijon, présente ses respects à M. de Thibouville et aux anges ; il les supplie de se contenter du petit billet qu'il leur envoie ; il lui est impossible de s'occuper davantage des affaires des Romains ; il en a de si pressantes au sujet d'une colonie moderne et de la famine qui est dans son pays, que sa pauvre petite âme en est tout entreprise.

Il s'est trompé en écrivant que M. le maréchal de Richelieu n'était pas pour *Sophonisbe;* c'est bien vraiment tout le contraire.

Le susdit Lantin pense qu'il sera nécessaire de faire annoncer la *Sophonisbe* comme la véritable pièce de Mairet, dont on a retouché le style, et comme la première pièce qui ait fondé le Théâtre-Français, ce qui est très-vrai et trop oublié.

Il est à croire que *Sophonisbe* aura bien autant de représentations que *Venceslas*[2], et pourra servir un peu à ranimer le théâtre.

Il est assez singulier que ce soit un Américain[3] qui débute par Zamore ; la balle va au joueur.

1. Le mandement contre l'abbé Audra ; voyez lettres 8088 et 8107.
2. Pièce de Rotrou, retouchée par Marmontel.
3. Jean Mauduit de Larive, né à la Rochelle en 1749, mort le 30 avril 1827,

Mme Denis fait mille compliments à M. de Thibouville. Qu'il conserve sa bienveillance pour celui qui n'est ni Jean ni Pierre, qui n'aime point du tout le raisonné de Pierre, et qui n'approche point du senti de Jean [1].

### 8118. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 12 décembre.

SCIPION, à la fin de la scène seconde du cinquième acte, après ces mots, *mériter son estime*.

(A un tribun.)

Vous, au prochain rivage ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder;
Mais, en mêlant surtout à votre vigilance
Des plus profonds respects la noble bienséance.
Les ordres du sénat qu'il faut exécuter
Sont de vaincre les rois, non de les insulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule,
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conservez d'un Romain la modeste hauteur :
Le soin de se vanter rabaisse la grandeur.
Dédaignez avec moi des vanités frivoles;
Soyez grand par les faits, et simple en vos paroles.
Mais Massinisse vient [2].

Voilà, mes anges, un petit allongement pour la queue trop écourtée de *Sophonisbe*. Je vous prie de communiquer à Lekain cette petite satire des Romains ampoulés qu'on a trop mis sur le théâtre. Je n'aime point cette enflure et ces échasses que les sots admirent et écoutent bouche béante.

avait débuté sur le Théâtre-Français le 3 décembre 1770, par le rôle de Zamore dans *Alzire*.

1. Une lettre de Voltaire à M. Imbert, secrétaire général du lieutenant de police, M. de Sartines, datée du 10 décembre 1770, a été signalée dans le journal *le XIXe Siècle*, du 16 janvier 1878. « Elle nous montre, dit le journaliste, l'immortel écrivain à un point de vue absolument nouveau : *Voltaire boulanger*. Il cherche, il s'ingénie, il mitronne, et trouve enfin une pâte aussi économique que nutritive dont il attend les meilleurs résultats :

« *Un tiers de farine de pommes de terre avec deux tiers de farine ordinaire.*

« Ce pain nouveau, qu'il a *essayé, mangé,* qu'il trouve *excellent,* qu'il recommande avec enthousiasme à M. de Sartines, il lui en envoie un échantillon *fabriqué à Ferney, sous ses yeux, ou plutôt sous sa direction, car ses yeux perdus y voient à peine.*

« Tel est, en substance, le contenu de cette lettre. »

2. Voyez tome VII, pages 93 et 97.

Au reste, quand vous aurez relevé de couche votre infante, quand vous aurez déterminé la guerre ou la paix au sujet d'une île déserte[1] dans l'autre monde, mandez-moi, je vous prie, si vous faites jouer M. Lantin de Damerei. Mandez-moi surtout si M. le duc de Duras est à Paris; s'il revient; quand il revient : c'est pour une affaire qui pourra amuser mes anges[2].

Il faudra du courage.

Préparez-vous.

Vous ne laisserez pas d'être surpris.

8119. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 12 décembre.

Le damné de philosophe contre lequel vous êtes en colère ne se contente pas de raisonner à perte de vue; il se met à rêver, et il veut que je vous envoie ses rêveries. Pour me débarrasser de ses importunités, j'ai été obligé de me conformer à ses volontés. Voici ses fariboles[3], que je joins à ma lettre. Ne m'accusez pas d'indiscrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de *Barbe-Bleue* et des *Mille et une*, etc. Je lui ai conseillé, pour le corriger de son goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie transcendante, qui desséchera son cerveau de ce qu'il a de trop poétique, et le rendra le digne confrère de tous nos graves philosophes tudesques et professeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une âme : la plupart de ceux qui le croient n'y ont jamais pensé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Moustapha ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque : *Connais-toi toi-même*[4] qui veulent savoir ce qu'ils sont, et qui, à mesure qu'ils avancent en connaissances, sont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru savoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui sait à quoi s'en tenir; mais il est payé pour ne pas révéler les secrets de l'Église, et je parierais qu'il s'embarrasserait beaucoup plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste. Pour moi, je m'avertis d'être discret, et de ne pas importuner un homme auquel il faut se faire conscience de dérober un moment. Ses moments sont si bien employés que je lui en souhaite beaucoup, et qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale*.

FÉDÉRIC.

1. L'île de Falkland; voyez les lettres 8063 et 8133.
2. Le duc de Duras, l'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre du roi, devait parler à Louis XV de souscrire pour la statue de Voltaire; voyez lettres 8107 et 8116.
3. *Facétie à M. de Voltaire. Rêve.*
4. Maxime de Platon.

### 8120. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 décembre.

Je vous ai déjà averti, il y a quelques jours[1], mon cher et illustre maître, que le président de Brosses est sur les rangs pour l'Académie, et qu'il a des partisans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai su que le nombre de ses partisans est en effet considérable, et que nous sommes menacés de cette plate acquisition si nous ne faisons pas l'impossible pour la parer. Or vous saurez que le grand promoteur de ce plat président est le doucereux Foncemagne, qui peut-être craindrait de vous désobliger s'il savait que vous serez offensé d'un pareil choix. Je voudrais donc que vous en écrivissiez, sans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'Argental[2], intime ami de Foncemagne, et que M. d'Argental parlât à Foncemagne de votre part. Vous auriez soin de mettre dans votre lettre quelque chose d'honnête pour Foncemagne, qui en serait flatté, qui vraisemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore aussi vraisemblablement que vous avez à vous plaindre du président de Brosses. Il serait bon aussi que vous en écrivissiez fortement à l'abbé de Voisenon, qui sans cela pourrait être favorable au président, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon[3], qui assure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du président Hénault.

Il paraît jusqu'à présent que la place de Moncrif sera pour Gaillard[4]; ce choix n'est pas délicieux, mais passable : encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour La Harpe, je vois clairement qu'il n'y faut pas penser en ce moment, et que nous ne réussirions pas, si ce n'est peut-être à lui casser le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous sauver d'un mauvais choix, c'est de prendre l'abbé Delille, ou d'engager quelqu'un de la cour à se présenter. Je ne désespère pas que nous ne réussissions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illustre maître; écrivez à M. d'Argental et à l'abbé de Voisenon, et surtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et serai jusqu'à la fin *tuus ex animo*.

### 8121. — DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE[5].

Pétersbourg, 2-13 décembre 1770.

Monsieur, les répétitions deviennent ennuyeuses. Je vous ai si souvent mandé : Telle ou telle ville est prise, les Turcs ont été battus dans tels

1. La lettre manque.
2. C'est ce que fit Voltaire; voyez lettre 8129.
3. Montazet.
4. La place fut donnée à Roquelaure, évêque de Senlis, mort le 24 avril 1818, à quatre-vingt-dix-sept ans.
5. *Collection de Documents*, *Mémoires et Correspondances*, publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 46.

endroits! Pour amuser, dit-on, il faut de la diversité : eh bien, apprenez que votre cher Braïlof a été assiégé, qu'on a donné un assaut, que cet assaut a été repoussé, et le siége levé.

Le comte Roumiantsof s'est fâché : il a envoyé une seconde fois le général-major Glébof, avec un renfort vers ce Braïlof. Vous croirez peut-être que les Turcs, encouragés par la levée du siége, se sont défendus comme des lions? point du tout. A la seconde approche de nos troupes ils ont abandonné la place, les canons et les magasins qui y étaient. M. Glébof y est entré, et s'y est établi.

Un autre corps est allé réoccuper la Valachie.

J'ai reçu hier la nouvelle que Boukharest, la capitale de cette principauté, a été prise le 15 novembre, après un petit combat avec la garnison turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parce que vous souhaitiez que le Danube fût franchi, c'est que le maréchal comte Roumiantsof avait envoyé, dans le même temps, quelques centaines de chasseurs et de troupes légères de l'autre côté du Danube. Ceux-ci partirent d'Izmaïl sur des bateaux, et s'emparèrent le 10 novembre du fort de Toultcha, qui est à vingt verstes d'Issaktchi, où le vizir était campé. Ils envoyèrent la garnison dans l'autre monde, emmenèrent plusieurs prisonniers et treize pièces de canon; ils enclouèrent le reste, et revinrent heureusement à Kilia. Le vizir, ayant appris cette petite incartade, leva son camp et s'enfuit avec son monde à Babadaghi.

Voilà où nous en sommes; et, s'il plaît à Moustapha, nous continuerons, quoique pour le bien de l'humanité il serait bien temps que ce seigneur-là se rangeât à la raison.

M. Todtleben est allé attaquer Poti sur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des successeurs de Mithridate; mais en revanche il trouve le climat de l'ancienne Ibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie disent ma troisième escadre à Mahon. Si le sultan ne se ravise, je lui en enverrai encore une demi-douzaine : on dirait qu'il y prend plaisir.

La maladie présente des Anglais ne saurait être guérie que par une guerre : ils sont trop riches et désunis ; une guerre les appauvrira et réunira les esprits. Aussi la nation la veut-elle, mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buenos-Ayres.

Vous voyez, monsieur, que je réponds à plusieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le séjour du prince Henri de Prusse, qui part aujourd'hui pour Moscou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné plusieurs auxquelles il a paru se plaire : il faut que je vous conte la toute dernière.

C'était une mascarade à laquelle il se trouva trois mille six cents personnes. A l'heure du souper entra Apollon, les *Quatre Saisons*, et les *Douze Mois* de l'année : c'étaient des enfants de huit à dix ans, pris des instituts d'éducation que j'ai établis pour la noblesse. Apollon, par un petit discours, invita la compagnie de se rendre dans le salon préparé par les Saisons, puis

il ordonna à sa suite de présenter leurs dons à ceux à qui ils étaient destinés.

Ces enfants s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Ci-joints vous trouverez leurs petits compliments, qui, il est vrai, ne sont que des enfantillages.

Les cent vingt personnes qui devaient souper dans la salle des *Saisons* s'y rendirent. Elle était ovale, et contenait douze niches, dans chacune desquelles il y avait une table pour dix personnes. Chaque niche représentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conséquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait tout autour, sur laquelle il y avait, outre la foule des masques, quatre orchestres.

Lorsqu'on fut placé à table, les quatre Saisons, qui avaient suivi Apollon, se mirent à danser un ballet avec leurs suites : ensuite arriva Diane et les nymphes. Lorsque le ballet fut fini, la musique, composée par Traïetto pour cette salle, se fit entendre, et les masques entrèrent. A la fin du souper, Apollon vint dire qu'il priait la compagnie de se rendre au spectacle qu'il avait préparé, dans un appartement attenant à la salle. On y avait dressé un théâtre où ces mêmes enfants jouèrent la petite comédie *l'Oracle*[1], après quoi l'assemblée trouva tant de plaisir à la danse qu'on ne se retira qu'à cinq heures du matin.

Je pense qu'Ali-bey ne pourra que trouver son compte dans la continuation de la guerre. On dit que les Turcs et les chrétiens sont très-contents de lui, qu'il est tolérant, brave, et juste.

Ne trouvez-vous pas singulière cette frénésie qui a pris à toute l'Europe de voir la peste partout, et les précautions prises en conséquence, tandis qu'elle n'est qu'à Constantinople, où elle n'a jamais cessé? J'ai pris mes précautions aussi. On parfume tout le monde jusqu'à étouffer, et cependant il est très-douteux que cette peste ait passé le Danube. J'ai ordonné de parler à la famille de M. Tchoglokof pour le payement des comptes que vous m'avez envoyés; lorsque j'aurai leur réponse, je vous la ferai parvenir; la mauvaise conduite de ce jeune homme en Géorgie, où il avait demandé d'aller, sa désobéissance vis-à-vis de son général, ses intrigues contre M. de Todtleben, l'ont jeté dans un labyrinthe dont il aura bien de la peine à se tirer : il est présentement à attendre son jugement d'un conseil de guerre à Kasan; vous savez ce que c'est qu'un pareil conseil quand il s'agit de désobéissance militaire et de menées contre le général.

Adieu, monsieur; portez-vous bien, et continuez-moi votre amitié; il n'y a personne qui en connaisse mieux le prix que moi.

CATHERINE.

1. Cette comédie de Saint-Foix, en un acte et en prose, a été jouée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 22 mars 1740.

8122. — A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

A Ferney, 14 décembre.

Monsieur, je crois vous avoir mandé que j'ai soixante-dix-sept ans; que de douze heures j'en souffre onze, ou environ; que je perds la vue dès que mes déserts sont couverts de neige; qu'ayant établi des fabriques de montres tout autour de mon tombeau, dans mon petit village où l'on manque de pain, malgré les *Éphémérides du Citoyen*, je me trouve accablé des maux d'autrui encore plus que des miens; que j'ai très-rarement la force et le temps d'écrire, encore moins de pouvoir être philosophe. Je vous dirai ce que répondit Saint-Évremont à Waller lorsqu'il se mourait, et que Waller lui demandait ce qu'il pensait sur les vérités éternelles et sur les mensonges éternels : « Monsieur Waller, vous me prenez trop à votre avantage. »

Je suis avec vous, monsieur, à peu près dans le même cas: vous avez autant d'esprit que Waller; je suis presque aussi vieux que Saint-Évremont, et je n'en sais pas autant que lui.

Amusez-vous à rechercher tout ce que j'ai cherché en vain pendant soixante ans. C'est un grand plaisir de mettre sur le papier ses pensées, de s'en rendre un compte bien net, et d'éclairer les autres en s'éclairant soi-même.

Je me flatte de ne point ressembler à ces vieillards qui craignent d'être instruits par des hommes qui sortent de la jeunesse. Je recevrai, avec grande joie, une vérité aujourd'hui, étant condamné à mourir demain.

Continuez, monsieur, à rendre vos vassaux heureux, et à instruire vos anciens serviteurs. Mais que je traite avec vous, par lettres, des choses où Aristote, Platon, saint Thomas et saint Bonaventure se sont cassé le nez, c'est ce qu'assurément je ne ferai pas : j'aime mieux vous dire que je suis un vieux paresseux qui vous est attaché avec le plus tendre respect, et cela de tout son cœur.

8123. — A M. DUPATY,

AVOCAT GÉNÉRAL DU PARLEMENT DE BORDEAUX [1].

15 décembre.

Monsieur, le jour que j'appris votre étrange malheur, on imprimait à Genève des *Questions sur l'Encyclopédie*, et je mis vite,

1. Voyez tome XLVI, page 295. Dupaty venait de sortir de prison (voyez lettre

au troisième volume, page 144, votre nom[1] à côté de celui du chancelier d'Aguesseau ; c'est-à-dire que je fis cet honneur à ce magistrat, qui n'était pas, comme vous, philosophe et patriote.

Je voudrais bien savoir comment on peut s'y prendre pour mettre ce livre à vos pieds, car rien ne passe. Pour cette lettre, elle passera, et elle vous dira, monsieur, que si mon âge de soixante-dix-sept ans et mes maladies m'empêchent de venir vous parler d'Henri IV et de vous, rien ne m'empêchera de vous assurer du zèle, de l'estime, et du respect de votre très-humble, etc.

### 8124. — DE CHRISTIAN VII,

ROI DE DANEMARK.

Friederichsberg, ce 15 décembre.

Monsieur de Voltaire, toujours poli et plein d'esprit, je sais bien à quoi je dois ce que sa lettre contient de flatteur pour moi. Je dois à sa politesse ce qu'il mérite de ma part et de tout le public par une longue suite de ses actions. Vous réussissez à faire des heureux, en éclairant les hommes et leur apprenant à penser librement. Je suis moins heureux, avec la meilleure volonté du monde et le pouvoir d'un souverain. Je n'ai pas encore pu parvenir à lever les obstacles qui s'opposent à rendre la liberté civile à la plus grande portion de mes sujets. Vous vous occupez présentement à délivrer un nombre considérable des hommes du joug des ecclésiastiques, le plus dur de tous, parce que les devoirs de la société ne sont connus que de la tête de ces messieurs, et jamais sentis de leur cœur. Ceci vaut bien se venger des barbares.

Je suis avec beaucoup d'estime votre affectionné

CHRISTIAN.

### 8125. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 décembre.

Je m'en étais douté : il y a trente ans que son âme n'était que molle, et point du tout sensible ; qu'il concentrait tout dans sa petite vanité; qu'il avait l'esprit faible et le cœur dur ; qu'il était content pourvu que la reine trouvât son style meilleur que celui de Moncrif, et que deux femmes se le disputassent ; mais je ne le disais à personne. Je ne disais pas même que ses

8107), où il avait été mis pour avoir rédigé un arrêté du parlement de Bordeaux contre les actes du chancelier Maupeou.

1. Voyez tome XVIII, page 16.

*Étrennes Mignonnes*[1] ont été commencées par Dumolard et faites par l'abbé Boudot.

Je reprends toutes les louanges que je lui ai données.

Je chante la palinodie ;
Sage du Deffant, je renie
Votre président et le mien.
A tout le monde il voulait plaire ;
Mais ce charlatan n'aimait rien ;
De plus, il disait son bréviaire.

Je voudrais, madame, que vous sussiez ce que c'est que ce bréviaire, ce ramas d'antiennes et de répons en latin de cuisine !

Apparemment que le pauvre homme voulait faire sa cour à Dieu, comme à la reine, par de mauvais vers.

Je suis dans la plus grande colère ; je suis si indigné que je pardonne presque au misérable La Beaumelle d'avoir si maltraité les *Étrennes Mignonnes* du président[2]. Quoi ! ne pas vous laisser la moindre marque d'amitié dans son testament, après vous avoir dit pendant quarante ans qu'il vous aimait !

Sa petite âme ne voulait qu'une réputation viagère. Je suis très-persuadé que l'âme noble de votre grand'maman trouvera cela bien infâme.

Vous voulez des vers pour la *Bibliothèque bleue*[3] ; vous vous adressez très-bien. En voici qui sont dignes d'elle :

*La belle Maguelonne* avec *Robert le Diable*
Valaient peut-être au moins les romans de nos jours.
Ils parlaient de combats, de plaisirs et d'amours.
Mais tout ce papier bleu, quoique très-estimable,
N'est plus regardé qu'en pitié ;
Mon cœur en a senti la cause véritable :
On n'y parle point d'amitié.

N'est-il pas vrai, madame, que nous n'aurons point la guerre ? C'est une obligation que la France aura encore au mari de votre grand'maman.

1. Ce titre d'un almanach qui donnait la liste des souverains de l'Europe désigne ici l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France* du président.

2. Dans l'*Examen critique de la nouvelle Histoire de Henri IV ;* voyez tome XLVI, page 115.

3. On appelle ainsi la réunion des romans intitulés : *Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne ; Histoire de Robert le Diable ; Histoire des quatre fils Aymon ; Histoire de la belle Hélène, Huon de Bordeaux,* etc.

Je veux que vous m'écriviez dorénavant à cœur ouvert : nous n'avons rien à dissimuler[1] ensemble ; mais, quelque chose que vous ayez la bonté de m'écrire, faites contre-signer par votre grand'maman, ou envoyez votre lettre chez M. Marin, secrétaire général de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, qui me la fera tenir très-sûrement ; le tout pour cause.

### 8126. — A M. DUPATY[2].

Décembre.

Le paquet dont vous m'avez honoré, monsieur, et mon petit billet se sont croisés, comme vous l'avez vu. Ah ! ah ! vous êtes donc aussi des nôtres ! votre poésie est pleine d'imagination. Tous les hommes éloquents ont commencé par faire des vers. Cicéron et César en firent avant d'être consuls : ils eurent l'un et l'autre de furieuses lettres de cachet ; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux être assassiné par ceux que l'on peut assassiner aussi, que de voir sa destinée dépendre entièrement de quatre mots griffonnés par un commis. Ce n'est pas moi qui vous écris cela, au moins ; c'est un Suisse qui a soupé chez moi avec un Anglais. Pour moi, je n'écris à personne ; je suis très-vieux et très-malade. Si vous voulez venir chez moi, vous me rendrez la vie, car vous me ferez penser. Je m'intéresse à vous comme un père à son fils, et le fils est très-respecté par le père.

Mille très-humbles et très-tendres obéissances à M. de Bory.

### 8127. — A M. D'AGINCOURT[3],

FERMIER GÉNÉRAL.

17 décembre.

Non, monsieur, je ne suis point assurément de l'avis des sots et des ignorants qui pensent que les chevaliers romains chargés du recouvrement des impôts publics n'étaient pas des citoyens nécessaires et estimables. Je sais que Jésus-Christ les anathéma-

1. Voltaire veut sans doute faire allusion à ces vers de Quinault (*Atys*, acte I, scène VI) :

> Qui n'a plus qu'un moment à vivre
> N'a plus rien à dissimuler.

2. Voyez lettres 8107 et 8123.

3. Jean-Baptiste-Louis-George Séroux d'Agincourt, né à Beauvais en 1730, mort à Rome le 24 septembre 1814, connu par son *Histoire de l'Art par les Monuments*, 1810-1823, trois volumes in-folio.

tise[1]; mais en récompense il prit un commis de la douane pour un de ses évangélistes. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de messieurs les fermiers généraux et de leur générosité, depuis que j'ai établi une petite colonie dans un désert qui n'est pas celui de Jean.

Je recommande encore cette colonie à leur bienveillance. Ces nouveaux habitants ne sont venus que sur la promesse royale, expédiée en bonne forme, d'être exempts de toutes charges et de tous droits jusqu'à nouvel ordre. Vous m'avouerez qu'un Suisse ne peut pas deviner qu'en France il faut, d'un village à un autre, pour une livre de beurre, un *acquit-à-caution* qui coûte de l'argent.

Certainement l'intention du roi, ni celle des fermes générales, n'est pas que des fabricants payent pour les outils qu'ils apportent.

Je laisse à votre humanité et à votre sagesse, et à celle de messieurs vos confrères, à vous arranger avec M. le duc de Choiseul, quand il aura fondé la ville de Versoy. Vous pensez comme lui sur l'avantage du royaume. Je me flatte que nous lui aurons l'obligation de la paix, parmi tant d'autres. Si la guerre se déclare, notre petit canton est perdu pour longtemps.

Oui, monsieur, j'ai dit que Newton et Locke étaient les précepteurs du genre humain[2], et cela est vrai; mais Locke et Newton n'auraient pas mis le monde en feu pour une île déserte, située vers le pays des Patagons.

Il est encore très-vrai que Louis XIV dut la paix d'Utrecht au ministère d'Angleterre; mais ce n'est pas une raison pour que la France fasse la guerre au roi George III, qui n'en a certainement nulle envie.

Je vois, monsieur, que vous êtes patriote et homme de lettres autant pour le moins que fermier général. Vous me faites souvenir d'Atticus, qui était fermier général aussi; mais c'était de l'empire romain.

### 8128. — A M. D'ALEMBERT.

19 décembre.

Je suis bien embarrassé, vrai ami, vrai philosophe. Si j'étais à Paris, je ferais le moulinet; mais des bords du lac Léman je

1. Matthieu, chapitre XVIII, v. 17; voyez tome XXV, page 353.
2. Voyez tome XXII, page 177; et, tome III, la dédicace d'*Alzire*.

ne peux rien. Vous savez ce que je vous ai écrit sur Marin[1] : Quels bons ouvrages a-t-il faits? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait *les Fétiches*, et qu'il est très-utile aux gens de lettres. Le président nasillonneur[2] a fait *les Fétiches*, et même *les Terres australes*, et n'a jamais été utile à personne. Si j'écris au petit abbé[3], il se mettra à rire, montrera ma lettre, comme cela lui est arrivé plus d'une fois; si j'écris à d'Argental, il n'en parlera pas à Foncemagne, parce qu'il ne s'agit pas là de comédie : la seule ressource est Delille. Sa traduction des *Géorgiques* de Virgile est la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'est un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque espèce de grand seigneur?

Vous avez bien remarqué sans doute, dans l'édit du roi contre le parlement, ce qu'on dit de l'esprit de système. Il se trouve que les philosophes ont gâté le parlement; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain, et qu'ils sont l'unique cause de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. N'est-ce pas aussi la philosophie qui nous a pris nos rescriptions? Par ma foi, il n'y a de plaisir à être philosophe que comme le roi de Prusse, avec cent cinquante mille soldats.

Le roi philosophe de Danemark a-t-il fait ce qu'il disait? Laleu prétend que non, mais c'est que Laleu n'était pas encore apparemment au fait.

Parbleu, je prends mon parti ; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de Voisenon, et à tous les gens de lettres intéressés à la chose[4].

### 8129. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 décembre.

Que l'on fasse ou non la guerre aux Anglais, que le parlement fasse ou non des sottises ; moi, je fais sottises et guerre.

Mes anges recevront par M. le duc de Praslin un paquet. Ce paquet est la tragédie des *Pélopides*, c'est-à-dire *Atrée et Thyeste*. Il est vrai qu'elle a été faite sous mes yeux, en onze jours,

1. Lettre 8116.
2. De Brosses; voyez page 278.
3. Voisenon.
4. Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de Voltaire renonçait au titre d'académicien si on lui donnait le président de Brosses pour confrère. (K.)

par un jeune homme. La jeunesse va vite, mais il faut l'encourager.

Ma sottise, — vous la voyez.

Ma guerre est contre les Allobroges qui ont soutenu qu'un Visigoth, nommé Crébillon, avait fait des tragédies en vers français ; ce qui n'est pas vrai.

Mes divins anges, il y va ici de la gloire de la nation.

De plus, ce nasillonneur de Brosses, président, veut être de l'Académie ; c'est Foncemagne qui veut le faire entrer. Il est bon que Foncemagne sache que j'ai une consultation de neuf avocats de Paris qui m'autorise à lui faire un procès pour dol[1].

J'enverrai cette consultation si on veut. Le président, pour détourner le procès, m'a écrit pour me faire entendre que, si je lui faisais un procès, il me dénoncerait comme auteur de quelques livres contre la religion, moi qui assurémeut n'en ai jamais fait.

J'enverrai la lettre, si on veut.

Tous les gens de lettres doivent avoir de Brosses en recommandation.

Mes anges diront à M. de Foncemagne [2] ce qu'ils voudront ; je m'en remets à leur bonté, discrétion, prud'homie, et à leur horreur contre de tels procédés.

### 8130. — A M. HENNIN.

A Ferney, 19 décembre.

Il n'est point dit dans l'édit[3] que le parlement rendra compte au chancelier.

Le parlement n'a point envoyé de démission.

Il n'est pas du tout sûr que nous ayons la guerre.

Il est encore moins sûr que nous soyons payés.

Je regrette bien cette pauvre M[me] Gaussen[4] ; je la suivrai bientôt, *et vivat!*

1. Voyez page 278.
2. Voyez lettre 8120.
3. Du 27 novembre 1770, sur lequel le parlement fit des représentations au roi le 3 décembre.
4. Dame genevoise qui venait de mourir, et qu'il ne faut pas confondre avec l'actrice Gaussin ou Gaussem, morte en 1767.

## 8131. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

20 décembre.

En vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres[1]. Mon Dieu, comme son style s'est perfectionné depuis son Éloge de Moukden! Qu'il rend bien justice à ce saint flibustier juif nommé David, et à nos badauds de Paris! Je soupçonne sa majesté Kien-long de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme Orphée, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien disciplinés, des faucons bien dressés. J'allai autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de son armée, mais cent fois plus de sa personne, et je vous avoue, sire, que je n'ai jamais fait de soupers plus agréables que ceux où Kien-long le Grand daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer; et, sans un Lapon[2] qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident; et quoique un abbé Terray m'en ait escamoté la plus grande partie (ce qui ne me serait point arrivé à Pékin), il m'en reste assez pour être plus heureux que je ne mérite : cependant je regrette toujours Kien-long, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français, qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites; comme il écrit dans cette langue avec plus de grâce et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux[3], avec cette adresse : *Au roi;* car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit; et on parlera peu du sultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse : *Pour être mis à la poste, dès que le paquet sera dans ses États.* C'est un tribut payé à la bibliothèque du Sans-Souci de la Chine : je ne crois pas ce tribut digne de Sa Majesté, mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand Yhao.

Sa Majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à

1. Voyez le second alinéa de la lettre 8106.
2. Maupertuis, qui s'était fait peindre en Lapon.
3. Les trois premiers volumes des *Questions sur l'Encyclopédie.*

Moustapha ; je suis encore dans l'erreur sur Ali-bey [1] : elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque Juif sur les lieux s'informer de la vérité ? Les Juifs ont toujours aimé l'Égypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très-bien ce que faisaient des ingénieurs sans génie, et j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades : il me semble qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Welches, et même les Ibères, n'échouent. Leurs entreprises, depuis longtemps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

### 8132. — A M. HENNIN.

A Ferney, 20 décembre.

Quoique vous ne me disiez rien, monsieur, vous savez pourtant que le parlement a cessé ses fonctions, sans donner sa démission ; qu'il a protesté contre l'édit ; qu'il a envoyé deux fois le premier président au roi ; que le roi n'a point voulu le voir. De tout cela vous ne nous en dites mot.

Mais nous vous demandons, Mme Denis et moi, vos bons offices pour une chose qui nous intéresse très-vivement, et qui ne demande pas même de délais.

C'est de savoir s'il est vrai que la république ait affranchi Mme Denis de la qualité éminente de serve de Genève. Nous avons à Gex un procès contre un seigneur, citoyen de Genève, nommé, non pas Choudens, mais de Choudens, ouvrier en montres, qui nous vendit, il y a dix ans, un petit domaine sur le chemin de Ferney à Tournay. Il le déclara libre ; et quand nous eûmes signé, il se trouva qu'il était mortaillable en grande partie. Mme Denis fut donc serve de la sérénissime.

Aujourd'hui M. de Choudens, seigneur ouvrier de Genève, prétend, pour se disculper, et affirme dans ses mémoires, que la sérénissime a daigné nous affranchir de la servitude. Nous n'avons jamais entendu parler de cet affranchissement. Nous savons seulement que M. de Choudens s'étant accommodé avec la république

1. Voyez lettres 8077 et 8106.

pour 500 francs, nous payâmes pour lui, à monsieur le grand trésorier, 500 livres à la décharge dudit Choudens.

Ce que nous vous demandons, monsieur, c'est de savoir du grand trésorier actuellement régnant s'il est vrai que la sérénissime ait affranchi depuis la dame Denis, et en ait fait une alliée de la république, au lieu d'une servante.

Nous croyons qu'il n'en est pas un mot, et nous vous supplions très-vivement de vouloir bien requérir une attestation de monsieur le grand trésorier, par laquelle il soit constaté que nous avons payé entre ses mains, en tel jour, en telle année, la somme de 500 livres, pour la servitude dudit Choudens, et qu'il n'a jamais été question d'un affranchissement.

Cela est très-sérieux, quoique très-ridicule. Nous vous prions de vouloir bien envoyer ce soir, chez Souchai, au Lion d'Or, votre paquet, que nous enverrons chercher demain. Nous vous aurons la plus grande obligation, *et vivat!* V.

### 8133. — DE M. HENNIN[1].

A Genève, le 20 décembre 1770.

Je ne vous ai rien mandé, monsieur, parce que personne ne m'a rien écrit de France, et que les nouvelles de ce pays-ci sont contradictoires. Je crois que les Anglais ont envoyé reprendre possession de l'île de Falkland, et il me paraît toujours bien difficile qu'on évite la guerre.

Il faut que, dans le projet d'édit envoyé au parlement, monsieur le chancelier ait été nommé : car les nouvelles publiques et particulières s'accordaient en ce point. On aura changé cet article au lit de justice.

M. Turretin, trésorier de la république, est à Turin, d'où j'ignore quand il reviendra, de sorte que peut-être sera-t-il difficile d'avoir l'acte que vous désirez. J'attends le premier syndic, à qui j'en remettrai la note, en le priant de me le faire expédier le plus tôt possible.

Vous savez sans doute qu'un auditeur est allé *in fiochi* défendre de jouer la comédie, au moment où l'on se préparait à jouer dans une chambre la seconde représentation de *Mélanie*.

Je salue les pauvres plaideurs, et leur souhaite toute prospérité.

### 8134. — A M. HENNIN.

A Ferney, 20 décembre.

Nous conjurons notre cher résident de vouloir bien parler au secrétaire d'État : c'est lui qui doit être au fait. Il sait, comme

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin;* 1825.

tout le conseil, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'allégation du nommé Choudens;

Que jamais le conseil n'a songé à se départir de ses droits sur la maison et sur le terrain attenant, vendu par Choudens à la dame Denis. Il prétend que, le 23 ..... 1760, le conseil supprima la taillabilité à laquelle lui Choudens était sujet, moyennant la somme de 507 livres que paya pour lui Mme Denis.

Il est bien vrai que Mme Denis paya 507 livres pour Choudens au trésorier; mais il est faux que le conseil ait levé la taillabilité attachée à cette portion de terre. Nous croyons même que le conseil n'en a pas le droit, et que c'est un bien de la république, sur lequel il n'y a que le conseil des Soixante qui puisse transiger.

Pourvu qu'un secrétaire d'État ou un syndic nous donne une attestation que la république ne s'est jamais départie de ce droit qu'elle réclame, nous sommes contents; c'est à nous seulement à nous pourvoir en temps et lieu contre cette prétention. Nous ne voulons être taillables de personne, pas même de l'évêque d'Annecy.

Vous pourriez encore, monsieur, nous donner de votre main une attestation que les syndics de Genève vous ont assuré n'avoir jamais cédé, ni à Choudens ni à personne, le droit de mainmorte que la république prétend sur la maison et terrains vendus par les sieurs Choudens à Mme Denis en 1759; en foi de quoi vous avez signé, pour servir ce que de raison.

8135. — DE M. HENNIN[1].

A Genève, le vendredi 21 décembre 1770.

Monsieur, M. Rilliet, faisant les fonctions de premier syndic, auquel j'ai voulu remettre une note pour votre affaire, m'a dit que le conseil ne pouvait accorder ce que vous demandez que sur requête; qu'ainsi vous deviez choisir ici un procureur qui présentât cette requête, et qu'elle serait admise sur-le-champ.

Vous savez que le parlement prend monsieur le chancelier à partie, et a supendu ses fonctions[2].

*P. S.* On me remet, monsieur, la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire. Elle ne change rien à ce que celle-ci vous annonce. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous procurer les pièces dont vous avez besoin.

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin;* 1825.

2. Ce fut le 10 décembre que les tribunaux cessèrent de rendre justice, ainsi que le parlement était dans l'usage de le faire dans ses querelles avec la cour. Le chancelier ne fut pas pris à partie.

## 8136. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 décembre.

Eh, mon Dieu ! je ne sais plus si j'ai demandé à mon héros sa protection auprès de l'empereur de la Chine. En tout cas, voici mon placet que je lui présente[1].

Les meurtriers du chevalier de La Barre et du lieutenant général Lally sont donc un peu humiliés ; mais le sang en est-il moins répandu, et est-ce là une satisfaction ?

Je souhaite à mon héros une bonne année de 1771. Ma bonne année sera celle de sa première gentilhommerie de la chambre en exercice, supposé que je sois alors en vie, ce que je ne crois pas.

On dit que l'Américain[2] de Mlle Clairon n'a pas extrêmement réussi ; mais on espère qu'il réussira.

Je me mets aux pieds de mon héros.

## 8137. — A M. D'ALEMBERT.

21 décembre.

Cher et digne philosophe, c'est pour vous dire que je fais part à Thomas de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je souhaite que cet auteur des *Fétiches*, petit persécuteur nasillonneur, n'ait point la place due aux La Harpe, aux Delille, aux Capperonnier, à Marin même, qui peut rendre des services aux gens de lettres ; mais tâchez que MM. Duclos, Thomas, Marmontel, Saurin, Voisenon, gardent le secret. J'ai écrit à M. d'Argental[3], et l'ai prié de parler à Foncemagne, comme je vous l'ai mandé ; et même j'écrirai encore[4]. Je crains bien que l'*infulatus* ne le sache, et ne me joue un mauvais tour ; mais il faut savoir mourir pour la liberté. C'est une petite douceur de voir les assassins du chevalier de La Barre humiliés ; mais n'importe par qui nous soyons écrasés, nous le serons toujours.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire, de la part du roi de la Chine[5].

1. *Épître au roi de la Chine*, tome X, page 412.
2. Larive ; voyez lettre 8117.
3. Voyez lettre 8129.
4. Cette seconde lettre n'a pas été écrite, ou du moins elle manque.
5. Voyez la note 2, tome X, page 412 ; et ci-dessus, la lettre 8106.

Je vous prie de me mander ce que vous savez du roi de Danemark.

Puisque je suis en train de vous parler de rois, je vous avoue que Catau me néglige fort, et que le Grand Turc ne m'a pas écrit un mot; vous voyez que je ne suis pas glorieux.

Je vous prie, mon très-cher ami, quand vous n'aurez rien à faire, de m'écrire tout avec toute la liberté de votre sublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cause) chez Marin, secrétaire de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, et mettez simplement pour adresse : *A V., à Ferney.*

### 8138. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 décembre.

J'étais bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'était pas, à beaucoup près, aussi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'auteur. L'abbé Audra aurait pu se l'épargner; il avait d'abord donné de lui-même sa démission, et l'avait envoyée à l'archevêque, qui l'avait acceptée; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement, ni rien de semblable. Il a retiré cette démission; l'archevêque lui a rendu sa parole comme il l'avait reçue, sans même s'être pressé d'en faire usage: car, s'il se fût pressé, l'abbé aurait pu avoir un successeur avant ses regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été professeur, l'archevêque se serait tu, malgré les clameurs. L'abbé a voulu rester professeur, il a presque accusé un des grands vicaires d'avoir approuvé le livre; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement, et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni désigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouse, il a vu l'abbé, et lui a dit qu'il était impossible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux pût être professeur d'histoire et de religion; qu'il lui conseillait de quitter, et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refusé de quitter; il a répondu qu'il en appellerait au parlement, si on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y opposait pas, et qu'il s'en tiendrait là, si le parlement le renvoyait dans sa chaire; mais que l'abbé prît garde de s'exposer devant le parlement. Il y avait entre cette conversation et le mandement deux grands mois. Huit jours et plus se sont écoulés; au bout de ces huit jours il lui a pris une fièvre maligne, dont il est mort. Il se peut faire que le chagrin en soit la cause; mais vous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui épargner en partie; il lui a même épargné dans le fait, à ce qu'il assure, d'autres désagréments qu'on avait voulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner son mandement, en manquant à sa parole, en retirant sa démission,

en voulant compromettre un des grands vicaires. L'archevêque, avant ce temps-là, avait résisté pour lui pendant un an aux clameurs du parlement, des évêques, de l'assemblée du clergé ; à la fin, on lui a forcé la main.

Vous voyez, par ce détail, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'a fait, à l'égard de l'abbé, que ce qu'il n'a pu se dispenser de faire. Vous pouvez être sûr qu'il ne persécutera jamais personne; mais il est dans une place et dans une position où il n'est pas toujours le maître de s'abandonner tout à fait à son caractère et à ses principes, également tolérants. Je l'avais vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouse, et je puis bien vous assurer qu'il n'était rien moins que malintentionné pour l'abbé Audra. Ne vous laissez donc pas prévenir contre lui, et soyez sûr, encore une fois, que jamais la raison n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un très-bon confrère, qui sera certainement utile aux lettres et à la philosophie, pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence, ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'est ce plat et ridicule président de Brosses, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaissent les égards qu'on vous doit, combien vous seriez offensé d'un pareil choix.

Foncemagne et l'archevêque de Lyon sont ses partisans zélés. Foncemagne n'a jamais eu à se plaindre de vous ; au contraire. Pourquoi ne lui écririez-vous pas directement? Cette lettre pourrait le déterminer. Je ne vous dirai point d'écrire à l'archevêque de Lyon, qui est un janséniste hypocrite; mais il pourrait gagner le duc de Nivernois, et vous feriez bien d'écrire à ce dernier, qui sûrement ne voudra pas vous déplaire. Quant à nos amis, qui sont au nombre de huit à dix, je vous en réponds. N'oubliez pas surtout d'écrire fortement à l'abbé de Voisenon, à qui d'ailleurs je parlerai, ainsi que Duclos, et à M. d'Argental, qui parlera à Foncemagne de son côté. M. Marin nous conviendrait certainement mieux que le président de Brosses, et à tous égards; mais je doute fort que nous puissions réussir, et il ne faut pas le compromettre. Parmi les dix ou douze concurrents qui se présentent, et dont j'ai perdu le compte, il en est surtout deux qu'il nous importe d'écarter, et même de dégoûter pour toujours. Comme il y en a au moins un des deux qui pourra avoir beaucoup de voix, il faut nécessairement nous réunir pour quelque autre; et, d'après les informations que j'ai prises, il ne serait pas possible, à ce que je vois, de nous réunir pour M. Marin. Je le verrai ce matin, et je lui parlerai sur ce sujet avec amitié et confiance.

Adieu, mon cher maître; priez Dieu *ne quid respublica detrimenti capiat* [1], et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes : car il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue; je l'apprends dans ce moment.

1. « Ne quid respublica detrimenti caperet ». (Salluste, *Cat.*, XXIX.)

## 8139. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 22 décembre.

Madame, ma passion commence à être un peu malheureuse. Je ne sais plus de nouvelles ni de Votre Majesté impériale, ni de mon ennemi Moustapha. Tout ce que je puis faire cette fois-ci, c'est de vous ennuyer de mon petit commerce avec le roi de la Chine votre voisin[1].

Je me suis imaginé que les pluies du mois de décembre, la crainte de la peste, et celle de la famine, pourraient suspendre le cours de vos conquêtes, et que Votre Majesté aurait peut-être le temps de s'amuser d'une espèce de petite *Encyclopédie*[2] nouvelle qui paraît devers le mont Jura. Il y est parlé de votre très-admirable personne dès la page 17 du premier tome[3], à propos de l'*Alphabet*. Il faut que l'auteur soit bien plein de vous, puisqu'il vous met partout où il peut.

Je ne sais pas quel est cet auteur, mais sans doute c'est un homme à qui vous avez marqué de la bonté, et qui doit parler de Votre Majesté au mot *Reconnaissance*[4].

Il y a, dit-on, en France des gens qui trouvent cela mauvais; mais l'univers entier devrait le trouver bon, et si j'étais un peu votre victime, j'en serais bien glorieux.

Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés par les voitures publiques à votre surintendant des postes, avec l'adresse de Votre Majesté impériale.

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Ferney, et de vous offrir ses services lorsque Votre Majesté, en accordant la paix à Moustapha, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec son portrait. Il pourra trembler, mais aussi il pourra être attendri. En un mot, ma fabrique de montres est à votre service: si j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Prusse prétend[5] qu'Ali-bey n'est point du tout roi d'Égypte; c'est encore une raison pour faire la paix avec cette

1. *Épître au roi de la Chine;* voyez tome X, page 412.
2. Les *Questions sur l'Encyclopédie.*
3. Voyez tome XVII, page 14.
4. Il n'y a point d'article sous ce mot dans les *Questions sur l'Encyclopédie.*
5. Voyez lettre 8106.

maudite puissance ottomane, dont tant de gens prennent le part Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir sur le trône de Constantinople. Je sais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans ; mais aussi vous m'avez inspiré une passion un peu romanesque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous mon roman finisse noblement. J'emporterai avec moi la consolation de vous avoir vue souveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Égée.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très-profond respect de l'ermite de Ferney.

8140. — A M. FABRY.

22 décembre.

Monsieur, je me félicite bien de m'être rencontré avec vous : je vous avoue que j'avais écrit quatre lettres consécutives, et que j'avais toujours représenté que nous n'avions pas de quoi nourrir des troupes.

Votre approvisionnement fera grand bien ; les blés que le roi de Sardaigne accorde reviennent encore aux Genevois à un prix plus cher qu'on ne l'achète au marché de Gex, à cause de l'extrême rareté des voitures.

Nous serons probablement obligés de nous fournir à Lyon ou à Marseille pour le printemps. Dieu veuille que les pluies et les débordements ne désolent point les provinces voisines ! Tout est à craindre.

Les querelles du parlement de Paris ne feront jamais croître un épi de blé : si nous n'avons point de guerre, nous en aurons l'obligation à M. le duc de Choiseul, qui fait tout le bien qu'il peut, et que je regarde comme le premier homme de l'Europe.

Il n'est que trop vrai, monsieur, que les circonstances présentes ne sont pas plus favorables à l'édit de Versoy que les débordements ne sont favorables aux biens de la terre. C'est bien dommage, l'entreprise était belle; mais la cire verte enlacée de soie rouge et verte ne s'échauffe pas aisément pendant les pluies continuelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

## 8141. — DE CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ce 12-23 décembre.

Monsieur, jamais mensonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambassadeur d'Angleterre Murray (datée de Constantinople), où il est dit qu'il voit le padisha deux fois par semaine [1], et que celui-ci lui parle italien. Aucun ministre étranger ne voit le sultan que dans les audiences publiques. Moustapha ne sait que le turc, et il est douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince est d'un naturel farouche et sanguinaire : on prétend qu'il est né avec de l'esprit; cela se peut, mais je lui dispute la prudence; il n'en a point marqué dans cette guerre. Son frère [2] est moins imprudent que lui; c'est un dévot. Il lui a déconseillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est que ces deux princes ont une sœur qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au delà de soixante ans; elle avait été mariée quinze fois; et lorsqu'elle manquait de mari, le sultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de son empire. Or, quand un bacha épouse une princesse de la maison impériale, il est obligé de renvoyer tout son harem. Cette sultane, outre son âge, était méchante, jalouse, capricieuse, et intrigante. Son crédit, chez monsieur son frère, était sans bornes, et souvent les bachas qu'elle épousait, sans têtes : ce qui n'était point du tout plaisant pour eux; mais cela n'en est pas moins vrai.

Ah! monsieur, vous avez dit tant de belles choses sur la Chine que je n'ose disputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur savoir-vivre, et qui les feraient passer pour des rustres ignorants; mais il ne faut pas nuire à son prochain. Ainsi je me tais, et j'admire les relations des délégués de la *Propagande* [3] sans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine, et non pas aux Chinois originaires.

Continuez-moi, monsieur, votre amitié et votre confiance; et soyez assuré que personne ne vous estime plus que moi.

CATHERINE.

*P. S.* Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de personnes de qualité; je dois vous dire qu'il n'en est rien, et qu'âme qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince Henri de Prusse m'en est témoin. Je m'en rapporte à lui.

1. Voyez lettre 8094.
2. Abdoul-Achmet, né en 1725, son successeur en 1774, mort en 1789.
3. Les missionnaires catholiques délégués de la congrégation *de propaganda Fide*.

### 8142. — A M. LE COMTE DE FOY.

A Ferney, 24 décembre.

Je réponds fort tard, monsieur, à la lettre dont vous m'avez honoré, du 1er décembre : je ne l'ai reçue que le 15. J'ai soixante-dix-sept ans ; je suis très-malade : ce sont là des raisons pour n'être pas fort exact.

D'ailleurs, madame votre femme ayant des lettres de M. François de Sales ferait peut-être des signes de croix en voyant une lettre de François de Voltaire. Cela pourrait mettre du trouble dans votre ménage, et j'en serais très-affligé.

Je vois avec douleur que toutes les personnes dont vous me parlez sont mortes ; car, sans compter Mme de Chantal et son saint[1], nous avons perdu Mme de Pompadour, Mme la duchesse de Gotha, et Mme de Buchwald[2].

Si M. de Pezay, qui répand tant de fleurs dans ses vers, veut une place à l'Académie, je lui offre la mienne, qui sera bientôt vacante, et qui ne vaut pas celle qu'il a dans l'état-major. Au reste, monsieur, je suis très-sensible à l'honneur que vous me faites ; mais ce sont des gouttes d'Angleterre que vous envoyez à un apoplectique. Jouissez gaiement de la vie ; c'est tout ce que vous peut dire un homme qui est près de la perdre, et qui ne la regrette pas beaucoup.

### 8143. — A M. DUCLOS.

A Ferney, 24 décembre.

Mon vertueux et illustre confrère, vous aimez la liberté : vous avez trois places à donner[3], et je vous en fournirai bientôt une quatrième. Je vous conjure de ne jamais laisser entrer un homme qui menace les gens de lettres d'être leur délateur. Les Gaillard, les Delille, les La Harpe, sont sur les rangs, et ils ont des droits véritables ; mais s'il est vrai qu'il y ait des difficultés pour l'un d'eux, je vous recommande très-instamment M. Marin, qui joint à ses talents le mérite de rendre continuellement service à tous les gens de lettres. Il vaut beaucoup mieux avoir dans notre Académie un ami qu'un président ou un évêque.

1. François de Sales.
2. A qui est adressée la lettre 2559, tome XXXVIII, page 27.
3. Celles de Moncrif, du président Hénault et de l'abbé Alary.

Conservez-moi votre amitié, dont je sens certainement tout le prix.

### 8144. — A M. HENNIN.

Le saint Noël.

Mon charmant résident, j'ignore si M^me Denis voudra présenter requête pour savoir si le MAGNIFIQUE CONSEIL s'est désisté ou non d'un prétendu droit de mainmorte.

Présente ta requête
Comme tu veux dormir [1].

C'est une chose à savoir dans la conversation, et quand on la sait, on agit en conséquence à Gex; on arguë un Choudens de mensonge, on instrumente.

J'attendrai le retour de Joseph Turretin, qui donne du blé à sa chère patrie.

Point de guerre qu'avec le parlement; c'est toujours le ministre de la guerre qui nous donne la paix.

Quoi, le grand Covelle [2] est dans la geôle! *O tempora! o mores!*

Mille respects.

Agathe accouche d'un gros garçon. Nous ne savons plus où mettre notre marmaille. Dieu nous bénit.

### 8145. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 décembre.

En attendant, madame, que les metteurs en œuvre me donnent les instructions précises sur vos chaînes de montres; en attendant que je puisse vous dire pourquoi on ne monte jamais en or les chaînes qui sont entièrement de marcassites, je vous dirai un petit mot du jeune metteur en œuvre dont vous avez reçu probablement cinq pierres [3] fausses par M. le duc de Praslin.

Je lui ai fait enfin comprendre que son cinquième acte ne valait rien du tout. Je lui ai dit: « Vous croyez, parce que vous êtes jeune, qu'on peut faire une bonne tragédie en onze jours; vous verrez, quand vous serez plus mûr, qu'il en faut quinze

1. *Les Plaideurs*, acte I, scène II.
2. Voyez tome XXV, pages 406 et 491. C'est le héros du poëme de *la Guerre civile de Genève;* voyez tome IX, page 508.
3. *Les Pélopides*, tragédie en cinq actes, tome VII, page 101.

pour le moins. » Il m'a cru, car il est fort docile. Il a fait sur-le-champ un nouveau cinquième acte, qu'il met sous les ailes de mes anges.

Tout cela était assez difficile, car ce pauvre enfant n'avait à mettre, dans toute sa pièce, que du sentiment. Point d'aventure romanesque, point de fils de Thyeste amoureux d'une jeune inconnue trouvée sur le sable de la mer, et qui est reconnue enfin pour sa sœur; point de galimatias : il n'était soutenu par rien; il fallait que, pour la première fois, une honnête femme avouât à son mari qu'elle a un enfant d'un autre, et cela sans faire rire.

Il fallait qu'une bonne mère s'offrît pour prendre soin de l'enfant sans faire rire aussi, et qu'Atrée fût un barbare sans être trop révoltant.

Encore une fois, il y avait du risque; mais mon jeune metteur en œuvre croit avoir marché sur ces charbons ardents sans se brûler; il croit même avoir parlé au cœur, dans un ouvrage qui ne semblait susceptible que de faire dresser les cheveux à la tête.

Voici les éclaircissements des metteurs en œuvre. Nous souhaitons une quantité prodigieuse de bonnes années à nos anges.

### 8146. — A M. D'ALEMBERT.

28 décembre.

Ah! mon cher ami, mon cher philosophe, c'est une chose bien cruelle qu'un homme[1] qui veut faire du bien soit obligé de faire du mal, parce qu'il est prêtre. Enfin l'abbé Audra en est mort, et c'est, je vous jure, une très-grande perte pour les gens de bien; personne n'avait plus de zèle que lui pour la bonne cause.

Je passe le Rubicon pour chasser le nasillonneur[2] délateur et persécuteur; et je déclare que je serai obligé de renoncer à ma place si on lui en donne une. J'ai si peu de temps à vivre que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Prusse vient d'envoyer sa noble quote-part pour la statue; vous avez mis apparemment Prusse pour Danemark. La statue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

1. L'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne; voyez lettre 8138.
2. De Brosses; voyez lettres 8116 et 8128.

*Messieurs* ont donc résolu de ne point obtempérer; les meurtriers du chevalier de La Barre ont donc pleuré. Quoi! les bœufs-tigres pleurent! On ne juge donc plus de procès? les plaideurs seront réduits à la dure nécessité de s'accommoder sans frais? Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoie une *Épître au roi de Danemark*[1], afin qu'il fasse pendant avec le roi de la Chine. C'est un grand soulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins.

Je vous prie, quand vous verrez Mme Necker, de lui dire combien je lui suis attaché pour le reste de ma vie. Adieu, mon très-cher confrère.

### 8147. — A M. TABAREAU[2].

Du Nil au Bosphore
L'Ottoman frémit:
Son peuple l'adore,
La terre applaudit[3].

Voilà, monsieur, ce que j'ai pu faire de plus court pour votre protégé; et le plus court en cas pareil est toujours le moins mauvais.

### 8148. — A M. PHILIPPON[4].

28 décembre.

Monsieur, vous m'avez envoyé un ouvrage[5] dicté par l'humanité et par l'éloquence. On n'a jamais mieux prouvé que les juges doivent commencer par être hommes, que les supplices des méchants doivent être utiles à la société, et qu'un pendu n'est bon à rien. Il est vrai que les assassinats prémédités, les parricides, les incendiaires, méritent une mort dont l'appareil soit effroyable. J'aurais condamné, sans regrets, Ravaillac à être écar-

1. Celle qui est tome X, page 421.
2. Ce billet, sans date précise, avait été cousu à d'autres billets.
3. Vers destinés à être mis au bas du portrait de l'impératrice de Russie, exécuté sur le métier par les soins de M. de La Salle, fabricant très-habile. (K.)
4. Louis Philippon de La Madelaine, né à Lyon en octobre 1734, avocat du roi au bureau des finances à Besançon en 1770, est mort à Paris le 19 avril 1818; auteur de quelques pièces de théâtre et d'autres ouvrages.
5. M. Philippon avait envoyé à M. de Voltaire son *Discours sur la nécessité et les moyens de supprimer les peines capitales*; 1770, in-8° de soixante pages. (K.)

telé; mais je n'aurais pas livré au même supplice celui qui n'aurait voulu ni pu donner la mort à son prince, et qui aurait été évidemment fou. Il me paraît diabolique d'avoir arquebusé loyalement l'amiral Byng pour n'avoir pas fait tuer assez de Français. La mort de la maréchale d'Ancre, du maréchal de Marillac, du chevalier de La Barre, du général Lally, me paraissent..... ce qu'elles vous paraissent.

Je me sens le très-obligé de quiconque écrit en citoyen : ainsi, monsieur, je vous ai plus d'obligation qu'à personne. J'ai l'honneur d'être, etc.

### 8149. — A M. CHARDON[1].

Ma confusion est égale à ma reconnaissance. Votre générosité va trop loin pour un homme qui n'a d'autre recommandation auprès de vous que de vous avoir admiré, lorsque votre justice et votre éloquence rendirent l'honneur, la liberté et la subsistance, à une famille devenue à jamais célèbre[2]. Je n'ai pas longtemps à vivre; mais je ne dois pas souffrir que ce marbre[3], que vous prenez sous votre protection, puisse jamais vous être à charge. Je n'ai jamais su ce qu'on en voulait faire; je sais seulement quelle est la noblesse de votre âme, et que je dois être, tant que je vivrai, avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance, votre, etc.

### 8150. — A M. CHRISTIN[4].

28 décembre.

Je vous remercie, mon philosophe, des *Taxes en cour de Rome* autant que des gelinottes. Vous me ferez grand plaisir de me prêter ce livre de M. Le Pelletier[5]; je vous le renverrai après en avoir fait mon profit.

J'écris à M. Philippon; je présenterai ma requête pour votre curé, au nom de son père; mais il me paraît essentiel de savoir préalablement de quoi on accuse ce pauvre prêtre.

Bonsoir, mon cher philosophe.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Les Calas.
3. La statue.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.
5. Voyez, tome XVIII, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'article DROIT CANONIQUE, section VII.

8151. — A M. DE LA CROIX,

AVOCAT A TOULOUSE.

A Ferney, le 28 décembre.

Votre mémoire pour Sirven, monsieur, est aussi persuasif qu'éloquent. Nous verrons si la justice sera juste. Je puis vous assurer que le public le sera. Qui ne frémirait d'indignation en lisant les conclusions de ce procureur fiscal Trinquet, qui requiert qu'on bannisse du village une famille dûment atteinte et convaincue de parricide? Ce polisson a trouvé le secret de faire rire de pitié en inspirant de l'horreur.

L'archevêque de Toulouse se défend beaucoup d'avoir persécuté l'abbé Audra. Il dit qu'il avait voulu le servir, et que l'abbé ne voulut jamais entendre à ses propositions.

Agréez, monsieur, les protestations de ma reconnaissance, de mon estime et de mon attachement.

8152. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 28 décembre.

Je vois, monseigneur, par votre lettre à l'Académie de Marseille, que vous êtes mon protecteur; mais j'ai vu, par votre silence sur la colonie que j'ai établie, que vous ne me protégez point du tout. Je ne peux m'empêcher de vous dire que vous m'avez profondément affligé. Je n'ai point mérité cette dureté de votre part, je m'en plains à vous avec une extrême douleur.

Vous avez cru apparemment que ma colonie n'était qu'une licence poétique. C'est pourtant une colonie très-réelle et très-considérable, composée de trois fabriques protégées par le roi, et singulièrement par M. le duc de Choiseul. Elles réussissent toutes. Il n'y a point d'ambassadeur qui ne se soit empressé de nous procurer des correspondances dans les pays étrangers. Vous êtes le seul qui non-seulement n'ayez pas eu cette bonté, mais qui ayez dédaigné de me répondre. Que vous en coûtait-il de faire dire un mot au consul de France que vous avez à Rome? J'attendais cette grâce de la bienveillance que vous m'aviez témoignée, et de l'ancienne amitié dont vous m'honoriez. Vous faites descendre *canos meos cum mœrore ad infernum*[1].

1. *Genèse*, chapitre XLIV, verset 29.

Je ne devrais pas vous faire de reproches, mais je ne suis pas glorieux. Si vous aviez voulu pour vous ou pour quelqu'un de vos amis quelque jolie montre aussi bonne que celles d'Angleterre, et qui aurait coûté la moitié moins, vous l'auriez eue en dix jours par la poste de Lyon.

Que Votre Éminence agrée, s'il lui plaît, le respect et l'extrême colère de l'ermite de Ferney.

### 8153. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [1].

Paris, 28 décembre 1770.

Vous savez déjà tous nos malheurs [2]. Vous ne doutez pas de mon affliction. J'ai tout perdu, mon cher Voltaire, et il ne me reste plus à perdre que la vie. Il n'y a que vous pour qui la vieillesse soit supportable; vous avez passé, pour ainsi dire, de cette vie-ci, sans mourir, à l'éternité. Vous vous êtes séparé du présent, vous tenez à tout l'univers sans tenir à personne; vous voyez, vous jugez les événements sans intérêt particulier, vous vous suffisez à vous-même. Mais moi, mon cher Voltaire, condamnée à un cachot perpétuel, je n'avais de ressource que la société, que l'amitié de la plus charmante personne [3] qui ait jamais existé. Je ne vous ferai point de détail sur ce triste événement, il me faudrait plus de liberté d'esprit. Tout ce que je puis vous dire, c'est que jamais séparation ne fut plus touchante et plus douloureuse. Au milieu des pleurs et des cris de ses amis, cette grand'maman a montré un courage, une fermeté, une douceur, une tranquillité inouïs. Ce fut le lundi 24 que M. de Choiseul reçut sa lettre de cachet, avec ordre de partir le mardi avant midi; ils sont arrivés le mercredi à Chanteloup. Mme de Gramont [4] est partie ce jour-là pour les aller trouver. L'archevêque de Cambrai part demain, et M. de Stainville partira dimanche [5]. M. de Praslin [6] partira demain pour Praslin. On n'a point encore disposé de leurs places. On a proposé celle de la guerre à M. de Muy, qui l'a refusée.

Parmi toutes les raisons que j'ai d'être affligée, vous y entrez pour beaucoup, mon cher Voltaire; notre correspondance en souffrira, à moins que vous ne trouviez quelque expédient.

Je ne suis point contente du mal que vous me dites de notre ancien ami [7]. Je conviens qu'il était faible, mais il avait eu l'esprit bien agréable,

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.
2. La disgrâce et l'exil du duc de Choiseul, qui eurent lieu le 24 de ce même mois.
3. La duchesse de Choiseul.
4. La sœur du duc de Choiseul.
5. Ses deux frères.
6. Le duc de Praslin, qui était d'une autre branche de la famille de Choiseul. Il avait été un des secrétaires d'État durant l'administration du duc de Choiseul.
7. Le président Hénault.

et le meilleur ton du monde ; il avait fait son testament dans un temps où il s'était fort entêté d'une fille [1] que j'avais auprès de moi, et qui était devenue mon ennemie.

Je vous remercie de votre complaisance ; vos petits vers sont fort jolis, et j'en ferai usage. Adieu, mon cher Voltaire, conservez-moi votre amitié.

### 8154. — A M. CHRISTIN.

31 décembre.

Mon cher philosophe, voici le cas d'exercer sa philosophie.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis.
(Hor., lib. II, od. III.)

Vous savez peut-être déjà que M. le duc de Choiseul est à Chanteloup pour longtemps, et qu'il ne rapportera point l'affaire des esclaves[2], qui peut-être ne sera point rapportée du tout. Il en sera de même de votre pauvre curé. Un mot d'un seul homme suffit pour déranger les idées de cent mille citoyens. Heureux qui vit tranquille et ignoré !

### 8155. — A M. HENNIN.

Tous nos correspondants welches nous mandent aujourd'hui que c'est grand dommage ; mais supposant que nous sommes instruits de tout, ils ne nous apprennent rien ; nous ne savons pas qui est nommé[3].

Si le plus aimable des résidents en sait quelque chose, il nous fera grand plaisir de nous le dire, afin qu'on sache à qui s'adresser.

### 8156. — DE M. HENNIN[4].

31 décembre 1770.

Si j'avais eu des nouvelles, je n'aurais pas manqué de les faire passer au plus tôt à Ferney. Toutes les lettres de Paris disent que les successeurs ne sont point nommés. On prétend que M. de Muy a refusé.

1. Mlle de Lespinasse.
2. L'affaire des habitants de Saint-Claude ; voyez tome XXVIII, page 353.
3. Le duc de Choiseul avait été renvoyé du ministère, et exilé. Ce fut le duc d'Aiguillon, neveu de Richelieu, qui fut nommé au ministère des affaires étrangères en juin 1771. L'*intérim* fut fait par le duc de La Vrillière.
4. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.

Rien du parlement.

L'électeur de Bavière est assez mal, ce qui n'est pas une nouvelle peu intéressante.

Les Turcs veulent encore faire une campagne.

Les Anglais arment plus que jamais.

### 8157. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL[1].

31 décembre 1770.

Madame, je parie que vous avez l'âme plus forte que moi. Mais vous êtes malade, vous devez être accablée d'affaires. On dit que vous avez une santé faible, et que la nature ne vous a donné de force que celle de l'esprit. Je voudrais être sous-secrétaire des suisses[2] pour être auprès de vous, pour vous faire voir à tout moment que mon cœur est pénétré de la reconnaissance qu'il vous doit. Je n'ai que peu de jours à vivre, mais ces jours vous seraient consacrés. Je suis à vos ordres au milieu des neiges. Je vous enverrai tout ce qu'il y aura de nouveau et qui pourra vous amuser quelques moments; mais surtout, madame, ayez grand soin d'une santé si précieuse à tous ceux qui ont des yeux et des sentiments.

Agréez ma reconnaissance, qui certainement n'est point en paroles, mon inviolable attachement et mon très-sincère respect.

L'ERMITE DU MONT JURA, V.

### 8158. — A M. TABAREAU[3].

31 décembre 1770.

J'embrasse M. Tabareau tendrement et douloureusement; nous avons fait tous les deux la plus grande perte que nous puissions faire. Je ne sais pas si on a nommé de nouveaux ministres. Je ne sais rien; je prie M. Vasselier de m'instruire. Sa dernière lettre est charmante.

1. *Correspondance complète de la marquise du Deffant avec la duchesse de Choiseul*, etc., publiée par le marquis de Sainte-Aulaire, tome Ier, page 300.
2. L'abbé Barthélemy était secrétaire des suisses, dont le duc de Choiseul était colonel général.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

8159. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er janvier 1771.

Mon cher ange, le jeune étourdi qui vous a envoyé l'œuvre des onze jours[1] vous demande en grâce de le lui rendre. Il m'a dit qu'il était honteux, mais qu'il fallait pardonner aux emportements de la jeunesse; qu'il voulait absolument y mettre vingt-deux jours au moins.

A propos de jours, je vous en souhaite à tous deux de fort agréables; mais on dit que cela est difficile par le temps qui court. Vous ne perdez rien, et je perds tout. Voilà ma colonie anéantie; je fondais Carthage, et trois mots ont détruit Carthage.

Je n'ai pas une passion bien violente pour la *Sophonisbe* de Lantin, mais je serais fort aise qu'on rejouât *Olympie;* c'est un beau spectacle. Mlle Clairon avait grand tort, et on dit que Mlle Vestris s'en tirerait à merveille. Vous devriez bien présenter requête à M. Lekain pour jouer Cassandre; ce serait même une fête à donner à la cour, en guise de feu d'artifice. Chargez-vous, je vous prie, de cette importante négociation, et moi, je me chargerai de faire la paix de Catherine et de Moustapha.

On me mande que M. le maréchal de Richelieu est fort malade; il devrait pourtant se bien porter. J'écris à M. le duc de Praslin[2]. Voilà qui est fait; il n'enverra plus de mes montres au prétendu roi d'Égypte, mais il lui reste Praslin : c'est une bonne et belle consolation, non pas en hiver, mais dans les grandes chaleurs. Le lieu est froid, sombre, et d'une beauté assez triste. Vous y attendiez-vous? Dites-moi enfin si *messieurs* obtempèrent et se tempèrent.

On fait vos montres. Mme d'Argental sera plus tôt servie que le roi d'Égypte.

Mille tendres respects.

8160. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[3].

Ferney, 1er janvier.

On me mande que mon héros est malade; cela n'est peut-être pas vrai, car il y a si peu de choses vraies. Vous savez, monsei-

1. *Les Pélopides;* voyez lettre 8129; et tome VII, page 101.
2. Cette lettre manque.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

gneur, si je souhaite qu'il n'y ait rien de plus faux. Dieu me préserve, au reste, de vous ennuyer par une longue épître. Vous avez d'autres affaires que celle de lire les hommages inutiles d'un vieux serviteur enterré dans les neiges. Dieu bénisse et allonge votre belle carrière; conservez vos bontés pour le hibou des Alpes, qui vous sera dévoué avec le plus grand respect, tant qu'il aura encore quelques plumes sur son corps très-usé.

### 8161. — A M. LE GOUZ DE GERLAND,

ANCIEN BAILLI DE LA NOBLESSE DE BOURGOGNE, A DIJON.

Ferney, 2 janvier.

Monsieur, avant de répondre à l'article de votre lettre concernant M. de Brosses, souffrez que je vous remercie encore de la générosité avec laquelle vous interposâtes votre médiation entre lui et ma famille : je dis ma famille, et non moi-même, car il ne s'agissait que de ce qui pouvait appartenir à M. de Brosses après ma mort.

Je m'en étais remis absolument à lui pour le contrat d'acquisition à vie de la petite seigneurie de Tournay. Il l'estima dans le contrat trois mille cinq cents livres de rente : il m'en fit payer quarante-sept mille livres; je ne l'ai affermée jusqu'à présent que seize cents livres. Je ne me plaignis point; mais ma famille me fit apercevoir qu'il avait stipulé dans le contrat, entre autres articles onéreux, « que tout meuble qui se trouverait dans le château lui appartiendrait à ma mort ». Cette clause était insoutenable. Je lui proposai, en 1767, de prendre monsieur le président, ou qui il voudrait de ses confrères, pour arbitre ; il le refusa. Enfin, monsieur, vous voulûtes bien lui en parler, et, quoique son allié, vous le condamnâtes. Il m'écrivit, en ce temps-là, une lettre pour m'intimider, dans laquelle il me dit : « Quoique je ne blâme point la liberté de penser, cependant, etc... » Il me faisait entendre qu'on pourrait m'imputer des ouvrages, et que... Je ne vous en dis pas davantage, monsieur ; il semblait me menacer d'écouter la calomnie, et d'éteindre un procès pour mes meubles et pour ceux de mon fermier dans un procès pour des livres [1].

Un homme d'un rare mérite qui était chez moi vit cette lettre, et en fut très-affligé. Il en a parlé en dernier lieu, lors-

1. Voyez lettres 4711, 8116, 8129.

qu'il s'est agi de l'Académie française. Quelques personnes zélées pour la liberté académique, et pour l'honneur de notre corps, m'en ont écrit, etc.

J'ai fait pendant dix ans tout ce que j'ai pu pour obtenir les bonnes grâces de M. de Brosses. Je me flatte d'avoir mérité les vôtres par la confiance que j'ai toujours eue dans vos bontés. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse ; je suis à vos ordres. J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux attachement, etc.

## 8162. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL[1].

3 janvier.

Ma foi, madame, vous venez trop tard ; j'aurais cru devoir au moins un petit mot de respect et d'attachement[2]; je l'ai donné, et je crois qu'on le trouvera fort bon. On n'a jamais commandé l'ingratitude. Je suis hors de ligne, et la voix d'un pauvre mourant ne peut faire ombrage à personne.

Je supplie instamment M. le comte d'Argental de vouloir bien me renvoyer les cinq *Anti-Crébillon*[3].

Je parle de votre montre tous les jours, et j'espère bientôt vous l'envoyer. Il n'y aura rien à y refaire ; ce n'est pas comme l'œuvre des onze jours : aussi y en a-t-on mis davantage. Ma pauvre colonie ne se trouvera pas bien de cette affaire-ci. Tous les malheurs m'arrivent à la fois. J'avais recommandé mes fabriques à M. le cardinal de Bernis : il n'en a tenu compte. Je me suis mis en colère contre lui ; il s'est moqué de ma colère. Vous ne me parlez point de lui, madame ; c'est peut-être parce qu'on en parle beaucoup.

Renvoyez-moi toujours mes cinq actes, si vous voulez en avoir cinq autres. Mille tendres respects à mes anges.

## 8163. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 3 janvier.

Eh bien ! cruelle Éminence, ne protégez point ma colonie ; laissez-la périr. Je péris bien, moi qui l'ai fondée. Je suis ruiné

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Envers Choiseul et Praslin, disgraciés.
3. Les cinq actes des *Pélopides*.

de fond en comble; mais cela n'est rien à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Souvenez-vous seulement que je vous écrivais, il y a deux ans[1] : *Vous ne vous en tiendrez pas là.* Vous êtes dans la vigueur de l'âge. Prospérez ; il ne tient qu'à vous. Mais de la félicité, n'en avez-vous pas par-dessus la tête?

Si je meurs, c'est en aimant Votre barbare et charmante Éminence.

LE VIEIL ERMITE DE FERNEY.

## 8164. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 janvier.

Madame, je suis enterré tout vivant : c'est la différence qui est entre le président Hénault et moi ; il n'a été enterré que lorsqu'il a été tout à fait mort.

Mais je ne suis occupé actuellement que de votre grand'-maman et de son mari. Puis-je me flatter que vous aurez la bonté de lui mander que, dans le nombre très-grand de ses serviteurs, je suis le plus inutile et le plus triste ; et que si je pouvais quitter mon lit, je voudrais lui demander la permission de me mettre au chevet du sien pour lui faire la lecture? mais je commencerais d'abord par vous, madame. Ce serait vraiment un joli voyage à faire que de venir passer quinze jours auprès de vous, et de là quinze jours auprès d'elle. On dit qu'elle ne se portait pas bien à son départ. Je tremble toujours pour sa petite santé.

On dit tant de sottises que je n'en crois aucune. Il faut pourtant que le coup ait été porté assez inopinément, puisqu'on n'avait encore pris aucunes mesures pour les places à donner. On parle de M. de Monteynard, de Grenoble, qu'on regarde comme un homme sage. Je ne sais pas encore s'il est bien vrai que M. le comte de La Marche ait les Suisses.

J'ai vu des *Questions sur le droit public,* à l'occasion de l'affaire de M. le duc d'Aiguillon ; cet ouvrage me paraît fort instructif. Je doute pourtant que vous le lisiez : il me semble que vous donnez la préférence à ceux qui vous plaisent sur ceux qui vous instruisent ; d'ailleurs cet ouvrage roule sur des formes juridiques qui ne sont point du tout agréables. C'est bien assez de savoir

1. Lettre 7619.

que la mauvaise humeur du parlement de Paris contre M. le duc d'Aiguillon est aussi ridicule que tout ce qu'il a fait du temps de la Fronde, mais non pas si dangereux.

Je m'intéresse plus à la guerre des Russes contre les Ottomans qu'à la guerre de plume du parlement. Cependant, madame, je vous avoue que vous me feriez grand plaisir de dicter à quoi on en est, ce qu'on fait, et ce qu'on dit que l'on fera. Pour moi, je crois que dans six semaines on n'en parlera plus, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé [1].

Si à vos moments perdus vous voulez m'écrire tout ce que vous avez sur le cœur, et tout ce qui se débite, vous le pouvez en toute sûreté en envoyant la lettre à M. Marin, secrétaire général de la librairie. Il m'envoie mes lettres sous un contre-seing très-respecté; et d'ailleurs quand on ne garantit point toutes les sottises qu'on entend dire, on n'en est point responsable.

On m'a envoyé un tome de *Lettres à une illustre morte* [2]: elles m'auraient fait mourir d'ennui si je ne l'étais déjà de chagrin.

On nous dit que M. le marquis d'Ossun, ambassadeur en Espagne, a les affaires étrangères, et que monsieur l'évêque d'Orléans [3] n'a plus celles de l'Église.

J'ai beaucoup de relations avec l'Espagne pour la vente des montres de ma colonie, ainsi je m'intéresse fort à M. le marquis d'Ossun, qui la protége; mais pour les affaires de l'Église, vous savez que je ne m'en mêle pas.

Portez-vous bien, madame; conservez-moi une amitié qui fait ma plus chère consolation. Écrivez-moi tout ce que vous pourrez m'écrire, et envoyez, encore une fois, votre lettre chez M. Marin.

### 8165. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG [4].

6 janvier.

Je suis très-abasourdi, monsieur, très-affligé et très-malade. Si quelque chose peut me consoler, c'est que vous n'êtes rien de tout

1. Racine a dit dans *Bajazet*, acte II, scène II :

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

2. *Lettres à une illustre morte décédée en Pologne*, 1770, in-12, dont l'auteur est Charles de Caraccioli, qui fabriqua les *Lettres de Clément XIV;* voyez la lettre de Voltaire à M ***, du 2 mai 1776.

3. Jarente; voyez tome XL, page 452.

4. Éditeurs, de Cayrol et François.

cela. Vous devez être tranquille au milieu des orages; rien ne doit vous alarmer, parce que rien ne peut vous nuire. Vous conservez toujours vos places, et vous aurez pour vous la voix publique.

Je n'écris point au très-aimable commandant de la Bresse et du petit pays de Gex, où l'on meurt de faim et où le pain blanc coûte neuf sous la livre. On a été obligé de renvoyer un bataillon d'artillerie qui était à Versoy, parce qu'on n'avait pas de quoi le nourrir. Tout nourrit ma douleur, et il n'y a que cela de bien nourri dans mes déserts.

Je vous prie, monsieur, si vous voyez, comme je n'en doute pas, mon très-aimable commandant[1], d'avoir la bonté de l'assurer des inutiles sentiments du plus humble et du plus triste de vos serviteurs, qui vous sera attaché bien respectueusement tant qu'il vivra.

### 8166. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET[2].

A Ferney, le 6 janvier.

J'ai été, monsieur, bien malade et bien affligé. Ma pauvre colonie est aussi délabrée que moi. J'ai bien peur que les maisons que j'ai bâties ne deviennent inutiles, et que mon pauvre petit pays ne retombe dans le néant dont je l'avais tiré.

Les vers que vous m'avez cités de M. de La Harpe sont très-beaux; il faut qu'il soit de l'Académie française, et que vous nous fassiez le même honneur. Nous avons besoin d'hommes qui pensent comme vous.

Ma nièce et moi, nous vous souhaitons la bonne année, et dans cette bonne année sont compris tous les plaisirs qu'un philosophe de votre âge peut goûter.

Conservez un peu d'amitié au pauvre vieillard enterré dans les neiges.

### 8167. — A M. FABRY.

6 janvier.

Ce que vous me faites l'honneur de me mander, monsieur, est bien vraisemblable. Je ne me croyais sûr que de M. le mar-

1. Jaucourt.
2. *OEuvres de Condorcet*, tome Ier; Paris, 1847.

quis de Monteynard[1], par un de ses parents qui me l'avait mandé il y a près de huit jours.

M. le marquis d'Ossun serait un choix heureux. Il favoriserait en Espagne, de tout son pouvoir, le commerce de ma petite colonie; et il l'avait protégée avec un zèle étonnant.

On m'avait déjà parlé de monsieur l'évêque d'Orléans[2], qui s'était brouillé, dit-on, avec monsieur l'archevêque de Reims; mais j'avais beaucoup de peine à croire cette nouvelle.

Je ne puis concevoir comment M. le prince de Condé ayant pris place au conseil le 30, toute la France n'en ait pas été instruite.

Il me semble que M. de Boynes[3] avait bien peu de rapport avec la marine; mais il y a des génies qui sont propres à tout.

Nous ne manquerons pas de ministres; mais sans les soins que vous prenez, monsieur, pour la province, nous pourrions bien manquer de pain.

Mille tendres respects.

VOLTAIRE.

### 8168. — A M. BERTRAND.

A Ferney, 7 janvier.

Voici, monsieur, le temps de neige où je suis mort; et je me soulève un peu de mon tombeau pour vous dire que c'est avec vous que je voudrais vivre.

Je fais une grande perte dans M. le duc et M^me^ la duchesse de Choiseul. On ne peut compter sur rien de ce qui dépend de la cour. Le premier homme de l'État n'est jamais sûr de coucher chez lui. Vous ne connaissez pas chez vous de pareils orages; vous jouissez du moins d'une tranquillité assurée, et je tiens cette possession bien préférable aux autres.

On dit qu'il va paraître, en Pologne, quelque ombre de pacification. Cela vous intéresse : je vous crois toujours attaché au roi. Votre Pologne est assurément pire que la France; non-seulement on ne couche pas chez soi dans ce pays-là, mais on y est tué sur le pas de sa porte.

1. Louis-François, marquis de Monteynard, fut nommé ministre de la guerre le 4 janvier 1771. Il se démit le 28 janvier 1774.

2. M. de Jarente (voyez tome XL, page 452); on venait de lui ôter la feuille des bénéfices.

3. Pierre-Étienne-François Bourgeois de Boynes, nommé ministre de la marine en 1771, se démit en 1774, et mourut en 1783.

Voici un petit ouvrage[1] que vous ne connaissez probablement pas, et que je vous envoie pour vos étrennes.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous souhaite tout plein de bonnes années. V.

## 8169. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 janvier.

Je suis obligé d'importuner mon héros pour des pauvretés académiques : cela n'est pas fort intéressant, surtout par le temps qui court. Mais on me mande que vous voulez avoir pour confrère un président de Bourgogne, nommé de Brosses. Je vous demande en grâce, monseigneur, de ne me le donner que pour mon successeur ; il n'attendra pas longtemps, et vous me feriez mourir de chagrin plus tôt qu'il ne faut, si vous protégiez cet homme, qui est en vérité bien peu digne d'être protégé par mon héros. Daignez seulement jeter les yeux sur la copie de la lettre[2] que j'ai écrite sur cette petite affaire, et vous verrez si je ne mourrais pas de mort subite en cas que M. de Brosses fût académicien de mon vivant. Je vous supplie de ne point faire descendre mes cheveux blancs avec tristesse en enfer, comme dit la sainte Écriture[3] ; mais je vous supplie encore plus de me conserver vos bontés.

## 8170. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

9 janvier.

Je ne crois pas, mon cher Baron[4], que M<sup>me</sup> Denis vous ait encore écrit; mais moi, je vous écris, quoi que vous en disiez, et c'est pour vous dire que je vous ai envoyé une *Sophonisbe* de M. Lantin ; que s'il faut encore quelques vers, ils sont tout prêts ; mais que je doute fort qu'on joue cette pièce.

*Les Pélopides* de M. Durand[5] seraient plus faits pour la nation ; il y a là une petite pointe d'adultère qui ne réussirait pas mal ; il y a même un inceste assez galant et très-honnête ; on ne peut

1. C'est l'article DIEU; voyez la note, tome XIX, pages 161-162.
2. C'est peut-être la lettre 8161.
3. *Genèse*, XLIV, 29 ; et XLII, 38.
4. Allusion à l'acteur de ce nom. (K.) — Voyez la note, tome XXXVII, page 148.
5. C'était sous ce nom que Voltaire avait eu l'idée de faire jouer *les Pélopides* ; voyez tome VII, page 101.

pas faire un enfant avec un beau-frère avec plus de modestie. La vengeance est dure, je l'avoue; mais cela se pardonne dans un premier mouvement.

Un des malheurs de Crébillon (et ses malheurs sont innombrables), c'était de se venger après vingt ans de cocuage, et de se venger par plaisir, comme on fait une partie de chasse. M. Durand a mis beaucoup de nouvelles nuances à son enseigne à bière; il a fait un cinquième acte tout battant neuf. Il a prié M. d'Argental de lui renvoyer toute l'ancienne copie; il vous en fera tenir une autre incessamment. Il faut, s'il vous plaît, le plus profond secret.

Il ne serait pas mal de savoir de M. d'Argental si on pourrait faire jouer cela pour le mariage[1], en s'adressant à M. le duc de Duras.

Voilà le sommaire de tous les articles. Pressez-vous de me répondre; car je me meurs, et je veux savoir à quoi m'en tenir avant ma mort. Ma dernière volonté est que je vous aime de tout mon cœur.

### 8171. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Ferney, 11 janvier.

A L'AUGUSTE PROPHÈTE DE LA NOUVELLE LOI.

Grand prophète, vous ressemblez à vos devanciers envoyés du Très-Haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorsqu'on m'apporta votre sacrée vision. A mesure que je lisais, ma tête se débarrassait, mon sang circulait, mon âme renaissait; dès la seconde page je repris mes forces, et par un singulier effet de cette médecine céleste, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres aliments.

L'Éternel ordonna[2] autrefois à votre prédécesseur Ézéchiel de manger un livre de parchemin; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, si je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le seul envoyé de Jéhova, puisque vous êtes le seul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères; aussi Jéhova vous a béni en affermissant votre trône, en taillant votre plume, et en illuminant votre âme.

1. Du comte de Provence, depuis Louis XVIII.
2. *Ézéchiel*, chapitre III, verset 1.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'est lui dont j'ai prédit : Il aplanira les hauts, il comblera les bas ; le voilà qui vient : il apprend aux enfants des hommes qu'on peut être valeureux et clément, grand et simple, éloquent et poëte : car c'est moi qui lui appris toutes ces choses. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je suis, et non pas tel que les sots enfants des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi, leur fondateur, je n'ai jamais été ni fessé ni pendu dans ce petit globule de la terre ; que je n'ai jamais inspiré aucun Juif, ni couronné aucun pape ; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon serviteur Frédéric, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'est pas oint ; mais il est mon fils et mon image, et je lui ai dit : Mon fils, ce n'est pas assez d'avoir fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds[1], et d'avoir donné des lois à ton pays, il faut encore que tu chasses pour jamais la superstition de ce globe.

Et le grand Frédéric a répondu à Jéhova : Je l'ai chassé de mon cœur, ce monstre de la superstition, et du cœur de tout ce qui m'environne ; mais, mon Père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, et même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du sens commun aux peuples de Rome, de Naples et de Madrid ? Jéhova alors a dit : Tes exemples et tes leçons suffiront ; donnes-en longtemps, mon fils, et je ferai croître ces germes, qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu : O Jéhova ! vous êtes bien puissant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raisonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

### 8172. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL[2].

11 janvier.

Eh bien ! madame, vous aurez des marcassites montées sur de l'argent avec crochet d'or. C'est sur cela qu'on attendait vos ordres pour travailler, parce qu'il faut que le metteur en œuvre

1. Psaume CIX, verset 1.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

travaille pour la montre : il y a longtemps qu'elle est commencée. Savez-vous bien qu'il faut cinquante paires de mains pour faire une montre, et que ce n'est pas une petite affaire d'avoir établi trois fabriques dans un village, en neuf mois de temps ?

Je persiste toujours à croire qu'il est très-permis d'écrire des balivernes à des dames qui sont, comme moi, à la campagne au mois de janvier.

A propos de balivernes, j'en attends cinq, et même six, que je vous ai suppliée de vouloir bien me renvoyer. Je vous avais bien dit qu'il fallait absolument vingt-deux jours à ce jeune homme ; il les a employés le mieux qu'il a pu pour plaire à mes anges. Cette plaisanterie devient très-sérieuse. Il faudrait, avant que je mourusse, que j'enterrasse Crébillon, qui m'avait enterré. J'ai revu son *Atrée;* cela m'a paru le tombeau du sens commun, de la grammaire et de la poésie. On croirait que c'est l'ouvrage d'un Vandale qui a quelque génie, et qui a mal appris notre langue. Ce sera à vous à voir s'il faudra mettre le duc de Duras dans la confidence.

Au reste, ne croyez pas que je fasse ces tours de force tous les six mois ; j'ai baissé beaucoup depuis ce temps-là, et j'ai pensé mourir ces jours-ci.

Je vous supplie, quand vous écrirez à votre ami [1], de vouloir bien lui dire qu'il y a un vieux sorcier, au milieu des neiges de la Suisse, qui lui est attaché pour le reste de sa vie.

Mille tendres respects à mes deux anges.

### 8173. — A FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

A Ferney, 11 janvier.

Monseigneur, j'ai été tout près d'aller savoir des nouvelles positives de cet autre monde qui a si souvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge et mes maladies me jettent souvent sur les frontières de ce vaste pays inconnu, où tout le monde va, et dont personne ne revient. C'est ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur et du plaisir de répondre à votre dernière lettre [2]. Il est beau à un jeune prince tel que

1. Praslin.
2. Cette lettre a été imprimée dans les *Jahrbücher der preussichen Monarchie unter der Regierung Friedrich Wilhelm's des Dritten;* Berlin, 1798, tome Ier, page 253.

vous de s'occuper de ces pensées philosophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes; mais aussi il faut que ceux qui sont nés pour les gouverner en sachent plus qu'eux. Il est juste que le berger soit plus instruit que le troupeau.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je sais sur ces importantes questions dont Votre Altesse royale m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma science est bien bornée; et vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait[1]. Il est tiré d'un petit livre intitulé *Questions sur l'Encyclopédie*, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse royale ces trois tomes par les chariots de poste. Le quatrième n'est pas achevé, l'état où je suis en retarde l'impression; mais rien ne peut retarder mon empressement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

Le système des athées m'a toujours paru très-extravagant. Spinosa lui-même admettait une intelligence universelle. Il ne s'agit plus que de savoir si cette intelligence a de la justice. Or il me paraît impertinent d'admettre un dieu injuste. Tout le reste semble caché dans la nuit. Ce qui est sûr, c'est que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puisse arriver, c'est de n'être point; et s'il existe, il sera heureux. Avec ce seul principe on peut marcher en sûreté, et laisser dire tous les théologiens, qui n'ont jamais dit que des sottises. Il faut des lois aux hommes, et non pas de la théologie; et avec les lois et les armes sagement employées dans la vie présente, un grand prince peut attendre à son aise la vie future.

Je suis avec un profond respect, etc.

### 8174. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Ferney, 11 janvier.

J'étais, monseigneur, en colère comme Ragotin[2] quand on ne lui ouvrait pas la porte assez tôt: je grondais Votre Éminence dans le temps même que vous m'écriviez, et que je vous devais des remerciements.

Si je réussis dans ma prédiction[3], je ne vous importunerai point pour les États du pape, mais je demanderai votre protec-

1. C'est la petite brochure in-8° de cinquante-six pages dont il est parlé dans la note, tome XIX, pages 161-162.
2. Personnage du *Roman comique*.
3. Voyez lettre 8163.

tion pour ceux du Grand-Turc. C'était là le grand objet du commerce de ma colonie. Cette branche a été anéantie par la guerre avec les Russes. Le roi de Prusse m'a enlevé douze familles qui devaient s'établir dans mon hameau ; et les fermiers généraux en ont fait déserter deux par leurs petites persécutions. Mais si Moustapha me reste, je suis trop heureux. Je vous prierai donc de faire au plus tôt la paix entre lui et la victorieuse Catherine II. C'est la grâce que j'attends, si vous retournez de Rome à Versailles, comme je l'espère. Quoi qu'il arrive, je suis sûr que vous serez heureux soit à Versailles, soit à Rome.

Est Ulubris, *est hic*, animus si te non deficit æquus.

(Hor., lib. I, ep. xi, v. 30.)

Agréez toujours, monseigneur, les tendres respects de ce vieillard si colère[1].

8175. — A MADAME NECKER.

A Ferney, 14 janvier.

Je n'écris jamais, madame, de lettres du jour de l'an ; mais mon cœur vous est attaché tous les jours de ma vie.

Vous souvenez-vous que vous m'exhortâtes, il y a quelques mois, à réfuter le *Système de la Nature*, qui m'a toujours paru le système de la folie et de l'ignorance? Je vous soumets ce que j'en ai écrit dans le quatrième tome des *Questions sur l'Encyclopédie*[2]: il est juste de présenter mes idées sur la Divinité à un de ses plus charmants ouvrages.

Agréez, madame, vous et M. Necker, mes très-humbles hommages. Vous devez tous deux bien regretter celui que je regrette[3]: car je sais qu'il estimait M. Necker infiniment.

8176. — A M. MAIGRET[4].

A Ferney, 14 janvier.

Je ne savais pas, monsieur, les obligations que je vous avais, et je vous assure que vous ne pouviez pas placer vos bontés plus à

1. Voyez ci-après, page 331, une lettre à M. Imbert, dont la place est peut-être ici.
2. C'était la brochure intitulée *Dieu*, etc.
3. Le duc de Choiseul.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.

propos. On me dit que monseigneur le duc de Bouillon me doit cinq années de mes rentes ; c'est ce que j'ignore entièrement. Tout ce que je sais, c'est que je me trouve dans la situation la plus triste, ayant fondé dans mes déserts une colonie et des manufactures assez considérables, que M. le duc de Choiseul avait protégées avec la plus grande générosité. Je me trouve à présent sur le point d'être ruiné avec elles, si on ne me paye point ce qu'on me doit.

Je vous demande en grâce de vouloir bien prendre un peu mon parti auprès de M. Berard[1]. Il faut que je fournisse de l'or tous les jours à mes colons qui travaillent en horlogerie. Je leur ai établi un commerce en Espagne, en Turquie et en Russie ; tout cela va tomber si je ne suis pas secouru.

Monseigneur le duc de Bouillon fera subsister deux cents personnes, s'il ordonne à M. Berard de me payer tout ce qui m'est dû. Je vous supplie, monsieur, de lui présenter mes respects et mes besoins. Je compte sur sa générosité et sur sa justice, comme sur la vôtre.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments que je vous dois, etc.

### 8177. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[2].

A Ferney, 14 janvier, à quatre heures après midi.

Je reçois la lettre de mon héros. La poste va partir. J'ai à peine le temps de vous dire, monseigneur, que la plus grande grâce que vous puissiez me faire est de ne me point donner pour confrère un homme dont j'ai à me plaindre si cruellement[3]. Je me suis tu, quand il n'a fait qu'abuser de ma confiance et me tromper de la manière la plus indigne dans des affaires d'intérêt, qui sont publiques dans toute la province où son caractère est très-connu. Mais, dans la crainte que je ne lui fisse un procès, il m'a menacé de me dénoncer comme auteur d'un livre que je n'ai point fait. Jugez quelle douleur ce serait pour moi de me voir à son côté, et s'il est digne d'être au vôtre! Je me flatte que vous ne voudrez pas, après cinquante ans d'attachement, me donner une pareille mortification. Je vous conjure de

1. Capitaine de vaisseau dans la compagnie des Indes, qui disparut et lui emporta beaucoup d'argent.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Le président de Brosses.

me l'épargner. Il faut finir. Je me recommande à vos bontés avec la tendresse la plus respectueuse.

8178. — A CHRISTIAN VII,

ROI DE DANEMARK.

A Ferney, 15 janvier.

Sire, rien n'est si ennuyeux que trop de vers : je demande pardon à Votre Majesté de lui en présenter une si énorme quantité[1] ; mais, en récompense, je prends la liberté de lui envoyer beaucoup plus de prose. Le paquet doit lui arriver par les voitures publiques.

Sa Majesté me permettra-t-elle de la féliciter sur le bien qu'elle fait à ses sujets? La liberté qu'elle veut donner aux hommes est assurément plus précieuse que la liberté des livres.

Je suis avec le plus profond respect et la plus sincère reconnaissance, de Votre Majesté, etc.

8179. — A MADAME D'ÉPINAI.

16 janvier.

Je vous ai envoyé, madame, l'article *Blé*[2], et vous avez dû trouver qu'on n'y traite pas l'abbé Galiani avec la même dureté qu'ont les économistes ; je ne vous ai point écrit, parce que j'étais très-malade ; je perds les yeux dès qu'il y a de la neige sur la terre, et bientôt je les fermerai pour toujours. J'ai cru d'ailleurs que cet article *Blé* valait mieux que mes lettres : la différence entre les économistes et moi, c'est qu'ils écrivent, et que je sème ; et bien m'en a pris d'avoir été plus laboureur qu'écrivain. La famine est dans notre pays ; il y a trois mois qu'une livre de pain blanc coûte neuf sous : vous êtes plus heureux à Paris. Si vous vouliez vous réduire à venir mener chez nous la vie patriarcale, comme vous le disiez dans votre dernière lettre, vous auriez peut-être de la peine à vous y accoutumer. Les patriarches n'étaient point dans les neiges six mois de l'année ; et puis, toute philosophe que vous êtes, serez-vous jamais assez philosophe pour quitter Paris? Vous n'en ferez rien, madame ; vous trouverez Paris insupportable, et vous l'aimerez. On prétend que cette grande ville est un peu folle pour le moment présent, et

1. L'*Épître au roi de Danemark,* tome X, page 421.
2. Des *Questions sur l'Encyclopédie;* voyez tome XVIII, page 5.

que tout le monde y fait son château en Espagne; j'aimerais bien mieux que vous eussiez un beau château dans mon voisinage.

Adieu, madame; probablement je n'aurai jamais la consolation de vous revoir, mais vous serez toujours ma chère et belle philosophe.

8180. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 janvier.

Mon héros, je vous représentai mes raisons fort à la hâte par le dernier courrier[1], étant fort pressé par le temps. Permettez que je vous parle encore de cette petite affaire qui ne vous intéresse en aucune façon, et qui m'intéresse infiniment. Pour peu que vous fussiez lié avec l'homme en question[2], vous savez avec quel plaisir je sacrifierais mes répugnances à vos goûts; mais vous ne le connaissez point du tout, et moi, je le connais pour m'avoir trompé, pour m'avoir ennuyé, et pour m'avoir voulu dénoncer. Si vous aviez eu le malheur de lire ses *Fétiches* et ses *Terres australes*, vous ne voudriez pas assurément de lui. Hélas! nous avons assez de présidents. Encore si on nous donnait un président Hénault! mais nous n'en aurons plus de si aimable.

Je vous conjure encore une fois de ne nous point charger de celui qui se présente; ce serait un affront pour moi, dans l'état où sont les choses, et ce ne serait pas une grande satisfaction pour lui. Il est même dit dans nos statuts qu'un homme obligé par sa place de résider toujours en province ne peut être de l'Académie.

Vous me demandez si je veux qu'on joue *Sophonisbe*. Hélas! je veux sur cela tout ce qu'on voudra, et surtout ce que vous ordonnerez. Ce que je voudrais principalement, ce sont des acteurs, et on dit qu'il n'y en a point. Laissera-t-on ainsi tomber le théâtre, qui faisait tant d'honneur à la France dans les pays étrangers, et n'aurons-nous plus que des opéras-comiques? Il y va de la gloire de la nation, et vous êtes accoutumé à la soutenir.

Vous me parlez du carillon de mon village et de mes montres démontées. Je puis vous assurer que c'est une entreprise qui mérite toute la protection du ministère. Il est assez singulier

1. Lettres 8169 et 8177.
2. Le président de Brosses.

qu'un petit particulier comme moi ait peuplé un désert, et ait bâti douze maisons pour des artistes qui ont déjà établi leur commerce dans les pays étrangers. Le roi lui-même a pris quelques-unes de nos montres, et en a fait des présents. Nous avons quelques-uns des meilleurs ouvriers de l'Europe, et nous étendrions notre commerce en Turquie avec un grand avantage, s'il plaisait à Catherine II de faire la paix. Je n'ai aucun intérêt dans cet établissement. Je suis comme les gens qui fondent les hôpitaux, mais qui ne s'y font point recevoir. M. le duc de Duras a eu la bonté d'encourager nos fabriques, en prenant quelques-unes de nos montres pour les présents du mariage de monseigneur le comte de Provence. Nous vous demanderions la même grâce, si vous étiez d'année. Ma nièce soutiendra cette manufacture après moi; vous lui continuerez les bontés dont vous m'avez honoré si longtemps, et elle vous attestera que vous êtes l'homme de l'Europe à qui j'ai été attaché avec le plus de respect et de tendresse.

8181. — A M. ***[1].

A Ferney, 18 janvier.

Il y a, monsieur, deux personnes dans le monde que je n'ai jamais eu le bonheur de voir, et à qui j'ai les plus grandes obligations : l'une est M. de La Borde, et l'autre M. le duc de Choiseul. Je désespère même de les voir jamais. Je suis accablé de maladies et d'années; mais je vous réponds que quand je mourrai, si je suis damné, ce ne sera pas pour le péché d'ingratitude. On a grand tort de ne compter que sept péchés mortels; il y en a huit, et l'ingratitude est le premier.

Je prendrai ma petite rente chez M. Bontemps, si vous le trouvez bon.

Le nouvel événement[2] fait un tort irréparable à ma colonie; mais ce n'est pas là ce que je regrette.

Je vous souhaite, monsieur, et à toute votre famille, toutes les prospérités qu'assurément vous méritez. M. et Mme Dupuits se joignent à moi, du fond des neiges qui nous engloutissent : c'est encore à M. le duc de Choiseul et à vous qu'ils doivent tout ce qu'ils ont.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. La chute du ministère Choiseul.

J'ai l'honneur d'être, avec une reconnaissance aussi tendre que respectueuse, monsieur, etc.

8182. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 janvier.

Mon cher ange, j'ai dit au jeune homme que la fin du second acte[1] était froide, et je l'en ai fait convenir. C'est une chose fort plaisante que la docilité de cet enfant; il s'est mis sur-le-champ à faire un nouvel acte. Je vous l'enverrais aujourd'hui, s'il ne retravaillait pas les autres.

Quand je vous dis que vous n'avez rien perdu[2], j'entends que vous conservez votre place, vous belle maison de Paris, et que vous allez au spectacle tant qu'il vous plaît. Pour moi, je vous ai donné des spectacles, et je ne les ai point vus. J'ai établi une colonie, et je crains bien qu'elle ne soit détruite. Les fermiers généraux la persécutent, personne ne la soutiendra. Je ne suis pas même à portée de solliciter la restitution de mon propre bien, qu'on s'est avisé de me prendre sans aucune forme de procès. Voilà comme j'entends que je perds; et malheureusement je perds aussi la vue. Je suis enseveli dans les neiges, qui m'ont arraché les yeux par l'âcreté de l'air qu'elles apportent avec elles. Je maudis Ferney quatre mois de l'année au moins; mais je ne puis le quitter, je suis enchaîné à ma colonie.

J'ai bien envie de vous envoyer, pour votre amusement, une grande lettre en vers que j'ai écrite au roi de Danemark sur la liberté de la presse[3] qu'il a donnée dans tout son royaume : bel exemple que nous sommes bien loin de suivre. Vous l'aurez dans quelques jours ; on ne peut pas tout faire à la fois, surtout quand on souffre.

Je vous prie de vouloir bien me mander s'il est vrai qu'un homme de considération[4], qui écrivit le 23 de décembre à un de ses anciens amis, lui manda qu'il l'aurait envoyé[5] voyager plus loin sans madame sa femme, qui est fort délicate.

Au reste, cette dame a encore plus de délicatesse dans l'esprit que dans la figure, et à cette délicatesse se joint une gran-

1. Des *Pélopides*.
2. Voyez le second alinéa de la lettre 8159.
3. Tome X, page 421.
4. Le roi Louis XV.
5. Le duc de Choiseul.

deur d'âme singulière, qui n'est égalée que par la bonté de son cœur.

Est-il vrai, comme on le dit, que monsieur et madame sont endettés de deux millions?

Est-il vrai qu'on leur ait offert douze cent mille francs le jour de leur départ?

Reçoivent-ils des visites? comment se porte votre ami de trente-cinq ans[1]? son séjour est bien beau, mais il est bien triste en hiver.

Pouvez-vous encore me dire ce que devient M. de La Ponce? Vous me direz que je suis un grand questionneur; mais vous répondrez ce qu'il vous plaira, on ne vous force à rien.

Conservez votre santé, mes deux anges; c'est là le grand point. Je sens ce que c'est que de ne n'en avoir point; c'est être damné, au pied de la lettre. Je mets ma misère à l'ombre de vos ailes.

8183. — A MADAME DE SAINT-JULIEN[2].

A Ferney, 19 janvier.

Madame, le vieil ermite qui a eu l'honneur de vous faire sa cour à Ferney prend cette occasion pour vous faire ressouvenir de lui: il est devenu presque entièrement aveugle; il n'en est pas extrêmement affligé. A quoi lui serviraient ses yeux, puisqu'il ne peut avoir le bonheur de vous voir?

Celui qui vous rendra cette lettre est un homme de mérite qui comptait bâtir la ville de Versoy, laquelle, probablement, ne se bâtira de longtemps. C'est lui qui a fait, sur le lac de Genève, un port digne de l'Océan, pour recevoir tout au plus quelques bateaux de charbon. Si vous pouvez lui rendre quelque bon office, je vous en serai aussi obligé que si vous me l'aviez rendu à moi-même.

Ma tristesse, madame, est la très-humble servante de votre gaieté, et ma vieillesse salue votre jeunesse toujours brillante. Daignez conserver vos anciennes bontés pour le très-vieil ermite de Ferney.

1. Le duc de Praslin.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

### 8184. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

19 janvier.

Votre grand'maman, madame, me fait l'honneur de m'appeler son confrère. Je prends la liberté de me dire plus que jamais votre confrère aussi, car il y a quatre jours que je suis absolument aveugle. Nous sommes enterrés sous la neige. En voilà pour un grand mois au moins.

Votre grand'maman, Dieu merci, est moins à plaindre. Elle est dans le plus beau climat de la terre. Elle sera honorée partout; elle sera plus chère à son mari; elle possède un petit royaume où elle fera du bien.

Mais j'ai un scrupule. On dit que son mari a autant de dettes qu'il a fait de belles actions. On les porte à plus de deux millions. On ajoute qu'un homme de quelque considération[1] lui a mandé que, sans sa femme, il aurait été ailleurs que chez lui. Voilà de ces choses que vous pouvez savoir et que vous pouvez me dire.

Cette petite Vénus en abrégé me paraît un Caton pour les sentiments, et son catonisme est plein de grâces. Vous ne sauriez croire combien je suis fâché de mourir sans vous avoir revues l'une et l'autre.

Un jeune homme qui me paraît promettre quelque chose est venu me montrer cette lettre traduite de l'arabe, que je vous envoie[2]. Je pense que votre grand'maman l'a reçue. Je vous conjure de n'en point laisser prendre de copie,

Adieu, madame; je souffre beaucoup, je ne pourrais rien écrire qui pût vous amuser. Je suis forcé de finir en vous disant que je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie[3].

1. Louis XV.
2. Voyez l'*Épître de Benaldaki à Caramouftée*, tome X, page 440.
3. Une lettre de M. J.-B. Mercier Dupaty, écrite de Roanne à Voltaire, le 19 janvier 1771, est signalée dans un catalogue d'autographes avec cette mention : « Superbe lettre écrite de l'exil où le roi l'avait relégué. « Il me paraît que l'on « se ressouvient du mot d'Agrippine, qui disait que les philosophes nuisaient « étrangement à l'autorité. Peut-être devons-nous craindre de voir reparaître « l'édit de Domitien, qui les chassa de Rome. Ce sera à vous à leur donner asile, « comme le pape l'a fait aux jésuites.... »

## 8185. — A M. IMBERT[1].

Le 21 janvier[2].

Votre peuple de Paris, monsieur, est fort plaisant ; il lui faut l'opéra-comique et du pain blanc. Je ne lui donne point d'opéra-comique ; mais je soutiens que mon pain, moitié pomme de terre et moitié froment, est tout aussi blanc et plus nourrissant et plus savoureux que son pain de Gonesse. Quand on n'y mettrait qu'un tiers de ces pommes de terre, ce serait toujours un tiers de farine épargné ; mais cela demande un peu de peine pour le bien pétrir, et peut-être les boulangers n'ont pas voulu prendre cette peine.

Je vois M. Cramer deux ou trois fois l'an, et je passe la fin de ma vie dans mon lit. Je lui écris pour lui recommander de vous envoyer, sans délai, ce que vous voulez avoir. En attendant, voici un de ces rogatons qui me tombe sous la main, je ne dirai pas sous les yeux, car je n'en ai plus ; les neiges m'ont rendu aveugle, et je meurs en détail ; mais je prends la chose comme il faut. J'ai l'honneur d'être, etc.

## 8186. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 22 janvier.

Madame,

L'univers admire vos fêtes[3];
Nos Français en sont confondus,
Et je les admire encor plus
A la suite de vos conquêtes.

Ce qui est encore au-dessus de la magnificence, c'est l'esprit ; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante et plus noble. Nous avons eu à Paris des fusées

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — M. Imbert était le secrétaire général du lieutenant de police, M. de Sartines.

2. Cette lettre est signalée dans le journal *le XIX[e] Siècle*, du 16 janvier 1878, comme inédite ; la date que lui assigne le rédacteur de ce journal est celle du 12 janvier, qui est peut-être la date exacte. La proposition dont Voltaire parle ici est celle qu'il avait faite dans une lettre du 10 décembre 1770, mentionnée en note, page 280.

3. Voyez lettre 8121.

et une illumination pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice. Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fusées volantes. Mais en récompense il y régnait tant d'ordre qu'il y eut plus de monde tué et blessé [1] que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée sur les Turcs.

Il est vrai que j'aurais voulu qu'Apollon eût présenté à Votre Majesté impériale l'étendard de Mahomet, et l'aigrette de héron que le gros Moustapha porte à son gros turban; mais ce sera pour cette année, à la fin de la campagne.

Les choses sont bien changées chez nous. Les croisades furent autrefois commencées en France. Nous sommes à présent les meilleurs amis des Infidèles.

La France à l'Église échappe :
Nous avons pris le parti
De secourir le mufti,
Et de dépouiller le pape.

Pour moi, qui suis trop peu de chose pour oser décider entre les églises grecque, latine et musulmane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma retraite. J'aime mieux vos fêtes que celles de saint Nicolas et de saint Basile, de saint Barjone, surnommé Pierre, et même que celle du Bairam.

Si j'ai pour sainte Catherine
Un peu plus de dévotion,
C'est parce que mon héroïne
Descend jusqu'à porter son nom.

Passe pour Hercule, voilà un digne saint celui-là; aussi est-il le patron d'un comte Orlof, et de tous les quatre. On dit qu'un de ces saints vient de faire encore une de ces actions qu'on ne trouve pas dans la *Légende;* qu'ayant pris un vaisseau turc où étaient les meubles et les domestiques d'un bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non-seulement vos courtisans sont les maîtres des Turcs dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent à être polis; voilà du véritable héroïsme, et c'est vous qui l'inspirez.

Vous voilà, madame, à mon avis, la première puissance de l'univers: car je vous mets sans difficulté au-dessus du roi de la Chine, votre proche voisin, quoiqu'il fasse des vers, et que je

1. Le 30 mai 1770.

lui aie écrit une épître[1] qu'il ne lira pas. Que Votre Majesté impériale jouisse longtemps de sa gloire et de son bonheur!

Sans les soixante-dix-huit ans qui me talonnent, Apollon m'est témoin que je n'aurais pas établi une colonie d'horlogers dans mon village. Elle serait actuellement vers Astracan, où je l'aurais conduite; elle ne travaillerait que pour Votre Majesté.

Ma colonie fait réellement d'excellents ouvrages; elle vous en fera parvenir quelques-uns incessamment, et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni à meilleur compte. Vous dépensez trop en canons et en vaisseaux pour ne pas joindre à vos magnificences une juste économie, qui est au fond la source de la grandeur.

Vivez, régnez, madame, pour la gloire de la Russie, et pour l'exemple du monde.

Que Votre Majesté impériale daigne conserver ses bontés à son admirateur et à son sujet par le cœur. Je reçois dans ce moment la lettre dont Votre Majesté impériale m'honore, du 12 décembre, vieux style. Je me doutais bien que la lettre de l'ambassadeur d'Angleterre en Turquie était de l'imagination d'un pensionnaire de nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés, qui me fournissent de quoi faire taire nos badauds welches.

Quoi! ce brutal de Sardanapale turc veut encore faire une campagne! ah! madame, Dieu soit béni! il ne vous faudra qu'une seule victoire sur le chemin d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques-uns de nos Welches comme un génie. Mais où ira-t-il? Voilà un Ali-bey ou beg qui ne le recevra pas dans le pays d'Osiris; voilà un bacha d'Arc qui se révolte. Il y a une destinée; la vôtre est sensible. Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de Moustapha dans sa décadence; le chevalier de Tott ne le sauvera pas dans sa ruine.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté impériale, plein de joie et d'espérance, avec le plus profond respect, et la reconnaissance la plus vive.

L'Ermite de Ferney.

1. Tome X, page 412.

## 8187. — DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE[1].

Saint-Pétersbourg, 12-23 janvier 1771.

Monsieur, si vous vous trouvez malheureux dès que Moustapha n'est pas battu coup sur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant j'ai reçu la nouvelle consolante que Krayova en Valachie a été occupée par mes troupes.

Il me semble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine, mon voisin, à qui, malgré ses vers et votre passion naissante (n'allez pas vous en fâcher), je dispute à peu près le sens commun. Vous direz que c'est jalousie toute pure de ma part; point du tout : je ne troquerai point mon nez à la romaine contre sa face large et plate; je n'ai aucune prétention à sa capacité de faire de mauvais vers : je n'aime à lire que les vôtres.

L'épître à mon rival[2] est charmante; j'en ai d'abord fait part au prince Henri de Prusse, à qui elle a fait un égal plaisir. Mais si le destin a voulu que près de vous j'aie un rival, au nom de la Vierge, que ce ne soit point ce roi de la Chine, contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt M. Ali, roi d'Égypte, qui est tolérant, juste, affable, humain. Il est parfois un peu pillard, mais il faut pardonner quelque défaut à son prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté : eh bien! il saura en faire un bon usage. La besogne en reviendra à Moustapha *gazi*[3], qui ne sait faire ni la paix ni la guerre.

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, que cela n'est point équitable : je ne prétends point vous gêner, je vous présente seulement une pétition ou remontrance en faveur d'Ali d'Égypte, contre le nez camus et les mauvais vers de mon sot voisin, avec lequel je n'ai plus de démêlés, Dieu merci.

J'ai reçu vos livres[4], que je dévore, et pour lesquels je vous suis bien redevable, de même que pour la page 17[5]. Je serais au désespoir si cela faisait du tort à l'auteur dans sa patrie. Le seigneur qui m'avait prise en grippe[6] n'a plus de voix au chapitre; peut-être ses successeurs distingueront-ils les affaires d'avec les passions; du moins, pour le bien du bon sens, faut-il l'espérer. Je vous prie instamment de me faire tenir la suite de cette *Encyclopédie*, lorsqu'elle paraîtra.

Dites-moi, je vous prie, si vous avez reçu la volumineuse description

1. *Collection de Documents, Mémoires, Correspondances, etc.*, publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 65.
2. L'*Épître au roi de la Chine*, tome X, page 412.
3. *Gazi*, en turc, signifie vainqueur.
4. Les trois premiers volumes des *Questions sur l'Encyclopédie*.
5. Voyez tome XVII, page 14.
6. Le duc de Choiseul.

de la petite fête que j'ai donnée au prince de Prusse [1]. Il y a cinq jours qu'il nous a quittés; il parut se plaire ici plus que l'abbé Chappe [2], qui, courant la poste dans un traîneau bien fermé, a tout vu en Russie.

Après les informations les plus exactes sur la requête de vos Genevois, j'ai trouvé que M. Tchoglokof a beaucoup de dettes, et que tout son bien est dissipé.

Pour ce qui regarde la manufacture des montres de Ferney, je vous ai déjà écrit de nous envoyer des montres de toute espèce, pour quelques milliers de roubles : je les prendrai toutes.

Le roi de Prusse a beau dire [3], Ali-bey est maître souverain de l'Égypte. Si je vais à Stamboul, je le ferai venir, afin que vous le puissiez voir de vos yeux. Et comme je ne doute point que vous ne me fassiez le plaisir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la consolation d'administrer à Ali-bey le baptême par immersion, et par conséquent vous voudrez bien usque-là ne point mourir de douleur de ce que je ne suis pas encore à Constantinople. Quelle est la pièce qui finit avant le troisième acte? et quel est le roman qui abandonne son héros à moitié chemin, au bord d'une rivière?

8188. — DE MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL [4].

Chanteloup, ce 24 janvier 1771.

Non, monsieur, il n'y a rien de comparable à votre Barmécide [5]; rien de si charmant que la peinture que vous en faites; rien de si délicat que les éloges que vous lui donnez; rien de si séduisant que le désir de lui ressembler; rien de si flatteur que le plaisir de s'y reconnaître. Loin de nous ces moralistes triviaux, ces casuistes imbéciles qui condamnent l'amour-propre. Sublime orgueil, père de Lucifer et père des vertus, je m'abandonne à vous! si je savais faire des vers, j'en ferais à l'honneur de l'orgueil, comme vous en faites à celui de Barmécide. Mais je ne me sens point en

1. Le prince Henri.

2. L'abbé Chappe est auteur d'un *Voyage en Sibérie*, 1768, deux tomes en trois volumes in-4° et un atlas in-folio. Il parut un *Antidote ou Examen du mauvais livre, magnifiquement imprimé, intitulé* Voyage en Sibérie; première partie, Saint-Pétersbourg, 1770, in-8°; première et seconde parties, Amsterdam, 1771 et 1772, un volume in-8°. On attribue cet Antidote à Catherine II et au comte Schouvalow, mais il est aussi attribué à la princesse Daschkof ou d'Aschkof; et si cette dame n'y a pas eu part, il paraît constant, par la lettre 8314, qu'au moins elle passait pour l'auteur. Il se peut que cette princesse, qui était très-liée avec Catherine, et qui avait pris part à la révolution de 1762, consentît à servir de masque à l'impératrice.

3. Voyez lettre 8139.

4. *Correspondance complète de Mme du Deffant avec la duchesse de Choiseul*, etc., publiée par le marquis de Sainte-Aulaire, tome Ier, page 322.

5. L'*Épître de Benaldaki à Caramouftée*, femme de Giafar le Barmécide. Voyez tome X, page 440.

disposition de soutenir un style si élevé. Je renonce à l'enthousiasme, que égare, mais je ne renonce pas à l'amour-propre, qui est dans la nature. Mon sentiment pour Barmécide m'associe à sa gloire. J'ai toujours eu la vanité des gens que j'aime; c'est ma façon d'aimer. Votre Barmécide est juste et généreux. Le mien joint à ces vertus l'avantage d'être heureux et la science de jouir de son bonheur : son bonheur est un triomphe, sa jouissance est sagesse.

Vous m'écrivez que vous me croyez l'âme forte. Je ne sais ce que c'est que la force. Je cède à toutes les impressions qui me sont propres; je me refus à toutes celles qui me sont étrangères. Voilà pourquoi je n'ai point connu les biens de convention, et pourquoi je ne souffre pas d'un mal imaginaire. Je n'étais pas heureuse quand j'excitais l'envie, et je le suis parfaitement aujourd'hui que les sots me plaignent. Est-ce là ce que vous appelez courage?

Vos lettres à M. de Choiseul m'ont attendrie. Ce sont là de ces impressions auxquelles je me livre tant qu'on veut; rien de plus touchant que la proposition que vous lui faites de le venir trouver. Hélas! hélas, et pour vous, et pour nous, nous ne devons pas l'accepter de sitôt. Voilà ce que le prudent Barmécide me charge de vous dire. Jugez, monsieur, de ce que cette prudence nous coûte; il n'a pas l'honneur de vous répondre, parce qu'il ne se permet guère d'écrire. Autre prudence qui n'est guère moins onéreuse que la première quand elle vous a pour objet.

J'ai reçu une lettre de votre M. de Prescrassier [1], qui veut plus que jamais que je le mette à l'épreuve. Voulez-vous bien, monsieur, vous charger de le remercier pour moi de sa lettre et de ses épreuves?

En voici une que l'abbé Billardy m'a adressée pour vous.

N'oubliez pas, je vous prie, la promesse que vous me faites de remplir notre solitude de vos productions. C'est dans la retraite que se forme le goût; le nôtre le sera par vos ouvrages. Nous aurons, il est vrai, tout le temps de les admirer. Il est difficile, monsieur, d'ajouter à l'admiration que nous leur portons déjà et à tous nos sentiments pour vous.

### 8189. — A M. MARIN.

27 janvier.

Si j'avais accès auprès de monsieur le chancelier comme vous, je voudrais, mon cher correspondant, savoir s'il est bien vrai que les pauvres gens de province ne seront plus obligés d'aller plaider à cent cinquante lieues de chez eux, si on prépare un nouveau code dont nous avons tant besoin. Il faudra en même temps qu'on prépare une couronne civique pour monsieur le chancelier.

1. Desprès de Crassy.

Je ne reviens point de l'insolence de ce petit Clément[1], qui décide à tort et à travers, et qui s'associe avec Le Brun pour louer Le Brun aux dépens de M. Delille. Il est vrai qu'il n'est coupable que d'être un fat, cela ne méritait pas la prison[2].

Croyez-vous que nous aurons un ministre des affaires étrangères ? Nomme-t-on toujours M. le duc d'Aiguillon ? On peut être très-entaché dans le parlement, et très-bien servir le roi. Mais le grand point est qu'on se réjouisse à Paris. Je dis toujours : O Welches ! ayez du plaisir, et tout ira bien. Mais pour avoir du plaisir, il faut de l'argent ; et on dit que M. l'abbé Terray n'en donne guère[3].

### 8190. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 29 janvier[4].

En lisant votre lettre, j'ai cru que la correspondance d'Ovide avec le roi Cotys continuait encore, si je n'avais vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers sont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces *Questions encyclopédiques,* qu'on pourrait appeler à plus juste titre *Instructions encyclopédiques*. Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété! que de connaissances, de profondeur! et quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément! Si je me servais du style précieux, je pourrais dire[5] qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remerciements au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand philosophe, grand poëte, je ne savais pas que vous joignissiez à tant de talents les connaissances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique[6] sont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuse que de certains auteurs ne la représentent.

Mais quelle circonspection édifiante dans les articles qui regardent la foi!

1. Voyez lettre 8193.
2. Sur la plainte de Saint-Lambert, Clément avait été mis au For-l'Évêque.
3. Les Choiseul furent très-indignés de cette lettre. Voyez la lettre de la duchesse de Choiseul à M^me^ du Deffant, du 11 mars 1771. *Correspondance complète de M^me^ du Deffant avec la duchesse de Choiseul*, etc., publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire, tome I, pages 363 et suiv.
4. Berlin, 19 janvier 1771. (*OEuvres posthumes.*) — Le 29 janvier Frédéric n'était pas à Berlin, mais à Potsdam.
5. « En style précieux je pourrais vous dire... » (*Edit. de Berlin.*)
6. Voyez l'article Armes, Armées, tome XVII, pages 376 et suiv.

Vos protégés les *Pediculosos*[1] en auront été ravis; la Sorbonne vous agrégera à son corps; le Très-Chrétien[2] (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre aussi orthodoxe; et l'évêque d'Orléans[3] vous assignera une place auprès d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob. A coup sûr vos reliques feront des miracles, et l'*inf*... célébrera[4] son triomphe.

Où donc est l'esprit philosophique du XVIII[e] siècle, si les philosophes, par ménagement pour leurs lecteurs, osent à peine leur laisser entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du *Système de la Nature* a trop impudemment[5] cassé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal : il a rendu la philosophie odieuse par de certaines conséquences qu'il tire de ses principes. Et peut-être à présent faut-il de la douceur et du ménagement pour réconcilier avec la philosophie les esprits que cet auteur avait effarouchés et révoltés.

Il est certain qu'à Pétersbourg on se scandalise moins qu'à Paris, et que la vérité n'est point rejetée du trône de votre souveraine comme elle l'est chez le vulgaire de nos princes. Mon frère Henri se trouve actuellement à la cour de cette princesse. Il ne cesse d'admirer les grands établissements qu'elle a faits, et les soins qu'elle se donne de décrasser, d'élever, et d'éclairer ses sujets.

Je ne sais ce que vos ingénieurs sans génie ont fait aux Dardanelles : ils sont peut-être cause de l'exil de Choiseul. A l'exception du cardinal de Fleury, Choiseul a tenu plus longtemps qu'aucun autre ministre de Louis XV. Lorsqu'il était ambassadeur à Rome, Benoît XIV le définissait *un fou qui avait bien de l'esprit*. On dit que les parlements et la noblesse le regrettent, et le comparent à Richelieu : en revanche ses ennemis disent que c'était un boute-feu qui aurait embrasé l'Europe. Pour moi, je laisse raisonner tout le monde. Choiseul n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu; et je me repose sur les grandes lumières de votre monarque pour le choix et le renvoi de ses ministres et de ses maîtresses. Je ne me mêle que de mes affaires et du carnaval, qui dure encore.

Nous avons un bon opéra; et, à l'exception d'une seule actrice, mauvaise comédie. Vos histrions welches se vouent tous à l'opéra-comique; et des platitudes mises en musique sont chantées par des voix qui hurlent et détonnent à donner des convulsions aux assistants. Durant les beaux jours du siècle de Louis XIV, ce spectacle n'aurait pas fait fortune. Il passe pour bon dans ce siècle de petitesses, où le génie est aussi rare que le bon sens, où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût, qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conserverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre; lui seul est l'Atlas qui soutient par ses forces cet édifice ruineux. Son tombeau

1. Voyez la note, tome XXVII, page 301.
2. Le roi de France prenait le titre de roi très-chrétien et fils aîné de l'Église
3. Jarente; voyez tome XL, page 452.
4. « Et l'Église célébrera... » (*Édit. de Berlin.*)
5. « Imprudemment. » (*Édit. de Berlin.*)

sera celui du bon goût et des lettres. Vivez donc, vivez, et rajeunissez, s'il est possible : ce sont les vœux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, et principalement les miens.

### 8191. — DU CARDINAL DE BERNIS.

Rome, le .. janvier.

Je ne suis ni cruel ni barbare, mon cher confrère; mais je ne veux pas donner à vos horlogers des correspondants infidèles. Le commerce n'existe pas à Rome. Notre consul n'oserait vous indiquer un seul marchand dont il pût répondre. Je vous ai déjà fait part des motifs de mon silence : la négligence ni l'oubli n'y ont eu aucune part. Je sais qu'on a parlé de moi. Je suis très-flatté que le public y pense encore ; mais je m'estime très-heureux de ce que la cour n'y pense point du tout. Continuez à prouver que vous êtes véritablement philosophe par votre bonne santé. Vous l'avez prouvé par vos écrits. Vous savez, mon cher confrère, que je vous aime presque autant que je vous admire.

Je viens de recevoir votre lettre plus douce du 11.

### 8192. — A MADAME LA MARQUISE D'ARGENS.

A Ferney, 1er février.

Madame, vous ne pouviez confier vos sentiments et vos regrets à un cœur plus fait pour les recevoir et pour les partager. Mon âge de soixante-dix-huit ans, les maladies dont je suis accablé, et le climat très-rude que j'habite, tout m'annonce que je verrai bientôt le digne mari que vous pleurez [1].

Je fus bien affligé qu'il ne prît point sa route par Ferney, quand il partit de Dijon ; et, par une fatalité singulière, ce fut le roi de Prusse qui m'apprit la perte que vous avez faite. Je ne crois pas qu'il eût en France un ami plus constant que moi. Mon attachement et mon estime augmentaient encore par les traits que frère Berthier et d'autres polissons fanatiques lançaient continuellement contre lui. Les ouvrages de ces pédants de collége sont tombés dans un éternel oubli, et son mérite restera. C'était un philosophe gai, sensible et vertueux. Ses ennemis n'étaient que des dévots, et vous savez combien un dévot est loin d'un homme de bien. Son nom sera consacré à la postérité par le roi de Prusse et par vous. Voilà les deux ornements de son buste.

1. Le marquis d'Argens est mort le 11 janvier 1771.

On ne peut rien ajouter à l'épitaphe faite par le roi. Il n'y a que vous, madame, dont le pinceau puisse se joindre au sien.

C'est un prodige bien singulier qu'une dame, aussi aimable que vous l'êtes, ait fait une étude particulière des deux langues savantes qui dureront plus que toutes les autres langues de l'Europe. Vous avez la science de Mme Dacier, et elle n'avait point vos grâces.

Que ne puis-je, madame, être auprès de vous! que ne puis-je vous parler longtemps de mon cher Isaac, et surtout vous entendre!

Si vous permettez en effet que mon amitié et ma douleur gravent un mot dans un coin du monument que vous lui destinez; si vous souffrez que mes sentiments s'expliquent après ceux du roi de Prusse et les vôtres, vous ne doutez pas que je ne sois à vos ordres. Vous ne sauriez croire combien j'ai été touché de votre lettre. S'il restait encore quelque chose de nous-mêmes après nous (ce qui est fort douteux), il vous saurait gré de la consolation que vous m'avez donnée en m'écrivant.

Soyez bien persuadée, madame, de l'estime respectueuse avec laquelle je serai, tant que je vivrai, votre, etc.

### 8193. — A M. D'ALEMBERT.

2 février.

Mon très-cher philosophe, c'est une consolation bien faible que les assassins du chevalier de La Barre soient à leurs maisons de campagne; mais nous ne pouvons pas espérer plus de justice dans ce monde.

Avez-vous entendu parler de ce nouveau législateur de la littérature, nommé Clément, qui juge à mort M. de Saint-Lambert et l'abbé Delille [1]? J'ai lu cet animal, et me suis figuré que *Messieurs* auraient tous une pareille dose d'orgueil. Est-il vrai que ce maroufle a l'honneur d'être mis au For-l'Évêque? J'admire ce ton décisif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce polisson, qui juge si impérieusement ses maîtres, présenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur

1. Clément avait publié à la fin de 1770, et sous la date de 1771, des *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile, et les poëmes des Saisons, de la Déclamation et de la Peinture;* un volume petit in-8°.

d'être jugé, il s'est mis à juger les autres : c'est un petit élève de Fréron.

On me mande que M. de Mairan est fort malade ; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième : mais ne me donnez le nasillonneur[1] ni pour confrère ni pour successeur.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous disais dans mon dernier billet[2]. Je parlais par économie (comme disent les Pères de l'Église[3]). Si l'abbé Delille est un homme sociable, un philosophe, et un homme ferme, ne pourriez-vous pas l'acquérir ? Il mérite par son ouvrage cette réfutation de Clément ; mais il est de l'université, et je crains toujours que ces gens-là ne soient des Riballier, des Coger, des Tamponet.

Je vous demande en grâce, mon cher ami, de dire à M. de Condorcet combien je lui suis dévoué.

Je ne sais si M^me^ Necker a reçu un paquet de ma part. Je vous envoie le prèmier volume des *Questions :* vous aurez ensuite le second, puis le troisième ; je continuerai ainsi autant que je pourrai.

Pleurons sur Jérusalem, et soyons tranquilles. L'oncle et la nièce vous embrassent bien tendrement.

### 8194. — A M. D'ALEMBERT.

4 février.

Je vous suis infiniment obligé, mon cher ami, de votre discours prononcé devant le roi de Danemark[4]. Jamais vous n'avez rendu la philosophie plus respectable. Ce discours est un bien beau monument. Toutes les académies de l'Europe doivent vous en remercier.

Je n'ose encore vous envoyer ma facétie sur la liberté de la presse[5], que ce monarque établit si hardiment dans ses États. Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie, qu'il faut soutenir malgré l'orage qui l'a presque renversée ; des occupations forcées, et mes maladies

1. Le président de Brosses.
2. Le dernier billet est du 28 décembre 1770 (n° 8146). Il doit y en avoir de perdus ou d'inédits.
3. Voyez tome XVIII, page 464.
4. Voyez tome XLVI, page 194.
5. Tome X, page 421.

continuelles, ne m'ont pas laissé un moment dont je pusse disposer.

Je m'attendais bien que le maréchal de Richelieu se mettrait à la tête de la faction pour le nasillonneur[1]. Il m'avait fait entendre, dans une de ses lettres, qu'il aimait mieux me servir dans mes amours que dans mes aversions. Il a passé sa vie à me faire des plaisirs et des niches, à me caresser d'une main et à me dévisager de l'autre; c'est sa façon avec les deux sexes. Il faut prendre les gens comme ils sont. Je lui ai écrit pourtant[2], et j'avoue ma honte à M. Gaillard[3]. J'espère qu'après tout notre homme trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire; mais tout en plaisantant, sa faction aura le dessous, et cela est fort amusant. Si je vis, je dirai deux mots à l'ami Le Bault : chaque chose vient en son temps.

Adieu, mon cher philosophe; adieu, l'honneur des lettres. Mme Denis est enchantée, comme moi, de votre discours.

8195. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU

A Ferney, le 4 février.

Mon héros passe sa vie à m'accabler de bontés et de niches. On me mande qu'il est à la tête d'une faction brillante contre M. Gaillard. Je le supplie de descendre un moment du grand tourbillon dans lequel il plane, pour considérer que M. Gaillard travaille au *Journal des Savants* depuis vingt-quatre ans, qu'il a remporté des prix à l'Académie, qu'il a fait l'*Histoire de François Ier*, laquelle est très-estimée, et qu'il n'a fait ni les *Fétiches*, ni les *Terres australes*.

Je supplie notre respectable doyen, le neveu de notre fondateur, de ne pas contrister à ce point ma pauvre vieillesse toute décrépite. Je sais bien qu'il ne fera que rire de mes lamentations, et qu'il se moquera de moi jusqu'au dernier moment de ma vie. Mon héros est très-capable de me venir voir, et de m'accabler de plaisanteries. Il daigne m'aimer depuis longtemps, et me tourner parfois en ridicule. Je suis accoutumé à son jeu, et il sait que je supporte la chose avec une patience angélique.

Il me reproche toujours des chimères, des préférences qu'il

1. Le président de Brosses.
2. Lettres 8169, 8177, 8180 et 8195.
3. Si l'aveu a été fait directement à Gaillard, la lettre qui le contient manque.

imagine, des négligences qui n'existent pas; et, sur ce beau fondement, il mortifie son très-humble et très-obéissant serviteur.

L'Europe croit que j'ai beaucoup de crédit sur l'esprit de mon héros : l'Europe se trompe, et je lui certifierai, quand elle voudra, que je n'en ai aucun, et qu'il passe sa vie à se moquer de moi; cependant il faut qu'il soit juste.

Là, mon héros, mettez la main sur la conscience; vous avez fait serment devant Dieu de donner votre voix au plus digne, sans écouter la brigue et les cabales. Jugez quel est le plus digne, et songez à ce que dira de vous la postérité, si vous me bafouez dans cette affaire de droit. Je vous avertis que cette postérité a l'œil sur vous, quoique vous soyez continuellement occupé du présent. Je me plaindrai à elle, comme font tous les mauvais poëtes, et, toute prévenue qu'elle est en votre faveur, elle me rendra justice. Ne désespérez point le très-vieux et très-raillé solitaire du mont Jura, qui vous a toujours aimé et révéré d'un culte de dulie, et qui en est pour son culte.

## 8196. — A M. JOLY DE FLEURY [1],

CONSEILLER D'ÉTAT.

A Ferney, 4 février.

Monsieur, vous ne serez point surpris qu'un homme qui a eu l'honneur de vous faire sa cour pendant que vous étiez intendant de Bourgogne vous implore pour des infortunés; il vous voyait alors occupé du soin de les soulager.

L'avocat que je prends la liberté de vous présenter n'est point un homme que l'on doive juger par la taille [2]. Il joint à la plus grande probité une science au-dessus de son âge. Il est le défenseur de douze ou quinze mille bons sujets du roi, que vingt chanoines veulent rendre esclaves. Il a cru que quinze mille cultivateurs pouvaient être aussi utiles à l'État, du moins dans cette vie, que vingt chanoines qui ne doivent être occupés que de l'autre.

Vous connaissez cette affaire, monsieur; vous en êtes juge. Il ne m'appartient pas d'oser vous parler en faveur d'aucune des parties; mais il m'est permis de vous dire que l'impératrice de

1. Voyez tome XXXVIII, page 409.
2. M. Christin.

Russie a rendu libres quatre cent mille esclaves de l'Église grecque; que le roi de Sardaigne a aboli la servitude dans ses États[1]; et je puis encore ajouter à ces exemples celui du roi de Danemark, qui a la bonté de me mander qu'il est actuellement occupé à détruire dans ses deux royaumes cet opprobre de la nature humaine. Tout ce que désireraient les quinze mille hommes à qui on refuse les droits de l'humanité serait que vous en fussiez le rapporteur.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, monsieur, votre, etc.

### 8197. — A M. LE CHEVALIER DE CHASTELLUX.

A Ferney, 5 février.

Monsieur, je sais depuis longtemps que vous n'employez qu'à faire du bien les talents de votre esprit et la considération dont vous jouissez.

Permettez que je prenne la liberté de vous adresser l'avocat d'une province entière. Les mémoires ci-joints vous feront connaître de quoi il s'agit. Quinze mille infortunés, opprimés sans aucun titre par vingt chanoines, demandent votre protection auprès de M. d'Aguesseau, l'un de leurs juges. Il égalera la gloire de son père s'il contribue à l'abolition de l'esclavage; et le genre humain vous devra des remerciements, si vous déterminez M. d'Aguesseau.

Souffrez, monsieur, que je joigne ma faible et mourante voix aux cris de la reconnaissance d'une province que vous aurez fait jouir des droits de l'humanité.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, monsieur, votre, etc.

### 8198. — A M. CHRISTIN.

5 février.

Mon très-cher avocat de l'humanité contre la rapine sacerdotale, voici deux lettres[2] que je vous envoie; c'est tout ce que peut faire pour le présent votre ami moribond. Je ne crois pas que votre affaire soit sitôt jugée; tout le conseil est actuellement occupé à remplacer le parlement. Il me semble qu'on se soucie

1. Voyez la note de Voltaire, tome XXVIII, page 354.
2. Les deux précédentes à M. Joly de Fleury et à M. le chevalier de Chastellux.

fort peu à Paris de ce parlement. Au bout du compte, il est dans son tort avec le roi, et l'assassinat du chevalier de La Barre et de Lally ne doit pas le rendre cher à la nation.

On dit que monsieur le chancelier prépare un nouveau code dont nous avons grand besoin. M. Chéry[1] devrait bien l'engager à mettre dans son corps de lois quelque règlement en faveur des hommes libres que des chanoines veulent rendre esclaves. Il doit savoir s'il est vrai qu'on va resserrer la juridiction de Paris dans des limites plus convenables, et qu'on ne sera plus forcé d'aller se ruiner à Paris en dernier ressort, à cent cinquante lieues de chez soi. C'est le plus grand service que monsieur le chancelier puisse rendre; son nom sera béni.

Si j'étais à Paris, mon cher philosophe, je me ferais votre clerc, votre commissionnaire, votre solliciteur; je frapperais à toutes les portes, je crierais à toutes les oreilles. Dès que vous serez près d'être jugé, je prendrai la liberté d'écrire à monsieur le chancelier, à qui j'ai déjà écrit[2] sur cette affaire; vous pouvez en assurer vos clients. Je pense fermement qu'il est de son intérêt de vous être favorable, et qu'il se couvrira de gloire en brisant les fers honteux de douze mille sujets du roi, très-utiles, enchaînés par vingt chanoines très-inutiles.

Adieu, mon cher ami; je suis à vous et à vos clients jusqu'au dernier jour de ma vie.

### 8199. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 février.

Mes anges, notre jeune homme m'a remis enfin son manuscrit[3], que je vous envoie. Je ne chercherai point à vous séduire en sa faveur; je ne remarquerai point combien le sujet était difficile; je ne vous dirai point que Sénèque fut un plat déclamateur, et que Jolyot de Crébillon fut un plat barbare; je n'insisterai point sur l'artifice des premiers actes et sur la terreur des derniers: c'est à vous de juger, et à moi de me taire.

Je vous prierai seulement de songer que mon jeune homme aurait très-grand besoin d'un succès. Ce succès servirait à faire voir qu'il n'est pas possible qu'il fasse tous les ouvrages qu'on lui

1. Avocat aux conseils du roi, chargé des intérêts des habitants de Saint-Claude, et signataire de leurs mémoires; voyez lettre 8280.
2. La lettre manque.
3. *Les Pélopides.*

impute contre l'*inf...*, tandis qu'il est tout entier à sa chère Melpomène.

Notre adolescent pourrait alors prendre cette occasion pour venir faire un petit tour en tapinois dans la capitale des Welches. Je vous avertis qu'il fait beaucoup plus de cas des *Pélopides* que de la *Sophonisbe*, et qu'il n'y met aucune comparaison. C'est à Pâques qu'il faudrait donner *la Famille de Tantale :* c'est à présent qu'il aurait fallu donner *Sophonisbe*. Si Lekain se donne au genre tempéré, il devrait débuter par *Massinisse*, qui ne demande aucun effort, et qui n'exige un peu de véhémence qu'au cinquième acte.

J'ai parlé à M. Lantin de votre plaisante idée, que Sophonisbe fasse des façons comme une femme qui se défend au premier rendez-vous, ou comme une fille qui combat pour son pucelage. Une femme telle que Sophonisbe, m'a-t-il dit, doit se marier sur la cendre chaude de Syphax, sans délibérer. L'horreur de l'esclavage et la haine des Romains doivent dresser l'autel sur-le-champ, et allumer les flambeaux de l'hymen pour en brûler le camp des Romains, et pour la conduire en triomphe au camp d'Annibal.

La petite prétendue bienséance française est en pareille occasion une puérilité froide et misérable.

> A ces conditions j'accepte la couronne ;
> Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne [1].

Voilà ce qu'il faut que Sophonisbe dise ; elle n'est pas une petite fille sortant du couvent.

Je me suis rendu au sentiment de M. Lantin, et je lui ai seulement souhaité des acteurs qui pussent rendre sa tragédie de Mairet, dans laquelle il n'y a pas, Dieu merci, un seul mot de Mairet.

Il m'a assuré qu'il avait envoyé à M. de Thibouville ces vers dont je vous parle, et vous êtes prié de les mettre sur votre copie.

Quant au *Dépositaire*, nous en parlerons une autre fois. On vous enverra *Barmécide* [2] ; vous aurez aussi le *Roi de Danemark* [3]. Mais la journée n'a que vingt-quatre heures ; les *Questions sur l'Encyclopédie* [4] en prennent douze ; le reste du temps est employé

1. Voyez tome VII, page 72.
2. *Épître de Benaldaki à Caramouftée*, tome X, page 440.
3. Tome X, page 421.
4 Il n'en avait encore publié que trois volumes ; voyez l'avertissement de Beuchot en tête du tome XVII.

à souffrir. J'ai la goutte, je suis presque aveugle; j'ai de plus une colonie à conduire; on n'est pas de fer : un peu de patience.

M^me^ d'Argental aura sa chaîne et sa montre dans quelques jours.

Que dites-vous de M. le maréchal de Richelieu, qui se met à la tête d'une faction en faveur du nasillonneur de Brosses? Parlez fortement à M. de Foncemagne, à M. de Sainte-Palaye, à M. de Mairan. Il faut, malgré ma tendresse pour notre doyen, qu'il ne remporte pas cette victoire. Ne passons pas sous le joug comme le duc de Cumberland à Closter-Severn[1]. Il a d'ailleurs assez d'avantage, et son dernier triomphe est assez complet.

Je ne puis finir ma lettre sans vous dire encore un mot des *Pélopides*. Faudra-t-il que je sois toujours reconnu, comme M. de Pourceaugnac? ne pourrez-vous point, vous et M. de Thibouville, baptiser mon jeune homme? M. de Thibouville ne peut-il pas connaître des jeunes gens de bonne volonté, parmi lesquels il choisirait un prête-nom, quelqu'un qui aurait une belle voix, et qui lirait la pièce aux comédiens comme si elle était de lui? n'y aurait-il pas un plaisir infini de jouer ce tour au public et aux soldats de Corbulon[2]? Rêvez à cela, mes anges; ne m'oubliez pas auprès de votre ami le campagnard.

Adieu, mes anges gardiens; veillez bien sur moi, car je ne puis rien par moi-même sans votre grâce.

### 8200. — A M. DE CHABANON.

6 février.

Mon cher ami, je n'écris jamais pour écrire; mais quand j'ai un sujet, je n'épargne pas ma plume, tout vieux et tout mourant que je suis. Mon sujet aujourd'hui est un étrange livre[3] qu'on vient de m'envoyer, contre M. Delille et contre M. de Saint-Lambert.

Quel est donc ce législateur nommé Clément, qui dicte ses arrêts du haut de son trône? Je vous avoue que je n'ai jamais rien lu de plus injuste et de plus insolent. Je regarde la traduction des *Géorgiques* par M. Delille comme un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la langue française; et je ne sais même si Boileau aurait osé traduire *les Géorgiques*.

1. Voyez tome XV, page 347.
2. Voyez la note, tome XXXVII, page 406.
3. Voyez page 340.

Dites-moi donc ce que c'est que ce Clément. J'en connais un qui est fils d'un procureur de Dijon, et qui porta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, et qui fut éconduit par eux dès qu'ils eurent lu le premier acte.

Voilà les barbouilleurs qui se mêlent de juger les peintres. Ce qu'il y a de pis dans cet ouvrage, c'est qu'on y trouve par-ci par-là d'assez bonnes choses, et que les gens malins, à la faveur d'une bonne critique, en adoptent cent mauvaises.

Je ne vous parle point de la critique que monsieur le chancelier a faite du parlement de Paris[1] : j'ai toujours cru, et surtout depuis la catastrophe du chevalier de La Barre, que ses arrêts pouvaient être sujets à la révision de la postérité; mais je ne me mêle point de cette espèce de controverse. Il me paraît que vous ne vous en mêlez pas plus que moi. Vous êtes occupé de vos plaisirs et de vos talents; moi, je le suis de mes misères, qui augmentent tous les jours, et qui m'annoncent la fin de ma vie. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

### 8201. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

6 février.

Partisan du bon goût dans un siècle dégénéré, protecteur d'un théâtre en décadence, connaisseur dans un art où presque personne ne se connaît plus, élève de Baron, dont on devrait prendre des leçons, et dont on n'en prend guère, le jeune provincial[2] a envoyé aux anges *les Pélopides*. Il vous prie de les lire avec attention; il vous prie encore de relire, si vous pouvez, le barbare *Atrée* du barbare Crébillon, et de juger entre un Français et un Vandale. Ceci devient une affaire importante, une affaire de parti, et par conséquent très-convenable au temps où nous sommes. Prenez cette affaire à cœur; mettez-y toute la politique et tout le courage possibles ; trouvez quelque jeune homme dont vous pourrez disposer, qui passera pour l'auteur, et qui pourra même lire la pièce aux comédiens.

N'y aurait-il point à Paris quelque jeune comédien de campagne qui, moyennant quelques pistoles, pourrait se charger de

1. Le parlement avait été cassé le 13 avril 1771; voyez tome XV, page 118, et aussi XVI, 108.

2. C'était sous le nom de Durand que Voltaire voulait donner *les Pélopides* : voyez tome VII, page 101.

cette négociation? Cela serait fort plaisant : rêvez-y ; amusez-vous, et aimez-moi. Si la chose réussit, je viendrai vous voir.

Mme Denis vous fait mille compliments.

8202. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

9 février.

Madame, on dit qu'enfin Moustapha se résout à demander grâce, qu'il commence à concevoir que Votre Majesté impériale est quelque chose sur le globe, et que l'étoile du Nord est plus forte que son croissant.

Je ne sais si le chevalier de Tott sera le médiateur de la paix. Je me flatte que du moins Sa Hautesse payera les frais du procès que sa petitesse vous a intenté si mal à propos, et qu'il se défera de sa belle coutume de loger aux Sept-Tours les ministres des puissances auxquelles il fait la guerre, coutume qui devrait armer l'Europe contre lui.

Votre Majesté va reprendre ses habits de législatrice, après avoir quitté sa robe d'amazone; elle n'aura pas de peine à pacifier la Pologne; enfin mon étoile du Nord sera bien plus brillante que nos soleils du Midi.

Je suis toujours fâché que mon étoile n'établisse pas son zénith directement sur le canal de la mer Noire; mais enfin si la paix est écrite dans le ciel, il faut bien que votre belle et auguste main la signe : je me soumets aux ordres du destin. C'est une autre sacrée majesté qui de tout temps a mené les majestés de ce bas monde.

Elle vient d'envoyer le duc de Choiseul, et le duc de Praslin, et le parlement de Paris[1], à la campagne, au milieu de l'hiver. Elle a fait un cordelier pape[2]. Elle va ôter au pauvre Ali-bey l'espérance d'être pharaon en Égypte, et pourrait bien le réduire à l'état que Joseph prédit au grand panetier de Pharaon[3].

Le destin fait de ces tours-là tous les jours sans y songer; les bons chrétiens comme vous, madame, disent que c'est la Providence, et je le dis aussi pour vous faire ma cour.

Cependant, si Votre Majesté est prédestinée à ne point con-

1. Le duc de Choiseul, le duc de Praslin, et les membres du parlement venaient d'être exilés.

2. Ganganelli, qui prit le nom de Clément XIV.

3. *Genèse*, chapitre XL, versets 19 et 20.

venir des articles avec le divan, je supplie votre providence de faire passer le Danube à vos troupes victorieuses, et de donner des fêtes à M. le prince Henri dans l'Atméidan.

Je murmure un peu contre ce destin, qui m'a donné soixante-dix-sept ans, et une santé si faible, avec une passion si violente de voir la cour de mon héroïne garnie de ses héros.

J'ai le malheur de me mettre de loin à ses pieds avec le plus profond respect.

L'Ermite de Ferney.

*P. S.* J'ai écrit une lettre en vers au roi de Danemark, dans laquelle se trouve le nom de Votre Majesté impériale[1]; mais je n'ose vous l'envoyer sans votre permission.

### 8203. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

9 février.

Le vieux solitaire, monsieur, vous fait ses compliments du fond de son cœur sur votre sous-lieutenance des gardes. Vous êtes trop heureux de servir sous M. le duc de Noailles. Je vous supplie de lui présenter mes respects : c'est l'homme de cour qui a le plus d'esprit, et qui, en disant des choses fort plaisantes, s'est toujours conduit avec le plus de sagesse. Je serai sans doute attaché jusqu'au dernier moment de ma vie à la personne que nous regrettons[2]. Je lui dois tout; il n'est pas dans ma nature d'être ingrat. Je ferai partir lundi, 11 du mois, votre montre ; je l'adresserai à M. d'Ogny, que sans doute vous avez prévenu.

Nous mourons de faim dans nos beaux déserts; le setier de blé y vaut environ vingt écus depuis près de quatre mois.

Je ne sais si vous connaissez un journal qu'on appelle *les Éphémérides du Citoyen*[3]. Il prétend que nous ne manquons de pain que parce que nous n'avons pas vendu assez de blé à l'étranger. *Vende omnia quæ habes, et sequere me*[4].

Adieu, monsieur; mes respects à Mme Dix-neuf ans. Conservez vos bontés pour le vieux malade du mont Jura.

1. Vers 9 de l'Épître, tome X, page 421.
2. Le duc de Choiseul.
3. Voyez la note, tome XXIX, page 359.
4. Marc, x, 21.

8204. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

11 février.

Votre camarade le quinze-vingt, madame, affligé de la goutte et de la fièvre, ramasse le peu de forces qui lui reste pour vous écrire, et pour vous supplier de faire passer à votre grand'-maman la lettre ci-jointe[1].

Je n'ai depuis huit jours aucune nouvelle de Paris dans mon enceinte de neiges. Enfermé dans mon sépulcre blanc, j'ignore où vous en êtes, si vous allez trouver votre amie à la campagne, si la personne que vous me disiez devoir être nommée[2] lundi a été en effet nommée et déclarée, si les avocats se sont remis à plaider, si le Châtelet continue à faire ses fonctions, si l'Opéra-Comique attire toujours tout Paris. Je suis mort au monde; ce serait un état assez doux, si je ne souffrais pas horriblement.

Vous faites cas de la nation anglaise; vous avez raison de l'estimer. Elle a trouvé un très-beau secret, c'est qu'aucun particulier chez elle ne va à la campagne que quand il lui en prend envie.

On m'a mandé que M. et Mme Barmécide[3] sont endettés de près de trois millions; en ce cas, ils ont besoin d'une nouvelle vertu, la seule peut-être qui leur manquât, et qu'on appelle l'économie.

Mais vous, madame, comment vous êtes-vous tirée d'affaire dans les réductions qu'on a faites sur votre revenu? Vous n'êtes pas une personne à devoir des trois millions.

Comment vous portez-vous, madame? comment passez-vous vos vingt-quatre heures? comment supportez-vous la vie? La mienne est à vous, mais très-inutilement; et probablement je ne vous reverrai jamais, ce dont je suis beaucoup plus affligé que de ma goutte et de ma fièvre. Vous ne savez pas combien le vieil ermite vous regrette.

1. La lettre suivante.
2. Je crois qu'il ne s'agit pas ici d'une personne, mais du parlement nouveau qu'on devait former, et qui ne fut nommé que le 13 avril. (B.)
3. Le duc et la duchesse de Choiseul.

8205. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 11 février.

Vous prétendez donc, madame, être fort orgueilleuse? il y a bien des personnes qui en effet le seraient, si elles étaient à votre place. Je m'imagine que vous mettez votre orgueil à être bien douce, bien égale, bien préparée à tout : c'est un fort bon vice que cet orgueil-là. Il n'y a point de vertu cardinale et théologale qui approche de ce péché mortel. Pour moi, je suis obligé de mettre mon petit orgueil à souffrir l'aveuglement presque total où je suis réduit dans une enceinte de quatre-vingts lieues de neiges, la goutte, et tous ses accompagnements, et tout ce que la vieillesse traîne après elle. Ainsi quand, dans mes premiers transports, je disais que je me ferais porter en brancard, du mont Caucase où je demeure, sur les bords de l'Oronte, chez le grand Barmécide, comme homme à lui appartenant, c'était supposer que je fusse encore en vie, et que j'eusse un firman par écrit. Madame sait ce que c'est qu'un firman en arabe et en turc. Je suis, madame, un mort fort orgueilleux, mais non pas indiscret.

Je ne sais si le bienfaisant Barmécide trouvera bon que le jour même qu'on sut au mont Caucase la nouvelle de son voyage à la campagne, les commis des douanes du calife aient fouillé dans les poches de mes nouveaux colons, et leur aient pris tout ce qu'ils portaient : pour moi, j'ai trouvé ce trait abominable. Il n'y a plus de générosité musulmane sur la terre; Allah nous a punis : nous éprouvons la famine en attendant la peste; car, pour la guerre, le bienfaisant Barmécide nous en a préservés immédiatement avant que d'aller à sa belle campagne sur l'Oronte.

Je m'imagine à présent que vous placez ce bel orgueil, dont vous me parlez, à mettre de l'ordre dans vos affaires, après que le vizir s'est amusé pendant douze ans à régler celles de l'Europe. C'était ainsi qu'en usait Scipion à Linterne. Je ne crois pas que Linterne valût Chanteloup, ni que Scipion eût fait d'aussi grandes dépenses, ni qu'il eût été aussi généreux, ni que Mme Scipion valût Mme Barmécide.

Il aimait un peu les vers de Térence; il avait raison, car Térence écrivait très-purement dans sa langue, et il n'employait jamais que le mot propre. Comme je n'ai pas le même talent, je n'ose vous envoyer une *Épître au roi de Danemark*[1] sur la liberté

1. Tome X, page 421.

qu'il a donnée, dans ses États, d'écrire et d'imprimer tout ce qu'on voudrait. Il est ridicule que je fasse des vers arabes à mon âge : aussi vous voyez que je ne les montre qu'en tremblant.

Je me mets en prose à vos pieds, madame, tout imperceptibles qu'ils sont. Je présente mon respectueux et inviolable attachement au généreux Barmécide, ainsi qu'à madame la duchesse de la grande montagne. Au reste, les échos du mont Caucase se joignent à tous les autres échos.

Partout également on vous chante, on vous loue;
On vous voit partout du même œil;
Vous êtes adorée, et tout le monde avoue
Que vous avez raison d'avoir beaucoup d'orgueil.

8206. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

Ferney, le 13 février.

Un garçon bleu[1], qui a de bons yeux et de bonnes oreilles, est venu dans ce pays-ci pour recueillir une petite succession; il prétend qu'il a entendu un familier dire au maître : « Il n'y a que le cardinal de B. qui puisse vous tirer d'affaire », et que le maître a répondu par un sourire tout à fait agréable, sans dire un mot.

Je me hâte, monseigneur, de vous mander cette nouvelle. Peut-être le temps de l'accomplissement de ma prophétie approche. Pour moi, je pense comme le familier et comme le garçon bleu; mais il se pourrait bien que vous ne voulussiez point quitter votre heureuse tranquillité pour vous mêler des querelles d'autrui. Quoi qu'il en soit, je renouvelle à Votre Éminence les assurances de mon très-tendre respect.

LE VIEIL ERMITE DU MONT JURA.

8207. — A M. D'ALEMBERT.

13 février.

Je crois notre doyen[2] converti, et je me flatte qu'il ne s'opposera point à M. Gaillard.

Vous devez avoir reçu, mon cher philosophe, trois volumes[3]

1. Probablement quelque valet de la maison du roi, dont la livrée était bleue.
2. Le maréchal de Richelieu; voyez lettres 8195 et 8199.
3. Les trois premiers volumes des *Questions sur l'Encyclopédie*.

l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plus tôt; tout devient difficile.

J'ai peur que l'*Épître au roi de Danemark sur la liberté de la presse* ne paraisse dans un temps bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en disiez votre sentiment, mais je tremble toujours de la laisser courir le monde.

Est-il bien vrai qu'on va restreindre le ressort du parlement de Paris à l'Ile-de-France? ce pourrait être un grand bien : il est cruel de se ruiner pour aller plaider en dernier ressort à plus de cent lieues de chez soi.

Je ne sais comment je suis avec Mme Necker; j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez-vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de Condorcet?

Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher philosophe. Je suis bien malade. Est-il vrai que M. de Mairan se meure?

Il faut passer dans ma barque.

8208. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 13 février.

Par la sainte Vierge, monseigneur, c'est à vous, c'est à notre doyen, c'est à M. le maréchal de Richelieu à gouverner notre Académie; mais mon héros ne peut y donner qu'un coup d'œil en passant; il a quelques affaires un peu plus importantes. Tout ce que je sais, c'est que je vous demande votre protection pour M. Gaillard, que vous en trouverez très-digne, et qui n'est point du tout infecté de ces principes que vous haïssez avec raison.

Je vous prie de remarquer que M. d'Alembert est le seul de nos académiciens qui ait travaillé à l'*Encyclopédie*, et que c'est assurément un homme d'un très-rare mérite. Je ne connais guère que Jean-Jacques Rousseau à qui on puisse reprocher ces idées d'égalité et d'indépendance, et toutes ces chimères qui ne sont que ridicules. Mais ne craignez pas que je vous demande jamais une place d'académicien pour lui, encore moins pour La Beaumelle, qui est fort inférieur à Jean-Jacques pour l'esprit et pour les connaissances, et infiniment supérieur en méchanceté et en impudence.

Il me paraît qu'il y a bien d'autres places à donner actuellement. Voilà un grand labyrinthe dont il sera difficile de sortir.

Pour moi, qui ne sors guère de mon lit depuis que la neige couvre mes déserts, et qui suis privé à la fois de mes yeux et de mes jambes, je ne vois point les événements de ce monde du fond de mon tombeau de neiges. J'attends paisiblement les beaux jours ; je n'en trouverai que quand je pourrai vous faire encore ma cour avant d'achever ma carrière, et je prie Dieu que celle de notre doyen égale au moins celle du doyen Fontenelle.

Agréez mon tendre et profond respect.

### 8209. — A M. HENNIN.

15 février.

M. de Voltaire et Mme Denis font bien des compliments à M. Hennin. Ils ont ouï dire que l'on avait à Genève la liste des maisons de campagne de messieurs du parlement. Ils seraient très-obligés à M. Hennin s'il voulait bien avoir la bonté de la leur procurer[1].

### 8210. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 15 février.

Je vous demande en grâce, madame, de me faire écrire sur-le-champ s'il est vrai que la grand'maman ait reçu une lettre du *patron*[2], et si cette lettre est aussi agréable qu'on le dit. Les petits versiculets barmécidiens[3] ont couru. Je peux en être fâché pour eux, qui ne valent pas grand'chose, mais je ne saurais en être fâché pour moi, qui ne rougis point d'un sentiment honnête. J'aurais trop à rougir, si je craignais de montrer mon attachement pour mes bienfaiteurs ; je ne leur ai jamais demandé de grâce qu'ils ne me l'aient accordée sur-le-champ. Il est vrai que ces grâces étaient pour d'autres, mais c'est ce qui me rend plus reconnaissant encore. Je leur serai dévoué jusqu'à mon dernier soupir.

1. Les membres du parlement, persistant à refuser de faire leur service, furent exilés par lettres de cachet des 21 et 22 janvier, qui assignaient à chacun sa résidence. La liste des exilés, avec l'indication du lieu où chacun doit se rendre, est imprimée pages 47-58 du tome Ier du *Journal historique de la révolution opérée dans la constitution de la monarchie*, par M. de Maupeou, chancelier de France, 1774-1776, sept volumes in-12.

2. Louis XV.

3. *Épître de Benaldaki à Caramouftée;* voyez tome X, page 440.

Je voudrais vous accompagner, madame, dans votre voyage, mais mon triste état ne me permet pas de me remuer ; et d'ailleurs je n'ai pas le bonheur d'être de ce pays que vous aimez, et où l'on va coucher chez qui l'on veut. Tout ce que je puis faire, c'est de vous être dévoué comme à vos amis ; on ne s'est point encore avisé de nous défendre ce sentiment-là.

Portez-vous bien, écrivez-moi tout ce qu'il vous plaira, et conservez-moi un peu d'amitié.

## 8211. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 15 février.

Sire, tandis que vos bontés me donnent des louanges [1] qui me sont si légitimement dues sur mon orthodoxie et sur mon tendre amour pour la religion catholique, apostolique et romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne soit pas approuvé par les principaux membres de notre sanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, et que je les rends ridicules avec tout le respect possible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme [2], qui est au devant d'une histoire de l'Église très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuse ; ils disent que ce qui est très-bon dans le vainqueur de Rosbach et de Lissa n'est pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac et une montagne, et que quand je serais sur la montagne du Thabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils sont revêtus. Nous connaissons, disent-ils, vos mauvais sentiments et [3] vos mauvaises plaisanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de servir un hérétique, vous vous êtes attaché depuis peu à une schismatique [4] ; et si on vous en croyait, le pouvoir du pape et celui du Grand-Turc seraient bientôt resserrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais sachez que nous en faisons. C'en est déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jésuites.

C'en est un plus grand encore que notre nonce en Pologne

1. Voyez lettre 8190.
2. Frédéric lui-même.
3. Ces mots : « vos mauvais sentiments et, » omis par Beuchot, sont tirés de l'édition de Kehl.
4. Catherine II.

ait déterminé les mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Russie; ce nonce, en cas de besoin, aurait béni l'étendard du grand prophète Mahomet. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'est pas notre faute, nous avons toujours prié Dieu pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, et nous aurons toujours un temporel très-royal pour ressembler à Jésus-Christ notre Sauveur, qui n'avait pas où reposer sa tête[1]. Tâchez de régler la vôtre, qui radote, et recevez notre malédiction sous l'anneau du pêcheur.

Voilà, sire, comme on me traite; et je n'ai pas un mot à répliquer. Si je suis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à Julien, à Marc-Aurèle, ses devanciers, et j'espère que leurs aigles, ou romaines, ou prussiennes (c'est la même chose), me couvriront de leurs ailes. Je me mets sous leur protection dans ce monde, en attendant que je sois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monseigneur le prince royal[2]; je ne sais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de respect que d'attachement.

LE VIEUX MALADE DU MONT JURA.

### 8212. — DE M. HENNIN[3].

A Genève, le 17 février 1771.

J'ai cherché, monsieur, depuis deux jours à me procurer la liste que vous désirez; elle n'est point venue à Genève, du moins personne de ma connaissance ne l'a reçue.

Avez-vous vu la prose de messieurs de Rouen[4]? Pour celle-là nous l'avons lue, et nous avons trouvé que l'on pourrait s'en fâcher. Personne n'écrit; et sans quelques voyageurs, on ne saurait rien des dispositions du public.

Quelqu'un me mande, sur Versoy, des choses qu'il désire que je vous communique. Cette affaire est si mal commencée, si mal suivie, que vous ne serez pas surpris de la voir continuer de même. Au premier jour, je

1. Matthieu, VIII, 20.
2. Voyez lettre 8173.
3. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.
4. Il s'agit ici d'un arrêté du parlement de Rouen, rédigé en forme de lettre au roi, sur les mesures qui venaient d'être prises contre le parlement de Paris.

compte avoir l'honneur de vous voir et de vous entretenir sur cet objet et sur l'état de notre France, bien digne d'un philosophe.

Ma famille et moi présentons nos respects à l'oncle et à la nièce, et leur souhaitons toutes sortes de satisfactions.

### 8213. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 18 février.

Oui, mon héros, je vous l'avoue, j'ai ri un peu quand vous m'avez mandé que vous aviez la goutte; mais savez-vous bien pourquoi j'ai ri? c'est que je l'ai aussi. Il m'a paru assez plaisant qu'ayant pensé comme vous presque en toutes choses, ayant eu les mêmes idées, j'aie aussi les mêmes sensations. Dieu m'avait fait pour être réformé à votre suite; c'est bien dommage que je sois toujours si éloigné de vous, et que je sois une planète si distante du centre de mon orbite.

D'Argens vient de mourir à Toulon [1]; il ne vous reste plus que moi de vos anciens serviteurs bafoués ou par vous ou par les rois. Je le suis fort aussi par la nature; mes yeux à l'écarlate sont absolument aveuglés par la neige à l'heure que je vous écris.

Je cours actuellement ma soixante-dix-huitième année, et vous êtes un jeune homme de près de soixante-quinze. Voilà, si je ne me trompe, le temps de faire des réflexions sur les vanités de ce monde. Deux jours que j'ai à vivre, et une vingtaine d'années qui vous restent, ne diffèrent pas beaucoup.

Je ris des folies de ce monde encore plus que de ma goutte; mais je ne ris point quand mon héros me gronde, selon sa louable coutume, de ne lui avoir pas envoyé je ne sais quels livres imprimés en Hollande, dont il me parle. Voulait-il que je les lui envoyasse par la poste, afin que le paquet fût ouvert, saisi, et porté ailleurs? m'a-t-il donné une adresse? m'a-t-il fourni des moyens? ignore-t-il que je ne suis ni en Prusse, ni en Russie, ni en Angleterre, ni en Suède, ni en Danemark, ni en Hollande, ni dans le nord de l'Allemagne, où les hommes jouissent du droit de savoir lire et écrire?

Ne se souvient-il plus du pauvre garçon apothicaire qui fut, il y a deux ans [2], fouetté, marqué d'une fleur de lis toute chaude, condamné aux galères perpétuelles par *Messieurs*, et qui mourut

1. Voyez lettre 8192.

2. Voltaire veut sans doute parler de la condamnation du 24 septembre 1768; voyez tome XXI, page XIV.

de douleur le lendemain avec sa femme et sa fille, pour avoir vendu, dans Paris, une mauvaise comédie intitulée *la Vestale*, laquelle avait été imprimée avec une permission tacite?

Ne vous souvient-il plus qu'un des plus horribles crimes mentionnés dans le procès du chevalier de La Barre était d'avoir, dans son cabinet, des livres qu'on appelle défendus? ce qui, joint à l'abomination de n'avoir pas ôté son chapeau pendant la pluie devant une procession de capucins, engagea les tuteurs des rois à lui faire couper le poing, à lui arracher la langue, et à faire jeter dans les flammes sa tête d'un côté et son corps de l'autre?

Ne saviez-vous pas, mon héros, que, parmi ces Welches pour lesquels vous avez combattu sous Louis XIV et sous Louis XV pendant soixante ans, il y a des tigres acharnés à dévorer les hommes, comme il y a des singes occupés à faire la culbute?

J'ai été assez persécuté, je veux mourir tranquille. Dieu merci, je ne fais point de livres, puisqu'il est si dangereux d'en faire. J'achève ma vie au pied du mont Jura, et j'irai mourir au pied du Caucase, si on me persécute encore. J'eusse aimé mieux rire avec vous à Richelieu; mais mon héros est incapable de porter la philosophie jusque-là. Il sera dans le tourbillon jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, comme le duc d'Épernon, qui ne le valait pas. Il faut que chaque individu remplisse sa destinée.

Je vous remercie très-tendrement d'avoir favorisé M. Gaillard[1], qui en est digne.

Je crois votre goutte aussi légère que votre brillante imagination. Il n'est pas possible que, vous étant baigné presque tous les jours, l'accès soit bien violent et bien douloureux. La mienne est peu de chose aussi; mais mes yeux, mes yeux, voilà ce qui m'accable. Je ne conçois pas comment Mme du Deffant peut être si gaie et si sémillante après avoir perdu la vue. Dieu vous conserve vos deux yeux, qui ont été tant lorgneurs et tant lorgnés! Dieu vous conserve tout le reste! Ne grondez plus votre vieux serviteur, qui assurément ne le mérite pas.

Vous souvenez-vous de Couratin, qui avait toujours tort avec vous, quelque chose qu'il fît?

Permettez-moi de me mettre aux pieds de Mme la comtesse d'Egmont[2].

LE VIEIL ERMITE.

1. Pour la place à l'Académie française.
2. Fille du maréchal de Richelieu.

### 8214. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Paris, 19 février 1771.

Votre lettre sera portée à la grand'maman après-demain jeudi, par M. de Lauzun, son neveu, qui va la trouver. Son mari et elle jouissent de la gloire et du repos, ils paraissent parfaitement contents. Si l'ennui ne survient pas, je les tiens infiniment heureux. L'état de leurs affaires y pourrait apporter quelques obstacles, mais ils n'ont point d'enfants, ils ne sont plus engagés à la même dépense, ils peuvent s'acquitter petit à petit sur leurs épargnes; enfin ils jouissent de la paix et de la bonne conscience. Mon plus grand désir est de les aller trouver, mais il en faut obtenir la permission, et ce n'est pas encore le moment de la demander.

Nous avons ici les princes de Suède[2], qui sont très-aimables. Ils ne veulent aucun cérémonial; on les reçoit et on leur donne à souper en petite compagnie comme à des particuliers; ils sont au fait de tout. Le prince royal est d'une très-bonne conversation, poli, gai, facile; ils resteront ici jusqu'après Pâques; le roi les traite fort bien. Le comte Scheffer[3], que vous connaissez, est avec eux, et j'ai été ravie de le revoir. Ce sera avec M. de La Vrillière qu'il travaillera sur les affaires. Ce ministre supplée à tout, il fait les fonctions de tous les emplois vacants; on dit qu'ils le seront encore longtemps. On nous annonce un nouveau parlement pour la semaine prochaine. Les remontrances, les arrêtés, les lettres pleuvent à verse; il n'y a jamais eu de temps semblable à celui-ci : quelques chansons, des épigrammes, des bons mots, égayent la scène. Heureusement nous avons la paix; on dit qu'elle ne sera pas durable, mais c'est toujours beaucoup de gagner un an ou deux. Si jamais je puis me trouver à Chanteloup, je m'embarrasserai bien peu de tout ce qui arrivera.

Donnez-moi toujours de vos nouvelles, mon cher Voltaire. La disgrâce de mes parents ne vous refroidira pas pour eux, ni pour moi, à ce que j'espère.

### 8215. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

20 février.

Le pauvre malade dira en deux mots à M. Baron[4] que s'il a eu le diable au corps, il prétendait bien aussi le faire entrer dans celui d'Atrée. Il le supposait à la fin agité des furies. Il croit

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

2. Le prince royal, depuis Gustave III, et son frère le prince Frédéric, duc d'Ostrogothie.

3. Le comte Scheffer avait été longtemps ambassadeur de Suède en France, où il eut pour successeur M. le comte de Creutz; il avait accompagné le prince royal et son frère dans leur voyage à Paris.

4. Voyez lettre 8170.

qu'il n'y a pas d'autre moyen de se tirer de là. Il est fort aisé de substituer quelques vers à ceux qui finissent la pièce; mais je pense qu'il ne faut jamais rien étriquer : c'est un des plus horribles défauts de ce siècle, à mon gré. Je prétends qu'on doit finir par ce qu'on appelle des fureurs : c'est un châtiment des dieux, et Atrée mérite certainement punition.

Pour madame la mère, je crois qu'il serait très-ridicule de la faire tuer. On ne doit multiplier ni les morts ni les êtres sans nécessité. Il n'est pas trop aisé de donner aux deux Atrée le temps de saigner l'enfant. Cependant la nourrice peut dire qu'elle a été poursuivie par des soldats, et qu'elle a été obligée de prendre son plus long. Le malade aura soin de tout cela, s'il peut recouvrer un peu de santé. Il est aveugle, il a la goutte, il n'en peut plus. Il demande à M. Baron et aux anges le plus profond secret. On travaillera, vous dis-je. Il est juste de dessiller les yeux d'un certain public sur le compte d'un certain Vandale[1].

Ne s'amuse-t-on pas à Paris tout comme si de rien n'était? N'est-ce pas là le génie welche? M. Baron est prié de nous le mander : cela est important.

Vraiment oui; attendez-vous que M<sup>me</sup> Denis écrive!

### 8216. — A M. SERVAN[2].

22 février.

Monsieur, j'ai recours à vous. J'ai été volé, et je vous supplie de me faire rendre justice. Ce n'est pourtant pas au nom du roi, quoique vous soyez son avocat général; c'est au nom de la raison et de l'humanité. On m'a pris ce que j'avais de plus précieux : votre plaidoyer en faveur de cette pauvre femme huguenote, à qui vous fîtes donner des dédommagements par son indigne mari catholique, et votre discours de rentrée sur les devoirs de la magistrature.

Si vous ne daignez pas, monsieur, me faire présent de ces deux ouvrages, vous serez cause que je ferai une mauvaise action, car je vous avertis que je les volerai au premier qui en sera possesseur. Quelqu'un a dit: *Panem nostrum substantialem da nobis hodie.* Je vous fais la même prière à bien plus juste titre.

Nous avons eu à Ferney un de vos confrères les avocats généraux, tout fraîchement arrivé d'un beau château qu'on nomme

1. Crébillon, qu'ailleurs Voltaire appelle *le barbare;* voyez tome X, page 429.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Pierre-Cise ou Pierre-Encise[1]. C'est un favori que le maître de la maison aime si fort qu'il en a été jaloux, et qu'il n'a voulu le laisser parler à personne pendant tout le temps qu'il l'a eu dans sa maison. C'est un grand avantage que les Français ont sur les Anglais d'être logés et hébergés aux dépens du patron, sans qu'il leur en coûte rien pour leur voyage et pour leur nourriture. Il faut avouer qu'on ne trouve point ailleurs une pareille politesse.

Ayez soin de votre santé, monsieur, et n'oubliez pas, dans votre livre sur notre jurisprudence, de rendre toute la justice qui est due à un si généreux établissement.

Je vous demande en grâce de faire un petit paquet de tout ce qu'on a imprimé de vous, et de me l'envoyer par le coche de Versoy, par Lyon. Vous contribuerez à la guérison d'un vieux malade, qui a plus de foi en vous qu'en M. Tissot. Agréez les tendres respects de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LE VIEIL ERMITE DU MONT JURA.

8217. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[2].

22 février.

Le jeune homme qui est recommandé à M. Baron[3] exécuta ses ordres sur-le-champ, et changea les deux morceaux dont il était question. Sa docilité me donne de grandes espérances, et je crois qu'avec le temps il pourra aller plus loin que feu M. Lantin.

M. Baron ferait le coup le plus décisif et le plus plaisant s'il trouvait à Paris quelque jeune prête-nom qui pût se charger de cette famille de bonnes gens, nommés les *Pélopides*. Les soldats de Corbulon, s'il en reste, seraient bien déroutés. C'est un plaisir qu'il faut absolument se donner.

M. Baron est supplié de renvoyer à M. Lantin, neveu de feu M. Lantin, la *Sophonisbe* corrigée à la main. Il n'en a aucun exemplaire. Il la renverra sur-le-champ, beaucoup plus correcte. Il n'y a qu'à adresser le paquet à M. Marin, secrétaire général de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas.

Voilà de quoi s'amuser, et cela est plus plaisant que toutes les querelles des parlements.

1. Prison d'État où l'avocat général Dupaty fut enfermé après la dissolution des parlements.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Thibouville lui-même.

8218. — A MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

A Ferney, 23 février.

Madame, j'ai soixante-dix-huit ans, je suis né faible, je suis très-malade et presque aveugle : Moustapha lui-même excuserait un homme qui, dans cet état, ne serait pas exact à écrire.

Si M. le prince de Salm vous a dit que je me portais bien, je lui pardonne cette horrible calomnie, en considération du plaisir infini que j'ai eu quand il m'a fait l'honneur de venir dans ma chaumière.

A l'égard du Grand Turc, madame, je ne puis absolument prendre son parti. Il n'aime ni l'opéra, ni la comédie, ni aucun des beaux-arts; il ne parle point français; il n'est pas mon prochain; je ne puis l'aimer. J'aurai toujours une dent contre des gens qui ont dévasté, appauvri et abruti la Grèce entière. Vous ne pouvez pas honnêtement exiger de moi que j'aime les destructeurs de la patrie d'Homère, de Sophocle, et de Démosthène. Je vous respecte même assez pour croire que, dans le fond du cœur, vous pensez comme moi.

J'aurais désiré que vos braves Polonais qui sont si généreux, si nobles, et si éloquents, et qui ont toujours résisté aux Turcs avec tant de courage, se fussent joints aux Russes pour chasser de l'Europe la famille d'Ortogul. Mes vœux n'ont pas été exaucés, et j'en suis bien fâché; mais, quelque chose qui arrive, je suis persuadé que votre respectable nation conservera toujours ce qu'il y a de plus précieux au monde, la liberté. Les Turcs n'ont jamais pu l'entamer, nulle puissance ne la ravira. Vous essuierez toujours des orages, mais vous ne serez jamais submergés; vous êtes comme les baleines, qui se jouent dans les tempêtes.

Pour vous, madame, qui êtes dans un port assez commode, je conçois quel est le chagrin de votre belle âme de voir les peines de vos compatriotes. Vous avez toujours pensé avec grandeur, et j'ose dire qu'il y a une espèce de plaisir à sentir qu'on ne peut souffrir que par le malheur des autres. Je ne puis qu'approuver tous vos sentiments, excepté votre tendre amitié pour des barbares qui traitent si mal votre sexe, et qui lui ôtent cette liberté dont vous faites tant de cas. Que vous importe, après tout, qu'ils se lavent en commençant par le coude? comme vous n'avez aucun intérêt à ces ablutions, autant vaudrait-il pour vous qu'ils fussent aussi crasseux que les Samoyèdes. Il faut que

tous les musulmans soient naturellement bien malpropres, puisque Dieu a été obligé de leur ordonner de se laver cinq fois par jour.

Au reste, madame, je sens que je serais toujours rempli de respect et d'attachement pour vous, soit que vous fussiez à la Mecque, ou à Jérusalem, ou dans Astracan. Je finis mes jours dans un désert fort différent de tous ces lieux si renommés. J'y fais des vœux pour votre bonheur, supposé qu'en effet il y ait du bonheur sur notre globe. Vous avez vu des malheurs de toutes les espèces; je vous recommande à votre esprit et à votre courage. Agréez, madame, le profond respect, etc.

### 8219. — A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 25 février.

Le diable se fourre partout depuis longtemps. Si on vous a imputé des vers contre M. le maréchal de Richelieu, on m'attribue une lettre au pape [1]. On veut vous faire arrêter, et on veut m'excommunier : personne n'est en sûreté ni dans cette vie, ni dans l'autre ; il suffit d'avoir de la réputation pour être persécuté et damné. Il faut se soumettre à tous les ordres de la Providence. Nous lui devons des remerciements, puisqu'elle vous a choisi pour punir maître Aliboron, dit Fréron. Le *Mercure*, en effet, est devenu le seul journal de France, grâce à vos soins. L'âne d'Apulée [2] mangeait des roses, l'âne de Fréron s'enivre, chacun se console à sa façon : je plains seulement son cabaretier. A l'égard du libraire [3] qui faisait la litière d'Aliboron, il ne risque rien ; il lui restera toujours le *Journal chrétien*, avec lequel on fait son salut, si on ne fait pas sa fortune.

On dit que Gentil Bernard a perdu la mémoire ; il a pourtant pour mère une des filles de Mémoire, et il doit avoir du crédit dans la famille.

Est-il vrai que M. de Mairan se dégoûte de son âge de quatre-vingt-treize ans, et qu'il veuille aller trouver Fontenelle ? Pour

1. C'est sans doute la *Lettre de l'abbé Pinzo au surnommé Clément XIV, son ancien camarade de collége, qui l'a condamné à une prison perpétuelle*, etc. C'est la première fois qu'il est question de cette pièce, qui a été imprimée dans le tome IX de l'*Évangile du jour*, et dont Voltaire reparle dans sa lettre à Condorcet, du 1er septembre 1772.

2. Apulée est auteur de *l'Ane d'or*.

3. Panckoucke; voyez tome XLIII, page 224.

moi, j'irai bientôt trouver Pellegrin, Danchet, et le barbare Crébillon. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

8220. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 25 février.

La nature et la fortune nous traitent tous bien mal. Il est triste d'avoir à combattre à la fois deux puissances aussi formidables. Mme de Florian languissante et malade encore ; son fils [1] confiné avec sa femme dans un pauvre village à plus de cent lieues de vous ; Mme Denis au mont Jura avec une très-mauvaise santé ; moi chétif, devenu aveugle et attaqué de la goutte ; ma colonie, qui commençait à prospérer, frappée d'un coup de foudre ; tout presque détruit en un moment ; des dépenses immenses perdues : quand tout cela se joint ensemble, c'est un amas d'infortunes dont il est bien difficile de se tirer.

Je ne sais pas comment finira l'affaire du parlement, mais j'oserais bien dire que les compagnies font de plus grandes fautes que les particuliers, parce que personne n'en répondant en son propre nom, chacun en devient plus téméraire. Il m'a toujours paru absurde de vouloir inculper un pair du royaume [2], quand le roi, dans son conseil, a déclaré que ce pair n'a rien fait que par ses ordres, et a très-bien servi. C'est au fond vouloir faire le procès au roi lui-même ; c'est, de plus, se déclarer juge et partie ; c'est manquer, ce me semble, à tous les devoirs.

Je vous avoue encore que j'ai sur le cœur le sang du chevalier de La Barre et du comte de Lally. Heureusement d'Hornoy n'y a point trempé ses mains ; mais ceux qui ont à se reprocher ces cruautés, dont l'Europe est indignée, sont-ils bien à plaindre d'être à la campagne ? Il y a dix-sept ans que j'y suis, et je n'ai pourtant assassiné personne.

Le setier de blé, mesure de Paris, vaut toujours chez nous environ vingt écus. C'est un très-petit malheur pour moi, mais c'en est un fort grand pour le peuple.

Je vous embrasse tous deux tendrement, et je suis désespéré de n'être d'aucun secours à ma nièce.

1. D'Hornoy, conseiller au parlement (voyez tome XXXVII, page 440, et XXXVIII, 401), avait été exilé à Sançoins en Berry.

2. Le duc d'Aiguillon.

8221. — A M. DE VEYMERANGE.

Le 25 février.

Le vieux malade, goutteux, aveugle, n'en pouvant plus, remercie bien tendrement M. de Veymerange de ses bontés et de ses nouvelles. Il tient encore au monde par les bontés que vous avez pour lui. Il est très-affligé des brigandages dont il a été témoin dans le pays barbare qu'il habite. Il est fâché d'avoir vu tout le blé du pays vendu impunément à l'étranger par un Genevois [1] ; il est fâché que le froment coûte encore près de vingt écus le setier, mesure de Paris. Il voit avec douleur sa colonie vexée et dégoûtée. Il a levé les épaules quand la cohue des enquêtes s'est mise à contrarier le roi, et à vouloir entacher les gens [2] ; il a ri, mais il ne rit point quand on manque de pain. C'est là l'essentiel ; et le *Pater noster* commence par là, ce qui est, à mon avis, fort sensé.

Je m'intéresse fort à vos yeux, monsieur ; je suis d'ailleurs du métier, une fluxion épouvantable m'a rendu aveugle.

Je vous remercie, encore une fois, de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre.

On me mande de Lyon que monsieur le chancelier a déjà nommé onze conseillers du conseil suprême qu'il veut établir à Lyon. Si la chose est vraie, c'est un des plus grands services qu'il puisse rendre à l'État, et il sera béni à jamais. N'était-il pas horrible d'être obligé de s'aller ruiner, en dernier ressort, à cent lieues de chez soi, devant un tribunal qui n'entend rien au commerce, et qui ne sait pas comment on file la soie ? Monsieur le chancelier paraît un homme d'esprit très-éclairé et très-ferme. S'il persiste, il se couvrira de gloire ; s'il mollit, il aura toujours des ennemis à combattre.

Délivrez-nous du Genevois Cambassadès, qui, à présent, au lieu de vendre notre blé à l'étranger, vend notre pain tout cuit.

Mme Denis vous fait les plus sincères compliments. Je suis entièrement à vos ordres.

*Le vieux Malade du mont Jura, et le plus inutile des hommes.*

1. Cambassadès, dont il est parlé à la fin de la lettre.
2. Voyez la note, tome XXVIII, page 382.

8222. — A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEY.

A Ferney, 27 février.

Mon cher président, je sais bien que j'aurais dû vous écrire plus tôt; mais avec soixante-dix-sept ans, des fluxions horribles sur les yeux, et la goutte, on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait.

Je crois que les présidents du parlement de Dijon ont actuellement des choses plus importantes que celles de l'Académie française. On a persuadé à M. de Brosses que je m'étais opposé à son élection, parce que j'avais écrit plusieurs lettres en faveur de M. Gaillard. Mais je le prie de considérer que j'avais écrit ces lettres longtemps avant que j'eusse appris que M. de Brosses voulût être notre confrère. Il nous fera certainement bien de l'honneur à la première occasion. *Multæ sunt mansiones in domo patris mei* [1].

J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter son amitié; et excepté le tort que j'ai peut-être de vivre encore, je n'ai rien à me reprocher.

On prépare à Paris un nouveau code, un nouveau parlement; ne pourrait-on pas en même temps imaginer une nouvelle manière de payer ses dettes ? il est bon de songer à tout.

Savez-vous qu'on établit un conseil supérieur à Lyon ? qu'il y a déjà des juges de nommés ? On parle aussi de Poitiers et de Clermont en Auvergne [2].

Voilà tout ce que je sais ; vous en savez sans doute davantage à Dijon. Conservez-moi toujours un peu d'amitié, mon très-cher président, cela me fera finir plus gaiement. Si vous voyez M. Le Gouz, je vous prie de lui dire que je lui suis toujours très-tendrement attaché. V.

8223. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 février.

Comme je suis réformé à la suite de mon héros, et que je suis quitte de ma goutte, je me flatte qu'il en est délivré aussi; elle ne lui allait point du tout. Passe pour un prélat désœuvré ; mais monseigneur le maréchal n'est pas fait pour se tenir

1. Jean, *Évangile*, XIV, 2.
2. Voyez tome XVI, page 108.

couché sur le dos, avec un cataplasme sur le pied. C'est une chose bien plaisante que la goutte, et qui confond terriblement l'art prétendu de la médecine. Comment se peut-il faire que la douleur passe tout d'un coup d'un doigt de la main gauche à l'orteil du pied droit, sans qu'on sente le moindre effet de ce passage dans le reste du corps? Quand les médecins m'exliqueront cette transmigration, et qu'ils y remédieront, je croirai en eux.

On dit que nous allons avoir un nouveau code; nous en avons grand besoin. Cette réforme immortaliserait le règne du roi. Il est surtout bien à désirer qu'on ne voie plus de jugements semblables à ceux du lieutenant général Lally et du chevalier de La Barre, qui n'ont pas fait honneur à la France dans le reste de l'Europe. J'avoue encore que je ne sais rien de si ridicule que la rage d'entacher [1]; il y a eu des choses plus odieuses du temps de la Fronde, mais rien de plus impertinent. On croit que c'est à l'Opéra-Comique que la nation est folâtre; on se trompe, c'est à la cohue des enquêtes, et le parterre juge beaucoup mieux qu'elle.

C'est trop raisonner pour un pauvre aveugle; j'ai presque perdu la vue dans mes neiges; je ne pourrai plus voir mon héros, mais je lui serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie avec le plus tendre respect.

### 8224. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [2].

Paris, 27 février 1771.

Non, monsieur, la grand'maman n'a reçu de lettre d'aucun patron, si ce n'est de ceux qu'elle a en paradis, et dont elle ne m'a pas fait part; car pour ceux de l'enfer de ce monde, elle n'en entend point parler. Elle est tranquille dans sa solitude, qui n'avait été fréquentée que par ses plus proches parents, jusqu'à dimanche dernier que deux officiers suisses ont obtenu la permission d'aller trouver le maître de la maison, avec qui ils avaient un travail à faire. M. le prince de Tingry, pour une semblable raison, a obtenu aussi la même permission, et de plus celle d'y mener sa femme, qui a sollicité vivement cette grâce, en disant qu'elle avait beaucoup d'obligation à la grand'maman, qu'elle désirait passionnément de lui donner cette marque de sa reconnaissance.

M. de Beauvau est allé aujourd'hui à la cour pour solliciter la même permission; on lui avait fait espérer qu'on la lui accorderait au bout d'un certain temps. Il a pour raison la parenté proche et de grandes obligations.

1. Le parlement avait déclaré que le duc d'Aiguillon était entaché.
2. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

Mon tour viendra, à ce que j'espère, mais je ne ferai point de démarches avant la belle saison. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge, le séjour ne pourra être que fort long, et peut-être ne reverrai-je plus mes pénates; je les quitterai sans regret, et ceux de mes parents deviendront les miens.

Vous sentez bien, monsieur, combien j'approuve les sentiments que vous professez pour nos amis; vous êtes non-seulement dans la classe de tous les honnêtes gens, mais de tous ceux qui veulent passer pour l'être. Jamais disgrâce n'a été accompagnée de tant de gloire; il n'y en a point d'exemple dans les histoires anciennes et modernes. Le regret est général, et l'embarras de trouver des successeurs est une circonstance assez flatteuse.

Vous savez sans doute tous les changements auxquels on travaille : c'est le temps des prodiges, c'est un nouveau chaos; nous attendons qu'on le débrouille. On est accablé de remontrances, d'arrêtés, de lettres, de discours. Hors ceux qui nous viennent de Rouen, tous me semblent détestables, surtout ceux de notre bonne ville, qui sont pleins de belles phrases, et qu'on dirait être faits pour concourir aux prix de l'Académie. A propos d'Académie, vous savez que le prince de Beauvau y va être reçu. Il me lut hier son discours, qui me parut fort bien; il est de lui, excepté les deux premières phrases, qui ne sont pas ce que j'aime le mieux.

Votre *Barmécide* vous a fait honneur à toutes sortes d'égards, à votre cœur, à votre esprit; rien n'est si heureux que ce refrain : *C'est Barmécide.* J'aurais voulu qne les étrangers qui se rencontrent sur le bord de l'Euphrate eussent articulé quelques faits; mais leur rencontre, qui marque leur intelligence, en est un qui suffit pour l'honneur de celui qui les rassemble.

Adieu, mon cher Voltaire. Je ne sais pas si vous trouvez que ce soit un bon lot que de parvenir à la vieillesse; pour moi, je le trouve détestable, et je suis toujours indignée de l'injustice qu'on a eue de nous faire naître sans notre consentement, et de nous faire vieillir malgré nous. Ne voilà-t-il pas un beau présent que la vie, quand on l'accompagne de chagrins et de souffrances!

N'avez-vous rien fait de nouveau, et ne m'enverrez-vous plus rien, parce que la grand'maman n'est plus ici ? Je ne manque pas de moyens de lui faire tenir tout ce que je veux.

### 8225. — DU CARDINAL DE BERNIS[1].

Les garçons bleus et les esprits familiers, mon cher confrère, ne sont pas infaillibles; on juge mieux des événements en calculant les intérêts et les passions de ceux qui ont le principal crédit. Votre prophétie s'est accomplie en partie : le public m'a désiré; ma bonne fortune sauvera ma tranquillité. Vous savez qu'il est plus difficile et moins glorieux de réparer le mal que de faire le bien. Tenez-vous-en à cette maxime, et ne faites plus pour

1. Réponse à la lettre du 13 février, n° 8206.

moi des vœux indiscrets. J'aime et j'admire toujours de tout mon cœur mon cher *confrère*.

## 8226. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 1er mars.

Sire, il n'est pas juste que je vous cite comme un de nos grands auteurs[1] sans vous soumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté : j'envoie donc à Votre Majesté l'épître contre Moustapha. Je suis toujours acharné contre Moustapha et Fréron. L'un étant un infidèle, je suis sûr de faire mon salut en lui disant des injures; et l'autre étant un sot et très-mauvais écrivain, il est de plein droit un de mes justiciables.

Il n'y a rien, à mon gré, de si étonnant, depuis les aventures de Rosbach et de Lissa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si Annibal avait entendu parler d'une pareille entreprise, il aurait compté son voyage des Alpes pour bien peu de chose.

Je haïrai toujours les Turcs oppresseurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a soixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas su encore en faire : ils ne savent pas même les régler.

Je suis toujours très-fâché que Votre Majesté, et l'empereur, et les Vénitiens, ne se soient pas entendus avec mon impératrice pour chasser ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la besogne d'une seule campagne; vous auriez partagé chacun également. C'est un axiome de géométrie qu'ajoutant choses égales à choses égales, les tous sont égaux; ainsi vous seriez demeurés précisément dans la situation où vous êtes.

Je persiste toujours à croire que cette guerre était bien plus raisonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le sens commun; mais je laisse là ma politique, qui n'en a pas davantage, pour dire à Votre Majesté que j'espère faire ma cour après Pâques, dans mon ermitage, aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris est enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédants en robe.

On m'a dit[2] que d'Argens est mort; j'en suis très-fâché; c'était

1. Vers 55 de l'*Épître à l'impératrice de Russie;* voyez tome X, page 437.

2. Cette manière d'annoncer au roi la mort du marquis d'Argens paraît singulière après la lettre à la marquise d'Argens (n° 8192). (B.)

un impie très-utile à la bonne cause, malgré tout son bavardage.

A propos de la bonne cause, je me mets toujours à vos pieds et sous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à Ganganelli qu'à Moustapha; je répondrai que je le suis à Frédéric le Grand et à Catherine la Surprenante.

Daignez, sire, me conserver vos bontés pour le temps qui me reste encore à faire de mauvais vers en ce monde.

LE VIEUX ERMITE DES ALPES.

### 8227. — A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE[1].

1er mars.

Les cadets, monsieur, ne doivent point marcher devant les aînés. Laissez-moi, s'il vous plaît, l'honneur qui m'appartient. J'ai soixante-dix-sept ans. Vous vous vantez d'avoir la goutte, comme si je ne l'avais pas! Êtes-vous entouré, comme moi, d'une circonférence de cinquante lieues de neiges, qui vous rendent absolument aveugle pendant quatre mois de l'année? C'est bien à vous vraiment à parler de partir avant moi! Non, monsieur, nous ne verrons point, dans le pays où nous allons, les Frérons et les Desfontaines dont vous parlez; ils sont dans le Tartare avec Sisyphe, et nous irons dans les champs Élysées converser avec Horace et Tibulle.

Vous comptez parmi vos maux l'absence de mon bienfaiteur[2]; c'est encore une conformité que j'ai avec vous, et celle qui m'est la plus sensible.

Quand vous serez quitte de votre goutte, monsieur, je vous supplie de me mettre aux pieds de Monseigneur le prince de Condé.

LE VIEIL ERMITE DE FERNEY.

### 8228. — A M. D'ALEMBERT.

2 mars.

Mon cher philosophe ne m'a point répondu quand je lui ai demandé[3] s'il avait reçu trois volumes par la voie de M. Marin; je le prie instamment de vouloir bien m'en informer. Je hasarde

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Choiseul.
3. Lettre 8207.

enfin de lui envoyer l'*Épître au roi de Danemark*[1], avec un peu de prose versifiée, adressée à lui-même[2]. Ce n'est pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries; mais j'aime mieux m'égayer sur les excréments de la littérature que sur d'autres excréments.

Je supplie mon cher philosophe de ne donner aucune copie des fadaises à lui envoyées. Il peut les lire tant qu'il voudra à ses amis, mais il ne faut pas mettre le public dans sa confidence.

Voilà donc une quatrième place à remplir[3]; donnez-la à qui vous voudrez; pourvu que ce ne soit pas à ce fripon de nasillonneur[4], je suis content. Demandez à Lalande, qui est voisin de ses terres, s'il n'est pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuses. M. de Condorcet pourrait-il succéder[5] à M. de Mairan? Il n'a rien fait, dira-t-on; tant mieux : nous avons plus besoin de gens qui jugent que de gens qui fassent.

Je n'ai rien à dire sur tout ce qui se passe aujourd'hui; tout ce que je puis me permettre, c'est de détester du fond de mon cœur les assassins du chevalier de La Barre jusqu'au dernier moment de ma vie : c'est ainsi que je vous aimerai.

### 8229. — A M. D'ALEMBERT.

4 mars.

Je m'aperçois, mon cher philosophe, que je ressemble à Le Clerc de Montmercy, je fais trop de vers. Je vois, à ma confusion, que j'ai parlé deux fois des harpies : l'une, dans l'*Épître au roi de Danemark;* l'autre, dans votre épître. Il y a dans la danoise :

Qui vous rendit chez vous puissants sans être impies?
Qui sut, de votre table écartant les harpies,
Sauver le peuple et vous de leur voracité?
Qui sut donner une âme au public hébété?

Je mettrai à la place, si vous le trouvez bon :

Quelle main, favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes;
Et qui, du fond du puits tirant la vérité,
A su donner une âme au public hébété[6]?

1. Tome X, page 421.
2. Épître à d'Alembert, tome X, page 428.
3. Mairan, membre de l'Académie française, venait de mourir le 20 février.
4. Le président de Brosses.
5. Le successeur de Mairan à l'Académie française fut l'abbé Arnaud.
6. Voyez tome X, page 426.

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers sur la danoise, si mieux n'aimez en faire de meilleurs.

Voici une autre idée en prose[1] dont vous ferez ce que vous croirez convenable; je m'en remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit; et à deux petites phrases près, que j'ai trouvées un peu obscures, le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

### 8230. — A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 4 mars.

Messieurs, permettez-moi de vous soumettre une idée dans laquelle j'ose me flatter de me rencontrer avec vous. Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le mérite de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poëme des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poëmes qui aient honoré la France après *l'Art poétique*. Vous avez donné à M. de Saint-Lambert la place qu'il méritait à plus d'un titre; il ne vous reste qu'à mettre M. Delille à côté de lui. Je ne le connais point; mais je présume, par sa préface, qu'il aime la liberté académique, qu'il n'est ni satirique ni flatteur, et que ses mœurs sont dignes de ses talents.

Je me confirme dans l'estime que je lui dois, par la critique odieuse et souvent absurde qu'un nommé Clément a faite de cet important ouvrage, ainsi que du poëme des *Saisons*. Ce petit serpent de Dijon s'est cassé les dents à force de mordre les deux meilleures limes que nous ayons.

Je pense, messieurs, qu'il est digne de vous de récompenser les talents, en les faisant triompher de l'envie. La critique est permise, sans doute; mais la critique injuste mérite un châtiment, et sa vraie punition est de voir la gloire de ceux qu'elle attaque.

M. Delille ne sait point quelle liberté je prends avec vous. Je souhaite même qu'il l'ignore, et je me borne à vous faire juges de mes sentiments, que je dois vous soumettre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

1. La lettre à l'Académie française, n° 8230.

8231. — A M. DUCLOS.

A Forney, 4 mars.

Si M. Duclos pense comme moi, et s'il trouve ma lettre à l'Académie convenable, je le supplie de la présenter dans la séance qui lui paraîtra la mieux disposée. Je m'en rapporte à ses lumières, à toutes les vues qu'il peut avoir, et à l'amitié dont il m'a toujours honoré. Je puis l'assurer que je n'ai jamais eu la moindre liaison avec M. Delille, que je ne lui ai jamais écrit[1], que j'ignore même s'il fait des démarches pour être reçu à l'Académie; mais il me paraît si digne d'en être que je n'ai pu m'empêcher de dire ce que j'en pense, supposé que cela soit permis par nos statuts.

Je présente mes respects à M. Duclos.

8232. — A M. TABAREAU[2].

4 mars.

J'avoue à M. Tabareau et à M. Vasselier que je suis enchanté de l'édit[3] et du discours de monsieur le chancelier. Je pense que le roi en sera aimé davantage, et que M. de Maupeou sera couvert de gloire. Cependant on dit que, le jour de la publication de cet édit, tous les papiers baissèrent à Paris. Il me semble qu'ils devaient hausser; mais jurisprudence n'est pas finance. Mais que les actions de la compagnie des Indes soient chères ou bon marché, cela n'empêche pas que monsieur le chancelier n'ait rendu au royaume le service le plus important.

Je vous remercie de toutes vos bontés pour ma colonie. Je ne sais ce que deviendra Versoy. Il n'y a pas d'apparence que j'y voie jamais de ville florissante. Le bibliothécaire espère vous envoyer bientôt le IV[e] tome des *Questions*. Aimez toujours un peu le vieil ermite du mont Jura.

1. Il lui avait écrit une fois (lettre 4577).
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. L'édit établissant six conseils.

8233. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, 4 mars.

Mon cher lieutenant de la garde prétorienne[1], je viens de lire la meilleure pièce qu'on ait faite depuis bien longtemps, pour le fond, pour la conduite et pour le style. Je ne sais pas si elle réussit à Paris comme en province, mais je sais qu'elle est excellente, et que c'est ainsi qu'il faut écrire en prose. La pièce, à la vérité, est en six actes[2]; mais ces six actes sont très-bien distribués, et chacun d'eux doit faire un très-bon effet. Il me paraît que l'auteur a deux choses nécessaires et rares, du génie et de l'esprit. Si, par hasard, vous le voyez à Versailles, je vous supplie de lui dire que j'admire son plan, et que je suis enchanté de son style. Cet ouvrage doit aller à l'immortalité. Rien n'est si beau que la justice gratuite, rien n'est si consolant que de n'être pas obligé d'aller se ruiner à cent lieues de chez soi: c'est le plus grand service rendu à la nation.

Comment se porte M<sup>me</sup> Dix-neuf ans? ferez-vous un petit tour cette année dans le Vivarais? aurons-nous le bonheur de vous posséder?

M<sup>me</sup> Denis vous fait mille compliments. Le pauvre vieux malade vous embrasse comme il peut, car il n'en peut plus.

8234. — A M. LE MARQUIS D'OSSUN[3].

6 mars 1771, à Ferney.

Monsieur, Votre Excellence a porté bonheur à ma petite colonie, et je me flatte qu'elle subsistera par votre protection, quoiqu'elle ait perdu son bienfaiteur, M. le duc de Choiseul. C'est toujours une grande faveur que vous ayez daigné faire accepter la montre par M. le comte d'Aranda; je vous en remercie avec la plus vive reconnaissance. Mes artistes m'ont pressé de prendre encore une liberté auprès de vous: c'est de prier M. d'Ogny de mettre à votre adresse, par le premier courrier extraordinaire, une caisse de montres que je vous supplierai de faire parvenir à M. Camps. J'ai peut-être manqué à l'étiquette d'Espagne : les

1. Des gardes du corps.
2. La création des six conseils supérieurs; voyez tome XVI, page 108, et XXVIII, 397.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

souverains du Nord m'ont gâté; l'impératrice de Russie m'a demandé pour vingt mille livres de montres de ma colonie, et m'a écrit sur cela une lettre dans le goût de Mme de Sévigné. Apparemment qu'elle veut faire des présents aux Turcs quand elle leur aura bien voulu accorder la paix.

Votre Excellence sait que M. le duc de Choiseul, votre ami, est toujours à Chanteloup, honoré et estimé de la nation.

Les princes de Suède, qui plaisent également à Versailles et à Paris et qui ont banni absolument toute cérémonie, viendront voir la simplicité de notre Suisse vers Pâques[1], après n'avoir point été éblouis de la magnificence de nos villes.

Je vous supplie, monsieur, d'agréer avec votre bonté ordinaire la reconnaissance et le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

### 8235. — A M. DE LA CONDAMINE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ETC.

A Ferney, 8 mars.

Monsieur, monsieur l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie; je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur de La Beaumelle, en 1752, vendit à Francfort, au libraire Eslinger, pour dix-sept louis, le *Siècle de Louis XIV*, que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le marquis de Louvois, son ministre, dont il était excédé; et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tome III, pages 269 et 271.)

Que, Louis XIV ayant promis à Mme de Maintenon de la déclarer reine, Mme la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de Louis XV, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince Eugène, et à trahir son roi, son aïeul, et sa patrie.

Il ajoute que l'armée des assiégeants jetait dans Lille des

1. La mort du roi de Suède les rappela en ce moment même dans leur patrie.

billets dans lesquels il était écrit : « Rassurez-vous, Français ! la Maintenon ne sera pas reine, nous ne lèverons pas le siége. »

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de Mme de Maintenon. (Tome IV, page 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration du mariage de Louis XIV avec Mme de Maintenon dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris ; mais qu'un « tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu que Cléopâtre déjà vieille enchaîna Auguste. » (Tome III, page 75.)

Que le duc de Bourbon, étant premier ministre, fit assassiner Vergier, ancien commissaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de Saint-Louis pour récompense. (Tome III du *Siècle*, page 323.)

Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui régnant avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (T. II, p. 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables ; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfants de la Voisin, de Cartouche, et de Damiens, n'auraient jamais osé écrire ainsi s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais*.

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître, à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées ; que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient : on n'y prit pas garde ; mais on rechercha le malheureux qui, pour un peu d'argent, avait tant vomi de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé *Mes Pensées*, dans lequel il insulta nommément MM. d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, et d'autres

membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition ; M. le comte d'Erlach en écrivit en France, où La Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévennes, dont il est natif. Je ne vous parle, monsieur, que papiers sur table et preuves en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (p. 108), et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat de Mme la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci :

« On se rappelle très-bien que vous partîtes d'ici avec la gouvernante des enfants d'une dame de Gotha, qui s'éclipsa furtivement avec vous, après avoir volé sa maîtresse, ce dont tout le public est pleinement instruit ici. Mais nous ne disons pas que vous ayez part à ce vol. A Gotha, 24 juillet 1767. *Signé* ROUSSEAU, conseiller aulique de Son Altesse sérénissime. »

Son Altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, et m'écrivit ensuite ces propres mots, le 15 auguste 1767: « Que vous êtes aimable d'entrer si bien dans mes vues au sujet de ce misérable La Beaumelle! Croyez-moi, nous ne pouvons rien faire de plus sage que de l'abandonner, lui et son aventurière, etc. » Je garde les originaux de ces lettres, écrites de la main de Mme la duchesse de Gotha. Je pourrais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, monsieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, sur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je vous souhaite du fond de mon cœur une vieillesse plus heureuse que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

### 8236. — A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ferney, 9 mars.

Je ne pourrai aujourd'hui, madame, parler à mes anges ni de M. Lantin, ni du petit antiCrébillon [1] que M. de Thibouville

1. C'est-à-dire le jeune homme qui devait présenter et lire au comité de la

a si heureusement trouvé. Je suis absolument aveugle pour le moment présent. Je sais bien qu'il serait fort mal de renoncer aux vers, parce qu'on a perdu les yeux ; au contraire, c'est alors qu'on en doit faire plus que jamais, on a l'esprit bien plus recueilli, et l'exemple d'Homère encourage infiniment ; mais l'état où je me trouve a été si embelli par tant d'autres accompagnements dignes de mon âge que je suis obligé de demander quartier pour quelques jours.

Je vous avertis seulement, mes anges, que j'ai une répugnance infinie à tuer la reine-mère, après avoir empoisonné sa bru. Je vous trouve trop cruels; ne pourriez-vous point prendre des mœurs un peu plus douces?

M. d'Argental a donc toujours un grand goût pour ce *Système de la Nature?* Je le supplie de bien effacer les vers[1] dans lesquels on en parle au roi de Danemark. Cependant je vous jure que ce livre est farci de déclamations, de répétitions, et très-peu fourni de raisons. Il y a des morceaux éloquents, d'accord ; mais il me paraît absurde de nier qu'il y ait une intelligence dans le monde. Spinosa lui-même, qui était bon géomètre, est obligé d'en convenir. L'intelligence répandue dans la matière fait la base de son système. Cette intelligence est assurément démontrée par les faits, et l'opinion opposée de notre auteur me semble très-antiphilosophique : d'ailleurs, qu'est-ce qu'un système uniquement fondé sur une balourdise d'un pauvre jésuite[2] qui crut avoir fait des anguilles avec de la farine de blé ergoté? J'avoue que tout cela me paraît le comble de l'extravagance. Spinosa est moins éloquent, mais il est cent fois plus raisonnable.

Je passe volontiers de ce chaos à la nouvelle pièce en six actes[3] que le roi vient de faire. Je trouve ces six actes admirables, surtout si on trouve des acteurs. Il me paraît que la pièce réussit beaucoup auprès de tous les gens désintéressés. Il faut la jouer au plus tôt. Je la regarde comme un chef-d'œuvre qui doit enchanter la nation, malgré la cabale.

Je parlerai de la famille d'Atrée[4] et de celle d'Annibal[5] dès

Comédie française la tragédie des *Pélopides,* composée pour être opposée à l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon.

1. Les vers ont été effacés, car, dans l'*Épître au roi de Danemark,* il n'y en a aucun contre le *Système de la Nature:* voyez tome X, page 421.
2. Needham; voyez tome XVIII, page 372.
3. L'établissement des six conseils supérieurs; voyez tome XVI, page 108.
4. *Les Pélopides,* tome VII, page 101.
5. *Sophonisbe,* tome VII, page 29.

que je serai quitte de mes souffrances. Mille tendres respects à mes anges.

### 8237. — DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

#### PRINCE ROYAL DE PRUSSE[1].

A Potsdam, le 10 mars.

Vous avez très-bien fait, monsieur, de ne pas vous presser d'aller apprendre des nouvelles positives de l'autre monde. Vous êtes trop utile dans celui-ci, et j'espère que vous l'éclairerez encore longtemps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes questions sur l'âme. Je serais bien fâché que vous allassiez chercher la réponse si loin; et ma curiosité n'en serait probablement pas mieux satisfaite. Quelque favorisé du ciel que vous soyez sur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilége de revenir instruire vos admirateurs. Si cependant la chose n'était pas impossible, ne craignez pas que votre apparition m'effraye. Mais, je vous le répète, ne vous hâtez point. Je suis très-content de ce que vous savez actuellement de notre âme : elle peut survivre au corps; il est vraisemblable qu'elle lui survivra.

Pour avoir l'esprit en repos sur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le serai toujours : j'en ferai toute ma vie honneur à vos sages exhortations, et j'attendrai patiemment que la toile se lève pour voir dans l'éternité.

Je ne saurais assez vous dire, monsieur, combien je suis content de vos réponses sur le *Système de la Nature*. Je savais bien que vous réfuteriez mieux ce livre en vingt pages que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait seul mériterait la statue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur, et la justice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans son livre, tout en terrassant son système.

Je vous rends mille grâces, monsieur, du précieux présent que vous me destinez. Je lis actuellement avec un plaisir infini les premiers volumes de vos *Questions*[2]; je vous avoue que, quelque estime que j'aie pour la grande *Encyclopédie*, la vôtre me plaît incomparablement mieux : un format commode, un style égal et toujours gai, point d'articles ennuyeux ou inintelligibles, et partout l'inimitable Voltaire.

Entre tous les articles que j'ai vus jusqu'à présent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amusé : c'est celui d'*Auteur*. Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aise. A moins qu'un prince n'ait le style de César ou la sagesse de Marc-Aurèle, ou le génie de Fédéric, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

1. Voyez page 208.
2. Les *Questions sur l'Encyclopédie*.

Je devrais peut-être mettre votre *Julien* sur cette petite liste des princes que leurs ouvrages font admirer; mais je vous avoue que la *Satire des Césars* [1], si vantée, ne me plaît guère : je n'y trouve pas le ton de la bonne plaisanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue : je vous en demande pardon, vos moments sont trop précieux au public.

Vous êtes assez heureux, monsieur, pour que je ne puisse vous être bon à rien. S'il se présentait néanmoins quelque occasion de vous faire plaisir, disposez, je vous prie, de votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC-GUILLAUME, prince royal de Prusse.

## 8238. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 mars.

Je vous renvoie, mon cher ange, le cinquième service du souper d'Atrée[2], car il faut bien vous renvoyer quelque chose, et il m'est impossible de rien faire du manuscrit que j'ai reçu de M. de Thibouville, concernant M. Lantin[3]. Je suis absolument aveugle, et quand j'aurais les meilleurs yeux du monde, je n'aurais pas pu déchiffrer son horrible griffonnage ; mais quand il se serait servi d'un secrétaire de ministre, je n'y aurais rien compris. Je m'en suis fait lire quelques lignes; la première commence ainsi :

Vous savez, Scipion, si vous m'avez aimée [4].

Au diable si jamais Scipion a aimé cette drôlesse; et quand il l'aurait aimée, il ne fallait pas assurément qu'elle lui fît de telles agaceries. Ce vers n'est pas de moi ; il y en a aussi quelques autres qui n'en sont pas. En un mot, je n'y entends rien. Je sais bien que je ne suis pas dans ma patrie, et que je mourrai dans une terre étrangère; mais il ne faut pas qu'on dénature ainsi mon bien de mon vivant.

Si vous avez quelque goût pour la besogne de M. Lantin, il faudrait lui envoyer l'exemplaire que M. Lekain a reçu en dernier lieu, sans quoi il ne pourra plus savoir où il en est, s'étant

1. La Bletterie en a donné une traduction française à la suite de son *Histoire de l'empereur Jovien*, 1748, deux volumes in-12.
2. Des *Pélopides*.
3. C'est sous le nom de Lantin que Voltaire donnait *Sophonisbe*.
4. Ce vers, n'étant pas de Voltaire, n'a pas été mis dans les variantes.

malheureusement dessaisi du seul exemplaire corrigé qui lui restât ; mais *les Pélopides* sont, à mon gré, un ouvrage bien autrement important; il serait fort aisé de le faire représenter aux noces de M^me^ la comtesse de Provence. La mort de ma nièce de Florian m'obligerait alors de faire un voyage à Paris, et le délabrement de mes affaires serait un nouveau motif; mais vous savez que mon cœur en aurait un autre bien plus pressant. Vous savez qu'il y a vingt-deux ans que je n'ai eu la consolation de vous voir ; je ne doute pas que vous n'ayez quelque scribe sous la main qui puisse transcrire *les Pélopides.*

### 8239. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 mars.

Il n'y a rien à répliquer, monseigneur, au Mémoire dont vous m'avez favorisé, si ce n'est ce que disait M. Le Grand à Louis XIV, sur les rangs que le roi venait de régler : « Sire, le charbonnier est maître chez lui. »

Le roi peut arranger les choses comme il lui plaît, à un bal, à son souper, à sa chapelle ; mais, pour la constitution de l'État, elle demande un peu plus d'attention et de connaissances.

Il est prouvé que la pairie est la vraie noblesse et la vraie juridiction suprême du royaume; c'est l'ancien baronnage, c'est le véritable parlement, aussi ancien que la monarchie.

Guillaume le Conquérant, premier vassal du roi de France, porta les lois fondamentales de la France dans l'Angleterre, où elles se sont fortifiées, tandis qu'elles se sont affaiblies dans le lieu de leur origine. Cela est si vrai que la pairie a été toujours composée en Angleterre de ducs, de marquis, au nombre de deux, de comtes, de vicomtes et de barons ; les ducs y ont toujours eu et prennent encore le titre de très-haut et de très-puissant prince, et on les appelle encore *votre grâce,* qualité qu'on donne au roi.

Voilà pourquoi François de Montmorency, pair et maréchal de France (cité dans le Mémoire, page 11), fut inscrit dans le rôle des chevaliers de la Jarretière en 1572, sous ce titre : *His Grace the most high and potent,* Sa grâce le très-haut et puissant prince le duc de Montmorency.

La raison en est que, dans ce temps, les ducs et pairs étaient tous en Angleterre de la famille royale, comme ils l'avaient été en France. Les Anglais ont conservé leur ancienne prérogative,

et c'est encore la raison pour laquelle les ducs et pairs anglais qui étaient dans l'armée du roi Guillaume III ne voulurent jamais céder aux princes de l'Empire. Les princes étrangers n'ont aucun rang en Angleterre que par courtoisie, et les chevaliers de la Jarretière ne marchent que suivant l'ordre de leur réception, indistinctement, selon l'ancien usage de France.

Puisque me voilà embarqué dans les profondeurs de la pairie, je vous dirai que la juridiction suprême, en matière d'État, a toujours continué d'être en Angleterre la seule cour des pairs, et qu'elle est seule le parlement, comme elle l'était chez nous.

Le roi de France peut encore assembler ses pairs où il veut, et juger la cause d'un pair où il veut, sans y appeler aucun homme de robe, cela est incontestable ; c'est pourquoi les difficultés que le parlement de Paris a faites au roi [1] en dernier lieu m'ont toujours paru très-mal fondées.

Votre jurisprudence ayant continuellement changé, ainsi que tous vos usages, vous avez certainement besoin d'une réforme.

Un des plus grands abus était de se voir obligé d'aller plaider trop loin de chez soi. Cet abus a ruiné mille familles, et la justice n'en a pas été mieux rendue. Si on peut y remédier, c'est un très-grand service rendu à l'État, et qui mérite la reconnaissance de la nation.

Voilà mes petites idées, elles se soumettent entièrement aux vôtres, comme de raison ; vous devez assurément en savoir plus que moi sur tout ce qui concerne votre très-respectable pétaudière. J'en parle comme un moineau qui ne doit pas juger les aigles de son pays.

Je me mets, dans le fond de mon pot à moineaux, sous la protection de l'aigle de Fontenoy, de Gênes, et de Minorque.

Conservez vos bontés pour ce vieil aveugle, qui vous est dévoué avec un respect aussi tendre que s'il avait deux yeux.

Si vous pouviez me gratifier des *Remontrances de la cour des aides* [2], je vous serais infiniment obligé; mais de quoi s'avise la cour des aides? et que fera la cour des monnaies ?

1. En poursuivant le duc d'Aiguillon, malgré la défense du roi; voyez tome XXVIII, page 382.

2. Elles avaient été rédigées par Malesherbes. Voltaire y fit une *Réponse* qui est tome XXVIII, page 385.

## 8240. — A CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 12 mars.

Madame, vous êtes bénie par-dessus toutes les impératrices et par-dessus toutes les femmes. On m'assure qu'un gros corps de vos troupes a passé le Danube; que le peu qui restait en Valachie de mes ennemis les Turcs a été exterminé; que vos vaisseaux bloquent les Dardanelles, et qu'enfin je pourrai me faire transporter en litière à Constantinople vers la fin d'octobre, si je suis en vie.

Il est vrai que le vizir français [1], qui n'est plus vizir, n'avait à se reprocher que son peu de coquetterie avec Votre Majesté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela qu'il est d'ailleurs très-galant, et qu'il aime les actions nobles, généreuses, et hardies ; j'ai eu avec lui de grandes disputes. Je n'ai jamais cédé; je lui ai toujours mandé que je vous serais fidèle, que vous seriez triomphante, et que son Moustapha n'était qu'un gros bœuf appelé *sultan*. Mes disputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée; et actuellement qu'il est malheureux, je lui suis attaché plus que jamais; comme je suis plus que jamais *catherinien*, contre ceux qui sont assez malavisés pour être *moustaphites*.

Votre Majesté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède [2], un voisin qui est en tout fort au-dessus de son âge, et qui joint beaucoup d'esprit et de grâces à de grandes connaissances. Les voisins ne sont pas toujours amis intimes ; mais celui-ci, jusqu'à présent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il fasse encore des vers comme Kien-long, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voisin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puisque Votre Majesté daigne le permettre; elle est à vos pieds ainsi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à présent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople, de l'Archipel, et de la figure que fera Moustapha avec son eunuque noir dans son harem.

Je supplie Votre Majesté impériale de bien agréer le profond

1. Le duc de Choiseul.
2. Gustave III, né le 24 février 1746 d'Adolphe-Frédéric et de la princesse Ulrique, sœur du roi de Prusse, assassiné le 16 mars, mort le 29 mars 1792.

respect, la reconnaissance, et l'enthousiasme du vieil ermite de Ferney.

### 8241. — A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

13 mars.

Le vieux malade, que ses fluxions ont rendu aveugle, remercie bien tendrement son cher et respectable inspecteur de son souvenir.

Je n'ai point lu les *Remontrances de la cour des aides*[1], et je n'entends point pourquoi la cour des aides se mêle des conseils souverains que le roi juge à propos de créer dans son royaume pour le soulagement de ses peuples; mais puisqu'elles sont si bien écrites, je suis curieux de les voir comme pièce d'éloquence, et non pas comme affaire d'État. Si vous pouvez, monsieur, avoir la bonté de me les faire parvenir contre-signées du nom de monseigneur le duc d'Orléans, je vous serai très-obligé; si cela fait la moindre difficulté, je retire ma très-humble prière. Quand je verrai des remontrances qui opéreront le payement de nos rentes, je serai fort content; jusque-là je ne vois que des phrases inutiles. L'oraison de Cicéron *pro lege Manilia* fit donner le commandement d'Asie à Pompée. Toutes les belles harangues de *Messieurs* n'ont produit, depuis François I^er^, que des lettres de cachet. Il aurait bien mieux valu ne se point baigner dans le sang du chevalier de La Barre et du comte de Lally.

Votre héros, le prince Adolphe, devenu roi[2], n'honorera point Ferney de sa présence. J'aurais été assez embarrassé de le recevoir dans l'état où je suis. Je n'ai qu'un souffle de vie; mais, tant que je respirerai, ce sera, monsieur, pour vous aimer et pour vous respecter.

### 8242. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

13 mars.

JOB A MADAME BARMÉCIDE.

Le diable avait oublié de crever les yeux à l'autre Job, il s'est perfectionné depuis; ainsi, madame, vous avez actuellement une petite-fille[3] et un vieux serviteur aux Quinze-Vingts. C'est

1. Voyez la note 2, page 383.
2. Sous le nom de Gustave III; voyez page 384.
3. M^me^ du Deffant.

de mon fumier que j'ai l'honneur de vous écrire avec un têt de pot cassé. Madame votre petite-fille est la plus heureuse aveugle qui soit au monde ; elle court, elle soupe, elle veille dans Babylone ; elle compte même aller à Chanteloup, ce qui est, dit-on, la suprême félicité. Job n'y prétend point, il compte mourir incessamment dans ses neiges ; et voici ce qu'il dit, de la part du Seigneur, à l'illustre Barmécide :

Votre nom répandra toujours une odeur de suavité dans les nations : car vous faisiez le bien au point du jour et au coucher du soleil ; vous n'avez point fait de pacte avec le diable, mais vous avez fait un pacte de famille, qui est de Dieu ; vous avez une fois donné la paix à Babylone, et vous avez une autre fois empêché la guerre ; et une autre fois, pour vous amuser, vous avez donné une île au commandeur des croyants : aussi je vous ai écrit dans le livre de vie, très-petit livre où n'a pas de place qui veut.

J'encadrerai avec vous la sultane Barmécide, ma philosophe, dont l'Éternel s'est complu à former la belle âme ; et je mettrai dans le même cadre votre sœur de la grande montagne, en qui mérite abonde ; et j'ai dit : Ils seront bien partout où ils seront, parce qu'ils seront bien avec eux-mêmes, et que les cœurs généreux sont toujours en paix.

Et si vous voulez vous amuser de rogatons par *A, B, C, D, E,* comme *Abbaye, Abraham, Adam, Alcoran, Alexandre, Anciens et Modernes, Ane, Ange, Anguilles, Apocalypse, Apôtres, Apostat,* on vous fera parvenir ces facéties honnêtes [1] par la voie que vous aurez la bonté d'indiquer ; facéties d'ailleurs pédantesques, et très-instructives pour ceux qui veulent savoir des choses inutiles.

Si Job pouvait occuper un moment le loisir de la maison Barmécide, il serait trop heureux ; mais que peut-il venir de bon des précipices et des neiges du mont Jura ? C'est dans les belles campagnes de Chanteloup que se trouvent l'esprit, la raison et le génie ; ainsi je me tais et m'endors sur mon fumier, en me recommandant au néant.

En attendant, je supplie Mme Barmécide de me conserver ses bontés, qui font ma consolation pour le moment qui me reste à vivre, et d'agréer mon profond respect.

*Le vieil Ermite.*

1. Les *Questions sur l'Encyclopédie,* qui font aujourd'hui partie du *Dictionnaire philosophique.*

8243. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT [1].

13 mars.

J'apprends, monsieur, avec une extrême douleur la perte que vous avez faite, et je me console dans la certitude que vous la réparerez. Je témoigne à Mme Dix-neufans ma sensibilité et mes regrets. Je suis constant dans mes passions. Mon attachement pour l'homme que vous savez [2] ne se démentira jamais. Je serais un monstre d'ingratitude si je n'étais pas pénétré pour lui d'une reconnaissance que personne ne peut blâmer. Je suis persuadé qu'il approuve la pièce en six actes [3] qui m'a tant charmé. Je ne sais pas encore si elle réussira entièrement ; mais je la regarderai toujours comme le plus bel ouvrage qu'on ait fait en France depuis plusieurs siècles. Mon suffrage est bien peu de chose ; mais il ne peut être suspect : c'est celui d'un vieillard aveugle, goutteux et mourant, qui n'a plus rien à dissimuler.

Je suis bien aise que vous soyez content de votre montre. J'ai peur qu'elle ne soit pas encore bien réglée ; cela demande quelquefois du temps. Il s'agit de tourner comme il faut l'aiguille de la spirale ; souvent même il faut l'enlever pour la replacer. C'est une opération fort délicate. Chaque art a ses finesses. A l'égard du prix, Dufour et Ceret [4] m'ont dit qu'il n'était que de 650 livres. Cela m'a paru très-bon marché. Vous payerez ces bonnes gens à votre commodité ; et, si vous voulez le permettre, on tirera sur vous quand votre quartier sera fini, au 1er avril, une lettre de change de pareille somme.

Je voudrais bien pouvoir aussi vous envoyer par la poste ces *Questions sur l'Encyclopédie* ; mais cela n'est pas aisé.

Le vieux malade du mont Jura vous embrasse de tout son cœur.

8244. — A MADAME LA COMTESSE DE ROCHEFORT [5].

Ferney, 13 mars.

Après la mère et le père, j'ose dire, madame, que c'est moi qui suis le plus affligé. Je comptais qu'un fils de M. et Mme de Ro-

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Choiseul.
3. La création de six conseils.
4. Directeurs de la manufacture de montres, à Ferney.
5. Éditeurs, de Cayrol et François.

chefort devait être un Hercule, qu'il devait réparer l'honneur de la plupart des races d'aujourd'hui, qui ne sont que des pygmées, et qu'il vivrait l'âge d'un patriarche. Le voilà mort à l'entrée de la vie! Je mêle mes regrets aux vôtres. Vous avez, M. de Rochefort et vous, de quoi vous consoler, et vous êtes tous les deux dans l'âge des plus belles espérances.

Je ne vous ai point fait mon compliment sur la place de lieutenant des gardes; mais vous savez que je m'intéresse à tous les événements de votre vie. La mienne est un peu triste; je meurs en détail: c'est en général le sort des gens de mon âge. Mais jusqu'au dernier moment, j'aurai pour vous le plus tendre respect, et je prendrai la liberté de vous aimer comme si j'étais jeune.

*Le vieux malade de Ferney.*

### 8245. — DE CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE [1].

Pétersbourg, 3-14 mars 1771.

Monsieur, en lisant votre *Encyclopédie,* je répétais ce que j'ai dit mille fois: qu'avant vous personne n'écrivit comme vous, et qu'il est très-douteux si après vous jamais quelqu'un vous égalera. C'est dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres du 22 janvier et du 8 février [2].

Vous jugez bien, monsieur, du plaisir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre prose ne seront jamais surpassés : je les regarde comme le *non plus ultra,* et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on voudrait vous relire, et l'on est dégoûté des autres lectures.

Puisque la fête que j'ai donnée au prince Henri a eu votre approbation, je m'en vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fusées avaient eu leur place, mais où il n'y eut personne de blessé; les précautions avaient été bien prises. Les horreurs arrivées à Paris [3] nous ont rendus sages. Outre cela, je ne me souviens pas d'avoir vu, depuis bien longtemps, un carnaval plus animé: depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février, il n'y a eu que fêtes, danses, spectacles.

Je ne sais si c'est la campagne passée qui me l'a fait paraître tel, ou bien si véritablement la joie régnait chez nous. J'apprends qu'il n'en est pas de même partout, quoiqu'on jouisse de la douceur d'une paix non interrompue

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances,* etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 67.
2. Il y a une lettre du 9 février; il n'y en a pas du 8.
3. Le 30 mai 1770, aux fêtes du mariage de Marie-Antoinette avec le dauphin, depuis Louis XVI.

depuis huit ans[1]. J'espère que ce n'est pas par la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidèles. Ces sentiments seraient indignes de la postérité des premiers croisés.

Il n'y a pas longtemps que vous aviez en France un nouveau saint Bernard[2] qui prêchait une croisade en esprit contre moi, sans, je crois, qu'il sût bien au juste pour quel objet. Mais ce saint Bernard s'est trompé dans ses prophéties tout comme le premier. Rien de ce qu'il avait prédit ne s'est vérifié; il n'a fait qu'aigrir les esprits. Si c'était là son but, il faut avouer qu'il a réussi. Ce but cependant paraît bien mesquin.

Monsieur, vous qui êtes si bon catholique, dites à ceux de votre croyance que l'Église grecque, sous Catherine seconde, n'en veut point à l'Église latine ni à aucune qui soit sous la couverture des nuées remplies d'eau, que l'Église grecque ne fait que se défendre.

Avouez, monsieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Ce comte Alexis Orlorf ne cesse de faire des actions qui font parler de lui : il vient d'envoyer quatre-vingt-six prisonniers algériens et salétins au grand maître de Malte, en le priant de les échanger à Alger, etc., contre des esclaves chrétiens. Il y a bien longtemps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jérusalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidèles.

Avez-vous lu, monsieur, la lettre de ce comte aux consuls de Smyrne, qui intercédaient près de lui pour qu'il épargnât cette ville après la bataille de Tchesmé? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaisseau turc où étaient les meubles et les domestiques d'un pacha; voici le fait :

Peu de jours après la bataille navale de Tchesmé, un trésorier de la Porte revenait, sur un vaisseau, du Caire, avec ses femmes, ses enfants, et tout son bien, et s'en allait à Constantinople; il apprit en chemin la fausse nouvelle comme si la flotte turque avait battu la nôtre; il se hâta de descendre à terre pour être le premier porteur de cette bonne nouvelle au sultan. En attendant qu'il courait à toute bride à Stamboul, un de nos vaisseaux amena son vaisseau au comte Orlof. Celui-ci défendit sévèrement que personne n'entrât dans les chambres des femmes turques, et qu'on ne touchât à la charge de ce vaisseau. Il se fit amener la plus jeune des filles du Turc, âgée de six ans, et lui fit présent d'une bague de diamants et d'une pelisse de soble[3], et la renvoya, avec toute sa famille et leurs biens, à Constantinople. Voilà ce qui a été imprimé à peu près dans les gazettes. Mais ce qui ne l'a pas été jusqu'ici, c'est que le comte Roumiantsof, ayant envoyé au camp du vizir un officier, cet officier fut mené d'abord au kiaga du vizir; le kiaga lui dit, après les premiers compliments : « Y a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée du comte Roumiantsof? » L'officier lui répond que non. Le Turc lui demanda avec empressement : « Où sont-ils donc? » Le major dit que deux servaient sur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. « Eh bien! dit le Turc, sachez que leur nom est en vénération

1. La France était en paix depuis 1763, fin de la guerre de Sept ans.
2. Jean-Jacques Rousseau, *Contrat social*, II, VIII; voyez tome XX, page 218.
3. C'est-à-dire de zibeline : *soble* est le nom russe de cet animal.

chez nous, que c'est vis-à-vis de moi que leur générosité s'est signalée. Je suis celui qui leur doit ses femmes, ses enfants et ses biens. Je ne puis jamais m'acquitter envers eux; mais si pendant ma vie je puis leur rendre quelque service, je le compterai pour un bonheur. » Il ajouta beaucoup d'autres protestations à celle-ci, et dit, entre autres, que le sultan et le vizir connaissaient sa reconnaissance, et l'approuvaient. Il avait la larme à l'œil en parlant. Voilà donc des Turcs touchés jusqu'aux larmes par la générosité des Russes de la religion grecque. Le tableau de l'action du comte Orlof vis-à-vis de ce Turc pourra, un jour, faire le pendant de celui de Scipion dans ma galerie.

Les sujets de mon voisin le roi de la Chine, depuis que celui-ci a commencé à lever quelques entraves injustes, commercent avec les miens que c'est un charme! Ils ont échangé pour trois millions d'effets les premiers quatre mois que ce commerce a recommencé.

Les fabriques du palais de mon voisin sont occupées à faire des tapisseries pour moi, tandis que mon voisin a demandé du blé et des moutons.

Vous me parlez souvent, monsieur, de votre âge; mais, quel qu'il soit, vos ouvrages sont toujours les mêmes; témoin cette *Encyclopédie* remplie de choses nouvelles. Il ne faut que la lire pour voir que votre génie est dans toute sa force; vis-à-vis de vous les accidents attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je suis très-curieuse de voir les ouvrages de vos horlogers; si vous alliez établir une colonie à Astracan, je trouverais un prétexte pour vous y suivre. A propos d'Astracan, je vous dirai que le climat de Taganrog est, sans comparaison, plus beau et plus sain que celui d'Astracan. Tous ceux qui en reviennent disent qu'on ne saurait assez louer cet endroit sur lequel, à l'imitation de la vieille dont il est parlé dans *Candide* [1], je m'en vais vous conter une anecdote.

Après la première prise d'Azof par Pierre, il voulut avoir un port sur cette mer, et il choisit Taganrog. Ce port fut construit. En suite de quoi il balança longtemps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou à Taganrog. Mais enfin les circonstances du temps l'entraînèrent vers la Baltique. Nous n'y avons pas gagné, à mon avis. Il ne fait point d'hiver dans cet endroit-là, tandis que le nôtre est très-long.

Les Welches, monsieur, qui vantent le génie de Moustapha, vantent-ils ses prouesses aussi? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête à quelques vizirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Constantinople, qui a roué de coups, sous ses yeux, les ambassadeurs, etc., des principales puissances de l'Europe, lorsque le mien [2] était aux Sept-Tours. Si ce sont là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver, et de le réserver pour Moustapha et pour le chevalier Tott, son soutien, qu'il fera étrangler un jour, tout comme le vizir Mehemet l'a été, quoiqu'il eût sauvé la vie au sultan.

1. Chapitres VI et suiv.; voyez tome XXI, pages 149 et suiv.
2. D'Obreskoff; voyez tome XXVIII, pages 365, 410 et 467.

La paix n'est pas aussi proche que les papiers publics l'ont débité. Je crois la troisième campagne inévitable, et M. Ali-bey aura encore gagné du temps pour s'affermir; et au bout du compte, s'il ne réussissait pas, eh bien! il irait *passer le carnaval à Venise* [1]. Mais le cœur me dit qu'Ali-bey prospérera.

Je vous prie, monsieur, de m'envoyer la lettre que vous avez écrite en vers *au* jeune *roi de Danemark* [2], dont vous me parlez : je ne voudrais pas perdre une ligne de ce que vous écrivez. Jugez par là du plaisir que j'ai à lire vos écrits, du cas que j'en fais, et de l'amitié et de l'estime que j'ai pour le saint ermite de Ferney, qui me nomme sa favorite; vous voyez que j'en prends les airs.

### 8246. — A M. D'ALEMBERT.

15 mars.

On me mande, mon cher ami, qu'on a élu Lemierre; en ce cas, vous avez sans doute rengainé ma lettre [3] en faveur du traducteur de Virgile, que je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, que j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création de six parlements ou conseils nouveaux. Non-seulement les jugements en dernier ressort au parlement de Paris épuisaient les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner ; mais les criminels qu'on transférait à Paris, du fond de l'Auvergne et du Limousin, coûtaient à l'État des sommes immenses. En un mot, cet édit me paraît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation ; et puis d'ailleurs vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de La Barre et du comte de Lally.

### 8247. — DE CATHERINE II [4],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

5-16 mars 1771.

Monsieur, j'ai reçu vos deux lettres des 19 et 27 février [5] presque en même temps. Vous désirez que je vous dise un mot sur les grossièretés et

1. Où dans *Candide* (chapitre XXVI) se trouvent réunis six rois détrônés.
2. Tome X, page 421.
3. N° 8230.
4. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 73.
5. Elles manquent.

les sottises des Chinois dont j'ai fait mention dans une de mes lettres[1] : nous sommes voisins, comme vous le savez; nos lisières, de part et d'autre, sont bordées de peuples pasteurs, tartares et païens. Ces peuplades sont très-portées au brigandage. Ils s'enlèvent (souvent par représailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles, quand elles ont lieu, sont décidées par des commissaires envoyés de part et d'autre.

Messieurs les Chinois sont si grands chicaneurs, que c'est la mer à boire que de finir même des misères avec eux; et il est arrivé, plus d'une fois, que, n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts, non pas pour leur rendre honneur, mais uniquement pour chicaner.

Des misères pareilles leur ont servi de prétexte pour interrompre le commerce pendant dix ans; je dis de prétexte, parce que la vraie raison était que Sa Majesté chinoise avait donné à un de ses ministres, en monopole, le commerce avec la Russie. Les Chinois et les Russes s'en plaignaient également; et comme tout commerce naturel est très-difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandises en contrebande. Monsieur le ministre vexait les provinces chinoises limitrophes, et ne commerçait pas.

Lorsque d'ici on leur écrivait l'état des choses, en réponse on recevait des cahiers très-amples de prose mal arrangée, où l'esprit philosophique ni la politesse ne se faisaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout jusqu'à l'autre, n'étaient qu'un tissu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit d'ici qu'on n'avait garde d'adopter leur style, parce qu'en Europe et en Asie ce style passait pour impoli.

Je sais qu'on peut répondre à cela que les Tartares qui ont fait la conquête de la Chine ne valent pas les anciens Chinois; je le veux croire : mais toujours cela prouve que les conquérants n'ont point adopté la politesse des conquis; et ceux-ci courent risque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

J'en viens à présent à l'article *Lois*, que vous avez bien voulu me communiquer, et qui est si flatteur pour moi[2]. Assurément, monsieur, sans la guerre que le sultan m'a injustement déclarée, une grande partie de ce que vous dites serait fait; mais, pour le présent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes parties, d'après mes principes, qui sont imprimés, et que vous connaissez. Nous sommes trop occupés à nous battre; et cela nous donne trop de distraction pour mettre toute l'application convenable à cet immense ouvrage dans le moment présent.

J'aime mieux, monsieur, vos vers qu'un corps de troupes auxiliaires : celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment décisif. Vos vers feront les délices de la postérité, qui ne sera que l'écho de vos contemporains : ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y règne est étonnant; il me donne l'enthousiasme de prophétiser : vous vivrez deux cents ans.

On espère volontiers ce que l'on souhaite : accomplissez, s'il vous plaît, ma prophétie; c'est la première que je fais.

1. Voyez lettre 8141.
2. Voyez tome XIX, page 616.

### 8248. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 16 mars [1].

Il y a longtemps que je vous aurais répondu, si je n'en avais été empêché par le retour de mon frère Henri, qui revient de Russie. Plein de ce qu'il y a vu digne d'admiration, il ne cesse de m'en entretenir : il a vu votre souveraine; il a été à portée d'applaudir à ces qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, et à ces qualités sociables qui s'allient si rarement avec la morgue et la grandeur des souverains.

Mon frère a poussé par curiosité jusqu'à Moscou; et partout il a vu les traces des grands établissements par lesquels le génie bienfaisant de l'impératrice se manifeste. Je n'entre point dans des détails qui seraient immenses, et qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuser de ma lenteur. J'en viens à présent à vos lettres.

Voyez la différence qui est entre nous : moi, avorton de philosophe, quand mon esprit s'exalte il ne produit que des rêves; vous, grand prêtre d'Apollon, c'est ce dieu même qui vous remplit, et qui vous inspire ce divin enthousiasme qui nous charme et nous transporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous; je crains le sort d'un certain Israël qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démise [2].

Je viens à vos *Questions encyclopédiques,* et j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne saurait assez le respecter, même dans ses faiblesses. Je n'approuve point l'auteur de la préface [3] de Fleury abrégé : il s'exprime avec trop de hardiesse, il avance des propositions qui peuvent choquer les âmes pieuses; et cela n'est pas bien. Ce n'est qu'à force de réflexions et de raisonnements que l'erreur se filtre et se sépare de la vérité : peu de personnes donnent leur temps à un examen aussi pénible, et qui demande une attention suivie. Avec quelque clarté qu'on leur expose leurs erreurs, ils pensent qu'on les veut séduire; et en abhorrant les vérités qu'on leur expose, ils détestent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nasardes à l'*inf...* [4] en la comblant de politesses.

Mais voici une histoire dont le protecteur des capucins pourra régaler son saint et puant troupeau.

Les Russes ont voulu assiéger le petit fort de Czenstochow, défendu par les confédérés : on y garde, comme vous savez, une image de la sainte et immaculée reine du ciel. Les confédérés, dans leur détresse, s'adressèrent à elle pour implorer son divin appui : la Vierge leur fit un signe de tête, et leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Russes se préparaient pour l'assaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec lesquelles ils avançaient, la

1. « A Potsdam, le 5 mars. » (*OEuvres posthumes, édit. de Berlin.*)
2. *Genèse,* XXXVIII, 31.
3. Par Frédéric même.
4. « De donner des nasardes à la superstition. » (*Édit. de Berlin.*)

nuit, pour escalader cette bicoque. La Vierge les aperçoit, appelle son fils, et lui dit : « Mon enfant, ressouviens-toi de ton premier métier; il est temps d'en faire usage pour sauver ces confédérés orthodoxes. »

Le petit Jésus se charge d'une scie, part avec sa mère; et tandis que les Russes avancent, il leur coupe lestement quelques barres de leurs échelles; puis, en riant, il retourne par les airs avec sa mère à Czenstochow, et il rentre avec elle dans sa niche.

Les Russes cependant appuient leurs échelles aux bastions; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les schismatiques furent obligés de se retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum;* et depuis ce miracle, la garde-robe de notre sainte mère et son cabinet de curiosités augmentent à vue d'œil par les trésors qui se versent, et que le zèle des âmes pieuses augmente en abondance.

J'espère que vos capucins feront une fête [1] en apprenant ce beau miracle, et qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la Légende, qui de longtemps n'aura été si bien recrutée.

Il court [2] ici un *Testament politique* [3] qu'on vous attribue; je l'ai lu, mais je n'y ai pas été trompé comme les autres, et je prétends que c'est l'ouvrage d'un je ne sais qui, d'un quidam qui vous a entendu, et qui s'est flatté d'imiter assez bien votre style pour en imposer au public; je vous prie, un petit mot de réponse sur cet article.

Le pauvre Isaac [4] est allé trouver son père Abraham en paradis; son frère d'Éguille, qui est dévot, l'avait lesté pour ce voyage; et l'*inf...* s'érige des trophées [5].

Qu'on ne vous en érige pas de longtemps : votre corps peut être âgé, mais votre esprit est encore jeune, et cet esprit fera encore aller le reste. Je le souhaite pour les intérêts du Parnasse, pour ceux de la raison, et pour ma propre satisfaction. Sur quoi je prie le grand dieu de la médecine, votre protecteur, le divin Apollon, de vous avoir en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

### 8249. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 mars.

Je vous trouve très-heureuse, madame, de n'être qu'aveugle; pour moi, qui le suis entièrement depuis quinze jours avec des

1. « J'espère que jusqu'aux poux de vos capucins se feront fête. » (*Édit. de Berlin.*)
2. On a jusqu'à présent mis cet alinéa en note, et comme variante de l'édition de Berlin. La réponse de Voltaire (8259) prouve que ce passage faisait partie de la lettre du roi. (B.)
3. Voyez la note, tome XX, page 200.
4. Le marquis d'Argens était mort le 11 janvier 1771.
5. « On lui érige des trophées qu'on ne vous érigera de longtemps. Votre corps.... » (*Édit. de Berlin.*)

douleurs horribles dans les yeux, moi qui ai la goutte et la fièvre, je me tiens un petit Job sur mon fumier. Il est vrai que Job n'avait point perdu les deux yeux, et n'avait point surtout perdu la langue, car c'était un terrible bavard; le diable, à la vérité, lui avait ôté tout son bien, et il ne m'a pris qu'une grande partie du mien; mais Dieu rendit tout à Job, et il n'a pas la mine de me rien rendre.

Votre grand'maman a de la santé et bonne compagnie; sa philosophie et la trempe de son âme doivent encore contribuer à son bonheur dans le plus beau lieu de la nature : elle doit être plus chère que jamais à son mari; enfin elle jouira des agréments de votre société. Joignez à tout cela l'acclamation de la voix publique; son lot me paraît un des meilleurs de ce monde. Il me semble que quand on a tous les cœurs pour soi, on est le premier personnage de la terre.

Ma Catherine joue un autre rôle. Il y a à parier qu'elle sera dans Constantinople avant la fin de l'année, à moins qu'Ali-bey ne la prévienne, et ne devienne son ennemi, ce qui pourrait très-bien arriver. Voilà des événements, cela! nos tracasseries parlementaires sont des sottises de pédants, des pauvretés méprisables, en comparaison de ces belles révolutions. Vous pourriez bien aussi voir cet été quelques querelles sur mer entre les Espagnols et les Anglais; mais ce sont de petites fusées, en comparaison des grands feux de ma Catherine.

Les princes de Suède[1] devaient venir dans mon pays barbare; mais ils ont un voyage plus pressé à faire.

Adieu, madame; portez-vous bien. Allez voir votre amie; faites toutes deux le bonheur l'une de l'autre, si le mot de bonheur peut se prononcer. Conservez-moi des bontés qui me consolent.

### 8250. — A M. D'ALEMBERT.

18 mars.

Mon très-cher philosophe, je pense comme vous[2] que le sujet en question[3] serait excellent pour l'académie de Zug ou de

1. L'un, devenu roi sous le nom de Gustave III (voyez page 384); l'autre, Charles, duc de Sudermanie, régent pendant la minorité de son neveu Gustave IV, de 1792 à 1796, était né en 1748, devint roi en 1809 sous le nom de Charles XIII, lors de la démission de Gustave IV, reconnut Bernadotte comme prince royal et pour son successeur en 1810, et mourut en 1818.

2. La lettre de d'Alembert manque.

3. Lemierre, récemment élu à l'Académie française, auteur de la tragédie de *Guillaume Tell*.

Schaffhouse. Je n'avais jamais vu l'extrait baptistaire du traducteur des *Géorgiques*[1]. N'est-il pas majeur? Nous avions plus d'un conseiller au parlement qui décidait de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes à vingt-cinq ans; et puisque l'abbé Delille a été en âge de traduire Virgile, il me semble qu'il était assez âgé pour être auprès du traducteur de Milton[2].

Je ne le connais point, encore une fois. Il ne saura point mes bonnes intentions. Je me bornais à être juste; mais il me paraît que je ne suis qu'un franc provincial qui ne connais pas le monde.

J'apprends, par un autre provincial qui est à Paris, qu'on m'attribue une petite feuille[3] qui paraît sur le parlement de Paris et sur les conseils souverains. Elle est, Dieu merci, d'un jésuite qui est en Piémont; c'est le même qui fit *Il est temps de parler*[4], et *Tout se dira.*

Vous savez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris, et que j'approuve infiniment les six conseils; mais assurément je suis bien loin de rien imprimer sur de telles affaires. Je suis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne se point compromettre : cette situation est triste.

Quant à votre triple bandeau[5], on a dû mettre:

> Qui du triple bandeau vengea cent diadèmes[6];

et il m'a semblé qu'on disait tous les jours *la tiare* pour *le pape*, et *les diadèmes* pour *les rois*. On venge le trône de l'autel; si je me trompe, je passe condamnation.

Voici une autre querelle. M^me^ Necker me fait ses plaintes amères de ce que Pigalle veut me faire absolument nu. Voici ma réponse : Décidez de mon effigie, c'est à vous que je la dois; c'est à vous de me donner un habit, si cela vous plaît. Soyez sûr que, vêtu ou non, je suis à vous jusqu'à ce que je ne sois plus rien.

Adieu; je n'ai jamais été si malade; je suis aveugle et goutteux;

1. Delille (Jacques), était né à Clermont-Ferrand le 22 juin 1738; il est mort le 1er mai 1813.
2. Dupré de Saint-Maur; voyez tome XXXIII, page 441.
3. Je pense qu'il s'agit de l'*Avis important d'un gentilhomme*. L'édition originale est en quatre pages. (B.) — Voyez tome XXVIII, page 393; et la lettre 8260.
4. Voyez les notes, tome XLIII, page 137; et XLIV, 518.
5. La lettre de d'Alembert qui en parle manque.
6. Vers de l'*Épître au roi de Danemark;* voyez tome X, page 426.

il faut supporter tous les maux du corps et de l'âme. Pour me consoler, je vous demande en grâce de m'envoyer vos deux discours[1]. En vérité, vous soutenez seul l'honneur des lettres, et je ne sais point d'homme plus nécessaire que vous.

### 8251. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Le 19 mars[2].

Quels agréments, quel feu tu possèdes encore!
Le couchant de tes jours surpasse leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine et glace nos sens,
Nous perdons les plaisirs, les grâces, les talents :
Mais l'âge a respecté ta voix douce et légère;
Pour le malheur des sots il fit grâce à Voltaire[3].

Ce petit compliment vous est dû, ou, pour mieux dire, c'est une merveille qui étonne l'Europe, ce sera un problème que la postérité aura peine à résoudre, que Voltaire, chargé de jours et d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice sera sans doute flattée de l'épître que vous lui adressez[4]. Il est constant que ce sont des vérités; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort surpris de me voir cité[5] dans vos vers : certes je ne présumais pas de devenir un auteur grave. Mon amour-propre vous en fait ses compliments. J'aurai bonne opinion de mes rapsodies tant que je les verrai enchâssées dans les cadres que vous leur savez si bien faire.

J'en viens à ce Moustapha que je n'aime pas plus que de raison; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son sérail; je crois même que, Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paraît cependant qu'il serait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que Moustapha en payera la façon : et la Grèce deviendra ce qu'elle pourra.

On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un ministre

1. Je ne sais ce que sont ces deux discours de d'Alembert, dont il est encore question dans la lettre 8263. (B.)
2. Le 18 mars. (*OEuvres posthumes*.)
3. Variante des *OEuvres posthumes* :

Mais surchargé d'hivers, Voltaire est, à l'entendre,
Tel qu'on dit le phénix, qui renaît de sa cendre.

4. Voyez tome X, page 435.
5. Vers 55 de l'*Épître à Catherine*, tome X, page 437.

disgracié [1], homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe il maintiendrait plus longtemps la France tranquille. Vous, qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des sept montagnes : un tel trait de générosité est rare chez les souverains. Ganganelli en rira sous cape, et dira en lui-même : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point [2]. » Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce XVIIIe siècle!

Après cela, messieurs les philosophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entassez arguments sur arguments pour détruire l'*inf...* [3]; vous n'empêcherez jamais que les âmes faibles ne l'emportent en nombre sur les âmes fortes : chassez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre [4]. Un bigot à la tête d'un État, ou bien un ambitieux que son intérêt lie à celui de l'Église, renversera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage! je réponds au jeune Voltaire en style de vieillard : quand il badine, je raisonne; quand il s'égaye, je disserte. Sans doute Bouhours avait raison [5] : mes chers compatriotes et moi nous n'avons que ce gros bon sens qui trotte par les rues. Ma faible chandelle s'éteint, et ce soupçon d'imagination, dont je n'eus qu'une faible dose, m'abandonne; ma gaieté me quitte, ma vivacité se perd. Conservez longtemps la vôtre : puissiez-vous, comme le bonhomme Sainte-Aulaire, faire des vers à cent ans, et moi les lire! c'est ce que je prie Apollon de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney; l'aîné est devenu roi, et se hâte d'occuper le trône que la mort de son père lui laisse. Pour le pauvre d'Argens, il a cessé de parler, de penser, et d'écrire. C'est mon maréchal des logis; il est allé me préparer une demeure dans le pays des rêve-creux, où probablement nous nous rassemblerons tous.

FÉDÉRIC.

### 8252. — A M. DE MENOU [6].

A Ferney, 22 mars.

Si j'étais en vie, monsieur, je passerais les jours et les nuits à faire ce que vous désirez; mais ayant soixante et dix-sept ans

1. Le duc de Choiseul.
2. Matthieu, XVI, 18.
3. « Entassez arguments sur arguments pour la pulvériser... » (*Édit. de Berlin.*)
4. La Fontaine a dit, livre II, fable XVIII :

> Qu'on lui ferme la porte au nez,
> Il reviendra par les fenêtres.

5. Le Père Bouhours, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène,* pose cette question : Si un Allemand peut avoir de l'esprit?
6. Éditeurs, de Cayrol et François.

passés, étant aveugle, ayant la goutte, je vous prie de m'excuser et de me regarder comme mort. Si jamais je ressuscite, et si votre légion va au-devant de M^me la comtesse d'Artois, je serai alors à votre service. Mais dans le moment présent il n'y a pas moyen; et au lieu des divertissements que vous me demandez, je vous demande un *De profundis*. On ne peut être plus affligé que je le suis d'être mort, et plus affligé de ne pas profiter de l'occasion que vous me donnez de faire quelque chose qui vous soit agréable.

Je présente mes respects à messieurs les officiers de la légion du fond de mon tombeau.

J'ai l'honneur d'être, avec les mêmes sentiments, etc.

8253. — A M. DE LA PONCE.

A Ferney, mars.

Si vous allez à Chanteloup, je me recommande à vos bons offices. Je vous prie de me mettre aux pieds de M. le duc, de M^me la duchesse de Choiseul, et de M^me la duchesse de Grammont; leurs bontés seront toujours gravées dans mon cœur. Il me semble que je suis comme la France; je dois beaucoup à ce grand ministre.

S'il a fait le pacte de famille; s'il vous a donné la paix; si la Corse est au roi, je lui dois aussi l'établissement de M^lle Corneille, les franchises de mes terres, et les grâces dont il a comblé toutes les personnes que j'ai pris la liberté de lui recommander; ainsi, monsieur, je crois qu'il peut très-raisonnablement compter sur les cœurs de la France, sur le vôtre et sur le mien.

Ce n'est pas que je ne trouve l'érection des six nouveaux conseils admirable, ce n'est pas que je ne sois persuadé que nous avons besoin d'une nouvelle jurisprudence; mais cela n'a rien de commun avec les services que M. le duc de Choiseul a rendus à l'État, et avec la reconnaissance que je lui dois.

Je vous remercie bien sensiblement, monsieur, du service essentiel que vous venez de rendre à ma petite colonie, en assurant par vos bontés et par vos soins l'envoi de la petite caisse adressée à M. le marquis d'Ossun : vous ne pouviez mieux favoriser ces pauvres gens dans une circonstance plus critique. Ils sont maltraités de tous les côtés. Ils n'ont encore rien pu obtenir de ce qu'ils demandaient; et notre petit pays, qui se flattait, il y a quelques mois, de la protection la plus signalée, est bien près

de retourner dans son ancienne barbarie. Je m'étais épuisé entièrement pour le vivifier un peu ; un moment a tout détruit : nous n'avons à présent qu'une perspective très-triste, avec la famine dont nous avons bien de la peine à nous délivrer.

8254. — A M. DE CHABANON.

25 mars.

Vraiment oui, mon cher ami, quoique les malades ne ressentent que leurs maux, j'ai senti vivement le triste état de douze mille honnêtes gens traités comme des nègres par des chanoines et par des moines. On leur avait persuadé qu'ils étaient nés esclaves, et ils le croyaient bonnement.

L'instruction fait tout[1],

comme vous le savez. J'ai travaillé vivement pour eux, et M. le duc de Choiseul les prenait sous sa protection. Ils ont, dans mon petit Christin, un défenseur admirable. Il est enthousiaste de la liberté, de l'humanité, et de la philosophie ; mais je crois que par ce temps-ci les affaires de mes pauvres esclaves ne seront pas sitôt jugées ; le conseil est occupé à des choses plus pressantes : il faut attendre.

Je dois remercier Mme la duchesse de Villeroi de m'avoir épargné le soin de faire des chœurs à *Œdipe*, je n'y aurais pas réussi ; on fait mal les choses qu'on n'aime pas, et j'avoue que je n'ai pas de goût pour la musique mêlée avec la déclamation : il me paraît que l'une tue toujours l'autre.

Je suis bien aise que le ton magistral de ce petit Clément, sa malignité et ses bévues, vous aient révolté comme moi. Ce maroufle descend de Zoïle, qui engendra l'abbé Desfontaines, qui engendra Fréron, qui engendra Clément.

Adieu, mon cher ami ; je suis accablé de maux, je suis aveugle ; mais on m'assure que je retrouverai mes yeux quand ce mont Jura, que vous connaissez, n'aura plus de neige.

Mme Denis vous fait les plus tendres compliments.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1. *Zaïre*, acte I, scène I.

## 8255. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

25 mars 1771.

J'étais étonnée de ne point avoir de vos nouvelles, et j'allais vous en demander la raison quand j'ai reçu votre lettre du 16. Vous êtes donc mon confrère en aveuglement?

Vous verrez incessamment tous les discours; il y en eut un de M. Duclos, qui est ineffable; c'est dommage qu'il ne soit pas imprimé, il ne s'en est jamais, je crois, prononcé en public de ce genre. En qualité d'historiographe, il fit l'histoire de l'Académie; il voulut être aussi plaisant et aussi épigrammatique que l'abbé de Voisenon[2], mais ce fut l'âne qui imitait le petit chien; il en rappela parfaitement la fable, ce qui tint lieu de celle de M. de Nivernois, qui, contre son ordinaire, n'en récita point.

Voilà les nouvelles que vous aurez de moi; pour les autres, je ne les apprends que dans les gazettes; on n'est pas assez pressé de les savoir pour qu'on ne puisse pas les attendre quatre ou cinq jours.

Quand vos neiges fondront, votre vue reviendra; il n'en est pas ainsi de moi.

Adieu, mon cher Voltaire; mettez-moi au fait de ce que je dois croire et de ce que je dois nier ou affirmer en sûreté de conscience.

## 8256. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

27 mars.

Si vous passez, comme vous le dites, monsieur, au mois de juillet par notre hospice de Ferney avec M<sup>me</sup> Dix-neuf ans, vous savez comme cette faveur sera sentie par ma nièce et par son oncle l'aveugle. J'espère qu'alors j'aurai des yeux : car jusqu'à présent l'été me rend la vue que je perds dans le temps des neiges. On ne peut mieux prendre son temps pour voir que quand M<sup>me</sup> Dix-neuf ans passe.

Vous verrez ma petite colonie assez heureusement établie : celle de Versoy est un peu négligée à présent. Il me semble qu'on a trop étendu les idées de M. le duc de Choiseul. On a fait dépenser au roi six cent mille francs pour un port qui honorerait Brest ou Toulon, mais où il n'y aura jamais que deux ou trois barques. Au lieu de construire le port à l'embouchure de la

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

2. C'est à l'abbé de Voisenon, se plaignant à quelques-uns des académiciens ses collègues que le public lui prêtait des ridicules, que d'Alembert répondit : « Monsieur l'abbé, on ne prête qu'aux riches. »

rivière, on l'a placé beaucoup plus haut, et on s'est mis dans la nécessité de donner à la rivière un autre lit, ce qui exigerait des dépenses immenses. Voilà comment les meilleurs projets échouent, quand on veut plus faire que le ministère n'ordonne.

Je conserverai, jusqu'au dernier jour de ma vie, la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance pour M. le duc de Choiseul. Il m'accordait sur-le-champ tout ce que je lui demandais, et je ne lui ai jamais rien demandé que pour les autres : c'est ce qui augmente les obligations que je lui ai.

Il est horrible d'être ingrat, mais il faut être juste. Je persiste dans la ferme opinion que rien n'est plus utile et plus beau que l'établissement des six conseils souverains ; cela seul doit rendre le règne de Louis XV cher à la nation. Ceux qui s'élèvent contre ce bienfait sont des malades qui se plaignent du médecin qui leur rend la santé. Quelquefois les institutions les plus salutaires sont mal reçues, parce quelles ne viennent pas dans un temps favorable ; mais bientôt les bons esprits se rendent : pour la canaille, il ne faut jamais la compter.

Adieu, monsieur ; conservez-moi votre amitié, dont vous savez que je sens tout le prix, et qui fait ma consolation.

### 8257. — A M. TABAREAU [1].

A Ferney, 31 mars 1771.

Je suis entièrement aux ordres de M. Tabareau, et dès que j'aurai reçu ce beau portrait, je me conformerai à ses intentions.

Il est vrai que je persiste dans l'admiration et la reconnaissance que tout Français doit avoir pour le roi, qui délivre tant de provinces de l'affreuse nécessité d'aller se ruiner en procès à Paris ; mais je suis indigné contre les libraires de Lyon, qui s'avisent de mettre, sous le nom de Genève, des choses dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Voulez-vous bien, monsieur, avoir la bonté de faire parvenir ce petit mot d'écrit [2] au sieur Rosset, libraire ?

*P. S.* Je croyais, monsieur, vous avoir présenté ces chiffons de médailles il y a longtemps ; je me suis bien trompé. Souffrez

1. Cette lettre, jointe à d'autres billets, a été classée jusqu'ici à la fin de l'année 1770. (G. A.)
2. Il manque.

que j'aie l'honneur de vous présenter les deux qui me restent, l'une à vous, monsieur, l'autre à M. Vasselier.

Je m'étais toujours bien douté que le grand-conseil deviendrait parlement et que le roi serait le maître. Monsieur le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaissance ; je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. Vasselier me donnez continuellement.

### 8258. — A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

1er avril.

J'ai été pendant un mois accablé de souffrances, mon cher grand écuyer de Cyrus ; j'ai eu la goutte, j'ai été accablé de fluxions sur les yeux ; j'ai été aveugle, j'ai été mort, et le vent du nord poursuit encore ma cendre.

Pendant ce temps-là, on m'imputait à Paris je ne sais combien de petites brochures qui courent sur les tracasseries parlementaires[1] ; de sorte que je me suis trouvé un des morts les plus vexés.

Tout cela est cause que je ne vous ai pas écrit en même temps que Mme Denis. Tous ceux qui m'écrivent de Paris me protestent qu'ils sont très-fâchés d'y être ; mais ils y restent. Vous êtes plus sage qu'eux, vous prenez le parti de vivre à la campagne, sans vous vanter de rien. Je ne sais si vous y êtes actuellement.

N'êtes-vous pas curieux de voir le dénoûment de la pièce qu'on joue à Paris depuis deux mois? Les six actes[2] réussissent très-bien dans les provinces. Pour moi, je vous avoue que je bats des mains quand je vois que la justice n'est plus vénale, que des citoyens ne sont plus traînés des cachots d'Angoulême aux cachots de la Conciergerie, que les frais de justice ne sont plus à la charge des seigneurs. Je le dis hautement, ce règlement me paraît le plus beau qui ait été fait depuis la fondation de la monarchie, et je pense qu'il faut être ennemi de l'État et de soi-même pour ne pas sentir ce bienfait.

Vous avez un neveu qui est charmant : voici un petit mot pour lui[3] que je glisse dans ma lettre, sans cérémonie, pour ne pas multiplier les ports de lettres.

1. Voyez tome XXVIII, pages 381-382, la liste des écrits de Voltaire à ce sujet.
2. Les six conseils supérieurs; voyez lettre 8236.
3. Cette lettre à l'auteur d'*Estelle* (voyez tome XLIV, page 97) manque.

## 8259. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 5 avril.

Sire, on a dit que j'étais tombé en jeunesse, mais on n'a pas encore dit que je fusse tombé en enfance. Mes parents me feraient certainement interdire, et on me déclarerait incapable de tester, si j'avais fait le testament ridicule qu'on m'attribue[1]. Le bon goût de Votre Majesté n'y a pas été trompé; vous avez bien senti qu'il était impossible qu'un homme de mon âge parlât ainsi de lui-même. Cette impertinence est d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale tous les mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon testament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour sa peine. Je puis assurer Votre Majesté que mes dernières volontés sont absolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort, qui s'approche de moi à grands pas, et qui s'est déjà emparée de mes yeux, de mes dents et de mes oreilles; mais j'ai une aversion invincible pour la manière dont on meurt dans notre sainte religion catholique, apostolique et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de se faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graisser l'essieu de son carrosse en voyage. Cette sottise et tout ce qui s'ensuit me répugnent si fort que je suis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaisir de mourir chez vous; il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monseigneur le prince royal[2] m'honore; il pense bien sensément, et paraît très-digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'esprit dans le Nord, depuis le soixante et unième degré jusqu'au cinquante-deux et demi. Il n'y a, ce me semble, que les confédérés de Pologne à qui on puisse reprocher de se servir, pour leur malheur, de la sorte d'esprit qu'ils ont.

On dit qu'Ali-bey en a beaucoup, et autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits sur sa personne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la sienne. Pour le croissant de Moustapha, je le crois plus obscurci que jamais.

1. Voyez lettre 8248.
2. Qui a régné sous le nom de Frédéric-Guillaume III; voyez sa lettre, n° 8237.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté avec le plus profond respect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont Votre Majesté m'honore, du 19 mars. Oui, sans doute, vous êtes un auteur grave, et très-grave, quoique votre imagination soit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princesse donnât la liberté aux dames du sérail, et des fêtes sur le Bosphore; je ne prétends point du tout à ses odalisques : c'est la récompense de ses braves guerriers. Je suis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'Argens qu'avec les demoiselles du harem de Moustapha. Vous appelez d'Argens votre maréchal des logis, mais il s'y prend de trop bonne heure; vous ne vivrez pas aussi longtemps que votre gloire, mais je suis très-sûr que votre feu en quoi consiste la vie, et votre régime en quoi consiste toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à Ganganelli, quoiqu'il soit très-ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse, dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

### 8260. — A M. LE PRINCE DE BEAUVAU.

A Ferney, 5 avril.

Je me mets aux pieds de mon très-respectable confrère, qui veut bien m'appeler de ce nom [1]. Comme un chêne est le confrère d'un roseau, le roseau, en levant sa petite tête, dit très-humblement au chêne : Ceux de Dodone n'ont jamais mieux parlé. Il est vrai, illustre chêne, que vous n'avez point prédit l'avenir; mais vous avez raconté le passé avec une noblesse, une décence, une finesse, un art admirable.

En parlant de ce que le roi a fait de grand et d'utile, vous avez trouvé le secret de faire l'éloge d'un ministre votre ami, dont les soins ont rendu le comtat d'Avignon à la couronne, subjugué et policé la Corse, rétabli la discipline militaire [2], et

1. Je suis la ponctuation de toutes les éditions; mais peut-être faut-il ponctuer ainsi : ....m'appeler de ce nom, comme un chêne est le confrère d'un roseau. Le roseau, en levant, etc. (B.)

2. Voici les termes du prince de Beauvau dans son discours de réception à l'Académie française :

« Le roi, en adoptant les vues utiles que le progrès des lumières lui présente,

assuré la paix de la France. Vous avez sacrifié à l'amitié et à la vérité. Je n'ai que deux jours à vivre, mais j'emploierai ces deux jours à aimer et à révérer un grand ministre, qui m'a comblé de bontés, et le roi approuvera ma reconnaissance.

Je ne me mêle pas assurément des affaires d'État, ce n'est pas le partage des roseaux ; j'applaudis comme vous à l'érection des six conseils, à la justice rendue gratuitement, aux frais de justice dont les seigneurs des terres sont délivrés ; mais je n'écris point sur ces objets : j'en suis bien loin, et je suis indigné contre ceux qui m'attribuent tant de belles choses.

Il y a, entre autres écrits, un *Avis important à la noblesse de France* [1], dont la moitié est prise mot pour mot d'un petit livre d'un jésuite, intitulé *Tout se dira ;* et on a l'injustice et l'ignorance de m'imputer cette feuille, qui n'est qu'un réchauffé. Qu'on m'impute *Barmécide* [2], voilà mon ouvrage ; je le réciterais au roi.

Mais, dans ma vieillesse et dans ma retraite, je ne peux que rendre justice obscurément et sans bruit au mérite.

C'est ainsi que ce pauvre roseau cassé en use avec le beau chêne verdoyant auquel il présente son profond respect.

### 8261. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 avril.

Eh bien ! madame, vous aurez l'*Épître au roi de Danemark* [3]. Je ne vous l'ai point envoyée, parce que j'ai craint que quelque Welche ne s'en fâchât. Depuis ma correspondance avec l'empereur de la Chine [4], je me suis beaucoup familiarisé avec les rois ; mais je crains un certain public de Paris, qu'il est plus difficile d'apprivoiser.

a voulu que l'agriculture et le commerce répandissent une nouvelle vie dans tout son royaume. Par ses ordres, une province de France, soumise pour un temps à une puissance étrangère, rentre sous les lois du maître que lui donnent la nature et la justice ; une île importante est conquise ;.... une forme nouvelle est donnée à notre constitution militaire ; toutes les parties qui la rendent plus propre à la guerre se perfectionnent, etc. »

Avignon, qui était occupé par les Français depuis le 11 juin 1768, fut rendu au pape. (B.)

1. Voyez cet écrit, tome XXVIII, page 393.
2. L'*Épître de Benaldaki à Caramouftée*, tome X, page 440.
3. Tome X, page 421.
4. *Épître au roi de la Chine*, tome X, page 412.

D'ailleurs, non-seulement je suis dans les ténèbres extérieures, mais tous les maux sont venus à la fois fondre sur moi. Il y a un avocat, nommé Marchand, qui s'est avisé de faire mon testament [1]. Il peut compter que je ne lui ferai pas plus de legs que le président Hénault ne vous en a fait.

M. le prince de Beauvau m'a fait l'honneur de m'envoyer son discours à l'Académie. Il est noble, décent, écrit du style convenable ; j'en suis extrêmement content. Je ne le suis point du tout qu'on m'impute des ouvrages où l'on dit que les parlements sont maltraités. Il y en a un d'un jésuite qui est l'auteur d'un livre intitulé *Tout se dira*, et d'un autre intitulé *Il est temps de parler* [2]. Pour moi, je ne me mêle point du tout des affaires d'État ; je me contente de dire hautement que je serai attaché à M. le duc et à Mme la duchesse de Choiseul jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guzman même.
(*Alzire*, acte III, scène IV.)

Ce qui m'a paru le plus beau dans le discours de M. le prince de Beauvau, c'est le secret qu'il a trouvé de relever tous les services que M. le duc de Choiseul a rendus à l'État, et qu'en faisant l'éloge du roi il a fait celui de M. le duc de Choiseul, sans que le roi en puisse prendre le moindre ombrage : il y a bien de la générosité et de la finesse dans ce tour, qui n'est pas assurément commun.

Je n'ai pas approuvé de même quelques remontrances qui m'ont paru trop dures [3]. Il me semble qu'on doit parler à son souverain d'une manière un peu plus honnête. J'ai écrit ce que j'en pensais à un homme qui a montré ma lettre.

J'ajoutais que j'étais enchanté de l'établissement des six conseils nouveaux qui rendent la justice gratuitement. Je trouvais très-bon que le roi payât les frais de justice dans mon village. On a montré ma lettre au roi, qui ne s'est pas fâché ; il aime les sentiments honnêtes ; et il devrait être encore plus content s'il voyait que je parle, dans le peu de lettres que j'écris, de la reconnaissance que je dois au mari de votre grand'maman.

1. Voyez tome XX, page 200.
2. Voyez lettre 8250.
3. Voltaire veut parler des remontrances, ou *Arrest du parlement de Besançon*, du 18 mars 1771, dont il relève plusieurs assertions dans l'opuscule intitulé *Sentiments des six conseils supérieurs*, tome XXVIII, page 397.

Adieu, madame ; soupez, digérez, conversez ; et quand vous écrirez à votre grand'maman, qui ne m'écrit point, mettez-moi tout de mon long à ses pieds.

8262. — A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, 7 avril.

Mon charmant confrère, je suis de votre avis dans tout ce que vous m'écrivez dans votre lettre non datée. Ce petit procureur de Dijon ne gagnera pas son procès, ou je me trompe fort. Il rend des arrêts comme le parlement, sans les motiver. Il est bien fier, ce Clément ; c'est un grand homme. Il lut, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, qui s'en allèrent tous au second acte. Voilà les gens qui s'avisent de juger les autres. J'aurai l'honneur de lui rendre incessamment la plus exacte justice.

On m'a envoyé de Lyon des écrits sur les affaires du temps, qui n'ont pas été faits par messieurs des enquêtes. Il y a un homme [1] à Lyon dont les ouvrages passent quelquefois pour les miens. On se trompe entre ces deux Sosie. Je voudrais que chacun prît franchement ce qui lui appartient ; mais il y a des occasions où l'on fait largesse de son propre bien, au lieu de prendre celui d'autrui. Quoi qu'il arrive, je suis choiseulliste et ne suis point parlementaire. Je n'aime point la guerre de la Fronde, attendu que les premiers coups de fusil ne manqueraient pas d'estropier la main des payeurs des rentes ; et, de plus, j'aime mieux obéir à un beau lion qui est né beaucoup plus fort que moi, qu'à deux cents rats de mon espèce. Je trouve d'ailleurs l'établissement des nouveaux conseils admirable. Clément, en qualité de procureur de Dijon, pourra écrire contre eux tant qu'il voudra ; pour moi, je vais écrire contre les neiges qui couvrent encore nos montagnes, et qui me rendent entièrement aveugle.

Bonsoir, mon charmant confrère ; conservez bien le goût de la littérature ; il est infiniment préférable à la rage des tracasseries de cour. Soyez bien persuadé que je sens tout votre mérite. Je ne suis pas, Dieu merci, des barbares antipoétiques.

1. Bordes, ou Prost de Royer.

8263. — A M. D'ALEMBERT.

A Ferney, 8 avril.

Mon très-cher philosophe, je vous rends mille grâces des moments agréables que vous m'avez fait passer. J'ai entendu la lecture de vos deux discours[1], car il ne m'est pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un si triste état que me voilà un petit Tirésie ou un petit Œdipe; et j'ai bien la mine de rester aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

Je n'entendrai jamais rien dans les champs Élysées, où je compte bien aller, qui vaille votre *Dialogue entre Descartes et Christine*[2]. Je ne sais rien de plus beau que votre éloge du roi de Prusse. Il ne vous avouera pas tout le plaisir qu'il aura eu d'être si bien peint par vous dans l'Académie des sciences, mais il le sentira de toutes les puissances de son âme. Non, personne n'a rendu la philosophie et la littérature plus respectables. Il n'y a peut-être à présent que notre cour qui n'en sente pas le prix; mais je lui pardonne, si elle établit en effet six conseils pour rendre hardiment la justice, et si elle paye les frais que les pauvres diables de seigneurs de paroisse font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux règlements du monde. Je serai attaché jusqu'à mon dernier soupir à un ministre qui m'a fait beaucoup de bien[3]; je ne le serai point du tout à des corps qui ont fait du mal : et puis d'ailleurs comment aimer une compagnie ? on ne peut aimer que son ami ou sa maîtresse.

Je pense, puisqu'il faut servir, qu'il vaut mieux servir sous un lion de bonne maison que sous des rats mes confrères, dont la conduite est insolente et ridicule. Vous savez d'ailleurs que le sang crie vengeance; vous savez que le premier a persécuté l'*Encyclopédie*; et quand on voit les oppresseurs opprimés à leur tour, on doit bénir Dieu.

Adieu, mon cher ami, je vous recommande beaucoup de courage et beaucoup de mépris pour le genre humain.

1. Voyez la note sur le dernier alinéa de la lettre 8250.
2. Voltaire le fit réimprimer à la suite de ses *Lois de Minos*, dans le volume dont il est parlé tome VII, page 166, notes 1 et 2.
3. Le duc de Choiseul.

### 8264. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

31 mars–11 avril 1771.

Monsieur, vos bénédictions me feront prospérer, malgré le grand froid, la guerre, Moustapha, et son eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, monsieur; un détachement de l'armée du comte Roumiantsof a passé le Danube, et a causé beaucoup d'effroi sur l'autre rive. Il est vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chassés du reste de la Valachie. Il y a eu un combat très-vif à Georjova, où plus de quatre mille musulmans ont été noyés dans le Danube; après quoi le château, qui est sur une île dans le Danube, s'est rendu, par capitulation, au général Olitz.

Le sultan, très-fâché de ces nouvelles pertes, et ne sachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hospodar *in partibus* qu'il avait fait l'année passée. Celui-ci, soit dit en passant, n'y a eu aucune part.

On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites[2] du nouveau roi de Suède : il ne tiendra qu'à lui de vivre avec moi en bonne amitié. Je suis, je vous jure, la meilleure voisine qu'il y ait au monde.

Vos montres seront les bienvenues, je les attends.

L'ancien géant a sur son corps depuis cinq ou six ans une sentence pour contrebande qui, cependant, n'a pas été mise en exécution dans toute sa rigueur.

Tout se prépare pour vous satisfaire et donner de la besogne au sultan. Le comte Orlof, qui était venu ici pour un moment, est reparti pour Livourne avec son prince Dolgorouki, où il s'embarquera pour Paros; ses troupes y campent, et entre autres deux compagnies du régiment de Preobrajenski.

On ne saurait ajouter, monsieur, aux sentiments d'estime et d'amitié que j'ai pour vous.

### 8265. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 12 avril.

Sire, il n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède[3] et de lui parler du roi son oncle, sans communiquer au moins à Votre Majesté la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave[4],

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 76.
2. Lettre 8240.
3. *Épître au roi de Suède*, tome X, page 438. Voyez aussi ci-dessus, page 384.
4. Voyez tome X, page 437.

je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque est en France actuellement doit regretter Sans-Souci ; nous n'avons que des tracasseries, beaucoup de discorde, peu de gloire, et point d'argent. Cependant le fonds du royaume est très-bon, et si bon, qu'après les peines qu'on a prises pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'est un malade d'un tempérament excellent, qui a résisté à plus de trente mauvais médecins : Votre Majesté prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne sais si je me doute de ce que Votre Majesté fera cette année ; mais Dieu, qui m'a refusé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à sa place, pousseraient par delà Belgrade, et qui s'arrondiraient, attendu qu'en philosophie la figure ronde est la plus parfaite. Mais je crains de dire des sottises trop pointues, et je me borne à me mettre aux pieds de Votre Majesté du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je suis aveugle comme Milton, mais non pas aussi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du Messie et du diable ; moi, je parle de mon héros.

8266. — A M. LE MARQUIS D'OSSUN[1].

13 avril 1771, à Ferney.

Monsieur, une longue maladie, effet très-naturel de mon âge et du climat que j'habite, m'a privé du plaisir de vous remercier de toutes vos bontés. La retraite de M. le duc de Choiseul n'a pas laissé plus de santé à la ville de Versoy qu'il voulait bâtir, et à ma colonie, qu'à moi-même.

Nous sommes tous très-malades ; mais j'espère que l'État se portera bien, malgré la prodigieuse quantité de médecins qui se présentent pour le traiter. Il paraît que le roi, qui est meilleur médecin qu'eux, a entrepris sa cure et qu'il y réussira[2].

Il ne m'appartient pas de dire des nouvelles à Votre Excellence ; elle sait mieux que moi celles de la France et de l'Europe ; permettez-moi seulement de vous en dire une, digne de la générosité espagnole et de la galanterie française; je la tiens de la propre main de l'impératrice de Russie.

Le comte Alexis Orlof, ayant pris un vaisseau dans lequel étaient toute la famille, les domestiques et les effets d'un bacha,

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. Il n'y a dans l'édition Beuchot que ces deux premiers alinéas.

les lui avait renvoyés à Constantinople. Ce bacha, se trouvant en dernier lieu dans l'armée du grand vizir, un officier russe y vint pour traiter de l'échange de quelques prisonniers. Le bacha lui remit sans rançon tous ceux qui lui appartenaient, le combla de présents et le pria d'assurer le comte Orlof qu'il serait toute sa vie son serviteur, son admirateur et son frère.

Quand je songe que cet empire russe est né de mon temps, et que je suis beaucoup plus vieux que Pétersbourg, je ne reviens point de ma surprise! C'est encore un des sujets de mon étonnement que l'impératrice ne manque d'argent ni pour une guerre si dispendieuse, ni pour les fêtes qu'elle a données au prince Henri de Prusse. Cette princesse daigne accepter des montres de ma colonie, ainsi que M. le comte d'Aranda; mais je n'en envoie point au sultan Moustapha, à qui les heures doivent paraître bien longues.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect égal à ma reconnaissance, etc.

### 8267. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 avril.

Mon cher ange, votre lettre est un vrai poisson d'avril, car elle est datée du 1er, et je ne l'ai reçue que le 14. Il faut qu'elle ait été égarée dans les bureaux de M. Bertin.

Je vous dirai, au sujet de vos remarques sur *Sophonisbe*, comme M. Vigouroux : « Si je meurs, je les passe ; si je vis, à revoir. » Je suis aveugle et très-malade, et je ne crois pas qu'il me soit possible de faire encore beaucoup de tragédies. Il faut pourtant vous avouer, avec la sincérité d'un mourant, que je n'ai jamais conçu pourquoi la dernière épée du bonhomme Syphax vous déplaisait tant, après que la première épée de Rodrigue ne vous a jamais déplu. Pour moi, je tiens qu'il n'y aurait plus moyen de faire des vers, si des métaphores aussi simples, aussi claires, n'étaient pas permises.

A l'égard des *Pélopides*, il y a plus d'un mois que je ne les ai regardés, et je ne les reverrai qu'en cas que la nature me rende la vue et la vie.

Est-ce l'abbé Grizel qui a fait banqueroute à Lekain? Je le plains infiniment, mais je ne puis le mettre sur mon testament, attendu que monsieur le contrôleur général d'un côté, et ma colonie de l'autre, m'ont absolument ruiné. S'il a perdu vingt mille francs, j'en ai perdu plus de quatre cent mille, ou du moins ils sont pro-

digieusement hasardés. La retraite de M. le duc de Choiseul m'a porté le dernier coup, aussi bien qu'à la ville de Versoy, qu'il voulait bâtir. Notre petit canton est actuellement dans un état déplorable.

Je vous conjure, mon cher ange, de me mander s'il est vrai que M. le duc de Choiseul ait été accusé de s'entendre avec le parlement de Paris, et de fomenter sa très-condamnable désobéissance. Il m'est de la dernière importance de le savoir ; et comme il s'agit ici d'un bruit public, et non d'un mystère d'État, M^me^ d'Argental peut fort bien me mander ce que l'on dit, sans se compromettre dans ce qu'elle aura la bonté de m'écrire.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de M. le duc de Praslin, à qui je serai toujours dévoué. Le roi ne condamne pas les sentiments de la reconnaissance : j'en dois beaucoup à M. le duc de Praslin et à M. le duc de Choiseul, et je dois remplir mon devoir jusqu'à ma mort, en trouvant les parlements très-ridicules.

J'ai lu toutes les remontrances et toutes les brochures : elles m'ont affermi dans l'opinion que le roi a raison, et qu'il faut absolument qu'il ait raison.

Je vous demande en grâce de vouloir bien dire à M. de Thibouville combien je m'intéresse à sa santé du bord de mon tombeau. Je prie M^me^ d'Argental de me conserver ses bontés, et de vouloir bien m'écrire sur ce que je lui demande.

Donnez-moi votre bénédiction, mes anges : j'en ai grand besoin au milieu des neiges et de la famine qui nous environnent.

### 8268. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE [1].

24 avril.

M. d'Argental m'avait bien mandé, mon cher marquis, que vous aviez été malade; mais je ne croyais pas que la chose eût été si sérieuse; votre lettre m'a fait trembler. Mais vous me rassurez, puisque vous demandez une montre à répétition. Je trouverai votre affaire avant qu'il soit peu; vous aurez une bonne montre, et à bon marché. Puissiez-vous compter les heures pendant cinquante ans! Pour moi, je distingue à peine actuellement le cadran d'une montre; je suis aveugle, et bientôt il n'y aura plus d'heures ni de minutes pour moi.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

Mme Denis me charge de vous dire combien elle est sensible au danger que vous avez couru, et elle vous sera toujours très-attachée, aussi bien que son vieil oncle l'aveugle.

Quand vous m'écrirez, je vous prie de m'écrire à Gex, attendu les changements qui viennent d'être faits dans la poste. Ayez aussi la bonté de dire à M. d'Argental de m'écrire à Gex.

8269. — A M. D'ALEMBERT.

27 avril.

Je ne sais pas ce qui arrivera, mon cher ami; mais goûtons toujours le plaisir d'avoir vu chasser les jésuites, et d'avoir vu ensuite casser les assassins. *Et ego in interitu vestro ridebo vos, et subsannabo,* dit la Sainte Écriture[1].

J'avais envoyé à la chambre syndicale, avec laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes d'un livre nouveau qui m'est venu de Hollande, intitulé *Questions sur l'Encyclopédie*, adressés à M. Briasson, pour les remettre à M. le marquis de Condorcet. Je ne sais si M. Briasson m'a rendu ce petit service; cela pouvait passer pourtant pour ma dernière volonté, car j'ai été très-malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux, et je serai aveugle jusqu'à ce que je sois mort tout à fait.

Je viens de voir ou plutôt de me faire lire, dans le *Journal encyclopédique*, l'épître au roi de Danemark, non pas telle que vous l'avez, mais telle que je l'ai envoyée à ce monarque, avec un petit bout de lettre[2] qui accompagnait l'envoi. Cela vient sûrement de Copenhague; le mal est très-médiocre.

Pourriez-vous me dire quel est l'auteur d'un éloge de l'abbé Trublet, qui est dans le même *Journal encyclopédique* d'avril? Ce journal-là ne vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.

Savez-vous qu'on a déjà imprimé quatre tomes du *Dictionnaire* d'Yverdun, où il y a plusieurs articles de M. de Lalande qui paraissent à la lettre *A*? Mon état ne m'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander si on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de Mairan?

Je voulais écrire aujourd'hui à M. de Saint-Lambert, mais je ne sais si ma faiblesse me le permettra.

Adieu, mon très-cher philosophe; j'ai bien peur que la phi-

1. *Proverbes*, chapitre I, v. 26.
2. La lettre 8178.

losophie n'ait pas plus beau jeu que l'ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de se tenir tranquilles. Vous savez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé Arnaud. Si ce n'est pas à moi que l'abbé Delille succède quelque jour, j'applaudirai aussi, car j'aime toujours les vers; on meurt comme on a vécu.

8270. — A M. DE LA VERPILIÈRE,

COMMANDANT ET PRÉVÔT DES MARCHANDS DE LYON.

Ferney, 27 avril.

Monsieur, M. Pasquier[1] aime à peindre les aveugles et les mourants; il destine apparemment mon portrait aux Quinze-Vingts. Quoi qu'il en soit, j'ai obéi à vos ordres; je l'ai laissé enjoliver la charpente de mon visage. Son pinceau délicat n'était pas fait pour moi. C'est, je crois, la première fois qu'on a fait une miniature d'une face de soixante et dix-huit ans. Il y a dans le misérable étui une âme pénétrée de tous les sentiments que M. et M^me^ de La Verpilière inspirent.

Agréez, monsieur, le respect avec lequel je serai, jusqu'au dernier moment de ma vie, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

*Le vieux Malade de Ferney.*

*P. S.* Après que l'aveugle a eu dicté cette lettre, on lui a dit que c'est madame, et non monsieur, qui lui a fait l'honneur de lui écrire ; mais il n'y a rien de gâté.

8271. — A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 29 avril.

Il y a longtemps que le vieux malade de Ferney n'a importuné son héros; il a respecté les tracasseries publiques et l'épidémie régnante. Je ne suis pas courtisan, il s'en faut beaucoup; mais j'ai pensé dans ma retraite que le parlement n'avait pas le sens commun; et j'ai toujours dit avec Chicaneau :

L'esprit de contumace est dans cette famille.
(RACINE, *les Plaideurs*, acte II, scène V.)

1. Peintre de portraits en émail, de l'Académie royale.

Je ne connais rien d'égal à la plate folie d'avoir soutenu au roi, opiniâtrément, qu'un pair était *entaché* [1], quand le roi le déclarait très-net, sur le vu même des pièces du procès. C'était, ce me semble, vouloir entacher le roi lui-même ; et toute cette aventure m'a paru celle des Petites-Maisons, plutôt que celle d'un parlement.

Franchement, nous sommes une nation d'enfants mutins à qui il faut donner le fouet et des sucreries.

La fermentation est aussi forte dans les provinces qu'à Paris, et ne produira vraisemblablement que des arrêtés qui ne subsisteront pas, et des protestations très-inutiles, sans quoi la France serait la fable de l'Europe.

J'avais deux neveux, l'un vient de prendre la place de l'autre dans le parlement de Paris; cela me fait rire, et je ris de tout ceci parce que je ne crois pas que cette maladie de la nation soit mortelle. Ses symptômes sont des vertiges qu'il faut faire guérir par M. Pomme [2].

Il y a une maladie plus triste, c'est celle que M. l'abbé Terray ne peut guérir; elle m'a rendu paralytique. J'avais établi une colonie assez considérable dans mon hameau, et on commençait à prendre mon hameau pour une petite ville; il y avait des manufactures sous la protection de M. de Choiseul : tout cela est presque détruit en un jour. Les petits pâtissent du malheur des grands, et quelquefois même de leur bonheur. Je ne pourrai plus donner de pension aux conseillers du parlement [3], comme j'avais l'insolence de faire. Pour le roi, il ne me donne point de pension, et je l'en quitte.

Si j'osais, je penserais comme mon héros, et je dirais qu'une statue vaut mieux qu'une pension. Mais à mon âge, et dans l'état où je suis, cela me paraît un peu frivole.

Mon tendre et respectueux attachement pour vous vous paraîtra peut-être un peu frivole aussi; mais agréez les sentiments d'un cœur qui est à vous depuis cinquante années.

A propos, on m'a envoyé la réponse au mémoire des états de Bourgogne. Les accusations me paraissent absurdes. Le duc de Sully avait bien raison de dire que si la sagesse venait au monde, elle ne se logerait jamais dans une compagnie.

1. Voyez la note, tome XXVIII, page 382.
2. A qui est adressée la lettre 8316.
2. Voltaire faisait à son petit-neveu d'Hornoy une pension.

8272. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 30 avril.

Madame, j'envoie à Votre Majesté impériale, selon ses ordres, l'*Épître au roi de Danemark*[1]. Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adressée à l'héroïne du Nord. Il semble que j'aie proportionné mon peu de force à la grandeur du sujet. Car, bien que le roi de Danemark fasse aussi le bonheur de ses peuples, bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman, il n'a point triomphé de Moustapha; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes.

A l'égard des Welches, qui sont à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne font actuellement nulle conquête depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada; ils font toujours beaucoup de livres, sans qu'il y en ait un seul de bon, ils ont de mauvaise musique, et point d'argent. Les parlements du royaume, qui se croyaient le parlement d'Angleterre, à cause de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures; les théâtres retentissent de mauvaises pièces qu'on applaudit; et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. Ils ont une guerre civile par écrit, qui ne ressemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles.

Je ne sais si le chevalier de Tott[2] sera le premier canonnier de l'univers; mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très-peu d'inclination, ne sera pas le premier trône.

J'entends dire dans mes déserts que l'ouverture de la campagne est déjà signalée par une de vos victoires. Je supplie Votre Majesté impériale de daigner m'instruire si je dois commander ma litière cette année ou l'année prochaine, pour m'aller promener sur le Bosphore.

Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de Votre Majesté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caisses de montres, depuis la valeur d'environ huit louis jusqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en diamants, avec votre portrait peint par un excellent peintre; toutes les

1. Voyez tome X, page 421.
2. Il était au service de la Turquie.

montres sont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous servir; tous les prix sont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre, et cependant rien n'est épargné.

Nous souhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous soient favorables, et que Moustapha passe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du Nord daigne toujours agréer le profond respect et la reconnaissance du vieux malade du mont Jura.

## 8273. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Potsdam, le 1er mai.

J'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous[1] m'a empêché de vous répondre plus tôt.

J'avais donc deviné que ce beau *Testament*[2] n'était pas de vous. On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de Richelieu, au cardinal Albéroni, au maréchal de Belle-Isle, etc., de tester en votre nom. Je disais à quelqu'un qui me parlait de ce *Testament* que c'était une œuvre de ténèbres; que l'on n'y reconnaissait ni votre style, ni les bienséances que vous savez si supérieurement observer en écrivant pour le public : cependant bien du monde, qui n'a pas le tact assez fin, s'y est trompé; et je crois qu'il ne serait pas mal de le désabuser.

J'ai donc vu ce roi de Suède, qui est un prince très-instruit, d'une douceur charmante, et très-aimable dans la société. Il aura été charmé, sans doute, de recevoir vos vers[3]; et j'ai vu avec plaisir que vous vous souveniez encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup des nouveaux arrangements qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, et de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis, pour en decider.

On dit que le chancelier[4] est un homme de génie et d'un mérite distingué : d'où je conclus qu'il aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse et la plus utile au bien de l'État. Cependant, quoi qu'on fasse en France, les Welches crient, critiquent, se plaignent, et se consolent par quelque chanson maligne, ou quelques épigrammes satiriques. Lorsque le cardinal Mazarin, durant son ministère, faisait quelque innovation, il demandait si à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui disait que oui, il était content.

1. Gustave III arriva à Potsdam le 22 avril.
2. Voyez tome XX, page 200; et les lettres 8248 et 8259.
3. *Épître au roi de Suède*, tome X, page 438.
4. Maupeou : voyez la note tome XVI, page 107.

Il en est presque de même partout. Peu d'hommes raisonnent, et tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlof, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous pour se rendre sur sa flotte à Livourne : il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie [1]. Je ne sais comment il se l'est procurée; le contenu en est singulier : peut-être vous amusera-t-elle.

Oh! pour la guerre, monsieur de Voltaire, il n'en est pas question. Messieurs les encyclopédistes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs censures. Je ne sais si la cour de Vienne les craint autant que je les respecte; mais j'ose croire toutefois qu'elle mesurera ses démarches.

Ce qui paraît souvent en politique le plus vraisemblable l'est le moins. Nous sommes comme des aveugles, nous allons à tâtons; et nous ne sommes pas aussi adroits que les quinze-vingts, qui connaissent, à ne s'y pas tromper, les rues et les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural n'en est pas un, c'est un jeu de hasard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte Orlof, nous avons eu l'apparition d'un comte autrichien qui, lorsque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers [2] que je vous envoie : elles y sont décrites avec vérité. Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte Hoditz, qui se trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus superbes à mon frère Henri. Je ne crois pas qu'on puisse la surpasser en ce genre : des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne; des feux d'artifice qui surpassent tout ce qui nous est connu, selon les descriptions qu'on m'en a faites; des bals de trois mille personnes, et surtout l'affabilité et les grâces que votre souveraine a répandues comme un assaisonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les seules fêtes qui me conviennent sont les bons livres. Vous, qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque sérénité sur le déclin de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéresse, autant que je le fais, à la conservation du patriarche de Ferney, auquel soit honneur et gloire par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FÉDÉRIC.

1. *Lettre de M. Nicolini à M. Francoulini.*
2. *Épître au comte de Hoditz.*

### 8274. — A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC[1].

A Ferney, 1er mai.

Le vieux malade de Ferney, devenu presque entièrement aveugle, aimera, tant qu'il vivra, le philosophe militaire d'Angoulême. Son état l'empêche souvent d'écrire, et d'ailleurs le long circuit des lettres qui passent par Paris est un obstacle.

On a dépêché depuis quelques jours un petit paquet pour amuser mon philosophe angoumois; on ne sait s'il parviendra.

Nous avons beaucoup de fermentation dans le parlement de Dijon, comme dans tous ceux du royaume; mais il est à croire que la sagesse du roi et du ministre dissiperont tous ces nuages. Le droit est certainement du côté du roi; sa fermeté et sa douceur rendront ce droit respectable.

### 8275. — A M. TABAREAU[2].

4 mai.

Je me souviens bien, monsieur, qu'un Espagnol qui passa à Ferney, il y a quelques mois, me dit qu'il m'enverrait quelques livres espagnols assez curieux. Il me les envoie par la voie de Marseille; mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Espagne que *Don Quichotte*. Le négociant de Marseille peut en toute sûreté de conscience envoyer ces rogatons; il doit savoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du saint-office, et je serais bien fâché de lire un ouvrage qui ne serait pas muni de ce sceau respectable.

Je vous remercie de toutes vos bontés. M. Sherer payera ce qu'il faudra. Votre bibliothécaire vous est bien tendrement attaché, et compte incessamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad. M. Vasselier en aura sa part, comme de raison.

Mille tendres amitiés à l'un et à l'autre.

*Le vieil Aveugle de Ferney.*

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François. — Ce billet a été classé jusqu'ici avec d'autres à la fin de l'année 1770. (G. A.)

8276. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 mai.

Ma sœur, vous êtes dénaturée : vous abandonnez votre frère le quinze-vingt[1], comme votre grand'maman abandonne son frère le campagnard. Si je n'étais qu'aveugle et sourd, je prendrais la chose en patience; si, à ces disgrâces de la nature, la fortune se contentait d'ajouter la ruine de ma colonie, je me consolerais encore : mais on m'a calomnié, et je ne me console point. Je serai fidèle à votre grand'maman et à monsieur son mari tant que j'aurai un souffle de vie; cela est bien certain.

Je ne crois point du tout leur manquer en détestant des pédants absurdes et sanguinaires. J'ai abhorré, avec l'Europe entière, les assassins du chevalier de La Barre, les assassins de Calas, les assassins de Sirven, les assassins du comte de Lally. Je les trouve, dans la grande affaire dont il s'agit aujourd'hui, tout aussi ridicules que du temps de la Fronde. Ils n'ont fait que du mal, et ils n'ont produit que du mal.

Vous savez probablement que d'ailleurs je n'étais point leur ami. Je suis fidèle à toutes mes passions. Vous haïssez les philosophes, et moi je hais les tyrans bourgeois. Je vous ai pardonné toujours votre fureur contre la philosophie, pardonnez-moi la mienne contre la cohue des enquêtes. J'ai d'ailleurs pour moi le grand Condé, qui disait que la guerre de la Fronde n'était bonne qu'à être chantée en vers burlesques.

Je ne sais rien dans mes déserts de ce qui s'est passé derrière les coulisses de ce théâtre de Polichinelle. Je me borne à dire hautement que je regarde le mari de votre grand'maman comme un des hommes les plus respectables de l'Europe, comme mon bienfaiteur, mon protecteur; et que je partage mon encens entre votre grand'maman et lui. J'ai soixante-dix-sept ans, quoi qu'on die; je mets entre vos mains mes dernières volontés, pour la décharge de ma conscience. Je vous prie même avec instance de communiquer ce testament à votre grand'maman, après quoi je me fais enterrer.

Soyez très-sûre, madame, que je mourrai en regrettant de n'avoir pu passer auprès de vous quelques dernières heures de ma vie. Vous savez que vous étiez selon mon cœur, et que je

1. Voyez lettre 8204.

suis le doyen de tous ceux qui vous ont été attachés; je suis même le seul qui vous reste de vos anciens serviteurs; je dois hériter d'eux : je réclame mes droits pour le moment qui me reste.

8277. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 6 mai.

Madame, je me ferai donc porter en litière à Taganrog, puisque le climat est si doux; mais je crois que l'air de votre cour serait beaucoup plus sain pour moi. J'aurai le plaisir de ne mourir ni à la grecque ni à la romaine. Votre Majesté impériale permet que chacun s'embarque pour l'autre monde selon sa fantaisie. On ne me proposera point de billet de confession.

Mais je n'irai point à Nipchou; ce n'est pas là qu'on rencontre des Chinois de bonne compagnie; ils sont tous occupés dans Pékin à transcrire les vers du roi de la Chine en trente-deux caractères.

Je soupçonne vos chers voisins orientaux d'être fort peu instruits, très-vains, et un peu fripons; mais vos autres voisins les Turcs sont plus ignorants et plus vains. On les dit moins fripons, parce qu'ils sont plus riches.

Je crois que vos troupes battraient plus aisément encore les suivants de Confucius que ceux de Mahomet.

Je mets à vos pieds le quatrième et le cinquième tome des *Questions sur l'Encyclopédie;* je ne puis m'empêcher d'y parler de temps en temps de mon gros Moustapha; et, tandis que vos braves troupes prennent des villes et chassent les janissaires, je prends la liberté de donner quelques croquignoles à leur maître, en me couvrant de votre égide.

Je suis persuadé que le grand poëte Kien-long n'aurait pas violé le droit des gens dans la personne de votre ministre[1]. On dit que le grand sultan le tient toujours prisonnier, comme s'il l'avait pris à la guerre. J'espère qu'il sera délivré à la première bataille.

Mon étonnement est toujours que les princes et les républiques de la religion de Christ souffrent tranquillement les affronts que leurs ambassadeurs essuient à la Porte ottomane, eux qui sont souvent si pointilleux sur ce qu'on appelle le point d'honneur.

1. D'Obreskoff; voyez tome XXVIII, pages 365, 410, 467.

Je fais toujours des vœux pour Ali-bey; mais je ne sais pas plus de nouvelles de l'Égypte que n'en savaient les Hébreux, qui en ont raconté tant de merveilleuses choses.

Comme on allait faire le petit paquet des *Questions* d'un ignorant *sur l'Encyclopédie*, mes colons de Ferney, qui se regardent comme appartenant à Votre Majesté impériale, sont arrivés avec deux caisses de leurs montres; je les ai trouvées si grosses que je n'ai pas osé les faire partir toutes deux à la fois. J'ai mis les *Questions encyclopédiques* dans la caisse qui partira demain par les voitures publiques.

Je l'ai envoyée au bureau des coches de Suisse, avec cette simple adresse :

*A Sa Majesté impériale l'Impératrice de Russie.*

À ce nom, tout doit respecter la caisse, et il n'y a point de confédéré polonais qui ose y toucher. Votre Majesté est trop bonne, trop indulgente, et, en vérité, trop magnifique, de daigner tant dépenser en bagatelles par pure bienfaisance, lorsqu'elle dépense si prodigieusement en canons, en vaisseaux, et en victoires.

Il me semble que si vos Tartaro-Chinois de Nipchou avaient du bon sens, ils achèteraient des montres communes qu'ils revendraient ensuite dans tout leur empire avec avantage. Les Genevois ont un comptoir à Canton, et y gagnent considérablement. Ne pourrait-on pas en établir un sur votre frontière? Ma colonie fournirait des montres d'argent du prix de douze à treize roubles, des montres d'or qui ne passeraient pas trente à quarante roubles, et elle répondrait d'en fournir pour deux cent mille roubles par an, s'il était nécessaire.

Mais il paraît que les Chinois sont trop soupçonneux et trop soupçonnables, pour qu'on entame avec eux un grand commerce qui demande de la générosité et de la franchise.

Quoi qu'il en soit, je ne suis que le canal par lequel passent ces envois et ces propositions.

J'admire autant votre grandeur d'âme que je chéris vos succès et vos conquêtes.

Je suis aux pieds de Votre Majesté impériale avec le plus profond respect et la plus inviolable reconnaissance.

*P. S.* Je rouvre mon paquet pour dire à Votre Majesté impériale que je reçois dans l'instant de Paris un livre in-4° intitulé *Manifeste de la République confédérée de Pologne, du* 15 *novembre* 1769; la date de l'édition est de 1770 [1].

1. Il y a une édition ou des exemplaires avec la date de 1771.

On croirait, à la beauté des caractères, qu'il vient de l'Imprimerie royale de Paris; cet ouvrage ne mérite pourtant pas les honneurs du Louvre. Voici ce qui se trouve à la page 5 : « La Sublime Porte, notre bonne voisine et fidèle alliée, excitée par les traités qui la lient à la république, et par l'intérêt même qui l'attache à la conservation de nos droits, a pris les armes en notre faveur; tout nous invite donc à réunir nos forces pour nous opposer à la chute de notre sainte religion. »

Ne voilà-t-il pas une conclusion bien plaisante? Nous avons obtenu, à force d'intrigues, que les mahométans fissent insolemment la guerre la plus injuste : donc nous devons prévenir la chute de la sainte Église catholique, dont tout le monde se moque, mais que personne ne veut détruire, du moins à présent.

Je pense que c'est un bedeau d'une paroisse de Paris qui a écrit cette belle apologie. Votre Majesté la connaît sans doute. Elle a fait beaucoup d'impression sur le ministère de France.

On impute à vos troupes, dans cet écrit, pages 240 et 241, des cruautés qui, si elles étaient vraies, seraient capables de soulever tous les esprits.

Ce manifeste se répand dans toute l'Europe. Votre Majesté y répondra par des victoires, et par des générosités qui rendent la victoire encore plus respectable.

### 8278. — A MADAME LA COMTESSE DE BOISGELIN.

A Ferney, ce mardi 7 mai.

Un pauvre malade de soixante et dix-sept ans, devenu presque entièrement aveugle, se sent consolé par l'honneur que Mme la comtesse de Boisgelin veut bien lui faire. Ses souffrances, et les remèdes pires que les souffrances, ne lui permettent pas de faire aujourd'hui sa cour à Mme la comtesse de Boisgelin; mais si elle veut venir demain, vers les six heures, souper et coucher à Ferney, et amener M. l'abbé Dupré et M. Caillard, Mme Denis lui fera comme elle pourra les honneurs de la chaumière, dans un pays barbare où il n'y a ni pain, ni vin, ni viande. Le vieil aveugle présente son très-humble respect à Mme la comtesse de Boisgelin et à sa compagnie.

### 8279. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[1].

8 mai.

Il est aussi impossible, mon cher Baron, d'avoir une montre à répétition pour quatre louis que d'avoir à Paris un esturgeon pour quatre sous; ainsi je vous conseille de renoncer à cette idée.

M. de Belloy mérite une pension de la cour pour avoir ramené au spectacle les oisifs de Paris[2], qui ne s'occupaient que de brochures pour et contre l'ancien parlement. Il fait là une belle diversion dont le gouvernement doit lui être très-obligé. C'est le poëte tragique de la nation; les autres étaient Grecs et Romains. Il est bon qu'il y en ait un qui soit citoyen. Je vous prie de lui faire mes très-sincères compliments.

Je ne me porte pas assez bien, j'ai des affaires trop épineuses et des occupations trop tristes pour songer actuellement à des vers. Chaque chose a son temps; je suis bien aise d'ailleurs d'oublier entièrement un ouvrage pour le revoir avec des yeux frais.

Portez-vous bien; M^me^ Denis s'intéresse bien vivement à votre santé, quoiqu'elle n'écrive point.

Ayez la bonté de faire la cour à mes anges, vos voisins, quand vous les verrez, et conservez-moi votre amitié, qui me sera toujours bien précieuse. Je suis un peu aveugle et sourd, et presque mourant; mais cela n'est rien.

### 8280. — A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

A Ferney, 8 mai.

Monseigneur, sera-t-il permis à un vieillard inutile d'oser vous présenter un jeune avocat[3] dont la famille exerce cette fonction honorable depuis plus de deux cents ans dans la Franche-Comté? Il est un de vos plus grands admirateurs, et très-capable de servir utilement.

La cause dont il s'est chargé, et que M. Chéry[4] poursuit au

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. On venait de jouer *Gaston et Bayard* avec un grand succès.
3. Christin; voyez lettre 8196.
4. Voyez lettre 8198.

conseil de Sa Majesté, est digne assurément d'être jugée par vous. Il s'agit de savoir si douze ou quinze mille Francs-Comtois auront le bonheur d'être sujets du roi, ou esclaves des chanoines de Saint-Claude. Ils produisent leurs titres, qui les mettent au rang des autres Français; les chanoines n'ont pour eux qu'une usurpation clairement démontrée.

Il est à croire, monseigneur, que parmi les services que vous rendez au roi et à la France en réformant les lois, on comptera l'abolition de la servitude, et que tous les sujets du roi vous devront la jouissance des droits que la nature leur donne. Je respecte trop vos grands travaux pour abuser plus longtemps de votre patience. Souffrez que je joigne à mon admiration le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

### 8281. — A M. CHRISTIN.

8 mai.

Voilà, mon cher ami, la lettre que je prends la liberté d'écrire à monsieur le chancelier : cela est un peu hardi de ma part. *Vox clamantis in deserto*[1] n'est pas faite pour être écoutée à la cour, mais l'envie de vous servir me rend un peu insolent. Je vais écrire à M. Marie[2], et même à M. le marquis de Monteynard[3].

Frontis ad urbanæ descendo præmia.

(Hor., lib. I, ep. ix, v. 11)

Votre évêque de Saint-Claude veut destituer Nidol, notaire de Longchaumois, pour avoir reçu les protestations des habitants contre les faux actes dont les chanoines se prévalent. Il demande à être reçu notaire royal. Je ne sais, mon cher philosophe, si la chose est possible; je ne me connais point en lettres de chancellerie; vous êtes à portée d'être instruit.

J'ai tout lieu d'espérer que vous aurez d'ailleurs un plein succès, et que vous reviendrez chez vous comme Charles-Quint de son expédition de Tunis, avec dix-huit mille chrétiens dont il avait brisé les fers. Vous n'êtes pas homme à renoncer, par ennui, à une chose que vous avez entreprise par vertu. Voilà de ces occasions où il faut rester sur la brèche jusqu'au dernier moment. Je vous embrasse bien tendrement.

1. Isaïe, xl, 3; Jean, i, 23.
2. Cette lettre manque.
3. Elle manque aussi.

8282. — A M. LE DUC DE LA VRILLIÈRE,

MINISTRE D'ÉTAT.

A Ferney, le 9 mai.

Monseigneur, je dois vous représenter que, par le marché fait au nom du roi avec l'entrepreneur, tous les matériaux et tout ce qui peut servir au port et à la ville de Versoy appartiennent à Sa Majesté, qui s'est engagée à les payer.

La petite frégate qui a servi à faire les voyages en Savoie, et qui est destinée à porter les sels en Suisse, appartient au roi; elle est ornée de fleurs de lis, et porte pavillon de France.

M. Bourcet me manda même qu'il voulait la réclamer au nom de Sa Majesté. Les dettes pour lesquelles elle avait été saisie dans un port de Savoie, sur le lac de Genève, ne se montaient qu'à deux mille livres. Je ne balançai pas à la racheter. Je n'insiste point sur le payement: je m'en rapporte à votre équité, ou à celle du secrétaire d'État dans lequel le département de la ville de Versoy pourra tomber, ou à monsieur le contrôleur général; et j'attendrai votre commodité et la leur.

Quant au projet de la ville de Versoy, mon intérêt personnel doit céder sans doute à l'intérêt public. Toutes les observations que j'ai eu l'honneur de vous faire, je les ai faites à M. le duc de Choiseul, qui daigna condescendre à toutes mes prières, et approuver toutes mes vues, excepté celle de l'emplacement du port que j'avais proposé à l'embouchure de la rivière, seulement pour épargner les frais.

M. Bourcet, chargé alors de toute l'entreprise, et assurément plus capable que personne de la conduire, connut, par la nature du terrain, qu'il fallait placer le port beaucoup plus haut, quoique cette position coûtât davantage.

On commençait à tracer la ville, et les fondements du port étaient déjà jetés, lorsque environ deux cents *natifs* de Genève, dont quelques-uns avaient été assassinés par les *citoyens*, se réfugièrent dans Ferney. Ce sont presque tous d'excellents ouvriers en horlogerie; je les recueillis, je leur bâtis des maisons avec une célérité aussi grande que mon zèle. M. le duc de Choiseul approuva ma conduite. Sa Majesté leur permit d'exercer leurs fonctions en toute liberté, sans payer aucun impôt. On promit au village de Ferney tous les priviléges dont la ville de Versoy devait jouir.

J'avançai tout ce qui me restait d'argent à ces nouveaux

colons ; ils travaillèrent. M. le duc de Choiseul eut même la générosité d'acheter plusieurs de leurs montres. Ils en fournissent actuellement en Espagne, en Italie, en Hollande, en Russie, et font entrer de l'argent dans le royaume. Les choses ont changé depuis ; mais j'espère que vos bontés pour moi ne changeront point, et que vous voudrez bien protéger ma colonie comme M. le duc de Choiseul la protégeait. Je lui dois tout. Je serai pénétré jusqu'au dernier moment de ma vie de la reconnaissance respectueuse que je lui dois, et de l'admiration que la noblesse de son caractère m'a toujours inspirée.

Vous approuvez mes sentiments, monseigneur ; vous avez intérêt, plus que personne, que l'on ne soit point ingrat.

Accablé de vieillesse et de maladies, près de finir ma carrière, je vous implore bien moins pour moi que pour les artistes qui se sont habitués à Ferney, et qui sont utiles à l'État, auquel je suis très-inutile. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, etc.

### 8283. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 13 mai

Madame, je vous prie de lire et de faire lire la copie de la lettre à M. le duc de La Vrillière[1]. Vous y verrez une très-petite partie de mes sentiments, et mon principal objet a été de les lui manifester : car assurément je n'insiste point sur ce qu'il m'en a coûté pour retirer le vaisseau amiral d'esclavage.

La colonie que j'avais établie sous la protection de M. le duc de Choiseul, et sous la vôtre, sera bientôt détruite ; je serai entièrement ruiné, et je m'en console avec beaucoup d'honnêtes gens. Près de finir ma carrière, je regrette fort peu les vanités de ce monde.

Permettez-moi seulement de vous dire, madame, que mes derniers sentiments seront ceux de la reconnaissance que je vous dois, de mon admiration pour votre caractère comme pour celui de Barmécide, de mon respect et de mon attachement inviolable pour tous deux ; c'est ma profession de foi, et rien ne m'en fera changer. Je mourrai aussi fidèle à la foi que je vous ai jurée qu'à ma juste haine contre des hommes qui m'ont persécuté tant qu'ils ont pu, et qui me persécuteraient encore s'ils étaient

1. Lettre 8282.

les maîtres. Je ne dois pas assurément aimer ceux qui devaient me jouer un mauvais tour au mois de janvier[1], ceux qui versaient le sang de l'innocence, ceux qui portaient la barbarie dans le centre de la politesse ; ceux qui, uniquement occupés de leur sotte vanité, laissaient agir leur cruauté sans scrupule, tantôt en immolant Calas sur la roue, tantôt en faisant expirer dans les supplices, après la torture, un jeune gentilhomme[2] qui méritait six mois de Saint-Lazare, et qui aurait mieux valu qu'eux tous. Ils ont bravé l'Europe entière, indignée de cette inhumanité ; ils ont traîné dans un tombereau, avec un bâillon dans la bouche, un lieutenant général justement haï à la vérité, mais dont l'innocence m'est démontrée par les pièces mêmes du procès. Je pourrais produire vingt barbaries pareilles, et les rendre exécrables à la postérité. J'aurais mieux aimé mourir dans le canton de Zug ou chez les Samoyèdes que de dépendre de tels compatriotes. Il n'a tenu qu'à moi autrefois d'être leur confrère ; mais je n'aurais jamais pensé comme eux.

Je vous ouvre, madame, un cœur qui ne sait rien dissimuler, et qui est cent fois plus touché de vos bontés qu'ulcéré de leurs injustices atroces et de leur despotisme insupportable.

Je ne me flatte pas, madame, que les circonstances où nous sommes, vous et moi, vous permettent de m'écrire. Il est vrai que si vous me faites dire un mot par votre petite-fille[3], je mourrai plus content ; mais si vous gardez le silence, je n'en serai pas moins à vos pieds ; je ne vous serai pas moins dévoué avec une reconnaissance aussi vive que respectueuse.

### 8284. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

15 mai.

Permettez, madame, que j'ajoute un petit codicille à mon testament, et que je vous explique les étrennes qu'on voulait me donner au mois de janvier dernier.

M. Seguier, après la réception que le public lui avait faite à l'Académie française, se mit à voyager. Il vint chez moi, et me dit que plusieurs conseillers du parlement le pressaient de dénoncer l'histoire de ce corps, imprimée, dit-on, il y a deux ans ; qu'il ne pourrait s'empêcher à la fin de remplir son ministère ;

1. Voyez lettre 8284.
2. Le chevalier de La Barre.
3. Mme du Deffant.

que, s'il ne faisait pas la dénonciation, ces conseillers la feraient eux-mêmes, et que cela pourrait aller très-loin.

Je lui répondis, en présence de M. Hennin, résident à Genève, et de ma nièce, que cette affaire ne me regardait point du tout; que je n'avais aucune part à cette histoire ; que d'ailleurs je la regardais comme très-véridique; et que s'il était possible qu'une compagnie eût de la reconnaissance, le parlement devait des remerciements à l'écrivain, qui l'avait extrêmement ménagé.

Voilà, madame, ma confession achevée. Si vous me donnez l'absolution, je ne mourrai que dans quinze jours; si vous me la refusez, je mourrai dans quatre; mais si je ne mourais pas en vous adorant, je me croirais plus réprouvé que Belzébuth.

LE VIEIL ERMITE.

### 8285. — A M. CHARDON.

A Ferney, 15 mai.

Monsieur, je ne vous ai point remercié assez tôt de l'honneur de votre souvenir. La raison en est que j'ai été tout près d'aller dans le vaste pays où l'on ne se souvient plus de personne ; mais le voyage est différé peut-être de quelques mois. En attendant, je me suis hâté de vous envoyer, par un coche qui va de nos déserts à Lyon, un petit paquet à votre adresse, intitulé *Papiers*. Je me flatte qu'on respectera votre nom, et que le petit paquet arrivera sain et sauf.

Vous avez commencé, monsieur, par gouverner des serpents dans l'île Sainte-Lucie[1]; vous civilisez actuellement des loups-cerviers[2] : je suis persuadé que vous parviendrez à les métamorphoser en hommes.

Je souhaite que vous puissiez changer ainsi vos montagnes en terres fertiles, et que vous fassiez ce que les Arabes et les Romains n'ont pu faire.

On dit qu'il y a quelques bons cantons dans votre île, et que vous avez d'excellent gibier, mais que la Corse ne sera jamais une terre à froment. Je m'en rapporte à vous, monsieur; vous y ferez sûrement tout le bien qui peut s'y faire. Je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie à l'homme supérieur, à l'homme

1. Voyez tome XLV, page 82.
2. Les habitants de l'île de Corse, dont Chardon était intendant.

respectable[1] qui vous a mis à la tête de la Corse, et qui est actuellement, malgré lui, dans un plus beau climat.

Vous savez quelles sont nos tracasseries parlementaires : il est vrai qu'on ne s'assassine point comme on faisait autrefois en Corse ; mais les haines sont aussi violentes qu'elles peuvent l'être entre des Français qui ont le bonheur d'oublier tout au bout de six mois.

Pour moi, monsieur, je n'oublierai jamais les bontés dont vous m'avez honoré. Tous mes sens se sont affaiblis ; mais il n'y aura nulle diminution dans l'attachement et le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

L'Ermite des Alpes.

### 8286. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 15 mai.

Madame, il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon ermitage Mme la princesse Daschkof[2]. Dès qu'elle est entrée dans le salon, elle a reconnu votre portrait en *mezzo-tinto*, fait à la navette sur un satin, entouré d'une guirlande de fleurs. Votre Majesté impériale l'a dû recevoir du sieur Lasale ; c'est un chef-d'œuvre des arts que l'on exerce dans la ville de Lyon, et qu'on cultivera bientôt à Pétersbourg, ou dans Andrinople, ou dans Stamboul, si les choses vont du même train.

Il faut qu'il y ait quelque vertu secrète dans votre image, car je vis les yeux de Mme la princesse Daschkof fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de suite de Votre Majesté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes.

Je tiens d'elle le sermon de l'archevêque de Twer, Platon[3], prononcé devant le tombeau de Pierre le Grand le lendemain que Votre Majesté eut reçu la nouvelle de la destruction entière de la flotte turque par la vôtre. Ce discours, adressé au fondateur de Pétersbourg et de vos flottes, est, à mon gré, un des plus beaux monuments qui soient dans le monde. Je ne crois pas que jamais aucun orateur ait eu un sujet aussi heureux. Le Platon

1. Le duc de Choiseul.
2. Voltaire en reparle dans la lettre 8314.
3. Voltaire en parle tome XVI, page 379 ; XVIII, 506.

des Grecs n'en traita point de pareil. Je regarde cette cérémonie auguste comme le plus beau jour de votre vie : je dis de votre vie passée, car je compte bien que vous en aurez de plus beaux encore.

Puisque vous avez déjà un Platon à Pétersbourg, j'espère que MM. les comtes Orlof vont former des Miltiades et des Thémistocles en Grèce.

J'ai l'honneur, madame, d'envoyer à Votre Majesté impériale la traduction d'un sermon lithuanien[1], en échange de votre sermon platonicien : c'est une réponse modeste aux mensonges un peu grossiers et ridicules que les confédérés de Pologne ont fait imprimer à Paris.

C'est un grand bonheur d'avoir des ennemis qui ne savent pas mentir avec esprit. Ces pauvres gens ont dit dans leur manifeste que vos troupes n'osaient regarder les Turcs en face. Ils ont raison, elles n'ont presque jamais vu que leur dos.

Je ne sais pas quel sermon les Autrichiens vont prêcher en Hongrie. C'est peut-être la paix, c'est peut-être une croisade. On nous conte que le sultan Ali-bey est demeuré court dans un de ses sermons en Syrie, et qu'il a presque perdu la parole. Je n'en crois rien : vous le rendrez plus éloquent que jamais. Moustapha sera prêché à droite et à gauche; il finira par se confesser à l'évêque Platon, et par avouer qu'il est un gros cochon qui a grommelé contre mon auguste héroïne fort mal à propos. J'ai toujours l'honneur de haïr son croissant autant que j'ai d'attachement, de respect, et de reconnaissance, pour la brillante étoile du Nord.

*Le vieil Ermite de Ferney.*

### 8287. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[2].

Paris, 15 mai 1771.

Non, non, je ne hais point la philosophie, mais j'estime peu ceux qui n'en ont que le masque, sous lequel ils cachent l'orgueil et l'insolence. Vous n'aimez pas plus que moi les paradoxes, les raisonnements ennuyeux, le style froid, fade ou déclamatoire. Prenez-vous-en à vous si je suis devenue difficile.

Me soupçonnez-vous de lire tous les écrits dont nous sommes inondés? Pour me forcer à les lire, on me dit qu'il y en a de vous : je les parcours; je ne vous reconnais dans aucun; je les jette tous au feu.

1. Voyez le *Sermon* du papa Nicolas Charisteski, tome XXVIII, page 409.
2. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

Je bénis le ciel de mon incapacité; elle me dispense de m'occuper de tout ce qui se passe. Je suis sourde et muette, ce qui, joint à l'aveuglement, me rend, comme vous pouvez juger, d'une agréable société.

Ah! c'est bien moi, mon cher Voltaire, qui regrette de ne vous pas voir; mais si vous étiez ici, je n'y gagnerais rien; vous me préféreriez vos nouvelles connaissances. Vous avez beau dire, Dieu fait tout pour le mieux. La fable de Jupiter et du métayer est une de mes favorites. A propos de fables. connaissez-vous celles de M. de Nivernois? J'en ai entendu qui m'ont paru jolies. Vous a-t-on envoyé *la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, par M. Gaillard? Dites-m'en votre avis. Adieu, je vous quitte pour écrire à la grand'maman; je lui envoie votre lettre; elle lui confirmera la continuation de vos sentiments pour elle et pour son mari. Ils méritent l'un et l'autre l'estime et l'attachement du public, et surtout de vous et de moi: c'est là ce qui fonde le plus notre fraternité.

### 8288. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

20 mai.

Si mon héros ne peut deviner comment cette pétaudière se terminera, il n'y a pas d'apparence qu'un vieil aveugle entrevoie ce que le vice-roi d'Aquitaine ne voit point. Je juge seulement, à vue de pays, que notre nation a été toujours légère, quelquefois très-cruelle; qu'elle n'a jamais su se gouverner par elle-même, et qu'elle n'est pas trop digne d'être libre. J'ajouterai encore que j'aimerais mieux, malgré mon goût extrême pour la liberté, vivre sous la patte d'un lion que d'être continuellement exposé aux dents d'un millier de rats mes confrères.

On m'envoie une seconde édition beaucoup plus ample de la brochure des *Peuples aux parlements*[1]. Monseigneur voudra bien que je lui en fasse part. Elle produit quelque effet dans la province; ce n'est pas une raison pour qu'elle réussisse à Paris: cependant tous les faits en sont vrais.

Je sais très-bon gré à l'auteur d'avoir donné hardiment tant d'éloges à M. le duc de Choiseul; il a les plus grandes obligations à ce ministre.

M. le duc de Choiseul a favorisé sa colonie, a fait donner des priviléges étonnants à sa petite terre; il lui a accordé sur-le-champ toutes les grâces que ce solitaire lui a demandées pour les autres: places, argent, priviléges, rien ne lui a coûté; et la dernière grâce qu'il a signée a été une patente de brigadier pour

1. Tome XXVIII, page 413.

un des neveux[1] du solitaire. Il serait donc le plus ingrat et le plus indigne de tous les hommes, s'il n'avait pas une reconnaissance proportionnée à tant de bienfaits. Malheur à celui qui le condamnerait d'avoir rempli son devoir! Ce ne sera pas certainement mon héros qui conseillera l'ingratitude. Un brave chevalier peut être d'un parti différent d'un autre brave chevalier ; mais tous deux doivent se rendre justice. Je me trouve comme Atticus entre César et Pompée. Le solitaire n'a écouté que son cœur : il est intimement persuadé que l'ancien parlement de Paris avait autant de tort que du temps de la Fronde ; il ne peut d'ailleurs aimer ni les meurtres des Calas, ni ceux du pauvre Lally, ni ceux du chevalier de La Barre. Les jurisconsultes de l'Europe, et surtout le célèbre marquis Beccaria, n'ont jamais qualifié ces jugements que d'assassinats.

Le solitaire a dans le nouveau parlement un neveu, doyen des conseillers-clercs[2], qui pense entièrement comme lui.

Le solitaire se flatte que monsieur le chancelier, qui jusqu'à présent a très-approuvé ses sentiments et sa conduite, trouvera très-bon qu'en rendant gloire à la vérité il rende aussi ce qu'il doit à M. le duc de Choiseul.

Le solitaire regarde les nouveaux établissements faits par monsieur le chancelier comme le plus grand service qu'on pouvait rendre à la France. Il n'a été que trop témoin des malheurs attachés au trop d'étendue qu'avait le ressort du parlement de Paris[3]. Il trouve que les princes et les pairs auront bien plus d'influence sur le nouveau parlement, qui sera moins nombreux. Il croit que tous les seigneurs hauts-justiciers doivent rendre grâce à monsieur le chancelier des droits qu'il leur donne. Il pense que le chef de la justice est presque le seul qui ait eu une éloquence absolument opposée au pédantisme, et il est rempli d'estime pour lui, sans rien savoir et sans vouloir rien savoir des intérêts particuliers qui ont pu diviser la cour.

Le solitaire supplie même monseigneur le maréchal de Richelieu de vouloir bien, dans l'occasion, faire valoir auprès de monsieur le chancelier la naïveté, le désintéressement qu'on expose dans cette lettre, et dont on ne peut pas douter. Monsieur le chancelier a eu la bonté de lui écrire.

Il arrive quelquefois, dans de pareilles occasions, qu'on

1. Marchand de La Houlière; voyez tome XXXVI, pages 212 et 223.
2. Mignot; voyez tome XXVIII, page 494.
3. Le ressort du parlement de Paris s'étendait d'Aurillac à Boulogne et de la Rochelle à Mézières.

déplaît aux deux partis; mais, à la longue, la franchise et la pureté des sentiments réussissent toujours.

J'ose penser aussi qu'à la longue le nouveau système réussira, parce que c'est le bien de la France.

Ce qui alarme le plus les provinces, c'est la crainte des nouveaux impôts, c'est la douleur de voir qu'après neuf ans de paix les finances du royaume soient dans un état si déplorable, tandis qu'une trentaine de financiers, qui ont fait des fortunes immenses, insultent par leur faste à la misère publique.

J'ai dit à mon héros tout ce que j'avais sur le cœur; j'ajoute très-sérieusement que mon plus grand chagrin est de mourir sans avoir la consolation de lui faire encore une fois ma cour; mais les circonstances présentes ne me le permettent pas, et mon triste état me prive absolument de ce que j'ambitionnais le plus.

Je suis très-aise que vous ayez rendu vos bonnes grâces à un homme[1] qui était en effet très-affligé de les avoir perdues, et qui sentait toutes les obligations qu'il vous avait. J'ai été quelquefois fâché contre lui d'avoir mis dans mes pièces des vers que je ne voudrais pas avoir faits; mais dans l'amitié il faut se pardonner ces petits griefs. Ce serait un grand malheur de se brouiller avec ses amis pour des vers ou pour de la prose.

Voilà trop de prose; je vous en demande bien pardon. Agréez mon très-tendre respect, et tous les sentiments qui m'attachent inviolablement à vous tant que je respirerai.

### 8289. — A M. LE CLERC DE MONTMERCY[2].

22 mai.

J'ai toujours le temps de vous aimer, monsieur, mais jamais celui de vous écrire. Ma chétive vieillesse est accablée de maux; je perds les yeux ; j'ai une colonie à soutenir qui fatiguerait un homme de trente ans bien robuste. Je me console à peine par des *Questions sur l'Encyclopédie* que je voudrais bien vous faire tenir. En attendant, voici un petit ouvrage de province[3] qui m'est tombé entre les mains; il m'a paru qu'il y avait des vérités: c'est pourquoi je vous l'envoie.

Portez-vous mieux que moi, et conservez-moi votre amitié.

1. Le comte d'Argental.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. *Les Peuples aux parlements.*

8290. — A M. DE POMARET[1].

22 mai.

Je saisis, monsieur, un moment que mes souffrances me donnent de relâche, pour vous remercier de votre souvenir. Je ne crois pas du tout qu'on rétablisse la compagnie de Jésus, du moins sitôt. Le ministère n'a que trop d'ennemis, et ne voudrait pas déplaire à toute la nation pour des gens dont il n'a point du tout besoin. Nous ne sommes plus au temps des Clément VIII et des Paul V. Mais malheureusement la ville de liberté[2], qu'on avait déjà tracée et dont le port est entièrement construit, ne sera pas achevée : c'était une entreprise admirable.

Je n'ai rien su de l'affaire de Brie : ces malheurs particuliers sont toujours ignorés de tout Paris, qui n'est occupé que de tracasseries et de plaisirs. Votre vie, monsieur, est bien différente ; vous n'êtes occupé que de faire du bien.

J'ai chez moi plus de cent de vos Samaritains[3]; ils vivent comme frères avec la tribu de Judas. J'ai obtenu qu'ils fussent exempts de tous impôts. C'est une grande grâce qu'on leur a faite; elle me console de ne point voir la ville bâtie; j'ai du moins un village très-libre, et rien n'est si rare.

On ne peut être avec plus d'estime, etc.

8291. — A M. LE DUC DE CHOISEUL[4].

Un ermite qui veut l'être, qui connaît parfaitement son néant et celui de ce monde, qui n'a jamais été gouverné que par son cœur, qui respecte, qui aime passionnément le grand, le généreux Barmécide, autant qu'il détestait les assassins de Calas et ceux du chevalier de La Barre, une marmotte qui préfère sa caverne à toutes les cours, trouve une occasion de se mettre aux pieds de son bienfaiteur et de celui de la France. Il saisit ce moment auquel il aspirait. Il vous dit, illustre Barmécide : « Je ne me soucie ni de Versoy ni de Versailles; je songe à vous soir et matin ; je m'entretiens de vos bienfaits ; j'admire votre belle âme ; je dis à la petite-fille du grand Corneille : c'est le grand Barmécide et madame sa sœur qui vous ont mariée ; vous lui devez tout

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Versoy.
3. Genevois réfugiés.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.

et jusqu'à vos enfants. Il n'a fait que du bien, et mille personnes lui doivent autant de reconnaissance que vous et moi. Il doit être heureux, car les cœurs sont à lui. Ainsi il est toujours à la première place. »

Je me mets aux pieds de Mme Barmécide. Que pourrai-je leur présenter pour les amuser? On est philosophe à la campagne; on n'a pas le temps de l'être ailleurs.

Si, dans ces lettres de l'*alphabet*[1], il y en a deux ou trois qui vous plaisent, tant mieux pour la philosophie.

### 8292. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

25 mai.

Madame, j'ai actuellement dans mon ermitage un de vos sujets de votre royaume de Cazan : c'est M. Polianski. Je n'ai jamais vu tant de politesse, de circonspection, et de reconnaissance pour les bontés de Votre Majesté impériale : on dit qu'Attila était originaire de Cazan ; si la chose est vraie, il se peut fort bien que le fléau de Dieu ait été un aimable homme ; je n'en doute pas même, puisque Honoria, la sœur d'un sot empereur, Valentinien III, devint amoureuse de lui, et voulut à toute force l'épouser.

La cour du roi d'Espagne admire la générosité de M. le comte Alexis Orlof, et la reconnaissance du bacha. Pour la cour de Versailles, elle n'est occupée que des tracasseries des cours de justice[2].

Pendant que ces pauvretés welches amusent sérieusement l'oisiveté de toute la France, peut-être dans ce moment votre flotte détruit celle des Turcs, peut-être vos troupes ont-elles passé le Danube.

On dit cependant que Votre Majesté impériale, à qui le Turc a déjà rendu M. Obreskoff[3], est en train d'écouter des propositions de paix ; pour moi, je crois qu'elle n'est en train que de vaincre.

Je me mets à ses pieds avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance.

*Le vieil Ermite de Ferney.*

1. Les *Questions sur l'Encyclopédie*.
2. Les affaires des parlements.
3. Ministre de Russie auprès de la Porte, et qui avait été enfermé aux Sept-Tours en 1768; voyez tome XXVIII, page 365.

### 8293. — A M. LE MARQUIS D'OSSUN [1].

31 mai 1771, à Ferney.

Monsieur, je suis toujours beaucoup plus près d'aller trouver la colonie d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui sont dans le ciel, où je prétends bien aller aussi, que de faire fleurir dans mes déserts ma colonie d'horlogers, établie sous les auspices de M. le duc de Choiseul. Je ne vois depuis cinq mois que du découragement. Il suffit d'un seul homme pour faire le bien, et de son absence pour produire le mal.

Je n'ai plus les mêmes facilités que j'avais pour profiter de vos bontés. Ma colonie dit qu'elle a envoyé, il y a près de quatre mois, à M. Camps, sous l'enveloppe de Votre Excellence, une petite pacotille de montres. Je n'en ai eu aucune nouvelle depuis, et j'ai été si malade que je me suis résigné à la Providence, qui abandonne net ma colonie.

Rien n'est plus commun en France que des établissements utiles qui périssent faute de protection. Les tracasseries parlementaires se sont emparées de toute l'attention. On n'a pas même songé à la famine qui désole encore plusieurs provinces. J'aurais voulu que ma santé m'eût permis d'aller à Chanteloup pour goûter la consolation de voir mon protecteur ; mais je ne suis pas en état de faire un voyage.

Cependant aucun des entrepreneurs n'a abandonné la colonie ; ils sont entre la crainte et l'espérance. J'entends dire que M. le comte d'Aranda a fait des établissements en Castille qui réussissent mieux ; mais aussi il est M. le comte d'Aranda.

Je remercie bien sensiblement Votre Excellence de toutes ses bontés. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

### 8294. — DE CATHERINE II [2],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

20-31 mai 1771.

Monsieur, les puissances du Nord vous ont sans doute beaucoup d'obligations pour les belles épîtres [3] que vous leur avez adressées; je trouve la

1. Éditeurs, Bavoux et François.
2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances.* etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 96.
3. *Épître au roi de Danemark,* tome X, page 421 ; *Épître au roi de Suède, ibid.,* 438; *Epître à l'impératrice de Russie, ibid.,* 435.

mienne admirable; chacun de mes jeunes confrères en dira, j'en suis sûre, autant de la sienne. Je suis très-fâchée de ne pouvoir vous donner en revanche que de la mauvaise prose. Je n'ai su faire, de ma vie, ni vers ni musique, mais je ne suis point privée du sentiment qui fait admirer les productions du génie.

La description que vous faites [1] du premier peuple de l'univers ne donnera de l'envie à aucun autre sur l'état présent des Welches. Les Français crient beaucoup présentement, sans, ce me semble, trop savoir pourquoi : à moins que ce ne soit par mode; celle-là, dit-on, quelquefois à Paris tient lieu de raison. Ils veulent un parlement de Paris : ils en ont un; la cour a exilé les membres qui composaient l'ancien; personne ne dispute au roi le pouvoir d'exiler ceux qui ont encouru sa disgrâce.

Ces membres, il faut l'avouer, étaient devenus tracassiers au suprême degré, et rendaient l'État anarchique. Il paraît que tout le bruit qu'on fait ne peut mener à rien, et qu'il y a beaucoup plus de belles paroles que de principes fondés sur des autorités dans tous les écrits qu'on publie du parti opposé à la cour. Il est vrai aussi qu'il est difficile de juger de l'état des choses à la distance dont je les vois.

Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond sur les canons du sieur Tott, puisqu'ils ont enfin relâché mon résident, lequel, si l'on en peut croire les discours du ministre de la Porte, doit se trouver à l'heure qu'il est sur le territoire autrichien.

Je ne sais pas s'il y a un exemple dans l'histoire que les Turcs aient relâché, au milieu de la guerre, le ministre d'une puissance qu'ils avaient offensée par une telle enfreinte du droit des gens. On dirait que le comte Roumiantsof et le comte Orlof leur ont un peu appris à vivre.

Voilà un pas pour la paix, mais elle n'en est pas faite pour cela. L'ouverture de la campagne nous a été très-favorable, comme on vous l'a dit, monsieur. Le général-major Weissmann a passé le Danube à deux reprises, la première avec sept cents et la seconde avec deux mille hommes. Il a défait un corps de six mille Turcs, s'est emparé d'Issaktchi, où il a brûlé les magasins ennemis, le pont que les musulmans commençaient à construire, et les galères, frégates, et bateaux qu'il n'a pas emmenés avec lui; il a fait un grand butin et beaucoup de prisonniers, et puis il est revenu sur cette rive-ci sans que personne ne l'en empêchât, quoique le vizir, avec soixante mille hommes, se trouve à Babadag, qui n'est qu'à six heures de chemin d'Issaktchi.

Si la paix ne se fait point cet été, vous pourrez commander votre litière, monsieur. N'oubliez point d'y faire placer une montre de votre fabrique, que nous placerons ensuite à Sainte-Sophie, où elle fournira aux antiquaires futurs le sujet de quelques dissertations savantes. Je ne doute point de la bonté de l'ouvrage des montres que vous m'envoyez; vous me feriez plaisir en me disant à qui elles sont adressées.

Soyez assuré des sentiments que vous me connaissez, et portez-vous

1. Dans l'*Épître au roi de Danemark*.

bien, du moins jusqu'au temps où vos ouailles commenceront leurs prières pour vous, car dès alors il n'est plus douteux que leurs prières, si longtemps rejetées, ne soient exaucées à votre égard, et vous redeviendrez frais comme une rose.

### 8295. — A M. L'ABBÉ ARNAUD.

A Ferney, 1er juin.

Il y avait longtemps, monsieur, que nous étions confrères. Nous avions souvent pensé de même dans la *Gazette étrangère*[1], et je pense absolument comme vous sur tout ce que vous dites des langues dans votre discours[2] aussi utile que sage et éloquent.

Il est très-vrai que notre langue s'est formée très-tard, et que cet édifice n'est bâti qu'avec des débris. Voilà pourquoi Racine et Boileau, qui ont fait un palais régulier, sont des hommes admirables : aussi on fait à présent en Angleterre une nouvelle édition magnifique de Boileau, et on n'en fera jamais de Bourdaloue ni de Massillon. Soyez très-sûr que si on parle aujourd'hui français à Moscou et à Copenhague, ce n'est pas à Pascal même qu'on en a l'obligation.

Notre droguet ne vaut pas le velours d'Athènes, mais on l'a si bien brodé qu'il est à la mode dans toute l'Europe. Vous savez que tous les gens de lettres apprennent aujourd'hui l'anglais, langue plus irrégulière que la nôtre, beaucoup plus dure et plus difficile à prononcer ; et ce n'est que depuis Pope qu'on apprend l'anglais.

Dieu me garde de n'être que le cousin du meilleur de mes frères, dont j'ambitionne l'estime et l'amitié plus que le titre de cousin du roi ! Je vous donnerai du respect dans cette première lettre ; mais si les maux qui m'accablent me permettent encore de vous écrire, je bannirai les cérémonies, qui ne conviennent pas aux philosophes.

### 8296. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

1er juin.

Vous avez brûlé, madame, tout ce qu'on a écrit sur les parlements. Eh bien ! brûlez donc encore cette troisième édition d'un

1. C'est-à-dire la *Gazette littéraire*, à laquelle Voltaire donna des articles; voyez tome XXV, page 151.
2. Pour sa réception à l'Académie française le 13 mai.

écrit composé à Lyon; mais ne brûlez pas la page 7, qui contient les justes éloges du mari de votre grand'maman [1]. Vous devriez bien, si vous avez de l'amitié pour moi, envoyer cette page 7 à Mme Barmécide.

Je vous répète que je ne serai jamais ingrat, mais que je n'oublierai jamais le chevalier de La Barre et mon ami, le fils du président d'Étallonde, qui fut condamné au supplice des parricides pour une très-légère faute de jeunesse. Il se déroba par la fuite à cette boucherie de cannibales ; je le recommandai au roi de Prusse, qui lui a donné, en dernier lieu, une compagnie de cavalerie.

A peine se souvient-on dans Paris de cette horreur abominable. La légèreté française danse sur le tombeau des malheureux. Pour moi, je n'ai jamais mis ma légèreté à oublier ce qui fait frémir la nature. Je déteste les barbares, et j'aime mes bienfaiteurs.

Vous aimez les Anglais; n'ayez donc point d'indifférence pour un homme qui est tout aussi Anglais qu'eux. Songez d'ailleurs que je vis dans un désert où je veux mourir, à moins que je n'aille mourir en Suisse. Songez que je ne dis jamais que ce que je pense, et qu'il y a soixante ans que je fais ce métier. Songez qu'ayant fondé une colonie dans ma Sibérie, je dois approuver infiniment la grâce que fait le roi à tous les seigneurs des terres de payer les frais de leurs justices.

Je sais bien, encore une fois, qu'à Paris on ne fait pas la moindre attention à ce qui peut faire le bonheur des provinces; je sais qu'on ne s'occupe que de souper, et de dire son avis au hasard sur les nouvelles du jour. Il faut d'autres occupations à un homme moitié cultivateur et moitié philosophe. Je me suis ruiné à faire du bien, je ne demande aucune grâce à personne, et je ne veux rien de personne. Si jamais je vais à Paris pour une opération qu'on dit qu'il faut faire à mes yeux, et qui ne réussira pas, ce sera beaucoup plus pour avoir la consolation de m'entretenir avec vous que pour recouvrer la vue et pour prolonger ma vie.

Un hasard assez heureux m'amena en France il y a près de vingt ans. Je ne devrais pas y être, parce que je ne pense pas à la française ; mais quand je serais autre, comptez, madame, que je vous serai attaché jusqu'à mon dernier moment, avec des sentiments aussi inaltérables que ma façon de penser.

1. Voyez tome XXVIII, page 416, *les Peuples aux parlements*.

8297. — A M. FABRY.

2 juin.

Monsieur, notre fontaine, le village et moi, nous vous avons beaucoup d'obligation. J'allai ces jours passés me promener en robe de chambre à Versoy. Je vis les vignes qui repoussaient, et qui disaient que ce n'était pas la peine de les avoir arrachées.

Je vis la frégate royale, que je n'avais jamais vue ; elle est réellement aussi belle qu'elle sera inutile. Je souhaite au pays de belles et promptes moissons, avec la fin de toutes les peines que cette malheureuse année vous donne. Il est difficile de faire le bien, et cela n'est pas plus aisé à Ferney qu'ailleurs.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

8298. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 3 juin.

La lettre de mon héros m'a donné un tremblement de nerfs qui m'aurait rendu paralytique si je n'avais pas, le moment d'après, reçu une lettre de monsieur le chancelier, qui a remis mes nerfs à leur ton, et rétabli l'équilibre des liqueurs. Il est très-content ; il a seulement changé deux mots, et fait réimprimer la chose[1]. On en a fait quatre éditions dans les provinces. C'est la voix de Jean prêchant dans le désert, et que les échos répètent.

Mon héros sait que quand César releva les statues de Pompée, on lui dit : Tu assures les tiennes. Ainsi mon héros, dans son cœur, trouvera très-bon qu'on montre de la reconnaissance pour un homme qu'on appelle en France disgracié, et qu'on relève ses statues, pourvu qu'elles n'écrasent personne.

J'avoue que je suis une espèce de don Quichotte qui se fait des passions pour s'exercer. J'ai pris parti pour Catherine II, l'étoile du Nord, contre Moustapha, le cochon du croissant. J'ai pris parti contre nosseigneurs, sans aucun motif que mon équité et ma juste haine envers les assassins du chevalier de La Barre et du jeune d'Étallonde, mon ami, sans imaginer seulement qu'il y eût un homme qui dût m'en savoir gré.

1. L'opuscule intitulé *les Peuples aux parlements ;* voyez tome XXVIII, page 413.

J'ai, dans toutes mes passions, détesté le vice de l'ingratitude; et si j'avais obligation au diable, je dirais du bien de ses cornes.

Comme je n'ai pas longtemps à ramper sur ce globe, je me suis mis à être plus naïf que jamais : je n'ai écouté que mon cœur, et, si on trouvait mauvais que je suivisse ses leçons, j'irais mourir à Astracan plutôt que de me gêner, dans mes derniers jours, chez les Welches. J'aime passionnément à dire des vérités que d'autres n'osent pas dire, et à remplir des devoirs que d'autres n'osent pas remplir. Mon âme s'est fortifiée à mesure que mon pauvre corps s'est affaibli.

Heureusement mon caractère a plu à l'homme auquel il aurait pu déplaire. Je me flatte qu'il ne vous rebute pas, et c'est ce que j'ai ambitionné le plus.

Je sens vivement vos bontés. Je ne désespère pas de faire un jour, si je vis, un petit tour très-incognito à Paris ou à Bordeaux, pour vous faire ma cour, vous jurer que je meurs en vous aimant, et m'enfuir au plus vite; mais je crois qu'il faut attendre que j'aie quatre-vingts ans sonnés. Je n'en ai que soixante-dix-huit, je suis encore trop jeune.

J'ai d'ailleurs fondé une colonie que l'homme à qui je dois tout[1] faisait fleurir, et qui me ruine à présent en exigeant ma présence.

Ce que vous daignez me dire sur ma santé et Tronchin me fait cent fois plus de plaisir que votre vespérie ne m'alarme : aussi vous suis-je plus attaché que jamais avec le plus tendre et le plus profond respect, et le plus éloigné de l'ingratitude.

8299. — A M. DE MARCY DE CERNAY-LA-VILLE[2].

A Ferney, 3 juin.

Monsieur, en qualité d'homme, de citoyen, et du plus proche voisin de vingt mille Francs-Comtois qui attendent leur existence de vos bontés, je prends la liberté de vous conjurer de rapporter cette affaire, qui est digne d'occuper un esprit tel que le vôtre. Vous rendrez aux meilleurs sujets du roi la liberté qu'ils ont perdue par des fraudes avérées, et par une usurpation la plus tyrannique.

Je me joins déjà à ces vingt mille hommes pour vous remercier.

1. Le duc de Choiseul.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse reconnaissance, monsieur, votre, etc.

### 8300. — A M. HENNIN.

Juin.

C'est aujourd'hui lundi[1] que M. Hennin doit avoir M. le duc d'Aiguillon pour son ministre.

Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

### 8301. — DE CATHERINE II[2], IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

24 mai-4 juin 1771.

Monsieur, si vous vous faites porter en litière à Taganrog, comme votre lettre du 6 mai me l'annonce, vous ne pourrez éviter Pétersbourg. Je ne sais si l'air de ma cour vous conviendrait, ni si huit mois d'hiver vous rendraient plus sain. Il est vrai que si vous aimez à être au lit, le froid vous en fournira un prétexte spécieux, mais pour sûr vous ne seriez point gêné; j'ose dire qu'il n'y a guère d'endroits où l'on l'est moins. A l'égard des billets de confession, nous en ignorons jusqu'au nom. Nous compterions pour un ennui de parler des disputes rebattues, sur lesquelles on prescrit le silence par édit dans d'autres pays. Nous laissons croire à chacun tout ce qu'il lui plaît. Tous les Chinois de bonne compagnie planteraient là le roi de la Chine et ses vers pour se rendre à Nipchou, si vous y veniez; et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre siècle.

Le croiriez-vous? Mes voisins orientaux, tels que vous les décrivez, sont les meilleurs des voisins possibles; je l'ai toujours dit, et la guerre présente m'a confirmée dans cette opinion.

J'attends, avec l'impatience que je n'ai que pour vos ouvrages, les quatrième et cinquième tomes des *Questions sur l'Encyclopédie*. Je vous en remercie d'avance. Continuez, je vous prie, à m'envoyer vos excellentes productions, et battons Moustapha. Les croquignoles que vous lui donnez[3] devraient le rendre plus avisé; il en est temps.

Je vous ai mandé dans ma précédente[4] qu'il y a apparence que mon

1. Puisque cette lettre est du lundi, sa date est du 3 juin; mais la nomination du duc d'Aiguillon au ministère des affaires étrangères est du mercredi 6 juin 1771. Emmanuel-Armand Vignerod-Duplessis-Richelieu, duc d'Aiguillon, né en 1720, mort en 1788, est celui dont Voltaire a parlé tome XV, page 370; et XXVIII, 382.

2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 100.

3. Lettre 8277.

4. Lettre 8294.

résident est relâché. Les princes et les républiques chrétiennes sont eux-mêmes la cause des affronts que leurs ambassadeurs essuient à Constantinople; ils en font trop accroire à ces barbus : se montrer ou intrigants ou rampants n'est pas le moyen de se faire estimer. Le roi Guillaume d'Angleterre disait qu'il n'y a pas de point d'honneur à garder avec les Turcs. Voilà la règle à peu près que toute l'Europe a suivie, et c'est aussi ce qui a gâté ces barbares. Les Italiens ont traité leurs prisonniers de guerre infidèles avec rudesse, mais ils ont donné l'exemple de la souplesse vis-à-vis de la Porte.

Les nouvelles d'Ali-bey portent qu'il fait des progrès en Syrie, qui alarment d'autant plus le sultan qu'il n'a que peu de troupes à lui opposer.

Si le chevalier de Boufflers, qui est allé faire le chevalier errant incognito parmi les prétendus confédérés, enlève vos montres de Ferney, j'espère que vous aurez assez de crédit sur lui pour vous les faire rendre. Soyez assuré que ce sera avec bien du plaisir que je me prêterai à encourager vos fabricants et leur fabrique. Je crois qu'il ne serait point impossible de faire passer de leurs ouvrages à la Chine; mais il faudrait pour cela quelque marchand instruit qui sût les allures du commerce de Kiachta; c'est la place frontière de la Russie où ce commerce se fait. Il y a cinq ans à peu près qu'à Moscou et à Tobolsk il s'est établi quelques faiseurs de montres dans l'intention d'en envoyer à la Chine; cependant, je crois qu'ils se sont bornés jusqu'ici au débit intérieur de cet empire-ci. Le transport de Moscou jusqu'à Selenguinsk se fait par eau, et les frais du transport sont très-modiques. Je fais revoir le tarif de la douane du commerce de la Chine, dans l'intention de l'alléger pour favoriser l'exportation et l'importation. Les prix que vous marquez sont si modiques que ces ouvrages, fabriqués chez vous, ne peuvent qu'avoir un grand débit.

Je connais le manifeste in-4° dont vous me parlez[1]. Le duc de Choiseul, qui n'était pas prévenu en notre faveur, l'avait fait supprimer à cause de son absurdité et des calomnies ridicules qu'il contenait : par là vous pouvez juger du mérite de la pièce. Les cruautés qu'on y reproche à mes troupes sont des mensonges pitoyables. C'est aux Turcs auxquels il faut demander des nouvelles de l'humanité des troupes russes pendant cette guerre. La populace de Constantinople même, et tout l'empire turc ne fait qu'en parler avec étonnement; cette conduite a fait une si grande impression sur ce peuple qu'il attribue toutes nos victoires à la bénédiction du ciel, obtenue par l'humanité avec laquelle on en a usé vis-à-vis d'eux en toute occasion.

D'ailleurs ce n'est pas aux brigands de Pologne à parler d'humanité : ce sont eux qui ont fait des férocités épouvantables envers tous ceux qui ne se joignaient pas à leur clique pour brûler et piller leur propre pays.

Vous voudrez bien, monsieur, que je vous remercie particulièrement pour le ton d'amitié et d'intérêt qui règne en général dans cette dernière lettre. J'en suis bien reconnaissante et véritablement touchée. Continuez

1. Lettre 8277.

moi votre amitié, et soyez assuré de la mienne, qui vous est sincèrement acquise.

8302. — A M. ÉLIE DE BEAUMONT.

A Ferney, 7 juin.

Je ne sais, mon cher Cicéron, si vous êtes à Rome ou à Tusculum. Il y a des gens qui prétendent que vous êtes à la cour, et que vous avez une charge auprès de M. le comte de Provence[1]. Je vous aimerais mieux dans votre royaume de Canon, dont vous ferez sûrement un lieu d'abondance, de délices et d'étude.

Je conseille à mon petit-neveu d'Hornoy d'en faire autant chez lui. Quand on a bien cherché, le bonheur, on ne le trouve jamais que dans sa propre maison. Je n'ai jamais imaginé qu'il pût être dans la grand'chambre ou dans la grand'salle. Voilà mon autre neveu, le gros abbé, doyen des clercs[2]; il ne s'y attendait pas il y a six mois. J'aime mieux tout simplement l'ancienne méthode des jurés, qui s'est conservée en Angleterre. Ces jurés n'auraient jamais fait rouer Calas, et conclu, comme Riquet[3], à faire brûler sa respectable femme ; ils n'auraient pas fait rouer Martin, sur le plus ridicule des indices; le chevalier de La Barre, âgé de dix-neuf ans, et le fils du président d'Étallonde, âgé de dix-sept, n'auraient point eu la langue arrachée par un arrêt, le poing coupé, le corps jeté dans les flammes, pour n'avoir point fait la révérence à une procession de capucins, et pour avoir chanté une mauvaise chanson de grenadiers. Ils n'auraient point traîné à Tyburn un brave général d'armée[4], quoique très-brutal, avec un bâillon dans la bouche, et n'auraient point prétendu extorquer à sa famille quatre cent mille francs d'amende, à quoi son bien était fort loin de monter. Je m'étonne seulement qu'on ne lui fit pas subir, à Paris, la question ordinaire et extraordinaire, pour savoir au juste à quelle minute les Anglais nous avaient chassés de toute l'Inde, où tant de gens s'étaient conduits en fous, et tant d'autres en fripons.

Mon ami, quand des juges n'ont que l'ambition et l'orgueil dans la tête, ils n'ont jamais l'équité et l'humanité dans le cœur. Il y a eu dans l'ancien parlement de Paris de belles âmes, des hommes très-respectables, pour qui j'ai de la vénération; mais

1. Roi, sous le nom de Louis XVIII, de 1814 à 1825.
2. Mignot.
3. Procureur général du parlement de Toulouse.
4. Lally; voyez tome XV, pages 359-367.

il y a eu des bourreaux insolents. Je n'ai qu'un jour à vivre, et je le passe à dire ce que je pense. Je persiste à croire que l'établissement des six conseils souverains est le salut de la France. Je n'aime le pouvoir arbitraire nulle part, et surtout je le hais dans des juges.

Il faut que le nouveau parlement de Paris prenne bien garde à ce qu'il fera sur l'affaire des Perra de Lyon. Je pense que la Lerouge[1] a été noyée; que c'est son corps qu'on a trouvé dans le Rhône. M. Loyseau ne s'éloigne pas de cet avis, et je crois avec lui que la Lerouge, en cherchant son chat, ou en étant poursuivie dans cette allée sombre par quelque effronté, tomba dans les privés que l'on curait alors, et qui étaient ouverts malgré les règlements de police. Ceux qui laissèrent ces lieux ouverts, étant en contravention, prirent peut-être le parti d'aller jeter le corps dans le Rhône; ce qui est assez commun à Lyon.

Tout le reste de l'accusation contre les Perra et contre les autres accusés me paraît le comble de l'absurdité et de l'horreur. Je trouve d'ailleurs qu'il est contre toute raison, contre toute législation, contre toute humanité, de recommencer un procès criminel contre six personnes déclarées innocentes par trente juges qui les ont examinées pendant neuf mois, et qui ne sont pas des imbéciles.

Il y a deux choses bien réformables en France, notre code criminel et le fatras de nos différentes coutumes.

Que voulez-vous? nous avons été barbares dans tous les arts, jusqu'au temps qui touchait au beau siècle de Louis XIV. Nous le sommes encore en jurisprudence; et une preuve indubitable, c'est la multiplicité de nos commentaires. Si quelqu'un veut se donner la peine de nous refondre, ce sera un Prométhée qui nous apportera le feu céleste.

Pour moi, je ne me mêle que de ma petite colonie, qui m'a ruiné dans mon désert. M. le duc et Mme la duchesse de Choiseul la soutenaient par leurs bontés généreuses. Elle est actuellement sur le penchant de sa ruine. J'ai perdu mes protecteurs, j'ai perdu la plus grande partie de mon bien; je vais bientôt perdre la vie, ce qui arrive à tout le monde; mais ce sera en étant fidèle à la vérité et à l'amitié.

Mille respects à Mme de Canon[2].

1. Voyez tome XVIII, page 276; et ci-après, lettre 8451.
2. Élie de Beaumont était seigneur de la terre de Canon, près Vire.

## 8303. — A MADAME ***.

A Ferney, ce 12 juin.

Mes yeux ont bien de l'obligation aux vôtres : vous avez senti tout ce qu'ils perdaient quand vous daignâtes passer chez ce pauvre aveugle. Si vous aviez aussi quelque recette pour les oreilles, vous l'auriez très-bien placée. Le plaisir de vous entendre vaut celui de vous voir ; mais à mon âge il n'y a plus de plaisirs : je suis comme ce pauvre homme qui disait à Mme la duchesse de Longueville qu'il avait perdu les joies de ce monde ; il ne me reste de moyen, pour revenir au monde, que de venir vous faire ma cour, madame, et à monsieur votre frère ; je crois que je serais à Parme, sans l'Inquisition, dont l'ombre me fait toujours peur.

J'ai l'honneur d'être sur le mont Jura, comme je le serais sur le Pô, avec bien du respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

## 8304. — A M. D'ALEMBERT.

14 juin.

Je ne sais plus, mon très-cher philosophe, comment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces *Questions*. Le paquet est tout prêt depuis près d'un mois ; mais plus d'une route qui m'était ouverte auparavant m'est aujourd'hui bouchée.

Je persiste toujours dans ma bonne volonté pour les assassins de Calas et du chevalier de La Barre. Quelque chose qu'il arrive, je ne crois pas qu'on voie de pareils cannibales dans la nature, sans quoi j'irais mourir auprès d'Azof, qu'on dit être un pays fort chaud, et où l'on m'assure qu'on est à l'abri du vent du nord, que je hais presque autant que les assassins en robe.

Vous ne connaissiez pas, sans doute, la comédie de *l'Homme dangereux*[1], lorsque, sur son titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez sollicité vivement sa représentation ; c'était le plus sûr moyen de dégoûter l'auteur du

1. Palissot avait fait imprimer, sous le titre de *l'Homme dangereux*, 1771, in-8°, la comédie qu'on avait défendue sous le titre de *le Satirique*; voyez pages 119 et 151. Il la fit imprimer sous ce titre en 1782.

théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève[1] avec vos louanges, celles de Vernet, et même les miennes, se vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents personnes d'outragées; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il est singulier que cet ouvrage soit permis, et que l'*Encyclopédie* soit défendue.

Si vous voyez M. de Schomberg, je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché, à lui et à ses anciens amis. Mais, pour mes assassins, je leur soutiendrai toujours qu'ils ont tort; et je crois que, dans le fond de son cœur, il sera de mon avis.

J'ai pensé mourir hier : c'est un état qui n'est pas si désagréable qu'on le croit; je souffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami; la vie est horrible sans la santé; mais lorsqu'à la maladie il se joint une petite pointe de persécution, cet état n'est point plaisant.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de Condorcet. Soyez sûr que, tant que je vivrai, ma faculté de penser et de sentir, mon entéléchie sera entièrement à vous.

## 8305. — A M. L'ABBÉ DE CRILLON[2].

14 juin.

« Il est honteux à l'homme de mettre l'humanité au nombre des vertus; elle est moins son attribut que son essence; être homme et ne pas être humain, c'est exister contre les lois de la nature.

« Marc-Aurèle, Titus, ces hommes plus grands que les dieux qu'ils adoraient, faisaient les délices du monde. »

Voilà des traits, monsieur, qui font voir que vous pensez avec la même grandeur d'âme que le brave Crillon combattait. Je vous ai une double obligation d'avoir fait cet ouvrage, et de m'avoir honoré d'un exemplaire.

Si vous aviez suivi la profession des armes, vous seriez un guerrier très-généreux. Vous avez suivi celle du sacerdoce, vous

1. Palissot avait, en 1763, fait imprimer à Genève une édition de ses *OEuvres* en trois volumes petit in-12.

2. Athanase Berton de Crillon, né à Avignon en 1726, mort le 26 juin 1789, avait envoyé à Voltaire son ouvrage *De l'Homme moral*, 1771, in-8°. Ce sont les deux premiers alinéas du chapitre III, page 22, qui forment les deux alinéas guillemetés de la lettre de Voltaire.

êtes compatissant, indulgent et tolérant. Vous regardez Dieu comme le père de tous les hommes; il y a plus de soixante ans que j'ai la même foi que vous, mais je ne l'ai jamais trouvée si bien expliquée que dans votre ouvrage.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime la plus respectueuse et avec bien de la reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

### 8306. — A M. THOMAS.

A Ferney, 14 juin.

Je vous aime, monsieur, de tout mon cœur, non-seulement parce que vous faites de très-beaux vers, mais parce que vous soutenez noblement l'honneur et la liberté des lettres.

L'article *Épopée*[1] vous sera assurément très-utile; vous l'aurez dans quatre mois, si la chambre syndicale est aussi exacte cette fois-ci qu'elle l'a été l'autre; mais souvenez-vous bien que cet article *Épopée* n'est que dans votre génie. L'auteur de cet article s'est bien donné de garde de hasarder aucun précepte; il ne connaît que les exemples. Il a traduit quelques morceaux des poëtes étrangers, et s'en est tenu là, comme de raison, laissant à tout lecteur la liberté de conscience qu'il demande pour lui-même.

Vous avez très-bien fait de choisir un héros[2] arrivé de la mer Glaciale. Nous n'en avons guère sur les bateaux de la Seine et de la Loire. Il est vrai que votre héros avait deux natures, il était moitié loup-cervier et moitié homme; mais c'est l'homme que vous chantez.

Savez-vous ce qui s'est passé, il y a un an, sur son tombeau? L'impératrice de Russie y fit chanter un *Te Deum* en grec, pour la victoire navale dans laquelle toute la flotte turque avait été détruite. Un archimandrite, nommé Platon, aussi éloquent que celui d'Athènes, remercia Pierre le Grand de cette victoire, et fit souvenir la Russie qu'avant lui on ne connaissait pas le nom de flotte dans la langue de ses vastes États. Cela vaut bien, monsieur, nos sermons de Saint-Roch et de Saint-Eustache, et même nos itératives remontrances, qui font tant de bruit chez les Welches.

1. Tome XVIII, page 564.
2. Pierre le Grand; voyez tome XLIV, page 69.

Soyez sûr, monsieur, que personne ne rend plus de justice que moi à votre génie et à vos sentiments, et que j'aime votre façon de penser autant que je hais la bassesse et la charlatanerie.

8307. — A M. LEKAIN.

15 juin.

Pressez-vous, mon cher ami, car je suis bien loin d'avoir une démonstration que vous me trouviez en vie au mois de septembre; mais Mme Denis vous fera les honneurs de la maison.

Dites, je vous en prie, les choses les plus tendres à M. et à Mme d'Argental, si vous avez le bonheur de les voir.

8308. — A MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT [1].

A Ferney, 15 juin.

Madame, un vieillard aveugle et mourant a été instruit, par les yeux d'autrui, que votre cachet était à une lettre du 4 juin, non signée de vous. Le vieillard est fort éloigné d'oser se mêler des querelles de nations : vous lui avez rendu la vôtre [2] trop respectable; elle a sauvé Vienne du joug des Ottomans, et peut-être un jour contribuera-t-elle à chasser de l'Europe ces usurpateurs barbares. Il y a longtemps qu'on en serait délivré si les princes chrétiens avaient pu préférer l'honneur et le salut public à ce qu'ils ont cru leur intérêt : les personnes de votre sexe et de votre naissance, qui triomphent aujourd'hui par terre et par mer de ces déprédateurs du genre humain, me paraissent sûres, du moins par ce côté, et dignes de votre estime.

Il n'appartient pas à un vieillard, obscur et mort au monde, de porter ses vues plus loin. Il se souvient avec reconnaissance de vos anciennes bontés, et vous est attaché, madame, avec beaucoup de respect.

8309. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT [3].

Paris, 15 juin 1771.

Je ne vous écris plus si exactement; voici pourquoi : tant que j'étais avec mes parents, mon commerce devait vous être agréable; à présent, que

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. La Pologne.
3. *Correspondance complète*, édition de Lescure, 1865.

puis-je vous dire qui vous intéresse? Je ne suis au fait de rien, je ne m'intéresse à rien; je n'apprends les nouvelles que par les gazettes. Je reçois des lettres de Chanteloup; voilà ma seule correspondance; et comme on sait que je conserve vos lettres, on m'envoie toutes celles qu'on reçoit de vous.

L'on me charge de vous dire qu'on est très-content de votre reconnaissance, qu'on n'a nulle raison d'en douter, et que si on ne vous le dit pas soi-même, c'est qu'on s'est interdit d'écrire à personne. Ce n'est point une fausse défaite, c'est la pure vérité. On s'y porte fort bien; on n'a de chagrins que ceux qui viennent de l'attachement et de l'amitié; mais c'est beaucoup trop, j'en conviens; je l'éprouve par moi-même.

Je n'ai point envoyé la septième page dont vous me parlez; toutes ces sortes d'écrits sont entre leurs mains; mais j'ai recommandé d'y faire attention.

Vous me donnez une lueur d'espérance de vous revoir, je voudrais bien qu'elle se réalisât. Indépendamment du plaisir que j'aurais de vous embrasser et de vous entretenir, je serais bien aise de savoir comment vous trouvez le bel esprit aujourd'hui? Ce n'est pas le vôtre ni aucun de vos contemporains, c'est un genre tout neuf, et qui me renvoie à ne lire que le *Siècle de Louis XIV*, et à ce qu'on a écrit il y a quarante ou cinquante ans. J'en excepte le dernier ouvrage de M. Gaillard, qui m'a fait beaucoup de plaisir. Mon pauvre Formont appelait ce siècle-ci: pédant et frivole; j'y ajouterais: froid, sec et ennuyeux. Vous me trouveriez digne d'y tenir ma place si je vous écrivais plus longtemps. Ainsi donc, adieu, mon cher Voltaire; je vous aime et je vous aimerai toujours.

## 8310. — A M. ALLAMAND[1],

MINISTRE A CORZIER, PAYS DE VAUD, EN SUISSE,

PRÉSENTEMENT PROFESSEUR A LAUZANNE.

A Ferney, le 17 juin.

Une partie de ce que je désirais, monsieur, est arrivée; je ne voulais que la tolérance; et, pour y parvenir, il fallait mettre dans tout leur ridicule les choses pour lesquelles on ne se tolérait pas.

Je vous assure que, le 30 de mai dernier, Calvin et le jésuite Garasse auraient été bien étonnés s'il avaient vu une centaine de vos huguenots dans mon village, devenu un lieu de plaisance, faire les honneurs de ce que nous appelons la *fête de Dieu*, élever deux beaux reposoirs, et leurs femmes assister à notre grand'-

1. Allamand est auteur de *l'Anti-Bernier* (voyez la note, tome XXVIII, page 73) et des *Pensées antiphilosophiques*, 1751, in-12.

messe pour leur plaisir. Le curé les remercia à son prône, et fit leur éloge.

Voilà ce que n'auraient fait ni le cardinal de Lorraine, ni le cardinal de Guise.

Il est vrai que je ne suis pas encore parvenu à faire distribuer aux pauvres les trésors de Notre-Dame de Lorette, pour avoir du pain; mais ce temps viendra. On s'apercevra que tant de pierreries sont fort inutiles à une vieille statue de bois pourri: *Dic lapidibus istis ut panes fiant*[1].

Il ne faut plus compter sur la prétendue ville de la Tolérance qu'on voulait bâtir à Versoy. Elle n'existera qu'avec la ville de la Diète européanne, dont l'abbé de Saint-Pierre a donné le plan; mais du moins il y a un village de libre en France, et c'est le mien. Quand je ne serais parvenu qu'à voir rassemblés chez moi, comme des frères, des gens qui se détestaient au nom de Dieu il y a quelques années, je me croirais trop heureux.

Vous m'écrivîtes, il y a longtemps, monsieur, que certaines brochures, dont l'Europe est inondée, ne feraient pas plus d'effet que les écrits de Tindal et de Toland; mais ces messieurs ne sont guère connus qu'en Angleterre. Les autres sont lus de toute l'Europe; et je vous réponds que, de la mer Glaciale jusqu'à Venise, il n'y a pas un homme d'État aujourd'hui qui ne pense en philosophe. Il s'est fait dans les esprits une plus grande révolution qu'au XVIe siècle. Celle de ce XVIe siècle a été turbulente, la nôtre est tranquille. Tout le monde commence à manger paisiblement son pain à l'ombre de son figuier, sans s'informer s'il y a dans le pain autre chose que du pain. Il est triste pour l'espèce humaine que, pour arriver à un but si honnête et si simple, il ait fallu percer dix-sept siècles de sottises et d'horreurs.

Adieu, monsieur; je suis bien fâché que mon domicile, qui s'embellit tous les jours, soit si loin du vôtre; je voudrais que votre Jérusalem fût à deux pas de ma Samarie. Je vous embrasse sans cérémonie du meilleur de mon cœur, avec bien de l'estime et de l'amitié.

Je suis aveugle et mourant; mais les vingt-quatre lettres de l'alphabet sont à peu près remplies.

1. On lit dans Matthieu, IV, 3 : « Dic ut lapides isti panes fiant. »

8311. — A M. LE COMTE DE SAINT-PRIEST [1].

A Ferney, 17 juin.

Monseigneur, le triste état de ma santé ne m'a pas permis de remercier plus tôt Votre Excellence au nom de ma petite colonie et au mien : elle a perdu un grand appui dans M. le duc de Choiseul; mais la protection dont vous voulez bien l'honorer lui tiendra lieu de tout.

Je crois que le sieur Pinel partira bientôt, chargé de quelques montres qu'il a commandées à ces artistes; je crois que voilà la première fois qu'un petit village de France a commercé avec la Turquie, la Russie, la Hollande et l'Espagne.

Cette entreprise singulière commence à être de quelque utilité, et mérite certainement l'attention du gouvernement, auquel d'ailleurs nous n'avons demandé aucun secours : notre colonie ne veut que la liberté de travailler, et de faire venir de l'argent en France; elle a eu jusqu'à présent toutes les facilités possibles, malgré les obstacles qu'elle a trouvés.

Si la première tentative du sieur Pinel réussit en Turquie, il y a lieu d'espérer que mon village des horloges réussira. On a bâti déjà plusieurs maisons assez grandes, de pierres de taille, qui ne sont pas communes dans nos hameaux, et qui ne sont pas même, dit-on, en trop grande quantité dans Stamboul.

Je regarde ce petit établissement comme un prodige, supposé qu'il dure : je l'ai encouragé par des dépenses immenses pour un particulier, sans y avoir d'autre intérêt que celui de faire le bien de l'État, autant qu'il est en moi. Mon âge ne me permet pas l'espérance de voir de grands progrès; mais les premiers essais sont déjà très-heureux : mes colons ont un avantage singulier, celui de travailler à bien meilleur marché qu'à Paris et à Londres, et surtout d'être d'excellents artistes; ils fournissent même en France beaucoup d'horlogers, qui mettent hardiment leurs noms aux ouvrages qui se font chez moi.

La Turquie pourra être un meilleur débouché encore que Paris, lorsque la paix sera faite : car enfin il faudra bien qu'elle se fasse.

Les princes chrétiens ne se sont jamais accordés pour renvoyer les Turcs au delà du Bosphore; et probablement ils res-

1. François-Emmanuel Guignard, comte de Saint-Priest, né à Grenoble en 1735, mort le 26 février 1821, était, en 1771, ambassadeur à Constantinople.

teront encore longtemps, malgré les armes victorieuses des Russes.

Dans ma solitude, entre les Alpes et le mont Jura, je ne puis amuser Votre Excellence par des nouvelles que vous avez sans doute de Paris. S'il y avait quelques livres nouveaux imprimés à Genève qui pussent occuper vos moments de loisir, je m'offrirais à être votre commissionnaire, et vous verriez, par mon zèle et par mon exactitude, combien vos ordres me seraient chers.

J'ai l'honneur d'être, etc.

8312. — A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

17 juin.

Madame, quoiqu'on ne m'écrive guère de Babylone, et que j'écrive encore moins, on m'a mandé que vous étiez malade : peut-être n'en est-il rien, mais, dans le doute, vous trouverez bon que je vous dise combien votre santé est précieuse à tous ceux qui ont des yeux, des oreilles, et une âme. Pour des yeux, je ne m'en pique pas ; il n'y a plus qu'un degré entre votre petite-fille et moi. Mes oreilles ne sont pas malheureusement à portée de vous entendre ; à l'égard de l'âme, c'est autre chose : je crois entendre de loin la vôtre, devant laquelle la mienne est à genoux. Il n'y a point d'âme au monde qui puisse trouver mauvais qu'il y ait des âmes sensibles, pleines de la plus respectueuse reconnaissance pour leurs bienfaiteurs.

Soit que votre santé ait été altérée, soit que, vous et le grand-père de votre petite-fille [1], vous conserviez une santé brillante, je compte ne rien faire de mal à propos, en vous disant que votre soulier [2] que je conserve me sera toujours le plus précieux de tous les bijoux ; que les capucins de mon pays, et les sœurs de la Charité, et tous les gens qui vont à présent pieds nus, vous bénissent; que les horlogers, en émaillant leurs cadrans, et en les ornant de votre nom, vous souhaitent des heures agréables ; que les neiges des Alpes et du mont Jura se fondent quand on parle de vous; que tous ceux qui ont été comblés de vos bontés ne s'entretiennent que de leur reconnaissance ; que sur les bords de l'Euphrate, comme sur ceux de l'Oronte, tous les bergers vous chantent sur leurs chalumeaux.

1. Mme du Deffant appelait Mme de Choiseul sa grand'maman.
2. Voyez tome XLVI, page 395.

Cette églogue, madame, ne pourrait déplaire qu'à ceux qui n'aiment ni Théocrite ni Virgile.

Pour moi, madame, qui les aime passionnément, je vous dirai :

> Ante leves ergo pascentur in æthere cervi,
> Quam nostro illius labatur pectore vultus.
>
> (VIRG. ecl. I, v. 60 et 64.)

Vous entendez le latin, madame ; vous savez ce que cela veut dire : *Les cerfs iront paître dans l'air avant que j'oublie son visage.* Les savants assurent que cela est fort élégant. Vous me direz, madame, que je n'ai jamais vu votre visage. Je vous demande pardon, je le connais très-bien, car j'ai, comme vous savez, votre soulier et vos lettres ; et quand on connaît le pied et le style de quelqu'un, il faudrait être bien bouché pour ne pas connaître ses traits parfaitement. Je suis désespéré de ne les pas voir face à face, mais je présume que ce bonheur n'est pas fait pour moi.

Embellissez les bords de l'Oronte, tandis que je vais me faire enterrer vers le lac Léman, en vous présentant à vous, et à tout ce qui vous environne en Syrie, mon profond respect, mon inviolable reconnaissance, mon adoration de latrie, ou du moins d'hyperdulie.

*Le vieux radoteur aveugle*, entre un lac et une montagne couverte de neige.

### 8313. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 19 juin.

Madame, sur la nouvelle d'une paix prochaine entre Votre Majesté impériale et Sa Hautesse Moustapha, j'ai renoncé à tous mes projets de guerre et de destruction, et je me suis mis à relire votre *Instruction* pour le code de vos lois. Cette lecture m'a fait encore plus d'effet que les premières. Je regarde cet écrit comme le plus beau monument du siècle. Il vous donnera plus de gloire que dix batailles sur les bords du Danube, car enfin c'est votre ouvrage : votre génie l'a conçu, votre belle main l'a écrit ; et ce n'est pas votre main qui a tué des Turcs. Je supplie Votre Majesté, si elle fait la paix, de garder Taganrog, que vous dites être un si beau climat, afin que je puisse m'y aller établir pour y achever ma vie sans voir toujours des neiges comme au

mont Jura. Pourvu qu'on soit à l'abri du vent du nord à Taganrog, je suis content.

J'apprends dans ce moment que ma colonie vient de faire partir encore une énorme caisse de montres. J'ai extrêmement grondé ces pauvres artistes; ils ont trop abusé de vos bontés ; l'émulation les a fait aller trop loin. Au lieu d'envoyer des montres pour trois ou quatre milliers de roubles tout au plus, comme je le leur avais expressément recommandé, ils en ont envoyé pour environ huit mille : cela est très-indiscret. Je ne crois pas que Votre Majesté ait intention de donner tant de montres aux Turcs, quoiqu'ils les aiment beaucoup; mais voici, madame, ce que vous pouvez faire. Il y en a de très-belles avec votre portrait, et aucune n'est chère. Vous pouvez en prendre pour trois à quatre mille roubles, qui serviront à faire vos présents, composés de montres depuis environ quinze roubles jusqu'à quarante ou cinquante ; le reste pourrait être abandonné à vos marchands, qui pourraient y trouver un très-grand profit.

Je prends la liberté surtout de vous prier, madame, de ne point faire payer sur-le-champ la somme de trente-neuf mille deux cent trente-huit livres de France à quoi se monte le total des deux envois. Vous devez d'ailleurs faire des dépenses si énormes qu'il faut absolument mettre un frein à votre générosité. Quand on ferait attendre un an mes colons pour la moitié de ce qu'ils ont fourni, je les tiendrais trop heureux, et je me chargerais bien de leur faire prendre patience.

Au reste ils m'assurent, et plusieurs connaisseurs m'ont dit, que tous ces ouvrages sont à beaucoup meilleur marché qu'à Genève, et à plus d'un grand tiers au-dessous du prix de Londres et de Paris. On dit même qu'ils seraient vendus à Pétersbourg le double de la facture qu'on trouvera dans les caisses, ce qui est aisé à faire examiner par des hommes intelligents.

Si Votre Majesté était contente de ces envois et des prix, mes fabricants disent qu'ils exécuteraient tout ce que vous leur feriez commander. Ce serait un détachement de la colonie de Saratof, établi à Ferney en attendant que je le menasse à Taganrog[1]. J'aurais mieux aimé qu'ils vous eussent envoyé quelques carillons pour Sainte-Sophie ou pour la mosquée d'Achmet; mais puisque vous n'avez pas voulu cette fois-ci vous emparer du Bosphore, le Grand Turc et son grand vizir seront trop honorés de

1. Voyez tome XLVI, page 341.

recevoir de vous des montres avec votre portrait, et d'apprendre à vous respecter toutes les heures de la journée.

Pour moi, madame, je consacre à Votre Majesté impériale toutes les heures qui me restent à vivre. Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

LE VIEUX MALADE DU MONT JURA [1].

## 8314. — A M. MARMONTEL.

21 juin.

Il y a si longtemps, mon très-cher confrère, que je vous ai envoyé trois tomes des *Questions sur l'Encyclopédie*, qu'il faut que vous ne les ayez pas reçus. J'en ai encore deux autres à mettre dans votre petite bibliothèque ; et comme il est souvent question de vous dans ces volumes[2], j'ai fort à cœur que vous les ayez ; mais je ne sais comment m'y prendre.

Je dois vous dire que vous avez dans le Nord une héroïne qui combat pour vous : c'est Mme la princesse Daschkof, assez connue par des actions qui passeront à la postérité. Voici comme elle parle de votre chère Sorbonne, dans son *Examen du Voyage de l'abbé Chappe en Sibérie*[3] : « La Sorbonne nous est connue par deux anecdotes. La première, lorsqu'en l'année 1717 elle s'illustra en présentant à Pierre le Grand les moyens de soumettre la Russie au pape ; la seconde, par sa prudente et spirituelle condamnation du *Bélisaire* de M. de Marmontel, en 1767. Vous pouvez juger, par ces deux traits, de la profonde vénération que tout homme qui a le sens commun doit avoir pour un corps aussi respectable, qui plus d'une fois a condamné le pour et le contre. »

J'ai eu deux jours cette très-étonnante princesse à Ferney ;

1. A la date du 20 juin 1771, une lettre de Fanny de Beauharnais à Voltaire est signalée dans un catalogue d'autographes :

« Elle lui témoigne sa plus vive admiration et lui mande qu'elle voit souvent Dorat, qui parle toujours de lui avec enthousiasme. Ce poëte aimable, « dont l'âme « est aussi belle que ses talents sont précieux, désirerait entrer à l'Académie. « Voici une place vacante. Si vous voulez, M. Dorat pourrait l'obtenir, et quand « tous les suffrages ne se joindraient pas au vôtre, s'il a votre voix il aura plus « que la place. »

2. Dans les quatrième et cinquième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie*, Marmontel n'est cité que deux fois, aux articles CRITIQUE (voyez tome XVIII, page 284) et ÉGLOGUE (voyez tome XVIII, page 506).

3. Voyez la note 2, page 335.

cela ne ressemble point à vos dames de Paris : j'ai cru voir Tomyris qui parle français.

Je vous prie, quand vous verrez quelque premier commis des bureaux, de lui demander pourquoi on parle notre langue à Moscou et à Yassi. Pour moi, je crois qu'on en a plus d'obligation à votre *Bélisaire* et autres ouvrages semblables, qu'à nos lettres de cachet.

Est-il vrai que nous aurons bientôt vos *Incas?* est-ce dans leur patrie qu'il faut chercher le bien-être? Je suis bien sûr que j'y trouverai le plaisir; c'est ce que je trouve rarement dans les livres qui me viennent de France : j'ai grand besoin des vôtres.

Avez-vous vu *la Dunciade* et *l'Homme dangereux*, etc., en trois volumes? Il y a bien de la différence entre chercher la plaisanterie et être plaisant.

Bonsoir, mon très-cher confrère ; souvenez-vous de moi avec ceux qui s'en souviennent, et aimez toujours un peu votre plus ancien ami. M^me^ Denis vous fait mille tendres compliments.

### 8315. — A M. L'ABBÉ MIGNOT.

A Ferney, 24 juin.

Du temps de la Fronde, mon cher ami, on criait bien autrement contre les sages attachés à la bonne cause; mais, avec le temps, la guerre de la Fronde fut regardée comme le délire le plus ridicule qui ait jamais tourné les têtes de nos Welches impétueux et frivoles.

Je ne donne pas deux années aux ennemis de la raison et de l'État pour rentrer dans leur bon sens.

Je ne donne pas six mois pour qu'on bénisse monsieur le chancelier de nous avoir délivrés de trois cents procureurs. Il y a vingt-quatre ans que le roi de Prusse en fit autant : cette opération augmenta le nombre des agriculteurs, et diminua le nombre des chenilles.

Vous avez fait une belle œuvre de surérogation, en remettant votre place de juge de la caisse d'amortissement, et je ne crois pas cette caisse bien garnie; mais enfin vous résignez quatre mille livres d'appointement : cela est d'autant plus beau que la faction ne vous en saura aucun gré. Quand les esprits sont échauffés, on aurait beau faire des miracles, les pharisiens n'en crient pas moins *Tolle*[1] ! mais cela n'a qu'un temps.

1. « Tolle ! tolle ! crucifige eum ! » (Jean, XIX, 15.)

Je vois la bataille avec tranquillité, du haut de mes montagnes de neige, et je lève mes vieilles mains au ciel pour la bonne cause. Je suis très-persuadé que monsieur le chancelier remportera une victoire complète, et qu'on aimera le vainqueur.

Je suis fâché qu'on laisse courir plusieurs brochures peu dignes de la gravité de la cause, et du respect que l'on doit au général de l'armée. J'en ai vu une qu'on appelle *le coup de peigne d'un maître perruquier*, dans laquelle on propose de faire mettre à Saint-Lazare tous les anciens conseillers du Châtelet, et de les faire fesser par les frères[1]. Cette plaisanterie un peu grossière ne me paraît pas convenable dans un temps où presque tout le royaume est dans l'effervescence et dans la consternation.

Je serais encore plus fâché qu'on vous proposât, dans le moment présent, des impôts à enregistrer.

J'avoue que je ne conçois pas comment, après neuf années de paix, on a besoin de mettre de nouveaux impôts. Il me semble qu'il y aurait des ressources plus promptes, plus sûres, et moins odieuses; mais il ne m'appartient pas de mettre le nez dans ce sanctuaire, qui est plus rempli d'épines que d'argent comptant.

On parle d'un nouvel arrêté du parlement de Dijon, plus violent que le premier; mais je ne l'ai point vu.

Il faut que je vous dise que j'ai un ami intime à Angoulême : c'est M. le marquis d'Argence, non pas le d'Argens de Provence, qui a fait tant d'ouvrages, mais un brigadier des armées du roi, qui a beaucoup de mérite et beaucoup de crédit dans sa province. Il prétend que le présidial de cette ville ne voulait point enregistrer; il prétend que je lui ai écrit ces mots : « Le droit est certainement du côté du roi; sa fermeté et sa clémence rendront ce droit respectable. » Il prétend qu'il a lu à ces messsieurs mes deux petites lignes, et qu'il y a pris son texte pour obtenir l'enregistrement.

Je ne crois point du tout être homme à servir de texte; je n'ai point cette vanité, mais j'ai beaucoup de bonne volonté.

Nous sommes bien contents, votre sœur et moi, de votre Turquie[2]. Nous ne pensons point du tout que le gouvernement des Moustapha, des Mahomet, et des Orcan, ait le moindre rapport avec notre monarchie gouvernée par les lois, et surtout par les mœurs. Votre conduite n'a certainement pas démenti vos opi-

1. Si Voltaire veut parler des *Réflexions d'un maître perruquier sur les affaires de l'État*, in-12 de vingt-deux pages, il en exagère les termes.

2. C'est-à-dire de son *Histoire de l'empire ottoman*, voyez tome XLV, page 50.

nions. Notre pauvre d'Hornoy me paraît toujours très-affligé[1]. Il est heureux, il est jeune; le temps change tout.

Nous vous embrassons bien tendrement[2].

8316. — A M. POMME[3].

A Ferney, ce 27 juin.

Mme R....[4], monsieur, qui habite dans mon désert, et qui est possédée depuis longtemps du même démon que l'hémorroïsse[5], n'est pas encore guérie par vos délayants; mais ces sortes de démons ne se chassent qu'avec le temps, et je vous tiens toujours pour un très-bon exorciste.

Je crois bien que vous rencontrerez dans votre chemin des scribes et des pharisiens qui tâcheront de décrier vos miracles; mais, quoi qu'ils fassent, votre royaume est de ce monde. Pour moi, je suis possédé d'un démon qui me rend les yeux aussi rouges que les fêtes mobiles dans les almanachs, et qui m'ôte presque entièrement la vue; mais je me ferai lire avec grand plaisir tout ce que vous écrirez contre les ennemis de votre doctrine. J'ai de la foi à votre évangile, quoique les gens de mon âge soient difficiles à persuader.

8317. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 29 juin.

Ce poëte empereur si puissant, qui domine
Sur les Mandchoux et sur la Chine,
Est bien plus avisé que moi.
Si le démon des vers le presse et le lutine,
Des chants que son conseil juge dignes d'un roi
Il restreint sagement la course clandestine
Aux bornes des États qui vivent sous sa loi.
Moi, sans écouter la prudence,

1. Il avait été exilé (voyez lettre 8220), puis avait été privé de sa place de conseiller au parlement.

2. Lettre de Voltaire (dictée à Wagnière) à M. Éthis, commissaire provincial des guerres à Besançon, du 26 juin 1771, signalée dans un catalogue d'autographes.

3. Médecin qui a beaucoup écrit sur les maladies vaporeuses.

4. Probablement Mme Rilliet, qui épousa le marquis de Florian; voyez lettre n° 8467.

5. Matthieu, IX, 20; Marc, V, 25; Luc, VIII, 43.

Les esquisses légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel esprit de France,
Le dieu du goût, le dieu des vers,
Naguère a pris sa résidence.
C'est jeter par extravagance
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts usuraires: une lettre de votre part, et un volume de *Questions encyclopédiques*. Si le peuple était instruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau de lard après un jambon; et, quoique l'expression soit triviale, il aurait raison.

On n'entend guère parler ici du pape: je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de Bernis, pour convenir du sort de ces bons pères jésuites. En qualité d'associé de l'ordre, j'essuierais une banqueroute de prières si Rome avait la cruauté de les supprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du Turc; on ne sait à quoi Sa Hautesse s'occupe; mais je parierais bien que ce n'est pas à grand'chose. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. Obreskoff[1], ministre de la Russie, détenu contre le droit des gens, dont cette puissance barbare n'a aucune connaissance. C'est un acheminement à la paix qui va se conclure pour le plus grand avantage et la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau ministre[2] dont le Très-Chrétien a fait choix. On le dit homme d'esprit: en ce cas vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il est tel, il n'aura ni la faiblesse ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, et néanmoins dépouiller le vicaire de Dieu de ces possessions temporelles qui distraient trop des devoirs spirituels, et qui font souvent risquer le salut.

Quelque fécond que ce siècle soit en philosophes intrépides, actifs, et ardents à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la superstition dont vous vous plaignez en Suisse: ses racines tiennent à tout l'univers; elle est la fille de la timidité, de la faiblesse, et de l'ignorance. Cette trinité domine aussi impérieusement dans les âmes vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'esprit humain! Le vieux prince d'Anhalt-Dessau, que vous avez vu, ne croyait point en Dieu; mais, allant à la chasse, il rebroussait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes: c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raison, il l'ignorait[3]. Vous savez ce qu'on rapporte de Hobbes: incrédule le jour, il ne couchait jamais seul la nuit, de peur des revenants.

Qu'un fripon se propose de tromper les hommes, il ne manquera pas de

1. Voyez lettre 8245.
2. Le duc d'Aiguillon.
3. La superstition populaire attribuait à ce même prince d'Anhalt un pouvoir surnaturel.

dupes. L'homme est fait pour l'erreur; elle entre comme d'elle-même dans son esprit, et ce n'est que par des travaux immenses qu'il découvre quelques vérités. Vous, qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon esprit purifié de la rouille superstitieuse, et *déséborgnez* mes compagnons. Pour les aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-Vingts. Éclairez encore ce qui est éclairable : vous semez dans des terres ingrates, mais les siècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philosophe de Sans-Souci salue l'ermite de Ferney.

FÉDÉRIC.

### 8318. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 juin.

Croyez-moi, madame, si quelque chose dépend de nous, tâchons tous deux de ne point prendre d'humeur. C'est ce que nous pouvons faire de mieux à notre âge, et dans le triste état où nous sommes.

Vous me laissez deviner tout ce que vous pensez; mais pardonnez-moi aussi mes idées. Trouvez bon que je condamne des gens que j'ai toujours condamnés, et qui se sont souillés en cannibales du sang de l'innocent et du faible. Tout mon étonnement est que la nation ait oublié les atrocités de ces barbares. Comme j'ai été un peu persécuté par eux, je suis en droit de les détester; mais il me suffit de leur rendre justice. Rendez-la-moi, madame, après cinquante années de connaissance ou d'amitié.

J'avais infiniment à cœur que votre grand'maman et son mari fussent persuadés de mes sentiments. Je ne vois pas pourquoi vous ne leur avez pas envoyé cette septième page[1], et il est très-triste pour moi qu'elle leur vienne par d'autres.

Votre dernière lettre me laisse dans la persuasion que vous êtes fâchée, et dans la crainte que votre grand'maman ne le soit; mais je vous avertis toutes deux que je m'enveloppe dans mon innocence[2]; je n'ai écouté que les mouvements de mon cœur; n'ayant rien à me reprocher, je ne me justifierai plus. Il y a d'ailleurs tant de sujets de s'affliger qu'il ne s'en faut pas faire de nouveaux.

Je n'aurai pas la cruauté d'être en colère contre vous. Je vous

1. Voyez la note, page 441.
2. Horace a dit, livre III, ode XXIX, vers 54-55 :

Et mea
Virtute me involvo.

plains, je vous pardonne, et je vous souhaite tout ce que la nature et la destinée vous refusent aussi bien qu'à moi.

Pardonnez-moi de même l'affliction que je vous témoigne, en faveur de l'attachement qui ne finira qu'avec ma vie, laquelle finira bientôt.

## 8319. — A M. CRAMER.

Je viens d'ouvrir, pour la première fois, le dix-huitième volume[1] de mes prétendues *Œuvres complètes*. Si vous m'aviez consulté, je vous aurais prié de me laisser faire un choix, et de ne pas vous ruiner à donner tant d'ouvrages indignes d'être lus. Je vous ai dit plus d'une fois[2] qu'on ne va point à la postérité avec un si prodigieux bagage; vous ne m'avez pas voulu croire. Mais pourquoi ajoutez-vous à mes rapsodies d'autres rapsodies qui ne sont pas de moi? pourquoi, par exemple, imprimez-vous une lettre à un M. de B***, que je n'ai pas l'honneur de connaître? pourquoi m'imputez-vous des vers tels que ceux qui sont à la page 446? J'ai arraché cette feuille, et je vous la renvoie: vous en rougirez.

Vous ne voulez pas me rendre ridicule, et déshonorer votre presse. Y a-t-il un moyen de sauver votre honneur et le mien? ce serait de faire des cartons, et de tâcher de substituer quelque chose de passable aux impertinences barbares qu'on m'attribue.

Si vous saviez combien on méprise tout ce fatras de petits vers de société, vous ne vous donneriez pas la peine honteuse de les recueillir.

Quelle rage et quel intérêt mal entendu! Ne vaut-il pas mieux resserrer un volume que de l'augmenter par des inepties qui le décréditent? On a imprimé à Lausanne, sous mon nom, trente pièces de vers que le cocher de Verthamon[3] désavouerait. On croit, parce que vous êtes mon voisin, que c'est moi qui dirige

1. C'est en 1771 que parut le dix-huitième volume de l'édition in-4° des Œuvres de Voltaire, et c'est à la page 446 que sont les vers contenus dans la *Réponse à M. D. B.* C'est donc par erreur que jusqu'à présent on a placé à 1768 cette lettre à Cramer. Mais pour la justification de mes prédécesseurs, je dois dire qu'en 1768, dans le cinquième volume des *Nouveaux Mélanges*, avaient été insérés, page 325, les vers que Voltaire désavoue ici, et qu'il désavoue de nouveau dans une note de son *Dialogue de Pégase et du Vieillard*. (B.) — Voyez une note sur la lettre 7587, tome XLVI, page 373.

2. Voyez tome XLVI, page 75. Il le répéta en 1773, dans le *Dialogue de Pégase et du Vieillard;* voyez les vers 71 et 72 de cette pièce, tome X.

3. Voyez la note de M. Ravenel, tome IX, page 19.

votre imprimerie, et que je vous fournis ces platitudes, ainsi qu'aux libraires de Lausanne. On dit, on imprime que je vous vends mes ouvages, et vous laissez courir ces calomnies! Vous imprimez tout ce qu'on ramasse et qu'on m'impute. Je ne reconnais là ni votre goût ni votre amitié.

S'il en est encore temps, jetez au feu ces bêtises, indignes de vous et de moi.

8320. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

(Juin 1771.)

Monsieur, après une bataille aussi signalée que celle de Tchesmé, la première victoire navale que la flotte de l'empire de Russie ait gagnée depuis neuf cents ans, il parut bien naturel de rendre au fondateur de cette marine, dans la ville qu'il avait bâtie, un hommage de la reconnaissance publique. Le lendemain donc du *Te Deum* chanté dans l'église où cet empereur est inhumé, on a célébré en grande cérémonie, selon le rite de la vraie Église catholique grecque, un service pour le repos de son âme. Mais avant qu'il commençât, l'évêque de Twer prononça le sermon que la princesse Daschkof vous a donné, à l'honneur de l'âme et du génie de Pierre I<sup>er</sup>. Il n'y eut personne qui ne donnât ce jour-là des marques de sensibilité et de reconnaissance pour la mémoire de ce grand homme. Et nous sortîmes tous de l'église très-contents les uns des autres. J'ai regretté seulement que l'étendard de l'empire ottoman, que les nôtres avaient arraché de dessus le vaisseau amiral turc, ait volé en l'air avec notre navire l'*Eustache*, ce qui m'a privé du plaisir de l'étendre de mes mains ce jour-là au pied de la tombe de Pierre le Grand.

Je ne connais les ouvrages du sieur Lasalle que par ce que vous venez de m'en dire. Si mon portrait, qui est dans votre salon, me ressemble, il doit vous exprimer ma sensibilité pour l'amitié que vous voulez bien me marquer. Votre conversation de quatre heures avec la princesse Daschkof sur mon sujet m'en est une nouvelle preuve. Le sermon prêché à Sainte-Toleranski, que vous m'avez envoyé, est admirable; il n'y a rien de comparable à vos écrits et à la gaieté qui y règne. Ces sermons-là n'ennuient pas.

Vous trouvez donc mes ennemis bien sots; cependant une grande partie de l'Europe a beaucoup de peine à se persuader que Moustapha et les prétendus confédérés, ses amis, soient aussi dépourvus de sens commun qu'ils le sont en effet. J'espère que la postérité, dégagée de passions, me fera justice de ces gens-là, et vos écrits n'y contribueront pas peu. La cour de

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 121. — Cette lettre figure ici pour la première fois dans les Œuvres de Voltaire.

Vienne et le roi de Prusse par leurs bons offices ont porté les Turcs, après avoir été bien battus, à mettre le sieur Obreskoff en liberté, ce qui achemine la paix, qui cependant n'aura pas lieu, à ce qu'il paraît, avant que cette campagne soit terminée.

Lorsque je répondais à votre lettre du 15 mai, j'ai reçu celle du 25 mai où vous me parlez de M. Polianski, que je fais voyager. C'est un jeune officier qui s'est distingué par son intégrité en Sibérie, où il a réparti dans deux cercles, par ordre du gouverneur, une capitation unique, au lieu des vexations qui se commettaient anciennement, au grand contentement de tous les payants, dont le nombre passait les quatorze mille âmes. Le gouverneur me l'ayant fortement recommandé, et trouvant en lui, joint à ses autres qualités, un grand désir de s'instruire, je l'ai envoyé dans les pays étrangers; compatriote d'Attila, mais dans l'impossibilité de l'imiter, je lui souhaite au moins une princesse Honoria pareille à celle que vous citez, sœur ou fille de quelque souverain bien sot, n'importe, pourvu qu'elle ait une bonne dot, car M. Polianski n'est pas riche; ne pourriez-vous point lui en procurer une?

L'envoyé d'Espagne m'a dit hier, en me notifiant le décès d'un infant mort de la petite vérole, que le roi d'Espagne avait déclaré que se ferait inoculer qui voudrait, mais que jamais il ne le permettrait à sa famille, quoique l'impératrice-reine lui en eût donné l'exemple. Ne trouvez-vous pas extraordinaire qu'un roi, de gaieté de cœur, livre toute sa famille à la mort? Sa Majesté catholique se fait, je pense, saigner par précaution; eh bien, s'il raisonne conséquemment, pourquoi ne pas préserver sa famille de la plus horrible des maladies par un moyen aisé, et qui en vérité est moins douloureux qu'une saignée? Je suis persuadée que le grand inquisiteur se ferait inoculer aussi pour plaire au roi d'Espagne, qui l'en récompenserait par quelque grosse abbaye, ce qui vaut bien quelque grain de petite vérole.

Je n'ai rien à redire aux arguments présents de messieurs les Welches, parce que je trouve que tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Je vous prie de me continuer votre souvenir, et d'être assuré des sentiments que j'ai pour vous.

C'est aujourd'hui que l'armée commandée par le général prince Dolgorouki se présente devant Pérécop; vous lui souhaitez bonheur, n'est-ce pas?

### 8321. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er juillet.

Je n'écris plus; je suis devenu en peu de temps incapable de tout; je suis tombé très-lourdement, après avoir fait encore quelques tours de passe-passe.

Mon cher ange est prié de me renvoyer *les Pélopides* de ce jeune homme : car je ne veux plus entendre parler de ces mo-

meries dans un temps où le goût est entièrement perdu à la cour et égaré à la ville. Il ne reste plus rien du dernier siècle ; il est enterré, et je m'enterre aussi.

Je remercie infiniment Mme d'Argental d'avoir fait parvenir à Mme Corbi [1] les imprécations contre les cannibales en robe [2] qui se sont souillés tant de fois du sang innocent, et qu'on a la bêtise de regretter. Il était digne de notre nation de singes de regarder nos assassins comme nos protecteurs. Nous sommes des mouches qui prenons le parti des araignées.

Je sais bien qu'il y a des torts de tous les côtés ; cela ne peut être autrement dans un pays sans principes et sans règles.

On dit que les fortunes des particuliers se sentiront de la confusion générale ; il le faut bien, et je m'y attends. Ma colonie sera détruite, mes avances perdues, toutes mes belles illusions évanouies.

Je crois que mon ange a été sollicité de parler à M. de Monteynard en faveur de douze mille braves gens qui sont, je ne sais pourquoi, esclaves de vingt chanoines. On ne sait point à Paris qu'il y a encore des provinces où l'on est fort au-dessous des Cafres et des Hottentots.

Mon cher ange aura sans doute fait sentir à M. de Monteynard tout l'excès d'horreur et de ridicule que douze mille hommes, utiles à l'État, soient esclaves de vingt fainéants, chanoines, remués [3] de moines. M. de Monteynard a trop de raison pour ne pas être révolté d'un si abominable abus.

Que dirai-je d'ailleurs à mes anges, du fond de mes déserts ? qu'il y a deux solitaires qui leur sont attachés plus tendrement que jamais, et pour toute leur vie.

## 8322. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 6 juillet.

Républiques, grands potentats,
Qui craignîtes que Catherine
N'achevât bientôt la ruine

1. C'était sans doute une personne de la famille de Corbi, facteur en librairie, dont il est parlé dans la lettre 2921, tome XXXVIII, page 381.
2. L'opuscule intitulé *les Peuples au parlement*, tome XXVIII, page 413.
3. Ici *remués* signifie *issus*. Regnard a dit dans son *Légataire*, acte I, scène I :

Remués de germain.

Du plus pesant des Moustaphas;
Vous, qui du moins ne voulez pas
Seconder son ardeur divine,
Je n'irai point dans vos États;
Je ne veux voir que les climats
Honorés par mon héroïne.

Votre Majesté impériale doit être bien persuadée que mon projet est de passer l'été à Pétersbourg, avant d'aller jouir des douceurs de l'hiver à Taganrog. Elle daigne me dire, dans sa lettre du 23 mai, que je pourrais avoir bien froid pendant huit mois ; mais, madame, avez-vous comme nous cent vingt milles de montagnes de glaces éternelles, sur lesquelles un aigle et un vautour n'oseraient voler ? Voilà pourtant ce qui forme la frontière de cette belle Italie ; voilà ce que M. le comte de Schouvalow a vu, ce que tous vos voyageurs ont vu, et ce qui fait ma perspective vis-à-vis mes fenêtres. Il est vrai que l'éloignement est assez grand pour que le froid en soit diminué; et il faut avouer qu'on mange des petis pois peut-être un peu plus tard auprès de Pétersbourg que dans nos vallées ; mais ma passion, madame, augmente tous les jours tellement que je commence à croire que votre climat est plus beau que celui de Naples.

Je me flatte que Votre Majesté doit avoir reçu actuellement les quatrième et cinquième tomes du questionneur [1].

Si je questionnais le chevalier de Boufflers, je lui demanderais comment il a été assez follet pour aller chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et surtout de raison, plutôt que d'aller faire sa cour à celle qui va les mettre à la raison.

Je supplie Votre Majesté de le prendre prisonnier de guerre ; il vous amusera beaucoup ; rien n'est si singulier que lui, et quelquefois si aimable. Il vous fera des chansons; il vous dessinera ; il vous peindra, non pas si bien que mes colons de Ferney vous ont peinte sur leurs montres, mais il vous barbouillera. Le voilà donc, ainsi que M. de Tott, protecteur de Moustapha et de l'*Alcoran*. Pour moi, madame, je suis fidèle à l'Église grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encensoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Russies.

Si Votre Majesté impériale a une correspondance suivie avec

1. Les tomes IV et V des *Questions sur l'Encyclopédie*, envoyés le 6 mai; voyez lettre 8277.

Ali-beg ou Ali-bey, j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander : c'est de faire rebâtir le temple de Jérusalem, et d'y rappeler tous les juifs, qui lui payeront un gros tribut, et qui feront de lui un très-grand seigneur ; il faut qu'il ait toute la Syrie jusqu'à Alep, et que, depuis Alep jusqu'au Danube, tout le reste soit à vous, à moins que vous n'aimiez mieux faire la paix cette année, pour redevenir législatrice et donner des fêtes.

Le malheureux manifeste des confédérés n'a pas fait grande fortune en France. Tous les gens sensés conviennent que la Pologne sera toujours le plus malheureux pays de l'Europe, tant que l'anarchie y régnera. J'ai un petit démon familier qui m'a dit tout bas à l'oreille qu'en humiliant d'une main l'orgueil ottoman, vous pacifierez la Pologne de l'autre. En vérité, madame, vous voilà la première personne de l'univers, sans contredit ; je n'en excepte pas votre voisin Kien-long, tout poëte qu'il est. Comment faites-vous après cela pour n'être pas d'une fierté insupportable? comment daignez-vous descendre à écrire à un vieux radoteur comme moi.

Vous avez la bonté de me demander à qui on a adressé les caisses de montres : à vous, madame, point d'autre adresse qu'*à Sa Majesté impériale*, le tout recommandé aux soins de monsieur le gouverneur de Riga et de monsieur le directeur général de vos postes.

Je réitère à Votre Majesté que je suis très-indigné contre mes colons, qui ont abusé de vos bontés, malgré mes déclarations expresses ; et je la supplie encore une fois très-instamment de les faire attendre tant qu'il lui conviendra, et de ne se point gêner pour eux.

Il est vrai que cette colonie se perfectionne tous les jours ; votre nom seul lui porte bonheur. Ces artistes viennent de faire des montres d'un travail admirable. Vous y êtes gravée en or, ce sont des ouvrages parfaits ; ils sont destinés, je crois, pour l'Allemagne.

Je ne m'attendais pas que mon village, caché au pied des Alpes, et qui ne contenait qu'environ quarante misérables quand j'y arrivai, travaillerait un jour pour le vaste empire de Russie et pour celle qui fait la gloire de cet empire.

Je me mets à vos pieds, et je me sens tout glorieux d'exister encore dans le beau siècle que vous avez fait naître.

Que Votre Majesté impériale agrée plus que le profond respect du très-vieux et très-passionné Welche du mont Jura.

## 8323. — DE CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 26 juin-7 juillet.

Monsieur, le 14 juin, Moustapha reçut une nouvelle croquignole : le prince Dolgorouki, à la tête de son armée, força les lignes de Pérékop, et entra dans la Crimée. Le kan, avec cinquante mille Tartares et sept mille Turcs, la défendait : ils prirent la fuite lorsqu'ils apprirent qu'un autre corps détaché allait les couper; et au départ du courrier, les députés de la forteresse de Pérékop étaient dans notre camp pour régler leur accord. J'attends de moment en moment la nouvelle de la réduction de cette place.

L'amiral Sinevin est parti de Taganrog, et se promène présentement sur la mer d'Azof, peut-être aussi plus loin; je ne puis vous dire au juste, vu que cela dépend du temps, de la mer et des vents.

Voilà, monsieur, tout ce que j'ai à vous dire pour le présent. Je me recommande à vos prières et à votre amitié.

CATHERINE.

## 8324. — A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEY[1].

A Ferney, 8 juillet 1771.

Je ne savais pas, mon cher président, que M. Le Monier[2] fût un jeune homme à marier; je lui en fais mon compliment, et je le trouve très-heureux d'épouser mademoiselle votre fille[3]. Je leur souhaite à tous deux toute la prospérité possible. Messieurs de la chambre des comptes doivent à présent trouver plus aisément des filles que messieurs du parlement, qui ne trouvent que des lettres de cachet.

Heureux en tout temps ceux qui cultivent les lettres en ne se mêlant point des affaires du monde, et surtout dans ce temps-ci Soyez heureux, mon cher président, par tous vos entours, et surtout par vous-même. Personne ne s'intéresse plus à votre félicité que votre très-humble et très-obéissant serviteur.

*Le vieil Ermite de Ferney.*

1. Éditeur, Th. Foisset.
2. Ancien premier président de la chambre des comptes de Dôle, alors plus que sexagénaire.
3. Sophie Richard de Ruffey, connue par la passion qu'elle inspira à Mirabeau.

8325. — A M. D'ALEMBERT.

8 juillet.

Comme je suis quinze-vingt, mon cher philosophe, et que je n'ai pas grand soin de mes papiers, j'ai perdu une lettre de M. de Condorcet, par laquelle il me donnait une adresse pour lui envoyer les quatrième et cinquième volumes des *Questions*. Je vous prie de me rafraîchir la mémoire de cette adresse, car ma mémoire ne vaut pas mieux que mes yeux.

Il est fort à présumer, mon cher ami, que la philosophie sera peu respectée. *Notre royaume n'est pas de ce monde*[1]. Cependant il est sûr qu'on tolérera votre grande *Encyclopédie* comme un objet de commerce et de finances. Messieurs les auteurs seront, dans cette occasion, protégés par messieurs les libraires; et je crois que messieurs les libraires donnent quelque argent à messieurs les commis de la douane des pensées. Nous ne jouons pas un beau rôle. Notre consolation est d'écraser des pédants barbares qui nous ont persécutés. Ils sont plus maltraités que nous, mais c'est la consolation des damnés. Portez-vous bien, et riez du monde entier : c'est le parti le meilleur et le plus honnête.

Je vous embrasse, mon cher ami; mais je ne peux pas rire pour le présent.

8326. — A M. LE COMTE DE MILLY[2].

Ferney, 8 juillet.

Un vieillard très-malade, et qui a presque entièrement perdu la vue, remercie plus tard qu'il n'aurait voulu M. de Milly de ses bontés, et du livre agréable qu'il a bien voulu lui envoyer. Il n'est pas en état de vérifier les dates dont il lui parle. Il croit qu'elles sont exactes dans l'édition in-4°. Le triste état où il est ne lui permet à présent que de marquer à monsieur le comte sa reconnaissance et ses respectueux sentiments. V.

1. Évangile de saint Jean, XVIII, 36.
2. A qui sont déjà adressées les lettres 7302 et 7425.

### 8327. — A M. PAPILLON DE LA FERTÉ[1].

A Ferney, 8 juillet.

Je ne sais, monsieur, où vous êtes à présent, si c'est à Paris, à la Ferté ou à Bruxelles; mais ma lettre vous trouvera, et les sentiments de mon cœur vous chercheraient partout.

Il y a longtemps que je vous ai écrit; j'ai respecté vos occupations, qui doivent être assez grandes, et les affaires publiques, qui intéressent tous les citoyens. Vous avez d'ailleurs une nombreuse famille qui exige tous vos soins et qui fait votre consolation. Vos belles terres demandent une attention continuelle. Ainsi, heureusement pour vous, toutes vos occupations sont de vrais plaisirs.

Les miennes ne sont pas de cette nature ; je crains beaucoup à présent pour la colonie que j'ai établie : les dépenses qu'elle m'a coûtées étaient trop au-dessus d'un particulier aussi obscur et aussi médiocre que moi. J'ignore si on payera du moins les derniers six mois des rentes enregistrées au parlement, que vous eûtes la bonté de me procurer, en dédommagement de l'argent comptant que j'avais mis en dépôt chez M. de La Balue, et dont le ministère a été obligé de s'emparer par le malheur des temps.

J'ignore si l'on est en état de satisfaire à des engagements si sacrés, et qui intéressent la fortune de tant de particuliers. Je ne suis au fait de rien. L'amitié que vous m'avez toujours témoignée m'autorise à m'adresser à vous. Cinquante familles que j'ai recueillies, et pour lesquelles j'ai bâti des maisons, augmentent mes inquiétudes; mais je suis plus pénétré de ma reconnaissance pour vous qu'accablé de ma situation présente.

Je vous souhaite, monsieur, toute la prospérité que vous méritez, et je me résigne aux malheurs que j'éprouve. Si vous me conseillez d'écrire à M. Duclos, je lui écrirai. Si vous jugiez qu'on pût obtenir quelques payements de la part de ceux que le ministère a chargés de ce département, je m'adresserais à eux ; mais je dois d'abord vous consulter, et surtout vous réitérer les sentiments d'attachement et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

## 8328. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

Paris, 8 juillet 1771.

Quelle vision! pourquoi me supposer fâchée contre vous? quel sujet m'en avez-vous donné? quelle raison puis-je avoir eue de ne pas envoyer cette septième page? Vous avez vous-même envoyé l'ouvrage : je recommandais de votre part qu'on lût cette septième page. Je me suis toujours acquittée fidèlement de vos commissions. On m'envoie toutes vos lettres; on me charge d'y répondre, et je vais vous transcrire, mot à mot, ce que l'on m'écrit en m'envoyant la dernière.

« Voici une lettre de M. de Voltaire; je ne lui réponds pas, et je vous prie de lui répondre. Dites-lui que je suis très-sensible à l'intérêt qu'il prend à ma santé, que je me porte fort bien, que je suis fâchée de ne pouvoir pas lui répondre, mais que, pour de très-bonnes raisons, j'ai pris le parti de ne plus écrire du tout; que quand on est parvenu à un certain âge, il faut se reposer sur ses enfants d'une foule de devoirs qu'on ne peut pas rendre, et que je vois avec plaisir que je ne peux pas choisir une main plus agréable à M. de Voltaire que celle de ma petite-fille. »

Voilà ses propres termes. Je m'offre, mon cher Voltaire, à être l'entrepôt de votre correspondance. Pour moi, je serais bien fâchée de renoncer directement à la vôtre; le rôle que j'ai à jouer sur le théâtre de la chose publique me dispense d'avoir un sentiment, une opinion, ou du moins d'en entretenir les autres. Je ne puis pas m'empêcher de m'intéresser aux édits, surtout à ceux qui regardent les rentes viagères; j'y avais converti tout mon bien, et M. l'abbé Terray m'apprend que j'ai assez vécu; il dit à moi, et à tous ceux qui n'ont que de ces effets-là, et qui lui représentent qu'il faut bien qu'ils vivent : *Qu'il n'en voit pas la nécessité*. Vous vous souvenez que ce fut la réponse de M. d'Argenson à feu l'abbé Desfontaines.

D'ailleurs, je ne m'intéresse à rien, je ne blâme ni n'approuve; je ne dis point, avec Pope, que *tout ce qui est est bien;* mais je dirais avec un autre auteur : *sottises de toutes parts*.

Comment pouvez-vous croire que je cesse de vous aimer, vous qui êtes unique en votre espèce, que j'ai constamment et uniquement admiré; vous qui m'avez toujours si bien traitée, et qui me traiterez encore bien à l'avenir, à ce que j'espère, en reprenant l'habitude de m'envoyer toutes vos productions, excepté celles qui regardent la chose publique, à laquelle je ne pense que pour faire des vœux pour qu'elle aille bien.

Je souffre de l'absence de mes parents; on ne s'opposera point à ce que je leur rende une petite visite, j'en ferai demander la permission le mois prochain. Je ne puis pas m'éloigner de chez moi dans ce moment-ci, j'attends M. Horace Walpole; madame sa sœur loge chez moi; mais dès que l'un et l'autre seront retournés en Angleterre, je compte aller à Chanteloup.

1. *Correspondance complète*, édition de Lescure; 1865.

C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge, mais l'amitié est la fontaine de Jouvence; je ne désire de la santé et des forces que pour jouir du bonheur de vivre avec mes amis; jugez quel plaisir j'aurais de vous revoir. Ne me parlez plus, mon cher Voltaire, sur le ton de votre dernière lettre; ayez toute confiance en mon attachement, il durera autant que ma vie. Je voudrais bien que ce fût par delà, et que le paradis fût de retrouver ses amis, et d'être uni à eux pour toute l'éternité.

8329. — A M. HENNIN.

A Ferney, 9 juillet.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous renvoyer des papiers que les horlogers de Versoy m'ont apportés. Cela ressemble au procès de Mme la comtesse de Pimbesche et de M. Chicaneau : Qu'est-ce qu'on vous a dit?

Qu'est-ce qu'on vous a fait? — On m'a dit des injures.

Ils ne peuvent pas dire :

Outre un soufflet, monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.
(Racine, *les Plaideurs*, acte II, scène IX.)

Tout cela ne me paraît pas mériter d'attention ; mais ce qui mérite, à mon gré, la mienne, c'est que tous ces horlogers, à qui j'ai bien voulu faire les avances les plus considérables, puissent ne point être inquiétés dans leurs travaux, et qu'ils soient en état de me payer, moi ou mes hoirs. Ainsi c'est pour eux que Mme Denis et moi nous demandons votre protection. Mme Denis vous fait mille compliments.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Voltaire.

8330. — DE M. HENNIN[1].

A Genève, le 9 juillet 1771.

Je suis bien loin de mettre de l'importance aux querelles de vos nouveaux vassaux avec les souverains de Genève; mais on m'a porté des plaintes en forme; on a chargé M. Necker d'en porter. Il a fallu me mettre en règle.

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.

J'enverrai toutes les pièces à la cour. J'ai déjà prévenu M. le duc d'Aiguillon sur ces misères, comme vous l'auriez fait vous-même, en lui disant que tant qu'il n'y aurait que des paroles entre des voisins qui doivent se détester, il ne paraissait pas qu'il y eût autre chose à faire que de recommander la sagesse de part et d'autre. Mais vous vous apercevez comme moi, monsieur, du motif qui détermine messieurs de Genève. Ils veulent sonder les dispositions du nouveau ministre, et je ne doute pas qu'on n'emploie tous les moyens possibles pour lui donner la plus mauvaise idée des émigrants. Faites de votre côté ce que vous pourrez pour prévenir qu'on ne réussisse. Il en résulterait plus d'un mal. Vous savez que Deluc ne porte plus l'épée depuis la disgrâce de M. le duc de Choiseul. On se flatte que M. le duc d'Aiguillon applaudira à tout ce qui s'est fait à Genève, et détruira l'ouvrage de son prédécesseur; mais j'espère que ce ministre se fera de bonne heure une idée juste de la manière dont il convient de traiter un peuple qui a souvent oublié sa petitesse, et qui, pour son avantage même, doit être contenu dans la crainte de nous déplaire.

Ni M^me^ Denis, ni vous, monsieur, ne devez douter de ma vigilance à écarter tous les obstacles qui peuvent retarder le bien dont vous vous occupez. Je ferais davantage si je savais comment les bureaux vont être établis : on me parle de changements dans cette partie; mais ce ne sont encore que des bruits.

J'ai remarqué avec peine le cérémonial de votre lettre. Ne changez rien, je vous prie, à la manière dont vous m'avez toujours traité, puisque je ne changerai jamais dans le désir de vous donner en toute occasion des preuves de mon respectueux dévouement.

*P. S.* Les plantes qui se multiplient, et que nous cultivons nous-mêmes, nous retiennent dans notre jardin. Je compte cependant, au premier jour, aller admirer vos récoltes en tout genre. Si tous les gens qui se querellent sur la surface du globe voulaient ne s'occuper que des dons de la nature, je crois que ce grain de sable serait le meilleur des mondes.

## 8331. — A CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 10 juillet.

Madame, Votre Majesté impériale trouvera que le vieux des montagnes écrit trop souvent; mais mon cœur est trop plein, il faut que mes sentiments débordent sur le papier.

J'avais lu, dans une critique[1] assez vive du grand ouvrage de l'abbé Chappe, que dans une contrée de l'occident, appelée le pays des Welches, le gouvernement avait défendu l'entrée du meilleur livre et du plus respectable que nous ayons; qu'en un

1. Voyez lettre 8187.

mot, il n'était pas permis de faire passer à la douane des pensées l'*Instruction* sublime et sage signée *Catherine*; je ne pouvais le croire. Cette extravagance barbare me semblait trop absurde. J'ai écrit à un commis des feuilles de papier : j'ai su de lui que rien n'est plus vrai. Voici le fait : un libraire de Hollande imprime cette *Instruction*, qui doit être celle de tous les rois et de tous les tribunaux du monde ; il en dépêche à Paris une balle de deux mille exemplaires. On donne le livre à examiner à un cuistre, censeur des livres, comme si c'était un livre ordinaire, comme si un polisson de Paris était juge des ordres d'une souveraine, et de quelle souveraine ! Ce maroufle imbécile trouve des propositions téméraires, malsonnantes, offensives d'une oreille welche ; il le déclare à la chancellerie comme un livre dangereux, comme un livre de philosophie ; on le renvoie en Hollande sans autre examen.

Et je suis encore chez les Welches ! et je respire leur atmosphère ! et il faut que je parle leur langue ! Non, on n'aurait pas commis cette insolence imbécile dans l'empire de Moustapha, et je suis persuadé que Kien-long ferait mandarin du premier degré le lettré qui traduirait votre *Instruction* en bon chinois.

Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Welches, mais je ne veux point mourir parmi eux. Ce dernier coup me conduira dans le climat tempéré de Taganrog.

Avant de faire partir ma lettre, je relis l'*Instruction* :

« Il faut qu'un gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen, mais que tous craignent les lois[1].

« Il ne faut défendre par les lois que ce qui peut être nuisible à chacun en particulier, ou à la société en général[2]. »

Sont-ce donc ces maximes divines que les Welches n'ont pas voulu recevoir? Ils méritent... ils méritent... ils méritent... tout ce qu'ils ont.

Je demande pardon à Votre Majesté impériale, je suis trop en colère ; les vieillards doivent être moins impétueux. Si je vais me fâcher à la fois contre la Turquie et contre la Welcherie, cela est capable de suffoquer ce pauvre cacochyme, qui se met en toussant aux pieds de Votre Majesté impériale.

1. Article 39, chapitre V de l'*Instruction donnée par Catherine II* : voyez tome XLIV, page 332.

2. Article 41, chapitre VI.

8332. — A M. GABRIEL CRAMER [1].

11 juillet.

Je prie encore une fois M. Cramer de ne rien mettre dans son édition in-4° que je puisse désavouer. Il sait qu'il y a beaucoup de petits bâtards qui courent le monde sous le nom de mes enfants légitimes. On s'imagine, à Paris, que c'est moi qui dirige à Genève toutes ces éditions, auxquelles je n'ai pourtant aucune part. Plus j'aime M. Cramer, et plus je serais fâché d'être obligé de renier ce qu'il fait imprimer. On est et on sera plus difficile que jamais à Paris; il faut bien que je sois difficile aussi, tout facile que Dieu m'a fait. Je vous demande en grâce de ne rien faire sans m'en avertir. Vous vous doutez bien que j'ai de fortes raisons.

8333. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

11 juillet.

Dieu soit béni, madame! votre grand'maman me rend justice, et vous me la rendez. Je ne crains plus de déplaire à une âme aimable, juste et bienfaisante, pour avoir élevé ma voix contre des êtres malfaisants et injustes, qui dans la société ont toujours été insupportables; et dans l'exercice de leur charge, tantôt des assassins, et tantôt des séditieux.

Je suis dans un âge et dans une situation où je puis dire la vérité. Je l'ai dite sans rien attendre de personne au monde, et soyez sûre que je ne demanderai jamais rien à personne, du moins pour moi, car je n'ai jusqu'ici demandé que pour les autres.

Si M. Walpole est à Paris, je vous prie de lui donner à lire la page 76 de la feuille [2] que je vous envoie; il y est dit un petit mot de lui. J'ai regardé son sentiment comme une autorité, et ses expressions comme un modèle. Cette feuille est détachée du septième tome des *Questions sur l'Encyclopédie*, que vous ne connaissez ni ne voulez connaître. On a déjà fait quatre éditions des

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. C'était la cinquième feuille de la sixième partie des *Questions sur l'Encyclopédie*. Voltaire y reproduisait plusieurs chapitres de son *Pyrrhonisme de l'Histoire*. C'est dans le chapitre XVII de cet ouvrage qu'est le mot de Walpole dont Voltaire parle ici; voyez tome XXVII, page 267.

six premiers volumes, comme on a fait quatre éditions de ce grand Dictionnaire qui est à la Bastille. Il est en prison dans sa patrie ; mais l'Europe est encyclopédiste. Vous me répondrez comme une héroïne de Corneille à Flaminius :

*Le monde sous vos lois !* ah ! vous me feriez peur,
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur.

(*Nicomède*, acte III, scène VII.)

Ne confondez pas, je vous prie, l'or faux avec le véritable. Je vous abandonne tout l'alliage qu'on a mêlé à la bonne philosophie. Nous rendrons justice à ceux qui nous ont donné du vrai et de l'utile ; soyons ce que le parlement devrait être, équitables et sans esprit de parti ; réunissons-nous dans cette sainte religion qui consiste à vouloir être juste, et à ne voir (autant qu'on le peut) les choses que comme elles sont.

Si vous daignez vous faire lire la feuille que je vous envoie (laquelle n'est qu'une épreuve d'imprimeur), vous verrez qu'on y foule aux pieds tous les préjugés historiques.

Il y a d'autres articles sur le goût, tous remplis de traductions en vers des meilleurs morceaux de la poésie italienne et anglaise. Cela aurait pu vous amuser autrefois ; mais vous avez traité tout ce qui regarde l'*Encyclopédie* comme vous avez traité mon impératrice Catherine. Vous êtes devenue turque, pour n'être pas de mon avis.

Avouez du moins qu'on lit l'*Encyclopédie* à Moscou, et que les flottes d'Archangel sont dans les mers de la Grèce. Avouez que Catherine a humilié l'empire le plus formidable, sans mettre aucun impôt sur ses sujets ; tandis qu'après neuf ans de paix on nous prend nos rescriptions sans nous rembourser, et qu'on accable d'un dixième le revenu de la veuve et de l'orphelin.

A propos de justice, madame, vous souvenez-vous des quatre *Épîtres sur la Loi naturelle?* Je vous en parle, parce qu'un prélat étranger étant venu chez moi m'a dit que non-seulement il les avait traduites, mais qu'il les prêchait. Je lui ai répondu que maître Pasquier, l'oracle du parlement, les avait fait brûler par le bourreau de son parlement[1]. Il m'a promis de faire brûler Pasquier, si jamais il passe par ses terres.

1. Voyez tome IX, page 441.

8334. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

17 juillet.

J'ai reçu de mon cher ange sa lettre du 11 juillet. Il ne doit point craindre que le jeune homme égorge son fils[2]; il ne le redemande que pour lui donner un habit neuf, qu'il prétend être assez propre et assez bien fait, quoique par un tailleur de village.

Il en est de même de l'abbé de Châteauneuf et du petit Lantin[3]; ils aiment leurs bâtards comme des fous.

Je me flatte que mon petit philosophe Christin aura la gloire de délivrer quinze mille esclaves en Franche-Comté, comme fit Charles-Quint à Tunis. Vos bontés auront contribué à cette bonne œuvre. M. de La Coré, intendant de la province, dont on a demandé l'avis, est entièrement pour nous. Son mémoire est impartial, savant et éloquent; enfin, j'espère beaucoup.

La colonie enverra incessamment les deux montres qu'on demande. Celui qui se plaint que sa montre retarde, quand la chaîne est au bout, n'a qu'à avancer un peu l'aiguille de la spirale.

Je supplie mon cher ange de montrer à M. le marquis de Monteynard[4] la lettre ci-jointe; je lui ai déjà écrit à peu près les mêmes choses, mais vous ne sauriez croire quels brigandages ont été exercés dans toute cette entreprise. Si toutes les affaires ont été traitées dans ce goût, je ne m'étonne pas du dérangement des finances. Est-il possible qu'après neuf ans de paix nous soyons plus mal que nous étions dans le temps d'une guerre désastreuse!

Nous renouvelons, Mme Denis et moi, nos hommages les plus tendres à nos anges.

8335. — A M. LE COMTE ANDRÉ SCHOUVALOW.

A Ferney, le 19 juillet.

Oui, j'aime Pallas l'intrépide,
Qui fait tomber sous son égide

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Il s'agit toujours des *Pélopides*.
3. Toujours *le Dépositaire* et *Sophonisbe*.
4. Ministre de la guerre, parent de d'Argental.

Tout l'orgueil de ce vieux sultan.
J'admire avec même justice
Cette Pallas législatrice,
Qui de la Finlande au Cuban
Donne une loi moins tyrannique
Que certain code lévitique,
Et le fatras de l'Alcoran.

Courage, braves Russes! la victoire est toujours venue du nord. Il faut que la raison en vienne; il faut que les beaux et malheureux climats, si longtemps soumis à l'Inquisition ou à l'équivalent, et peuplés de tant de fripons et d'imbéciles, soient éclairés par l'étoile du nord, qui fait briller du haut du pôle arctique la tolérance universelle, qu'on n'ose pas même désirer encore dans certains pays.

Savez-vous, monsieur le comte, que, grâce à la stupidité d'un de nos Welches, revêtu à Paris de l'éminente dignité de censeur des livres, l'*Instruction* de Sa Majesté impériale n'a pas eu la permission d'entrer en France? N'imputez point cette barbarie à notre nation; elle n'en est point coupable. Tous les gens qui pensent parmi nous révèrent cette *Instruction* admirable, et n'en voudraient jamais d'autre. Notre chancelier n'a rien su de cette sottise : cela s'est fait uniquement par la bêtise des subalternes, et avant le changement du ministère. Mais on est très-coupable d'avoir confié quelque espèce de juridiction sur les belles-lettres à des gens qui ne devraient avoir que la surintendance des chardons.

Oui, je reçus en son temps la lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire sur M. de Tchogoglof. Je ne sais où il est; et j'ai abandonné cette petite affaire, pour laquelle on m'avait vivement sollicité.

J'ai eu l'honneur de vous adresser un ingénieur-dessinateur, garçon de mérite, qui peut être utile. Je vous souhaite, et je l'espère, une paix glorieuse, digne de vos victoires. Si Moustapha n'a pu être chassé par les Russes, il les respectera du moins, et votre voisin le poëte-empereur chinois les respectera aussi; l'autre poëte-roi de Prusse sera toujours leur bon ami. Je ne vous réponds point du troisième, et je vous garde le secret.

Mes respects à madame la comtesse.

8336. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 juillet.

On est donc, mon héros, à Paris comme à Rome, *parents contre parents*[1]. La différence est qu'il s'agissait chez les Romains de l'empire du monde et de ses bribes, et que chez les Welches il ne s'agit, comme à leur ordinaire, que de billevesées. Je crois pourtant que s'il y a un bon parti, vous l'avez pris : et ce qui me persuade que ce parti est le meilleur, c'est qu'il n'est pas assurément le plus nombreux.

Je me trouve, monseigneur, réformé à votre suite dans ma chétive petite sphère. J'ai deux neveux[2] qui ont chacun un grand crédit dans l'ancien et le nouveau parlement. J'ai donné mon suffrage au nouveau, mais je n'y ai pas eu grand mérite. Il y a longtemps que les Calas, les chevaliers de La Barre, les Lally, etc., m'ont brouillé avec les tuteurs des rois[3]; et j'ai toujours mieux aimé dépendre du descendant de Robert le Fort, lequel descendait par les femmes de Charlemagne, que d'avoir pour rois des bourgeois mes confrères. Je suis bien sûr que toute leur belle puissance intermédiaire, l'unité, l'indivisibilité de tous les parlements, ne m'auraient jamais fait rendre un sou des deux cent mille livres d'argent comptant que M. l'abbé Terray m'a prises un peu à la Mandrin, dans le coffre-fort de M. Magon. Je lui pardonne cette opération de housard, s'il ne nous prend pas tout le reste.

C'est surtout cette aventure qui a dérangé ma pauvre colonie. Elle était née sous la protection de M. le duc de Choiseul, elle est tombée avec lui. On avait établi chez moi trois manufactures qui travaillaient pour l'Espagne, pour la Turquie, pour la Russie. Il était assez beau de voir entrer de l'argent en France par les travaux d'un misérable petit village. Tout cela va tomber, si je ne suis pas secouru. Les secours que je demandais n'étaient que le payement de ce qu'on me doit, et qu'on avait promis de me payer. Je profiterai de vos bontés. J'écrirai à M. l'abbé de Blet[4].

1. Hémistiche de la tragédie de *Cinna*, acte I, scène III, répété par Boileau dans sa satire VIII, vers 133.

2. D'Hornoy était petit-neveu de Voltaire; Mignot était son neveu (voyez tome XXVIII, page 494).

3. Le parlement se disait tuteur des rois.

4. La lettre manque.

Si on me refuse l'aumône, je n'aurai pas du moins à me reprocher de ne l'avoir pas demandée.

Je m'étais figuré que mon héros habiterait uniquement Versailles ; mais je vois qu'il veut encore jouir de son beau palais de Paris, où probablement j'aurai le malheur de ne lui faire jamais ma cour.

J'ai pris la liberté de recommander à Mme la duchesse d'Aiguillon[1] une dame de qualité de Franche-Comté, Mme la comtesse de Beaufort ; et cette liberté, qui serait ridicule dans d'autres circonstances, porte son excuse dans l'étonnante aventure dont cette dame est la victime. Un coquin de prêtre, d'ailleurs très-scandaleux, et mort de ses débauches et d'une fièvre maligne, a déclaré, en mourant, que M. le comte de Beaufort l'avait assassiné.

M. de Beaufort[2], ancien officier, père de six enfants, et reconnu pour un des plus honnêtes gentilshommes de la province, a été décrété de prise de corps, et sa femme d'ajournement personnel. Les prêtres se sont ameutés, ils ont ameuté le peuple ; M. de Beaufort a été obligé de s'enfuir pour laisser passer le torrent. Il ne demande qu'un sauf-conduit d'un mois, pour avoir le temps de préparer ses défenses. J'ignore si on peut obtenir cela de monsieur le chancelier. Si vous pouviez protéger Mme de Beaufort dans cette cruelle affaire, vous feriez une action digne de vous.

Cela ressemble à l'aventure de ce La Frenaie[3] qui se tua chez Mme de Tencin, pour lui faire pièce. Ma destinée est de prendre le parti des opprimés. Je plaide actuellement au conseil du roi pour douze mille hommes bien faits, que vingt chanoines prétendent être leurs esclaves, et que je soutiens n'appartenir qu'au roi. Ces petites affaires-là tiennent la vieillesse en haleine, et repoussent l'ennui, qui cherche toujours à s'emparer des derniers jours d'un pauvre homme.

Je ne renonce d'ailleurs ni aux vers ni à la prose ; et, si vous étiez premier gentilhomme d'année, je vous importunerais, moi tout seul, plus que quatre jeunes gens. Je suis pourtant aveugle, non pas comme Mme du Deffant, mais il s'en faut très-peu. Mme de Boisgelin[4], qui m'a vu dans cet état, m'a recommandé,

1. La lettre à cette dame manque.
2. Voyez lettre 8351.
3. Dont il est question dans la lettre 6940, tome XLV, page 316.
4. A qui est adressée la lettre 8278.

avec son frère l'archevêque d'Aix [1], à l'oculiste Grandjean. Il serait plaisant qu'un archevêque me rendît la vue.

Je demande bien pardon à mon héros de l'entretenir ainsi de mes misères, mais il a voulu que je lui écrivisse. Il est assez bon pour me dire que ces misères l'amusent ; je ne suis pas assez vain pour m'en flatter ; ainsi je finis avec le plus profond respect et le plus tendre attachement.

### 8337. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 juillet.

Je mets à profit vos bontés, monseigneur ; permettez que je vous envoie la lettre que j'écris à M. l'abbé de Blet [2].

Je suis toujours émerveillé de voir que les affaires des plus grands seigneurs du royaume ne soient pas plus en ordre que celles de l'État.

Le connétable de Lesdiguières disait à cet infortuné duc de Montmorency : « N'entreprenez jamais rien que vous n'ayez six cent mille écus dans vos coffres ; j'en ai toujours usé ainsi, et je m'en suis bien trouvé. »

Mon héros a eu bien raison de me dire que ma petite vanité d'être le Sancho-Pança du village de Barataria est un jeu qui ne vaut pas la chandelle ; mais cela a été entrepris dans un temps où j'avais la protection la plus entière, où je faisait tout ce que je voulais, où Sancho-Pança n'approchait pas de moi, où les croix de Saint-Louis, les pensions, les brevets, pleuvaient à ma moindre requête : le rêve est fini.

Je ne crois pas que mon désert suisse et les petits intérêts du plus petit canton de la France doivent occuper beaucoup M. le duc d'Aiguillon, qui doit jeter la vue sur des objets beaucoup plus dignes de son attention. Je crains surtout de l'importuner dans les commencements de son ministère ; et quoique je ne sois point bavard en fait d'affaires, cependant je crains toujours d'importuner un homme d'État. S'il veut bien, quand il sera un peu de loisir, permettre que je lui envoie un mémoire que je crois absolument nécessaire dans la circonstance présente, je

1. Jean de Dieu-Raymond de Cucé de Boisgelin, né en 1732, évêque de Lavaur en 1765, archevêque d'Aix en 1770, archevêque de Tours en 1802, puis cardinal, mort le 22 août 1804.

2. La lettre à cet abbé manque.

prendrai la liberté de lui en adresser un, et il peut compter que je lui dirai exactement la vérité.

Je vous enverrai le mémoire : vous en jugerez ; et si vous le trouvez convenable, je vous demanderai votre protection. Je n'ai d'autre patrie que le petit asile que je me suis formé, et dont vous avez daigné voir les commencements. Le climat est bien rude ; mais le pays est de la plus grande beauté. Il est triste de perdre la vue dans un endroit qui ne peut plaire qu'aux yeux ; mais il est bien plus triste de penser qu'on mourra sans vous avoir fait sa cour, sans avoir joui des charmes de votre conversation, sans avoir vu dans son beau salon celui qui fait tant d'honneur à la France, et qui rappelle les brillantes idées du beau siècle de Louis XIV. Je n'aurai donc que des regrets à vous offrir, qu'une admiration stérile, et qu'un attachement aussi inutile que respectueux et tendre.

### 8338. — A M. LE COMTE DE LA TOURRETTE[1].

23 juillet.

Mes souffrances continuelles, monsieur, ne m'ont point empêché de sentir vivement l'honneur que messieurs vos neveux m'ont fait. Si j'étais en état de suivre mon goût, je viendrais certainement leur rendre leur visite. Il y a quinze ans que je fais le projet de venir présenter mes respects à toute votre famille, et surtout à vous. Je n'ai jamais trouvé le moment de pouvoir l'exécuter.

Quoique j'aie presque perdu la vue, j'ai cherché dans un tas énorme de papiers *la Henriade* toscane. Je ne sais si elle ne serait point entre les mains de M. Cramer, qui m'avait promis de l'imprimer ; mais l'*Encyclopédie* s'est emparée de toutes ses affections et de tout son temps. Il faudra bien pourtant qu'il donne un habit à cette Italienne, ou qu'il la renvoie dans son pays toute nue.

Mille tendres respects à M. de Fleurieu, votre père, à monsieur votre frère, et à toute votre famille.

*Le vieux malade de Ferney.*

### 8339. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT[2].

25 juillet.

M. Christin, l'avocat de douze mille esclaves contre vingt chanoines, m'écrit que M. de Rochefort et Mme Dix-neuf ans sont

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

partis. J'ignore, monsieur, si c'est pour la Bourgogne, où vous m'aviez mandé que vous deviez aller, si c'est pour la Champagne ou pour la ville de Mende.

Vous nous aviez flattés que vous vous souviendriez de nous sur votre route. J'ai vécu dans cette espérance, qui m'a soutenu dans les misères de mes maladies. Je ne vous ai point écrit, parce que j'ai compté sur la consolation de vous parler : ce qui est beaucoup plus agréable et beaucoup plus sûr.

J'adresse ma lettre à Paris, qui vous sera sans doute renvoyée où vous êtes. Je vous demande en grâce de m'instruire de votre marche. Mme Denis se joint à moi pour vous en prier. Vous savez combien nous sommes attachés à M. le lieutenant des gardes et à Mme Dix-neuf ans.

## 8340. — DE CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Le 16-27 juillet.

Monsieur, je crois vous avoir mandé[1] la prise des lignes de Pérékop par assaut, et la fuite du kan de Crimée à la tête de soixante mille hommes, et la réduction du fort d'Orka, qui s'est rendu par accord le 14 juin. Après cela mon armée entra sur trois colonnes en Crimée : celle de la droite s'empara de Koslof, port sur la mer Noire; celle du milieu, que commandait le prince Dolgorouki en personne, marcha vers Karasbasar, où il reçut une députation des chefs des ordres de la Crimée, qui proposèrent une capitulation pour toute la presqu'île. Mais comme leurs députés tardèrent à revenir, le prince Dolgorouki s'avança vers Caffa, autre port sur la mer Noire. Là il attaqua le camp turc, dans lequel il y avait vingt-cinq mille combattants, qui s'enfuirent sur les vaisseaux qui les avaient amenés. Le sérasquier Ibrahim-pacha, étant resté seul, envoya pour capituler; mais le prince lui fit dire qu'il devait se rendre prisonnier de guerre, ce qu'il fit.

Nos troupes entrèrent donc dans Caffa, tambour battant, le 29 juin. En attendant, la colonne gauche avait traversé la langue de terre qui est entre la mer d'Azof et la Crimée, d'où l'on envoya un détachement qui s'empara de Kertz et de Senikale, ce qui se fit tout de suite : de façon que notre flotte d'Azof, qui se tenait dans le détroit, prête à le passer, doit être à l'heure qu'il est à Caffa. Le prince Dolgorouki m'écrit qu'à la vue du port il y a trois pavillons russes qui croisent.

Je me hâte de vous mander ces bonnes nouvelles que j'ai reçues ce matin, sachant la part que vous y prendrez. Vous excuserez aussi, en faveur de ces nouvelles, le peu d'ordre que j'ai mis dans cette lettre, que je vous écris fort à la hâte.

1. Lettre 8323.

Il ne reste à l'ennemi, dans la Crimée, que deux ou trois méchants petits forts : les places de conséquence sont emportées, et je dois recevoir incessamment la capitulation signée par les Tartares.

Si après cela, monsieur, le sultan n'en a pas assez, on pourra lui en donner encore, et d'une autre espèce.

Soyez assuré de mon amitié, et de l'estime distinguée que j'ai pour vous.

CATHERINE.

### 8341. — DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[1].

28 juillet.

Il vous est commode, mon cher Voltaire, de vous persuader que je n'aime pas les encyclopédies ; cela vous dispense de m'envoyer la vôtre[2], que j'aurais indépendamment de vous si on la trouvait ici. Je n'aime point la science, la morale, la métaphysique *in-folio ;* je ne saurais admirer ni me soumettre à l'autorité et à l'importance de certains auteurs; si j'ai tort, est-ce à vous à m'en punir, quand c'est vous à qui il faut s'en prendre du peu de respect que j'ai pour ces messieurs; c'est vous qui m'avez formé le goût; leurs opinions peuvent être semblables aux vôtres, et je les adopte volontiers; mais dans la forme et la manière, ils ne vous ressemblent assurément pas.

M. Walpole, qui est un de vos grands admirateurs, veut que je vous dise qu'il est infiniment flatté de l'honneur que vous lui faites; qu'il ne se serait jamais attendu à être cité par vous, et que les louanges que vous lui donnez, c'est vous qui les lui faites mériter. Ce sont vos ouvrages qu'il lit sans cesse, c'est l'admiration qu'il a de votre style qui forme le sien; mais il n'a pas, cependant, la présomption de le croire encore assez bon pour oser vous faire lui-même ses remerciements. Il veut qu'ils passent par moi : j'y souscris en enfant perdu, sans craindre la critique, parce que je suis fort au-dessous de la prétention : c'est votre amitié que je veux, mon cher Voltaire, et, pour nouvelle preuve, votre *Encyclopédie.* Vous ne devez pas écrire un mot sans m'en faire part; envoyez-moi donc incessamment cette *Encyclopédie,* afin de pouvoir la porter à Chanteloup, où j'espère aller au commencement de septembre. Vous n'aurez ni rime ni raison de moi que vous ne m'ayez accordé ma demande. Il me semble que vous m'aviez donné l'espérance de venir faire un tour ici; il n'y a point de temps où je ne vous désire, mais dans ce moment-ci, je vous désirerais plus que dans tout autre: vous feriez connaissance avec M. Walpole, et je suis persuadée que vous seriez fort contents l'un de l'autre, et moi je le serais infiniment de me trouver entre vous deux ; mais, vanité des vanités, tout n'est que vanité ! J'en excepte l'amitié, que je crois (quoi qu'on en dise) le plus grand bien de la vie.

1. *Correspondance complète,* édition de Lescure ; 1865.
2. *Questions sur l'Encyclopédie.*

8342. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 30 juillet.

Madame, est-il vrai que vous avez pris toute la Crimée? Votre Majesté impériale daignait me mander, par sa lettre du 10 juin, que M. le prince Dolgorouki était devant Pérécop ou Précop. La déesse aux cent bouches, qui arrive tous les jours du nord au midi, et qui depuis longtemps n'apporte que des sottises du midi au nord, débite que la Crimée entière est sous votre puissance, et qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier.

C'est du moins une consolation d'avoir le royaume de Thoas, où la belle Iphigénie fut si longtemps religieuse, et où son frère Oreste vint voler une statue au lieu de se faire exorciser.

Mais si, après avoir pris cette Chersonèse taurique, vous accordez la paix à Moustapha, que deviendra ma pauvre Grèce? que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans; ces barbares sont faits pour le pays d'Ézéchiel, d'Élie, et de Caïphe. Mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le Lycée en écuries. Je m'intéressais fort au sultan Ali-bey; je me faisais un plaisir de le voir négocier avec vous du haut d'une pyramide : faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illusions? Il est bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Scythie, le pays des Amazones, et celui de Médée : cela fait environ quatre cents lieues; ces bagatelles-là ne me suffisent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troie, et que Votre Majesté impériale se promenerait en bateau sur les bords du Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes désirs, puisque vous modérez les vôtres.

Je suis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis : Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les moments de ta vie.

Si Votre Majesté impériale garde la Chersonèse, comme je le crois, elle ajoutera un nouveau chapitre à son code, en faveur des musulmans qui habitent cette contrée. Son église grecque, la seule catholique et la seule véritable sans doute, n'y

fera pas beaucoup de conversions; mais elle pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Grèce. Apollon même fit présent au Tartare Abaris d'une flèche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos sorciers. Si j'avais cette flèche, je serais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de présenter sottement, du pied des Alpes, mon profond respect et mon attachement inviolable à la souveraine d'Azof, de Caffa, et de mon cœur.

*Le vieux Malade*[1].

### 8313. — A M. PAPILLON DE LA FERTÉ[2].

A Ferney, 31 juillet.

J'étais bien loin d'espérer, monsieur, que ces rentes seraient payées, et vous m'avez très-agréablement surpris. Ce qui me faisait croire qu'elles étaient en souffrance, c'est qu'on ne paye point les rentes de la compagnie des Indes. Je n'ai jamais que des remerciements à vous faire, et je sais que je ne suis pas le seul. Jouissez, monsieur, non-seulement de votre belle terre de la Ferté dans le sein de votre famille, mais jouissez surtout du noble plaisir de rendre de bons offices, autant que vous le pouvez.

J'ai l'honneur d'être avec bien de la reconnaissance, monsieur, votre, etc.

### 8314. — DE CATHERINE II[3],
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ce 22 juillet-2 auguste 1771.

Monsieur, je ne saurais mieux répondre à vos deux lettres du 19 juin et 6 juillet qu'en vous mandant que Tamane et trois autres petites villes, savoir Temruk, Atchai, et Atchou, situées sur une grande île qui forme l'autre côté du détroit de la mer d'Azof, dans la mer Noire, se sont rendues à mes

1. Une lettre de Fanny de Beauharnais à Voltaire, de juillet 1771, est signalée dans un catalogue d'autographes. Elle avoue que les vers qu'elle lui a adressés sont bien d'elle. Elle le remercie des sentiments qu'il lui a exprimés à l'égard de Dorat. « La voix du public n'est rien en comparaison de la vôtre. » Voyez la dernière note de la lettre 8313.

2. Éditeurs, de Cayrol et François.

3. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 130.

troupes dans les premiers jours de juillet. Cet exemple a été suivi par plus de deux cent mille Tartares qui demeurent sur les îles et sur la terre ferme.

L'amiral Séniavine, qui est sorti avec sa flottille du canal, a donné la chasse à quatorze bâtiments ennemis pour s'amuser; un brouillard cependant les a sauvés de ses griffes.

N'est-il pas vrai que voilà bien des matériaux pour corriger les cartes géographiques? On a entendu nommer, dans cette guerre, des endroits dont on n'avait jamais ouï le nom ci-devant, et que les géographes disaient déserts. N'est-il pas vrai aussi que je fais des conquêtes comme quatre? Vous direz qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour s'emparer de villes abandonnées. Voilà aussi peut-être la raison qui m'empêche d'être, comme vous dites, d'une fierté insupportable.

A propos de fierté, j'ai envie de vous faire sur ce point ma confession plénière. J'ai eu de grands succès durant cette guerre; je m'en suis réjouie très-naturellement; j'ai dit : La Russie sera bien connue par cette guerre; on verra que cette nation est courageuse, infatigable, qu'elle possède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités qui forment les héros; on verra qu'elle ne manque point de ressources, que ses ressources ne sont point usées; mais qu'elle peut se défendre et faire la guerre avec aisance et vigueur lorsqu'elle est attaquée injustement.

Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais fait réflexion à Catherine, qui, à quarante-deux ans, ne saurait croître ni de corps ni d'esprit, mais qui, par l'ordre naturel des choses, doit rester et restera comme elle est: par conséquent donc d'où la fierté lui viendrait-elle? Ses affaires vont-elles bien, elle dit tant mieux; si elles allaient moins bien, elle emploierait toutes ses facultés à les remettre dans la meilleure des lisières possibles selon son entendement.

Voilà mon ambition, et je n'en ai point d'autre; ce que je vous dis est vrai, fiez-vous-y. J'irai plus loin : je vous dirai que, pour épargner le sang humain, je souhaite sincèrement la paix; mais cette paix est très-éloignée encore, quoique les Turcs, par d'autres motifs, la souhaitent ardemment. Ces gens-là ne savent pas la faire.

Je désire également la pacification des querelles déraisonnables de la Pologne. J'ai affaire là à des têtes écervelées, dont chacune, au lieu de contribuer à la paix commune, bien au contraire y nuit par caprice et par légèreté. Mon ambassadeur a publié une déclaration qui devrait leur ouvrir les yeux, et les ramener à la raison s'ils en sont susceptibles; mais il est à parier qu'ils laisseront venir les dernières extrémités avant que de se porter à choisir un parti sage et convenable. Les tourbillons de Descartes n'existèrent jamais qu'en Pologne. Là, chaque tête est un tourbillon qui tourne continuellement autour d'elle-même, et qui n'est arrêté quelquefois que par hasard, mais jamais par la raison ou le jugement.

Je n'ai point encore reçu ni vos *Questions*, ni vos montres de Ferney : je ne doute point que l'ouvrage de vos fabricants ne devienne parfait, puisqu'ils le font sous vos yeux. Je me flatte que le carillon qu'ils feront pour Sainte-Sophie, lorsque nous l'aurons, sera leur chef-d'œuvre; seulement je

ne voudrais pas qu'ils y plaçassent Constantin et sainte Hélène, sa mère, parce que, comme chef de l'Église grecque, je n'aimerais pas à voir des personnes comme celles-là occuper les mêmes places qu'on donne souvent aux coqs et aux coucous. Il est vrai que les uns y sont à peu près aussi déplacés que les autres, mais au moins ces derniers indiquent-ils l'heure, tandis que je ne sais pas trop ce qu'on pourrait prétendre des autres dans un carillon.

Ne grondez point vos colons de m'avoir envoyé un surplus de montres; cette dépense ne me ruinera pas. Il serait bien malheureux pour moi si j'étais réduite à n'avoir pas, à point nommé, d'aussi petites sommes chaque fois qu'il me les faudra. Je vous prie de ne pas juger de mes finances d'après celles des États ruinés de l'Europe; vous me feriez tort. Quoique nous ayons la guerre depuis trois ans, nous bâtissons, et tout le reste va comme en pleine paix. Il y a deux ans qu'aucun nouvel impôt n'a été imposé; la guerre présentement a son état fixé, une fois réglé, qui ne dérange en rien les autres parties. Si nous prenons encore un ou deux Kaffa, la guerre est payée.

Je serai contente de moi chaque fois que j'aurai votre approbation. J'ai aussi relu mon *Instruction* pour le code, il y a quelques semaines, parce que je croyais alors la paix plus proche qu'elle ne l'est, et j'ai trouvé que j'avais raison en l'écrivant. J'avoue que le code, pour lequel beaucoup de matériaux se préparent, et d'autres le sont déjà, me donnera encore bien de la tablature avant qu'il parvienne au degré de perfection où je souhaite de le voir; mais n'importe, il faut qu'il soit fait.

Quoique Taganrog ait la mer au midi et des montagnes au nord, cependant vos projets sur cette place ne pourront avoir lieu avant que la paix n'ait assuré ses environs contre toute appréhension du côté de la terre et de la mer: car, jusqu'à la prise de la Crimée, c'était la première place frontière vis-à-vis des Tartares. Peut-être m'amènera-t-on ici dans peu le kan de Crimée en personne. Dans ce moment j'apprends qu'il n'a pas passé la mer avec les Turcs, mais qu'il erre encore dans les montagnes de la Crimée avec une très-petite suite, à peu près comme le prétendant en Écosse après la défaite de Culloden. S'il me vient, nous travaillerons à le dégourdir cet hiver; et pour me venger de lui, je le ferai danser, et il ira à la comédie française.

Adieu, monsieur; continuez-moi votre amitié, et soyez assuré des sentiments que j'ai pour vous.

J'allais fermer cette lettre lorsque je reçois la vôtre du 10 juillet, dans laquelle vous me mandez l'aventure arrivée à mon *Instruction* en France. Je savais cette anecdote, mais avec l'appendice que c'était par l'ordre du duc de Choiseul, en conséquence de la haine passionnée qu'il mettait dans tout ce qui me regardait de loin ou de près. J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu dans toutes les gazettes, et j'ai trouvé que j'étais assez vengée.

L'incendie arrivé à Saint-Pétersbourg a consumé en tout cent quarante maisons, selon les rapports de la police, parmi lesquelles il y en avait une vingtaine bâties en pierres; tout le reste n'était que des baraques de bois mal bâties. Le grand vent avait porté les tisons dans différents endroits à la fois, ce qui renouvela l'incendie le lendemain, et lui donna un air surna-

turel; mais il n'est pas douteux que le vent et la grande chaleur ont causé tout le mal, qui sera bientôt réparé. Car chez nous on construit avec plus de célérité que dans aucun pays de l'Europe. L'année 1762, il y eut un incendie deux fois aussi considérable, qui consuma un grand quartier bâti en bois, qui fut reconstruit en bâtiments de briques en moins de deux à trois ans.

### 8345. — A M. DE BELLOY.

Ce 3 auguste.

Il est bien juste, monsieur, que le citoyen de Calais soit citoyen de l'Académie[1]. Il sera beau que, dans notre corps, l'homme de lettres succède au prince du sang, et que celui qui a si bien chanté nos héros remplace celui qui a marché sur leurs traces. Je ne puis de si loin joindre que mes vœux à ceux de mes confrères; mais vous devez être sûr de mes désirs autant que de leurs voix. Si l'Académie est la récompense des talents, quel homme en est plus digne que vous? C'est avec la plus grande joie que j'apprends le choix qu'on va faire de vous. J'ai été un des premiers qui aient applaudi à votre mérite, et je ne serai pas assurément un des derniers à reconnaître la justice qu'on vous rend. J'espère donc, dans un mois, faire mon compliment à mon cher confrère.

Agréez, en attendant, les très-sincères et tendres sentiments de votre, etc.

*Le vieux Malade et le vieil Aveugle de Ferney.*

### 8346. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

7 auguste.

Madame, est-il bien vrai? suis-je assez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé? Quinze mille Turcs tués ou faits prisonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les troupes de Votre Majesté impériale entrent dans le Pérécop! Cette nouvelle vient de Vienne; puis-je y compter? mon bonheur est-il certain?

Je veux aussi, madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danseuse excel-

1. Le prince de Clermont, né en 1709, était mort le 16 juin 1771. Sa place à l'Académie française fut en effet donnée à de Belloy, dont la réception est du 9 janvier 1772.

lente[1] à l'Opéra de Paris. On dit qu'elle a de très-beaux bras. Le dernier opéra-comique[2] n'a pas eu un grand succès, mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'*univers ;* il sera exécuté dans la première ville de l'*univers* par les meilleurs acteurs de l'*univers.*

Notre contrôleur général [3], qui n'a pas l'argent de l'*univers* dans ses coffres, fait des opérations qui lui attirent des remontrances et quelques malédictions.

Notre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud.

Nous avons un régiment dont on a fait la revue ; les politiques en présagent un grand événement.

On prétend qu'on a vu un détachement de jésuites vers Avignon, mais qu'il a été dissipé par un corps de jansénistes qui était fort supérieur : il n'y a eu personne de tué ; mais on dit qu'il y aura plus de quatre convulsionnaires d'excommuniés.

Je ne manquerai pas, madame, si Votre Majesté impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la suite de ces grandes révolutions.

Pendant que nous faisons des choses si mémorables, Votre Majesté s'amuse à prendre des provinces en terre ferme, à dominer sur la mer de l'Archipel et sur la mer Noire, à battre des armées turques. Voilà ce que c'est que de n'avoir rien à faire, et de n'avoir qu'un petit État à gouverner.

Je n'en suis pas moins attaché à Votre Majesté impériale avec un profond respect, et un inviolable dévouement qui ne finira qu'avec ma vie.

*Le vieux Malade de Ferney*[4].

8347. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

De ma maison de quinze-vingt à la vôtre, 9 auguste.

« Envoyez-moi des pâtes d'abricot de Genève. »

Cela est bientôt dit, madame ; mais cela n'est pas si aisé à faire. Vos confiseurs de Paris s'opposent à ce commerce. Il n'a jamais été si difficile d'envoyer un pot de marmelade dans votre

1. Mlle Dervieux; voyez lettre 8039.
2. *Les Jardiniers*, paroles de Davesne, musique de Prudent, joués le 15 juillet 1771.
3. L'abbé Terray.
4. Il y a ici, dans Beuchot, une lettre à Thieriot que nous avons placée à l'année précédente; voyez page 167.

pays, lorsque toute l'Europe en mange. Si M. Walpole demeurait encore quelquefois en France, on pourrait lui en envoyer; car je ne crois pas qu'on soit assez hardi chez vous pour saisir les confitures d'un ministre anglais.

Quand vous verrez votre grand'maman, je vous prie de me mettre à ses pieds. Elle m'a pardonné mon goût pour Catherine; elle me pardonnera bien la juste horreur que j'ai eue de tout temps pour les pédants qui firent la guerre des pots de chambre au grand Condé, et qui ont assassiné un pauvre chevalier de ma connaissance [1].

Passez-moi l'émétique, madame, et je vous passerai la saignée [2]. Je vous sacrifierai une demi-douzaine de philosophes; abandonnez-moi autant de pédants barbares : vous ferez encore un très-bon marché.

Ne m'aviez-vous pas mandé, dans une de vos dernières lettres, que les nouveaux règlements de finance vous avaient fait quelque tort? ils m'en ont fait beaucoup, et j'ai bien peur que cela ne dérange la pauvre petite colonie que j'avais établie au pied des Alpes. Je crois que la France est le pays où il doit y avoir le plus d'amis, car, après tout, l'amitié est une consolation, et on a toujours besoin en France de se consoler.

Ma plus grande consolation, madame, a toujours été la bonté dont vous m'avez honoré dans tous les temps. Vous savez si je vous suis attaché, et si je ne compterais pas parmi les plus beaux moments de ma vie le plaisir de vous entendre : car, grâce à nos yeux, nous ne pouvons guère nous voir.

Je ne peux vous dire, madame, que je vous aime comme mes yeux; mais je vous aime comme mon âme, car je me suis toujours aperçu qu'au fond mon âme pensait comme la vôtre.

### 8348. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 auguste.

Mais, mon cher ange, je vous dis que mon jeune homme a redemandé sa petite drôlerie [3]. Il s'est bien formé depuis six mois, et il est honteux de vous l'avoir envoyée telle qu'elle était. Je présume que vous en serez bien content. Pour moi, je vous

1. Le chevalier de La Barre; voyez tome XXV, page 501.
2. Voyez la note 2, page 153.
3. Par cette expression du *Bourgeois gentilhomme*, acte I, scène II, Voltaire désigne ici sa tragédie des *Pélopides*.

avoue que je le suis : vous en jugerez, et vous me direz si je me trompe.

La Harpe vient de remporter deux prix à l'Académie[1]. On dit que le public confirmera ce jugement, et que ces deux ouvrages sont excellents. Nos prix n'ont jamais fait la réputation de personne; nous les avons donnés souvent à des pièces bien médiocres. Avez-vous vu ces deux pièces? l'*Éloge de Fénelon* passe pour un chef-d'œuvre.

J'ai toujours oublié de vous demander s'il était vrai que Bernard eût perdu tout à fait la mémoire. Cela serait bien triste pour un favori des filles de Mémoire. Cela me fait trembler en qualité de son confrère, non que je me tienne favori; je me suis toujours borné à être courtisan. C'est mon jeune homme qui sera favori; mais on prétend qu'il ne trouvera point d'acteurs, et que la race en périt tous les jours.

Je vous ai envoyé à tout hasard un petit mémoire, pour que vous eussiez la bonté d'en dire la substance à M. de Monteynard[2] quand l'occasion s'en présenterait. Je n'ai point pressé vos bontés sur cet objet; il faut être discret.

Si vous étiez parent de M. l'abbé Terray comme de M. de Monteynard, je vous presserais bien davantage. Il m'a joué de funestes tours. Ma pauvre colonie est sans appui. Il y a sept mois que nous ne nous soutenons que par nous-mêmes. Nous vous enverrons incessamment les deux montres que M^me^ d'Argental a commandées; elles sont presque faites, et seront très-bonnes. Il n'y a que nous qui donnions de bonne marchandise à bon marché. On ne nous connaît pas assez, et on ne nous protège pas assez.

J'ai encore une chose à vous demander : est-il vrai que M. le maréchal de Richelieu a été malade, et qu'il a perdu aussi la mémoire dans sa maladie? Il n'y aura plus moyen de se souvenir de rien, si M. de Richelieu et Gentil-Bernard ont tout oublié.

Ce qui est bien sûr, c'est que je n'oublierai jamais mes respectables anges, et que je leur serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Les deux montres que vous m'avez demandées partent aujourd'hui à l'adresse de M. de Villemorier, pour M. l'abbé de Villeraze.

1. Le prix d'éloquence (*Éloge de Fénelon ;* voyez lettres 8381 et 6216) et celui de poésie (*Des talents dans leur rapport avec la société et le bonheur*).

2. Voyez lettre 8321.

### 8349. — A M. VASSELIER[1].

Ferney, 16 auguste.

Voici une singulière prière que je fais à mon cher correspondant.

N'y a-t-il pas une école vétérinaire à Lyon? Qui est-ce qui préside à cette école vétérinaire? Le président trouverait-il mauvais qu'on lui fît voir une petite partie de pierres qu'on vient de trouver dans la vessie d'un bœuf? Cet examen pourrait-il être de quelque utilité?

Je demande pardon à M. Vasselier; mais en cas que la chose en vaille la peine, il pourrait en faire parler aux gens du métier; tous nos gens de campagne disent qu'ils n'ont jamais vu de pareille pierre dans la vessie de personne.

Ce n'est pas trop que quatre cent quatre-vingt-trois coquins en cent trente années, pour une ville aussi peuplée que Lyon, et encore il faut retrancher de ce nombre environ trois cents personnes qui n'ont été coupables que de très-petits délits. J'en fais mon compliment à la ville. Il y a eu en effet plus d'exécutions que de vrais crimes. Si on avait fait travailler à la terre tous ceux qu'on a pendus, elle serait beaucoup plus fertile.

### 8350. — A M. D'ALEMBERT.

19 auguste.

Mon cher ami, j'ai vu le descendant du brave Crillon, qui est venu avec le prince de Salm, tous deux instruits et modestes, tous deux très-aimables, et dignes d'un meilleur siècle.

Quel homme de lettres donnerez-vous pour successeur à un prince du sang[2]? Il se présente beaucoup de poëtes : ne faut-il pas donner la préférence à M. de La Harpe ou à M. Delille?

Vous savez ce que c'est qu'un banneret, qu'à Berne on appelle banderet. Or le banderet de la république de Neuchâtel, ayant joint à sa dignité celle d'imprimeur[3], faisait une très-belle édition du *Système de la Nature*. Les dévotes de Neuchâtel, éprises d'une sainte rage, sont venues brûler son édition. Le gonfalonier

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Le comte de Clermont. — Ce fut de Belloy; voyez lettre 8345.
3. Il s'appelait Ostervald; voyez lettre 8352.

de la république a été obligé de se démettre de sa charge; mais on ne lui a point fait d'autre mal; il n'en aurait pas été quitte à si bon marché dans Abbeville.

On a battu des mains à Rennes quand l'ancien parlement a été cassé, et qu'on en a érigé un nouveau.

On a déjà six volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdun; personne ne la lit, mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de sitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agitait la question *de mathematicis ab urbe expellendis*.

Je suis tout étonné, moi malingre et aveugle, de vous dire des nouvelles du fond de ma solitude et de mon lit.

J'ai donné des paperasses pour vous à M. de Crillon.

Adieu, mon cher et grand philosophe, que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie.

8351. — A M. CHRISTIN.

19 auguste.

Courage, mon cher philosophe; vous attendrez un peu longtemps, mais vous gagnerez la bataille. On a fort applaudi à celle que l'ancien parlement de Besançon a perdue.

Ne manquez pas, je vous prie, de mettre une feuille de laurier dans votre lettre, quand vous m'apprendrez le gain du procès des esclaves. Il faut qu'à votre retour vous ayez une place de conseiller; personne ne la mérite mieux que vous.

M^me^ de Beaufort[1] demande à monsieur le chancelier la grâce de son mari, lequel ne demandait qu'un sauf-conduit. Je crois que cela dépendra des informations. On prétend qu'il y a double sacrilége et simple assassinat : double sacrilège, parce qu'il y a meurtre de *prêtre* dans une *église;* assassinat, parce qu'ils étaient deux, le comte de Beaufort et un jeune avocat, lesquels ont tous deux pris la fuite. L'avocat Loyseau de Lyon, qui était à Genève, avait commencé un beau factum en faveur de M. de Beaufort. Il prétendait que le prêtre n'était mort que pour faire niche à l'accusé. Il a rengainé son factum, et il est allé à Paris. J'espère que monsieur votre frère aura bientôt un bon emploi, et que vous reviendrez bientôt victorieux à Saint-Claude revoir votre petite maîtresse.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

1. Voyez page 482.

## 8352. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 21 auguste.

Sire, Votre Majesté va rire de ma requête : elle dira que je radote. Je lui demande une place de conseiller d'État. (Ce n'est pas pour moi, comme vous le croyez bien, et je ne donne point de conseils aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de Lentulus appuiera ma requête. C'est pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé Ostervald, qui est persécuté par les prêtres. Il a servi longtemps Votre Majesté, et je crois qu'il est excommunié.

Voilà deux puissantes raisons, à mon gré, pour le faire conseiller d'État. Cet homme est d'un esprit très-doux, très-conciliant et très-sage, et en même temps d'une philosophie intrépide, capable de rendre service à la raison et à vous, et également attaché à l'un et à l'autre. Il est de votre siècle, et les Neuchâtelois sont encore du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup>. Ce n'est pas assez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné Petitpierre[1] pour n'avoir pas cru l'enfer éternel, ils ont condamné le banderet Ostervald pour n'avoir point cru d'enfer du tout. Ces marauds-là ne savent pas que c'était l'opinion de Cicéron et de César. Vous qui avez l'éloquence de l'un, et qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille sacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conseiller d'État dans Neuchâtel?

Le grand Julien, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, sur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité; mais, puisque ce banderet Ostervald est menacé par le consistoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelque agrément dans celui-ci? cette idée m'est venue dans la tête et je la mets à vos pieds. Je pense que ce banderet a très-grande raison de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puisque Jésus-Christ a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Russes ont été battus par les Turcs; j'en suis au désespoir, et je supplie Votre Majesté de daigner me consoler.

1. Voyez tome XVIII, page 546; XXV, 422; XLI, 123.

## 8353. — A M. ROSSET[1].

22 auguste.

Je crois que l'ami Rosset pourrait imprimer et débiter ce rogaton à Lyon; il y a des choses fort plaisantes.

Maître Billard m'a la mine d'être au moins pilorié, avant qu'il soit peu. Il serait bon que Grizel, le confesseur de notre archevêque, fût en regard, et qu'on les peignît tous deux dans cette attitude. Bonsoir, mon cher ami.

## 8354. — DE CATHERINE II[2],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

14-25 auguste 1771.

Monsieur, je vois par le contenu de votre lettre du 30 juillet qu'alors vous n'aviez point encore reçu mes lettres, qui vous annonçaient la soumission de toute la Crimée. Elle a fait son accord avec le prince Dolgorouki. Aujourd'hui même, j'ai reçu un courrier par lequel on m'annonce que les ambassadeurs tartares sont en chemin pour me demander la confirmation du kan qu'ils ont élu à la place de Selime-Ghirey, qu'ils ont trouvé trop attaché intérieurement aux Turcs, parce qu'il avait des possessions personnelles en Roumélie. Ils lui ont persuadé de s'en aller, et lui ont fourni à cet effet quelques esquifs. Je m'en vais donc faire distribuer des sabres, des aigrettes, des kaftans, et j'aurai un faux air de Moustapha.

Ces Tartares ont fait plus de la moitié du chemin pour secouer l'oppression ottomane; d'ailleurs, nous n'en aurions pas eu aussi bon marché. Je défierais à présent Oreste de voler une seule statue en Crimée, parce qu'il n'y a pas l'ombre des beaux-arts chez ces gens-là; mais sa postérité n'en a pas moins conservé le goût de prendre ce qui n'est pas à eux.

Laissez faire sultan Ali-bey : vous verrez qu'il deviendra joli garçon, après avoir pris le 6 de juin Damas. Si votre chère Grèce, qui ne sait que faire des vœux, agissait avec autant de vigueur que ce seigneur-là, bientôt le théâtre d'Athènes ne serait plus potager, ni le Lycée écuries[3]. Mais si cette guerre continue, mon jardin de Tsarskoé-Selo ressemblera à un jeu de quilles, car à chaque action d'éclat j'y fais élever quelque monument. La bataille du Kagoul, où dix-sept mille hommes en battirent cent cinquante mille, y a produit un obélisque avec une inscription qui ne contient que le fait et le nom du général ; la bataille de Tschesmé a fait naître dans une très-grande

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 145.
3. Voyez lettre 8342.

pièce d'eau une colonne rostrale; la prise de la Crimée y sera perpétuée par une grosse colonne; la descente dans la Morée, par une autre.

Tout cela est fait des plus beaux marbres qu'on puisse voir, et que les Italiens même admirent. Ces marbres se trouvent les uns dans les rives du lac Ladoga, les autres à Caterinenbourg, en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez : il y en a presque de toutes couleurs.

Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de Mémoire pour la guerre présente, où tous les faits importants (et il n'y en a pas peu, nous en sommes au 64e numéro) seront gravés sur des médaillons et des inscriptions en langue du pays, très-simples et courtes, avec la date et le nom de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien qui fait à présent le plan de ce bâtiment, qui sera, j'espère, beau et de bon goût, et fera l'histoire de cette guerre. Cette idée m'amuse beaucoup, je crois que vous ne la trouverez point déplacée.

Jusqu'à ce que je sache que la promenade sur le Scamandre, que vous me proposez, soit plus agréable que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve si bien! Je renonce aussi à la réédification de Troie, parce que j'ai encore à rétablir à Pétersbourg tout un faubourg, qu'un incendie a ruiné ce printemps.

Je vous prie, monsieur, d'être bien persuadé de ma sensibilité pour toutes les choses obligeantes et heureuses que vous me dites : rien ne me fait plus de plaisir que les marques de votre amitié. Je regrette de ne pouvoir être sorcière, j'emploierais mon art à vous rendre la vue et la santé.

## 8355. — A M. FORMEY.

A Ferney, 26 auguste.

Je n'ai qu'une idée fort confuse, monsieur, de la tragédie[1] dont vous me parlez. Il me semble que Lothaire avait tort avec sa femme, mais que le pape avait plus grand tort avec lui. C'est un de nos grands ridicules que la barrette d'un pape prétende gouverner de droit divin la braguette d'un prince. Les Orientaux sont bien plus sages que nous; leurs prêtres ne se mêlent point du sérail des sultans.

Je fais assurément plus de cas du Condé[2] de Reinsberg que de tous les papes de Rome, sans y comprendre saint Pierre, qui n'a jamais été dans ce pays-là. Je vois avec grand plaisir qu'il daigne mêler les lauriers d'Apollon à ceux de Mars. Il jouit d'un bien plus grand avantage; il a pour lui les cœurs de toute l'Europe. Tout ce que vous dites de la vie qu'il mène à Reinsberg

1. De *Lothaire et Valrade*; voyez tome XLVI, page 174.
2. Frédéric-Henri-Louis de Prusse, connu sous le nom du prince Henri, frère de Frédéric, était né le 18 janvier 1726, et est mort à Reinsberg le 3 auguste 1802.

me confirme dans mon idée que les arts et la gloire se sont réfugiés vers le Nord.

Vous m'apprenez, monsieur, que vous avez environ deux ans plus que moi, et vous prétendez que vous finirez bientôt votre carrière. Pour moi, qui suis un jeune homme de soixante-dix-huit ans, je vous avoue que j'ai déjà fini la mienne. Je suis devenu aveugle, et c'est être véritablement mort, surtout dans une campagne où il n'y a d'autre beauté que celle de la vue.

Je vous assure que je suis très-touché de la lettre que vous m'écrivez ; elle me fait espérer que vous aurez quelque pitié de moi dans mon oraison funèbre. Vous me reprocherez de n'avoir cru ni aux monades, ni à l'harmonie préétablie; mais il faudra bien que vous conveniez que j'ai été l'apôtre de la tolérance.

J'ai établi, Dieu merci, chez moi cinquante familles huguenotes qui vivent comme frères et sœurs avec les familles papistes, et je souhaite que les Welches fassent en grand ce que moi Allobroge j'ai fait en petit. Comme je ne peux plus jouer la comédie, j'ai changé mon théâtre en manufacture; c'est ainsi que j'expie mes péchés. Vous me direz que je me vante, au lieu de me confesser; mais j'avoue mon péché d'orgueil, et mon orgueil est de vous plaire.

Adieu, monsieur; conservez vos yeux et votre appétit, tandis que je perds tout cela. Conservez-moi aussi vos bontés, qui m'ont fait un plaisir extrême.

*Le vieux Malade de Ferney.*

### 8356. — A M. DELISLE DE SALES[1].

Monsieur, il y a deux ans que je ne sors point de ma chambre, et que la vieillesse et les maladies qui accablent mon corps très-faible me retiennent presque toujours dans mon lit. Je ne prendrai point contre vous le parti de ceux qui vont en carrosse : tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un homme qui écrit aussi bien que vous mérite au moins un carrosse à six chevaux. Vous voulez qu'on soit porté par des hommes ; j'irai bientôt ainsi dans ma paroisse, supposé qu'on veuille bien m'y recevoir. En atten-

1. Cette lettre, imprimée dans le *Mercure* de 1775, avril, tome Ier, page 92, est relative aux *Lettres de Brutus sur les chars anciens et modernes*, ouvrage qui parut en juillet 1771. La lettre de Voltaire doit être du mois d'août; dans les éditions précédentes on l'a datée du 18 avril 1772.

dant, j'ai l'honneur d'être avec la plus profonde estime et la plus vive reconnaissance, etc.

8357. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 31 auguste.

Madame, j'ose dire que Votre Majesté impériale me devait la lettre dont elle m'honore du 16 juillet. J'avais besoin de cette douce consolation après deux détestables gazettes consécutives, dans lesquelles on disait que les troupes de notre invincible sultan Moustapha étaient partout pleinement victorieuses. Je ne conçois pas ce qu'on gagne à débiter de si impudents mensonges, qui ne peuvent séduire les peuples que cinq ou six jours. Quand on trompe les hommes, il faut les tromper longtemps, comme on a fait à Rome. Il n'en est pas de même en fait d'exploits militaires.

Je présume que tous les Tartares de Crimée sont actuellement vos sujets. Je vous vois marcher de conquête en conquête : on m'assure que vos troupes, véritablement victorieuses, ont passé le Danube, et que vous avez cent vaisseaux dans les mers de l'Archipel.

Je bénis Dieu d'être né pour voir cette grande révolution. Personne ne s'attendait, lorsque Pierre le Grand était de mon temps à Sardam[1], qu'un jour Votre Majesté impériale dominerait sur la mer Noire, sur l'Archipel, et sur le Danube.

On m'assure que mon cher ami Ali-bey a pris Damas, et qu'il a mis le siége devant Alep, afin d'essayer jusqu'où l'invincible Moustapha peut porter la vertu de la résignation. Si cela est vrai, comme je le souhaite du fond de mon cœur, jamais la patience d'un sultan n'a été plus exercée. Mais il faut que cet invincible héros soit un homme bien opiniâtre pour ne pas vous demander la paix à genoux.

Nous avons eu un roi, nommé Louis XI, qui disait : « Quand orgueil marche devant, dommage marche derrière. » Moustapha ne s'est pas souvenu de cette maxime : il vous avait ordonné de vider la Podolie ; vous avez fort mal obéi. J'ose me flatter à la fin que vous lui ordonnerez de vider Constantinople, et qu'il vous obéira.

1. Bourg de Hollande.

Si vous daignez encore, madame, trouver dans tout ce fracas quelques moments pour lire mes rêveries, les quatrième et cinquième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie* doivent être actuellement entre vos belles mains. Voici, en attendant, une feuille du tome septième, qui n'est pas encore mise au net. L'auteur a pris la liberté de dire un petit mot de Votre Majesté à la page 356[1].

Je me mets à vos pieds, je les baise beaucoup plus respectueusement que ceux du pape : il se croit le premier personnage du monde; Moustapha croyait aussi l'être, mais je sais bien à qui ce nom est dû.

Que ma souveraine agrée le profond respect de sa vieille créature.

### 8358. — A M. BASKERVILLE[2].

Au château de Ferney, par Genève, 2 septembre.

I thank you erneastly for the honour you do me. I send you an exemplary by the way of Holland.

I am your most obedient servant.

VOLTAIRE,
Gentleman of the M. C. King's chamber[3].

### 8359. — A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEY[4].

A Ferney, 4 septembre.

Croyez, mon cher président, que, tout en badinant, je m'intéresse avec sensibilité au bonheur de madame votre fille et au vôtre. Je vois l'ancienne magistrature, non pas anéantie, mais réformée ; et comme on ne réforme de bonnes troupes qu'à la paix, je pense que la paix de l'État ne sera point troublée par

1. Voyez tome XIX, page 616.
2. Éditeurs, de Cayrol et François. — John Baskerville, imprimeur et éditeur d'une grande célébrité, naquit dans le duché de Glocester en 1706, et mourut en 1775. L'édition de Virgile dont Voltaire parle ici, et qui parut en 1756, commença sa réputation. Après sa mort, ses caractères furent achetés cent mille francs par la Société littéraire de Kehl, pour l'édition des Œuvres de Voltaire. (A. F.)
3. *Traduction* : Monsieur, je vous remercie bien vivement de l'honneur que vous me faites. Je vous envoie un exemplaire par la voie de Hollande.
Je suis votre très-obéissant serviteur.
VOLTAIRE,
Gentilhomme de la chambre de S. M. très-chrétienne.
4. Éditeur, Th. Foisset.

ces nouvelles dispositions. Monsieur votre fils, conseiller au parlement[1], sera sans doute conservé dans son beau régiment.

Je vous fais d'ailleurs mon compliment de vous amuser à faire de jolis vers ; les belles-lettres contribueront toujours aux agréments de votre vie : je voudrais passer les restes de la mienne avec vous. Mais, condamné à souffrir sans relâche, je suis condamné aussi à ne point quitter ma retraite.

Si vous voyez M. de La Marche[2], je vous prie de le faire souvenir de ses anciennes bontés pour moi, et de me conserver les vôtres.

8360. — A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 4 septembre.

« Il déclare qu'il ne se chargera pas de porter la parole divine, si on lui donne des soutiens qui la déshonorent, et qu'il ne parlera au nom de Dieu et du roi que pour faire aimer l'un et l'autre[3]. »

« Le monarque a dit : Je vous donne mon fils ; et les peuples disent : Donnez-nous un père[4]. »

Et le portrait de l'enthousiasme, et celui de Mme de Maintenon, si vrais, si fins, et si sublimes ; et cette admirable pensée de sentiment : *Il est triste de représenter le génie persécutant la vertu ;* et cet ignorant *Louis XIV*, moins *blessé peut-être des Maximes des saints que des maximes du Télémaque ;* et cette foule de peintures qui attendrissent, et de traits de philosophie qui instruisent : tout cela, mon cher ami, est admirable ; c'est le génie du grand siècle passé, fondu dans la philosophie du siècle présent.

Je ne sais pas si vous êtes entré actuellement dans l'Académie[5], mais je sais que vous êtes tout au beau milieu du temple de la gloire.

Votre discours est si beau que le cardinal de Fleury vous aurait persécuté, mais sourdement et poliment, à son ordinaire.

1. Frédéric-Henri Richard de Ruffey, né à Dijon le 29 mai 1750, conseiller au parlement le 8 août 1768, président le 5 mars 1776, mort sur l'échafaud révolutionnaire le 10 avril 1794. Il fut en effet membre du parlement réformé de 1771. (Th. F.)

2. Le second premier président de ce nom, mort en 1772. On a de lui un petit ouvrage écrit avec goût et facilité : *Mémoires de M. de Berval,* Amsterdam, 1752, petit in-8°. (Th. F.)

3. Passage de l'*Éloge de Fénelon,* par La Harpe.

4. Autre passage de l'*Éloge de Fénelon,* par La Harpe.

5. La Harpe n'y entra qu'en 1776.

Il ne pouvait souffrir qu'on aimât l'aimable Fénelon. J'eus l'imprudence de lui demander un jour s'il faisait lire au roi le *Télémaque;* il rougit : il me répondit qu'il lui faisait lire de meilleures choses; et il ne me le pardonna jamais.

Ce fut un beau jour pour l'Académie, pour la famille de cet homme unique, et surtout pour vous. M. d'Alembert, avec sa petite voix grêle, est un excellent lecteur; il fait tout sentir, sans avoir l'air du moindre artifice. J'aurais bien voulu être là; j'aurais versé des larmes d'attendrissement et de joie.

Il ne manque à votre pièce de poésie[1] qu'un sujet aussi intéressant; elle est également belle dans son genre. Je suis enchanté de ces deux ouvrages et de vous. J'en fais mon compliment, du fond de mon cœur, à madame votre femme.

M. le duc de Choiseul sera flatté de voir ses bienfaits si heureusement justifiés.

M. de Létang, avocat, l'un de vos admirateurs, m'a écrit votre triomphe. Je ne puis lui répondre aujourd'hui, je suis trop malade. Il vous voit souvent, sans doute; je vous prie de le remercier pour moi.

Embrassez bien tendrement l'illustre d'Alembert. Il est donc associé à M. Duclos; ils doivent tous deux vous ouvrir les portes d'un sanctuaire dont ils sont de très-dignes prêtres. Les Thomas et les Marmontel n'ont-ils pas pris une part bien véritable à vos honneurs? Réunissons-nous tous pour écraser l'envie.

M^me^ Denis est aussi sensible que moi à votre gloire.

### 8361. — A M. TABAREAU[2].

9 septembre.

Vous avez donc chez vous des suicides et des parricides, tandis que vous m'envoyez d'excellents melons : c'est l'image du monde; des plaisirs à droite, des horreurs à gauche.

Les parlements vont donc défiler paisiblement[3].

Voici une petite boîte de ma colonie, qui se met sous votre protection.

J'embrasse tendrement M. Tabareau et M. Vasselier.

1. Voyez la note, page 494.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. On supprimait les parlements de province ligués avec celui de Paris.

8362. — A M. GABRIEL CRAMER[1].

10 septembre.

Le vieux malade fait mille compliments à M. Cramer. Il vient de recevoir cinq volumes in-4° de son imprimerie; il est bien étonné d'y trouver la traduction des Évangiles[2] recueillis par Fabricius. Il doit savoir que cette traduction est du sieur Bigex, qui la fit imprimer par le sieur M.-M. Rey, et qui, par conséquent, sera en droit de se plaindre que je m'attribue son ouvrage : je passerai pour un plagiaire; voilà tout ce qui en résultera.

La lettre à M. l'archevêque de Lyon[3] est de M. Prost de Royer, avocat de Lyon. Il y a un autre Prost de Royer, procureur général de la ville, qui s'est plaint avec justice qu'on attribuât au procureur général l'ouvrage de l'avocat; mais me l'imputer à moi, qui n'avais jamais entendu parler de la dispute élevée dans Lyon sur le prêt à intérêt, m'imputer une pièce dans laquelle je suis loué, c'est me rendre non-seulement plagiaire, mais ridicule.

Il y a encore bien d'autres choses dans ces volumes qui ne sont pas de moi, et j'ai bien peur d'être réduit à la triste nécessité de les désavouer dans tous les journaux.

Les pièces qui m'appartiennent sont imprimées sans aucune des corrections que j'y ai faites.

Tout cela est capable de me faire un grand tort; mais surtout cette lettre à monsieur l'archevêque de Lyon me fait une peine extrême. Il n'y a personne à Lyon qui ne sache que cette lettre est de M. Prost de Royer, qui vint à Genève il y a dix ans.

Voilà ce que c'est que d'avoir imprimé vos cinq volumes sans me consulter sur une seule page. Je vous avais conjuré vingt fois par mes lettres de ne rien faire sans ma participation. Me voilà imprimé comme si j'étais à cent lieues de vous. Je suis très-affligé; mais je vous embrasse de tout mon cœur.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Voyez tome XXVII, page 439.
3. Sur le prêt à intérêt.

### 8363. — A M. D'ALEMBERT.

13 septembre.

Mon très-cher philosophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de Crillon et de princes de Salm à la cour de France, et quelques rois de Prusse à l'Académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlements; mais je suis sûr qu'aucun ne prêtera son ministère au rappel des jésuites. *S'ils reparaissaient, ce ne serait que pour être en horreur à la France;* et la philosophie y gagnerait, bien loin d'y perdre. Nous aurions le plaisir de voir les loups et les renards se mordre, et le petit troupeau des philosophes serait en sûreté.

On dit que vous avez prononcé à l'Académie un discours aussi agréable qu'instructif [1]. Ne permettrez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics? Vous ne dites jamais que des vérités éloquentes; il n'est pas juste que nous en soyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre genre. C'est une *Apparition de Notre Seigneur Jésus-Christ* dans une paroisse de l'évêché de Tréguier en Basse-Bretagne [2], et un discours qu'il a prononcé devant monsieur l'évêque sur les péchés des Bas-Bretons; le tout avec approbation et privilége. Cela est bien consolant, et vaut assurément tous vos discours académiques.

Adieu, mon cher et respectable ami; je suis toujours souffrant et aveugle. Si j'étais Bas-Breton, Jésus-Christ m'aurait guéri; mais je vois bien qu'il ne se soucie pas des Suisses.

### 8364. — A M. BORDES.

13 septembre.

Mon cher philosophe, j'ai eu l'honneur de voir votre filleule, et j'ai reconnu son parrain : elle en a l'esprit et les grâces. Que n'êtes-vous le parrain de toute la ville de Lyon! J'ai presque oublié mon âge et mes souffrances en voyant Mme de La Bévière.

On m'a mandé qu'on avait puni dans Lyon, d'un supplice égal à celui de Damiens, un homme qui avait assassiné sa mère; que ce spectacle attira une foule prodigieuse; et que le lende-

1. Voyez, dans les Œuvres de d'Alembert, le *Discours lu à l'Académie française le 25 août 1771, avant la distribution des prix d'éloquence et de poésie.*

2. Voyez ce récit, tome XX, page 418.

main, quand on pendit un pauvre diable, il n'y eut personne : cela fait voir évidemment pourquoi l'on court depuis quelque temps aux tragédies dans le goût anglais.

Je viens d'apprendre que vous n'avez point reçu des *Questions*[1] qu'il n'appartient qu'à vous de résoudre, et qu'un Genevois, qui s'était chargé de vous les rendre, n'a point passé par Lyon, comme il m'en avait flatté ; je répare cette faute, et j'en commets peut-être une plus grande en vous envoyant des choses peu dignes de vous ; mais, si l'auteur des *Questions* pense peu, il pourra faire penser beaucoup. Il y a bien des morceaux où il ne dit rien qu'à moitié ; et vous suppléerez aisément à tout ce qu'il n'a osé dire.

Vous m'attribuez, mon cher philosophe, trop de talents dans vos jolis vers.

Vous prétendez qu'avec trop de largesse
De m'enrichir la nature a pris soin.
Peu de ducats composent ma richesse,
Mais ils sont tous frappés à votre coin.

Il me semble que je pense absolument comme vous sur tous les objets qui valent la peine d'être examinés.

Ayez bien soin de votre santé, c'est là ce qui en vaut la peine.

Je vous embrasse sans cérémonie ; les philosophes n'en font point, les amis encore moins.

8365. — A M. VASSELIER[2].

A Ferney, 13 septembre.

Vous nous envoyez, mon cher correspondant, autant de melons que ma colonie vous adresse de boîtes ; vous êtes trop bon, et ma colonie est bien fatigante.

Voici encore des montres.

Votre peuple ne veut donc plus que des roues et des bûchers ? La pendaison lui est insipide : cela justifie les tragédies à l'anglaise. Pourquoi donc n'a-t-on jamais pu redonner l'*Atrée* de Crébillon ? C'est qu'il ne suffit pas qu'un spectacle soit atroce, il faut encore que la pièce soit bien écrite et intéressante.

1. Les *Questions sur l'Encyclopédie,* dont il avait paru six volumes.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Vous me rendrez, mon cher ami, un très-grand service si vous voulez bien avoir la bonté de nous faire parvenir mille écus d'or d'Espagne, que M. Sherer doit envoyer à la société Valentin, Dalizette et Dufour.

Je vous embrasse de tout mon cœur,

8366. — A M. MILLE[1].

A Ferney, le 13 septembre.

Un vieux malade demi-bourguignon a reçu, monsieur, avec un extrême plaisir, votre *Histoire de Bourgogne*, et vous en remercie avec autant de reconnaissance. Mes remerciements tombent d'abord sur votre dissertation contre dom Titrier[2], que je viens de lire. Il serait bien à désirer que toutes ces usurpations, qui ne sont que trop prouvées, fussent enfin rendues à l'État. Dom Titrier a travaillé dans toutes les provinces de l'Europe, et particulièrement dans la Franche-Comté, où nous plaidons actuellement contre lui. Ses titres n'étant pas de droit humain, il prétend qu'ils sont de droit divin ; mais nous sommes assurés qu'ils sont de droit diabolique, et nous espérons que le diable en habit de moine ne gagnera pas toujours sa cause.

J'ai l'honneur d'être, etc.

8367. — DE CATHERINE II[3],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Ce 2-13 septembre 1771.

Monsieur, les *Questions sur l'Encyclopédie* sont arrivées en compagnie des montres de Ferney. Je dois vous dire qu'il y avait plus de montres que

1. Antoine-Étienne Mille, avocat au parlement de Paris, né à Dijon le 1er décembre 1735, mort on ne sait en quelle année, avait envoyé à Voltaire les deux premiers volumes de son *Abrégé chronologique de l'Histoire de Bourgogne*, 1771, deux volumes in-8° (un troisième vit le jour en 1773).

2. Mille ayant attaqué l'authenticité d'une charte de Clovis Ier accordant des privilèges au monastère de Moutier-Saint-Jean, le bénédictin Fr. Merle en prit la défense par une lettre du 14 mars 1771, à laquelle Mille répondit le 1er avril. Ces deux pièces sont dans les préliminaires du tome II de l'*Abrégé chronologique*. Mille y rapporte une épigramme sur une querelle d'un Normand qui, ayant procès contre des moines de Saint-Benoît, fabrique à grand soin un vieux titre.

Chef-d'œuvre il fait, produit son titre aux pères.
*Dom Titrier* pour vrai le reconnoît ;
Mais pour huitaine en promet deux contraires.

3. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 159.

n'en contenaient les factures ; il se peut qu'une des factures ait été égarée; mais comme chaque montre avait son prix attaché à la montre, il a été aisé de savoir la somme totale. J'ai ordonné de vous la faire remettre, ne sachant à qui l'envoyer pour qu'elle parvienne fidèlement entre les mains des fabricants. J'espère, monsieur, que vous m'excuserez de la peine que je vous donne, et que vous voudrez bien recevoir mes remerciements pour l'un et l'autre envoi. Je lis présentement les *Questions*, et ne puis les quitter. Vous m'aviez annoncé une pendule, que je n'ai point trouvée dans le paquet.

Vous me demandez, par votre lettre du 7 auguste, s'il est vrai que, dans le même temps que mes troupes entrèrent dans Pérékop, il y a eu sur le Danube [1] une action au désavantage des Turcs. A cela j'ai à vous répondre qu'il n'y a eu cet été, de ce côté du Danube, qu'un seul combat où le lieutenant général prince Repnine a battu avec son corps détaché un corps turc qui s'était avancé après que le commandant de Giurgi eut rendu aux Turcs cette place, à peu près comme Lauterbourg passa aux Autrichiens, après la mort de Charles VI, empereur des Romains, lorsque M. de Noailles commandait l'armée française. Le prince Repnine étant devenu malade, le lieutenant général Essen a voulu reprendre Giurgi; mais il a été repoussé à l'assaut. Cependant, quoi qu'en disent les gazettes, Boukharest est toujours entre nos mains avec toute la rive du Danube, depuis Giurgi jusqu'à la mer Noire.

Je ne porte aucune envie aux exploits de votre patrie, que vous me vantez. Si les beaux bras de l'excellente danseuse de l'Opéra de Paris, et l'Opéra-Comique, qui fera l'admiration de l'univers, consoleront la France de l'extirpation des parlements, et des nouveaux impôts après huit ans de paix, il faudra convenir que voilà des services bien réels qu'ils auront rendus au gouvernement. Mais après que ces impôts seront levés, les coffres du roi seront-ils remplis, et l'État libéré ?

Vous me dites, monsieur, que votre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud : je vous donnerai nouvelles pour nouvelles. La mienne est venue d'Azof à Kaffa. Et à Constantinople, on est très-mélancolique de la perte de la Crimée : il faudrait leur envoyer l'Opéra-Comique pour dissiper leur chagrin, et les marionnettes aux mutins de Pologne; cela vaudrait mieux que la quantité d'officiers que la France leur envoie. Si mes troupes les prennent, ils pourront assister aux représentations des drames de M. Soumarokof à Tobolsk.

Adieu, monsieur; combattons les méchants, qui ne veulent point rester en repos, puisqu'ils le désirent. Aimez-moi, et portez-vous bien.

1. Voyez lettre 8357.

## 8368. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE[1].

Potsdam, 16 septembre[2].

Un homme qui a longtemps instruit l'univers par ses ouvrages peut être regardé comme le précepteur du genre humain : il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas sur son anarchie sarmate. Faire à Neuchâtel un conseiller d'État sans l'approbation du synode serait se compromettre inutilement.

J'ai voulu dans ce pays protéger Jean-Jacques, on l'a chassé; j'ai demandé qu'on ne persécutât point un certain Petitpierre, je n'ai pu l'obtenir.

Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu recours, dans ce pays, au remède dont se sert la cour de France pour obliger les parlements du royaume à savoir *obtempérer* à ses volontés. Je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté et ses immunités, et je me resserre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont prescrites eux-mêmes, en se donnant à ma maison. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philosophiques.

Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* est déterminée en fait de politique, et combien les métaphysiciens l'ont embrouillée. Il y a donc nécessairement une liberté; car comment aurait-on une idée nette d'une chose qui n'existe point? Or je comprends par ce mot la puissance de faire ou de ne pas faire telle action, selon ma volonté. Il est donc sûr que la liberté existe; non pas sans mélange de passions innées, non pas pure, mais agissant cependant en quelques occasions sans gêne et sans contrainte.

Il y a une différence, sans doute, de pouvoir nommer un conseiller (soi-disant) d'État, ou de ne le pouvoir pas : celui qui le peut a la liberté; celui qui ne saurait le breveter ne jouit pas de cette faculté. Cela seul suffit, ce me semble, pour prouver que la liberté existe, et que par conséquent nous ne sommes pas des automates mus par les mains d'une aveugle fatalité.

Passez-moi ces petites réflexions; c'est le dernier renvoi que me cause l'indigestion du *Système de la Nature :*

C'est ce système de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de sa perte. Tandis que les Turcs se tiennent comme des quakers, les bras croisés, en attendant le moment de l'impulsion divine, ils sont battus par les Russes. Et ce léger échec que vient de recevoir un détachement du

1. Réponse à la lettre 8352.
2. Le 20 septembre 1771. (*OEuvres posthumes*

prince Repnine ne doit pas enfler l'espérance de Moustapha jusqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puisse entrer en comparaison avec cet amas de victoires que les Russes ont entassées les unes sur les autres.

Tandis que ces gens se battent pour les possessions de ce monde-ci, les Suisses font très-bien d'ergoter entre eux pour les biens de l'autre monde : cela fournit plus à l'imagination ; et quand on n'a point d'armées pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on se bat avec des paroles pour le paradis et pour l'enfer. Je ne connais point ce pays-là : Delisle [1] n'en a pas encore donné la carte. Le chemin qui doit y mener traverse les espaces imaginaires, et jamais personne n'en est revenu. N'allez jamais dans ces contrées, pires que les hyperboréennes.

Quelqu'un qui vous a vu m'assure que vous jouissez d'une très-bonne santé. Ménagez ce trésor le plus longtemps que possible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu l'auras*. Que Vénus nous conserve le chantre des Grâces ; Minerve, l'émule de Thucydide ; Uranie, l'interprète de Newton ; et Apollon, son fils chéri, qui, surpassant Euripide, égala Virgile : ce sont les vœux que le solitaire de Sans-Souci fait et fera sans fin pour le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

8369. — A M. FABRY.

16 septembre.

Je vous supplie de vouloir bien lire cette pancarte, d'avoir la bonté de me dire ce que vous en pensez, et ce que je dois faire. Il est très-certain que le nommé François Collet, charpentier, et domicilié à Ferney, et possesseur de quelques champs, a acheté deux coupes de blé au marché de Gex pour ensemencer son petit domaine. Les employés lui volent son cheval et son blé, sous prétexte qu'il n'avait pas d'acquit-à-caution ; mais il me semble qu'ils devaient lui apprendre ce que c'est qu'un *acquit-à-caution*, et lui dire d'en aller chercher un.

Ils prétendent, dans leur grimoire, que cet homme est très-coupable pour n'avoir pas lu les lettres de M. de Trudaine ; mais ce pauvre homme n'a jamais entendu parler de M. de Trudaine, et, de plus, il ne sait pas lire.

Je vous demande pardon, monsieur, de vous importuner d'une telle misère ; mais cette minutie est très-essentielle pour ce pauvre homme, et ces vexations sont bien cruelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

1. Guillaume Delisle, géographe du roi (de France), mort en 1726.

## 8370. — A CATHERINE II,

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

17 septembre.

Madame, me trompé-je cette fois-ci? Une flotte tout entière de mes amis les Turcs, réduite en cendres dans le port de Lemnos! le comte Alexis Orlof maître de cette île! c'est ce qu'on me mande de Venise. Ces nouvelles retentissent dans les échos des Alpes, et nous répétons les noms de Votre Majesté impériale et du comte Orlof. Il me semble que c'est à peu près dans le même temps qu'une autre flotte fut consumée dans cette mer l'année passée; voilà un bel anniversaire. On voit bien que Lemnos était en effet l'île de Vulcain ; ce dieu brûle vos ennemis.

Ah, Moustapha! Moustapha! Eh bien! Votre Hautesse se jouera-t-elle encore à mon impératrice? lui ordonnerez-vous de vider sans délai la Podolie? trouverez-vous fort impertinent qu'elle n'ait pas obéi aux ordres de votre sublime Porte? mettrez-vous encore ses ministres en prison? Voilà mon auguste souveraine en possession de votre Tartarie-Crimée, maîtresse de tous vos États au delà du Danube, maîtresse de toute votre mer Noire. Vous n'êtes point galant, Moustapha; vous deviez venir lui faire la cour, et baiser ses belles mains, au lieu de lui faire la guerre. Croyez-moi, demandez-lui très-humblement pardon; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Savez-vous bien, monsieur Moustapha, que mon héroïne, occupée continuellement à vous battre, trouve encore le temps de m'écrire des lettres pleines d'esprit et de grâces? vous douteriez-vous, par hasard, de ce que signifient ces mots *grâces* et *esprit?* Elle a daigné me mander, du 22 juillet-2 auguste, qu'on lui aurait l'obligation d'une carte géographique de la Crimée; on n'en a jamais eu de passables jusqu'à présent; vous n'êtes pas géographes, vous autres Turcs : vous possédez un beau pays, mais vous ne le connaissez pas. Mon impératrice vous le fera connaître.

Savez-vous seulement où était le paradis terrestre? Moi, je le sais. Il est partout où est Catherine II; prosternez-vous avec moi à ses pieds.

Donné à Ferney, le 3 de la lune de Schewal.

8371. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 septembre.

Voici ce que le vieux solitaire, le vieux malade, le vieux radoteur dit à son cher ange :

1° Il a reçu la lettre du 14 septembre.

2° M. de La Ferté[1] ne sait pas que, de ces deux portraits, l'un est de madame la dauphine, et l'autre de la reine de Naples ; ce qui me fait soupçonner que ces deux portraits ne sont pas trop ressemblants. Puisque mon cher ange est lié avec M. de La Ferté, je le prie, au nom de ma petite colonie, de vouloir bien nous recommander à lui ; elle fournira tout ce qu'on demandera, et à très-bon marché.

3° Le jeune auteur des *Pélopides* m'a montré sa nouvelle leçon, qui est fort différente de la première. Il est honteux de son ébauche ; il vous prie instamment de la renvoyer, et de nous dire comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir la leçon véritable.

4° M. Lantin le Bourguignon se flatte toujours que le célèbre Lekain prendra son affaire d'Afrique[2] en considération.

5° Si, dans l'occasion, mon cher ange peut faire quelque éloge de nos colonies à M. le duc d'Aiguillon, il nous rendra un grand service. Figurez-vous que nous avons fait un lieu considérable d'un méchant hameau où il n'y avait que quarante misérables, dévorés de pauvreté et d'écrouelles. Il a fallu bâtir vingt maisons nouvelles de fond en comble. Nous avons actuellement quatre fabriques de montres, et trois autres petites manufactures. Loin d'avoir le moindre intérêt dans toutes ces entreprises, je me suis ruiné à les encourager, et c'est cela même qui mérite la protection du ministère. Le simple historique d'un désert affreux, changé en une habitation florissante et animée, est un sujet de conversation à table avec des ministres. M. le duc de Choiseul avait daigné acheter quelques-unes de nos montres pour en faire des présents au nom du roi. Nos fabriques les vendent à un tiers meilleur marché qu'à Paris. Presque tous les horlogers de Paris achètent de nous les montres qu'ils vendent impudemment sous leur nom, et sur lesquelles ils gagnent non-seulement ce tiers,

1. L'un des intendants des menus-plaisirs du roi ; voyez tome XXIV, page 240.

2. La tragédie de *Sophonisbe*, donnée comme l'ouvrage de Lantin ; voyez tome VII, page 34.

mais très-souvent plus de moitié. Tout cela sera très-bon à dire quand on traitera par hasard le chapitre des arts.

6° Je ne demande point à mon cher ange le secret de Parme; mais je m'intéresse infiniment à M. de Felino[1]; on dit que ce sont les jésuites qui ont trouvé le secret de le persécuter. Il est certain que si les jésuites étaient relégués en enfer, ils y cabaleraient; jugez de ce qu'ils doivent faire étant à Rome.

7° Je vous prie de présenter mes respects à votre voisin.

8° Comment mon autre ange se porte-t-elle? a-t-elle repris toute sa santé? sa poitrine et son estomac sont-ils bien en ordre? vous amusez-vous tous deux, et Mme Vestris entre-t-elle dans vos plaisirs?

Je me mets plus que jamais sous les ailes de mes anges.

8372. — A M. VASSELIER[2].

A Ferney, 20 septembre.

On dit, mon cher correspondant, que tout s'est passé à Bordeaux dans la plus grande tranquillité, et que M. de Richelieu, quoique un peu vieux, a eu plus de crédit que les jeunes dames. Il est à croire que tous les autres régiments de la robe seront réformés avec la même facilité.

Je vous remercie bien tendrement de toutes vos bontés pour ma colonie: je me flatte qu'elle sera protégée par M. le duc d'Aiguillon, comme elle l'était par M. le duc de Choiseul.

Voici une petite boîte qui se recommande à vous. Le vaisseau est prêt à partir de Marseille; si je tardais un moment, je perdrais une occasion que ma colonie ne retrouvera de plus de trois mois. Mille compliments à M. Tabareau.

8373. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 23 septembre.

Je n'ai pas été assez impudent pour oser interrompre mon héros dans son expédition de Bordeaux; mais, s'il a un moment de loisir, qu'il me permette de l'ennuyer de mes remerciements pour la bonté qu'il a eue dans mes petites affaires avec les héritiers de Mme la princessse de Guise, et avec mon héros lui-même.

1. Voyez la note, tome XV, page 401.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.

Vous avez de plus, monseigneur, la bonté de me protéger auprès de M. le duc d'Aiguillon. Je ne savais pas, quand j'eus l'honneur de vous écrire, qu'il fût enfin décidé que Versoy, dont il était question, serait entièrement dans le département de M. le duc de La Vrillière. Je l'apprends, et je me restreins à demander les bontés de M. le duc d'Aiguillon pour la colonie que j'ai établie.

Elle est assez considérable pour attirer l'attention du ministère, et pour mériter sa protection dans le pays étranger. Son commerce est déjà très-étendu ; elle travaille avec succès, et ne demande ni ne demandera aucun secours d'argent à M. l'abbé Terray.

Je désire seulement qu'on daigne la recommander à Paris à M. d'Ogny, intendant général des postes, et, en Espagne, à M. le marquis d'Ossun, qui nous ont rendu déjà tous les bons offices possibles, et que je craindrai encore moins d'importuner quand ils sauront que le ministre des affaires étrangères veut bien me protéger.

J'ai été entraîné dans cette entreprise assez grande par les circonstances presque forcées où je me suis trouvé, et je ne demande, pour assurer nos succès, que ces bontés générales qui ne compromettent personne.

C'est dans cet esprit que j'écris à M. le duc d'Aiguillon[1], et que je me renomme de vous dans ma lettre ; j'espère que vous ne me démentirez pas. Il ne s'agit, encore une fois, que de me recommander à M. le marquis d'Ossun et à M. d'Ogny. Si vous voulez bien lui en écrire un petit mot, je vous en aurai beaucoup d'obligation.

Je vous demande bien pardon de vous fatiguer de cette bagatelle ; mais, après tout, c'est un objet de commerce intéressant pour l'État, et qui augmente la population d'une province. Vous êtes si accoutumé à faire du bien dans celles que vous gouvernez, que vous ne trouverez pas ma requête mal placée.

Conservez vos bontés, monseigneur, à votre plus ancien courtisan, qui vous sera attaché avec le plus tendre respect jusqu'au dernier moment de sa vie.

1. Cette lettre manque.

## 8374. — A MILORD CHESTERFIELD[1].

A Ferney, le 24 septembre.

Des cinq sens que nous avons en partage, milord Huntingdon dit que vous n'en avez perdu qu'un seul, et que vous avez un bon estomac; ce qui vaut bien une paire d'oreilles.

Ce serait peut-être à moi de décider lequel est le plus triste d'être sourd ou aveugle, ou de ne point digérer. Je puis juger de ces trois états en connaissance de cause; mais il y a longtemps que je n'ose décider sur les bagatelles, à plus forte raison sur des choses si importantes. Je me borne à croire que, si vous avez du soleil dans la belle maison que vous avez bâtie, vous aurez des moments tolérables. C'est tout ce qu'on peut espérer à l'âge où nous sommes, et même à tout âge. Cicéron écrivit un beau traité sur la vieillesse[2], mais il ne prouva point son livre par les faits; ses dernières années furent très-malheureuses. Vous avez vécu plus longtemps et plus heureusement que lui. Vous n'avez eu affaire ni à des dictateurs perpétuels, ni à des triumvirs. Votre lot a été et est encore un des plus désirables dans cette grande loterie où les bons billets sont si rares, et où le gros lot d'un bonheur continu n'a été encore gagné par personne.

Votre philosophie n'a jamais été dérangée par des chimères qui ont brouillé quelquefois des cervelles d'ailleurs assez bonnes. Vous n'avez jamais été, dans aucun genre, ni charlatan, ni dupe des charlatans; et c'est ce que je compte pour un mérite très-peu commun, qui contribue à l'ombre de félicité qu'on peut goûter dans cette courte vie, etc.

## 8375. — A M. GABRIEL CRAMER[3].

Ferney, 26 septembre.

Vous ne pouvez, mon cher Gabriel, réparer trop tôt la méprise énorme qu'on a faite en imprimant sous mon nom, dans

1. Cette lettre à Chesterfield a été publiée, pour la première fois, en 1776, à la suite du *Commentaire historique sur les OEuvres de l'auteur de la Henriade* (voyez tome I[er]); mais elle y commence par des points, ce qui fait croire qu'elle n'est pas entière; voyez aussi lettre 8488. Philippe Dormer Stanhope, comte de Chesterfield, né en 1694, est mort le 24 mars 1773; il a plus d'une fois place dans les Œuvres de Voltaire; voyez tome XVII, page 236; et XXI, 577.

2. *Cato major, sive de Senectute.*

3. Éditeurs, de Cayrol et François.

cette collection plus énorme encore, l'ouvrage de M. Prost de Royer, avocat de Lyon, sur le prêt à jour ou à terme. C'est une affaire de jurisprudence dont je ne me suis jamais mêlé ; et, pour comble de ridicule, vous intitulez M. Prost de Royer procureur général.

Je lis les volumes in-4° que vous m'avez envoyés ; si vous m'aviez consulté quand vous les avez imprimés, on n'y aurait pas mis tant de petites pièces qui ne sont pas de moi, et le tout aurait été imprimé plus correctement.

Je vois bien que cette édition n'a pas été faite sous vos yeux ; j'y vois des pages entières répétées. Le monologue de Hamlet commence par ces mots.

> Demeure ; il faut choisir et passer à l'instant
> De la vie à la mort et de l'être au néant.

Il y a un vers d'oublié dans l'article d'Hudibras, et cet oubli gâte absolument tout le sens.

Il y a des vers oubliés dans les tragédies. Les fautes d'impression sont assez considérables ; elles exigeront des *errata* et des cartons. Mais ce qui m'embarrasse et me mortifie le plus, c'est la quantité de petits ouvrages qui ont couru sous mon nom, et qui ne m'appartiennent point.

Je vois que tous ces volumes ne sont pas encore complets ; je vous réitère encore les justes prières que je vous ai faites de ne rien ajouter à cette collection malheureuse sans mon aveu ; plus je la lis, plus je suis affligé.

A l'égard de l'impôt qu'on met sur le papier, il servira à faire acheter les livres plus cher. Il y en a trop. Il fallait autrefois encourager l'imprimerie, et on veut aujourd'hui la restreindre. La lecture est l'aliment de l'âme ; mais je vois que le ministère craint les indigestions.

### 8376. — A M. DE LA HARPE.

Le 26 septembre.

Je suis assurément bien étonné et bien confondu, mon cher enfant. Je ne l'aurais pas été si on vous avait donné une place à l'Académie, avec une pension ; c'était là ce qu'on devait attendre. Je viens d'écrire à un homme[1] qui peut servir et nuire ; mais je

1. Au chancelier (voyez lettre 8378) ; la lettre manque.

crains bien que ce ne soit Marion Delorme qui écrit en faveur de Ninon, et qu'on ne les envoie toutes deux faire pénitence aux Madelonnettes.

Je souhaite, pour l'honneur de la nation, que cette affaire s'assoupisse[1]; elle deviendrait encore plus ridicule que celle de *Bélisaire*; mais il y a longtemps que le ridicule ne nous effraye point. Je suis sûr que si vos succès vous donnent des ennemis, ils vous donneront des protecteurs. Tous ceux qui vous ont couronné sont intéressés à affermir votre couronne. Tous les parents de Télémaque et de Calypso prendront votre parti. Ce petit ouvrage augmentera votre célébrité. Courage! il faut combattre. Si on s'obstine à vous chicaner, il sera beau de dire : J'imite mon héros, j'aime la vertu, et je me soumets.

8377. — A M. DE SAUVIGNY [2].

A Ferney, 28 septembre.

Monsieur, il n'y a que ma vieillesse et mon état languissant qui aient pu m'empêcher de venir vous faire ma cour, aussi bien qu'à Mme de Sauvigny.

Si nous pouvions nous flatter que vous voulussiez bien nous faire l'honneur de venir dîner dans notre masure de Ferney, nous serions, ma nièce et moi, comblés de cet honneur. Je suis très-affligé de l'indisposition de Mme de Sauvigny; j'espère qu'elle n'aura pas des suites assez sérieuses pour nous priver de la grâce que vous voulez bien nous faire. Nous vous attendrons demain, monsieur, avec votre compagnie, sur les deux heures.

J'ai l'honneur d'être, etc.

8378. — A M. D'ALEMBERT.

28 septembre.

Mon cher ami, voici donc de quoi exercer la philosophie. La Harpe persécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de Fénelon! j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous me direz que plus elle est absurbe, plus je la dois croire, et que c'est le cas du *credo quia absurdum*[3]. Cette extrava-

1. Voyez lettre 8381.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Expression de saint Augustin.

gance aura-t-elle des suites? l'Académie agira-t-elle? est-ce à l'Académie qu'on en veut? la chose est-elle sérieuse, ou est-ce une plaisanterie? Je vous demande en grâce de me mettre au fait, cela en vaut la peine.

Nous avons ici Mme Dix-neuf ans, dont vous êtes le médecin. Elle a perdu de son embonpoint, mais elle a conservé sa beauté. Son mari nous a dit des choses bien extraordinaires; tous deux sont très-aimables; ils méritent de prospérer, et ils prospéreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonsoir, mon très-cher et très-grand philosophe.

J'ajoute que La Harpe m'ayant pressé très-vivement d'écrire à monsieur le chancelier, j'ai pris cette liberté, quoique je la croie assez inutile; mais enfin je lui ai dit ce que je pensais sur les discours académiques, sur la Sorbonne, et sur l'*Encyclopédie*.

### 8379. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 2 octobre.

Seigneur Moustapha, je demande pardon à Votre Hautesse du dernier compliment que je vous ai fait sur votre flotte[1], prétendue brûlée par ces braves Orlof; ce qui est vraisemblable n'est pas toujours vrai. On m'avait mal informé, mais vous avez encore de plus fausses idées que je n'ai de fausses nouvelles.

Vous vous êtes plus lourdement trompé que moi, quand vous avez commencé cette guerre contre ma belle impératrice. Vous êtes bien payé d'avoir été un ignorant qui, du fond de votre sérail, ne saviez point à qui vous aviez affaire! Plus vous étiez ignorant, et plus vous étiez orgueilleux. C'est une grande leçon pour tous les rois. Il y a près de trois ans que je vous prédis malheur. Mes prédictions se sont accomplies; et quant à votre flotte brûlée, ce qui est différé n'est pas perdu. Comptez sur MM. les comtes Orlof.

D'ailleurs il est bien plus agréable de vous prendre la Crimée que de vous brûler quelques vaisseaux. Ne soyez plus si glorieux, mon bon Moustapha. Il est vrai que mon impératrice vous donne une place dans son temple de mémoire; mais vous y serez placé comme les rois vaincus l'étaient au Capitole.

On m'écrit que vous entendez enfin raison, et que vous

1. Voyez lettre 8370.

demandez la paix. Je ne sais si vous êtes assez raisonnable pour faire cette démarche, et si on m'a trompé sur cette affaire comme sur votre flotte.

J'ignore encore s'il est vrai que vos troupes aient battu mon cher ami Ali-bey en Syrie. J'ai peur que ce petit succès ne vous enivre; mais, prenez-y garde, les Russes ne ressemblent pas aux Égyptiens; ils vous donnent sur les oreilles depuis trois ans, et vous les frotteront encore si vous persistez à ne pas demander pardon à l'auguste Catherine. J'ai été très-fâché que vous l'ayez forcée d'interrompre son beau code de lois pour vous battre. Elle aurait mieux aimé être Thémis que Bellone; mais, grâce à vous, elle est montée au temple de la gloire par tous les chemins. Restez dans votre temple de l'orgueil et de l'oisiveté, et croyez que je serai toujours tout à vous.

L'Ermite de Ferney.

Je prends la liberté d'envoyer ma lettre à Sa Majesté impériale de Russie, qui ne manquera pas de vous la faire rendre.

8380. — A M. AUDIBERT.

A Ferney, 2 octobre.

Mille remerciements, monsieur, de toutes vos bontés; c'est en avoir beaucoup que de daigner descendre, comme vous faites, dans toutes les minuties de ma cargaison. Je félicite de tout mon cœur vos Marseillais d'avoir si bien profité de la mauvaise spéculation des Anglais, et de faire si bien leurs affaires avec les Ottomans, qui font fort mal les leurs. Moi, qui vous parle, je soutiens actuellement un commerce que j'ai établi entre Ferney et la Sublime Porte. J'ai envoyé à la fois des montres à Sa Hautesse Moustapha et à Sa Majesté impériale russe, qui bat toujours Sa pauvre Hautesse; et je fais bien plus de cas de ma correspondance avec Catherine II qu'avec le commandeur des croyants. C'est une chose fort plaisante que j'ai bâti vingt maisons dans mon trou de Ferney pour les artistes de Genève, qu'on a chassés de leur patrie à coups de fusil. Il se fait actuellement, dans mon village, un commerce qui s'étend aux quatre parties du monde ; je n'y ai d'autre intérêt que celui de le faire fleurir à mes dépens. J'ai trouvé qu'il était assez beau de se ruiner ainsi de fond en comble avant que de mourir.

Voudriez-vous bien, monsieur, quand vous serez de loisir, me mander s'il est vrai que la flotte russe ait brûlé toute la flotte turque dans le port de Lemnos; qu'Ali-bey ait repris Damas et Jérusalem la sainte; si le comte Orlof a repris Négrepont, et si Raguse s'est mis sous la protection du saint Empire romain.

Le commerce de Marseille ne souffre-t-il pas un peu de toutes ces brûlures et de tous ces ravages?

Je vous réitère mes remerciements, et tous les sentiments avec lesquels, etc.

## 8381. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 octobre.

Il n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil [1] qui supprime le discours de La Harpe. Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris [2] et par l'archevêque de Reims [3]. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la Sorbonne, mais le syndic Riballier s'y est opposé; il se souvient de l'affaire de Marmontel. L'Académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne serait ni crié ni affiché; mais il est imprimé, et il a été donné, à l'Imprimerie royale, à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que, de tous nos confrères de Versailles, M. le prince Louis est le seul qui ait servi l'Académie dans cette occasion : les autres, ou n'ont rien dit, ou peut-être ont tâché de nuire. Voilà où nous en sommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver désormais, comme autrefois, les discours des prix par deux docteurs de Sorbonne. Il y a quatre ans que nous avions cessé d'exiger cette approbation [4] par des raisons très-raisonnables : 1° parce que lorsqu'on annonça, dans une assemblée publique, que l'Éloge de Charles V devait être ainsi approuvé, le public nous rit au nez, et nous le méritions bien; 2° parce qu'il y a des éloges, comme celui de Molière, qui auraient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens; 3° parce qu'il y en a, comme ceux de Sully, de Colbert, où il faut parler d'autre chose que de théologie, et où l'approbation de deux docteurs de Sorbonne ne mettrait point l'Académie à couvert des tracasseries; 4° enfin parce que ces docteurs abusaient scandaleusement du droit d'effacer ce qui leur plaisait, témoin l'Éloge de Charles V, dans lequel ils avaient effacé tout ce qui était contraire aux prétentions ultramontaines, à l'Inquisition, etc. Il faudra pourtant désormais se soumettre à ce joug; à la bonne heure. Je gémis, et je me tais.

1. L'arrêt du conseil contre l'*Éloge de Fénelon* est du 21 septembre 1771.
2. Christophe de Beaumont.
3. Charles-Antoine de la Roche-Aymon.
4. Voyez tome XLV, page 314.

Si on vous envoie l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'avaient pas pris la peine de lire le discours de La Harpe. Je sais que plus d'un évêque désapprouve fort cette condamnation; mais ils risqueraient trop à s'expliquer.

Nous sommes bien heureux, en cette circonstance, que le feu parlement n'existe plus, car il n'aurait pas manqué de faire à cette occasion quelques nouvelles sottises.

Adieu, mon cher ami; j'ai le cœur navré de douleur.

### 8382. — A M. THOMASSIN DE JUILLY[1].

Au château de Ferney, 11 octobre.

Vous avez écrit, monsieur, en digne chevalier, et je vous remercie en bon citoyen. Vous rendez à la fois service à l'art militaire, qui est le premier, et à tous les autres arts. On ne pouvait mieux confondre le Jean-Jacques de Genève. Il n'y a rien à répondre à ce que vous dites que, suivant les principes de ce charlatan, *ce serait à la stupide ignorance à donner la gloire et le bonheur*. Ce malheureux singe de Diogène, qui croit s'être réfugié dans quelques vieux ais de son tonneau, mais qui n'a pas sa lanterne, n'a jamais écrit ni avec bon sens, ni avec bonne foi. Pourvu qu'il débitât son orviétan, il était satisfait. Vous l'appelez Zoïle; il l'est de tous les talents et de toutes les vertus. Vous avez soutenu le parti de la vraie gloire contre un homme qui ne connaît que l'orgueil. Je m'intéresse d'autant plus à cette vraie gloire qui vous est si bien due que j'ai l'honneur d'être votre confrère dans l'Académie d'Angers, pour laquelle vous avez écrit. Elle a dû regarder votre ouvrage comme une des choses qui lui font le plus d'honneur; vous m'en avez fait beaucoup en voulant bien m'en gratifier.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et la reconnaissance que je vous dois, monsieur, votre, etc.

### 8383. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 octobre.

Mon cher ange, votre lettre du 30 de septembre m'a trouvé bien affligé. On dit que les vieillards sont durs; j'ai le malheur d'être

1. Éditeurs, de Cayrol et François. — Thomassin de Juilly était sous-lieutenant aux gardes du corps. Il écrivait dans le *Mercure*.

sensible comme si j'avais vingt ans. Le soufflet donné à La Harpe et à notre Académie[1] est tout chaud sur ma joue.

Ma colonie, qui n'est plus protégée, me donne de très-vives alarmes. Je me suis ruiné pour l'établir et pour la soutenir; j'ai animé un pays entièrement mort; j'ai fait naître le travail et l'opulence dans le séjour de la misère; et je suis à la veille de voir tout mon ouvrage détruit: cela est dur à soixante-dix-huit ans.

La situation très-équivoque dans laquelle est ma colonie, par rapport à Pétersbourg, où elle avait de très-gros fonds, me met dans l'impossibilité de rien faire à présent pour mademoiselle Daudet: c'est encore pour moi une nouvelle peine.

Si la retraite de M. de Felino[2] avait pu produire quelque chose de désagréable pour vous, jugez combien j'aurais été inconsolable.

J'ai commandé vos deux montres telles que vous les ordonnez; vous les aurez probablement dans quinze jours.

Mon jeune homme vous enverrait bien aussi *les Pélopides*, qui sont très-différents de ceux qui sont entre vos mains; mais, malgré toute la vivacité de son âge, il sait attendre. Vous auriez aussi la folie Ninon[3], et vous ne seriez peut-être pas mécontent de la docilité de ce jeune candidat; mais le temps ne me paraît guère favorable.

Ma pauvre colonie occupe actuellement toute mon attention. Cent personnes dont il faut écouter les plaintes et soulager les besoins, d'assez grandes entreprises près d'être détruites, et l'embarras des plus pénibles détails, font un peu de tort aux belles lettres. Je vous demande en grâce de parler à M. le duc d'Aiguillon; vous le pouvez, vous le voyez les mardis; je ne vous demande point de vous compromettre, j'en suis bien éloigné. Je lui ai écrit. Je lui ai demandé en général sa protection; j'ose dire qu'il me la devait: il ne m'a point fait de réponse; ne pourriez-vous pas lui en dire un mot? Serait-il possible que les bontés de M. le duc de Choiseul pour ma colonie m'eussent fait tort, et que je fusse à la fois ruiné et opprimé pour avoir fait du bien? cela serait rude. Il vous est assurément très-aisé de savoir, dans la conversation, s'il est favorablement disposé ou non. Voilà tout ce que je conjure votre amitié de faire le plus tôt que vous

1. Voyez la lettre 8381.
2. Voyez tome XV, page 401.
3. *Le Dépositaire.*

pourrez, dans une occasion si pressante. Si M. le maréchal de Richelieu était à Versailles, il pourrait lui en dire quelques mots, c'est-à-dire en faire quelques plaisanteries, tourner mon entreprise en ridicule, se bien moquer de moi et de ma colonie; mais mon ange sentira mon état sérieusement, et le fera sentir : c'est en mon cher ange que j'espère. Je parlerai belles-lettres une autre fois; je ne parle aujourd'hui que tristesse et tendresse.

Mille respects à Mme d'Argental.

### 8384. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE [1].

12 octobre.

Je profite, mon cher marquis, d'un moment de relâche que me donnent mes fluxions sur les yeux, pour vous dire que j'ai exécuté vos ordres pour M. Marsan et pour les deux montres que M. d'Argental m'a recommandé d'envoyer à votre adresse, sous l'enveloppe de M. de Richebourg. Je doute que Mme Denis vous réponde aussi régulièrement que moi; vous savez si elle est paresseuse! Sa mauvaise santé la rend plus paresseuse encore, et elle n'écrit point quand elle n'a rien à mander. Quant au jeune homme que vous élevez à la brochette pour lui faire réciter une pièce grecque devant des comédiens qui sont rarement français [2], nous en parlerons au retour de Fontainebleau. Conservez-moi votre bonne volonté et celle de votre disciple.

Le temps n'est pas trop favorable pour les arts d'aucune espèce; nos beaux jours sont passés. Il sera beau à vous de faire naître un moment de crépuscule : plus la chose est difficile, plus elle vous fera honneur; alors je viendrai vous embrasser.

### 8385. — A M. DE POMARET.

14 octobre.

Le vieux malade, monsieur, est bien sensible à votre souvenir. Le ministère est trop occupé des parlements pour songer à persécuter les dissidents de France. On laisse du moins fort tranquilles ceux que j'ai recueillis chez moi; ils ne payent même aucun impôt, et j'ai obtenu jusqu'à présent toutes les facilités possibles pour leur commerce.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Voyez la lettre à d'Argental du 19 janvier 1772.

Je présume qu'il en est ainsi dans le reste du royaume. On s'appesantit plus sur les philosophes que sur les réformés; mais si les uns et les autres ne parlent pas trop haut, on les laissera respirer en paix; c'est tout ce que l'on peut espérer dans la situation présente. Le gouvernement ne s'occupera jamais à déraciner la superstition; il sera toujours content, pourvu que le peuple paye et obéisse. On laissera le prépuce de Jésus-Christ dans l'église du Puy en Velay, et la robe de la vierge Marie dans le village d'Argenteuil. Les possédés qui tombent du haut mal iront hurler la nuit du jeudi saint dans la Sainte-Chapelle de Paris et dans l'église de Saint-Maur; on liquéfiera le sang de saint Janvier à Naples. On ne se souciera jamais d'éclairer les hommes, mais de les asservir. Il y a longtemps que, dans les pays despotiques, *sauve qui peut!* est la devise des sujets.

8386. — A MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE D'AIGUILLON.

A Ferney, 16 octobre.

Madame, je vous ai importunée deux fois fort témérairement: la première, pour un gentilhomme[1] qui disait n'avoir point tué un prêtre, et qui l'avait tué; la seconde, pour moi, qui disais ne point recevoir de réponse de M. le duc d'Aiguillon, et qui, le moment d'après, en reçus une pleine d'esprit, de grâces et de bonté, comme si vous l'aviez écrite. Cela prouve que je suis un homme de soixante-dix-huit ans, très-vif et très-impatient, ce qui autrement veut dire un radoteur; mais je ne radote point, en étant persuadé que M. le duc d'Aiguillon écrit mieux que M. le cardinal de Richelieu, et que je vous donne sans difficulté la préférence sur Mme la duchesse d'Aiguillon, première du nom.

Il est vrai que je meurs dans l'impénitence finale sur les *Testaments*[2]; mais aussi je meurs dans le respect et dans la reconnaissance finale avec laquelle j'ai l'honneur d'être, madame, etc.

1. Le comte de Beaufort; voyez lettre 8351.
2. Voltaire a toujours soutenu que le *Testament du cardinal de Richelieu* n'était pas l'ouvrage du cardinal.

## 8387. — DE CATHERINE II[1].

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Pétersbourg, 6-17 octobre 1771.

Monsieur, j'ai à vous fournir un petit supplément à l'article FANATISME, qui ne figurera pas mal aussi dans celui des CONTRADICTIONS, que j'ai lu avec la plus grande satisfaction dans le livre des *Questions sur l'Encyclopédie*. Voici de quoi il s'agit.

Il y a des maladies à Moscou : ce sont des fièvres pourprées, des fièvres malignes, des fievres chaudes avec taches et sans taches, qui emportent beaucoup de monde, malgré toutes les précautions qu'on a prises. Le grand maître comte Orlof m'a demandé en grâce d'y aller pour voir sur les lieux quels seraient les arrangements les plus convenables à prendre pour arrêter ce mal. J'ai consenti à cette action si belle et si zélée de sa part, non sans sentir la plus vive peine sur le danger qu'il va courir.

A peine était-il en chemin depuis vingt-quatre heures, que le maréchal Soltikof m'écrivit la catastrophe suivante, qui s'est passée à Moscou du 15 au 16 septembre, vieux style.

L'archevêque de cette ville, nommé Ambroise, homme d'esprit et de mérite, ayant appris qu'il y avait depuis quelques jours une grande affluence de populace devant une image qu'on prétendait qui guérissait les malades (lesquels venaient expirer aux pieds de la sainte Vierge), et qu'on y portait beaucoup d'argent, envoya mettre son sceau sur cette caisse, pour l'employer ensuite à quelques œuvres pieuses : arrangement économique que chaque évêque est très en droit de faire dans son diocèse. Il est à supposer qu'il avait intention d'ôter cette image, comme cela s'est pratiqué plus d'une fois, et que ceci n'était qu'un préambule. Effectivement, cette foule de monde, rassemblée dans un temps d'épidémie, ne pouvait que l'augmenter. Mais voici ce qui arriva.

Une partie de cette populace se mit à crier : « L'archevêque veut voler le trésor de la sainte Vierge; il faut le tuer. » L'autre prit parti pour l'archevêque. Des paroles ils en vinrent aux coups. La police voulut les séparer, mais la police ordinaire n'y put suffire. Moscou est un monde, non une ville. Les plus furieux se mirent à courir vers le Kremlin; ils enfoncèrent les portes du couvent où réside l'archevêque; ils pillèrent ce couvent, s'enivrèrent dans les caves, où beaucoup de marchands tiennent leurs vins; et n'ayant point trouvé celui qu'ils cherchaient, une partie s'en alla vers le couvent nommé Donskoï, d'où ils tirèrent ce vieillard et le massacrerent inhumainement; l'autre resta à se battre en partageant le butin.

Enfin le lieutenant général Yéropkine arriva avec une trentaine de soldats qui les obligèrent bien vite à se retirer, et les plus mutins furent pris.

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 175.

En vérité, ce fameux XVIIIe siècle a bien là de quoi se glorifier! nous voilà devenus bien sages! Mais ce n'est pas à vous à qui il faut parler sur cette matière : vous connaissez trop les hommes pour vous étonner des contradictions et des singularités dont ils sont capables; suffit de lire vos *Questions sur l'Encyclopédie* pour être persuadé de la profonde connaissance que vous avez de l'esprit et du cœur des humains.

Je vous dois mille remerciements de la mention que vous voulez bien faire de moi dans mille endroits de ce livre, où je suis étonnée d'y trouver très-souvent mon nom à la fin d'une phrase où je l'attendais le moins [1].

J'espère, monsieur, que vous aurez reçu, à l'heure qu'il est, la lettre de change pour le payement des fabricants qui m'ont envoyé leurs montres.

La nouvelle du combat naval donné à Lemnos est fausse. Le comte Orlof était encore à Paros le 24 de juillet, et la flotte turque n'ose montrer ses beaux yeux en deçà des Dardanelles. Votre lettre [2] au sujet de ce combat est unique. Je sens, comme je dois, toutes les marques d'amitié qu'il vous plaît de me donner, et je vous ai les plus grandes obligations pour vos charmantes lettres.

J'ai trouvé dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, si remplies de choses aussi excellentes que nouvelles, à l'article ÉCONOMIE PUBLIQUE, page 61 de la cinquième partie, ces paroles : « Donnez à la Sibérie et au Kamtschatka réunis, qui font quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un Cyrus pour souverain, un Solon pour législateur, etc., un duc de Sully, un Colbert pour surintendant des finances, un duc de Choiseul pour ministre de la guerre et de la paix, un Anson pour amiral; ils y mourront de faim avec tout leur génie. »

Je vous abandonne tout le pays de la Sibérie et du Kamtschatka, qui est situé au delà du soixante-troisième degré; en revanche, permettez que je plaide chez vous la cause de tout le terrain qui se trouve entre le soixante-troisième et le quarante-cinquième degré : il manque d'hommes, et, en proportion de son étendue, de vins; mais aussi non-seulement il est cultivable, mais même très-fertile. Les blés y viennent en si grande abondance qu'outre la consommation des habitants il y a des brasseries immenses d'eau-de-vie; et il en reste encore assez pour en mener par terre en hiver, et par les rivières en été, jusqu'à Archangel, d'où on l'envoie dans les pays étrangers. Et peut-être en a-t-on mangé plus d'une fois à Paris, en disant que les blés ne mûrissent jamais en Sibérie.

Les animaux domestiques, le gibier, les poissons, se trouvent en grande abondance dans ces climats, et il y en a d'excellents qu'on ignore dans les autres pays de l'Europe.

Généralement les productions de la nature en Sibérie sont d'une richesse extraordinaire : témoin la grande quantité de mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent, les carrières d'agates de toutes couleurs, de jaspe, de cristaux, de marbre, de talc, etc., qu'on y trouve.

1. Catherine veut sans doute parler de l'article GLOIRE, où Voltaire fait son éloge; voyez tome XIX, page 266.
2. Lettre 8370

Il y a des contrées entières couvertes de cèdres d'une épaisseur extraordinaire, aussi beaux que ceux du Liban, et des fruitiers sauvages de beaucoup d'espèces différentes.

Si vous êtes curieux, monsieur, de voir des productions de la Sibérie, je vous en enverrai des collections de différentes espèces qui ne sont communes qu'en Sibérie, et rares en tout autre endroit de la terre. Mais une chose qui démontre, je pense, que le monde est un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le disent, c'est qu'on trouve dans le nord de la Sibérie, à plusieurs toises sous terre, des ossements d'éléphants, qui, depuis fort longtemps, n'y demeurent plus.

Les savants ont dit que c'était de l'ivoire fossile, plutôt que de convenir de l'antiquité de notre globe; mais ils ont beau dire, les fossiles ne croissent point en forme d'éléphant très-complet.

Ayant plaidé ainsi devant vous la cause de la Sibérie, je vous laisse le jugement de mon procès, et me retire en vous réitérant les assurances de la plus haute considération, et de l'amitié et de l'estime la plus sincère.

### 8388. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 18 octobre.

Madame, je n'écris point par cette poste à Moustapha[1]; permettez-moi de donner la préférence à Votre Majesté impériale; il n'y a pas moyen de parler à ce gros cochon, quand on peut s'adresser à l'héroïne du siècle.

J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Welches n'ont jamais été trop sages, mais du moins ils passaient pour galants; et je ne sais rien de si grossier que de porter les armes contre vous : cela est contre toutes les lois de la chevalerie. Il est bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blancs-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cent mille Tartares quittent Moustapha pour vous servir. Ce sont les Tartares qui sont polis, et les Français sont devenus des Scythes. Daignez observer, madame, que je ne suis point Welche; je suis Suisse, et si j'étais plus jeune je me ferais Russe.

Votre Majesté impériale m'a bien consolé par sa lettre du 4 septembre; elle a daigné m'apprendre le véritable état des affaires vers le Danube. La France, ma voisine, retentissait des plus fausses nouvelles; mais je reste toujours dans ma surprise

1. Voyez la lettre 8379.

que Moustapha ne demande point la paix. Est-ce qu'il aurait quelques succès contre mon cher Ali-bey?

Ah! madame, qu'une paix glorieuse serait belle après toutes vos victoires!

Tandis que vous avez la bonté de perdre quelques moments à lire le quatrième et le cinquième volume des *Questions*, le questionneur a fait partir le sixième et le septième[1]; mais il a bien peur de ne pouvoir continuer. Il n'en peut plus, il est bien malade; et voilà pourquoi il désirait que Votre Majesté allât bien vite à Constantinople, car assurément il n'a pas le temps d'attendre.

Ma colonie est à vos pieds; je voudrais qu'elle pût envoyer des montres à la Chine par vos caravanes, mais elle est beaucoup plus glorieuse d'en avoir envoyé à Pétersbourg. Votre Majesté impériale est trop bonne; je suis toujours étonné de tout ce que vous faites. Il me semble que le roi de Prusse en est tout aussi surpris et presque aussi aise que moi. Rien n'égale l'admiration pour votre personne, la reconnaissance, et le profond respect du vieux malade de Ferney.

### 8389. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, le 18 octobre.

Sire, vous êtes donc comme l'océan, dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable; et le vainqueur de Rosbach, de Lissa, etc., etc., ne peut parler en maître à des prêtres suisses. Jugez, après cela, si les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne sais si Votre Majesté a jamais vu une petite brochure intitulée *les Droits des hommes et les Usurpations des papes*[2]; ces usurpations sont celles du saint-père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à Votre Majesté les sixième et septième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie;* mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien là le cas où l'on peut appeler la liberté puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire n'a pas sans doute la liberté de faire; il n'a

1. Les sixième et septième volumes des *Questions sur l'Encyclopédie*.
2. Cet écrit est de 1768; voyez tome XXVII, page 193.

que la liberté de dire : Je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres ; mais j'ai bien peur d'être détrompé; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, sire, vous êtes bien le maître; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde Catherine II comme la première femme, et Moustapha comme un pauvre homme, du moins jusqu'à présent. Il me semble qu'il n'a su faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une et l'autre[1] ; mais je me garderai bien de vous dire qui sont ces rois-là.

L'impératrice de Russie dit que ses affaires vont fort bien par delà le Danube; qu'elle est maîtresse de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près; qu'elle est reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle fasse jouer incessamment, sur le théâtre de Batchi-Saraï, *Iphigénie en Tauride*[2]. Puisse-t-elle faire bientôt une paix glorieuse, et puissent ces vilains Turcs ne plus molester les chrétiens grecs et latins!

## 8390. — A M. D'ALEMBERT.

19 octobre.

Mon cher et vrai philosophe, vous aviez grand besoin de cette philosophie qui console le sage, qui rit des sots, qui méprise les fripons, et qui déteste les fanatiques. Je vois que, par tous les règlements qu'on a faits sur les blés, on a presque empêché les Welches de manger, et on s'efforce à présent de nous empêcher de penser. La persécution va jusqu'au ridicule, et c'est le partage des Welches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon sens, ainsi que contre la liberté. Que vous reste-t-il pour votre consolation? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce que vous pensez, quand les portes sont fermées. Si vous aviez été en Russie, on vous y aurait vu honoré, respecté et enrichi. Vous seriez, partout ailleurs qu'à Paris, l'ami des rois ou de ceux qui instruisent les rois; et vous serez, chez

1. Frédéric lui-même.
2. Tragédie de Guymond de La Touche.

vous, en butte aux bêtises d'un cuistre de Sorbonne, ou à l'insolence d'un commis. C'est dans de telles circonstances que le stoïcisme est bon à quelque chose.

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus.
(Hor., lib. III, od. II, v. 18-19.)

Qui prendrez-vous donc pour succéder à notre confrère le prince du sang[1]? Un philosophe nous serait plus utile qu'un prince; mais où le trouver? Gardez-vous bien de prendre un mauvais poëte; c'est la pire espèce de toutes, et la plus méprisable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et surtout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis? Il faut se flatter que les nouveaux parlements seront, pendant quelques années, moins insolents et moins barbares que les anciens.

Voici de petites affaires parlementaires[2] que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne soit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philosophe; je ne sais comment vous envoyer le six et le septième volume des *Questions*[3]. Paris est une ville assiégée, où la nourriture de l'âme n'entre plus. Je finis, comme Candide, en cultivant mon jardin; c'est le seul parti qu'il y ait à prendre.

Je vous embrasse bien tendrement.

### 8391. — A M. THIERIOT.

A Ferney, 20 octobre.

J'ai bien vu, mon ancien ami, que vos sentiments pour moi ne sont point affaiblis, puisque vous m'avez envoyé M. Bacon. C'est un homme qui pense comme il faut, et qui me paraît avoir autant de goût que de simplicité. Il serait à souhaiter que tous les procureurs généraux eussent été aussi humains et aussi honnêtes que leur subtitut.

Il m'apprend que vous avez encore changé de logement, et que vous êtes dans une situation assez agréable. Vivez et jouissez.

1. Le prince de Clermont; voyez lettre 8345.
2. D'Alembert en accuse réception dans sa lettre 8410.
3. *Questions sur l'Encyclopédie.*

Vous approchez de la soixante-dixième, et moi de la soixante-dix-huitième. Voilà le temps de songer bien sérieusement à la conservation du reste de son être, de se prescrire un bon régime, et de se faire des plaisirs faciles qui ne laissent après eux aucune peine. Je tâche d'en user ainsi. J'aurais voulu partager cette petite philosophie avec vous, mais ma destinée veut que je meure à Ferney. J'y ai établi une colonie d'artistes, qui a besoin de ma présence. C'est une grande consolation que de rendre ses derniers jours utiles, et ce plaisir tient lieu de tous les plaisirs.

Adieu; portez-vous bien, et conservez-moi une amitié dont je sens le charme aussi vivement que si je n'avais que trente ans.

### 8392. — A M. MARMONTEL.

21 octobre

Mon cher ami, après les aventures des Bélisaire et des Fénelon[1], il ne nous reste plus que d'adorer en silence la main de Dieu qui nous châtie. Les jésuites ont été abolis, les parlements ont été réformés, les gens de lettres ont leur tour. Bergier, Riballier, Coger *pecus et omnia pecora,* auront seuls le droit de brouter l'herbe. Vous m'avouerez que je ne fais pas mal d'achever tout doucement ma carrière dans la paix de la retraite, qui seule soutient le reste de mes jours très-languissants.

Heureux ceux qui se moquent gaiement du rendez-vous donné dans le jardin pour aller souper en enfer, et qui n'ont point à faire à des fripons gagés pour abrutir les hommes, pour les tromper, et pour vivre à leurs dépens! Sauve qui peut!

Dieu veuille qu'en dépit de ces marauds-là vous puissiez choisir, pour remplir le nombre de nos Quarante, quelque honnête homme franc du collier, et qui ne craigne point les cagots! Il n'y a plus moyen d'envoyer un seul livre à Paris. Cela est impraticable, à moins que vous ne trouviez quelque intendant ou fermier des postes qui soit assez hardi pour s'en charger: encore ne sais-je si cette voie serait bien sûre. Figurez-vous que tous les volumes de *Questions sur l'Encyclopédie* qui ont été imprimés jusqu'ici l'ont été à Genève, à Neuchâtel, dans Avignon, dans Amsterdam; que toute l'Europe en est remplie, et qu'il n'en peut entrer dans Paris un seul exemplaire. On protégeait autrefois les belles-lettres en France; les temps sont un peu changés.

Vous faites bien, mon cher confrère, de vous amuser de

1. Voyez lettre 8381.

l'Opéra-Comique : cela n'est sujet à aucun inconvénient, et d'ailleurs on dit que le grand théâtre tragique est tout à fait tombé depuis la retraite de Mlle Clairon. Je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché, et d'être persuadé de la tendre amitié qu'on a pour vous dans la retraite de Ferney.

### 8393. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL [1].

21 octobre.

Mon cher ange, il faut que je vous avoue qu'ayant été malade, et voulant mettre de l'ordre dans mes affaires, j'ai brûlé tous mes papiers pour avoir plus tôt fait. Votre lettre, dans cette expédition, a malheureusement suivi le sort de mes paperasses; mais je crois n'avoir pas tout à fait perdu la mémoire de vos ordres.

N'y a-t-il pas cinq montres à vous envoyer? Parmi ces cinq montres, n'y en a-t-il pas deux à répétition, l'une qu'on veut payer dix-huit louis, et l'autre dix-sept? Elles ont été toutes deux commandées sur-le-champ; celle de dix-sept ne vaudra pas l'autre. Vous aurez les trois montres sans répétition dans le même temps. J'adresserai le tout à M. d'Ogny, si vous le trouvez bon; il me fait de ces petits plaisirs-là quelquefois, et j'aurai le temps d'attendre vos instructions, que je ne brûlerai plus.

Je vous avais prié de vouloir bien dire un mot en faveur de notre pauvre colonie à M. le duc d'Aiguillon; mais heureusement il a prévenu vos sollicitations par la lettre la plus obligeante. Ainsi, je ne vous supplierai que de lui parler de ma reconnaissance, quand l'occasion s'en présentera.

Je ne sais si vous êtes à Fontainebleau ou à Paris; mais si vous voyez notre Lekain, ayez la bonté de lui dire que je suis aussi sensible à ses succès que lui-même.

Les affaires d'Afrique et d'Argos [2] iront comme elles pourront. Comme le traité a été fait il y a longtemps, il est bien difficile d'y ajouter de nouvelles clauses. Ce sera pour le congrès, qui ne se présentera pas sitôt. Il faut laisser passer Pierre le Cruel [3], et la dame de Padilla, et tous ceux qui voudront passer. Mes jeunes candidats savent attendre, et le vieil ermite de Ferney sait vous aimer jusqu'à son dernier soupir.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. *Sophonisbe* et *les Pélopides*.
3. *Pierre le Cruel*, tragédie de de Belloy.

### 8394. — A M. RIBOTTE[1].

25 octobre.

Le vieux malade, qui a reçu la prose et les vers de M. Ribotte, et qui l'en remercie, ne connaît en aucune façon la belle personne à qui ces vers sont adressés; tout ce qu'il sait, c'est qu'on ne s'est jamais moins soucié de vers qu'à présent à la cour de France.

Le vieux malade s'occupe à présent à faire fleurir une colonie d'environ cent de vos compatriotes, qui ont établi des manufactures dans sa retraite; ils y jouissent de toute la liberté du commerce et de celle de la conscience. On leur a bâti une vingtaine de maisons où ils vivent assez commodément; cela vaut mieux qu'une fondation de moines. Quel bien n'aurait-on pas fait à la patrie si on avait employé à encourager les hommes et les arts la centième partie de l'argent qu'on a mis à doter des fainéants dangereux !

Le vieux malade fait bien ses compliments à M. Ribotte.

### 8395. — A M. BOURGELAT[2].

A Ferney, 26 octobre.

En lisant, monsieur, la savante dissertation que vous avez eu la bonté de m'envoyer, sur la vessie de mon bœuf, vous m'avez fait souvenir du bœuf du quatrième livre des *Géorgiques*, dont les entrailles pourries produisaient un essaim d'abeilles. Les perles jaunes que j'avais trouvées dans cette vessie me surprenaient surtout par leur énorme quantité, car je n'en avais pas envoyé à Lyon la dixième partie. Cela m'a valu de votre part des instructions dont un agriculteur comme moi vous doit les plus sincères remerciements : voilà le miel que vous avez fait naître.

Je suis toujours effrayé et affligé de voir les vessies des hommes et des animaux devenir des carrières, et causer les plus horribles tourments, et je me dis toujours : Si la nature a eu

1. *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*; Paris, 1856, page 247.

2. Directeur général des écoles royales vétérinaires, commissaire général des haras, correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse. La France lui a l'obligation des écoles vétérinaires, dont il est le créateur. (K.) — Claude Bourgelat, né à Lyon en 1712, est mort le 3 janvier 1779.

assez d'esprit pour former une vessie et tous ses accompagnements, pourquoi n'a-t-elle pas eu assez d'esprit pour la préserver de la pierre? On est obligé de me répondre que cela n'était pas en son pouvoir, et c'est précisément ce qui m'afflige.

J'admire surtout votre modestie éclairée, qui ne veut pas encore décider sur la cause et la formation de ces calculs. Plus vous savez, et moins vous assurez. Vous ne ressemblez pas à ces physiciens qui se mettent toujours sans façon à la place de Dieu, et qui créent un monde avec la parole. Rien n'est plus aisé que de former des montagnes avec des courants d'eau, des pierres calcaires avec des coquilles, et des moissons avec des vitrifications; mais le vrai secret de la nature est un peu plus difficile à rencontrer.

Vous avez ouvert, monsieur, une nouvelle carrière par la voie de l'expérience; vous avez rendu de vrais services à la société : voilà la bonne physique. Je ne vois plus que par les yeux d'autrui, ayant presque entièrement perdu la vue à mon âge de soixante-dix-huit ans; et je ne puis trop vous remercier de m'avoir fait voir par vos yeux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

### 8396. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 2 novembre.

Madame, j'aime toujours mieux prendre la liberté d'écrire à mon héroïne qu'à Moustapha, qui n'est point du tout mon héros. J'aurais, à la vérité, beaucoup de plaisir à lui rire au nez sur la belle reprise de Giurgi, ou Giorgiova, et sur la défaite totale de ce terrible Oginski.

J'ai bien peur qu'on n'ait trouvé quelques-uns de nos Welches parmi leurs prisonniers : *Que diable allaient-ils faire dans cette galère*[1]?

Apparemment que Votre Majesté impériale avait donné le mot à mon cher Ali-bey, pour qu'il reprît Damas et la sainte Jérusalem, pendant que Votre Majesté reprendrait Giorgiova. Si cette aventure de Damas est vraie, je n'ai plus d'inquiétude que pour le sérail de mon cher Moustapha. On me flatte que M. le comte Alexis Orlof est maître de Négrepont; cela me donne des

1. *Fourberies de Scapin*, acte II, scène II.

espérances pour Athènes, à laquelle je suis toujours attaché en faveur de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, et du vieil Anacréon mon confrère, quoique les Athéniens soient devenus les plus pauvres poltrons du continent. Mais d'où vient que Raguse, l'ancienne Épidaure (à ce qu'on dit), laquelle appartint si longtemps à l'empire d'Orient, c'est-à-dire au vôtre, se met-elle sous la protection de l'empire d'Occident? Y a-t-il donc d'autre protection à présent que celle de mon héroïne? Que font les *savii grandi* de Venise? Pourquoi ne reprennent-ils pas le royaume de Minos, pendant que les braves Orlof prennent le royaume de Philoctète? C'est qu'il n'y a actuellement rien de grand dans l'Europe que mon auguste Catherine II, à qui j'ai voué mes derniers soupirs.

J'étais bien malade; la nouvelle de Giorgiova m'a ressuscité pour quelque temps, et je respire encore avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance pour Votre Majesté impériale.

*Le vieux Malade de Ferney.*

8397. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

8 novembre.

Mon cher ange, il y a des temps durs à passer dans la vie; je suis dans une de ces époques, et mon royaume n'a jamais été de ce monde. Je compte pourtant vous envoyer tout ce que vous avez bien voulu commander à notre fabrique. Je vous promets de ne point brûler la petite lettre du 2 novembre, contenant vos instructions.

Je ne puis vous envoyer le petit écrit que je fis l'année passée, en faveur des esclaves de Saint-Claude. Je n'en ai plus d'exemplaires, je n'en retrouve plus; c'était un petit préliminaire assez vague, et qui ne servirait de rien à celui qui voudrait rapporter l'affaire. C'était la voix qui criait dans le désert : Préparez les chemins pour Christ ou pour Christin.

Je sais que plusieurs personnes puissantes, qui ont des mainmortables, et qui craignent un règlement sur cet abus, sollicitent vivement contre nous. Ces personnes ne savent pas qu'il y aurait à gagner pour elles si on supprimait la mainmorte en France, comme elle est supprimée depuis peu en Savoie. Leur

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

cupidité les trompe; d'ailleurs leur situation n'est point du tout celle de Saint-Claude. Ces seigneurs ont des titres, et les chanoines de Saint-Claude n'en ont point. Nous ne plaidons que contre des moines usurpateurs et des moines faussaires.

Je vais répondre à M. l'abbé du Vernet, qui daigne être mon historien [1]. Il est plaisant à la vérité qu'on fasse l'histoire d'un homme de son vivant; mais je pense que je pourrai esquiver ce ridicule, et que je serai mort avant qu'il ait rassemblé ses matériaux, car ma santé est horriblement délabrée. Cette mauvaise santé, les neiges qui vont m'engloutir, les fluxions sur les yeux qui recommencent, et les embarras horribles qui sont des suites inévitables de la fondation de ma colonie, ont fait un peu de tort aux vers alexandrins du neveu de M. Lantin et de l'autre jeune homme. La poésie s'accorde mal avec les tribulations.

Vous me direz que j'ai pourtant toujours aimé ce maudit métier au milieu des épines. Cela est vrai; mais à la fin on succombe. Que ne puis-je succomber à la tentation de venir vous embrasser, et vous renouveler les plus tendres sentiments dont un cœur ait jamais été pénétré! V.

*P. S.* M. Dupuits vous apportera le six et le sept [2].

### 8398. — A M. L'ABBÉ DU VERNET.

Ferney, le 8 novembre.

Le vieux malade, dont M. l'abbé du Vernet daigne être l'historien, n'a pas été en état de le remercier plus tôt. Comme on ne fait guère l'histoire des gens qu'après leur mort, il est à croire que monsieur l'abbé sera bientôt dans les règles. Le vieillard est mourant ou à peu près, et probablement son curé l'aura dûment enterré avant que l'ouvrage puisse paraître.

On ne manquera pas d'envoyer, en attendant, tout ce que monsieur l'abbé a la bonté de demander. S'il pouvait venir faire un petit tour à Ferney, il serait à portée de lire beaucoup de choses et de jeter de l'eau bénite sur le corps du défunt, qui se recommande à ses prières.

M. de La Condamine sait l'histoire de Pelletier-des-Forts [3] et

1. Cette *Vie de Voltaire* ne parut qu'en 1786. (A. F.)
2. Les tomes VI et VII des *Questions sur l'Encyclopédie*.
3. Voyez ce que Voltaire lui-même en dit dans son *Commentaire historique*, tome I[er].

de la loterie de 1729 ; il était alors mon ami, et n'avait point encore fait de voyage dans le nouveau monde. Il ne connaissait point encore La Beaumelle [1]. Rappelez-lui la parade de l'Arménien chez Mme Dufay, qui nous aimait tous deux. Ce fut chez elle que, pendant tout un souper, je fus la dupe de notre Arménien-Français. Je me souviens très-bien que je finis par l'embrasser, et par le remercier de beaucoup de choses qu'il m'avait apprises en plaisantant. Je suis, etc.

### 8399. — A MADAME DE SAINT-JULIEN [2].

A Ferney, 9 novembre.

La belle Diane, qui a soumis tant de cœurs et tué tant de perdrix, légère comme un papillon et philosophe comme Minerve, veut-elle bien recevoir l'hommage d'un vieux hibou du mont Jura ?

Mon gendre, M. Dupuits, est bien heureux, il verra Diane ; il ne m'appartient que de lui présenter de loin mon respect et mes regrets.

### 8400. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 novembre.

Mon cher ange, on ne trouve pas tous les jours des facilités d'envoyer des livres. M. Dupuits vous remettra le six et le sept [3]. Je voudrais pouvoir vous envoyer quelque chose de plus agréable, car j'aime toujours mieux les vers que la prose ; mais actuellement je suis bien dérouté. Mes colonies, qui ne sont point du tout poétiques, sont pour moi une source d'embarras qui feraient tourner la tête à un jeune homme ; jugez ce qui doit arriver à celle d'un pauvre vieillard cacochyme. Cela n'empêchera pas que vous n'ayez vos montres dans quelque temps.

M. Dupuits, ci-devant employé dans l'état-major, va solliciter la faveur d'être replacé. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un meilleur officier, plus instruit, plus attaché à ses devoirs, et plus sage. Je m'applaudis tous les jours de l'avoir marié à notre Corneille ; ils font tous deux un petit ménage charmant. Je compte

1. Dans sa lettre du 24 juillet 1774, Voltaire dit que La Condamine logeait chez lui La Beaumelle.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Les tomes VI et VII des *Questions sur l'Encyclopédie.*

bien, mon cher ange, que vous le vanterez à M. le marquis de Monteynard. Il y a plaisir à recommander des gens qui ne vous attireront jamais de reproches. Mon gendre Dupuits a déjà quinze ans de service. Comme le temps va! cela n'est pas croyable. Ce serait une grande consolation pour moi de le voir bien établi avant que je finisse ma chétive carrière.

Je vous prie donc, et très-instamment, de le protéger tant que vous pourrez auprès du ministre.

J'ai été bien émerveillé de l'aventure de Mme de La Garde[1], et du procès de M. Duhautoi contre M. de Soyecourt. Je ne conçois pas trop, quoique nous soyons dans un siècle de fer, comment des hommes de cette qualité se sont mis fermiers de forge.

J'ai peine aussi à comprendre comment les étincelles de cette forge n'ont pas un peu roussi le manteau de M. l'abbé Terray. Je m'aperçois qu'il est toujours à la tête des finances, parce qu'on ne me paye point une partie de l'argent qu'il m'a pris dans mes poches, dans l'aventure des rescriptions.

Ne pourriez-vous point me dire quelle est la porte qui conduit à son cabinet et à son coffre-fort?

J'ai toujours ouï dire que les ministres, pour se délasser de leurs travaux, avaient volontiers quelque catin à laquelle on pouvait s'adresser dans l'occasion.

A propos de catin, n'avez-vous pas quelque actrice un peu passable à la Comédie qui puisse jouer *Zaïre* et *Olympie*? Ce sont deux pièces que j'aime : *Olympie* d'ailleurs est faite pour le peuple; il y a des prêtres et un bûcher. Je ne les verrai pas jouer; mais on aime ses enfants, quoiqu'on soit éloigné d'eux. C'est ainsi que je vous aime, mon cher ange, et que je suis attaché à Mme d'Argental avec le plus tendre respect.

## 8401. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

9 novembre.

Vous pardonnez sans doute, mon cher militaire philosophe, au vieux malade qui paraît si négligent; mais il sera toujours pénétré pour vous de la plus tendre amitié. Je prends la liberté d'en dire autant à Mme Dix-neufans, qui est tout aussi philosophe que vous.

1. Une baronne de La Garde, depuis longtemps maîtresse de l'abbé Terray, contrôleur général des finances, rançonnait tellement les solliciteurs que le ministre, compromis par des plaintes vives et nombreuses, fut obligé de la chasser.

Je ne vous ai point envoyé *la Méprise d'Arras*[1]. Premièrement le paquet serait trop gros; en second lieu, ayant été mieux informé, j'ai su que l'avocat avait fait un roman plutôt qu'un factum, et qu'il avait joint au ridicule de sa déclamation puérile le malheur de mentir en cinq ou six endroits importants. Ce bavard m'avait induit en erreur: ainsi on est obligé de supprimer *la Méprise*. Le malheureux qui a été condamné à la roue était assurément très-innocent; sa femme, condamnée à être brûlée, était plus innocente encore; mais l'avocat n'en est qu'un plus grand sot d'avoir affaibli une si bonne cause par des faussetés, et d'avoir détruit des raisons convaincantes par des raisons pitoyables. J'ignore actuellement où cette affaire abominable en est; je sais seulement que la malheureuse veuve de Montbailli n'a point été exécutée. Il est arrivé à cette infortunée la même chose qu'aux prétendus complices du chevalier de La Barre. Le supplice de ce jeune officier, qui serait certainement devenu un homme d'un très-grand mérite, arracha tant de larmes et excita tant d'horreur que les misérables juges d'Abbeville n'osèrent jamais achever le procès criminel de ces pauvres jeunes gens qui devaient être sacrifiés au fanatisme. Ces fatales catastrophes, qui arrivent de temps en temps, jointes aux malheurs publics, font gémir sur la nature humaine. Mais que mon militaire philosophe soit heureux avec Mme Dix-neuf ans! il est de l'intérêt de la Providence que la vertu soit quelquefois récompensée.

On vient de réformer le parlement de Dijon; on en fait autant à Rennes et à Grenoble. Celui de Dombes, qui n'était qu'une excroissance inutile, est supprimé. Voilà toute cette grande révolution finie plus heureusement et avec plus de tranquillité qu'on n'avait osé l'espérer. La justice rendue gratuitement, et celle des seigneurs exercée aux dépens du roi, seront une grande époque, et la plus honorable de ce siècle. Un grand mal a produit un grand bien. Il y a de quoi se consoler de tant de malheurs attachés à notre pauvre espèce.

Vous ne retournez à Paris qu'à la fin de décembre; il faudra que vous alliez servir votre quartier: vous n'aurez guère le temps de voir M. d'Alembert; mais, si vous le voyez, je vous prie de lui dire que je voudrais passer le reste de ma vie entre vous et lui.

Notre ermitage vous renouvelle les sincères assurances de l'amitié la plus inviolable.

1. Tome XXVIII, page 425.

8402. — A M. VASSELIER [1].

A Ferney, 11 novembre.

Dieu soit béni, et monsieur le chancelier! Je n'écris point au premier; je le verrai bientôt. Je fais mon compliment au second. Je vous prie, mon cher correspondant, de donner cours au petit paquet que je lui envoie. Puisse-t-on réformer la jurisprudence comme on a réformé les jurisprudents!

Je vois enfin que la révolution des parlements se fera aussi doucement que celle des jésuites; cela est consolant. Mille tendres amitiés à M. Tabareau et à M. Vasselier.

8403. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

12 novembre.

Madame, les malheurs ne pouvaient arriver à Votre Majesté impériale ni par vos braves troupes, ni par votre sublime et sage administration; vous ne pouviez souffrir que par les fléaux qui ont de tout temps désolé la nature humaine. La maladie contagieuse qui afflige Moscou et ses environs est venue, dit-on, de vos victoires mêmes. On débite que cette contagion a été apportée par des dépouilles de quelques Turcs vers la mer Noire. Moustapha ne pouvait donner que la peste, dont son beau pays est toujours attaqué. C'était assurément une raison de plus pour tous les princes vos voisins de se joindre à vous, et d'exterminer sous vos auspices les deux grands fléaux de la terre, la peste et les Turcs. Je me souviens qu'en 1718 nous arrêtâmes la peste à Marseille; je ne doute pas que Votre Majesté impériale ne prenne encore de meilleures mesures que celles qui furent prises alors par notre gouvernement. L'air ne porte point cette contagion, le froid la diminue, et vos soins maternels la dissiperont; l'infâme négligence des Turcs augmenterait votre prévoyance, si quelque chose pouvait l'augmenter.

On parle d'une disette qui se fait sentir dans votre armée navale. Mais je ne la crois pas, puisque c'est un des braves comtes Orlof qui la commande. C'en serait trop que d'éprouver à la fois les trois faveurs dont le prophète Gad en donna une à choisir à

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

votre petit prétendu confrère David, pour avoir fait le dénombrement de sa chétive province.

J'éprouve aussi des fléaux dans mes villages; le malheur se fourre dans les trous de souris, comme il marche la tête levée dans les grands empires. Ma colonie d'horlogers a essuyé des persécutions, mais je les ai tirés d'affaire à force d'argent, et j'espère toujours qu'ils pourront vous servir à établir un commerce utile entre vos États et la Chine. En vérité, j'aurais mieux aimé les faire travailler sur les bords du Volga que sur ceux du lac de Genève.

Chassez à jamais la peste et les Ottomans au delà du Danube; et recevez, madame, avec votre bonté ordinaire, le profond respect et l'attachement inviolable du vieil ermite de Ferney pour Votre Majesté impériale.

### 8404. — A GUSTAVE III.

12 novembre.

Sire, c'est avec ces larmes qu'arrachent l'attendrissement et l'admiration que j'ai lu l'éloge du roi votre père, composé par Votre Majesté. L'Europe prononce le vôtre; permettez à un étranger de joindre sa voix à toutes celles qui font mille vœux pour vous. Si je ne suis pas né votre sujet, je le suis par le cœur, et les sentiments de ce cœur que vous avez pénétré sont l'excuse de la liberté que je prends.

Je suis avec le plus profond respect, sire, de Votre Majesté, etc.

### 8405. — A M. D'ALEMBERT.

14 novembre.

Je vous ai écrit, mon cher philosophe, par M. Bacon, non pas Bacon de Vérulam, mais Bacon, substitut du procureur général, et pourtant philosophe.

J'ai demandé à Marin si je pouvais vous faire tenir par lui le six et le septième volume des rogatons alphabétiques[1], que je vous prie de mettre dans votre bibliothèque, sans avoir l'ennui de les lire; il ne m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame Le Gendre, sœur de M. Hennin, notre résident. Cela fera

1. Les *Questions sur l'Encyclopédie*.

nombre parmi vos livres; ce n'est qu'un hommage que je mets à vos pieds.

Il paraît un ouvrage très-curieux et très-bien fait, intitulé l'*Histoire critique de Jésus-Christ*[1]. Il n'est pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève; mais aussi il n'est pas aisé d'en faire passer en France. Dieu me préserve de servir à répandre cet ouvrage abominable, capable de dessécher toutes les semences de la religion chrétienne dans les consciences les plus timorées! Je ne l'ai lu qu'avec une sainte horreur, et en faisant des signes de croix à chaque ligne.

Il paraît encore deux autres petits livres qui sont des canons de douze livres de balles, tandis que l'*Histoire critique* est une pièce de vingt-quatre. L'un est l'*Examen des prophéties*[2] ; et l'autre, l'*Esprit du judaïsme*[3]. On nous en fait craindre encore plusieurs autres de mois en mois. Belzébuth ne se lasse point de persécuter les fidèles. Nous touchons aux derniers temps, sans doute. L'expulsion des jésuites annonce la fin du monde; et nous allons voir incessamment paraître l'Antechrist. Je me prépare pour cette grande révolution, puisque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant, je vous embrasse le plus tendrement du monde, avec vénération et amour.

### 8406. — A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE[4].

15 novembre.

Le vieux malade vous doit une réponse, mon cher marquis; son état ne lui permet pas d'être le plus exact des correspondants. Il n'en est pas moins sensible. Vous aurez votre montre, que notre pauvre colonie a faite à très-bon marché, et qui est très-bonne. Vous aurez *les Pélopides* du jeune homme, qui ne sont pas bons, mais qui valent cent mille fois mieux que le Visigoth *Atrée* du barbare Crébillon. Mais il ne sait comment vous adresser le paquet. Démenez-vous un peu, et tâchez d'attraper quelque contre-seing. Portez-vous mieux que moi. M^me^ Denis est toujours bien paresseuse; mais que voulez-vous qu'on vous mande

1. Voyez la note, tome XVII, page 81.
2. *Examen des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne* (traduit de l'anglais de Collins, par le baron d'Holbach), 1768, in-8°.
3. *Esprit du judaïsme, ou Examen raisonné de la loi de Moïse*, etc. (traduit de l'anglais de Collins, par le baron d'Holbach), 1770, in-8°.
4. Éditeurs, de Cayrol et François.

du mont Jura ? C'est à messieurs les Parisiens, qui sont au centre des belles nouvelles, à réjouir les campagnards casaniers.

Nous avons, dans un de nos villages, une troupe de comédiens qu'on dit assez bonne. Je n'y vas jamais. Il y a une mademoiselle Camille[1], grande fille, bien faite, belle voix, de l'esprit, de l'âme. Pourquoi l'avez-vous laissée aller ? Vous auriez formé cela.

### 8407. — A M. BASKERVILLE[2].

A Ferney, par Genève, 16 novembre.

The old scribler, to whom you have been so kind as to send your magnificent editions of Virgil and Milton, thanks you heartily.

He will send you, as soon as possible, his poor sheets duty corrected. They stand in great need of it.

Your most, etc.[3].

### 8408. — A CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 18 novembre.

Madame, je vois par la lettre dont Votre Majesté impériale m'honore du 6 octobre, vieux style, que vous êtes née pour instruire les hommes autant que pour les gouverner.

La populace sera difficilement instruite ; mais tous ceux qui auront reçu une éducation seulement tolérable profiteront de plus en plus des lumières que vous répandez. Il est triste que l'archevêque de Moscou ait été le martyr de la *bonne Vierge;* les barbares imbéciles, superstitieux, et ivrognes, qui l'ont tué méritent sans doute un châtiment qui fasse impression sur ces têtes de buffles. Je suis persuadé que, depuis la mort du fils de la *sainte Vierge*, il n'y a presque point eu de jour où quelqu'un n'ait été assassiné à son occasion ; et à l'égard des assassins en front de bandière, dont le fils et la mère ont été le prétexte, ils sont en grand nombre et trop connus. Le meurtre de l'arche-

1. Elle entra à la Comédie-Italienne, et y réussit. (A. F.)
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. *Traduction :* Le vieux griffonneur, à qui vous avez eu la bonté d'envoyer vos magnifiques éditions de Virgile et de Milton, vous remercie de tout son cœur. Il vous enverra le plus tôt possible ses pauvres chiffons dûment corrigés ; ils en ont grand besoin.

vêque est bien punissable; je trouve celui du chevalier de La Barre plus horrible, parce qu'il a été commis de sang-froid par des hommes qui devaient avoir du sens commun et de l'humanité.

Je rends grâces à la nature de ce que la maladie épidémique de Moscou n'est point la peste. Ce mot effrayait nos pays méridionaux. Chacun débitait des comtes funestes. Les mensonges imprimés qui courent tous les jours sur votre empire font bien voir comment l'histoire était écrite autrefois. Si le roi d'Égypte avait perdu une douzaine de chevaux, on disait que l'*Ange exterminateur* était venu tuer tous les quadrupèdes du pays[1].

M. le grand maître Orlof est un ange *consolateur*, il a fait une action héroïque. Je conçois qu'elle a dû bien émouvoir votre cœur, partagé entre la crainte et l'admiration ; mais vous devez être moins surprise qu'une autre : les grandes actions sont de votre compétence. Je remercie Votre Majesté impériale de tout ce qu'elle daigne m'apprendre sur la Sibérie méridionale ; elle m'en dit plus en six lignes que l'abbé Chappe dans un *in-folio*[2]. Si vous le permettez, cela entrera dans un supplément[3] aux *Questions*, qu'on prépare à présent au mont Krapack. J'avoue que je suis fort étonné des squelettes d'éléphants trouvés dans le nord de la Sibérie. Je crois difficilement à l'ivoire fossile, et j'ai aussi beaucoup de peine à croire à de véritables dents d'éléphants enterrés trente pieds sous les glaces; mais je crois la nature capable de tout, et il se pourrait bien faire (en expliquant les choses respectueusement) que l'Adam des Hébreux, connu jadis d'eux seuls, fût de très-fraîche date : six mille ans sont en effet bien peu de chose.

Votre Majesté, qui m'a déjà donné tant de marques de bonté, veut m'envoyer quelques productions de la Sibérie. J'oserais lui demander de la graine de ces beaux cèdres, qui n'ont pas de peine à surpasser ceux du Liban, car le Liban n'en a presque plus ; je les planterais dans mon ermitage, où il fait quelquefois presque aussi froid qu'en Sibérie. Je sais bien que je ne les

1. *Exode*, IX, 6.
2. L'édition originale du *Voyage* de Chappe n'est point in-folio, mais in-4°; voyez lettre 8187.
3. Le *Supplément aux Questions sur l'Encyclopédie*, imprimé dans le neuvième volume des *Questions*, contient cinquante-cinq articles (qui, dans les éditions suivantes, ont été placés à leur rang alphabétique). Dans aucun d'eux il n'est question ni de la Sibérie méridionale, ni de l'abbé Chappe, ni des squelettes d'éléphants.

verrai pas croître; mais la postérité les verra, et elle dira : Voilà les bienfaits de celle qui érigea le temple de Mémoire.

Les artistes de Ferney ont reçu l'argent que Votre Majesté a eu la bonté de leur envoyer. Ils sont à vos pieds comme moi. Je ne me souvenais pas de vous avoir parlé d'une pendule; mais si vous en voulez, vous en aurez incessamment : Votre Majesté n'aurait qu'à fixer le prix, je lui réponds qu'elle serait bien servie, et à bon compte. Ce n'est peut-être pas le temps de proposer un commerce de pendules et de montres avec la Chine; mais votre universalité fait tout à la fois. C'est là, selon mon avis, la vraie grandeur, la vraie puissance.

Les Genevois ont bien établi un petit commerce de montres à Kanton; Votre Majesté pourrait en établir un dans l'endroit où les Russes commercent avec les Chinois. Un homme de confiance pourrait envoyer de Pétersbourg à Ferney les ordres auxquels on se conformerait; mais j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la proposition des chars de guerre de Cyrus. Vous avez très-bien battu les Turcs sans le concoure de ces beaux chars de guerre à la nouvelle mode.

Je me flatte qu'à présent le comte Alexis Orlof leur a pris le Négrepont sans aucun char : il ne vous faut que des chars de triomphe. Je me mets de loin derrière eux, et je crie *Io trionfo* d'une voix très-faible et très-cassée, mais qui part d'un cœur pénétré de tout ce que Votre Majesté impériale peut inspirer à l'ermite, etc.

### 8409. — DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Sans-Souci, 18 novembre [1].

Vous vous moquez de moi, mon bon Voltaire; je ne suis ni un héros, ni un océan [2], mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent désunir la société. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques : les violents leur donnent des convulsions. Voilà comme je traite les prédicants de Genève, qui ressemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du XV[e] siècle qu'à la génération présente.

Il y a longtemps que j'ai lu la brochure du *Droit des hommes et de l'Usurpation des papes* [3]. Vous croyez donc que les Semnons ne sont pas

1. Le 13 novembre 1771. (*OEuvres posthumes.*)
2. Voyez lettre 8389.
3. Tome XXVII, page 193.

curieux de vos ouvrages, et qu'on ne les lit pas aux bords de la Havel avec autant et peut-être plus de plaisir que sur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut précisément après que les Français eurent pris possession du Comtat; je crus que c'était leur manifeste, et que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des sixième et septième tomes de votre *Encyclopédie*, que j'ai reçus. Si le style de Voiture était encore à la mode, je vous dirais que le père des muses est l'auteur de cet ouvrage, et que l'approbation est signée du dieu du goût. J'ai été fort surpris d'y trouver mon nom [1], que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obscures que celles de l'Évangile, et je me suis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage est admirable, et je vous exhorte à le continuer. Si c'était un discours académique, assujetti à la révision de la Sorbonne, je serais peut-être d'un autre avis.

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et en Russie; je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France; et vos Welches auront honte de ne pas approuver ce qui est admiré partout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres sont arrivés, les pieds et les bras garrottés, enchaînés, et perclus : ces livres m'ont été d'une grande ressource. En les lisant, j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du reste de mes occupations, vous saurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je m'avisai de barbouiller du papier; non pour éclairer, non pour instruire le public et l'Europe, qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amuser. Ce ne sont pas les victoires de Catherine que j'ai chantées, mais les folies des confédérés. Le badinage convient mieux à un convalescent que l'austérité du style majestueux. Vous en verrez un échantillon. Il a six chants [2]. Tout est fini, car une maladie de cinq semaines m'a donné le temps de rimer et de corriger tout à mon aise. C'est vous ennuyer assez que deux chants de lecture que je vous prépare.

Ah! que l'homme est un animal incorrigible! direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie, subjuguées, doivent être chantées sur un autre ton que les sottises d'un Krasinski, d'un Potocki, d'un Oginski, et de toute cette multitude imbécile dont les noms se terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui possède une liberté mitigée, je m'en suis servi dans cette occasion; et comme je suis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican : bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir son talent : c'est de quoi jus-

1. A l'article GLOIRE; voyez tome XIX, page 266.
2. Il est intitulé *la Pologniade, ou la Guerre des confédérés*, et fait partie des *OEuvres posthumes de Frédéric II;* voyez la note, tome VII, page 165.

qu'ici personne ne vous accuse ; mais je voudrais que la postérité ne perdît aucune de vos pensées : car combien de siècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève, qui joigne à tant de goût tant de connaissances ! Je plaide une belle cause, et je parle à un homme si éloquent que, s'il jette un coup d'œil sur ce sujet, il saisira d'abord tous les arguments que je pourrais lui présenter. Qu'il continue donc encore à étendre sa réputation, à instruire, à éclairer, à consoler [1], à persifler, à pincer (selon que la matière l'exige) le public, les cagots, et les mauvais auteurs ! Qu'il jouisse d'une santé inaltérable, et qu'il n'oublie point le solitaire semnon habitué à Sans-Souci !

FÉDÉRIC.

## 8410. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 novembre.

Je ne sais, mon cher maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre du 19 d'octobre, et le paquet qui y était joint. J'ai lu le beau *Discours d'Anne Du Bourg* [2], qui ne corrigera point les fanatiques, mais qui du moins rendra le fanatisme odieux ; les *Pourquoi* [3], auxquels on ne répondra point, parce qu'il n'y a point de bonne réponse à y faire que de réformer les Welches, qui resteront Welches encore longtemps ; et *la Méprise d'Arras* [4], qui me paraît bien modestement appelée *méprise*, et qui n'empêchera point que les successeurs de ces assassins, aussi fanatiques, plus ignorants et plus vils, ne fassent souvent des *méprises* pareilles, sans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ce qui se passe dans ce bas monde, je voudrais aller tirer le Père éternel par la barbe, et lui dire, comme dans une vieille farce de la Passion [5] : *Père éternel, quelle vergogne ?* etc. Je suis navré et découragé. Je finirai, et je crois bientôt, par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les sottises qui se disent, et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne, et par trouver que tout ira bien quand j'aurai bien digéré et bien dormi. Je vous en souhaite autant, mon cher ami. Je fais du genre humain deux parts, l'opprimante et l'opprimée ; je hais l'une et je méprise l'autre. Que ne suis-je au coin de votre feu pour épancher mon cœur dans le vôtre ! je suis bien sûr que nous serions d'accord sur tous les points.

Il y a ici un abbé du Vernet, bon diable, zélé pour la bonne cause, et votre admirateur enthousiaste depuis longtemps, qui se propose d'élever à votre gloire, non pas une statue, comme Pigalle, mais un monument littéraire, et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à

1. « A conseiller... » (*Édit. de Berlin.*)
2. Tome XXVIII, page 469.
3. L'article POURQUOI des *Questions sur l'Encyclopédie*, qui toutefois ne parut qu'en 1772 dans le neuvième volume ; voyez tome XX, page 261.
4. Tome XXVIII, page 425.
5. Voyez tome XXIV, page 214.

Ferney [1]. Je vous demande vos bontés pour lui, et j'espère que vous l'en trouverez digne.

C'est samedi prochain 23 que nous donnerons un successeur à ce prince dont le nom a si stérilement chargé notre liste. Je ne vous réponds pas que nous ayons un bon poëte; nous en aurions un, et même deux, si j'en étais cru, mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête, et qui prenne intérêt à la cause commune. C'est à peu près tout ce que nous pouvons faire dans les circonstances présentes; et vous penseriez de même, si vous voyiez de près l'état des choses. Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse tendrement.

### 8411. — A M. HENNIN.

18 novembre.

Le vieux malade et Mme Denis font bien leurs compliments à M. Hennin, et souhaitent un bon voyage à M. et Mme Le Gendre [2].

Le parlement de Grenoble est réduit à quarante membres.

L'impôt sur la nouvelle noblesse est perçu depuis longtemps par les subdélégués. Il produit beaucoup, et n'est point affermé 300,000 livres.

L'impôt de 60 livres par quintal, sur les livres étrangers, est enregistré depuis longtemps.

Le conseil supérieur de Lyon a été reçu à sa rentrée avec des battements de mains.

C'est une compagnie de Paris qui a traité des nouvelles charges d'agent de change à Lyon.

L'impératrice de Russie a payé les artistes de Ferney.

La peste n'est point à Moscou ; du moins on ne veut pas que ce soit peste.

Je reçois une lettre [3]. Ce n'est point la peste.

La peste est au trésor royal à Paris.

### 8412. — DE M. HENNIN [4].

A Genève, 18 novembre.

Mes parents n'ont pas pu, monsieur, recevoir votre compliment, qui les aurait beaucoup flattés. Ils étaient partis.

Vous êtes donc devenu le médecin Tant-mieux. Je vous en félicite. Lorsque j'aurai rencontré le médecin Tant-pis, qui est fort en vogue depuis

1. Voyez lettre 8398.
2. Sœur et beau-frère de Hennin.
3. La lettre 8387.
4. *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, 1825.

quelque temps, j'aurai recours à vos joyeuses recettes, et j'espère que vous ne me les refuserez pas.

J'ai ici, monsieur, un homme de génie qui est venu exprès pour vous consulter sur un objet de votre compétence. C'est M. Dewailly, architecte du roi, regardé comme le plus grand dessinateur en ce genre. Il est chargé de construire le nouveau théâtre de la Comédie française, et a fait des recherches très-intéressantes sur cette partie. Si vous permettez, je vous le mènerai un de ces soirs. Il est en fonds pour vous faire passer une heure très-agréablement. Vous verrez, je crois, la construction des théâtres portée par un Français beaucoup au-dessus de tout ce que l'Italie a produit. C'est dans vos ouvrages que M. Dewailly a puisé des idées neuves qu'il a réalisées, et il espère que vous voudrez bien l'aider encore de vos réflexions pour mettre la dernière main à son plan.

### 8413. — A M. VASSELIER[1].

22 novembre.

Mon Dieu, mon cher ami, je ne vous ai pas remercié de votre jésuite Richeome[2] : c'est un bon impertinent. Il est bon d'avoir cela dans sa bibliothèque, et de voir jusqu'où l'esprit humain peut aller en fait de bêtise.

Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. Tabareau, quand vous lui écrirez à Rome.

### 8414. — A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 23 novembre.

« Autant que l'Université de Paris était autrefois célèbre et brillante, autant est-elle tombée dans l'avilissement. La Faculté de théologie surtout me paraît le corps le plus méprisable qui soit dans le royaume. » Ces paroles sont tirées de l'*Histoire critique de la Philosophie*, par M. Deslandes, t. III, p. 299.

Nous sommes bien loin, vous et moi, mon cher ami, de penser comme l'auteur de cette histoire. Nous respectons tous deux, comme nous le devons, le concile perpétuel des Gaules, et surtout le père du concile qui a daigné vous reprendre et vous faire sentir la vérité. Il est triste pour moi d'ignorer son nom, et de ne pouvoir lui rendre la justice qu'il mérite.

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Auteur de deux volumes in-folio de controverses. Mort en 1625.

J'ignore aussi le nom du jeune homme égaré qui préfère le talent de faire de bons vers à la dignité de cuistre de collége [1]. Boileau certainement ne travaillait pas si bien à son âge. Il lui manque très-peu de chose pour égaler le Boileau du bon temps.

Je voudrais peut-être qu'il changeât *ici sa main d'une onde;* cet hémistiche n'est pas heureux.

*Et son bras demi-nud est armé.* On prononce *nu est,* et cela est rude.

Je ne sais si on aimera la *voix langoureuse;* la chaleur du baiser est dans Vertumne : ainsi j'aimerais mieux *donne un baiser* que *prend un baiser.* Ovide a dit : *Dedit oscula* [2].

Je voudrais que le mariage de la vigne et de l'ormeau fût écrit avec plus de soin. *Ces feuillages verts, dans les airs,* sont un peu faibles. Il faut que ce morceau l'emporte sur celui de l'opéra des *Sens.*

*Essayer à la fin sa douceur fortunée.* Cette douceur fortunée est un peu faible.

*Jamais belle n'eût vu tant d'amants sur ses pas.* Cela veut dire : Si vous étiez mariée, vous auriez plus d'amants que personne. Cela n'est ni honnête, ni de l'intérêt de Vertumne. Ovide dit [3] : Si vous vouliez vous marier, Hélène n'aurait pas plus de prétendants. Il ne dit pas *si vous vouliez essayer.*

Peut-être que le discours de Vertumne est un peu trop long dans l'auteur français; j'ai peur qu'il ne languisse un peu. Il fera plus d'effet s'il est plus resserré.

Voilà toutes mes réflexions sur un très-bel ouvrage. Il me semble qu'il faudrait faire une souscription pour engager l'auteur à suivre un si beau talent. Je souscris pour deux cents francs, parce que je suis devenu pauvre : ma colonie m'a ruiné.

Je vous embrasse tendrement, mon cher ami ; *macte animo* [4]. La carrière est rude, mais elle est belle.

1. Ange-François Fariau de Saint-Ange, né en 1747, mort en 1810, avait remis à La Harpe, qui les publia dans le *Mercure* de décembre 1771, pages 65 et suiv., sa traduction en vers de deux passages des *Métamorphoses* d'Ovide (*Vertumne et Pomone* et *les Amours de Biblis*). C'est sur le premier de ces morceaux que portent toutes les observations de Voltaire, à qui La Harpe avait envoyé une copie manuscrite.

2. *Métamorphoses*, XIV, 658.

3. *Métamorphoses*, XIV, 669.

4. *Æn.*, IX, 641.

8415. — A M. SABATIER DE CAVAILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE A TOURNON.

Au château de Ferney, 25 novembre.

Je ne sais, monsieur, ce que c'est que le libelle dont vous me faites l'honneur de me parler. Quand je l'aurais eu, je n'aurais pas pu le lire, étant devenu presque entièrement aveugle, d'ailleurs fort près de ma fosse, et n'ayant pas de temps à perdre. J'ai ouï dire que cette rapsodie était d'un nommé La Beaumelle, ci-devant apprenti pasteur à Genève, et devenu loup en France. Je suis fort étonné qu'on ose mettre une telle infamie sous le nom d'un homme tel que vous. Toutes ces pauvretés-là ne font de mal à personne. M. de Fontenelle disait que sa chambre ne contiendrait pas tous les livres qu'on avait faits contre lui; ceux qu'on imprima contre Louis XIV n'auraient pas tenu dans le château de Versailles. Je rends grâce au polisson qui m'a valu toutes vos politesses, auxquelles je suis fort sensible.

J'ai l'honneur, d'être avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

8416. — A M. D'ALEMBERT.

27 novembre.

Mon cher philosophe, je vous envoie ce rogaton, qui sort de la presse. Il y a quelques articles qui pourront vous amuser. Vous n'avez pas été content de Memmius [1], car vous n'en dites mot. Il me paraît clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelligence ; et, par les imperfections et les misères de cette nature, il me paraît que cette intelligence est bornée, mais la mienne est si prodigieusement bornée qu'elle craint toujours de ne savoir ce qu'elle dit ; elle respecte infiniment la vôtre; elle gémit, comme vous, sur bien des choses; elle vous est tendrement attachée. V.

8417. — A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 27 novembre [2].

On me mande, monseigneur, qu'un Anglais, très-Anglais, qui s'appelle Muller, homme d'esprit, pensant et parlant libre-

1. *Lettres de Memmius*, tome XXVIII, page 437.

2. Dans le tome XV de l'édition de Kehl, cette lettre est datée du 25 novembre; Bourgoing lui a donné la date du 27.

ment, a répandu dans Rome qu'à son retour il m'apporterait *les oreilles du grand inquisiteur* dans un papier de musique; et que le pape, en lui donnant audience, lui a dit: « Faites mes compliments à M. de Voltaire, et annoncez-lui que sa commission n'est pas faisable; le grand inquisiteur à présent n'a plus d'yeux, ni d'oreilles. »

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet Anglais chez moi, mais je puis assurer Votre Éminence que je n'ai demandé les oreilles de personne, pas même celles de Fréron et de La Beaumelle.

Supposé que M. Muller ou Milles [1] ait tenu ce discours dans Rome, et que le pape lui ait fait cette réponse, voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuser: car, après tout, cette vie ne doit être qu'un amusement. Je vous amuse très-rarement par mes lettres, car je suis bien vieux, bien malade, et bien faible. Mes sentiments pour vous ne tiennent point de cette faiblesse; ils ne ressemblent point à mes vers. Agréez mon très-tendre respect, et conservez vos bontés pour le vieillard de Ferney.

Le grand inquisiteur, selon vous, très-saint père,
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux :
Vous entendez très-bien, vous voyez encor mieux,
Et vous savez surtout bien parler et vous taire.
Je n'ai point ces talents, mais je leur applaudis.
Vivez longtemps heureux dans la paix de l'Église;
Allez très-tard en paradis [2] :
Je ne suis point pressé que l'on vous canonise.
Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.
Vous êtes juste et bon, que faut-il davantage?
C'est bien assez, je crois, qu'on dise : « Il fut un sage. »
Dira qui veut: « Il fut un saint. »

### 8418. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 novembre.

Vraiment, mon héros, quand je vous envoyai le *Bolingbroke* par la poste de Toulouse, ce fut plutôt pour amuser le politique

1. C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de Kehl. Wagnière écrit Milles (voyez les *Mémoires*, 1826, tome Ier, page 46). La correspondance de Bernis, publiée par Bourgoing, porte seulement *M. Muller*. Un éditeur récent, au lieu de *Milles*, a écrit *Miller*. (B.)

2. Horace a dit, ode II du livre Ier :

Serus in cœlum redeas.

que pour instruire le philosophe. Vous êtes tout instruit ; cependant il n'est pas mal de répéter quelquefois son catéchisme, pour s'affermir dans cette bonne doctrine qui fait jouir de la vie et mépriser la mort.

Un autre Anglais nommé Muller [1], qui m'était venu voir à Ferney, et qui croit être partout dans le parlement de Westminster, s'est avisé de dire depuis peu, dans Rome, qu'il s'était chargé de me rapporter les oreilles du grand inquisiteur dans un papier de musique. Le pape, en ayant été informé, lui a dit : « Faites bien mes compliments à M. de Voltaire; mais dites-lui que sa commission est infaisable : le grand inquisiteur n'a plus d'yeux ni d'oreilles. »

Moi, qui n'avais pas du tout chargé mon Anglais de cette mauvaise plaisanterie, j'ai été tout confondu du compliment de Sa Sainteté, J'ai pris la liberté de lui écrire que je lui croyais les meilleures oreilles et les meilleurs yeux du monde, *un ingegno accorto, un cuore benevolo*, et que je comptais sur sa bénédiction paternelle *in articulo mortis*.

A vue de pays, votre cour des pairs ne sera pas longtemps le parlement de M. Muller. Voilà une grande révolution faite en peu de mois ; c'est une époque bien remarquable dans l'histoire des Welches.

Vous savez, sans doute, tous les détails de l'assassinat du roi de Pologne ; c'est bien là une autre affaire parlementaire. Je vous supplie de remarquer que voilà cinq têtes couronnées, cinq images de Dieu assassinées en très-peu de temps [2] dans ce siècle philosophique. On ne peut pas dire pourtant que les philosophes aient eu beaucoup de part à ces actions d'Aod et de Ravaillac.

Conservez-moi vos bontés, monseigneur ; il faut que ceux qui ont encore la vigueur du bel âge aient pitié de ceux qui l'ont perdue.

1. Voyez la lettre précédente.

2. Louis XV, en 1757 (voyez tome XV, page 389; et XVI, 93); Joseph, roi de Portugal, en 1758 (voyez tome XV, page 396); Pierre III, empereur de Russie, en 1762 (voyez tome XV, page 351); Ivan, empereur de Russie, détrôné l'année même de sa naissance, puis emprisonné jusqu'en 1764 qu'il fut poignardé (voyez tome XLII, 527); Stanislas-Auguste, roi de Pologne, attaqué le 3 novembre 1771 (voyez tome XXVI, page 468; et XX, 451).

8419. — DE CATHERINE II[1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Pétersbourg, 18-29 novembre 1771.

Monsieur, je réponds par cette lettre à deux des vôtres, l'une du 2, l'autre du 18 d'octobre.

Monsieur, pour faire tenir votre lettre[2] au seigneur Moustapha, le maréchal Roumiantsof a envoyé, vers la moitié du mois passé, le général-major Weissmann au delà du Danube, où, après avoir fait sauter en l'air deux forts, il a marché à Babada, où le grand vizir était campé; il a pris cette place, et battu les troupes du vizir, s'est emparé des canons fondus par M. Tott, l'année passée, à Constantinople; après quoi poliment il est entré dans le camp pour parler au vizir, mais il ne l'y a plus trouvé.

Il a envoyé ses troupes légères jusqu'au mont Hémus sans rencontrer à qui s'adresser. Alors M. Weissmann, croyant sa commission achevée, retourna vers Issaktchi, qu'il rasa. Pendant ce temps-là un autre général-major a pris les forts de Matchina et de Ghirsova, tandis que le lieutenant général Essen s'amusait à battre les quarante mille Turcs qui s'étaient avancés en Valachie, et puis il reprit Giurgeva.

Les deux rives du Danube, depuis cet endroit jusqu'à la mer, sont présentement nettoyées de Turcs, comme une maison hollandaise pourrait l'être de la poussière. Tout ceci s'est passé du 20 au 27 d'octobre, vieux style.

Consolez-vous, monsieur; votre cher Ali-bey est maître de Damas. Mais quelle honte pour vos compatriotes, pour cette noblesse française si remplie d'honneur, de courage et de générosité, de se trouver parmi ces brigands de Pologne, qui font serment, devant des images miraculeuses, d'assassiner des rois, quand ils ne savent pas combattre! Si, après ce coup, M. de Vieux-Ménil et ses compagnons ne quittent point ces gens-là, que faudra-t-il en penser?

Nous avons ici présentement le kalga sultan, frère du kan indépendant de la Crimée: c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, rempli d'esprit et qui désire de s'instruire.

Je vous remercie bien sincèrement de l'envoi des sixième et septième volumes des *Questions;* mais vos fabricants ont-ils reçu mon argent pour leurs marchandises? Vous ne m'en dites pas un mot dans vos lettres des 2 et 18 d'octobre, ni dans celle du 2 novembre; cependant cet argent a été envoyé depuis très-longtemps par le banquier Friederichs à Tortone, et par Bauer à Paris pour vous être payé.

J'ai encore à vous dire que les maladies de Moscou sont réduites, par

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 189.

2. Par cette plaisanterie, Catherine répond à celle de la lettre 8379.

les soins infatigables du comte Orlof, à un dixième de ce qu'elles étaient. Ses frères ont fait le diable à quatre dans l'Archipel; ils ont partagé en deux leur flotte : le frère aîné, depuis le cap Matapan jusqu'à Lemnos, a enlevé aux Turcs beaucoup de magasins et de bâtiments, et a détruit ce qu'il ne pouvait emporter; le cadet en a fait autant sur les côtes d'Afrique et d'Asie; mais sa maladie l'a obligé de retourner à Livourne.

Si ces nouvelles, monsieur, peuvent vous rendre la santé, elles auront un nouveau mérite à mes yeux; l'on ne saurait s'intéresser plus sincèrement que je le fais à tout ce qui vous regarde.

Je sens parfaitement aussi tout le prix des sentiments que vous voulez bien avoir pour moi.

### 8420. — A M. FRANÇOIS TRONCHIN.

Au château de Ferney, le 1er décembre.

Mon cher successeur des Délices[1], je m'en rapporte bien à vous sur la statue; personne n'est meilleur juge que vous. Pour moi, je ne suis que sensible; je ne sais qu'admirer l'antique dans l'ouvrage de M. Pigalle; nu ou vêtu, il ne m'importe. Je n'inspirerai pas d'idées malhonnêtes aux dames, de quelque façon qu'on me présente à elles. Il faut laisser M. Pigalle le maître absolu de la statue. C'est un crime en fait de beaux-arts de mettre des entraves au génie. Ce n'est pas pour rien qu'on le représente avec des ailes; il doit voler où il veut et comme il veut.

Je vous prie instamment de voir M. Pigalle, de lui dire comme je pense, de l'assurer de mon amitié, de ma reconnaissance, et de mon admiration. Tout ce que je puis lui dire, c'est que je n'ai jamais réussi dans les arts que j'ai cultivés que quand je me suis écouté moi-même.

### 8421. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 décembre.

Mon cher ange, Florian arrive; il m'apporte votre lettre. Je suis bien faible, bien misérable, bien accablé de tous les horribles détails de ma colonie, qui ne conviennent guère à un vieux malade; mais je vous réponds sur-le-champ comme je peux, et cela article par article, comme un homme qui fait semblant d'avoir de l'ordre.

1. C'est l'ancien conseiller d'État de Genève; il était alors à Paris. François Tronchin avait acheté la terre des Délices, qui avait appartenu à Voltaire.

Je ne savais pas que IV et V[1] vous manquassent : vous les aurez par la première occasion ; mais vous n'aurez pas sitôt ni *Pélopides*, ni *mademoiselle Lenclos*[2], ni *Sophonisbe*.

C'est une terrible chose qu'une colonie ; je n'aurais pas conseillé à Sophocle d'en établir ; et je suis devenu, de plus, si questionneur, que je n'ai fait que des *Questions* depuis deux mois.

Je répondrai à la question de votre ami : Pourquoi *les Guèbres* et *Sophonisbe* ne sont-ils pas dans le recueil? C'est que ces ouvrages n'étaient pas encore faits quand le marquis[3] imprimait mes facéties théâtrales sans consulter ni le prince ou son frère, ni moi ; et ce qui vous étonnera, c'est que je n'ai pas vu une page de son édition.

Je suppose que Mlle Daudet est auprès de Mme de Strogonof. En ce cas, elle est avec la personne la plus riche de la Russie. Si c'est Mme Stagarof, comme vous l'écrivez, je ne la connais pas. Tout ce que je sais, c'est que je suis au désespoir d'avoir été inutile à Mlle Daudet.

J'ai encore un petit mot à dire pour M. le marquis de Monteynard. J'ai retrouvé le mémoire qu'il avait la bonté de me demander, et je le lui ai envoyé accompagné d'un autre que j'ai présenté hardiment à tous les juges. Dans ce nouveau mémoire[4], j'ai l'insolence de proposer de faire une loi générale sur la mainmorte, et d'abolir cet usage, qui jure avec le nom de France, et surtout avec celui de Franche-Comté. J'ose indiquer un moyen de dédommager les seigneurs en augmentant un peu les redevances, et en rendant les vassaux libres : je prends même la liberté d'ajouter que ce règlement mettrait le comble à la gloire du ministère. Monsieur le chancelier a poussé la bonté jusqu'à m'écrire à ce sujet. J'espère beaucoup. Je mourrai heureux si je puis avoir contribué à briser les fers de plus de deux cent mille sujets du roi : c'est un de mes rêves.

Je viens à présent à l'article des montres. M. Le Gendre[5], de Versailles, comme je vous l'ai mandé[6], doit vous en remettre une, ou à Mme d'Argental. M. le baron Duben, seigneur suédois,

1. Des *Questions sur l'Encyclopédie*.
2. *Le Dépositaire*, comédie dont Ninon est le principal personnage ; voyez tome VI, page 391.
3. Sobriquet par lequel Voltaire désignait Cramer le jeune.
4. Ce doit être l'écrit intitulé *Coutume de Franche-Comté ;* voyez tome XXVIII, page 371.
5. Beau-frère de Hennin.
6. Cette lettre manque.

en a trois autres qu'il doit remettre à Mme d'Argental ou à vous. Il n'en reste plus qu'une qu'on ne tardera pas à vous envoyer. Je ne savais pas que de ces cinq montres il y en eût une nommément pour M. de Thibouville. Je croyais que c'était une commission qu'il donnait pour une autre personne.

Il ne me reste qu'à vous parler de l'abbé, mon historien. Je lui ai écrit[1] ; je l'ai invité à venir chez moi : j'ignore s'il a reçu ma lettre.

Voilà tous les articles traités sommairement. Celui de la santé de Mme d'Argental est le plus intéressant.

Mme Denis et moi, nous nous mettons tous deux à l'ombre des ailes de nos anges.

Ne nous oubliez pas auprès de votre ami.

### 8422. — A M. DE BELLOY.

2 décembre.

Le vieux chantre des pays étrangers fait ses tendres compliments au chantre brillant des Français. C'est une belle époque pour la littérature qu'un simple fils d'Apollon succède à un prince du sang[2], et que celui qui célèbre si bien la gloire des Capets remplace un descendant de Hugues. Le vieux malade est enchanté d'avoir un tel confrère, cela seul est capable de le rajeunir; le discours de réception achèvera de lui rendre la santé. Son très-humble obéissant serviteur :

*Le vieux Malade de Ferney.*

### 8423. — A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 3 décembre.

Madame, voilà sans doute une belle action que les confédérés ont faite[3]. Je ne doute pas que le révérend père Ravaillac et le révérend père Poignardini n'aient été les confesseurs de ces messieurs, et qu'ils ne les aient munis du pain des forts, comme le dit le révérend père Strada, en parlant du bienheureux Balthasar Gérard, assassin du prince d'Orange. Du moins votre

1. Lettre 8389.
2. Voyez lettre 8345.
3. Le 3 novembre 1771; voyez une note sur la lettre 8418.

pauvre archevêque de Moscou n'a été tué que par des gueux ivres, par une populace effrénée, que la raison ne peut jamais gouverner, et qu'il faut emmuseler comme des ours ; mais le roi de Pologne a été trahi, assailli, frappé par des gentilshommes qui parlent latin, qui lui avaient juré obéissance.

On dit qu'on a imprimé[1] dans les États de Votre Majesté impériale une relation de cette conspiration étonnante. Oserais-je vous supplier de daigner m'en faire parvenir un exemplaire? Il pourrait me servir en temps et lieu, supposé que j'aie encore quelque temps à vivre. J'avoue que j'ai la faiblesse d'aimer la vie, quand ce ne serait que pour voir l'estampe de votre temple de Mémoire, et celle de votre statue érigée vis-à-vis celle de Pierre le Grand.

Nous sommes inondés de tant de nouvelles que je n'en crois aucune. La Renommée est une déesse qui n'acquiert le sens commun qu'avec le temps ; encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'histoire la plus vraie est mêlée de mensonges, comme l'or dans la mine est souillé par des métaux étrangers ; mais les grandes actions, les grands monuments, restent à la postérité. La gloire se dégage des lambeaux dont on la couvre, et paraît à la fin dans toute sa splendeur. Heureux l'écrivain qui donnera dans un siècle l'histoire de Catherine II!

Nous avons toujours dans notre voisinage un comte Orlof, en Suisse, avec sa famille; tandis que les autres vous servent sur terre et sur mer. M. Polianski nous fait l'honneur de venir quelquefois à Ferney ; il nous enchante par tout ce qu'il nous dit de la magnificence de votre cour, de votre affabilité, de votre travail assidu, de la multiplicité des grandes choses que vous faites en vous jouant. Enfin il me met au désespoir d'avoir près de quatre-vingts ans, et de ne pouvoir être témoin de tout cela. M. Polianski a un désir extrême de voir l'Italie, où il apprendrait plus à servir Votre Majesté impériale que dans le voisinage de la Suisse et de Genève; il attend sur cela vos ordres et vos bontés depuis longtemps. C'est un très-bon esprit et un très-bon homme, dont le cœur est véritablement attaché à Votre Majesté.

Nous voici dans un temps, madame, où il n'y a pas moyen de prendre de nouvelles provinces à mon cher ami Moustapha. J'en suis fâché ; mais je le prie d'attendre au printemps.

Je renouvelle mes vœux pour la constante prospérité de vos armes, pour votre santé, pour votre gloire, pour vos plaisirs.

1. Cela n'était pas; voyez lettre 8475.

Je me mets aux pieds de Votre Majesté impériale avec la plus sensible reconnaissance et le plus profond respect.

*Le vieux Malade de Ferney.*

### 8424. — A STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI, ROI DE POLOGNE.

A Ferney, 3 décembre.

Sire, Votre Majesté m'a honoré de trop de bontés pour que je ne mêle pas ma voix à toutes celles qui font des vœux pour votre conservation et pour votre bonheur. Ma voix, à la vérité, n'est que celle qui crie dans le désert[1], mais elle est sincère; elle part du cœur. Et quel cœur en effet ne doit pas être sensible à tout ce qui intéresse votre personne! il faut être barbare pour ne pas vous aimer; il faut entendre bien mal ses intérêts pour ne vous pas servir. Mais la vraie bonté et la vraie vertu triomphent de tout à la fin.

Permettez-moi de faire les vœux les plus sincères pour votre félicité, dont vous êtes si digne.

Je suis, avec la plus parfaite reconnaissance et le plus profond respect, etc.

### 8425. — A M. PHILIPPON[2].

4 décembre.

Je commence, monsieur, par vous faire mon très-sincère compliment. Vous serez dans votre patrie l'avocat général des gens de bien et des gens sensés, encore plus que du bureau des finances.

Je ne me souviens point du tout d'avoir demandé à M. Muller les oreilles du grand inquisiteur. La réponse du pape est fort jolie; mais il doit trouver, au fond, la prétendue demande très-indiscrète, et le cardinal inquisiteur ne doit pas trouver bon qu'on demande ses oreilles sur les frontières de la Suisse. J'ai écrit à M. le cardinal de Bernis[3] pour le supplier de s'informer bien exactement de la vérité de cette plaisanterie : il est bon de

1. Isaïe, XL, 3; Jean, I, 23.
2. Voyez lettre 8148.
3. Lettre 8417.

savoir jusqu'où elle a été poussée. *Timeo Danaos dona ferentes*[1], *et Romanos ridentes.*

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

## 8426. — DE CATHERINE II[2],

### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Décembre 1771.

Monsieur, par votre lettre du 12 novembre, je vois avec affliction que l'argent pour les fabricants de montres ne vous a pas encore été remis, et, qui plus est, que ces pauvres gens en ont besoin. Je ne sais à quoi attribuer ce retardement, qui me peine extrêmement. J'espère que cette lettre de change n'a pas été soustraite comme celle que j'envoyai à M. Diderot un jour, et qui se perdit à la poste, entre Paris et la frontière de France: toutes les autres postes avaient le paquet marqué sur leurs cartes. On croyait par là persuader les gens que je n'avais point d'argent; mais à quoi peuvent servir des ruses aussi mesquines, si ce n'est à montrer la petitesse d'esprit et l'aigreur? L'une et l'autre ne sauraient produire ni estime, ni considération. J'ai fait ordonner au sieur Friederichs, mon banquier, de prendre ses précautions.

Ma flotte a tant pris de magasins aux Turcs à Négrepont, à Volo, à Cavallo, à Magria, à Livia, et dans plusieurs autres endroits, sans compter les prises sur mer, que j'ose croire qu'elle aura moins de disette que ceux qui lui en supposent. Je veux bien croire qu'il leur faut plus de provisions qu'ils n'avaient calculé d'abord, vu le nombre d'Albaniens qui s'est joint à eux; mais les dépêches que le dernier courrier m'a apportées de là, il y a huit jours, ne parlent point de manque de subsistances pour le présent. Les maladies de Moscou sont diminuées considérablement, grâce aux précautions prises et aux froids.

## 8427. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, ce 6 décembre.

Sire, je n'ai jamais si bien compris qu'on peut pleurer et rire dans le même jour. J'étais tout plein et tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne[3], qui m'honore de

1. *Æn.*, II, 49.
2. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 197. — Cette lettre paraît pour la première fois dans les Œuvres de Voltaire.
3. Stanislas-Auguste, le 3 novembre.

quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *Vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait serment de vous tuer*[1], m'arrachaient des larmes d'horreur, lorsque j'ai reçu votre lettre et votre très-philosophique poëme[2], qui dit si plaisamment les choses du monde les plus vraies. Je me suis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi et ma consternation. Que vous peignez bien le diable et les prêtres, et surtout cet évêque, premier auteur de tout le mal !

Je vois bien que quand vous fîtes ces deux premiers chants, le crime infâme des confédérés n'avait point encore été commis. Vous serez forcé d'être aussi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres, que Votre Majesté a bien voulu m'envoyer. Malheur est bon à quelque chose, puisque la goutte vous a fait composer un ouvrage si agréable : depuis Scarron, on ne faisait point de vers si plaisants au milieu des souffrances. Le roi de la Chine ne sera jamais si drôle que Votre Majesté, et je défie Moustapha d'en approcher.

N'ayez plus la goutte, mais faites souvent des vers à Sans-Souci dans ce goût-là. Plus vous serez gai, plus longtemps vous vivrez : c'est ce que je souhaite passionnément pour vous, pour mon héroïne, et pour moi chétif.

Je pense que l'assassinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il est impossible que les confédérés, devenus en horreur au genre humain, persistent dans une faction si criminelle. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

Je suis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées assassinées en peu de temps[3] dans notre siècle philosophique. Heureusement, parmi tous ces assassinats, il se trouve des Malagrida, et pas un philosophe. On dit que nous sommes des séditieux; que sera donc l'évêque de Kiovie? On dit que les conjurés avaient fait serment sur une image de la sainte Vierge, après avoir communié. J'ose supplier instamment Votre Majesté, si ingénieuse et si diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva[4]. Je me mets à vos pieds

1. Voyez tome XX, page 451.
2. *La Polognïade;* voyez lettre 8409.
3. Voyez la note sur la lettre 8418.
4. Voyez lettre 8438.

(pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond respect, et le plus grand ébahissement de tout ce que je viens de lire.

8428. — A M. ***[1].

A Ferney, 6 décembre.

Il serait triste pour moi, monsieur, de mourir sans voir celui à qui j'ai obligation; mais, en attendant que je puisse jouir d'un si cher avantage, je dois vous dire que la saisie de mon bien, qui était entre les mains de M. Magon[2], me jette aujourd'hui dans un embarras inexprimable.

J'ai établi une colonie qui fait un commerce utile à l'État. Cette colonie va périr, si je ne lui donne de nouveaux secours. Pouvez-vous avoir la bonté de me faire vendre cent mille francs de contrats? Je ne disputerai pas sur le prix, et je regarderai cette grâce que vous me ferez comme la plus grande faveur.

Voilà où l'opération de M. l'abbé Terray m'a réduit. Si je ne puis parvenir à vendre mes contrats, votre amitié seule me console; si je puis les vendre, j'aurai le bonheur d'être utile à l'État, autant que le peut comporter ma petite sphère. Mon plus grand bonheur est d'avoir trouvé un ami tel que vous. J'ai l'honneur d'être, avec la plus sensible reconnaissance, monsieur, etc.

8429. — A STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI,

ROI DE POLOGNE.

A Ferney, 6 décembre.

Sire, permettez à mon sincère attachement pour votre personne, pour votre cause, pour vos vertus, de dire encore un mot à Votre Majesté.

Tous les papiers publics disent que Kosinski[3] avait fait serment à la sainte Vierge, ainsi que les autres conjurés, de consommer leur attentat sacrilége. Je respecte fort la sainte Vierge; je suis seulement fâché que Poltrot, Jean Châtel, Ravaillac, Damiens, le révérend père Malagrida, etc., etc., aient eu tant de religion.

Oserais-je demander à Votre Majesté s'il n'est pas vrai que

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. Banquier du roi.
3. Voyez tome XX, page 451.

votre aspect, vos discours, le souvenir de vos vertus, enfin l'humanité, aient réveillé dans le cœur de l'assassin les sentiments naturels que la dévotion à la sainte Vierge avait un peu endormis? La religion avait part au crime, et la nature l'a empêché.

Au reste, on est persuadé que cette horreur tournera à votre avantage. Le bien sort du mal comme les moissons viennent de la fange. Il sera désormais trop honteux d'être rebelle. Les confédérés eux-mêmes vous aimeront comme tous les esprits bien faits de l'Europe vous aiment.

Si Votre Majesté daigne répondre en deux lignes à ma question, je la supplie d'adresser sa lettre à Genève.

Je suis avec le plus profond respect, et avec un attachement qui redouble tous les jours, sire, de Votre Majesté, etc.

### 8430. — A M. LAURENT,

INGÉNIEUR, ET CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROI.

6 décembre.

Je savais, monsieur, il y a longtemps, que vous aviez fait des prodiges de mécanique; mais je vous avoue que j'ignorais, dans ma chaumière et dans mes déserts, que vous travaillassiez actuellement par ordre du roi aux canaux qui vont enrichir la Flandre et la Picardie. Je remercie la nature, qui nous épargne les neiges cette année; je suis aveugle quand la neige couvre nos montagnes; je n'aurais pu voir les plans que vous avez bien voulu m'envoyer; j'en suis aussi surpris que reconnaissant. Votre canal souterrain surtout est un chef-d'œuvre inouï. Boileau disait à Louis XIV, dans le beau siècle du goût :

J'entends déjà frémir les deux mers, étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

(Ep. I, v. 145.)

Lorsque son successeur aura fait exécuter tous ses projets, les mers ne s'étonneront plus de rien, elles seront très-accoutumées aux prodiges.

Je trouve qu'on se faisait peut-être un peu trop valoir dans le siècle passé, quoique avec justice, et qu'on ne se fait peut-être pas assez valoir dans celui-ci. Je connaissais le poëme de l'empereur de la Chine, et j'ignorais les canaux navigables de Louis XV.

Vous avez raison de me dire, monsieur, que je m'intéresse à tous les arts et aux objets du commerce :

> Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme [1].

Quoique octogénaire, j'ai établi des fabriques dans ma solitude sauvage; j'ai d'excellents artistes qui ont envoyé de leurs ouvrages en Russie et en Turquie; et si j'étais plus jeune, je ne désespérerais pas de fournir la cour de Pékin du fond de mon hameau suisse.

Vive la mémoire du grand Colbert, qui fit naître l'industrie en France,

> Et *priva* nos voisins de ces tributs serviles
> Que payait à leur art le luxe de nos villes!
>
> (BOILEAU, ép. I, v. 141-2.)

Bénissons cet homme qui donna tant d'encouragement au vrai génie, sans affaiblir les sentiments que nous devons au duc de Sully, qui commença le canal de Briare, et qui aima plus l'agriculture que les étoffes de soie. *Illa debuit facere, et ista non omittere* [2].

Je défriche depuis longtemps une terre ingrate; les hommes quelquefois le sont encore plus; mais vous n'avez pas fait un ingrat, en m'envoyant le plan de l'ouvrage le plus utile.

J'ai l'honneur d'être, avec une estime égale à ma reconnaissance, etc.

### 8431. — A M. MOULTOU [3].

Ferney, 6 décembre 1771.

Mon cher philosophe, vous m'avez cruellement abandonné; vous ne venez plus coucher dans notre ermitage. Il faut pourtant que je vous dise que le nouveau parlement de votre Languedoc vient de rendre une justice pleine et entière à Sirven. Il lui accorde des dépens considérables et la restitution de ses revenus, malgré l'ancien usage. Nous allons prendre les premiers juges à partie, au nom des filles de Sirven. C'est monsieur le premier président qui a la bonté de me mander ces nouvelles.

1. *Épître à une dame ou soi-disant telle*, vers 12; voyez tome X, page 275.
2. Il y a dans Matthieu, XXIII, 23 : « Hæc opportuit facere, et illa non omittere. »
3. Éditeur, A. Coquerel.

Souvenez-vous qu'il n'a fallu que deux heures pour condamner cette vertueuse famille à la mort, et qu'il nous a fallu neuf ans pour lui faire rendre justice.

Mes respects à la sainte Vierge, devant qui les assassins du roi de Pologne ont communié et fait serment d'assassiner leur roi légitime.

### 8432. — A M. DE LA CROIX,

AVOCAT A TOULOUSE.

Le 6 décembre.

Votre éloquence, monsieur, et vos raisons ont fait enfin rendre une justice complète à mon ami Sirven. Vous avez acquis de la gloire, et lui du repos. Ce sont deux bons oreillers sur lesquels on peut dormir à son aise.

J'ai l'honneur de remercier monsieur le premier président. Je fais mes tendres compliments à M. Sirven. Je l'attends avec impatience. Le triste état de ma santé ne me permet pas d'en dire davantage.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

### 8433. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL[1].

A Ferney, 7 décembre.

C'est pour dire à mes anges que la montre à répétition part aujourd'hui à l'adresse de M. de Richebourg. Voilà vos cinq montres arrivées. Il faudra peut-être passer quelques jours à les régler; mais elles sont bonnes et à bon marché. S'il y en a une pour M. de Thibouville, il faudra qu'il ait la bonté de la payer. Il est arrivé un malheur à mes pauvres artistes; ils ont besoin d'être remboursés de leurs avances. Pardon.

Le roi de Pologne fut donc assassiné le 3 novembre, et le roi de Prusse m'envoie un poëme héroï-comique sur les confédérés[2] du 18 du même mois; et quel poëme! Cela est aussi extraordinaire que la scène de Kosinski, mais pas si touchant.

Monsieur le premier président de Toulouse[3] a la bonté de me mander qu'il a voulu présider lui-même à la Tournelle pour juger enfin Sirven. On lui a rendu la jouissance de ses revenus, saisis

1. Éditeurs, de Cayrol et François.
2. *La Pologniade.*
3. Bastard.

pendant huit ans de contumace ; ce qui est sans exemple, on lui a adjugé des dépens considérables. Cet arrêt semble une amende honorable à la cendre des Calas : point du tout ; vous allez être bien ébahis : le premier président m'écrit qu'il lui est démontré que tous les Calas étaient coupables aussi bien que Lavaysse, et qu'ils ne furent épargnés que par considération pour Lavaysse le père, qui était ami de la plupart de messieurs. Eh bien ! mes anges, n'êtes-vous pas ébahis, comme je vous le disais ?

Vous êtes surpris que j'écrive de ma main ; c'est que nous n'avons point de neiges : sans cela je serais aveugle. Je ne suis que mourant ; mais ce ne sera rien, et je suis sous vos ailes.

### 8434. — A M. BERTRAND.

A Ferney, 10 décembre.

Je vous envoie, monsieur, par le coche de Berne, un petit article nouveau sur la superstition [1], dans lequel on rend aux révérends pères dominicains, confrères de Jacques Clément, toute la justice qui leur est due. Cela se trouve dans le huitième tome des *Questions sur l'Encyclopédie*, que vous pourrez envoyer à monsieur votre neveu pour son édification.

Ne croyez-vous pas que cette horrible aventure pourra devenir très-utile au roi de Pologne ? Rien n'est plus avantageux que d'avoir des ennemis détestés du genre humain. Les confédérés ont amassé des charbons ardents sur leur tête [2], et ont affermi la couronne sur la tête du roi. Mais que dites-vous de cinq têtes couronnées assassinées en peu de temps [3] dans ce siècle de la philosophie ? Pour moi, je dis que Lucrèce vivait du temps des proscriptions. *Tantum relligio* [4], etc.

Le très-malade vieillard vous embrasse de tout son cœur.

1. Formant aujourd'hui la troisième section de l'article SUPERSTITION (voyez tome XX, page 451); mais ce morceau ne fut imprimé que dans le neuvième tome des *Questions sur l'Encyclopédie*.
2. *Epître aux Romains*, chapitre XII, v. 20.
3. Voyez lettre 8418.
4. Le vers entier de Lucrèce, I, 102, est :

Tantum relligio potuit suadere malorum !

## 8135. — DE CATHERINE II [1],

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

3-14 décembre 1771.

**Monsieur, je viens de recevoir votre lettre du 18 novembre. Le comte Orlof est de retour de Moscou depuis trois jours. Grâce aux arrangements qu'il a pris le 28 novembre (9 décembre) il n'y avait déjà plus que deux personnes de mortes, dans la ville, de cette contagion dont vos pays méridionaux ont si grand effroi, et avec raison. Mais il y avait encore des malades, dont cependant plus de deux tiers, au dire des médecins, échapperont à la mort.**

**Je vous enverrai incessamment des noix de cèdre de Sibérie; j'ai fait écrire au gouverneur de m'en envoyer de toutes fraîches. Vous les aurez vers le printemps.**

**Les contes de l'abbé Chappe ne méritent guère de croyance. Je ne l'ai jamais vu; et cependant il prétend dans son livre, dit-on, avoir mesuré des bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais mis le pied. Ceci est un fait non douteux.**

**Votre lettre me tire d'inquiétude au sujet de l'argent pour les montres, puisque enfin il est arrivé. Pour ce qui regarde le commerce des montres à la Chine, je crois qu'il ne serait pas impossible d'y parvenir en s'adressant à quelque comptoir d'ici, où il y a des Genevois qui trouveront bien le moyen de faire arriver ces montres à la frontière de la Chine.**

**Les tableaux que j'avais fait acheter en Hollande, de la collection de Braamcamp, ont péri sur les côtes de Finlande. Il faudra s'en passer. J'ai eu du guignon cette année en pareil cas; que faire? il n'y a d'autre ressource que de s'en consoler.**

**Je vous ai mandé les nouvelles que j'ai de mes armées de terre et de mer: il ne me reste donc pour aujourd'hui qu'à vous renouveler tous les sentiments que vous me connaissez.**

## 8136. — A M. FÉLIX NOGARET [2].

Ferney, 15 décembre.

Mon grand âge, monsieur, et la perte presque entière de ma vue, ne m'ont point empêché de vous lire et d'être infiniment

1. *Collection de Documents, Mémoires et Correspondances*, etc., publiée par la Société impériale de l'histoire de Russie, tome XV, page 198.

2. Éditeur, H. Beaune.

— Cette lettre a été imprimée dans un petit livre très-inconnu et intitulé *la Terre est un animal*, Paris, veuve Lepetit, 1805, in-18, fig. Son auteur, Félix Nogaret, qui prenait le nom *d'Aristenète français*, avait adressé à Voltaire une épître à Buffon sur l'histoire naturelle avec une lettre d'envoi fort ridicule, que M. Paul

sensible au mérite qui brille dans votre ouvrage. Vous êtes presque le seul qui avez su joindre le goût de la poésie à celui de l'histoire naturelle. Je vous félicite sur ce beau succès dans les deux genres ; mon triste état m'a fait renoncer à l'un et à l'autre : vos talents me servent de consolation.

VOLTAIRE.

## 8437. — DE M. HELVÉTIUS[1].

Monsieur, une indisposition de ma fille m'a retenu à ma campagne quinze jours de plus qu'à l'ordinaire; c'est dans ma terre que j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je serai dans huit jours à Paris; à mon arrivée je ferai tenir à M. Lutton la lettre que vous m'adressez pour lui.

Je vous remercie bien des notes que vous m'avez envoyées. Vous avez le tact bien sûr; la note 4 et la dernière sont celles qui ont dû paraître le plus paradoxales.

Le plan de l'ouvrage *De l'Esprit* ne me permettant pas de tout dire sur ce sujet, je m'attendais, lorsque je le donnai au public, qu'on m'attaquerait sur ces deux points, et j'avais déjà préparé ma réponse dans un ouvrage dont le plan me permettrait de m'étendre sur ces deux questions. Cet ouvrage est fait; mais il ne m'est pas possible de le faire imprimer sans m'exposer à des persécutions, maintenant que notre parlement est composé de prêtres et que notre inquisition est plus sévère que celle d'Espagne. Cet ouvrage, où je traitais bien ou mal une infinité de questions piquantes, ne peut paraître qu'à ma mort.

Si vous veniez à Paris, je serais ravi de vous le communiquer, mais comment vous en donner un extrait dans une lettre? C'est sur une infinité d'observations fines que j'établis mes principes; la copie de ces observations serait très-longue. Il est bien vrai qu'avec un homme d'autant d'esprit que vous on peut enjamber sur bien des raisonnements, et qu'il suffit de lui montrer de loin en loin quelques jalons pour qu'il devine tous les points par lesquels la route doit passer.

Si toutes les idées nous viennent par les sens, c'est que nous n'avons que des sens.

Examinez donc ce que c'est en nous que l'âme, après en avoir abstrait la mémoire, qui est un organe physique qu'on perd par un coup, une apoplexie, etc. L'âme se trouvera réduite à la seule faculté de sentir. Pour avoir ce qu'on appelle de l'esprit, il faut pouvoir comparer nos sensations entre elles. Aussi, chez les Grecs, les muses sont-elles les filles de Mnémosine. L'imbécile qu'on met sur le pas de sa porte n'est qu'un homme qui a perdu la mémoire.

Lacroix a publiée dans *l'Amateur d'autographes* du 16 décembre 1863. Malgré le mauvais goût de cette lettre, Voltaire lui répondit poliment, et lui écrivit même plusieurs autres billets insérés dans sa correspondance générale. (H. B.)

1. *Correspondance de Grimm*, etc. Édition Tourneux, tome X, page 104.

Une fois assuré par ce raisonnement et une infinité d'autres que l'âme n'est pas l'esprit, qu'elle n'est en nous que la faculté de sentir, examinez ce que c'est que juger dans les objets physiques. En pareil cas, le jugement est le prononcé de la comparaison que nous faisons entre deux ou plusieurs objets. Mais qu'est-ce que c'est que comparer? c'est voir alternativement. On met deux échantillons de jaune sous mes yeux, je les compare, je les regarde alternativement. Quand je dis: l'un est plus foncé que l'autre, je dis que l'un, selon le système de Newton, réfléchit moins de rayons d'une certaine espèce, c'est-à-dire qu'il excite dans mon œil une moindre sensation, c'est-à-dire qu'il est plus foncé. Or ce jugement n'est évidemment que le récit ou le prononcé de la sensation éprouvée. Les jugements portés sur les idées abstraites et collectives, etc., peuvent pareillement se réduire à des sensations. Donc en nous tout est sentir. Quant aux mots de nos langues qui n'expriment point d'objets physiques, tels que les mots grandeur, force, etc., je prouve que tous ces mots, et en général tous ceux qui ne sont point représentatifs d'objets physiques, ne nous donnent aucune idée réelle, et que nous ne pouvons porter de jugements sur ces mots que lorsque nous les avons rendus physiques par leur application à telles ou telles substances; que ces mots sont dans nos langues ce que sont A et B en algèbre, qu'ils n'ont de signification réelle qu'autant qu'ils sont mis en équation, et qu'en conséquence nous avons une idée différente du mot grandeur selon que nous l'appliquons à une nouvelle ou à un éléphant.

Quant à la faculté que l'on suppose en nous de comparer les objets entre eux, je prouve que cette faculté n'est autre chose que l'intérêt que nous avons de les comparer, lequel intérêt décomposé peut toujours se réduire à une sensation physique. S'il était possible que nous fussions impassibles, nous ne comparerions point, faute d'intérêt pour comparer.

Si le décousu de ces idées ne vous en faisait naître aucune, il faudrait que le hasard vous amenât à Paris pour que je pusse vous montrer tout le développement de mon système, partout appuyé sur des faits. Il est vrai que ce que je vous marque à ce sujet dans cette lettre ne sont que des indications, et qu'il faut que vous fassiez de tête mon livre pour m'entendre.

Si ces idées décousues vous font rêver et vous font entrevoir la route par laquelle j'ai pu prouver que tout en nous se réduit à sentir, je vous expliquerai pareillement dans une seconde lettre comment je parviens à montrer que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

### 8438. — A CATHERINE II,

#### IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

A Ferney, 16 décembre[1].

Madame, j'importune Votre Majesté impériale de mes félicitations et de mes battements de mains : on n'a jamais fait avec

1. Dans les éditions de Kehl, cette lettre est datée du 10.

elle. Une ville n'est pas plus tôt prise, qu'une autre est rendue. A peine les Turcs sont-ils battus sur la rive gauche du Danube, qu'ils sont défaits sur la rive droite ; si on leur prend cent canons à Giorgiova, on leur en prend cent cinquante dans une bataille. Voilà du moins ce qu'on me dit, et ce qui me comble de joie.

J'espère, par-dessus tout cela, que l'attentat des confédérés sera pour vous un nouveau sujet de gloire.

Votre Majesté me permettrait-elle de joindre à ce petit billet une requête de mes colons? Vous vous souvenez que vous trouvâtes dans leurs caisses plus de montres qu'ils n'en avaient spécifié dans leurs factures. Les artistes qui, par l'oubli de leur facture, n'ont pas été compris dans le payement ordonné par Votre Majesté se jettent à vos pieds; ce sont des gens dont toute la fortune est dans leurs doigts. Il ne s'agit que de deux cent quarante-sept roubles, à ce que je crois.

Il y a un de mes artistes qui fait des montres en bagues, à répétition, à secondes, quart et demi-quart, et à carillon. C'est un prodige bien singulier; mais ces bagatelles difficiles ne sont pas dignes de l'héroïne qui venge l'Europe de l'insolence des Turcs, malgré une partie de l'Europe.

Le roi de Prusse s'est amusé à faire un poëme épique contre les confédérés[1]. Je crois que M. l'abbé d'Oliva[2] payera les frais de l'impression.

Que Votre Majesté impériale daigne agréer le profond respect, l'attachement, l'admiration, la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

### 8439. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 décembre.

Me voilà chargé d'une rude commission pour mon héros. Un brave brigadier suisse, nommé M. Constant d'Hermenches, et, si l'on veut, Rebecque[3], lieutenant colonel du régiment d'Inner, ayant servi très-utilement en Corse, est venu à Ferney sur le cheval que montait autrefois Paoli, et je crois même qu'il a monté sur sa maîtresse : voilà deux grands titres.

1. *La Pologniade;* voyez tome VII, page 165.
2. Oliva était un couvent de la Prusse polonaise.
3. Voyez tome XLIII, page 220. Voltaire se souciait assez médiocrement de la recommandation qu'il fait ici; voyez lettre 8165.

Comme je me vante partout d'être attaché à mon héros, il s'est imaginé que vous lui accorderiez votre protection auprès de M. le duc d'Aiguillon. Il s'agit vraiment d'un régiment suisse; ce n'est pas une petite affaire. Il y a là une file de tracasseries dans lesquelles je suis bien loin de vous prier d'entrer, et dont je n'ai pas une idée bien nette.

Tout ce que je sais, monseigneur, c'est que, pour soutenir ma vanité parmi les Suisses, et pour leur faire accroire que j'ai beaucoup de crédit auprès de vous, je vous supplie de vouloir bien donner à M. le duc d'Aiguillon la lettre ci-jointe[1], avec le petit mot de recommandation que vous croirez convenable à la situation présente. J'ignore parfaitement si M. le duc d'Aiguillon est chargé de cette partie; je sais seulement que je suis chargé de vous présenter cette lettre, et que je ne puis me dispenser de prendre cette liberté.

Je présume que vous êtes accablé de requêtes d'officiers, et je vous demande bien pardon de vous parler d'un régiment suisse, pendant que les Français vous obsèdent; mais, après tout, il ne vous en coûtera pas plus de donner cette lettre qu'il ne m'en a coûté à moi d'avoir la hardiesse de vous l'envoyer.

Je suis si enterré dans mes déserts que je ne sais si vous êtes premier gentilhomme d'année en 1772. Si vous l'êtes, je vous demanderai votre protection pour ma colonie.

Croiriez-vous que le roi de Prusse a fait déjà deux chants d'un poëme épique[2], en vers français, sur l'assassinat du roi de Pologne? Le roi de la Chine et lui sont les deux plus puissants poëtes que nous ayons.

J'ai commencé à établir entre Pétersbourg et ma colonie un assez gros commerce, et je n'attends qu'une réponse pour en établir un avec Pékin par terre; cela paraît un rêve, mais cela n'en est pas moins vrai. Je suis sûr que, si j'étais plus jeune, je verrais le temps où l'on pourrait écrire de Paris à Pékin par la poste, et recevoir réponse au bout de sept ou huit mois. Le monde s'agrandit et se déniaise. Je demande surtout que quand mon crédit s'étend jusqu'à Archangel, M. le duc d'Aiguillon ait la bonté de me recommander à M. d'Ogny.

Je vous demande en grâce, monseigneur, d'exiger absolument de monsieur votre neveu ce petit mot de recommandation, sans quoi mes grandes entreprises seraient arrêtées, ma colonie

1. Elle manque.
2. *La Pologniade*; voyez tome VII, page 165.

irait à tous les diables, les maisons que j'ai bâties pour loger mes artistes deviendraient inutiles, et tout l'excès de ma vanité serait confondu. Si on me protége, je suis homme à bâtir une ville; si on m'abandonne, je reste écrasé dans une chaumière, et bien puni d'avoir voulu être fondateur à l'âge de soixante-dix-huit ans passés; mais il faut faire des folies jusqu'au dernier moment : cela amuse un vieux malade qui est toujours passionné pour votre grandeur, pour votre gloire et pour vos plaisirs, et qui vous aimera jusqu'au dernier moment de sa vie, avec le plus profond respect.

Je vous demande encore pardon de la lettre suisse, qui me paraît un peu hasardée.

## 8440. — A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Décembre.

Je n'ai point changé d'avis, monsieur, depuis que je vous ai vu. Je déteste toujours les assassins[1] du chevalier de La Barre, je respecte le gouvernement du roi. Rien n'est si beau que la justice gratuitement rendue dans tout le royaume, et la vénalité supprimée. Je trouve ces deux opérations admirables, et je suis affligé qu'on ne leur rende pas justice. La reine de Suède disait que la gloire d'un souverain consiste à être calomnié pour avoir fait du bien.

Monsieur le premier président de Toulouse[2] me mande que la première chose qu'il a faite avec son nouveau parlement a été de rendre une entière justice aux Sirven, et de leur adjuger des dépens considérables. Songez qu'il ne fallut que deux heures pour condamner cette famille au dernier supplice, et qu'il a fallu neuf ans pour faire rendre justice à l'innocence.

J'apprends que les assassins du roi de Pologne avaient tous communié, et fait serment à l'autel de la sainte Vierge d'exécuter leur parricide. J'en fais mes compliments à Ravaillac et au révérend père Malagrida.

Mais j'aime mieux me mettre aux pieds de Mme Dix-neufans, que je soupçonne avoir vingt ans, et que vous avez empêchée de rester vierge.

Quand vous serez à Versailles, je pourrai vous envoyer un

1. C'est-à-dire les membres de l'ancien parlement.
2. Bastard.

abrégé de l'*Histoire du Parlement*[1], très-véridique. Vous pourrez en parler à monsieur le chancelier, qui permettra que je vous fasse tenir le paquet à son adresse.

### 8441. — DU CARDINAL DE BERNIS[2].

A Rome, le . . .

Le pape, mon cher confrère, a très-bien pris vos plaisanteries en prose et en vers : c'est une preuve de la supériorité de son esprit, car, en général, les Italiens et les Romains modernes n'entendent pas trop la plaisanterie. Le pape donc voudrait que vous fussiez un peu plus saint que vous ne l'êtes; mais, au surplus, il est flatté de votre estime, et désire sincèrement votre conservation pour l'honneur des lettres et de notre siècle. Ménagez votre santé, puisque le souverain pontife le veut, et que je le désire encore plus ardemment que le souverain pontife.

### 8442. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[3].

A Ferney, 18 décembre.

J'ai bien peur, monseigneur, que la démarche de M. Constant d'Hermenches, baron de Rebecque, ne soit un peu indiscrète, et la mienne fort téméraire. Pour peu que vous trouviez mes craintes fondées, il vous sera aisé de faire mettre la lettre à la poste pour Versailles, sans vous fatiguer d'une sollicitation, peut-être mal placée, puisque la chose ne paraît pas être du district de M. le duc d'Aiguillon. Les provinciaux comme moi font de ces fautes-là tous les jours. Tout ce que je puis faire, c'est de vous demander bien pardon si j'ai fait une sottise. Je vous souhaite mille bonnes années quinze jours à l'avance, avec le plus tendre respect.

### 8443. — A M. LE COMTE D'ARANDA.

A Ferney, 20 décembre.

Monsieur le comte, vos manufactures sont fort au-dessus des miennes; mais aussi Votre Excellence m'avouera qu'elle est un peu plus puissante que moi.

Je commence par la manufacture de vos vins, que je regarde

1. L'*Histoire du Parlement de Paris*, publiée en 1769.
2. Réponse à la lettre du 27 novembre 1771, n° 8417.
3. Éditeurs, de Cayrol et François.

comme la première de l'Europe. Nous ne savons à qui donner la préférence du Canarie, ou du Garnacha, ou du Malvasia, ou du muscatel da Malaga. Si ce vin est de vos terres, il s'en faut bien que la terre promise en approche. Nous avons pris la liberté d'en boire à votre santé, dès qu'il fut arrivé.

Jugez quel effet il a dû faire sur des gens accoutumés aux vins de Suisse.

Votre manufacture de demi-porcelaine est très-supérieure à celle de Strasbourg. Ma poterie est, en comparaison de votre porcelaine, ce qu'est la Corse en comparaison de l'Espagne.

Je fais aussi des bas de soie; mais ils sont grossiers, et les vôtres sont d'une finesse admirable.

Pour du drap, je ne vas pas jusque-là. Vos beaux moutons sont inconnus chez nous [1]. Votre drap est moelleux, aussi ferme que fin, et très-bien travaillé, sans avoir cet apprêt qui gâte, à mon gré, les draps d'Angleterre et de France, et qui n'est fait que pour tromper les yeux.

Agréez avec bonté mes remerciements, mes observations, et mon admiration pour un homme qui descend dans tous ces petits détails, au milieu des plus grandes choses. Il me semble que, du temps des ducs de Lerme et des comtes d'Olivarès, l'Espagne n'avait pas de ces fabriques.

Je conserve précieusement l'arrêt solennel du 7 de février 1770, qui décrie un peu les fabriques de l'Inquisition; mais c'est à l'Europe entière à vous en remercier.

Si jamais vous voulez orner le doigt de quelque illustre dame espagnole d'une montre en bague, à répétition, à secondes, à quart et demi-quart avec un carillon, le tout orné de diamants, cela ne se fait que dans mon village, et on y sera à vos ordres Ce n'est pas par vanité ce que j'en dis, car c'est le pur hasard qui m'a procuré le seul artiste qui travaille à ces petits prodiges. Les prodiges ne doivent pas vous déplaire.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, etc.

### 8444 — A M. LE MARQUIS D'OSSUN [2].

21 décembre 1771, à Ferney.

Monsieur, tous les malheurs sont arrivés à ma colonie. La destitution de notre protecteur [3] a été notre perte; elle est totale

1. Ils ne le sont plus : les mérinos sont naturalisés en France.
2. Éditeurs, de Cayrol et François.
3. Choiseul.

et sans ressource. J'ai payé la montre aux artistes qui l'avaient faite. M. le comte d'Aranda nous a consolés par le meilleur vin qu'on puisse boire, et par la plus belle faïence sur laquelle on puisse manger, après la porcelaine de Saxe et celle de Sèvres. Il ne me reste qu'à remercier Votre Excellence de ses bontés infinies. Il faut savoir supporter son malheur. Il y en a de plus grands, et qui tombent sur des têtes plus précieuses.

Conservez-moi toujours vos bontés; elles seront pour moi le dédommagement le plus ample et le plus flatteur. Je suis encore pénétré des attentions généreuses dont vous voulûtes bien m'honorer l'année passée; elles seront toujours chères à mon cœur, plein de reconnaissance. J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc.

### 8445. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 décembre.

Mon cher ange, IV, V, et VIII[1], vous seront rendus par milord Dalrymple, à moins qu'ils ne soient saisis aux portes. Milord Dalrymple est un Écossais modeste, chose assez rare; jeune homme simple et même un peu honteux, avec beaucoup d'esprit; philosophe comme Spinosa, doux comme une fille. Il est neveu de milord Stair, et l'aîné de la maison; il n'a pas le nez si haut, mais je crois qu'il l'aura plus fin.

Voilà tout ce que le vieux malade de Ferney peut dire aujourd'hui à ses anges, auxquels il souhaite cent bonnes années[2].

1. Des *Questions sur l'Encyclopédie.*

2. Il y a, sous la date du 25 décembre 1771, une lettre de Voltaire au comte André Schouvalow, en réponse à une lettre du comte, que nous n'avons pu nous procurer. Voici les renseignements qu'on nous a donnés sur ces deux lettres :

La lettre de Schouvalow commence ainsi :

« Sa Majesté l'impératrice a daigné m'ordonner de vous demander si, dans le nombre des sujets du Parnasse, et qui vous considèrent tous à juste titre comme leur patriarche, il n'y aurait pas un jeune littérateur débutant dans sa carrière, qui fût en état de faire un article de journal sur ceux qui suivent, et que Sa Majesté m'a dictés elle-même. »

Suivent les six articles dictés par l'impératrice et une quinzaine de lignes d'explications.

Voici maintenant comment Voltaire débute dans sa réponse :

« Monsieur le comte, je viens d'avoir l'honneur de recevoir la lettre de Votre Excellence, qui renfermait les ordres que Sa Majesté votre auguste souveraine, la mienne et celle qui devrait l'être de l'univers entier, daigne me donner. »

Mille ducats devaient payer l'article, que Voltaire trouva bon de rédiger sous le titre du *Tocsin des Rois.*

*Le Tocsin des Rois* se trouve au tome XXVIII, page 465.

### 8446. — A M. SISSOUS DE VALMIRE[1].

A Ferney, 27 décembre.

J'ai reçu, monsieur, ces jours passés, la lettre dont vous m'avez honoré, avec un livre qui sert à m'instruire. J'y découvre beaucoup de profondeur, de finesse et d'esprit.

Je ne suis pas surpris de ne pas voir l'approbation d'un docteur de Sorbonne, suivie d'un privilége. J'ignore si les philosophes sont aussi effarouchés que les docteurs.

Vous avez su, par la sagacité de votre esprit, résoudre des problèmes qui sont fort au-dessus de la plupart de nos raisonneurs, et même des gens raisonnables.

Deux et deux font quatre : c'est un principe d'où résultent beaucoup de vérités.

L'égalité des angles qui ont même base et même hauteur : voilà aussi une belle proposition.

Mais pour le quaternaire de Pythagore et le ternaire de Timée, je suis leur serviteur.

Au reste, personne, à mon gré, n'a mieux réussi que vous à rectifier ces idées chimériques, et à porter des traits de lumière dans les rêveries des anciens.

Vous vous êtes élevé bien haut :

> Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.
>
> (VIRG., ecl. V, v. 57.)

Je n'aurais point osé prendre ce vol; mais il est aussi ferme que difficile.

Plût à Dieu que le platonisme n'eût jamais produit d'autre livre que le vôtre! Vous savez combien de maux il a causés, sans que Platon s'en soit jamais douté. C'est ainsi qu'après la mort des gens il arrive souvent bien des maux qu'ils n'auraient pas soupçonnés pendant leur vie.

Je suis, monsieur, avec toute l'estime que je vous dois, etc.

1. Sissous de Valmire, avocat du roi au bailliage de Troyes, est mort à la fin de 1819. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Dieu et l'Homme*, 1771, in-12, dont nous avons déjà parlé tome XXVIII, page 129.

### 8447. — A M. *** [1].

A Ferney, 28 décembre.

**Ce n'est pas du tout, monsieur, ma défiance du gouvernement qui me force à vendre, c'est la nécessité. Il me faut cent mille livres pour soutenir ma colonie, ou que j'aie la douleur et la honte de la voir périr ; je ne veux pas mourir avec cet opprobre.**

**J'ai déjà quelques deniers ; mais il m'en manque beaucoup. Si vous pouvez étendre vos bontés jusqu'à me faire toucher quatre-vingt mille livres en divers payements, vous soutiendrez trois fabriques considérables qui vont tomber. Mon unique but est de faire du bien : c'est ce qui me remplit de confiance en vos bontés. Je vous supplie donc de vouloir bien ordonner qu'on vende jusqu'à concurrence de quatre-vingt mille livres d'argent comptant, rendu chez moi. C'est votre destinée de m'aider dans mes tribulations, et la mienne d'être, avec la plus respectueuse reconnaissance, monsieur, votre, etc.**

### 8448. — A M. PERRET [2],

AVOCAT AU PARLEMENT DE DIJON.

A Ferney, le 28 décembre.

Je vous remercie, monsieur, de nous avoir fait connaître nos usages barbares. J'ai lu ce qui regarde l'esclavage de la mainmorte, avec d'autant plus d'attention et d'intérêt que j'ai travaillé quelque temps en faveur de ceux qu'on appelle *Francs*, et qui sont esclaves, et même esclaves de moines. Saint Pacôme et saint Hilarion ne s'attendaient pas qu'un jour leurs successeurs auraient plus de serfs de mainmorte que n'en eut Attila ou Genseric. Nos moines disent qu'ils ont succédé aux droits des conquérants, et que leurs vassaux ont succédé aux peuples conquis. Le procès est actuellement au conseil. Nous le perdrons, sans doute : tant les vieilles coutumes ont de force, et tant les saints ont de vertu !

On rit du péché originel, on a tort. Tout le monde a son

1. Éditeurs, de Cayrol et François.

2. Claude Perret, né à Verdun-sur-Doubs en 1720, mort à Dijon le 9 août 1788, avait publié des *Observations sur les usages des provinces de Bresse, Bugey, Valmorey et Gex*, 1771, in-4°.

péché originel. Le péché de ces pauvres serfs, au nombre de plus de cent mille dans le royaume, est que leurs pères, laboureurs gaulois, ne tuèrent pas le petit nombre de barbares visigoths, ou bourguignons, ou francs, qui vinrent les tuer et les voler. S'ils s'étaient défendus comme les Romains contre les Cimbres, il n'y aurait pas aujourd'hui de procès pour la mainmorte. Ceux qui jouissent de ce beau droit assurent qu'il est de droit divin ; je le crois comme eux, car assurément il n'est pas humain. Je vous avoue, monsieur, que j'y renonce de tout mon cœur ; je ne veux ni mainmorte, ni échute, dans le petit coin de terre que j'habite ; je ne veux ni être serf ni avoir des serfs. J'aime fort l'édit de Henri II, adopté par le parlement de Paris : pourquoi n'est-il pas reçu dans tous les autres parlements? Presque toute notre ancienne jurisprudence est ridicule, barbare, contradictoire. Ce qui est vrai en deçà de mon ruisseau est faux au delà [1]. Toutes nos coutumes ne sont bonnes qu'à jeter au feu. Il n'y a qu'une loi et qu'une mesure en Angleterre.

Vous citez *l'Esprit des lois*. Hélas ! il n'a remédié et ne remédiera jamais à rien. Ce n'est pas parce qu'il cite faux trop souvent, ce n'est pas parce qu'il songe presque toujours à montrer de l'esprit, c'est parce qu'il n'y a qu'un roi qui puisse faire un bon livre sur les lois, en les changeant toutes. Agréez, monsieur, mes remerciements, etc.

### 8449. — DE STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI.

Varsovie, ce 28 décembre.

Monsieur de Voltaire, c'est avec le plus grand plaisir que je réponds à votre lettre du 3 du courant [2]. Votre voix doit être assurément distinguée entre toutes celles qui m'ont parlé depuis le 3 novembre dernier [3]. Vous trouverez bon cependant que je ne convienne pas de la comparaison que vous vous donnez. Celui dont la voix criait dans le désert annonçait quelqu'un de plus grand que lui, et c'est ce que vous ne sauriez faire. Mais si l'intérêt le plus constant de ma part à votre conservation et à votre gloire mérite de la reconnaissance, il est vrai que vous m'en devez. Je suis bien véritablement, monsieur, votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, roi.

1. Voltaire est revenu souvent sur cette idée ; voyez tome XXIII, page 495 ; XXVI, 444 ; XXXVI, 82. C'est la pensée de Pascal : « Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà. »
2. 8424.
3. Date de l'attentat commis sur sa personne.

### 8450. — DE M. HENNIN[1].

30 décembre.

Point de peste, monsieur, on ignore ce qui a donné lieu à ce bruit. C'est la cour de Parme qui l'a répandu par ses courriers. Toute l'Italie a été en l'air. Le cordon de troupes se formait déjà en Piémont. Turin était fermé. Il résulte de ceci une preuve de la vigilance de toutes les puissances sur le plus terrible des fléaux, et de la promptitude avec laquelle on couperait la communication, en cas d'une véritable contagion. Je suis très-aise de finir l'année par vous donner le correctif d'une mauvaise nouvelle. Il ne me faudra pas, je crois, beaucoup de protestations pour vous convaincre de la sincérité des vœux que je fais pour que l'année 1772 vous voie toujours le même.

*P. S.* Douze ou quatorze soldats hongrois morts en arrivant à Crémone avaient répandu l'alarme. La cour de Parme a envoyé des courriers pour démentir ceux qu'elle avait fait partir.

### 8451. — A M. ***,

SUR LE PROCÈS CRIMINEL

INTENTÉ DANS LYON CONTRE PLUSIEURS PERSONNES ACCUSÉES DE VIOL ET DE PARRICIDE.

Le procès criminel[2] concernant la Lerouge et les Perra partage toujours toute la ville et tout le pays de Lyon en deux factions très-animées. On attend du nouveau parlement de Paris un jugement qui éclaire tous les esprits et qui les calme.

L'intérêt que j'ai été obligé de prendre à cette cruelle affaire sera mon excuse auprès de monsieur le rapporteur, à qui je prends la liberté d'exposer mes réflexions.

Je crois apercevoir que cet événement horrible, avec toutes ses circonstances, est fondé sur un fait dont il n'a pas encore été question dans tout le procès.

Il me semble très-probable que la fille Lerouge, allant chercher son chat chez sa voisine la Forobert, à neuf heures du soir, dans une allée obscure qui conduisait à une fosse de latrines que l'on curait alors, soit tombée dans cette fosse, et ait été étouffée sur-le-champ.

C'était le temps où les vidangeurs avaient quitté leur ouvrage, qu'ils reprirent deux heures après. Ils avaient vraisembla-

1. *Correspondance inédite de Voltaire avec P. M. Hennin*, 1825.
2. Voyez lettres 7783 et 8302; et aussi tome XVIII, page 276.

blement oublié de fermer cette fosse. Ils y trouvent le cadavre d'une fille ; ils craignent d'être repris de justice, ayant contrevenu à la loi de police qui leur ordonne de fermer l'entrée de la fosse toutes les fois qu'ils quittent le travail.

Ils prennent le parti d'aller jeter le cadavre dans le Rhône : ce qui n'est que trop commun dans la ville de Lyon.

Je ne vois que cette seule manière d'expliquer le fait avec vraisemblance. Toutes les accusations de viol et d'assassinat me paraissent le comble de l'absurdité et de la contradiction.

Je supplie monsieur le rapporteur de vouloir bien peser ma conjecture, et de la comparer avec toutes les pièces qu'il a sous les yeux.

Je crois que les chirurgiens de Lyon qui ont fait le rapport sur le cadavre trouvé dans le Rhône se sont trompés, et qu'en voulant soutenir leur erreur ils ont exposé les accusés à la haine publique, et au danger d'un arrêt de mort.

Je ne doute pas que monsieur le rapporteur n'ait lu le mémoire sur la cause de la mort des noyés, par le médecin Duchemin de l'Étang. Ce mémoire est très-contraire à celui des chirurgiens de Lyon.

Les étonnantes dépositions d'un enfant de cinq ans et demi contre sa mère me semblent également horribles et frivoles.

Je sais d'un avocat, qui eut la permission d'interroger cet enfant, qu'il lui fit toujours dire oui à toutes les questions qu'il lui faisait. « N'as-tu pas vu violer debout la petite Claudine Lerouge? — Oui. — Ne lui avait-on pas lié les jambes l'une sur l'autre avec une grosse corde pour la mieux violer? — Oui. — Ne disait-elle pas certaines paroles d'amitié quand on la violait? — Oui. »

Toutes les dépositions de l'enfant sont de nulle valeur.

Toutes les autres dépositions justifient les accusés.

L'huissier Constant, qui a conduit cette affaire épouvantable, a été condamné à être pendu en 1769, un an après la mort de Claudine Lerouge.

Je soumets toutes mes idées aux lumières de monsieur le rapporteur, et je le supplie d'agréer ma confiance et mon respect.

---

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUINZIÈME VOLUME

## DE LA CORRESPONDANCE.

---

### LETTRES

### 1770

## 1771

---

## PERSONNAGES

### AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES DE LA CORRESPONDANCE.

## PERSONNAGES

### QUI ONT ADRESSÉ DES LETTRES A VOLTAIRE.



FIN DE LA TABLE DU TOME XLVII

---

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue St-Benoît. [1619]








Stanford University Libraries
3 6105 013 492 454
STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY
Stanford, California
PRINTED IN U.S.A.

